This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

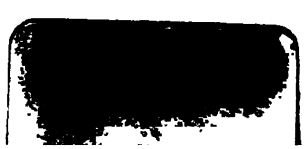
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

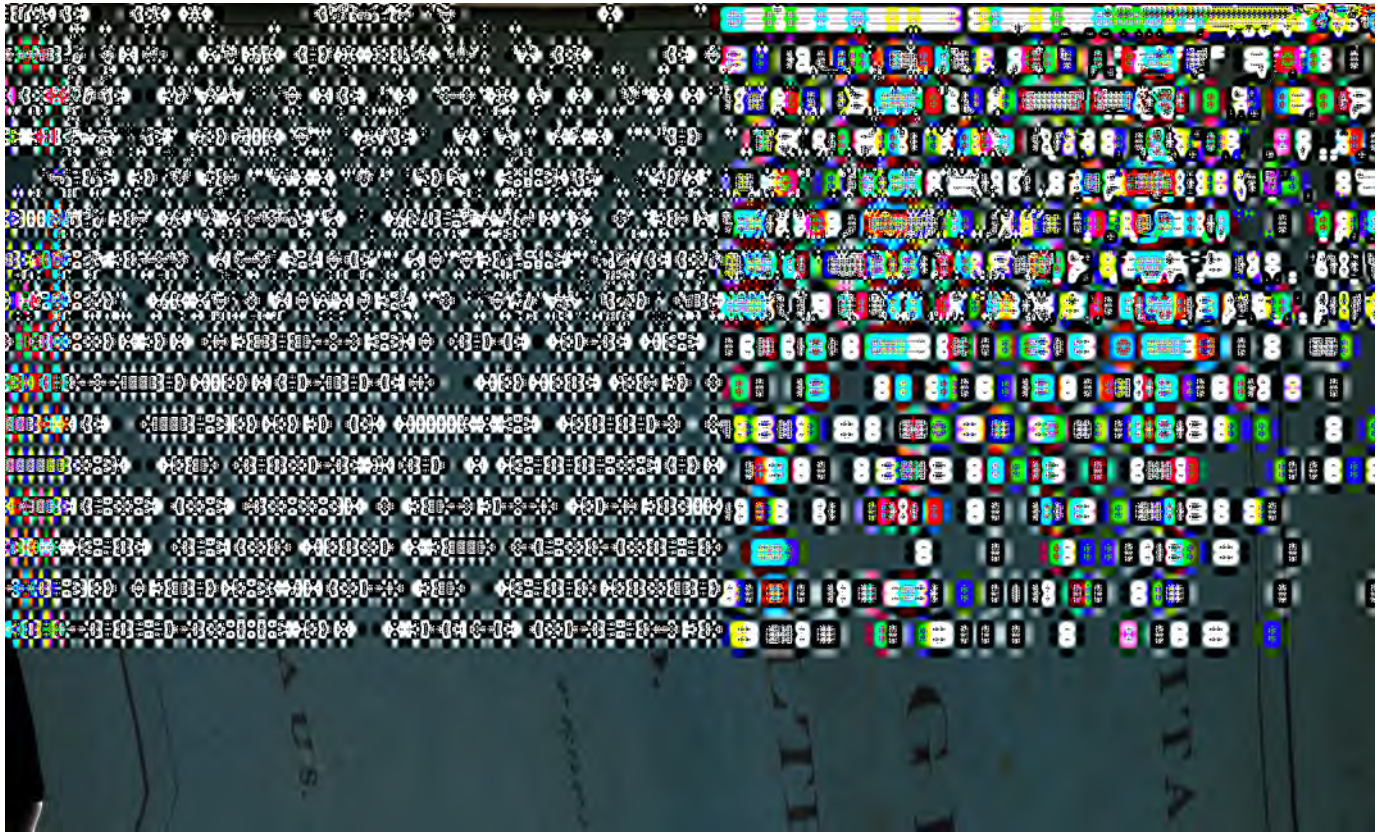
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Ital 8705.10.10

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY





DIRSEN & PFEIFFER
NEW YORK
254 FIFTH AVENUE

BIBLIOTECA D' AUTORI ITALIANI.

Tomo IX.

LE MIE PRIGIONI

E

POESIE SCELTE

DI

SILVIO PELLICO.

EDIZIONE CONSENTITA DALL' EDITORE PROPRIETARIO.

LEIPZIG:

F. A. BROCKHAUS.

—

1885.

Ital 8705.10.10

✓

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
May 1944

Gift of Mrs. H. G. Bryan

INDICE.

Pag.

CENNI BIOGRAFICI 1

LE MIE PRIGIONI 19
Capitoli Aggiunti 163
Addizioni di PIERO MARONCELLI 181

FRANCESCA DA RIMINI. Tragedia 277

TOMMASO MORO. Tragedia 309

CANTICHE VARIE.
Rosilde 359
Adello 375
Rafaella 400
La morte di Dante 412

POESIE VARIE.
A Dio 421
L' Uomo 423
Le Passioni 424
Lodovico de Breme 428
Saluzzo 431
Sospiro 434
Mestizia 435
Verità e Sofismo 437
Dio e Maria 440

SILVIO PELLICO.

CENNI BIOGRAFICI.

Chiamato a stendere pochi cenni biografici sull' uomo straordinario che ha scritte LE MIE PRIGIONI, perchè condivisi captività con lui, e perchè professiamo l'uno per l'altro amicizia che decenne dolore e decenne catene hanno cementata, — dichiaro che il signor De Latour m' ha preceduto con tale successo che non lascia (a chi viene dopo) speranza alcuna d'aggiungerlo.

Inoltre i materiali che compongono il lavoro del signor De Latour, sono stati forniti da me, nè potrei scostarmene o presentarli sotto altro aspetto, se è così ch' io li veggo e li sento. Perciò, all' uopo, ritengo quant' egli ha detto, ed anche la redazione con cui lo ha detto.

L'amico mio nacque in Piemonte, entro le mura della città di Saluzzo, altre volte marchesato. La sua famiglia era allora bene agiata, e viveano ancora il padre e la madre del suo genitore, che fu il signor Onorato. Questi avea consolato il suo tetto con altra prole, — Luigi e Gioseffina, — prima che Silvio vedesse la luce: nè egli la vide solo; nacque gemello ad una infante che fu chiamata Rosina. Più tardi, Francesco e Marietta compierono la bella figliolanza del signor Onorato.

La madre di Silvio era Savoiarda di Chambéry, e porta il casato dei *Tournier*. La nota bontà del popolo di Savoia non è smentita da questa egregia signora; anzi pare compendiarla in sè tutta intera, nè le venne mai meno nelle molte vicende d'una vita piena di perigli. Essa allattò tutti i suoi figliuoli, e fu prima loro maestra; nè solo del leggere, ma di principii buoni e d'esempli migliori. Questa scuola cominciò tosto. Il signor Onorato avea fama di tenere pel rè, e fra scompigli inevitabili ne' grandi mutamenti sociali ei fu nel numero de' perseguiti. Fuggiasco per le vette alpine, con la consorte incinta e co' figliotti che dietro si traea

ebbe sin d'allora occasione funesta di dare a Silvio le prime dure lezioni della sventura, e della dignità con che all' uomo di CORE è mestieri sostenerla. Ad improvviso rivolgersi della fortuna, la causa del re tornando ad essere quella del più forte, il domicilio del signor Onorato stimossi asilo sicuro; e que' che avean parteggiato contra, ben consci dell' alta virtù di quell' animo cavalleresco, vi rifuggirono. Oh certo, il signor Onorato non chiedeva a quegli esuli qual parte tenessero!

Purezza veramente illibata di costumi, ospitalità non mai rifiutata e sempre offerta, non interrotto esercizio di carità evangelica verso il prossimo (e prossimo non era il solo cristiano e realista, ma ogni uomo, e sopratutto ogni infelice), faceano della casa ove nacque e crebbe Silvio un tempio sacro a tutte sociali virtù. Di qui cominciò il culto d'amore ch' egli ebbe sempre pe' suoi genitori, costretto a stimarli i migliori degli uomini. Religiosi essi (e confessanti quella particolar forma di religione in che nati erano), Silvio li vedea legati di saldissima amicizia con altri onesti, non religiosi, e che si creavano una persuasione d'ateismo. I fanciulli Pellico apprendevano così tolleranza: nè ebbero documenti di nimistà da' loro genitori, che contra superstizione, fanatismo, ingiustizia, — ma non iscompagnati allora di carità a superstiziosi, fanatici, ingiusti.

Com' era industre la saviezza di quell' ottima madre, che da ogni minimo domestico avvenimento traeva soggetto d'istruzioni! Corona di tante virtù era eseguirle; eseguirle era una *semplicità*, un' *agevolezza*, una *modestia*, che non pesava a chi le faceva nè a chi venivano fatte. Erano beneficii, e pareano nascere inavvertitamente per ordinario corso del caso. Ecco a quale scuola l'anima di Silvio potè formarsi; e l'anima di Silvio quando parla di sua madre è un inno incarnato e vivente di adorazione verso Dio nelle sue creature.

Ebbe infanzia travagliata. Appena usciva d'una malattia mortale, formavasi nel suo corpo il germe d'una nuova; e i medici sostenevano che a sette anni sarebbe morto. Questo periodo essendo evoluto, e trovandolo ancora in vita, dicevano: «— *Ha vinto il primo stadio settennale, ma non vincerà il secondo; morrà a quattordici anni.* —» Vennero, e Silvio viveva; allora decretarono che avrebbe vissuto fino ai ventuno, e non più. Per fortuna fu mendace anche il terzo vaticinio; ma certo ei trascinò una adolescenza non meno inferma della infanzia.

Qui l'acume materno era nel suo regno. Nel primo settennio, quando medici e preti disperando affatto della sua salute lo abbandonavano, la buona madre s'accostava al capezzale del quasi spento figliuoletto, e tentava di farlo suggere

alla sua poppa. Ciò cominciava dapprima a rifocillarlo, indi a poco a poco si riaveva, e campava ancora. Chi negherebbe che sua madre gli ha così ridata tante e tante volte la vita?

Crederei passare d'un salto inopportuno un fatto psicologico della più alta importanza, se, volendo spiegare quale ora è l'anima di Silvio, trascurassi d'osservarla ne'suoi primordi. In essi è la causa sufficiente e primitiva dell'uomo, del poeta, del figlio, del cittadino che fu poi. Del resto, ei vedeva la morte non solo con indifferenza, ma con piacere; per lui era termine d'una lotta crudele, atroce, ed è perciò che, venuto a maturità, fu udito dire:

«— Il più bel giorno della mia vita sarà quello in cui morrò. —»

È strana l'impressione che gli ha lasciato il ragionamento d'un suo compagno di sette a otto anni, allorchè era più tormentato da'mali. Questi gli andava a dire con tono di mistero e di scoperta: «— Silvio mio, sai tu che Dio non è? Se Dio fosse, è impossible che ti lasciasse soffrire così. —» Il fanciullo restava poscia tutto sorpreso, e quasi spaventato d'aver potuto profferire quelle parole.

Intanto negl'intervalli da una malattia ad un'altra Silvio e Luigi (suo fratello maggiore) studiavano le cose elementari, ed ebbero presto un prete per nome don Manavella che li istruiva in casa, e li preparava agli esami che indi davano alle scuole pubbliche per passare da una classe ad un'altra. Era anche parte d'istruzione l'imparare a memoria parecchie commedie, od anche sole scene staccate tra lui e suo fratello, che recitavano in presenza di amici, montando sopra uno stipetto che serviva ad entrambi di palco scenico. Queste commedie o stralci di commedie erano per lo più composizione del signor Onorato, il quale faceva anche buoni versi lirici in quel genere che moralizza con lepidezza.

Da queste scintille qual luce s'accese? Luigi ha scritto commedie pregevoli; e Silvio è, senza contrasto, il primo drammaturgo dell'Italia attuale. Come non dovea essere così? Silvio non contava dieci anni (o li contava appena) ed avea già composto un tentativo di tragedia di tema ossianico. Cesarotti, quella divina anima che ha versato a piene mani tanta sua poesia sulle fizioni di Macpherson (da trasformare Ossian in poeta italiano originale), Cesarotti fu l'inspiratore del tragédo di dieci anni.

In questo tempo, il signor Onorato avea eretto una filanda di seta a Pinerolo, ove s'era trasferito con tutta la famiglia, tranne i suoi vecchi padre e madre, che restarono a Saluzzo. Indi si trasportò a Torino, impiegato del governo: ei l'era

già stato nell' ufficio delle poste, non so bene se in Pinerolo o in Saluzzo.

M. De Latour, a proposito del soggiorno infantile di Silvio a Pinerolo, è tratto a far menzione del famoso prigioniero *Maschera di ferro*, e dice:

«J'imagine que plus tard, lorsque, dans les longues nuits du Spielberg, Silvio évoquait l'image de son heureuse enfance, le château de Pignerol lui revint plus d'une fois à la mémoire avec son étrange prisonnier. Qui lui eût dit, lorsqu'il en écoutait la mystérieuse légende sur les genoux de sa mère, qu'il devait un jour, lui aussi, voir s'ensevelir sa destinée dans les cachots d'une citadelle, loin des siens, loin de sa patrie, sous le ciel froid et brumeux de la Moravie?»

Così è! quante e quante volte non abbiam parlato sullo Spielberg della misteriosa *Maschera di ferro!*

Non vorrei lasciare l'infanzia di Pellico, senza notare una specie particolarissima di malattia morale e fisica a cui per lungo tempo andò soggetto. In séguito d'una paura, ogni sera quando imbruniva ei vedea strani fantasmi agitarsi intorno a lui, e se anche recavansi i lumi, ei continuava a vederli in quel canto della camera che non restava bene rischiarato. E qui, pianti dirotti e interminabili del povero fanciullo, che cavavano il cuore a chi li udiva, nè era possibile calmarli. Era quasi un *incubo* che l'opprimea vegliando; e la nonna (buonissima signora) andava interrogando Silvio quai sembianze avessero que' lividi fantasmi che lo facean sì piangere, ed ei rispondeva: «— *han le sembianze della signora nonna.* —» In questo fatto entrerebbe mai come lontano elemento efficiente la circostanza che la signora possedeva il libro misterioso delle Sette Trombe? e che il fanciullo, nella disposizione d'esaltamento per le indebolenti malattie e la paura sofferta, si riscaldasse la testa leggendo nel giorno questo strano e sciocco libro?

Intanto il governo della repubblica era stabilito, e la probità del signor Onorato, che prendea norma, non dalle leggi degli uomini, ma dai principii di giustizia eterna (l'accettazione sola de' quali fa equo un pubblico reggimento di qual nome si voglia), lo avea fatto salutare il migliore degli uomini *sotto i re,* il migliore degli uomini *sotto la repubblica.* Come lo comandava il dovere di cittadino, egli era frequente ai comizi ove la sua parola non avea che uno scopo, — contribuire alla pubblica felicità, facendo *ragionevolmente* quella degl'individui. E questo modello di vero civismo non andava a' comizi mai solo: i suoi figliuolini Luigi e Silvio, comechè di tenerissima età, doveano sempre essere con lui. A questo modo si completò per essi quella scuola di giustizia pubblica,

quella scuola del senso morale sì pratico che teorico, che ogni dì vedeano esercitata fra le domestiche pareti e al di fuori. Un'anima volgare avrebbe creduto vano il far assistere a quelle pubbliche adunanze due fanciulli. «— Che mai capiranno? —» Tutto capivano; e de' molti ricordi di quell'età, questo ha germinato sì profonde radici nel core di Silvio, ch'ei ne parla ora come se udisse le persone, ne vedesse gli atteggiamenti, e la discussione della COSA PUBBLICA fosse attuale.

Infine ecco Silvio a Torino. Ei continuava a studiare con don Manavella, e di più recitava commedie col fratello ed altri fanciulli di dodici a quattordici anni, d'ambo i sessi, — e certo non più avendo per palco scenico la tavola d'uno stipo. E qui cessa l'infanzia di Silvio.

Tra i fanciulli e le fanciulle che recitavano con lui, ei scoprì un core verso cui si sentia attratto con più veemenza; amò una Carlottina che di là a poco morì: avea quattordici anni. Certi austeri, appena incontrano un tratto sentimentale, gridano romanzo, quasi che sentimento e poesia fossero due cose fuor di natura, nè si dovessero trovare che ne' libri. Ma tristi que' libri che sono fuor di natura! Cotali austeri, io diceva, non crederanno che la memoria di questo amore di fanciullo veniva a visitare il captivo dello Spielberg; che lo occupava melancolicamente molte ore e molti giorni; e che l'anniversario della morte di Carlotta, una parola particolare e più fervida dell' usato era diretta a lei che vezzeggia eterna nel seno di Dio.

Dopo ciò si capirà forse come lo Spielberg, per le anime amanti come quella di Silvio, non era così spopolato come la materiale apparenza esteriore lo figurava agli occhi del corpo Oh quali gioie purissime (ed anche quai sentiti dolori) questo vario popolamento ci cagionava! Nondimeno era pure il solo modo di crearci una VITA MENTALE che aveva tutte le sue vicende come una *vita di realtà*, e si divideva in *vita di studio* ed in *vita d' azione*.

La *vita di studio* era questa. Con certe regole meccaniche, assai facili a crearsi da ogni individuo a proprio grado, distribuivamo in più classi lo scibile: e coordinando tutte le nostre cognizioni in queste varie classi, ne componevamo corsi che servivano a tener viva la memoria di ciò che sapevamo, talvolta anche ad accrescere la nostra piccola scienza. Così formammo repertorii o più ricchi o meno, e ciascuno di noi li scorreva tra sè e sè, salvo il caso in cui il compagno avesse avuto bisogno d'essere aiutato dalla memoria dell'altro, o che l'uno d'essi versato in una classe in cui l'altro non lo fosse, questi desiderasse averna alcuna istruzione. Un giorno destinavasi a queste ordinate ripetizioni o corsi o libri di

storia; un altro a quelle di filosofia; un altro a quelle di geografia, cronologia, matematica, belle arti, ec. ec.; e secondo che ciascuno sapea, parlava un dì in francese, uno in tedesco, uno in latino, uno in inglese.

Questo, che non era che studio passivo, era sempre completato da studio attivo: cioè, chi n'era capace condensava i suoi pensieri intorno ad un soggetto, e lavorava al concepimento di qualche opera, che talvolta, per intensione mentale (simile a quella di Newton, che dicono aver saputo estrarre la radice cubica senza aiuto di penna), riceveva intera esecuzione. Chi era poeta, faceva anche questo, — e più facea poemi: — chi non era poeta, nè autore d'alcuna guisa, non per ciò era senza soggetto di studio attivo: uno ve n'era comune a tutti, seguito da tutti, *lo studio di sè stesso, con intendimento di farsi migliore;* studio affatto indipendente dalle rispettive opinioni religiose; studio a cui si diede ognuno per vero VOTO FILOSOFICO, o pronunciato nel dì della sentenza o dappoi. Ecco il voto:

«— SVENTURA, — non GIUSTIZIA, — ci ha colpiti; — si mostri che colpì UOMINI, non fanciulli. Ogni stato ha doveri; dovere primo d'ogni sventurato, — libero o captivo, — è soffrire con dignità; secondo, far senno della sventura; terzo, perdonare. Fu già scritto nei nostri petti:

IL GIUSTO, IL VER, LA LIBERTÀ SOSPIRO!

Avversità avrà cancellato lo scritto? Dominiamola e non ci domini. Se alcuno di noi vedrà la luce un dì, ATTESTI per gli altri che dovessero morir qui entro, e il nostro voto si compia indipendentemente da umanità o inumanità di chi ci percuote. Inumanità ci sarà solo occasione e stimolo a maggiore virtù: prepariamoci a conseguirla, e allegriamoci d'una necessità che ci farà migliori. —»

.... Europa ha giudicato, per questo stesso libro di GRANDI VERITÀ e di GRANDI LACUNE, se i percussori furono umani o inumani. E se in mezzo a INUMANITÀ s'è veduta sorgere ne'percossi alcuna virtù, chi oserà dire: «*Il merito è de' percussori?*» Libero (a chi ha testa e core da tanto!) di dar titolo a Nerone di benefattore degli uomini ed apostolo di conversioni, perchè, percotendo, aumentò il catalogo delle anime salde!!!

La *vita d'azione* era questa. Consumate le ore che davamo allo studio attivo e passivo, si ordinavano per successione di tempo tutti gli eventi della nostra biografia, e si riviveva in quelle successioni, amando le cose buone, detestando le odievoli, onde non dimenticare di amare e d'odiare: cioè amare tutti gli uomini, odiare il male che commettono, e perdonare a que' che lo commettono. Si crederà

che rammentando l'età dell'infanzia, non sapessimo ridivenire infanti? oh come è falso! Dicasi pure che questi erano giuochi puerili: non potrebbero tuttavia insegnarne più morali e più utili i sapienti che li disprezzerebbero? Dicasi pure che vuolsi testa romanzesca, poetica, sentimentale, per uscire della trista realità che circonda, e vivere di gioie revocate dal passato, mentre si giace sugli ecúlei del presente. Era dunque meglio rodersi di bile, divenire idrofobi, per aver la soddisfazione di dire: «— Eh! non son poeta io, illusioni non possono su me; queste catene non sono gioielli; questo grabato non è talamo; quest'acqua non è vino! queste pareti sono calve; — io sono solo, solo col mio dolore, e non ho con chi versarlo! —»

Oh bella filosofia! Oh bei Demosteni della ragione! e noi, povere vittime della poesia!!! — Com'è vero quel sublime detto: — *Il est un homme plus à plaindre que celui qui semble dupe de tous; à savoir, celui qui n'est dupe de personne!* —

Si giudichi dai resultati. Che otterrebbero questi oratori del disinganno? Sventurato colui che tra breve non impazzisse, altrimenti diverrebbe misantropo, satana, e se commettesse un atto di virtù, direbbe: «— Non è mio, — perchè, se ho POTUTO farlo, è segno che il mio carnefice me ne ha lasciata la POTENZA. —»

Invece i poeti che ottengono? Vita consolata di care rimembranze; non ripudio d'umanità, con la quale sono in pace ed in legame, per MEDIAZIONE del passato e FEDE nel futuro. E se fanno alcun atto buono, non commettono l'impertinenza o l'imbecillità di rinunciare la *coscienza*, ed è QUESTA SOLA che fa migliori e guida di progresso in progresso.

La *vita d' azione* non era dunque solo una catena di rimembranze triste o liete, ma una catena di carità che manteneva accesa nei nostri petti UMANITÀ, onde se tornavamo nel suo seno, non noi avessimo trovato LEI, ma ella avesse trovato NOI.

Felici quelli che hanno potuto conseguire sì nobile proposto! — Ma certo se questo proposto è proprio di poeti, nome di poeta vorrà dire *umano per eccellenza*, e questa parola *umano per eccellenza* è tutto lo scopo della creta informata di pensiero.

Lettore mio, abbiamo lasciato il nostro amico Silvio in quella età che è transito da fanciullezza ad adolescenza, età che non ha carattere originale, età in cui si cessa d'essere una cosa, e non si è ancora l'altra, — e soprattutto non siamo NOI, ma siamo IMITAZIONE.

Saltiamo questo stadio, che non può offerire sì ricca messe

d'osservazioni allo psicologo, come la originale, la creativa infanzia.

La gemella di Silvio, Rosina, era angelica beltà, e come dice M. De Latour, «— dès son enfance, il avait eu pour elle une de ces vives amitiés qui feraient croire parfois que Dieu n'a mis qu'une seule âme en deux jumeaux. —» Un cugino della signora Pellico-Tournier, stabilito a Lione, avea chiesto in nozze Rosina. La madre e il gemello l'accompagnarono in Francia: la prima, dopo un tempo, fu di ritorno; egli, — restò, per abbeverarsi al fiume della vita con quella voluttà giovenile che quasi farebbe temere talvolta di restarvi immersi, giacchè non è ancora stagione da veder germinare i buoni semi dell'infanzia: tengasi pure per fermo che ciò non avviene che dopo una sazietà che disincanta, dopo una ebbrezza che sfuma. Quattro anni s'agitò in questo labirinto che abbiamo percorso tutti, e ne uscì con vittoria: egli stesso lo ricorda con penosa mestizia, e con quel dolce REGRESSO con cui l'anima passegia le cose che più non sono e lasciano tuttavia vivo desiderio di sè.

Un evento sturbò la corsa ordinaria de' suoi pensieri, delle sue abitudini, de' suoi studii tutti francesi. Nel 1806, comparve in Italia il carme de' Sepolcri di Foscolo, e dopo non molto il fratello Luigi lo mandò a Silvio. «*Ce poëme fut pour lui le bouclier de Renaud.*» Leggendolo si sentì tornare Italiano e poeta. Sì, *tornar poeta*: ei ben sapea d'esserlo prima.

Ridico con le inimitabili parole di M. De Latour la febbre creatrice che si svegliò in lui a quella lettura, e che m' è stata tante volte dipinta dal vivo accento di Silvio stesso:

«Agité, préoccupé de ce qu'il vient de lire, il essaie de retourner dans le monde, mais ses préoccupations l'y suivent. Il semble chercher un accent inconnu sur toutes les lèvres, il croit lire *I Sepolcri* sur le titre de tous les livres. On dirait qu'il vient de s'apercevoir pour la première fois que notre langue a de la rudesse, que notre ciel n'a pas la pureté transparente des horizons italiens; l'Italie s'empare de toutes ses pensées, envahit toute son âme. On s'étonne, on lui demande d'où vient cette rêverie inaccoutumée, cette tristesse qu'on ne lui connaît pas: il raconte alors, d'une voix émue, qu'il y a de l'autre côté des Alpes un poète dont les vers donnent le mal du pays. On veut connaître ce poète, on lui demande son nom, on le presse d'en traduire quelques vers: alors le jeune homme ouvre le livre magique, et dans une prose vive, ardente, colorée, il improvise la traduction d'un morceau de ce poème, et fait passer dans l'âme de ceux qui l'écoutent, l'enthousiasme qui l'anime.»

Da quel momento tutti i suoi studii presero un nuovo

andamento fino al dì che si rimise in cammino per ripatriare. Parmi che ciò avvenisse nel 1810, in cui tutta la sua famiglia era a Milano; — il signor Onorato era qual capo di divisione al ministero della guerra, ed il fratello Luigi qual segretario del grande scudiere del Regno d'Italia, il marcheso Caprara di Bologna. Può dirsi che la piccola sorella Marietta cominciava a conoscerlo allora; — quella sorella che quando ei non fu più libero, ritirata da ogni cosa del mondo, si chiuse in un chiostro.

Qui ricominciano due sorte di vite per Silvio: qui l'antica religione di famiglia, che abbiamo seguita passo passo nella sua infanzia, eccola tutta rediviva: qui la direzione de' suoi studii prenderà un volo affatto nuovo. Ei divenne professore di lingua francese al Collegio degli Orfani militari, il che lo occupava un'ora o due al dì; e la restante giornata poteva darla alle creazioni dell' ingegno. Milano al tempo del regno napoleonico era veramente l'Atene italiana, e due uomini che fecero *bene* e *male* si dividevano l'impero delle lettere. (Ho detto nel ragionamento critico sul *Conciliatore* ciò che furono Monti e Foscolo.) Silvio dovea conoscerli entrambi; — entrambi lo accolsero bene. Monti, involente e sempre in pace; Foscolo, di forte volontà e sempre in guerra. L'animo suo sospirava libertà, nè s'accorgeva ch' ei rendealo schiavo della terra: era una contradizione vivente, ma operante; e l'opera lo conducea pure alquanto avanti, sebbene di traverso. Bramava il culto de' sepolcri, e nell'istituirlo il demóliva, eliminando ogni causa di solo possibile regresso sulla morte, — l'immortalità. Eresse la vera statua di Nabucco, tutta bella e colossale, ma con piedi d'argilla: il primo ciottolo, che per soffio dell'aura fu smosso dalla vetta montanina, cadde abbasso, urtò l' argilla, il colosso si disciolse, e fu polve. Ed Ugo sentiva la sua base d'argilla (ciò lo fa grande); — di là ei PREGIUDICAVA la sua caduta, — di là veniva la guerra interna che in ogni cosa letteraria o cittadina tormentosamente lo rodea, e che più volte da'volgari (che non avean occhi per vedere la ricerca generosa a cui aspirava senza aggiungere) il fece condannare nella filosofia e nelle arti, quasi cavaliero di ventura. Come costringe a rispetto la pittura che fa della sua miseria morale nel *Didimo Chierico!* (Introduzione al *Viaggio sentimentale* di Sterne.) E come s'eleva al di sopra di tutte le pretese SOMMITÀ ITALIANE del suo tempo! Ed Ugo e quelle sommità erano tutti ulcerati e sopra un letamaio; ma EI SOLO il Giobbe che lamentava mali che sentiva, e che PER CIÒ SOLO aver poteano rimedio. Gli altri, sempre ciechi, sempre fascinati, rideano interminabilmente come gl'Iddii d'Omero; e mentre le loro accademie erano le stalle della maga Circe che loro dava forme suine, essi

credevansi in Olimpo, e belli come Apollo. Un altro grande onore per Foscolo è il rammentare che non fu inghiottito dalla marea furente, ma si sostenne in mezzo ad essa qual ISTMO INCROLLABILE che ha guidato a continente ove è sede che onora umanità ed è sua meta finale.

Un romito, un profeta, che avea la scienza di Dio come HENOC ed ELIA, s'era levato nell'aere, lasciando sotto a'suoi piedi la corruttela italiana, ed era quasi voce della Provvidenza che consiglia, avvisa, non violenta il nostro libero arbitrio:

CUM SUMMA REVERENTIA DISPONIT NOS!!!

— Era la voce d' Ippolito Pindemonte, che diceva a FOSCOLO: «ERRI', ma sei meglio di lor che correggi; sarai transito ad altra via. Io son fuori della corsa, perchè non è veicolo da me ad essi, come lo è da essi a te. —»

Ben si deduce ora a posteriori che Pindemonte fu PRECESSORE di Pellico; ma non si videro (o quasi non si videro), e vissero lungi l'uno dall'altro come un altro PRECESSORE dal suo divino PRECESSO. Altra facile deduzione sarà che Pellico, nel bivio in che era diviso in Italia l'impero delle lettere, non avrà preso il cammino che guidava alle sghignazzanti inpensanti accademie di Circe, ma il sentiero aspro, deserto, infortunato di quel Giobbe, le cui grida echeggiando fino a Lione gli aveano già tocchi i precordi sin di colà. Furono amici; doveano esserlo: prima di lui lo era stato il fratello Luigi, e quell' altro altissimo ingegno (e mio conromagnuolo) che ancora geme sullo Spielberg.

Qui non posso ripetere le belle parole di M. De Latour per descrivere l' ansia religiosa ch' egli stesso (e noi tutti!) abbiamo provato accostandoci alla soglia della casa d' un grand' uomo. Quella descrizione è drammatica, è vera, — ma Silvio SAPEVA chi era Monti: SAPEVA anche chi era Foscolo. Credo che se si fosse trasportato a Verona, avrebbe toccato la mano d'Ippolito come si toccano le cose sante: credo che egual fremito lo avrebbe colpito vedendo per la prima volta Lodovico di Breme, se questi avesse avuto una fama che fosse salita fino all' altezza del suo merito. Ma l' indovinarsi, lo scrutarsi fu una scoperta per entrambi: da essa (certo) nacque reciproco rispetto, ma rispetto quale germina da amore di fratelli, — e lo sostiene e lo rinforza.

Nondimeno Monti, ch' era cortese, stimolò Silvio a visitarlo: ei lo fece, e trovò offerte straordinarie, inriservate. Gli svelò com' ei lavorava, e gli pose in mano un gran zibaldone, immenso GUARDAROBA delle spoglie letterarie del passato, come dice M. De Latour, «Babel de la poésie, où venaient se confondre toutes les langues et tous les temps, vaste

dictionnaire de la pensée poétique, où chaque idée se classait à son rang et à sa page; avait sa traduction pour tous les genres, sa métaphore pour tous les goûts. Dans ce livre, Monti puisait chaque jour, non pas seulement l'inspiration originale qui peut naître aussi de la contemplation des modèles, mais cette perfection de détails à laquelle on arrive par la fusion laborieuse des mots et des images. Monti croyait peut-être imiter le sculpteur antique qui, pour créer sa Vénus, empruntait une grâce à chacune des jeunes filles d'Athènes; mais il oubliait que les arts du dessin, qui se rattachent toujours plus ou moins au monde réel par la matière qui les enveloppe et les limite, exigent, dans la reproduction visible de la pensée qui les anime, une rigueur d'exactitude qui ne peut se passer du modèle. Autre chose est de la poésie: ici la pensée crée, pour ainsi dire, la parole, sa forme extérieure, et se fait une langue à son image. Silvio demeura confondu devant cette recette du talent, —» ovvero compilazione, se si vuole, *des feuilles de la sibylle poétique.* Frequentò Foscolo, ma non perciò, nelle diverse lotte deplorabili che furono tra Monti e lui, si trovò mai che Silvio parteggiasse o con questi o con quegli avversari, che le teneano vive. Ei dava ragione e torto arditamente a chi si competea, ma questa rigidezza (ed era inflessibile!) finiva là; perocchè dopo essa, ei non avea più che parole ed atti di conciliazione.

Un dì Monti sedeva al Caffè Verri: — (nominazione non indegna di queste carte, dacchè un periodo di nostra storia letteraria prende nome da esso, e dacchè s' accorda co' nostri costumi meridionali che fanno dei caffehaus una certa specie di borsa universale, ove s'innalza e s'abbassa non solo il credito politico, ma anche il letterario ed ultra; nè sarebbe sproporzionato il chiamarli, con similitndine più alta, camere delle rappresentanze nazionali o municipali, in uso presso i popoli d'Italia, *assolutamente governati.*) — Silvio era pure allo stesso Caffè Verri, e ferveano allora più che mai gare ostili tra Montisti e Foscoliani: Monti entrò nell' argomento con Pellico, ch' ei stimava meritamente uomo giusto: — «Ebbene (gli disse), mi negherete che Ugo mi nimica e mi vilipende? L' ingrato! e chi lo ha fatto salire in onoranza se non io? I Sepolcri sarebbero rimasti ignorati, s' io non li proclamava sublimi: e una sola parola ch' io pronunciassi, li tornerei nel fango onde li ho tratti. —» Silvio rispose: «— Adagio, Monti mio. I *Sepolcri* salirono in grande stima per voi, ciò è vero, e ciò onora il vostro criterio, il quale, allorchè segue gl' impulsi del core, vi conduce sempre a nobilissimi atti. Ma voi tornereste i *Sepolcri* nel fango, se parlaste? Voi nol pensate, o il vostro criterio vi tradisce qui, come spesso. Nè potreste, volendo, distruggere l' opera

vostra; perchè quelli a cui avete aperto gli occhi, ora anch'essi, la mercè vostra, veggono la luce, e giudicano i colori quanto voi. Prima che gli aveste scecati, potevate far loro udire il suono della tromba, e poscia giurare — *Sappiate che questo è il color rosso*, — ma ciò non è più eseguibile. Quanto al dire ch' ei vi nimica e vilipende, io so il contrario; io so che nimica e vilipende chi nimica e vilipende voi; e so che qui, in questo Caffè Verri, nel loco ove sedete, Ugo ha dato uno schiaffo a chi per adular lui, parlò inrispettosamente di voi. —»

Monti si battè la palma sulla fronte, gridando: — ED IO AVEA POTUTO DIMENTICARLO! — Partì commosso e confessante che una razza bassa e maligna si frapponeva ad essi, la quale non potea sperare altra esistenza letteraria che pascendosi de' bricioli che cadevano dalle loro mense, le quali, se fossero state unite, non avrebbero avuto bisogno d' alimentare quel satellizio.

Intanto Silvio lavorava, e lavorava da sè, perchè tra l'altre pesti che pur regnavano allora in Italia era anche questa: se alcuno senza nome facea vedere ad artista di nome le sue produzioni, dovea necessariamente essere cosa dettata, rimpastata, rifatta da quest' ultimo. Guai a quelli che aveano più successo! tanto meno erano giudicati esserne gli autori. Nè ciò era falso. I satelliti testè ricordati veramente non viveano che così, — ma chi non l' era, come sarebbesi guarentito dalla fama d' esserlo? Non restava a generosi pochi che far da sè.

Così Monti avea detto più volte a Silvio: — «Voi sapete l'inglese; venite da me, tradurremo tutto Byron, e la versione porterà i nomi d' entrambi.» — A Silvio non parve, per mille delicati riguardi, doversi impegnare in cosa che gli toglieva ogni libertà, e dove la vicenda non era pari. Certo, all' uno sarebbe stato riservato quasi esclusivamente la pena; — all' altro', anche più esclusivamente, il merito. Monti si lagnò e di questo rifiuto e di non averlo mai consultato prima di pubblicare *Francesca* ed *Eufemio;* e Silvio lealmente gliene espose le convincenti ragioni.

Ma quali erano i lavori di Silvio? una tragedia di soggetto greco, *Laodicea.* Indi (1810—12), essendo comparsa sur un piccolo teatro di Milano (Santa Radegonda, — che ora non è più) una fanciulla, Carlotta Marchionni, di circa dodici a quattordici anni, che poi divenne la prima itala attrice in commedia e tragedia, Silvio fu tentato di disegnare, sotto l'inspirazione che gli destava quella pallida e sentita fisionomia, l' amore di Francesca e di Paolo, che dal turbinoso girone dell' Inferno di Dante viene a visitare melancolicamente gli anni primi d' ogni giovine letterato italiano. Silvio scrisse, e diede a leggere ad Ugo. Il dì appresso rispose: «— Odimi,

getta al fuoco la tua *Francesca.* Non revochiamo d'inferno i dannati Danteschi; farebbero paura ai vivi. Getta al fuoco, e portami altro. — » Silvio portò *Laodicea.* — «Ah questa è buona! (disse Foscolo) va avanti così. —»

Silvio per quella gran legge estetica che fa cosciente ogni artista del bello ch' ei produce (quantunque talora, per pregiudizi di scuola o altro, non si accetti anche da' più esercitati) serbò *Francesca,* e bruciò (o soppresse ad ogni modo) *Laodicea.*

Qualche anno dopo, Carlotta ricomparve a Milano adulta e già salutata come massima nell' arte sua. Era al teatro Re; Silvio Pellico e Lodovico di Breme la conobbero; e l'abbandonata *Francesca,* che giaceva polverosa nel forziere dell'autore, fu tratta in luce, rappresentata da Carlotta, ripetuta a Napoli, a Firenze, su tutt' i teatri d'Italia, — e sempre con esito crescente.

Il governo napoleonico era caduto. La famiglia di Silvio era tornata a Torino, ove il signor Onorato era stato chiamato a dirigere una delle sessioni del ministero della guerra. Il solo Silvio rimase a Milano, ospitato con ogni riguardo di stima e d' amore in casa del conte Briche, ove imprese ad educare un giovinetto di care speranze, per nome Odoardo, che egli amò qual figlio. Poscia passò in casa Porro, per formare il core e l' intelligenza de' suoi due fanciulli Mimino e Giulio. Un dì Odoardo venne a vederlo: era mesto; e più che mesto, era cupo. Gli chiese un libro, e parea che avesse altra cosa a dirgli: Silvio avea gente da cui non potè liberarsi, e rispose ad Odoardo: «— Va in biblioteca e prendilo: vuoi altro? —» Odoardo replicò: «No.» — Parte, va ad una casa di campagna di suo padre, in Loreto (che è subito fuori di Milano), fa sembiante di voler cacciare, chiede un fucile, e s'uccide. Silvio ed il padre, accorsi il dì appresso, lo trovarono immerso nel suo sangue! Odoardo fu bello come un angiolo. Questo evento va segnato tra que' solenni che più funestarono la vita di Silvio.

(1815—16) Lodovico di Breme avea pensato di far eseguire sulle scene un suo dramma, se non erro, *Ida;* e ne fu affidata la cura a Carlotta Marchionni, la quale allora era a Mantova. Lodovico si trasferì colà, e Silvio la accompagnò. Erano rinchiusi nella Fortezza di Mantova il celebre medico Rasori, il colonnello Gasparinetti, e gli altri del processo Ghislieri (1815), di cui ho parlato nelle *Addizioni alle mie prigioni.* Silvio, nella captività di Rasori, avea servito di padre e di maestro alla figlia di lui, ed ora ch' egli era a Mantova chiedeva instantemente di penetrare in Fortezza e vederlo. Il conte Giovanni Arrivabene s' adoprò a quest'uopo quanto più potè, e fu concluso che Silvio stesso avrebbe veduto

il rigidissimo ma onesto Generale che comandava la piazza. Questo buon Tedesco gli disse:

— Che vuol ella da Rasori?

— Un consulto medico.

— E che male ha?

— Mal di petto.

— Mal di petto! mal di petto! — E mentre così diceva apponea veramente la palma della mano sul petto di Silvio, aggiungendo: — Il mal di petto è l'amicizia! è l'amicizia! — E la sua voce tremava a queste ultime parole, come voce d'uomo sommamente commosso. Ora il buon vecchio è morto! Iddio l'onori più, dacchè permise che l'amico desse conforto all' amico e ne ricevesse! Silvio entrò in Fortezza, vide, parlò, nè certo gli volse mai per l'animo allora che un dì ei pure sarebbe recluso, — ma ben più severamente! — e che niuno degli antichi amici avrebbe o per grazia o per destrezza potuto varcare la soglia inesorabile dello Spielberg! [1] Nondimeno s'ei trovò Schiller umano, s'ei vide una lacrima negli occhi di chi ci facea soffrire (quasi protestatrice contro la durezza dell' ufficio eseguito), queste consolazioni (oh veramente divine consolazioni!) non erano un rimerito a chi nella pienezza delle creazioni della vita avea pensato a chi stava sepolto nel dolore?

Tornò a Milano, e visse dappoi sempre in casa Porro, ov'era il raduno di quanti nel paese erano più distinti scienziati ed artisti, e di quanti più distinti viaggiatori traversavano la Penisola. Là vide e parlò alla Stäel e a Schlegel, che furono quasi veicolo presso noi tra i capi della letteratura germanica e quelli della italica. Là vide lord Byron ed Hobhouse che furono altrettanto tra la letteratura inglese e la nostra. Là Davis, Brougham, Thorwaldsen, e cento e cento. Così può dirsi che Dante e Shakspeare, Petrarca e Schiller, la poesia e la scienza, l'artista e il cittadino, venivano a darsi la mano in questo templo d' Insubria, ove Silvio era sacerdote.

Silvio avea tradotto il *Manfred* di Byron; — Byron, dimandato il manoscritto della *Francesca* (che solamente si recitava, e non era ancora stampata), lo ebbe, e di là a due giorni, restituendolo, disse: «— Non vi spiaccia, se l'ho tradotta. —» Tradusse in versi: — «Voi pure avreste dovuto tradurre il *Manfred* in versi.» — Ma Silvio s'oppose, credendo che (almeno in lingua come la nostra) non si possa

1 Per una ben crudele *parodia* il nome di questa infausta rocca suona in nostra favella *monte da giuoco*. Così, per antifrasi, chiamarono i Greci *Caronte* lo sgarbato battelliere di Stige, ed *Eumenidi* le Furie. Ognun sa che cosa dicano questi due nomi.

far ciò senza tanto aggiungere e tanto levare all' autore originale, da non restare più quello. Lodovico di Breme fece poi nel 1819 una edizione in cui unì la *Francesca* di Silvio e la suaccennata traduzione del *Manfred* di Byron.

L' anno dopo (1840), Pellico voleva pubblicare un' altra tragedia, *Eufemio da Messina*, per la quale trovò molti ostacoli a superare presso la censura; e mentre ciò si dibatteva in Milano, i fanciulli Porro, che l'aveano trascritta, la davano al padre e di nascosto del maestro, affinchè la facesse stampare in altro Stato. E così fu: ma infine se ne permise la stampa anche a Milano, a condizione che non sarebbe rappresentata. — Tramezzo a queste due pubblicazioni Silvio dette mano ad un' altra grande impresa, che sino ai nostri giorni, per la servitù in che Italia è caduta ognor più, non ha trovato un critico che abbia osato meritamente apprezzarla. Questa impresa è il Giornale che ebbe titolo di *Conciliatore*. Ma per formare un giusto criterio sull' entità sua, il meno che occorra è leggere il Giornale istesso; bisogna penetrare ciò che fu la società che lo componeva. Tutti i soci univansi tre volte la settimana in casa Porro, — secretario Silvio d'un' impresa che principalmente avea avuto nascita per suggerimento ed impulso suo. Ora essi sapeano a un dipresso ciò che il governo avrebbe loro permesso o no, salve altre restrizioni ad aggiugnere in atto pratico; quindi, altra era l'opera del *Conciliatore* nel Giornale, altra fuori del Giornale; ed altra l'opera scritta, altra l'opera parlata. La società *del Conciliatore* educò o preparò almeno una nuova generazione d'autori, e questa educazione e preparazione non fu scritta, — la creava il circolo: laonde non può trasmettersi intera che da chi vissevi framezzo, ed è la più importante e caratteristica, perchè la meno inceppata. Un' altra parte era scritta fuori del Giornale, in due libri d'Hermes Visconti, il primo del Romanticismo, il secondo dello Stile; in uno di Berchet, nelle Veglie con lo zio canonico; in un altro di Manzoni sulla Poetica del dramma, capo-lavoro che non ha pari.

Inoltre, quantunque i conciliatoristi presumessero sapere ciò che dal governo sarebbe loro permesso, — oh come spesso s' ingannavano a partito! Basti dire che ad un impiegato del tribunal d' appello fu imposto dal presidente di cessar di scrivere in quel Giornale, sotto pena di deporlo dall' ufficio suo. Un altro egregio fu chiamato più volte alla polizia, e gli fu detto dal signor Villata che se negli articoli ch'ei presentava alla sua censura (i quali erano sempre fedelmente o rifiutati o mutilati) non cambiava tenore, la polizia lo avrebbe invitato ad abbandonar Lombardia. E l' autore incriminato rispondea: «Qual reità adunque è la mia? V' ha une polizia

che è iniziata alla scienza del governo; ella sola ed i suoi revisori conoscono i limiti non oltrepassabili; noi profani presentiamo a voi, come nostri tutori, ciò che ciecamente ci esce della penna, la quale non può avvelenare alcuno, perchè voi, cerusici morali, amputate senza misericordia ogni cosa che vi paia infetta. Voi siete il Purgatorio de' nostri articoli; e quando escono di qua, sono come angioli di Paradiso: il saper ciò mi confida quando io scrivo; invece di scervellarmi a farneticare ciò che torrete o lascerete, sviscero, como so, il mio soggetto, sicuro che, se qualche cosa vi spiace, bontà non vi manca per farla sparire.» —

Malgrado questa ragionevole protesta, si replicarono le minaccie più volte, e si scarnificò tanto tanto, che gli autori, per disperazione, non avendo più con che riempire i loro numeri, si dimisero: altra prova che il *Conciliatore* non compariva agli occhi del pubblico siccom' era pensato nel gabinetto, e che non bisogna inquirerne lo spirito nella parte palese e stampata, ma nella parte tradizionale. Insomma chi lo *stendea* faceva un Giornale politico-letterario; chi lo *rivedea*, cancellava tutta la prima parte, e mutilava assai la seconda. Del resto, ciò che fosse la duplice professione di fede di questo Giornale io l' ho detto con qualche sviluppo nel ragionamento critico che ho inserito nelle mie *Addizioni*. Ivi tocco anche di *Francesca* e d'*Eufemio*, ma solo fuggevolmente, perchè il teatro di Silvio esige un esame tutto particolare, esame che congiunto a quello dell'altra sua poesia sì epica che lirica, sì edita che inedita, può solo far conoscere tutto l'autore.

Nel teatro e nelle altre opere, ne' detti e negli atti, Silvio è sempre dominato da questi sentimenti, — amore di famiglia, — amore di patria, — amore d' umanità. Come nacquero in lui lo vedemmo investigando ad uno ad uno i semi dell' infanzia, i quali abbiamo detto che un giorno avrebbero fruttificato: nacquero tra vagiti e giuochi da fanciullo, — divennero religione della sua vita privata e pubblica. Queste diverse carità gli vengono da una sola che è più alta di tutte, e tutte di nuovo si riconducono a quella sola. Queste carità, IMPOSSENTI, ecco la smania del captivo allo Spielberg; queste carità, POSSENTI, ecco la grande inspirazione del poeta libero.

Ritemperare il carattere nazionale negli alti cardini metafisici ed estetici, è mezzo che, a parere del defunto Breme, — di Silvio, erede del suo alto core e del suo alto ingegno, — dell' autore del *Cormentalismo*, ed altri che non oso profferire, — non solo è buono, — è indispensabile. Ci sta nel capo che Italia sarà schiava finchè sarà ignorante e soipsa, e che sarà ignorante e solipsa finchè la sua filosofia

sarà materiale: questi destini che profeto a Italia, li profeto al mondo. Ogni altra via è di violenza, e non dura; violenza, sia pure nelle mani de' buoni, per impiantare il BENE, non dura: sia nelle mani dei cattivi, per FINE OPPOSTO, non dura. Come potrassi mai imporre un' altra forma di governo all' Austria (per esempio) s' ella non sente che le manchi esercizio d' alcun diritto, se non è offesa nella sua dignità, se la mansuetudine d' un pastore che la guida ogni giorno a pascere, poi a sera la riconduce nel pecorile, è da lei benedetta qual sollecitudine paterna? Tutto dipende dal diapason a cui si concorda. Finchè non cangiate il diapason, finchè non formate un' altra OPINIONE, se in Austria vorrete altro che ciò che è, sarà delirio (delirio, come Silvio lo ha detto, — stando le cose come stanno, — d' un altro popolo e d' un' altrà età); sarà violenza, e non durerà.

Ma la nobile tribuna da cui potea predicarsi il cangiamento D'OPINIONE si chiuse:

«Ce fut un jour bien cruel pour cette brillante école de Milan, que celui où, condamnée à se dissoudre, elle vit chacun de ses membres retourner tristement à ses solitaires études. Au milieu de ce monde tout littéraire qu'elle s'était créé, elle avait pu se regarder un moment comme une jeune et libre Italie, à côté de l'autre vieillissante et conquise.

Les citoyens de cette patrie imaginaire n'eurent pas longtemps à s'entretenir de tant d'espérances évanouies. Le contre-coup de la révolution de Naples avait ébranlé la Lombardie; des arrestations eurent lieu. Les proclamations de l'Autriche contre les associations secrètes n'étaient pas un avertissement pour ceux qui faisaient partie de ces sociétés, mais une menace dont l'effet ne se fit pas attendre: de nouvelles arrestations furent faites, et cette fois encore, dans les rangs du *Conciliateur.*»

Oh come morì a tempo Lodovico di Breme! quanti dolori gli erano riservati! Silvio s' era trasportato a Torino per assister il moribondo amico: vi si trattenne circa un mese, e Lodovico ebbe alcuni dì di miglioramento. In uno di questi, che parea dover essere meno fittizio, anzi offerire qualche stabilità, Silvio tornò a Milano: di là a poco, — il giorno 15 agosto, — Lodovico non era più! Il 2 settembre, Silvio partì di Pavia sul vascello a vapore, e andò a Venezia: l'occasione di questo viaggio è narrata nelle *Addizioni.* Ritorna in Milano, va a casa mia, gli dicono: *Piero è arrestato.* Egli avea promesso al conte Porro di curare alcune sue bisogne di famiglia alla campagna di Balbianino, sul lago di Como: ivi si rende tranquillamente; tranquillamente ritorna in Milano; alcuno gli dice all' orecchio: *La polizia vi cerca.* Rispose: *Sa dove sto; vo ad aspettarla;* andò, e n' era

aspettato. Furono prese carte, poemi, tragedie, romanzi, corrispondenze, con preghiera di seguire i perquisitori a Santa Margherita: ei vi andò di piè libero, — non ne uscì più. Volgea il giorno 13 ottobre 1820.

«Mais avant de le frapper, et comme pour l'aider à supporter son infortune, la Providence lui gardait un ami. Il y avait alors dans l'établissement typographique de Nicolò Bettoni un jeune homme de Forlì, né avec la double inspiration de la poésie et de la musique: c'était Piero Maroncelli. J'avoue que je ne puis me défendre d'une vive émotion, en écrivant ici pour la première fois le nom de celui qui a tant souffert à côté de Silvio Pellico: c'est à lui que je dois la plupart des faits que je raconte dans cette notice. Il était arrivé à la fin de son pathétique récit, sans m'avoir dit un mot de lui-même, sans m'avoir appris où et comment était née cette fraternité de leurs âmes, si religieusement continuée dans les tortures de la prison; et lorsque je le lui fis remarquer, il y eut dans ses yeux étonnés quelque chose qui semblait me dire, avec une douceur infinie, qu'en me parlant de son ami il croyait avoir tout dit sur lui-même.

Ils se rencontrèrent, pour la première fois, chez cette célèbre Marchionni, au nom de laquelle se rattache la première gloire poétique de Silvio. Une vive discussion sur un système de musique les rapprocha l'un de l'autre, et leur amitié commença presque par une querelle, mais une de ces nobles querelles d'art où deux âmes se laissent voir jusqu'au fond. Lorsque Piero Maroncelli se leva pour sortir, Silvio le suivit; ils cheminèrent quelque temps ensemble, et avant de se quitter ils s'étaient déjà promis une inaltérable amitié. Il semblait que, pressentant leur commune disgrâce, ils éprouvassent le besoin de s'assurer l'un de l'autre pour les mauvais jours qui allaient suivre; ils se hâtaient de s'aimer, afin de se trouver prêts à souffrir ensemble quand l'heure serait venue.

Piero Maroncelli fut arrêté le 7 octobre, six jours avant son ami.»

A questo punto comincia il libro di Silvio; cedo a lui la narrazione.

PIERO MARONCELLI.

LE MIE PRIGIONI.

Ho io scritto queste Memorie per vanità di parlar di me? Bramo che ciò non sia; e per quanto uno possa di sè giudice costituirsi, parmi d' avere avuto alcune mire migliori: — quella di contribuire a confortare qualche infelice coll' esponimento de' mali che patii e delle consolazioni ch' esperimentai essere conseguibili nelle somme sventure; — quella d' attestare che in mezzo a' miei lunghi tormenti non trovai pur l' umanità così iniqua, così indegna d' indulgenza, così scarsa d' egregie anime, come suol venire rappresentata; — quella d'invitare i cuori nobili ad amare assai, a non odiare alcun mortale, ad odiar solo irreconciliabilmente le basse finzioni, la pusillanimità, la perfidia, ogni morale degradamento; — quella di ridire una verità già notissima, ma spesso dimenticata: la Religione e la Filosofia comandare l' una e l' altra energico volere e giudizio pacato, e senza queste unite condizioni non esservi nè giustizia, nè dignità, nè principii securi.

LE MIE PRIGIONI.

CAPO I.

Il venerdì 13 ottobre 1820 fui arrestato a Milano, e condotto a Santa Margherita. Erano le tre pomeridiane. Mi si fece un lungo interrogatorio per tutto quel giorno e per altri ancora. Ma di ciò non dirò nulla. Simile ad un amante maltrattato dalla sua bella, e dignitosamente risoluto di tenerle broncio, lascio la politica ov' ella sta, e parlo d' altro.

Alle nove della sera di quel povero venerdì, l' attuario mi consegnò al custode, e questi, condottomi nella stanza a me destinata, si fece da me rimettere con gentile invito, per restituirmeli a tempo debito, orologio, denari e ogni altra cosa ch' io avessi in tasca, e m' augurò rispettosamente la buona notte.

— Fermatevi, caro voi, gli dissi: oggi non ho pranzato, fatemi portare qualche cosa.

— Subito, la locanda è qui vicina; e sentirà, signore, che buon vino!

— Vino, non ne bevo.

A questa risposta, il signor Angiolino mi guardò spaventato, e sperando ch' io scherzassi. I custodi di carceri che tengono bettola inorridiscono d' un prigioniero astemio.

— Non ne bevo, davvero.

— M' incresce per lei; patirà al doppio la solitudine ... — E vedendo ch' io non mutava proposito, uscì; ed in meno di mezz' ora ebbi il pranzo. Mangiai pochi bocconi, tracannai un bicchier d' acqua, e fui lasciato solo.

La stanza era a pian terreno, e metteva sul cortile. Carceri di qua, carceri di là, carceri di sopra, carceri dirimpetto. M' appoggiai alla finestra, e stetti qualche tempo ad ascoltare l'andare e venire de' carcerieri, ed il frenetico canto di parecchi de' rinchiusi.

Pensava: — Un secolo fa, questo era un monastero: avrebbero mai le sante e penitenti vergini che lo abitavano immaginato che le loro celle suonerebbero oggi, non più di femminei gemiti e d' inni divoti, ma di bestemmie e di canzoni invereconde, e che conterrebbero uomini d' ogni fatta, e per lo più destinati agli ergastoli o alle forche? E fra un secolo, chi respirerà in queste celle? Oh fugacità del tempo! oh mobilità perpetua delle cose! Può chi vi considera affliggersi, se fortuna cessò di sorridergli, se vien sepolto in prigione, se gli si minaccia il patibolo? Jeri, io era uno de' più felici mortali del mondo: oggi, non ho più alcuna delle dolcezze che confortavano la mia vita: non più libertà, non più consorzio d' amici, non più speranze! No; il lusingarsi sarebbe follia. Di qui uon uscirò se non per essere gettato ne' piú orribili covili, o consegnato al carnefice! Ebbene, il giorno dopo la mia morte sarà come s' io fossi spirato in un palazzo, e portato alla sepoltura co' più grandi onori. —

Così il reflettere alla fugacità del tempo mi invigoriva l'animo. Ma mi ricorsero alla mente il padre, la madre, due fratelli, due sorelle, un' altra famiglia ch' io amava quasi fosse la mia; ed i ragionamenti filosofici nulla più valsero. M'intenerii, e piansi come un fanciullo.

CAPO II.

Tre mesi prima io era andato a Torino, ed avea riveduto, dopo parecchi anni di separazione, i miei cari genitori, uno de' fratelli e le due sorelle. Tutta la nostra famiglia s' era sempre tanto amata! Niun figliuolo era stato più di me colmato di benefizi dal padre e dalla madre! Oh come al rivedere i venerati vecchi io m' era commosso, trovandoli notabilmente più aggravati dall' età che non m' immaginava! Quanto avrei allora voluto non abbandonarli più, consacrarmi a sollevare colle mie cure la loro vecchiaia! Quanto mi dolse, ne' brevi giorni ch' io stetti a Torino, di aver parecchi doveri che mi portavano fuori del tetto paterno, e di dare così poca parte del mio tempo agli amati congiunti! La povera madre diceva con melanconica amarezza: «Ah! il nostro Silvio non è venuto a Torino per veder noi!» Il mattino che ripartii per Milano, la separazione fu dolorosissima. Il padre entrò in carrozza con me, e m' accompagnò per un miglio: poi tornò indietro soletto. Io mi voltava a guardarlo e piangeva, e baciava un anello che la madre mi avea dato,

e mai non mi sentii così angosciato di allontanarmi da' parenti. Non credulo a' presentimenti, io stupiva di non poter vincere il mio dolore, ed era sforzato a dire con ispavento: «D' onde questa mia straordinaria inquietudine?» Pareami pur di prevedere qualche grande sventura.

Ora nel carcere, mi risovvenivano quello spavento, quell' angoscia; mi risovvenivano tutte le parole udite, tre mesi innanzi, da' genitori. Quel lamento della madre: «Ah! il nostro Silvio non è venuto a Torino per veder noi!» mi ripiombava sul cuore. Io mi rimproverava di non essermi mostrato loro mille volte più tenero. — Li amo cotanto, e ciò dissi loro così debolmente! Non dovea mai più vederli, e mi saziai così poco de' loro cari volti! e fui così avaro delle testimonianze dell' amor mio. — Questi pensieri mi straziavano l' anima.

Chiusi la finestra, passeggiai un' ora, credendo di non aver requie tutta la notte. Mi posi a letto, e la stanchezza m' addormentò.

— —

CAPO III.

Lo svegliarsi la prima notte in carcere è cosa orrenda! — Possibile! (dissi ricordandomi dove io fossi) possibile! Io qui? E non è ora un sogno il mio? Jeri dunque m' arrestarono? Jeri mi fecero quel lungo interrogatorio, che domani, e chi sa fin quando, dovrà continuarsi? Jer sera. avanti di addormentarmi, io piansi tanto, pensando a' miei genitori? —

Il riposo, il perfetto silenzio, il breve sonno che avea ristorato le mie forze mentali, sembravano aver centuplicato in me la possa del dolore. In quell' assenza totale di distrazioni, l' affanno di tutti i miei cari, ed in particolare del padre e della madre, allorchè udirebbero il mio arresto, mi si pingea nella fantasia con una forza incredibile.

— In quest' instante, diceva io, dormono ancora tranquilli, o vegliano pensando forse con dolcezza a me, non punto presaghi del luogo ov' io sono! Oh felici, se Dio li togliesse dal mondo avanti che giunga a Torino la notizia della mia sventura! Chi darà loro la forza di sostenere questo colpo? —

Una voce interna parea rispondermi: — Colui che tutti gli afflitti invocano ed amano e sentono in sè stessi! Colui che dava la forza ad una Madre di seguire il Figlio al Golgota, e di stare sotto la sua croce! l' amico degl' infelici, l' amico dei mortali! —

Quello fu il primo momento, che la religione trionfò del mio cuore; ed all' amor filiale debbo questo benefizio.

Per l' addietro, senza essere avverso alla religione, io poco e male la seguiva. Le volgari obbiezioni, con cui suole essere combattuta, non mi parevano un gran che, e tuttavia mille sofistici dubbi infievolivano la mia fede. Già da lungo tempo questi dubbi non cadevano più sull' esistenza di Dio, e m' andava ridicendo che se Dio esiste, una conseguenza necessaria della sua giustizia è un' altra vita per l'uomo, che patì in un mondo così ingiusto: quindi la somma ragionevolezza di aspirare ai beni di quella seconda vita; quindi un culto di amore di Dio e del prossimo, un perpetuo aspirare a nobilitarsi con generosi sacrifizi. Già da lungo tempo m' andava ridicendo tutto ciò, e soggiungeva: — E che altro è il Cristianesimo se non questo perpetuo aspirare a nobilitarsi? — E mi meravigliava come sì pura, sì filosofica, sì inattacabile manifestandosi l' essenza del Cristianesimo, fosse venuta un' epoca in cui la filosofia osasse dire: — Farò io d' or innanzi le sue veci. Ed in qual modo farrai tu le sue veci? Insegnando il vizio? No certo. Insegnando la virtù? Ebbene, sarà amore di Dio e del prossimo; sarà ciò che appunto il Cristianesimo insegna.

Ad onta ch' io così da parecchi anni sentissi, sfuggiva di conchiudere: sii dunque conseguente! sii cristiano! non ti scandalizzar più degli abusi! non malignar più su qualche punto difficile della dottrina della Chiesa, giacchè il punto principale è questo, ed è lucidissimo: ama Dio ed il prossimo.

In prigione deliberai finalmente di stringere tale conclusione, e la strinsi. Esitai alquanto, pensando che se taluno veniva a sapermi più religioso di prima, si crederebbe in dovere di reputarmi bacchettone, ed avvilito dalla disgrazia. Ma sentendo ch' io non era nè bacchettone, nè avvilito, mi compiacqui di non punto curare i possibili biasimi non meritati, e fermai d' essere e dichiararmi d' or in avanti cristiano.

CAPO IV.

Rimasi stabile in questa risoluzione più tardi, ma cominciai a ruminarla, e quasi volerla in quella prima notte di cattura. Verso il mattino le mie smanie erano calmate, ed io ne stupiva. Ripensava a' genitori ed agli altri amati, e non disperava più della loro forza d' animo, e la memoria de'

virtuosi sentimenti, ch' io aveva altre volte conosciuti in essi, mi consolava.

Perchè dianzi cotanta perturbazione in me immaginando la loro, ed or cotanta fiducia nell' altezza del loro coraggio? Era questo felice cangiamento un prodigio? era un naturale effetto della mia ravvivata credenza in Dio? — E che importa il chiamar prodigi, o no, i reali sublimi benefizi della religione?

A mezzanotte, due *secondini* (così chiamansi i carcerieri dipendenti dal custode) erano venuti a visitarmi, e m' aveano trovato di pessimo umore. All' alba tornarono, e mi trovarono sereno e cordialmente scherzoso.

— Stanotte, signore, ella aveva una faccia da basilisco, disse il Tirola; ora è tutt' altro, e ne godo; segno che non è — perdoni l' espressione — un birbante: perchè i birbanti (io sono vecchio del mestiere, e le mie osservazione hanno qualche peso) i birbanti sono più arrabbiati il secondo giorno del loro arresto, che il primo. Prende tabacco?

— Non ne soglio prendere, ma non vo' ricusare le vostre grazie. Quanto alla vostra osservazione, scusatemi, non è da quel sapiente che sembrate. Se stamane non ho più faccia da basilisco, non potrebb' egli essere che il mutamento fosse prova d' insensatezza, di facilità ad illudermi, a sognar prossima la mia libertà?

— Ne dubiterei, signore, s' ella fosse in prigione per altri motivi; ma per queste cose di Stato, al giorno d' oggi, non è possibile di credere che finiscano così su due piedi. Ed ella non è siffattamente gonzo da immaginarselo. Perdoni, sa: vuole un' altra presa?

— Date qua. Ma come si può avere una faccia così allegra, come avete, vivendo sempre fra disgraziati?

— Crederà che sia per indifferenza sui dolori altrui: non lo so nemmeno positivamente io, a dir vero; ma l' assicuro che spesse volte il veder piangere mi fa male. E talora fingo d' essere allegro, affinchè i poveri prigionieri sorridano anch' essi.

— Mi viene, buon uomo, un pensiero che non ho mai avuto: che si possa fare il carceriere ed essere d' ottima pasta.

— Il mestiere non fa niente, signore. Al di là di quel voltone ch' ella vede, oltre il cortile, v' è un altro cortile ed altre carceri, tutte per donne. Sono .... non occorre dirlo .... donne di mala vita. Ebbene, signore, ve n' è che sono angeli, quanto al cuore. E s' ella fosse secondino ....

— Io? — (e scoppiai dal ridere).

Tirola restò sconcertato dal mio riso, e non proseguì. Forse intendea che, s' io fosse stato secondino, mi sarebbe

riuscito malagevole non affezionarmi ad alcuna di quelle disgraziate.

Mi chiese ciò ch' io volessi per colezione. Uscì, e qualche minuto dopo mi portò il cafè.

Io lo guardava in faccia fissamente, con un sorriso malizioso, che voleva dire: «Porteresti tu un mio viglietto ad un altro infelice, al mio amico Piero?» Ed egli mi rispose con un altro sorriso, che voleva dire: «No, signore; e se vi dirigete ad alcuno de' miei compagni, il quale vi dica di sì, badate che vi tradirà.»

Non sono veramente certo, ch' egli mi capisse, nè ch' io capissi lui. So bensì, ch' io fui dieci volte sul punto di dimandargli un pezzo di carta ed una matita, e non ardii, perchè v' era alcun che negli occhi suoi, che sembrava avvertirmi di non fidarmi di alcuno, e meno d' altri che di lui.

CAPO V.

Se Tirola, colla sua espressione di bontà, non avesse anche avuto quegli sguardi così furbi, se fosse stata una fisionomia più nobile, io avrei ceduto alla tentazione di farlo mio ambasciatore; e forse un mio viglietto giunto a tempo all' amico gli avrebbe dato la forza di riparare qualche sbaglio, — e forse ciò salvava, non lui, poveretto, che già troppo era scoperto, ma parecchi altri e me!

Pazienza! doveva andar così.

Fui chiamato alla continuazione dell' interrogatorio, e ciò durò tutto quel giorno e parecchi altri, con nessun altro intervallo che quello de' pranzi.

Finchè il processo non si chiuse, i giorni volavano rapidi per me, cotanto era l' esercizio della mente in quell' interminabile rispondere a sì varie dimande, e nel raccogliermi alle ore di pranzo ed a sera, per riflettere a tutto ciò che mi s' era chiesto e ch' io aveva risposto, ed a tutto ciò su cui probabilmente sarei ancora interrogato.

Alla fine della prima settimana m' accadde un gran dispiacere. Il mio povero Piero, bramoso, quanto lo era io, che potessimo metterci in qualche communicazione, mi mandò un viglietto, e si servì, non d' alcuno de' secondini, ma d' un disgraziato prigioniero, che veniva con essi a fare qualche servigio nelle nostre stanze. Era questi un uomo dai sessanta ai settant' anni, condannato a non so quanti mesi di detenzione.

Con una spilla ch' io aveva mi forai un dito, e feci col sangue poche linee di risposta, che rimisi al messaggiero. Egli ebbe la mala ventura d' essere spiato, frugato, colto col viglietto addoso, e, se non erro, bastonato. Intesi alte urla che mi parvero del misero vecchio, e nol rividi mai più.

Chiamato io a processo, fremetti al vedermi presentata la mia cartolina vergata col sangue (la quale, grazie al Cielo, non parlava di cose nocive ed avea l' aria d' un semplice saluto). Mi si chiese con che mi fossi tratto sangue, mi si tolse la spilla, e si rise dei burlati. Ah, io non risi! Io non poteva levarmi dagli occhi il vecchio messaggiero. Avrei volentieri sofferto qualunque castigo, purchè gli perdonassero. E quando mi giunsero quelle urla, che dubitai essere di lui, il cuore mi s' empì di lagrime.

Invano chiesi parecchie volte di esso al custode e a' secondini. Crollavano il capo, e dicevano: «L' ha pagata cara colui — non ne farà più di simili — gode un po' più di riposo.» Nè voleano spiegarsi di più.

Accennavano essi la prigionia ristretta in cui veniva tenuto quell' infelice, o parlavano così, perchè egli fosse morto sotto le bastonate od in conseguenza di quelle?

Un giorno mi parve di vederlo, al di là del cortile, sotto il portico, con un fascio di legna sulle spalle. Il cuore mi palpitò, come s' io rivedessi un fratello.

CAPO VI.

Quando non fui più martirato dagl' interrogatorii, e non ebbi più nulla che occupasse le mie giornate, allora sentii amaramente il peso della solitudine.

Ben mi si permise ch' io avessi una Bibbia ed il Dante; ben fu messa a mia disposizione dal custode la sua biblioteca, consistente in alcuni romanzi di Scuderi, del Piazzi, e peggio; ma il mio spirito era troppo agitato, da potersi applicare a qualsiasi lettura. Imparava ogni giorno un canto di Dante a memoria, e questo esercizio era tuttavia sì macchinale, ch' io lo faceva pensando meno a que' versi che a' casi miei. Lo stesso mi avveniva leggendo altre cose, eccettuato alcune volte qualche passo della Bibbia. Questo divino libro ch' io aveva sempre amato molto, anche quando pareami d' essere incredulo, veniva ora da me studiato con più rispetto che mai. Se non che, ad onta del buon volere, spessissimo io lo leggeva colla mente ad altro, e non capiva. A poco a poco

divenni capace di meditarvi più fortemente, e di sempre meglio gustarlo.

Siffatta lettura non mi diede mai la minima disposizione alla bacchettoneria, cioè a quella divozione malintesa che rende pusillanime o fanatico. Bensì m' insegnava ad amar Dio e gli uomini, a bramare sempre più il regno della giustizia, ad abborrire l'iniquità, perdonando agl' iniqui. Il Cristianesimo, invece di disfare in me ciò che la filosofia potea avervi fatto di buono, lo confermava, lo avvalorava di ragioni più alte, più potenti.

Un giorno avendo letto che bisogna pregare incessantemente, e che il vero pregare non è borbottare molte parole alla guisa de' pagani, ma adorar Dio con semplicità, sì in parole, sì in azioni, e fare che le une e le altre sieno l'adempimento del suo santo volere, mi proposi di cominciare davvero quest' incessante preghiera: cioè di non permettermi più neppure un pensiero, che non fosse animato dal desiderio di conformarmi ai decreti di Dio.

Le formole di preghiera da me recitate in adorazione furono sempre poche, non già per disprezzo (chè anzi le credo salutarissime, a chi più, a chi meno, per fermare l' attenzione nel culto), ma perchè io mi sento così fatto, da non essere capace di recitarne molte, senza vagare in distrazioni e porre l'idea del culto in obblio.

L'intento di stare di continuo alla presenza di Dio, invece di essere un faticoso sforzo della mente ed un soggetto di tremore, era per me soavissima cosa. Non dimenticando che Dio è sempre vicino a noi, ch' egli è in noi, o piuttosto che noi siamo in esso, la solitudine perdeva ogni giorno più il suo orrore per me: «Non sono io in ottima compagnia?» m' andava dicendo. E mi rasserenava, e canterellava, e zufolava con piacere e non tenerezza.

— Ebbene, pensai, non avrebbe potuto venirmi una febbre e portarmi in sepoltura? Tutti i miei cari, che si sarebbero abbandonati al pianto perdendomi, avrebbero pure acquistato a poco a poco la forza di rassegnarsi alla mia mancanza. Invece d' una tomba, mi divorò una prigione: degg' io credere che Dio non li munisca d' egual forza? —

Il mio cuore alzava i più fervidi voti per loro, talvolta con qualche lagrima; ma le lagrime stesse erano miste di dolcezza. Io aveva piena fede che Dio sosterebbe loro e me. Non mi sono ingannato.

—

CAPO VII.

Il vivere libero è assai più bello del vivere in carcere; chi ne dubita? Eppure anche nelle miserie d' un carcere, quando ivi si pensa che Dio è presente, che le gioie del mondo sono fugaci, che il vero bene sta nella coscienza e non negli oggetti esteriori, puossi con piacere sentire la vita. Io in meno d' un mese avea pigliato, non dirò perfettamente, ma in comportevole guisa, il mio partito. Vidi che non volendo commettere l' indegna azione di comprare l' impunità col procacciare la rovina altrui, la mia sorte non poteva essere se non il patibolo od una lunga prigionia. Era nesessità adattarvisi. — Respirerò finchè mi lasciano fiato, dissi, e quando me lo torranno, farò come tutti i malati allorchè sono giunti all' ultimo momento: morrò.

Mi studiava di non lagnarmi di nulla, e di dare all' anima mia tutti i godimenti possibili. Il più consueto godimento si era di andarmi rinnovando l' enumerazione dei beni che avevano abbellito i miei giorni: un ottimo padre, un' ottima madre, fratelli e sorelle eccelenti, i tali e tali amici, una buona educazione, l' amore delle lettere ec. Chi più di me era stato dotato di felicità? Perchè non ringraziarne Iddio, sebbene ora mi fosse temperata dalla sventura? Talora facendo quell' enumerazione m' inteneriva e piangeva un istante; ma il coraggio e la letizia tornavano.

Fin da' primi giorni io aveva acquistato un amico. Non era il custode, non alcuno de' secondini, non alcuno de' signori processanti. Parlo per altro d' una creatura umana. Chi era? — Un fanciullo sordo e muto, di cinque o sei anni. Il padre e la madre erano ladroni, e la legge li aveva colpiti. Il misero orfanello veniva mantenuto dalla Polizia con parecchi altri fanciulli della stessa condizione. Abitavano tutti in una stanza in faccia alla mia, ed a certe ore aprivasi loro la porta, affinchè uscissero a prender aria nel cortile.

Il sordo e muto veniva sotto la mia finestra, e mi sorrideva, e gesticolava. Io gli gettava un bel pezzo di pane: ei lo prendeva facendo un salto di gioia, correva a' suoi compagni, ne dava a tutti, e poi veniva a mangiare la sua porzioncella presso la mia finestra, esprimendo la sua gratitudine col sorriso de' suoi begli occhi.

Gli altri fanciulli mi guardavano da lontano, ma non ardiano avvicinarsi: il sordo-muto aveva una gran simpatia per me, nè già per sola cagione d' interesse. Alcune volte ei non sapea che fare del pane ch' io gli gettava, e mi facea segni ch' egli e i suoi compagni aveano mangiato bene, e non

potevano prendere maggior cibo. S' ei vedea venire un secondino nella mia stanza, ei gli dava il pane perchè me lo restituisse. Benchà nulla aspettasse allora da me, ci continuava a ruzzare innanzi alla finestra, con una grazia amabilissima, godendo ch' io lo vedessi. Una volta un secondino permise al fanciullo d' entrare nella mia prigione: questi, appena entrato, corse ad abbracciarmi le gambe, mettendo un grido di gioia. Lo presi fra le braccia, ed è indicibile il trasporto con cui mi colmava di carezze. Quanto amore in quella cara animetta! Come avrei voluto poterlo far educare, e salvarlo dall' abbiezione in che si trovava!

Non ho mai saputo il suo nome. Egli stesso non sapeva di averne uno. Era sempre lieto, e non lo vidi mai piangere se non una volta che fu battuto, non so perchè, dal carceriere. Cosa strana! Vivere in luoghi simili sembra il colmo dell' infortunio, eppure quel fanciullo avea certamente tanta felicità, quanta possa averne a quell' età il figlio d' un principe. Io facea questa riflessione, ed imperava che puossi rendere l' umore indipendente dal luogo. Governiamo l' immaginativa, e staremo bene quasi dappertutto. Un giorno è presto passato, e quando la sera uno si mette a letto senza fame e senza acuti dolori, che importa se quel letto è piuttosto fra mura che si chiamino prigione, o fra mura che si chiamino casa o palazzo?

Ottimo ragionamento! Ma come si fa a governare l' immaginativa? Io mi vi provava, e ben pareami talvolta di riuscirvi a meraviglia: ma altre volte la tiranna trionfava, ed io, indispettito, stupiva della mia debolezza.

CAPO VIII.

Nella mia sventura son pur fortunato, diceva io, che mi abbiano dato una prigione a pian terreno, su questo cortile, ove a quattro passi da me viene quel caro fanciullo, con cui converso alla muta sì dolcemente! Mirabile intelligenza umana! Quante cose ci diciamo egli ed io colle infinite espressioni degli sguardi e della fisonomia! Come compone i suoi moti con grazia, quando gli sorrido! come li corregge, quando vede che mi spiacciono! Come capisce che lo amo, quando accarezza o regala alcuno de' suoi compagni! Nessuno al mondo se lo immagina, eppure io, stando alla finestra, posso essere una specie d' educatore per quelle povera creaturina. A forza di ripetere il mutuo esercizio de' segni

perfezioneremo la comunicazione delle nostre idee. Più sentirà d' istruirsi e d' ingentilirsi con me, più mi s' affezionerà. Io sarò per lui il genio della ragione e della bontà; egli imparerà a confidarmi i suoi dolori, i suoi piaceri, le sue brame: io a consolarlo, a nobilitarlo, a dirigerlo in tutta la sua condotta. Chi sa che tenendosi indecisa la mia sorte di mese in mese, non mi lascino invecchiar qui? Chi sa che quel fanciullo non cresca sotto a' miei occhi, e non sia adoprato a qualche servizio in questa casa? Con tanto ingegno quanto mostra d' avere, che potrà egli riuscire? Ahimè! niente di più che un ottimo secondino o qualch' altra cosa di simile. Ebbene, non avrò io fatto buon' opera, se avrò contribuito ad ispirargli il desiderio di piacere alla gente onesta ed a sè stesso, a dargli l' abitudine de' sentimenti amorevoli?

Questo soliloquio era naturalissimo. Ebbi sempre molta inclinazione pe' fanciulli, e l' ufficio d' educatore mi parea sublime. Io adempiva simile ufficio da qualche anno verso Giacomo e Giulio Porro, due giovanetti di belle speranze, ch' io amava como figli miei e come tali amerò sempre. Dio sa, quante volte in carcere io pensassi a loro! quando m' affligessi di non poter compiere la loro educazione! quanti ardenti voti formassi, perchè incontrassero un nuovo maestro, che mi fosse eguale nell' amarli!

Talvolta esclamava tra me: Che brutta parodia è questa! Invece di Giacomo e Giulio, fanciulli ornati de' più splendidi incanti che natura e fortuna possano dare, mi tocca per disceplo un poveretto, sordo, muto, stracciato, figlio d' un ladrone! ..... che al più al più diverrà secondino, il che in termine un po' meno garbato si direbbe sbirro.

Queste riflessioni mi confondeano, mi sconfortavano. Ma appena sentiva io lo strillo del mio mutolino, che mi si rimescolava il sangue, come ad un padre che sente la voce del figlio. E quello strillo e la sua vista dissipavano in me ogni idea di bassezza a suo riguardo. — E che colpa ha egli s'è stracciato e difettoso, e di razza di ladri? Un' anima umana, nell' età dell' innocenza, è sempre rispettabile. Così diceva io, e lo guardava ogni giorno più con amore, e mi parea che crescesse in intelligenza, e confermavami nel dolce divisamento d' applicarmi ad ingentilirlo; e fantasticando su tutte le possibilità, pensava che forse sarei un giorno uscito di carcere ed avrei avuto mezzo di far mettere quel fanciullo nel collegio de' sordi e muti, e d' aprirgli così la via ad una fortuna più bella che d' essere sbirro.

Mentre io m' occupava così deliziosamente del suo bene, un giorno due secondini vengono a prendermi.

— Si cangia allogio, signore.

— Che intendete dire?

— C' è comandato di trasportarla in un' altra camera.

— Perchè?

— Qualch' altro grosso uccello è stato preso, e questa essendo la miglior camera .... capisce bene ....

— Capisco: è la prima posa de' nuovi arrivati.

E mi trasportarono alla parte del cortile opposta, ma ohimè! non più a pian terreno, non più atta al conversare col mutolino. Traversando quel cortile, vidi quel caro ragazzo seduto a terra, attonito, mesto: capì ch' ei mi perdeva. Dopo un instante s' alzò, mi corse incontro; i secondini voleano cacciarlo, io lo presi fra le braccia, e, sudicetto com' egli era, lo baciai e ribaciei con tenerezza, e mi staccai da lui — debbo dirlo? — cogli occhi grondanti di lagrime.

CAPO IX.

Povero mio cuore! tu ami sì facilmente e sì caldamente, ed oh a quante separazioni sei già stato condannato! Questa non fu certo la men dolorosa; e la sentii tanto più che il nuovo mio alloggio era tristissimo. Una stanzaccia oscura, lurida, con finestra avente non vetri alle imposte ma carta, con pareti contaminate da goffe pitturacce di colore, non oso dir quali; e ne' luoghi non dipinti, erano iscrizioni. Molte portavano semplicemente nome, cognome e patria di qualche infelice, colla data del giorno funesto della sua cattura. Altre aggiungeano esclamazioni contro falsi amici, contro sè stesso, contro una donna, contro il giudice ec. Altre erano compendii d' autobiografia. Altre contenevano sentenze morali. V' erano queste parole di Pascal:

«Coloro che combattono la religione, imparino almeno qual ella sia, prima di combatterla. Se questa religione si vantasse d' avere una veduta chiara di Dio, e di possederlo senza velo, sarebbe un combatterla il dire, *che non si vede niente nel mondo che lo mostri con tanta evidenza.* Ma poichè dice anzi, essere gli uomini nelle tenebre e lontani da Dio, il quale s' è nascosto alla loro cognizione, ed essere appunto il nome ch' egli si dà nelle Scritture, *Deus absconditus* .... qual vantaggio possono essi trarre, allorchè nella negligenza che professano quanto alla scienza della verità, gridano che la verità non vien loro mostrata?»

Più sotto era scritto (parole dello stesso autore):

«Non trattasi qui del lieve interesse di qualche persona straniera; trattasi di noi medesimi e del nostro tutto.

L' immortalità dell' anima è cosa che tanto importa, e che toccaci sì profondamente, che bisogna aver perduto ogni senno per essere nell' indifferenza di saper che ne sia.»

Un altro scritto diceva:

«Benedico la prigione, poichè m' ha fatto conoscere l' ingratitudine degli uomini, la mia miseria, e la bontà di Dio.»

Accanto a queste umili parole erano le più violente e superbe imprecazioni d' uno che si diceva ateo, e che si scagliava contro Dio, come se si dimenticase d' aver detto che non v' era Dio.

Dopo una colonna di tai bestemmie, ne seguiva una d' ingiurie contro i *vigliacchi*, così li chiamava egli, che la sventura del carcere fa religiosi.

Mostrai quelle scelleratezze ad uno de' secondini, e chiesi chi l' avesse scritte. — Ho piacere d' aver trovata quest' iscrizione, disse: ve ne son tante, ed ho sì poco tempo da cercare! —

E senz' altro diessi con un coltello a grattare il muro per farla sparire.

— Perchè ciò? dissi.

— Perchè il povero diavolo che l' ha scritta, e fu condannato a morte per omicidio premeditato, se ne pentì, e mi fece pregare di questa carità.

— Dio gli perdoni! esclamai. Qual omicidio era il suo?

— Non potendo uccidere un suo nemico, si vendicò uccidendogli il figlio, il più bel fanciullo che si desse sulla terra. —

Inorridii. A tanto può giungere la ferocia? E siffato mostro teneva il linguaggio insultante d' un uomo superiore a tutte le debolezze umane! Uccidere un innocente! un fanciullo!

CAPO X.

In quella mia nuova stanza, così tetra e così immonda, privo della compagnia del caro muto, io era oppresso di tristezza. Stava molte ore alla finestra la quale metteva sopra una galleria, e al di là della galleria vedeasi l' estremità del cortile e la finestra della mia prima stanza. Chi erami succeduto colà? Io vi vedeva un uomo che molto passeggiava colla rapidità di chi è pieno d' agitazione. Due o tre giorni dappoi, vidi che gli avevano dato da scrivere, ed allora se ne stava tutto il dì al tavolino.

Finalmente lo riconobbi. Egli usciva della sua stanza accompagnato dal custode: andava agli esami. Era Melchiorre Gioja!

Mi si strinse il cuore. — Anche tu, valentuomo, sei qui! — (Fu più fortunato di me. Dopo alcuni mesi di detenzione venne rimesso in libertà.)

La vista di qualunque creatura buona mi consola, m' affeziona, mi fa pensare. Ah! pensare ed amare sono un gran bene. Avrei dato la mia vita per salvar Gioja di carcere; eppure il vederlo mi sollevava.

Dopo essere stato lungo tempo a guardarlo, a congetturare da' suoi moti se fosse tranquillo d' animo od inquieto, a far voti per lui, io mi sentiva maggior forza, maggiore abbondanza d' idee, maggior contento di me. Ciò vuol dire che lo spettacolo d' una creatura umana, alla quale s' abbia amore, basta a temprare la solitudine. M' avea dapprima recato questo benefizio un povero bambino muto, ed or me lo recava la lontana vista d' un uomo di gran merito.

Forse qualche secondino gli disse dov' io era. Un mattino aprendo la sua finestra, fece sventolare il fazzoletto in atto di saluto. Io gli risposi collo stesso segno. Oh, quale piacere m' inondò l' anima in quel momento! Mi pareva che la distanza fosse sparita, che fossimo insieme. Il cuore mi balzava come ad un innamorato che rivede l' amata. Gesticolavamo senza capirci, e colla stessa premura, come se ci capissimo: o piuttosto ci capivamo realmente; que' gesti voleano dire tutto ciò che le nostre anime sentivano, e l' una non ignorava ciò che l' altra sentisse.

Qual conforto sembravanmi dover esser in avvenire quei saluti! E l' avvenire giunse, ma que' saluti non furono più replicati! Ogni volta ch' io rivedea Gioja alla finestra, io faceva sventolare il fazzoletto. Invano! I secondini mi dissero che gli era stato proibito d' eccitare i miei gesti o di rispondervi. Bensì guardavami egli spesso, ed io guardava lui, e così ci dicevamo ancora molte cose.

CAPO XI.

Sulla galleria ch' era sotto la finestra, al livello medesimo della mia prigione, passavano e ripassavano da mattina a sera altri prigionieri, aocompagnati dal secondino; andavano agli esami, e ritornavano. Erano per lo più gente bassa. Vidi nondimeno anche qualcheduno che parea di condizione civile. Benchè non potessi gran fatto fissare gli occhi su loro,

tanto era fuggevole il loro passaggio, pure attraevano la mia attenzione; tutti qual più qual meno mi commoveano. Questo tristo spettacolo, a' primi giorni, accresceva i miei dolori; ma a poco a poco mi v' assuefeci, e finì per diminuire anch' esso l' orrore della mia solitudine.

Mi passavano parimente sotto gli occhi molte donne arrestate. Da quella galleria s' andava, per un voltone, sopra un altro cortile, e là erano le carceri muliebri e l' ospedale delle sifilitiche. Un muro solo, ed assai sottile, mi dividea da una delle stanze delle donne. Spesso le poverette mi assordavano colle loro canzoni, talvolta colle loro risse. A tarda sera, quando i romori erano cessati, io le udiva conversare.

Se avessi voluto entrare in colloquio, avrei potuto Me n' astenni, non so perchè. Per timidità? per alterezza? per prudente riguardo di non affezionarmi a donne degradate? Dovevano esservi questi motivi tutti tre. La donna, quando è ciò che debb' essere, è per me una creatura sì sublime! Il vederla, l' udirla, il parlarle mi arricchisce la mente di nobili fantasie; ma avvilita, spregevole, mi perturba, m' affligge, mi spoetizza il cuore.

Eppure.... (gli *eppure* sono indispensabili per dipingere l' uomo, ente sì composto) fra quelle voci femminili ve n' avea di soavi, e queste — e perchè non dirlo? — m' erano care. Ed una di quelle era più soave delle altre, e s' udiva più di rado, e non proferiva pensieri volgari. Cantava poco, e per lo più questi soli due patetici versi:

Chi rende alla meschina
La sua felicità?

Alcune volte cantava le litanie. Le sue compagne la secondavano, ma io aveva il dono di discernere la voce di Maddalena dalle altre, che pur troppo sembravano accanite a rapirmela.

Sì, quella disgraziata chiamavasi Maddalena. Quando le sue compagne raccontavano i loro dolori, ella compativale e gemeva, e ripeteva: Coraggio, mia cara; il Signore non abbandona alcuno.

Chi poteva impedirmi d'immaginarmela bella e più infelice che colpevole, nata per la virtù, capace di ritornarvi, s' erasene scostata? Chi potrebbe biasimarmi s' io m' inteneriva udendola, s' io l' ascoltava con venerazione, s' io pregava per lei con un fervore particolare?

L' innocenza è veneranda, ma quanto lo è pure il pentimento! Il migliore degli uomini, l' Uomo-Dio, sdegnava egli di porre il suo pietoso sguardo sulle peccatrici, di rispettare la loro confusione, d' aggregarle fra le anime ch' ei più

onorava? Perchè disprezziamo noi tanto la donna caduta nell' ignominia?

Ragionando così, fui cento volte tentato di alzar la voce, e fare una dichiarazione d' amor fraterno a Maddalena. Una volta avea già cominciato la prima sillaba vocativa: «Mad!...» Cosa strana! il cuore mi batteva, come ad un ragazzo di quindici anni innamorato; e sì, ch' io n' avea trent' uno, che non è più l' età de' palpiti infantili.

Non potei andar avanti. Ricominciai «Mad!... Mad...» E fu inutile. Mi trovai ridicolo, e gridai dalla rabbia: «Matto! e non Mad!»

CAPO XII.

Così finì il mio romanzo con quella poveretta. Se non che le fui debitore di dolcissimi sentimenti per parecchie settimane. Spesso io era melanconico, e la sua voce m' esilarava: spesso pensando alla viltà ed all' ingratitudine degli uomini, io m' irritava contro loro, io disamava l' universo, e la voce di Maddalena tornava a dispormi a compassione ed indulgenza.

— Possa tu, o incognita peccatrice, non essere stata condannata a grave pena! Od a qualunque pena sii tu stata condannata, possa tu profittarne e rinobilitarti, e vivere e morir cara al Signore! Possa tu essere compianta e rispettata da tutti quelli che ti conoscono, come lo fosti da me che non ti conobbi! Possa tu ispirare in ognuno che ti vegga, la pazienza, la dolcezza, la brama della virtù, la fiducia in Dio, come le ispiravi in colui che t' amò senza vederti! La mia immaginativa può errare figurandoti bella di corpo, ma l' anima tua, ne son certo, era bella. Le tue compagne parlavano grossolanamente, e tu con pudore e gentilezza; bestemmiavano, e tu benedicevi Dio; garrivano, e tu componevi le loro liti. Se alcuno t' ha porto la mano per sottrarti dalla carriera del disonore, se t' ha beneficiata con delicatezza, se ha asciugate le tue lagrime, tutte le consolazioni piovano su lui, sù' suoi figli, e sui figli de' suoi figli!

Contigua alla mia era una prigione abitata da parecchi uomini. Io li udiva anche parlare. Uno di loro superava gli altri in autorità, non forse per maggiore finezza di condizione, ma per maggior facondia ed audacia. Questi facea, come si dice, il dottore. Rissava e metteva in silenzio i contendenti coll' imperiosità della voce, e colla foga delle parole; dettava

loro ciò che dovevano pensare e sentire, e quelli, dopo qualche renitenza, finivano per dargli ragione in tutto.

Infelici! non uno di loro, che temperasse le spiacevolezze della prigione, esprimendo qualche soave sentimento, qualche poco di religione e d' amore!

Il caporione di que' vicini mi salutò, e risposi. Mi chiese come io passassi *quella maledetta vita.* Gli dissi, che, sebben trista, niuna vita era maledetta per me, e che, sino alla morte, bisognava procacciar di godere il piacer di pensare e d' amare.

— Si spieghi, signore, si spieghi. —

Mi spiegai, e non fui capito. E quando, dopo ingegnose ambagi preparatorie, ebbi il coraggio d' accennare, come esempio, la tenerezza carissima che in me veniva destata dalla voce di Maddalena, il caporione diede in una grandissima risata.

— Che cos' è? che cos' è? — gridarono i suoi compagni. Il profano ridisse con caricatura le mie parole, e le risate scoppiarono in coro, ed io feci lì pienamente la figura dello sciocco.

Avvienne in prigione come nel mondo. Quelli che pongono la loro saviezza nel fremere, nel lagnarsi, nel vilipendere, credono follia il compatire, l' amare, il consolarsi con belle fantasie, che onorino l' umanità ed il suo Autore.

CAPO XIII.

Lasciai ridere, e non opposi sillaba. I vicini mi diressero due o tre volte la parola; io stetti zitto.

— Non sarà più alla finestra — se ne sarà ito — tenderà l' orecchio ai sospiri di Maddalena — si sarà offeso delle nostre risa. —

Così andarono dicendo per un poco. E finalmente il caporione impose silenzio agli altri che susurravano sul mio conto.

— Tacete, bostioni, che non sapete quel che diavolo vi dite. Qui il vicino non è un sì grand' asino come credete. Voi non siete capaci di riflettere su niente. Io sghignazzo, ma poi rifletto, io. Tutti i villani mascalzoni sanno far gli arrabbiati, come facciamo noi. Un po' più di dolce allegria, un po' più di carità, un po' più di fede ne' benefizi del Cielo, di che cosa vi pare sinceramente che sia indizio?

— Or che ci rifletto anch' io, rispose uno, mi pare che sia indizio d' essere alquanto meno mascalzone.

— Bravo! gridò il caporione con urlo stentoreo; questa volta torno ad aver qualche stima della tua zucca. —

Io non iusuperbiva molto d' essere solamente reputato *alquanto meno mascalzone* di loro; eppur provava una specie di gioia, che que' disgraziati si ricredessero circa l' importanza di coltivare i sentimenti benevoli.

Mossi l' imposta della finestra, come se tornassi allora. Il caporione mi chiamò. Risposi, sperando che avesse voglia di moralizzare a modo mio. M' ingannai. Gli spiriti volgari sfuggono i ragionamenti serii: se una nobile verità traluce loro, sono capaci di applaudirla un istante, ma tosto dopo ritorcono da essa lo sguardo, e non resistono alla libidine d' ostentar senno, ponendo quella verità in dubbio e scherzando.

Mi chiese poscia, s' io era in prigione per debiti.

— No.

— Forse accusato di truffa? Intendo accusato falsamente, sa.

— Sono accusato di tutt' altro.

— Di cose d' amore?

— No.

— D' omicidio?

— No.

— Di carboneria?

— Appunto.

— E che sono questi carbonari?

— Li conosco così poco, che non saprei dirvelo. —

— Un secondino c' interruppe con gran collera, e dopo d' aver colmato d' improperii i miei vicini, si volse a me colla gravità, non d' uno sbirro, ma d' un maestro, e disse: — Vergogna, signore! degnarsi di conversare con ogni sorta di gente! Sa ella che costoro son ladri? —

Arrossii, e poi arrossii d' aver arrossito, e mi parve che il degnarsi di conversare con ogni specie d' infelici sia piuttosto bontà che colpa.

CAPO XIV.

Il mattino seguente andai alla finestra, per vedere Melchiorre Gioja, ma non conversai più co' ladri. Risposi al loro saluto, e dissi che m' era vietato di parlare.

Venne l' attuario che m' avea fatto gl' interrogatorii, e m' annunciò con mistero una visita che m' avrebbe recato piacere.

E quando gli parve d' avermi abbastanza preparato, disse: Insomma è suo padre; si compiaccia di seguirmi.

Lo seguii abbasso negli uffici, palpitando di contento e di tenerezza, e sforzandomi d' avere un aspetto sereno che tranquilasse il mio povero padre.

Allorchè avea saputo il mio arresto, egli avea sperato che ciò fosse per sospetti da nulla, ch' io tosto uscissi. Ma vedendo che la detenzione durava, era venuto a sollecitare il Governo Austriaco per la mia liberazione. Misere illusioni dell' amor paterno! Ei non potea credere ch' io fossi stato così temerario da espormi al rigore delle leggi, e la studiata ilarità con che gli parlai, lo persuase ch' io non avea sciagure a temere.

Il breve colloquio che ci fu conceduto m' agitò indicibilmente; tanto più ch' io reprimeva ogni apparenza d' agitazione. Il più difficile fu di non manifestarla, quando convenne separarci.

Nelle circostanze in cui era l' Italia, io tenea per fermo che l' Austria avrebbe dato esempi straordinarii di rigore, e ch' io sarei stato condannato a morte od a molti anni di prigionia. Dissimulare questa credenza ad un padre! lusingarlo colla dimostrazione di fondate speranze di prossima libertà! non prorompere in lacrime abbracciandolo, parlandogli della madre, de' fratelli e delle sorelle, ch' io pensava non riveder più mai sulla terra! pregarlo con voce non angosciata, che venisse ancora a vedermi se poteva! Nulla mai mi costò tanta violenza.

Egli si divise consolatissimo da me, ed io tornai nel mio carcere col cuore straziato. Appena mi vidi solo, sperai di potermi sollevare, abbandonandomi al pianto. Questo sollievo mi mancò. Io scoppiava in singhiozzi, e non potea versare una lacrima. La disgrazia di non piangere è una delle più crudeli ne' sommi dolori, ed oh quante volte l' ho provata!

Mi prese una febbre ardente con fortissimo mal di capo. Non inghiottii un cucchiaio di minestra in tutto il giorno. Fosse questa una malattia mortale, diceva io, che abbreviasse i miei martirii!

Stolta e codarda brama! Iddio non l' esaudì, ed or ne lo ringrazio. E ne lo ringrazio, non solo perchè dopo dieci anni di carcere ho riveduto la mia cara famiglia, e posso dirmi felice; ma anche perchè i patimenti aggiungono valore all' uomo, e voglio sperare che non sieno stati inutili per me.

CAPO XV.

Due giorni appresso, mio padre tornò. Io aveva dormito bene la notte, ed era senza febbre. Mi ricomposi a disinvolte e liete maniere, e niuno dubitò di ciò che il mio cuore avesse sofferto, e soffrisse ancora.

— Confido, mi disse il padre, che fra pochi giorni sarai mandato a Torino. Già t' abbiamo apparecchiata la stanza, e t' aspettiamo con grande ansietà. I miei doveri d' impiego m' obbligano a ripartire. Procura, te ne prego, procura di raggiungermi presto. —

La sua tenera e melanconica amorevolezza mi squarciava l' anima. Il fingere mi pareva comandato da pietà, eppure io fingeva con una specie di rimorso. Non sarebbe stato cosa più degna di mio padre e di me, s' io gli avessi detto: — Probabilmente non ci vedremo più in questo mondo! Separiamoci da uomini, senza mormorare, senza gemere; e ch' io oda pronunciare sul mio capo la paterna benedizione! —

Questo linguaggio mi sarebbe mille volte più piaciuto della finzione. Ma io guardava gli occhi di quel venerando vecchio, i suoi lineamenti, i suoi grigi capelli, e non mi sembrava che l' infelice potesse aver forza d' udire tai cose.

E se, per non volerlo ingannare, io l' avessi veduto abbandonarsi alla disperazione, forse svenire, forse (orribile idea!) essere colpito da morte nelle mie braccia?

Non potei dirgli il vero, nè lasciarglielo tralucere! La mia foggiata serenità lo illuse pienamente. Ci dividemmo senza lacrime. Ma ritornato nel carcere, fui angosciato come l' altra volta, o più fieramente ancora; ed invano pure invocai il dono del pianto.

Rassegnarmi a tutto l' orrore d' una lunga prigionia, rassegnarmi al patibolo, era nella mia forza. Ma rassegnarmi all' immenso dolore che ne avrebbero provato padre, madre, fratelli e sorelle, ah! questo era quello a cui la mia forza non bastava.

Mi prostrai allora in terra con un fervore quale io non aveva mai avuto sì forte, e pronunciai questa preghiera:

— Mio Dio, accetto tutto dalla tua mano; ma invigorisci sì prodigiosamente i cuori a cui io era necessario, ch' io cessi d' esser loro tale, e la vita d' alcun di loro non abbia perciò ad abbreviarsi pur d' un giorno! —

Oh beneficio della preghiera! Stetti più ore colla mente elevata a Dio, e la mia fiducia cresceva a misura ch' io meditava sulla bontà divina, a misura ch' io meditava sulla grandezza dell' anima umana, quando esce del suo egoismo, e si sforza di non aver più altro volere che il volere dell' infinita Sapienza.

Sì, ciò si può! ciò è il dovere dell' uomo! la ragione, che è la voce di Dio, la ragione ne dice che bisogna tutto sacrificare alla virtù. E sarebbe compiuto il sagrificio di cui siamo debitori alla virtù, se nei casi più dolorosi luttassimo contro il volere di Colui che d' ogni virtù è il principio?

Quando il patibolo o qualunque altro martirio è inevitabile, il temerlo codardamente, il non saper muovere ad esso benedicendo il Signore, è segno di miserabile degradazione od ignoranza. Ed è non solamente d' uopo consentire alla propria morte, ma all' afflizione che ne proveranno i nostri cari. Altro non lice se non dimandare che Dio la temperi, che Dio tutti ci regga: tal preghiera è sempre esaudita.

CAPO XVI.

Volsero alcuni giorni, ed io era nel medesimo stato; cioè in una mestizia dolce, piena di pace e di pensieri religiosi. Pareami d' aver trionfato d' ogni debolezza, e di non essere più accessibile ad alcuna inquietudine. Folle illusione! L' uomo dee tendere alla perfetta costanza, ma non vi giunge mai sulla terra. Che mi turbò? — La vista d' un amico infelice, la vista del mio buon Piero, che passò a pochi palmi di distanza da me, sulla galleria, mentr' io era alla finestra. L' aveano tratto del suo covile per condurlo alle carceri criminali.

Egli, e coloro che l' accompagnavano, passarono così presto, che appena ebbi campo a riconoscerlo, a vedere un suo cenno di saluto, ed a restituirglielo.

Povero giovane! Nel fiore dell' età, con un ingegno di splendide speranze, con un carattere onesto, delicato, amantissimo, fatto per godere gloriosamente della vita, precipitato in prigione per cose politiche, in tempo da non poter certamente evitare i più severi fulmini della legge!

Mi prese tal compassione di lui, tale affanno di non poterlo redimere, di non poterlo almeno confortare colla mia presenza e colle mie parole, che nulla valeva a rendermi un poco di calma. Io sapeva quant' egli amasse sua madre, suo fratello, le sue sorelle, il cognato, i nipotini; quant' egli agognasse contribuire alla loro felicità, quanto fosse riamato da tutti quei cari oggetti. Io sentiva qual dovesse essere l' afflizione di ciascun di loro a tanta disgrazia. Non vi sono termini per esprimere la smania che allora s' impadronì di me. E questa smania si prolungò cotanto, ch' io disperava di più sedarla.

Anche questo spavento era un' illusione. O afflitti, che vi credete preda d' un ineluttabile, orrendo, sempre crescente dolore, pazientate alquanto, e vi disingannerete! Nè somma pace nè somma inquietudine possono durare quaggiù. Conviene persuadersi di questa verità, per non insuperbire nelle ore felici e non avvilirsi in quelle del perturbamento.

A lunga smania successe stanchezza ed apatia. Ma l' apatia neppure non è durevole, e temetti di dover, quindi in poi alternare senza rifugio tra questa e l' opposto eccesso. Inorridii alla prospettiva di simile avvenire, e ricorsi anche questa volta ardentemente alla preghiera.

Io dimandai a Dio d' assistere il misero Piero come me, e la sua casa come la mia. Solo ripetendo questi voti, potei veramente tranquillarmi.

CAPO XVII.

Ma quando l' animo era quetato, io rifletteva alle smanie sofferte, e adirandomi della mia debolezza, studiava il modo di guarirne. Giovommi a tal uopo questo espediente. Ogni mattina, mia prima occupazione, dopo breve omaggio al Creatore, era il fare una diligente e coraggiosa rassegna d' ogni possibile evento atto a commuovermi. Su ciascuno fermava vivamente la fantasia, e mi vi preparava: — dalle più care visite, fino alla visita del carnefice, io le immaginava tutte. Questo tristo esercizio sembrava per alcuni giorni incomportevole; ma volli essere perseverante, ed in breve ne fui contento.

Al primo dell' anno (1821), il conte Luigi Porro ottenne di venirmi a vedere. La tenera e calda amicizia ch' era tra noi, il bisogno che avevamo di dirci tante cose, l' impedimento che a questa effusione era posto dalla presenza d'un attuario, il troppo breve tempo che ci fu dato di stare insieme, i sinistri presentimenti che mi angosciavano, lo sforzo che facevamo egli ed io di parer tranquilli, tutto ciò parea dovermi mettere una delle più terribili tempeste nel cuore. Separato da quel caro amico, mi sentii in calma; intenerito, ma in calma.

Tale è l' efficacia del premunirsi contro le forti emozioni.

Il mio impegno d' acquistare una calma costante, non movea tanto dal desiderio di diminuire la mia infelicità, quanto dall' apparirmi brutta, indegna dell' uomo, l' inquietudine. Una mente agitata non ragiona più: avvolta fra un turbine irresistibile d' idee esagerate, si forma una logica sciocca

furibonda, maligna: è in uno stato assolutamente antifilosofico, anticristiano.

S' io fossi predicatore, insisterei spesso sulla necessità di bandire l' inquietudine: non si può esser buono ad altro patto. Com' era pacifico con sè e cogli altri Colui che dobbiamo tutti imitare! Non v' è grandezza d' animo, non v' è giustizia senza idee moderate, senza uno spirito tendente più a sorridere che ad adirarsi degli avvenimenti di questa breve vita. L' ira non ha qualche valore, se non nel caso rarissimo, che sia presumibile d' umiliare con essa un malvagio e di ritrarlo dall' iniquità.

Forse si danno smanie di natura diversa da quelle ch' io conosco, e meno condannevoli. Ma quella che m' avea fin allora fatto suo schiavo, non era una smania di pura afflizione: vi si mescolava sempre molto odio, molto prurito di maledire, di dipingermi la società, o questi o quegli individui, co' colori più esecrabili. Malattia epidemica nel mondo! L' uomo si reputa migliore, abborendo gli altri. Pare che tutti gli amici si dicano all' orecchio: «Amiamoci solamente fra noi: gridando che tutti sono ciurmaglia, sembrerà che siamo semidei.»

Curioso fatto, che il vivere arrabbiato piaccia tanto! Vi si pone una specie d' eroismo. Se l' oggetto contro cui ieri si fremeva è morto, se ne cerca subito un altro. — Di chi mi lamenterò oggi? chi odierò? sarebbe mai quello il mostro?... Oh gioia! l' ho trovato. Venite, amici, lacceriamolo! —

Così va il mondo: e, senza lacerarlo, posso ben dire che va male.

CAPO XVIII.

Non v' era molta malignità nel lamentarmi dell' orridezza della stanza, ove m' aveano posto. Per buona ventura, restò vota una migliore, e mi si fece l' amabile sorpresa di darmela.

Non avrei io dovuto esser contentissimo a tale annuncio? Eppure — tant' è; non ho potuto pensare a Maddalena, senza rincrescimento. Che fanciullaggine; affezionarsi sempre a qualche cosa, anche con motivi, per verità, non molto forti! Uscendo di quella cameraccia, voltai indietro lo sguardo verso la parete alla quale io m' era si sovente appoggiato, mentre, forse un palmo più in là, vi s' appoggiava dal lato opposto la misera peccatrice. Avrei voluto sentire ancora una volta que' due patetici versi:

Chi rende alla meschina
La sua felicità?

Vano desiderio! Ecco una separazione di più nella mia sciagurata vita. Non voglio parlarne lungamente, per non far ridere di me; ma sarei un ipocrita se non confessassi che ne fui mesto per più giorni.

Nell' andarmene, salutai due de' poveri ladri, miei vicini, ch' erano alla finestra. Il caporione non v' era, ma avvertito dai compagni v' accorse, e mi risalutò anch' egli. Si mise quindi a canterellare l' aria: *Chi rende alla meschina.* Voleva egli burlarsi di me? — Scommetto che se facessi questa dimanda a cinquanta persone, quarantanove risponderebbero: «Sì.» Ebbene, ad onta di tanta pluralità di voti, inclino a credere che il buon ladro intendea di farmi una gentilezza. Io la ricevetti come tale, e gliene fui grato, e gli diedi ancora un' occhiata; ed egli, sporgendo il braccio fuori de' ferri col berretto in mano, faceami ancor cenno allorch' io voltava per discendere la scala.

Quando fui nel cortile, ebbi una consolazione. V' era il mutolino sotto il portico. Mi vede, mi riconobbe, e volea corrermi incontro. La moglie del custode, chi sa perchè? l' afferrò pel collare e lo cacciò in casa. Mi spiacque di non poterlo abbracciare, ma i saltetti ch' ei fece per correre a me mi commossero deliziosamente. È cosa sì dolce l' essere amato!

Era giornata di grandi avventure. Due passi più in là, mossi vicino alla finestra della stanza già mia, e nella quale ora stava Gioja. «Buon giorno, Melchiorre!» gli dissi passando. Alzò il capo, e balzando verso me, gridò: «Buon giorno, Silvio!»

Ahi! non mi fu dato di fermarmi un istante. Voltai sotto il portone, salii una scaletta, e venni posto in una cameruccia pulita, al di sopra di quella di Gioja.

Fatto portare il letto, e lasciato solo dai secondini, mio primo affare fu di visitare i muri. V' erano alcune memorie scritte, quali con matita, quali con carbone, quali con punta incisiva. Trovai graziose due strofe francesi, che or m' incresce di non avere imparate a memoria. Erano firmate *Le Duc de Normandie.* Presi a cantarle, adattandovi alla meglio l' aria della mia povera Maddalena; ma ecco una voce vicinissima che le ricanta con altr' aria. Com' ebbe finito, gli gridai «Bravo!» Ed egli mi salutò gentilmente, chiedendomi s' io era Francese.

— No; sono Italiano, e mi chiamo Silvio Pellico.

— L' autore della *Francesca da Rimini?*

— Appunto. —

E qui un gentile complimento, e le naturali condoglienze sentendo ch' io fossi in carcere.

Mi dimandò di qual parte d' Italia fossi nativo.

— Di Piemonte, dissi; sono Saluzzese. —

E qui nuovo gentile complimento sul carattere e sull' ingegno de' Piemontesi e particolare menzione de' valentuomini Saluzzesi, e in ispecie di Bodoni.

Quelle poche lodi erano fine, come si fanno da persona di buona educazione.

— Or mi sia lecito, gli dissi, di chiedere a voi, signore, chi siete.

— Avete cantata una mia canzoncina.

— Quelle due belle strofette che stanno sul muro sono vostre?

— Sì, signore.

— Voi siete dunque....

— L' infelice duca di Normandia

CAPO XIX.

Il custode passava sotto le nostre finestre, e ci fece tacere.

Quale infelice duca di Normandia? andava io ruminando. Non è questo il titolo che davasi al figlio di Luigi XVI? Ma quel povero fanciullo è indubitatamente morto. — Ebbene, il mio vicino sarà uno de' disgraziati che si sono provati a farlo rivivere.

Già parecchi si spacciarono per Luigi XVII, e furono riconosciuti impostori: qual maggior credenza dovrebbe questi ottenere? —

Sebbene io cercassi di stare in dubbio, un' invincibile incredulità prevaleva in me, ed ognor continuò a prevalere. Nondimeno determinai di non mortificare l' infelice, qualunque frottola fosse per raccontarmi.

Pochi istanti dappoi, ricominciò a cantare, indi ripigliammo la conversazione.

Alla mia dimanda sull' esser suo, rispose: ch' egli era appunto Luigi XVII, e si diede a declamare con forza contro Luigi XVIII suo zio, usurpatore de' suoi diritti.

— Ma questi diritti, come non li faceste valere al tempo della Ristorazione?

— Io mi trovava allora mortalmente ammalato a Bologna. Appena risanato, volai a Parigi, mi presentai alle Alte Potenze, ma quel ch' era fatto era fatto: l' iniquo mio zio non volle riconoscermi; mia sorella s' unì a lui per opprimermi

Il solo buon Principe di Condé m' accolse a braccia aperte, ma la sua amicizia nulla poteva. Una sera, per le vie di Parigi, fui assalito da sicari, armati di pugnali, ed a stento mi sottrassi a' loro colpi. Dopo aver vagato qualche tempo in Normandia, tornai in Italia, e mi fermai a Modena. Di lì, scrivendo incessantemente ai Monarchi d' Europa, e particolarmente all' Imperatore Alessandro, che mi rispondea colla massima gentilezza, io non disperava d' ottenere finalmente giustizia, o se, per politica, voleano sacrificare i miei diritti al trono di Francia, che almeno mi s' assegnasse un decente appannaggio. Venni arrestato, condotto ai confini del ducato di Modena, e consegnato al Governo Austriaco. Or, da otto mesi, sono qui sepolto, e Dio sa quando uscirò! —

Non prestai fede a tutte le sue parole. Ma ch' ei fosse lì sepolto era una verità, e m' ispirò una viva compassione.

Lo pregai di raccontarmi in compendio la sua vita. Mi disse con minutezza tutti i particolari ch' iò già sapeva intorno Luigi XVII, quando lo misero collo scellerato Simon, calzolaio; quando lo indussero ad attestare un' infame calunnia contro i costumi della povera regina sua madre, ec. ec. E finalmente, che, essendo in carcere, venne gente una notte a prenderlo; un fanciullo stupido per nome Mathurin fu posto in sua vece, ed ei fu trafugato. V' era nella strada una carrozza a quattro cavalli, ed uno de' cavalli era una macchina di legno, nella quale ei fu celato. Andarono felicemente al Reno, e passati i confini, il generale.... (mi disse il nome, ma non me lo ricordo) che l' avea liberato, gli fece per qualche tempo da educatore, da padre; lo mandò o condusse quindi in America. Là, il giovane re senza regno ebbe molte peripezie, patì la fame ne' deserti, militò, visse onorato e felice alla corte del re del Brasile, fu calunniato, perseguitato, costretto a fuggire. Tornò in Europa in sul finire dell' impero napoleonico; fu tenuto prigione a Napoli da Giovacchino Murat, e quando si rivide libero ed in procinto di riclamare il trono di Francia, lo colpì a Bologna quella funesta malattia, durante la quale Luigi XVIII fu incoronato.

CAPO XX.

Ei raccontava questa storia con una sorprendente aria di verità. Io, non potendo crederlo, pur l' ammirava. Tutti i fatti della rivoluzione francese gli erano notissimi; ne parlava con molto spontanea eloquenza, e riferiva ad ogni proposito aneddoti curiosissimi. V' era alcun che di soldatesco nel suo

dire, ma senza mancare di quella eleganza ch' è data dall' uso della fina società.

— Mi permetterete, gli dissi, ch' io vi tratti alla buona, ch' io non vi dia titoli.

— Questo è ciò che desidero, rispose. Dalla sventura ho almeno tratto questo guadagno, che so sorridere di tutte le vanità. V' assicuro, che mi pregio più d' esser uomo che d' esser re. —

Mattina e sera, conversavamo lungamente insieme; e, ad onta di ciò ch' io riputava esser commedia in lui, l' anima sua mi parea buona, candida, desiderosa d' ogni bene morale. Più volte fui per dirgli: — Perdonate, io vorrei credere che foste Luigi XVII, ma sinceramente vi confesso che la persuasione contraria domina in me: abbiate tanta franchezza da rinunciare a questa finzione. — E ruminava tra me una bella predicuccia da fargli sulla vanità d' ogni bugia, anche delle bugie che sembrano innocue.

Di giorno in giorno differiva; sempre aspettava che l' intimità nostra crescesse ancora di qualche grado, e mai non ebbi ardire d' eseguire il mio intento.

Quando rifletto a questa mancanza d' ardire, talvolta la scuso come urbanità necessaria, onesto timore d' affliggere, e che so io. Ma queste scuse non m' accontentano, e non posso dissimulare, che sarei più soddisfatto di me, se non mi fossi tenuta nel gozzo l'ideata predicuccia. Fingere di prestar fede ad un' impostura, è pusillanimità: parmi che nol farei più.

Sì, pusillanimità! Certo che, per quanto s' involva in delicati preamboli, è aspra cosa il dire ad uno: «Non vi credo.» Ei si sdegnerà, perderemo il piacere della sua amicizia, ci colmerà forse d' ingiurie. Ma ogni perdita è più onorevole del mentire. E forse il disgraziato che ci colmerebbe d' ingiurie, vedendo che una sua impostura non è creduta, ammirerebbe poscia in secreto la nostra sincerità, e gli sarebbe motivo di riflessioni che il ritrarrebbero a miglior via.

I secondini inclinavano a credere ch' ei fosse veramente Luigi XVII, ed avendo già veduto tante mutazioni di fortune, non disperavano che costui non fosse per ascendere un giorno al trono di Francia, e si ricordasse della loro devotissima servitù. Tranne il favorire la sua fuga, gli usavano tutti i riguardi ch' ei desiderava.

Fui debitore a ciò dell' onore di vedere il gran personaggio. Era di statura mediocre, dai 40 ai 45 anni, alquanto pingue, e di fisionomia propriamente borbonica. Egli è verosimile, che un' accidentale somiglianza coi Borboni l' abbia indotto a rappresentare quella trista parte.

CAPO XXI.

D' un altro indegno rispetto umano bisogna ch' io m' accusi. Il mio vicino non era ateo, ed anzi parlava talvolta de' sentimenti religiosi, come uomo che li apprezza e non v' è straniero; ma serbava tuttavia molte prevenzioni irragionevoli contro il Cristianesimo, il quale ei guardava meno nella sua vera essenza, che ne' suoi abusi. La superficiale filosofia, che in Francia precedette e seguì la rivoluzione, l' aveva abbagliato. Gli pareva che si potesse adorar Dio con maggior purezza, che secondo la religione del Vangelo. Senza aver gran cognizione di Condillac e di Tracy, li venerava come sommi pensatori, e s' immaginava che quest' ultimo avesse dato il compimento a tutte le possibili indagini metafisiche.

Io che aveva spinto più oltre i miei studi filosofici, che sentiva la debolezza della dottrina sperimentale, che conosceva i grossolani errori di critica con cui il secolo di Voltaire aveva preso a voler diffamare il Cristianesimo; io che avea letto Guénée ed altri valenti smascheratori di quella falsa critica; io ch' era persuaso non potersi con rigore di logica ammettere Dio e ricusare il Vangelo; io che trovava tanto volgar cosa il seguire la corrente delle opinioni anticristiane, e non sapersi elevare a conoscere quanto il cattolicismo, non veduto in caricatura, sia semplice e sublime; io ebbi la viltà di sacrificare al rispetto umano. Le facezie del mio vicino mi confondevano, sebbene non potesse sfuggirmi la loro leggerezza. Dissimulai la mia credenza, esitai, riflettei se fosse, o no, tempestivo il contraddire, mi dissi ch' era inutile, e volli persuadermi d' essere giustificato.

Viltà! viltà! Che importa il baldanzoso vigore d' opinioni accreditate, ma senza fondamento? È vero che uno zelo intempestivo è indiscrezione, e può maggiormente irritare chi non crede. Ma il confessare, con franchezza e modestia ad un tempo, ciò che fermamente si tiene per importante verità, il confessarlo anche laddove non è presumibile d' essere approvato, nè d' evitare un poco di scherno, egli è preciso dovere. E siffatta nobile confessione può sempre adempirsi, senza prendere inopportunamente il carattere di missionario.

Egli è dovere di confessare un' importante verità, in ogni tempo perocchè se non è sperabile che venga subito riconosciuta, può pure dare tal preparamento all' anima altrui, il quale produca un giorno maggiore imparzialità di giudizi ed il conseguente trionfo della luce.

CAPO XXII.

Stetti in quella stanza un mese e qualche dì. La notte dei 18 ai 19 di febbrajo (1821) sono svegliato da romore di catenacci e di chiavi; vedo entrare parecchi uomini con lanterna: la prima idea che mi si presentò fu che venissero a scannarmi. Ma mentre io guardava perplesso quelle figure, ecco avanzarsi gentilmente il conte B., il quale mi dice ch'io abbia la compiacenza di vestirmi presto per partire.

Quest' annunzio mi sorprese, ed ebbi la follia di sperare che mi si conducesse ai confini del Piemonte. — Possibile che sì gran tempesta si dileguasse così? Io racquisterei ancora la dolce libertà? Io rivedrei i miei carissimi genitori, i fratelli, le sorelle? —

Questi lusinghevoli pensieri m' agitarono brevi istanti. Mi vestii con grande celerità, e seguii i miei accompagnatori, senza pur poter salutare ancora il mio vicino. Mi pare d' aver udito la sua voce, e m' increbbe di non potergli rispondere.

— Dove si va? — dissi al conte, montando in carrozza con lui e con un uffiziale di gendarmería.

— Non posso significarglielo, finchè non siamo un miglio al di là di Milano. —

Vidi che la carrozza non andava verso porta Vercellina, e le mie speranze furono svanite!

Tacqui. Era una bellissima notte con lume di luna. Io guardava quelle care vie, nelle quali io aveva passeggiato tanti anni, così felice; quelle case, quelle chiese. Tutto mi rinnovava mille soavi rimembranze.

Oh corsía di porta Orientale! Oh pubblici giardini, ov' io avea tante volte vagato con Foscolo, con Monti, con Lodovico di Breme, con Pietro Borsieri, con Porro e co' suoi figliuoli, con tanti altri diletti mortali, conversando in sì gran pienezza di vita e di speranze! Oh come nel dirmi ch' io vi vedeva per l' ultima volta, oh come al vostro rapido fuggire a' miei sguardi io sentiva d' avervi amato e d' amarvi! Quando fummo usciti della porta, tirai alquanto il capello sugli occhi, e piansi, non osservato.

Lasciai passare più d' un miglio, poi dissi al conte B.: — Suppongo che si vada a Verona.

— Si va più in là, rispose; andiamo a Venezia, ove debbo consegnarla ad una commissione speciale.

Viaggiammo per posta, senza fermarci, e giungemmo il 20 febbraio a Venezia.

Nel settembre dell' anno precedente, un mese prima che m' arrestassero, io era a Venezia, ed avea fatto un pranzo in

numerosa e lietissima compagnia all' albergo della Luna. Cosa strana! Sono appunto dal conte e dal gendarme condotta all' albergo della Luna.

Un cameriere strabilì vedendomi, ed accorgendosi (sebbene il gendarme e i due satelliti, che faceano figura di servitori, fossero travestiti) ch' io era nelle mani della forza. Mi rallegrai di quest' incontro, persuaso che il cameriere parlerebbe del mio arrivo a più d' uno.

Pranzammo, indi fui condotto al palazzo del Doge, ove ora sono i tribunali. Passai sotto quei cari portici delle Procuratíe, ed innanzi al cafè Florian, ov' io avea goduto sì belle sere nell' autunno trascorso: non m' imbattei in alcuno de' miei conoscenti.

Si travversa la piazzetta .... e su quella piazzetta, nel settembre addietro, un mendico mi avea detto queste singolari parole: — Si vede ch' ella è forestiero, signore; ma io non capisco com' ella e tutti i forestieri ammirino questo luogo: per me è un luogo di disgrazia, e vi passo unicamente per necessità.

— Vi sarà qui accaduto qualche malanno?

— Sì, signore; un malanno orribile, e non a me solo. Iddio la scampi, signore, Iddio la scampi! —

E se n' andò in fretta.

Or, ripassando io colà, era impossibile che non mi sovvenissero le parole del mendico. E fu ancora su quella piazzetta, che l' anno seguente io ascesi il palco, donde intesi leggermi la sentenza di morte, e la commutazione di questa pena in quindici anni di carcere duro!

S' io fossi testa un po' delirante di misticismo, farei gran caso di quel mendico, predicentemi così energicamente esser quello un *luogo di disgrazia.* Io non noto questo fatto, se non come uno strano accidente.

Salimmo al palazzo; il conte B. parlò co' giudici, indi mi consegnò al carceriere, e, congedandosi da me, m' abbracciò intenerito.

CAPO XXIII.

Seguii in silenzio il carceriere. Dopo aver traversato parecchi anditi e parecchie sale, arrivammo ad una scaletta che ci condusse sotto *i Piombi*, famose prigioni di Stato fin dal tempo della Repubblica Veneta.

Ivi il carceriere prese registro del mio nome, indi mi chiuse nella stanza destinatami.

I così detti *Piombi* sono la parte superiore del già palazzo del Doge, coperta tutta di piombo.

La mia stanza avea una gran finestra, con enorme inferriata, e guardava sul tetto, parimente di piombo, della chiesa di San Marco. Al di là della chiesa, io vedeva in lontananza il termine della piazza, e da tutte parti un' infinità di cupole e di campanili. Il gigantesco campanile di San Marco era solamente separato da me dalla lunghezza della chiesa, ed io udiva coloro che in cima di esso parlavano alquanto forte. Vedevasi anche, al lato sinistro della chiesa, una porzione del gran cortile del palazzo ed una delle entrate. In quella porzione di cortile sta un pozzo pubblico, ed ivi continuamente veniva gente a cavare acqua. Ma la mia prigione essendo così alta, gli uomini laggiù mi parevano fanciulli, ed io non discerneva le loro parole, se non quando gridavano, e mi trovava assai più solitario che non era nelle carceri di Milano.

Ne' primi giorni le cure del processo criminale, che dalla Commissione speciale mi veniva intentato, m' attristarono alquanto, e vi s' aggiungea forse quel penoso sentimento di maggior solitudine. Inoltre io era più lontano dalla mia famiglia, e non avea più di essa notizie. Le facce nuove ch'io vedeva non m' erano antipatiche, ma serbavano una serietà quasi spaventata. La fama aveva esagerato loro le trame dei Milanesi e del resto d' Italia per l' indipendenza, e dubitavano ch' io fossi uno de' più imperdonabili motori di quel delirio. La mia piccola celebrità letteraria era nota al custode, a sua moglie, alla figlia, ai due figli maschi, e persino ai due secondini: i quali tutti, chi sa che non s' immaginassero che un autore di tragedie fosse una specie di mago?

Erano serii, diffidenti, avidi ch' io loro dessi maggior contezza di me, ma pieni di garbo.

Dopo i primi giorni si mansuefecero tutti, e li trovai buoni. La moglie era quella che più manteneva il contegno ed il carattere di carceriere. Era una donna di viso asciutto asciutto, verso i quarant' anni, di parole asciutte asciutte, non dante il minimo segno d' essere capace di qualche benevolenza ad altri che a' suoi figli.

Solea portarmi il cafè, mattina e dopo pranzo, acqua, biancheria ec. La seguivano ordinariamente sua figlia, fanciulla di quindici anni, non bella ma di pietosi sguardi, e i due figliuoli, uno di tredici anni, l' altro di dieci. Si ritiravano quindi colla madre, ed i tre giovani sembianti si rivoltavano dolcemente a guardarmi chiudendo la porta. Il custode non veniva da me, se non quando aveva da condurmi nella sala ove si adunava la Commissione per esaminarmi. I secondini venivano poco, perchè attendevano alle prigioni di

polizia, collocate ad un piano inferiore, ov' erano sempre molti ladri. Uno di que' secondini era un vecchio, di più di 70 anni, ma atto ancora a quella faticosa vita di correre sempre su e giù per le scale ai diversi carceri. L' altro era un giovinotto di 24 o 25 anni, più voglioso di raccontare i suoi amori che di badare al suo servizio.

CAPO XXIV.

Ah sì! le cure d' un processo criminale sono orribili per un prevenuto d' inimicizia allo Stato! Quanto timore di nuocere altrui! quanta difficoltà di lottare contro tante accuse, contro tanti sospetti! quanta verosomiglianza che tutto non s' intrichi sempre più funestamente, se il processo non termina presto, se nuovi arresti vengono fatti, se nuove imprudenze si scoprono, anche di persone non conosciute ma della fazione medesima!

Ho fermato di non parlare di politica, e bisogna quindi ch' io sopprima ogni relazione concernente il processo. Solo dirò, che spesso dopo essere stato lunghe ore al costituto, io tornava nella mia stanza, così esacerbato, così fremente, che mi sarei ucciso, se la voce della religione e la memoria de' cari parenti non m' avessero contenuto.

L' abitudine di tranquillità, che già mi pareva a Milano d' avere acquistato, era disfatta. Per alcuni giorni disperai di ripigliarla, e furono giorni d' inferno. Allora cessai di pregare, dubitai della giustizia di Dio, maledissi agli uomini ed all' universo, e rivolsi nella mente tutti i possibili sofismi sulla vanità della virtù.

L' uomo infelice ed arrabbiato è tremendamente ingegnoso a calunniare i suoi simili, e lo stesso Creatore. L' ira è più immorale, più scellerata che generalmente non si pensa. Siccome non si può ruggire dalla mattina alla sera, per settimane, e l' anima la più dominata dal furore, ha di necessità i suoi intervalli di riposo, quegli intervalli sogliono risentirsi dell' immoralità che li ha preceduti. Allora sembra d' essere in pace, ma è una pace maligna, irreligiosa; un sorriso selvaggio, senza carità, senza dignità; un amore di disordine, d' ebbrezza, di scherno.

In simile stato io cantava per ore intere con una specie d' allegrezza affatto sterile di buoni sentimenti; io celiava con tutti quelli che entravano nella mia stanza; io mi sforzava di considerare tutte le cose con una sapienza volgare, la sapienza de' cinici.

Quell' infame tempo durò poco: sei o sette giorni.

La mia Bibbia era polverosa. Uno de' ragazzi del custode, accarezzandomi, disse: — Dacchè ella non legge più quel libraccio, non ha più tanta melanconía, mi pare.

— Ti pare? — gli dissi.

E presa la Bibbia, ne tolsi col fazzoletto la polvere, e, sbadatamente apertala, mi caddero sotto gli occhi queste parole: *Et ait ad discipulos suos: Impossibile est ut non veniant scandala: væ autem illi per quem veniunt! Utilius est illi, si lapis molaris imponatur circa collum ejus et projiciatur in mare, quam ut scandalizet unum de pusillis istis.*

Fui colpito di trovare queste parole, et arrossii che quel ragazzo si fosse accorto, dalla polvere ch' ei sopra vedeavi, ch' io più non leggeva la Bibbia, e ch' ei presumesse ch' io fossi divenuto più amabile divenendo incurante di Dio.

— Scapestratello! (gli dissi con amorevole rimprovero e dolendomi d' averlo scandalezzato). Questo non è un *libraccio*, e da alcuni giorni che nol leggo sto assai peggio. Quando tua madre ti permette di stare un momento con me, m' industrio di cacciar via il mal umore; ma se tu sapessi come questo mi vince allorchè son solo, allorchè tu m' odi cantare qual forsennato!

CAPO XXV.

Il ragazzo era uscito, ed io provava un certo godimento d' aver ripreso in mano la Bibbia; d' aver confessato ch' io stava peggio senza di lei. Mi parea d' aver dato soddisfazione ad un amico generoso, ingiustamente offeso; d' essermi riconciliato con esso.

— E t' aveva abbandonato, mio Dio? gridai. E m' era pervertito? Ed avea potuto credere che l' infame riso del cinismo convenisse alla mia desperata situazione? —

Pronunciai queste parole son una emozione indicibile; posi la Bibbia sopra una sedia, m' inginocchiai in terra a leggere, e quell' io che sí difficilmente piango, proruppi in lagrime.

Quelle lagrime erano mille volte più dolci di ogni allegrezza bestiale. Io sentiva di nuovo Dio! lo amava! mi pentiva d' averlo oltraggiato degradandomi! e protestava di non separarmi mai più da lui, mai più!

Oh come un ritorno sincero alla religione consola ed eleva lo spirito!

Lessi, e piansi più d' un' ora; e m' alzai pieno di fiducia

che Dio fosse con me, che Dio mi avesse perdonato ogni stoltezza. Allora le mie sventure, i tormenti del processo, il verosimile patibolo mi sembrarono poca cosa. Esultai di soffrire, poichè ciò mi dava occasione d' adempiere qualche dovere; poichè, soffrendo con rassegnato animo, io obbediva al Signore.

La Bibbia, grazie al Cielo, io sapea leggerla. Non era più il tempo ch' io la giudicava colla meschina critica di Voltaire, vilipendendo espressioni, le quali non sono risibili o false, se non quando, per vera ignoranza o per malizia, non si penetra nel loro senso. M' appariva chiaramente quanto foss' ella il codice della santità, e quindi della verità; quanto l' offendersi per certe sue imperfezioni di stile fosse cosa infilosofica, e simile all' orgoglio di chi disprezza tutto ciò che non ha forme eleganti; quanto fosse cosa assurda l' immaginare che una tal collezione di libri religiosamente venerati avessero un principio non autentico; quanto la superiorità di tali scritture sul Corano e sulla teología degl' Indi fosse innegabile.

Molti ne abusarono, molti vollero farne un codice d' ingiustizia, una sanzione alle loro passioni scellerate. Ciò è vero; ma siamo sempre lì: di tutto puossi abusare: e quando mai l' abuso di cosa ottima dovrà far dire ch' ella è in sè stessa malvagia?

Gesù Cristo lo dichiarò: Tutta la legge ed i Profeta, tutta questa collezione di sacri libri, si riduce al precetto d' amar Dio e gli uomini. E tali scritture non sarebbero verità adatta a tutti i secoli? non sarebbero la parola sempre viva dello Spirito Santo?

Ridestate in me queste riflessioni, rinnovai il proponimento di coordinare alla religione tutti i miei pensieri sulle cose umane, tutte le mie opinioni sui progressi dell' incivilimento, la mia filantropía, il mio amor patrio, tutti gli affetti dell' anima mia.

I pochi giorni ch' io avea passato nel cinismo m' aveano molto contaminato. Ne sentii gli effetti per lungo tempo, e dovetti faticare per vincerli. Ogni volta che l' uomo cede alquanto alla tentazione di snobilitare il suo intelletto, di guardare le opere di Dio colla infernal lente dello scherno; di cessare dal benefico esercizio della preghiera, il guasto ch'egli opera nella propria ragione lo dispone a facilmente ricadere. Per più settimane fui assalito, quasi ogni giorno, da forti pensieri d' incredulità: volsi tutta la potenza del mio spirito a respingerli.

CAPO XXVI.

Quando questi combattimenti furono cessati, e sembrommi d' esser di nuovo fermo nell' abitudine d' onorar Dio in tutte le mie volontà, gustai per qualche tempo una dolcissima pace. Gli esami, a cui sottoponeami ogni due o tre giorni la Commissione, per quanto fossero tormentosi, non mi traeano più a durevole inquietudine. Io procurava, in quell' ardua posizione, di non mancare a' miei doveri d' onestà e d' amicizia, e poi dicea: Faccia Dio il resto.

Tornava ad essere esatto nella pratica di prevedere giornalmente ogni sorpresa, ogni emozione, ogni sventura supponibile; e siffatto esercizio giovavami novamente assai.

La mia solitudine intanto s' accrebbe. I due figliuoli del custode, che dapprima mi faceano talvolta un po' di compagnia, furono messi a scuola, e stando quindi pochissimo in casa, non venivano più da me. La madre e la sorella, che allorchè c' erano i ragazzi si fermavano anche spesso a favellar meco, or non comparivano più se non per portarmi il caffè, e mi lasciavano. Per la madre mi rincresceva poco, perchè non mostrava animo compassionevole. Ma la figlia, benchè bruttina, avea certa soavità di sguardi e di parole che non erano per me senza pregio. Quando questa mi portava il caffè e diceva: «L' ho fatto io,» mi parea sempre eccellente. Quando dicea: «L' ha fatto la mamma,» era acqua calda.

Vedendo sì di rado creature umane, diedi retta ad alcune formiche che venivano sulla mia finestra, le cibai sontuosamente; quelle andarono a chiamare un esercito di compagne, e la finestra fu piena di siffati animali. Diedi parimente retta ad un bel ragno che tappezzava una delle mie pareti. Cibai questo con moscerini e zanzare, e mi si amicò, sino a venirmi sul letto e sulla mano, e prendere la preda dalle mie dita.

Fossero quelli stati i soli insetti che m' avessero visitato! Eravamo ancora in primavera, e già le zanzare si moltiplicavano, posso proprio dire, spaventosamente. L' inverno era stato di una straordinaria dolcezza, e, dopo pochi venti in marzo, seguì il caldo. È cosa indicibile, come s' infocò l' aria del covile ch' io abitava. Situato a pretto mezzogiorno, sotto un tetto di piombo, e colla finestra sul tetto di San Marco, pure de piombo, il cui riverbero era tremendo, io soffocava. Io non avea mai avuto idea d' un calore sì opprimente. A tanto supplizio s' aggiungeano le zanzare in tal moltitudine, che per quanto io m' agitassi e ne struggessi, io n' era coperto: il letto, il tavolino, la sedia, il suolo, le pareti, la

volta, tutto n' era coperto, e l' ambiente ne conteneva infinite, sempre andanti e venienti per la finestra, e facenti un ronzío infernale. Le punture di quegli animali sono dolorose, e quando se ne riceve da mattina a sera e da sera a mattina, e si dee avere la perenne molestia di pensare a diminuirne il numero, si soffre veramente assai e di corpo e di spirito.

Allorchè, veduto simile flagello, ne conobbi la gravezza e non potei conseguire che mi mutassero di carcere, qualche tentazione di suicidio mi prese, e talvolta temei d' impazzare. Ma, grazie al Cielo, erano smanie non durevoli, e la religione continuava a sostenermi. Essai mi persuadeva che l' uomo dee patire e patire con forza; mi facea sentire una certa voluttà del dolore, la compiacenza di non soggiacere, di vincer tutto.

Io dicea: — Quanto più dolorosa mi si fa la vita, tanto meno sarò atterito, se, giovane come sono, mi vedrò condannato al supplicio. Senza questi patimenti preliminari sarei forse morto codardamente. E poi, ho io tali virtù da meritare felicità? Dove son esse? —

Ed esaminandomi con giusto rigore, non trovava negli anni da me vissuti, se non pochi tratti alquanto plausibili: tutto il resto erano passioni stolte, idolatríe, orgogliosa e falsa virtù. — Ebbene, concludeva io, soffri, indegno! Se gli uomini e le zanzare t' uccidessero anche per furore e senza diritto, riconoscili stromenti della giustizia divina, e taci!

CAPO XXVII.

Ha l' uomo bisogno di sforzo per umiliarsi sinceramente? per ravvisarsi peccatore? Non è egli vero, che in generale sprechiamo la gioventù in vanità, ed invece d' adoperare le forze tutte ad avanzare nella cariera del bene, ne adopriamo gran parte a degradarci? Vi saranno eccezioni; ma confesso che queste non riguardano la mia povera persona. E non ho alcun merito ad essere scontento di me: quando si vede una lucerna dar più fumo che fuoco, non vi vuol gran sincerità a dire, che non arde come dovrebbe.

Sì; senza avvilimento, senza scrupoli di pinzochero, guardandomi con tutta la tranquillità possibile d' intelletto, io mi scorgeva degno dei castighi di Dio. Una voce interna mi diceva: Simili castighi, se non per questo, ti sono dovuti per quello; valgano a ricondurti verso Colui ch' è perfetto,

e che i mortali sono chiamati, secondo le finite loro forze, ad imitare.

Con qual ragione, mentr' io era costretto a condannarmi di mille infedeltà a Dio, mi sarei lagnato se alcuni uomini mi pareano vili ed alcuni altri iniqui; se le prosperità del mondo mi erano rapite; s' io dovea consumarmi in carcere, o perire di morte violenta?

Procacciai d' imprimermi bene nel cuore tali riflessioni sì giuste e sì sentite: e ciò fatto, io vedeva che bisognava essere conseguente, e che non poteva esserlo in altra guisa, se non benedicendo i retti giudizi di Dio, amandoli, ed estinguendo in me ogni volontà contraria ad essi.

Per viemeglio divenir costante in questo proposito, pensai di svolgere con diligenza d' or innanzi tutti i miei sentimenti, scrivendoli. Il male si era che la Commissione, permettendo ch' io avessi calamaio e carta, mi numerava i fogli di questa, con proibizione di distruggerne alcuno, e riservandosi ad esaminare in che li avessi adoperati. Per supplire alla carta, ricorsi all' innocento artifizio di levigare con un pezzo di vetro un rozzo tavolino ch' io aveva, e su quello quindi scriveva ogni giorno lunghe meditazioni intorno ai doveri degli uomini e di me in particolare.

Non esagero dicendo che le ore così impiegate m' erano talvolta deliziose, malgrado le difficoltà di respiro ch' io pativa per l' enorme caldo, e le morsicature dolorosissime delle zanzare. Per diminuire la moltiplicità di queste ultime, io era obbligato, ad onta del caldo, d' involgermi bene il capo e le gambe, e di scrivere, non solo co' guanti, ma fasciato i polsi, affinchè le zanzare non entrassero nelle maniche.

Quelle mie meditazioni aveano un carattere piuttosto biografico. Io facea la storia di tutto il bene ed il male che in me s' erano formati dall' infanzia in poi, discutendo meco stesso, ingegnandomi di sciorre ogni dubbio, ordinando quanto meglio io sapea tutte le mie cognizioni, tutte le mie idee sopra ogni cosa.

Quando tutta la superficie adoperabile del tavolino era piena di scrittura, io leggeva e rileggeva, meditava sul già meditato, ed alfine mi risolveva (sovente con rincrescimento) a raschiar via ogni cosa col vetro, per riavere atta quella superficie a ricevere nuovamente i miei pensieri.

Continuava quindi la mia storia, sempre rallentata da digressioni d' ogni specie, da analisi or di questo or di quel punto di metafisica, di morale, di politica, di religione; e quando tutto era pieno, tornava a leggere e rileggere, poi a raschiare.

Non volendo avere alcuna ragione d' impedimento nel ridire a me stessa colla più libera fedeltà i fatti ch' io ricor-

dava e le opinioni mie, e prevedendo possibile qualche visita inquisitoria, io scriveva in gergo, cioè con trasposizioni di lettere ed abbreviazioni, alle quali io era avvezzatissimo. Non m' accadde però mai alcuna visita siffatta; e niuno s' accorgeva che io passassi così bene il mio tristissimo tempo. Quand' io udiva il custode o altri aprire la porta, copriva il tavolino con una tovaglia, e vi mettea sopra il calamaio ed il *legale* quinternetto di carta.

CAPO XXVIII.

Quel quinternetto aveva anche alcune delle mie ore a lui consacrate, e talvolta un intero giorno od un' intera notte. Ivi scriveva io di cose letterarie. Composi allora l'*Ester d' Engaddi* e l'*Iginia d'Asti*, e le cantiche intitolate: *Tancreda, Rosilde, Eligi e Valafrido, Adello*, oltre parecchi scheletri di tragedie e di altre produzioni, e fra altri quello d' un poema sulla *Lega Lombarda* e d' un altro su *Cristoforo Colombo*.

Siccome l' ottenere che mi si rinnovasse il quinternetto, quand' era finito, non era sempre cosa facile e pronta, io faceva il primo getto d' ogni componimento sul tavolino o su cartaccia in cui mi facea portare fichi sechi o altri frutti. Talvolta dando il mio pranzo ad uno dei secondini, e facendogli credere ch' io non aveva punto appetito, io l' induceva a regalarmi qualche foglio di carta. Ciò avveniva solo in certi casi, che il tavolino era già ingombro di scrittura, e non poteva ancora decidermi a raschiarla. Allora io pativa la fame, e sebbene il custode avesse in deposito denari miei, non gli chiedea in tutto il giorno da mangiare, parte perchè non sospettasse ch' io aveva dato via il pranzo, parte perchè il secondino non s' accorgesse ch' io avavà mentito assicurandolo della mia inappetenza. A sera mi sosteneva con un potente caffè, e supplicava che lo facesse *la siora Zanze.* [1] Questa era la figliuola del custode, la quale, se potea farlo di nascosto della mamma, lo facea straordinariamente carico; tale che, stante la votezza dello stomaco, mi cagionava una specie di convulsione non dolorosa, che teneami desto tutta la notte.

In quello stato di mite ebbrezza io sentiva raddoppiarmisi le forze intellettuali, e poetava e filosofava e pregava fino all'alba con maraviglioso piacere. Una repentina spossatezza

1 Angiola.

m' assaliva quindi: allora io mi gettava sul letto, e malgrado le zanzare, a cui riusciva, bench' io m' inviluppassi, di venirmi a suggere il sangue, io dormiva profondamente un' ora o due.

Siffatte notti, agitate da forte caffè preso a stomaco vôto, e passate in sì dolce esaltazione, mi pareano troppo benefiche, da non dovermele procurare sovente. Perciò, anche senza aver bisogno di carta dal secondino, prendeva non di rado il partito di non gustare un boccone a pranzo, per ottenere a sera il desiderato incanto dalla magica bevanda. Felice me quand' io conseguiva lo scopo! Più d' una volta mi accadde che il caffè non era fatto dalla pietosa Zanze, ed era broda inefficace. Allora la burla mi metteva un poco di mal umore. Invece di venire elettrizzato, languiva, sbadigliava, sentiva la fame, mi gettava sul letto e non potea dormire.

Io poi me ne lagnava colla Zanze, ed ella mi compativa. Un giorno che ne la sgridai aspramente, quasi che m' avesse ingannato, la poveretta pianse, e mi disse: — Signore, io non ho mai ingannato alcuno, e tutti mi danno dell' ingannatrice.

— Tutti? O sta a vedere che non sono il solo che s'arrabbi per quella broda.

— Non voglio dir questo, signore. A s' ella sapesse! .... Se potessi versare il mio misero cuore nel suo! ....

— Ma non piangete così. Che diamine avete? Vi domando perdono, se v' ho sgridata a torto. Credo benissimo, che non sia per vostra colpa che m' ebbi un caffè così cattivo.

— Eh! non piango per ciò, signore. —

Il mio amor proprio restò alquanto mortificato, ma sorrisi.

— Piangete adunque all' occasione della mia sgridata; ma per tutt' altro?

— Veramente sì.

— Chi v' ha dato dell' ingannatrice?

— Un amante. —

E si coperse il volto dal rossore. E nella sua ingenua fiducia mi raccontò un idillio comico-serio che mi commosse.

CAPO XXIX.

Da quel giorno divenni, non so perchè, il confidente della fanciulla, e tornò a trattenersi lungamente con me.

Mi diceva: — Signore, ella è tanto buona, ch' io la guardo come potrebbe una figlia guardare suo padre.

— Voi mi fate un brutto complimento, rispondeva io,

respingendo la sua mano: ho appena trentadue anni, e già mi guardate come vostro padre.

— Via, signore, dirò: come fratello. —

E mi prendeva per forza la mano, e me la toccava con affezione. E tutto ciò era innocentissimo.

Io diceva poi tra me: — Fortuna che non è una bellezza! altrimenti quest' innocente familiarità potrebbe sconcertarmi. —

Altre volte diceva: — Fortuna che è così immatura! Di ragazze di tale età non vi sarebbe mai pericolo ch' io m' innamorassi. —

Altre volte mi veniva un po' d' inquietudine, parendomi ch' io mi fossi ingannato nel giudicarla bruttina, ed era obbligato di convenire che i contorni e le forme non erano irregolari.

— Se non fosse così pallida, diceva io, e non avesse quelle poche lenti sul volto, potrebbe passare per bella. —

Il vero è che non è possibile di non trovare qualche incanto nella presenza, negli sguardi, nella favella d' una giovinetta vivace ed affettuosa. Io poi non avea fatto nulla per cattivarmi la sua benevolenza, e le era caro *come padre* o *come fratello*, a mia scelta. Perchè? Perch' ella avea letto la *Francesca da Rimini* e l' *Eufemio*, e i miei versi la faceano piangere tanto! e poi perch' io era prigioniero, *senza avere,* diceva ella, *nè rubato nè ammazzato!*

Insomma, io che m' era affezionato a Maddalena senza vederla, come avrei potuto essere indifferente alle sorellevoli premure, alle graziose adulazioncelle, agli ottimi caffè della

Venezianina adolescente sbirra?

Sarei un impostore se attribuissi a saviezza il non essermene innamorata. Non me ne innamorai, unicamente perch' ella aveva un amante, del quale era pazza. Guai a me, se fosse stato altrimenti!

Ma se il sentimento ch' ella mi destò non fu quello che si chiama amore, confesso che alquanto vi s' avvicinava. Io desiderava ch' ella fosse felice, ch' ella riuscisse a farsi sposare da colui che piaceale; non avea la minima gelosía, la minima idea che potesse scegliere me per oggetto dell' amor suo. Ma quando io udiva aprir la porta, il cuore mi battea, sperando che fosse la Zanze; e se non era ella, io non era contento; e se era, il cuore mi battea più forte e si rallegrava.

I suoi genitori, che già aveano preso buon concetto di me, e sapeano ch' ell' era pazzamente invaghita d' un altro, non si faceano verun riguardo di lasciarla venire quasi sempre a portarmi il caffè del mattino, e talor quello della sera.

Ella aveva una semplicità ed un' amorevolezza seducenti. Mi diceva: — Sono tanto innamorata d' un altro, eppure sto così volentieri con lei! Quando non vedo il mio amante m' annoio dappertutto fuorchè qui.

— Nè sai tu il perchè?

— Non lo so.

— Te lo dirò io: perchè ti lascio parlare del tuo amante.

— Sarà benissimo; ma parmi che sia anche, perchè la stimo tanto tanto! —

Povera ragazza! ella avea quel benedetto vizio di prendermi sempre la mano, e stringermela, e non s' accorgea che ciò ad un tempo mi piaceva e mi turbava.

Sia ringraziato il Cielo, che posso rammemorare quella buona creatura, senza il minimo rimorso!

CAPO XXX.

Queste carte sarebbero certamente più dilettevoli se la Zanze fosse stata innamorata di me, o s' io almeno avessi farneticato per essa. Eppure quella qualità di semplice benevolenza che ci univa, m' era più cara dell' amore. E se in qualche momento io temea che potesse, nello stolto mio cuore, mutar natura, allor seriamente me n' attristava.

Una volta, nel dubbio che ciò stesse per accadere, desolato di trovarla (non sapea per quale incanto) cento volte più bella che non m' era sembrata da principio, sorpreso della melanconia ch' io talvolta provava lontano da lei, e della gioia che recavami la sua presenza, presi a fare per due giorni il burbero, immaginando ch' ella si divezzerebbe alquanto dalla famigliarità contratta meco. Il ripiego valea poco: quella ragazza era sì paziente, sì compassionevole! Appoggiava il suo gomito sulla finestra, e stava a guardarmi in silenzio. Poi mi diceva:

— Signore, ella par seccata della mia compagnia; eppure, se potessi, starei qui tutto il giorno, appunto perchè vedo ch' ella ha bisogno di distrazione. Quel cattiv' umore è l' effetto naturale della solitudine. Ma si provi a ciarlare alquanto, ed il cattiv' umore si dissiperà. E s' ella non vuol ciarlare, ciarlerò io.

— Del vostro amante, eh?

— Eh, no! non sempre di lui; so anche parlar d' altro. —

E cominciava infatti a raccontarmi de' suoi interessucci di casa, dell' asprezza della madre, della bonarietà del padre,

delle ragazzate dei fratelli; ed i suoi racconti erano pieni di semplicità e di grazia. Ma, senza avvedersene, ricadeva poi sempre nel tema prediletto, il suo sventurato amore.

Io non volea cessare d' esser burbero, e sperava che se ne indispettisse. Ella, fosse ciò inavvedutezza od arte, non se ne dava per intesa, e bisognava ch' io finissi per rasserenarmi, sorridere, commuovermi, ringraziarla della sua dolce pazienza con me.

Lasciai andare l' ingrato pensiero di volerla indispettire, ed a poco a poco i miei timori si calmarono. Veramente io non erane invaghito. Esaminai lungo tempo i miei scrupoli; scrissi le mie riflessioni su questo soggetto, e lo svolgimento di esse mi giovava.

L' uomo talvolta s' atterrisce di spauracchi da nulla. A fine di non temerli, bisogna considerarli con più attenzione e più da vicino.

E che colpa v' era, s' io desiderava con tenera inquietudine le sue visite, s' io ne apprezzava la dolcezza, s' io godea d' essere compianto da lei, e di retribuirle pietà per pietà, dacchè i nostri pensieri relativi uno all' altro erano puri come i più puri pensieri dell' infanzia, dacchè le sue stesse toccate di mano ed i suoi più amorevoli sguardi, turbandomi, m' empieano di salutare riverenza?

Una sera, effondendo nel mio cuore una grande afflizione ch' ella avea provato, l' infelice mi gettò le braccia al collo, e mi coperse il volto delle sue lagrime. In quest' amplesso non v' era la minima idea profana. Una figlia non può abbracciare con più rispetto il suo padre.

Se non che, dopo il fatto, la mia immaginativa ne rimase troppo colpita. Quell' amplesso mi tornava spesso alla mente, e allora io non potea più pensare ad altro.

Un' altra volta ch' ella s' abbandonò a simile slancio di filiale confidenza, io tosto mi svincolai dalle sue care braccia, senza stringerla a me, senza baciarla, e le dissi balbettando:

— Vi prego, Zanze, non m' abbracciate mai; ciò non va bene. —

M' affissò gli occhi in volto, li abbassò, arrossì; — e certo fu la prima volta che lesse nell' anima mia la possibilità di qualche debolezza a suo riguardo.

Non cessò d' esser meco famigliare d' allora in poi; ma la sua famigliarità divenne più rispettosa, più conforme al mio desiderio, e gliene fui grato.

CAPO XXXI.

Io non posso parlare del male che affligge gli altri uomini; ma quanto a quello che toccò in sorte a me dacchè vivo, bisogna ch' io confessi che, esaminatolo bene, lo trovai sempre ordinato a qualche mio giovamento. Sì, perfino quell'orribile calore che m' opprimeva, e quegli eserciti di zanzare che mi facean guerra sì feroce! Mille volte vi ho riflettuto. Senza uno stato di perenne tormento com' era quello, avrei io avuto la costante vigilanza necessaria, per serbarmi invulnerabile ai dardi d' un amore che mi minacciava, e che difficilmente sarebbe stato un amore abbastanza rispettoso, con un' indole sì allegra ed accarezzante qual era quella della fanciulla? Se io talora tremava di me in tale stato, come avrei io potuto governare le vanità della mia fantasía in un aere alquanto piacevole, alquanto consentaneo alla letizia?

Stante l' imprudenza de' genitori della Zanze, che cotanto si fidavano di me; stante l' imprudenza di lei, che non prevedeva di potermi essere cagione di colpevole ebbrezza; stante la poca sicurezza della mia virtù, non v' ha dubbio che il soffocante calore di quel forno e le crudeli zanzare erano salutar cosa.

Questo pensiero mi riconciliava alquanto con que' flagelli. Ed allora io mi dimandava:

— Vorresti tu esserne libero, e passare in una buona stanza consolata da qualche fresco respiro, e non veder più quell' affettuosa creatura?

Debbo dire il vero? Io non avea coraggio di rispondere al quesito.

Quando si vuole un po' di bene a qualcheduno, è indicibile il piacere che fanno le cose in apparenza più nulle. Spesso una parola della Zanze, un sorriso, una lagrima, una grazia del suo dialetto veneziano, l' agilità del suo braccio in parare col fazzoletto o col ventaglio le zanzare a sè ed a me, m' infondeano nell' animo una contentezza fanciullesca che durava tutto il giorno. Principalmente m' era dolce il vedere che le sue afflizioni scemassero parlandomi, che la mia pietà le fosse cara, che i miei consigli la persuadessero, e che il suo cuore s' infiammasse allorchè ragionavamo di virtù e di Dio.

— Quando abbiamo parlato insieme di religione, diceva ella, io prego più volentieri e con più fede.

E talvolta troncando ad un tratto un ragionamento frivolo prendeva la Bibbia, l' apriva, baciava a caso un versetto, e volea quindi ch' io gliel traducessi e commentassi. E dicea:

— Vorrei che ogni volta che rileggerà questo versetto, ella si ricordasse che v' ho impresso un bacio.

Non sempre per verità i suoi baci cadeano a proposito, massimamente se capitava aprire il Cantico de' Cantici. Allora, per non farla arrossire, io profittava della sua ignoranza del latino, e mi prevaleva di frasi in cui, salva la santità di quel volume, salvassi pur l' innocenza di lei, ambe le quali m' ispiravano altissima venerazione. In tali casi non mi permisi mai di sorridere. Era tuttavia non picciolo imbarazzo per me quando alcune volte, non intendendo ella bene la mia pseudo-versione, mi pregava di tradurle il periodo parola per parola, e non mi lasciava passare fuggevolmente ad altro soggetto.

CAPO XXXII.

Nulla è durevole quaggiù! La Zanze ammalò. Ne' primi giorni della sua malattia, veniva a vedermi lagnandosi di grandi dolori di capo. Piangeva, e non mi spiegava il motivo del suo pianto. Solo balbettò qualche lagnanza contro l' amante. — È uno scellerato, diceva ella, ma Dio gli perdoni!

Per quanto io la pregassi di sfogare, como soleva, il suo cuore, non potei sapere ciò che a tal segno l' addolorasse.

— Tornerò domattina, — mi disse una sera. Ma il dì seguente, il caffè mi fu portato da sua madre, gli altri giorni da' secondini, e la Zanze era gravemante inferma.

I secondini mi dicean cose ambigue dell' amore di quella ragazza, le quali mi faceano drizzare i capelli. Una seduzione? — Ma forse erano calunnie. Confesso che vi prestai fede, e fui conturbatissimo di tanta sventura. Mi giova tuttavia sperare che mentissero.

Dopo più d' un mese di malattia, la poveretta fu condotta in campagna, e non la vidi più.

È indicibile quant' io gemessi di questa perdita. Oh, come la mia solitudine divenne più orrenda! Oh, come cento volte più amaro della sua lontananza erami il pensiero, che quella buona creatura fosso infelice! Ella aveami tanto colla sua dolce compassione consolato nelle mie miserie; e la mia compassione era sterile per lei! Ma certo sarà stata persuasa ch' io la piangeva; ch' io avrei fatto non lievi sacrifizi, per recarle, se fosse stato possibile, qualche conforto; ch' io non cesserei mai di benedirla e di far voti per la sua felicità!

A' tempi della Zanze, le sue visite, benchè pur sempre

troppo brevi, rompendo amabilmente la monotonia del mio perpetuo meditare e studiare in silenzio, intessendo alle mie idee altre idee, eccitandomi qualche affetto soave, abbellivano veramente la mia avversità, e mi doppiavano la vita.

Dopo, tornò la prigione ad essere per me una tomba. Fui per molti giorni oppresso di mestizia, a segno di non trovar più nemmeno alcun piacere nello scrivere. La mia mestizia era per altro tranquilla, in paragone delle smanie che io aveva per l' addietro provate. Voleva ciò dire ch' io fossi già più addimesticato coll' infortunio? più filosofo? più cristiano? ovvero solamente che quel soffocante calore della mia stanza valesse a prostrare persino le forze del mio dolore? Ah! non le forze del dolore! Mi sovviene ch' io lo sentiva potentemente nel fondo dell' anima, — e forse più potentemente, perchè io non avea voglia d' espanderlo gridando e agitandomi.

Certo, il lungo tirocinio m' avea già fatto più capace di patire nuove afflizioni, rassegnandomi alla volontà di Dio. Io m' era sì spesso detto, *essere viltà il lagnarsi*, che finalmente sapea contenere le lagnanze vicine a prorompere, e vergognava che pur fossero vicine a prorompere.

L' esercizio di scrivere i miei pensieri avea contribuito a rinforzarmi l' animo, a disingannarmi delle vanità, a ridurre la più parte de' ragionamenti a queste conclusioni:

— V' è un Dio: dunque infallibile giustizia: dunque tutto ciò che avviene è ordinato ad ottimo fine: dunque il patire dell' uomo sulla terra è pel bene dell' uomo.

Anche la conoscenza della Zanze m' era stata benefica: m' avea raddolcito l' indole. Il suo soave applauso erami stato impulso a non ismentire per qualche mese il dovere ch' io sentiva incombere ad ogni uomo d' essere superiore alla fortuna, e quindi paziente. E qualche mese di costanza mi piegò alla rassegnazione.

La Zanze mi vide due sole volte andare in collera. Una fu quella che già notai, pel cattivo caffè: l' altra fu nel caso seguente:

Ogni due o tre settimane, m' era portata dal custode una lettera della mia famiglia; lettera passata prima per le mani della Commissione, e rigorosamente mutilata con cassature di nerissimo inchiostro. Un giorno accadde, che invece di cassarmi solo alcune frasi, tirarono l' orribile riga su tutta quanta la lettera, eccettuate le parole: «*Carissimo Silvio*» che stavano a principio, e il saluto ch' era in fine: «*T' abbracciamo tutti di cuore.*»

Fui così arrabbiato di ciò, che alla presenza della Zanze proruppi in urla, e maledissi non so chi. La povera fanciulla

mi compatì, ma nello stesso tempo mi sgridò d' incoerenza a' miei principii. Vidi ch' ella aveva ragione, e non maledissi più alcuno.

CAPO XXXIII.

Un giorno, uno de' secondini entrò nel mio carcere con aria misteriosa, e mi disse:

— Quando v' era la siora Zanze.... siccome il caffè le veniva portato da essa.... e si fermava lungo tempo a discorrere.... ed io temeva che la furbaccia esplorasse tutti i suoi secreti, signore....

— Non n' esplorò pur uno, gli dissi in collera; ed io, se ne avessi, non sarei gonzo da lasciarmeli trar fuori. Continuate.

— Perdoni, sa; non dico già ch' ella sia gonzo, ma io della siora Zanze non mi fidava. Ed ora, signore, ch' ella non ha più alcuno che venga a tenerle compagnia.... mi fido.... di....

— Di che? Spiegatevi una volta.

— Ma giuri, prima, di non tradirmi.

— Eh, per giurare di non tradirvi, lo posso: non ho mai tradito alcuno.

— Dice dunque davvero, che giura, eh?

— Sì, giuro di non tradirvi. Ma sappiate bestia che siete, che uno il quale fosse capace di tradire, sarebbe anche capace di violare un giuramento. —

Trasse di tasca una lettera, e me la consegnò tremando, e scongiurandomi di distruggerla, quand' io l' avessi letta.

— Fermatevi (gli dissi aprendola); appena letta, la distruggerò in vostra presenza.

— Ma, signore, bisognerebbe ch' ella rispondesse; ed io non posso aspettare. Faccia con suo comodo. Soltanto mettiamoci in questa intelligenza. Quando ella sente venire alcuno, badi che se sono io, canterellerò sempre l' aria: «*Sognai, mi gera un gato.*» Allora ella non ha temere di sorpresa, e può tenersi in tasca qualunque carta. Ma se non ode questa cantilena, sarà segno che o non sono io, o vengo accompagnato. In tal caso non si fidi mai di tenere alcuna carta nascosta, perchè potrebb' esserve perquisizione; ma se ne avessi una, la stracci sollecitamente e la getti dalla finestra.

— State tranquillo: vedo che siete accorto, e lo sarò ancor io.

— Eppure ella m' ha dato della bestia.

— Fate bene a rimproverarmelo, gli dissi stringendogli la mano. Perdonate. —

Se n' andò, e lessi:

«Sono.... (e qui diceva il nome) uno dei vostri ammiratori: so tutta la vostra *Francesca da Rimini* a memoria. Mi arrestarono per.... (e qui diceva la causa della sua cattura e la data) e darei non so quante libbre del mio sangue per avere il bene d' essere con voi, o d' avere almeno un carcere contiguo al vostro, affinchè potessimo parlare insieme. Dacchè intesi da Tremerello — così chiameremo il confidente — che voi, signore, eravate preso, e per qual motivo, arsi di desiderio di dirvi che nessuno vi compiange più di me, che nessuno vi ama più di me. Sareste voi tanto buono da accettare la seguente proposizione, cioè che alleggerissimo entrambi il peso della nostra solitudine, scrivendoci? Vi prometto da uomo d' onore, che anima al mondo da me nol saprebbe mai, persuaso che la stessa secretezza, se accettate mi posso sperare da voi. — Intanto, perchè abbiate qualche conoscenza di me, vi darò un sunto della mia storia, ec.»

Seguiva il sunto.

CAPO XXXIV.

Ogni lettore che abbia un po' d' immaginativa capirà agevolmente, quanto un foglio simile debba essere elettrico per un povero prigioniero, massimamente per un prigioniero d' indole niente affatto selvatica, e di cuore amante. Il mio primo sentimento fu d' affezionarmi a quell' incognito, di commuovermi sulle sue sventure, d' esser pieno di gratitudine per la benevolenza ch' ei mi dimostrava. — Sì, sclamai, accetto la tua proposizione, o generoso. Possano le mie lettere darti egual conforto a quel che mi daranno le tue, a quel che già traggo dalla tua prima! —

E lessi e rilessi quella lettera con un giubilo da ragazzo e benedissi cento volte chi l' avea scritta, e pareami ch' ogni sua espressione rivelasse un' anima schietta e nobile.

Il sole tramontava; era l' ora della mia preghiera. Oh come io sentiva Dio! com' io lo ringraziava di trovar sempre nuovo modo di non lasciar languire le potenze della mia mente e del mio cuore! come mi si ravvivava la memoria di tutti i preziosi suoi doni!

Io era ritto sul finestrone, le braccia tra le sbarre, le mani incrocicchiate: la chiesa di San Marco era sotto di me, una moltitudine prodigiosa di colombi indipendenti amoreg-

giava, svolazzava, nidificava su quel tetto di piombo: il più magnifico cielo mi stava dinanzi: io dominava tutta quella parte di Venezia ch' era visibile dal mio carcere: un romore lontano di voci umane mi feriva dolcemente l' orecchio. In quel luogo infelice ma stupendo, io conversava con Colui, gli occhi soli del quale mi vedeano, gli raccomandava mio padre, mia madre, e ad una ad una tutte le persone a me care, e sembravami ch' ei mi rispondesse: «T' affidi la mia bontà!» ed io sclamava: «Sì, la tua bontà m' affida!»

E chiudea la mia orazione intenerito, confortato, e poco curante delle morsicature che frattanto m' aveano allegramente dato le zanzare.

Quella sera, dopo tanta esaltazione, la fantasia cominciando a calmarsi, le zanzare cominciando a divenirmi insoffribili, il bisogno d' avvolgermi faccia e mani tornando a farmisi sentire, un pensiero volgare e maligno m' entrò ad un tratto nel capo, mi fece ribrezzo, volli cacciarlo e non potei.

Tremerello m' aveva accennato un infame sospetto intorno la Zanze: che fosse un' esploratrice de' miei secreti, ella! quell' anima candida! che nulla sapeva di politica! che nulla volea saperne!

Di lei m' era impossibile dubitare; ma mi chiesi: Ho io la stessa certezza intorno Tremerello? E se quel mariuolo fosse stromento d' indagini subdole? Se la lettera fosse fabbricata da chi sa chi, per indurmi a fare importanti confidenze al novello amico? Forse il preteso prigione che mi scrive non esiste neppure; — forse esiste, ed è un perfido che cerca d' acquistar secreti, per far la sua salute rivelandoli; — forse è un galantuomo, sì, ma il perfido è Tremerello, che vuol rovinarci tutti e due per guadagnare un' appendice al suo salario.

Oh brutta cosa, ma troppo naturale a chi geme in carcere il temere dappertutto inimicizia e frode!

Tai dubbi m' angustiavano, m' avvilivano. No; per la Zanze io non avea mai potuto averli un momento! Tuttavia, dacchè Tremerello avea scagliata quella parola riguardo a lei, un mezzo dubbio pur mi crucciava, non sovr' essa, ma su coloro che la lasciavano venire nella mia stanza. Le avessero, per proprio zelo o per volontà superiore, dato l' incarico d' esploratrice? Oh, se ciò fosse stato, come furono mal serviti!

Ma circa la lettera dell' incognito, che fare? Appigliarsi ai severi, gretti consigli della paura che s' intitola prudenza? Rendere la lettera a Tremerello, e dirgli: Non voglio rischiare la mia pace? — E se non vi fosse alcuna frode? E se l' incognito fosse un uomo degnissimo della mia amicizia, degnissimo ch' io rischiassi alcun che, per temprargli le angosce

della solitudine? Vile! tu stai forse a due passi dalla morte, la feral sentenza può pronunciarsi da un giorno all' altro, e ricuseresti di fare ancora un atto d' amore? Rispondere, rispondere io debbo! — Ma se, venendo per disgrazia a scoprirsi questo carteggio, nessuno potesse pure in coscienza farcene delitto, non è egli vero tuttavia che un fiero castigo cadrebbe sul povero Tremerello? Questa considerazione non è ella bastante ad impormi come assoluto dovere il non imprendere carteggio clandestino?

CAPO XXXV.

Fui agitato tutta sera, non chiusi occhio la notte, e fra tante incertezze non sapea che risolvere.

Balzai dal letto prima dell' alba, salii sul finestrone, e pregai. Nei casi ardui bisogna consultarsi fiducialmente con Dio, ascoltare le sue ispirazioni, e attenervisi.

Così feci, e dopo lunga preghiera, discesi, scossi le zanzare, m' accarezzai colle mani le guance morsicate, ed il partito era preso: esporre a Tremerello il mio timore, che da quel carteggio potesse a lui tornar danno; rinunciarvi, s' egli ondeggiava; accettare; se i terrori non vinceano lui.

Passeggiai, finchè intesi canterellare: *Sognai, mi gera un gato, E ti me carezzevi.* Tremerello mi portava il caffè.

Gli dissi il mio scrupolo, non risparmiai parola, per mettergli paura. Lo trovai saldo nella volontà *di servire,* diceva egli, *due così compiti signori.* Ciò era assai in opposizione colla faccia di coniglio ch' egli aveva e col nome di Tremerello che gli davamo. Ebbene, fui saldo anch' io.

— Io vi lascerò il mio vino, gli dissi; fornitemi la carta necessaria a questa corrispondenza, e fidatevi che se odo sonare le chiavi senza la cantilena vostra, distruggerò sempre in un attimo qualunque oggetto clandestino.

— Eccole appunto un foglio di carta; gliene darò sempre, finchè vuole, e riposo perfettamente sulla sua accortezza.

Mi bruciai il palato per ingoiar presto il caffè. Tremerello se ne andò, e mi posi a scrivere.

Faceva io bene? Era la risoluzione ch' io prendeva ispirata veramente da Dio? Non era piuttosto un trionfo del naturale ardimento, del mio anteporre ciò che mi piace a penosi sacrifizi? un misto d' orgogliosa compiacenza per la stima che l' incognito m' attestava, e di timore di parere un pusillanime, s' io preferissi un prudente silenzio ad una corrispondenza alquanto rischiosa?

Come sciogliere questi dubbi? Io li esposi candidamente al concaptivo rispondendogli, e soggiunsi nondimeno, essere mio avviso, che quando sembra a taluno d' operare con buone ragioni e senza manifesta ripugnanza della coscienza, ei non debba più paventare di colpa. Egli tuttavia riflettesse parimente con tutta la serietà all' assunto che imprendevamo, e mi dicesse schietto con qual grado di tranquillità o d' inquietudine vi si determinasse. Che se, per nuove riflessioni, ei giudicava l' assunto troppo temerario, facessimo lo sforzo di rinunciare al conforto promessoci dal carteggio, e ci contentassimo d' esserci conosciuti collo scambio di poche parole ma indelebili e mallevadrici di alta amicizia.

Scrissi quattro pagine caldissime del più sincero affetto, accennai brevemente il soggetto della mia prigionia, parlai con effusione di cuore della mia famiglia e d' alcuni altri miei particolari, e mirai a farmi conoscere nel fondo dell' anima.

A sera la mia lettera fu portata. Non avendo dormito la notte precedente, era stanchissimo; il sonno non si fece invocare, e mi svegliai la mattina seguente ristorato, lieto, palpitante al dolce pensiero d' aver forse a momenti la risposta dell' amico.

CAPO XXXVI.

La risposta venne col caffè. Saltai al collo di Tremerello, e gli dissi con tenerezza: Iddio ti rimuneri di tanta carità! — I miei sospetti su lui e sull' incognito s' erano dissipati, non so nè anche dir perchè: perchè m' erano odiosi; perchè, avendo la cautela di non parlar mai follemente di politica, m' apparivano inutili: perchè, mentre sono ammiratore dell' ingegno di Tacito, ho tuttavia pochissima fede nella giustezza del taciteggiare, del veder molto le cose in nero.

Giuliano (così piacque allo scrivente di firmarsi) cominciava la lettera con un preambolo di gentilezze, e si diceva senza alcuna inquietudine sull' impreso carteggio. Indi scherzava dapprima moderatamente sul mio esitare, poi lo scherzo acquistava alcun che di pungente. Alfine, dopo un eloquente elogio sulla sincerità, mi dimandava perdono se non potea nascondermi il dispiacere che avea provato, ravvisando in me, diceva egli, *una certa scrupolosa titubanza, una certa cristiana sottigliezza di coscienza, che non può accordarsi con vera filosofia.*

«Vi stimerò sempre, soggiungeva egli, quand' anche non possiamo accordarci su ciò; ma la sincerità che professo m' obbliga a dirvi che non ho religione, che le abborro tutte, che prendo *per modestia* il nome di Giuliano, perchè quel buon imperadore era nemico de' Cristiani, ma che realmente io vado molto più in là di lui. Il coronato Giuliano credeva in Dio, ed aveva certe sue *bigotterie*; io non ne ho alcune, non credo in Dio, pongo ogni virtù nell' amare la verità e chi la cerca, e nell' odiare chi non mi piace.»

E di questa foggia continuando, non recava ragioni di nulla, inveiva a dritto e a rovescio contro il Cristianesimo, lodava con pomposa energía l' altezza della virtù irreligiosa, e prendea con istile, parte serio e parte faceto, a far l' elogio dell' imperadore Giuliano per la sua apostasía e pel *filantropico tentativo* di cancellare dalla terra tutte le tracce del Vangelo.

Temendo quindi d' aver troppo urtate le mie opinioni, tornava a dimandarmi perdono e a declamare contro la tanto frequente mancanza di sincerità. Ripeteva il suo grandissimo desiderio di stare in relazione con me, e mi salutava.

Una poscritta diceva: — Non ho altri scrupoli, se non di non essere schietto abbastanza. Non posso quindi tacervi di sospettare, che il linguaggio cristiano che teneste meco sia finzione. Lo bramo ardentemente. In tal caso gettate maschera; v' ho dato l' esempio. —

Non saprei dire l' effetto strano che mi fece quella lettera. Io palpitava come un innamorato a' primi periodi: una mano di ghiaccio sembrò quindi stringermi il cuore. Quel sarcasmo sulla mia coscienziosità m' offese. Mi pentii d' avere aperta una relazione con siffatt' uomo: io che dispregio tanto il cinismo! io che lo credo la più infilosofica, la più villana di tutte le tendenze! io, a cui l' arroganza impone sì poco!

Letta l' ultima parola, pigliai la lettera fra il pollice e l' indice d' una mano, ed il pollice e l' indice dell' altra, ed alzando la mano sinistra tirai giù rapidamente la destra, cosicchè ciascuna delle due mani rimase in possesso d' una mezza lettera.

CAPO XXXVII.

Guardai que' due brani, e meditai un istante sull' incostanza delle cose umane e sulla falsità delle loro apparenze.

Poc' anzi tanta brama di questa lettera, ed ora la straccio per isdegno! Poc' anzi tanto presentimento di futura amici-

zia con questo compagno di sventura, tanta persuasione di mutuo conforto, tanta disposizione a mostrarmi con lui affettuosissimo, ed ora lo chiamo insolente! —

Stesi i due brani un sull' altro, e collocato di nuovo come prima l' indice e il pollice di una mano, e l' indice e il pollice dell' altra, tornai ad alzare la sinistra ed a tirar giù rapidamente la destra.

Era per replicare la stessa operazione, ma uno de' quarti mi cadde di mano; mi chinai per prenderlo, e nel breve spazio di tempo del chinarmi e del rialzarmi, mutai proposito e m' invogliai di rileggere quella superba scritta.

Siedo, fo combaciare i quattro pezzi sulla Bibbia, e rileggo. Li lascio in quello stato, passeggio, rileggo ancora ed intanto penso:

— S' io non gli rispondo, ei giudicherà ch' io sia annichilato di confusione, ch' io non osi ricomparire al cospetto di tanto Ercole. Rispondiamogli, facciamgli vedere che non temiamo il confronto delle dottrine. Dimostriamgli con buona maniera non esservi alcuna viltà nel maturare i consigli, nell' ondeggiare quando si tratta d' una risoluzione alquanto pericolosa, e più pericolosa per altri che per noi. Impari che il vero coraggio non istà nel ridersi della coscienza, che la vera dignità non istà nell' orgoglio. Spieghiamogli la ragionevolezza del Cristianesimo e l' insussistenza dell' incredulità. — E finalmente se codesto Giuliano si manifesta d' opinioni così opposte alle mie, se non mi risparmia pungenti sarcasmi, se degna così poco di cattivarmi, non è ciò prova almeno ch' ei non è una spia? — Se non che, non potrebb' egli essere un raffinamento d' arte, quel menar ruvidamente la frusta addosso al mio amor proprio? — Eppur no; non posso crederlo. Sono un maligno che, perchè mi sento offeso da que' temerarii scherzi, vorrei persuadermi che chi li scagliò non può essere che il più abbietto degli uomini. Malignità volgare, che condannai mille volte in altri, via dal mio cuore! No, Giuliano è quel che è, e non più; è un insolente, e non una spia. — Ed ho io veramente il diritto di dare l' odioso nome d' *insolenza* a ciò ch' egli reputa *sincerità?* — Ecco la tua umiltà, o ipocrita! Basta che uno, per errore di mente, sostenga opinioni false e derida la tua fede, subito t' arroghi di vilipenderlo. — Dio sa se questa umiltà rabbiosa e questo zelo malevolo, nel petto di me cristiano, non è peggiore dell' audace sincerità di quell' incredulo! — Forse non gli manca se non un raggio della grazia, perchè quel suo energico amore del vero si muti in religione più solida della mia. — Non farei io meglio di pregare per lui, che d' adirarmi e di suppormi migliore? — Chi sa, che mentre io stracciava furentemente la sua lettera, ei non rileggesse con

dolce amorevolezza la mia, e si fidasse tanto della mia bontà, da credermi incapace d' offendermi delle sue schiette parole? — Qual sarebbe il più iniquo dei due, uno che ama e dice: «Non sono cristiano,» ovvero uno che dice: «Son cristiano» e non ama? — È cosa difficile conoscere un uomo, dopo avere vissuto con lui lunghi anni; ed io vorrei giudicare costui da una lettera? Fra tante possibilità, non havvi egli quella, che, senza confessarlo a sè medesimo, ei non sia punto tranquillo del suo ateismo, e che indi mi stuzzichi a combatterlo, colla secreta speranza di dover cedere? Oh fosse pure! Oh gran Dio, in mano di cui tutti gli stromenti più indegni possono essere efficaci, sceglimi, sceglimi a quest' opera! Detta a me tai potenti e sante ragioni che convincano quell' infelice! che lo traggano a benedirti e ad imparare che, lungi da te, non v' è virtù la quale non sia contraddizione!

CAPO XXXVIII.

Stracciai più minutamente, ma senza residuo di collera, i quattro pezzi di lettera; andai alla finestra, stesi la mano, e mi fermai a guardare la sorte dei diversi bocconcini di carta in balìa del vento. Alcuni si posarono sui piombi della chiesa, altri girarono lungamente per aria, e discesero a terra. Vidi che andavano tanto dispersi, da non esservi pericolo che alcuno gli raccogliesse e ne capisse il mistero.

Scrissi poscia a Giuliano, e presi tutta la cura per non essere e per non apparire indispettito.

Scherzai sul suo timore ch' io portassi la sottigliezza di coscienza ad un grado non accordabile colla filosofia, e dissi che sospendesse almeno intorno a ciò i suoi giudizi. Lodai la professione ch' ei faceva di sincerità, l' assicurai che m' avrebbe trovato eguale a sè in questo riguardo, e soggiunsi che per dargliene prova io m' accingeva a difendere il Cristianesimo; «ben persuaso, diceva io, che come sarò sempre pronto ad udire amichevolmente tutte le vostre opinioni, così abbiate la liberalità d' udire in pace le mie.»

Quella difesa, io mi proponeva di farla a poco a poco, ed intanto la incominciava, analizzando cen fedeltà l' essenza del Cristianesimo: — culto di Dio, spoglio di superstizioni, — fratellanza fra gli uomini, — aspirazione perpetua alla virtù, — umiltà senza bassezza, — dignità senza orgoglio, — tipo, un Uomo-Dio! Che di più filosofico e di più grande?

Intendeva poscia di dimostrare, come tanta sapienza era

più o meno debolmente trasparsa a tutti coloro che coi lumi della ragione aveano cercato il vero, ma non s' era mai diffusa nell' universale; e come, venuto il divino Maestro sulla terra, diede segno stupendo di sè, operando, coi mezzi umanamente più deboli, quella diffusione. Ciò che sommi filosofi mai non poterono, l' abbattimento dell' idolatría, e la predicazione generale della fratellanza, s' eseguisce da pochi rozzi messaggeri. Allora l' emancipazione degli schiavi diviene ognor più frequente, e finalmente appare una civiltà senza schiavi, stato di società che agli antichi filosofi pareva impossibile.

Una rassegna della storia, da Gesù Cristo in qua, dovea per ultimo dimostrare, come la religione da lui stabilita s' era sempre trovata adatta a tutti i possibili gradi d' incivilimento. Quindi essere falso che, l' incivilimento continuando a progredire, il Vangelo non sia più accordabile con esso.

Scrissi a minutissimo carattere ed assai lungamente, ma non potei tuttavia andar molto oltre, chè mi mancò la carta. Lessi e rilessi quella mia introduzione, e mi parve ben fatta. Non v' era pure una frase di risentimento sui sarcasmi di Giuliano, e le espressioni di benevolenza abbondavano, ed aveale dettate il cuore già pienamente ricondotto a tolleranza.

Spedii la lettera, ed il mattino seguente ne aspettava con ansietà la risposta.

Tremerello venne, e mi disse:

— Quel signore non ha potuto scrivere, ma la prega di continuare il suo scherzo.

— Scherzo? sclamai. Eh, che non avrà detto scherzo! avrete capito male. —

Tremerello si strinse nelle spalle: — Avrò capito male.

— Ma vi par proprio che abbia detto scherzo?

— Come mi pare di sentire in questo punto i colpi di San Marco. — (Sonava appunto il campanone.) Bevvi il caffè e tacqui.

— Ma, ditemi: avea quel signore già letta tutta la mia lettera?

— Mi figuro di sì; perchè rideva, rideva come un matto, e facea di quella lettera una palla, e la gettava per aria, e quando gli dissi che non dimenticasse poi di distruggerla, la distrusse subito.

— Va benissimo. —

E restituii a Tremerello la chicchera, dicendogli che si conosceva che il caffè era stato fatto dalla siora Bettina.

— L' ha trovato cattivo?

— Pessimo.

— Eppur l' ho fatto io, e l' assicuro che l' ho fatto carico, e non v' erano fondi.

— Non avrò forse la bocca buona.

CAPO XXXIX.

Passeggiai tutta mattina fremendo. — Che razza d' uomo è questo Giuliano? Perchè chiamare la mia lettera uno scherzo? Perchè ridere e giocare alla palla con essa? Perchè non rispondermi pure una riga? Tutti gl' increduli son così! Sentendo la debolezza delle loro opinioni, se alcuno s' accinge a confutarle, non ascoltano, ridono, ostentano una superiorità d' ingegno, la quale non ha più bisogno d' esaminar nulla. Sciagurati! E quando mai vi fu filosofia senza esame, senza seriètà! Se è vero che Democrito ridesse sempre, egli era un buffone! — Ma ben mi sta: perchè imprendere questa corrispondenza? Ch' io mi facessi illusione un momento, era perdonabile. Ma quando vidi che colui insolentiva, non fui io uno stolto di scrivergli ancora?

Era risoluto di non più scrivergli. A pranzo, Tremerello prese il mio vino, se lo versò in un fiasco, e mettendoselo in saccoccia, — Oh, mi accorgo, disse, che ho qui della carta da darle. — E me la porse.

Se n' andò; ed io, guardando quella carta bianca, mi sentiva venire la tentazione di scrivere un' ultima volta a Giuliano, di congedarlo con una buona lezione sulla turpitudine dell' insolenza.

— Bella tentazione! dissi poi, rendergli disprezzo per disprezzo! fargli odiare vieppiù il Cristianesimo, mostrandogli in me cristiano impazienza ed orgoglio? — No, ciò non va. Cessiamo affatto il carteggio. — E se lo cesso così asciuttamente, non dirà colui del pari, che impazienza ed orgoglio mi vinsero? — Conviene scrivergli ancora una volta, e senza fiele. — Ma se posso scrivere senza fiele, non sarebbe meglio non darmi per inteso delle sue risate e del nome di scherzo ch' egli ha gratificato alla mia lettera? Non sarebbe meglio continuar buonamente la mia apologia del Cristianesimo?

Ci pensai un poco, e poi m' attenni a questo partito.

La sera spedii il mio piego, ed il mattino seguente ricevetti alcune righe di ringraziamento, molto fredde, però senza espressioni mordaci, ma anche senza il minimo cenno d' approvazione nè d' invito a proseguire.

Tal biglietto mi spiacque. Nondimeno fermai di non desistere sino al fine.

La mia tesi non potea trattarsi in breve, e fu soggetto di cinque o sei altre lunghe lettere, a ciscuna delle quali mi veniva risposto un laconico ringraziamento, accompagnato da qualche declamazione estranea al tema; ora imprecando i suoi nemici; ora ridendo d' averli imprecati, e dicendo esser naturale che i forti opprimano i deboli, e non rincrescergli altro che di non esser forte; ora confidandomi i suoi amori, e l' impero che questi esercitavano sulla sua tormentata immaginativa.

Nondimeno, all' ultima mia lettera sul Cristianesimo, ei diceva che mi stava apparecchiando una lunga risposta. Aspettai più d' una settimana, ed intanto ei mi scriveva ogni giorno di tutt' altro, e per lo più d' oscenità.

Lo pregai di ricordarsi la risposta di cui mi era debitore, e gli raccomandai di voler applicare il suo ingegno a pesar veramente tutte le ragioni ch' io gli avea portate.

Mi rispose alquanto rabbiosamente, prodigandosi gli attributi di *filosofo*, d' *uomo sicuro*, d' *uomo che non avea bisogno di pesar tanto per capire che le lucciole non erano lanterne*. E tornò a parlare allegramente d' avventure scandalose.

CAPO XL.

Io pazientava per non farmi dare del *bigotto* e dell' intollerante, e perchè non disperava che, dopo quella febbre d' erotiche buffonerie, venisse un periodo di serietà. Intanto gli andava manifestando la mia disapprovazione alla sua irriverenza per le donne, al suo profano modo di fare all' amore, e compiangeva quelle infelici ch' ei mi diceva essere state sue vittime.

Ei fingeva di creder poco alla mia disapprovazione, e ripeteva: *Checchè borbottiate d' immoralità, son certo di divertirvi co' miei racconti: — tutti gli uomini amano il piacere come io, ma non hanno la franchezza di parlarne senza velo: ve ne dirò tante che v' incanterò, e vi sentirete obbligato in coscienza d' applaudirmi.*

Ma, di settimana in settimana, ei non desisteva mai da queste infamie, ed io (sperando sempre ad ogni lettera di trovare altro tema, e lasciandomi attrarre dalla curiosità) leggeva tutto, e l' anima mia restava — non già sedotta — ma pur conturbata, allontanata da pensieri nobili e santi. Il

conversare cogli uomini degradati degrada, se non si ha una virtù molto maggiore della comune, molto maggiore della mia.

— Eccoti punito, diceva io a me stesso, della tua presunzione! Ecco ciò che si guadagna a voler fare il missionario senza la santità da ciò!

Un giorno mi risolsi a scrivergli queste parole:

— Mi sono sforzato finora di chiamarvi ad altri soggetti, e voi mi mandate sempre novelle, che vi dissi schiettamente dispiacermi. Se v' aggrada che favelliamo di cose più degne, continueremo la corrispondenza, altrimenti tocchiamoci la mano, e ciascuno se ne stia con sè. —

Fui per due giorni senza risposta, e dapprima ne gioii. — Oh benedetta solitudine! andava sclamando, quanto meno amara tu sei d' una conversazione inarmonica e snobilitante; Invece di crucciarmi leggendo impudenze, invece di faticarmi invano ad oppor loro l' espressione di aneliti che onorino l' umanità, tornerò a conversare con Dio, colle care memorie della mia famiglia e de' miei veri amici. Tornerò a leggere maggiormente la Bibbia, a scrivere i miei pensieri sulla tavola studiando il fondo del mio cuore e procacciando di migliorarlo, a gustare le dolcezze d' una melanconia innocente, mille volte preferibili ad immagini liete ed inique.

Tutte le volte che Tremerello entrava nel mio carcere mi diceva: — Non ho ancor risposta. — Va bene, rispondeva io.

Il terzo giorno mi disse: — Il signor N. N. è mezzo ammalato.

— Che ha?

— Non lo dice, ma è sempre steso sul letto, non mangia, non bee, ed è di mal umore. —

Mi commossi, pensando ch' egli pativa e non aveva alcuno che lo confortasse.

Mi sfuggì dalle labbra, o piuttosto dal cuore: — Gli scriverò due righe.

— Le porterò stasera, — disse Tremerello; e se ne andò.

Io era alquanto imbarazzato, mettendomi al tavolino. — Fo io bene a ripigliare il carteggio? Non benediceva io dianzi la solitudine come un tesoro racquistato? — Che incostanza è dunque la mia! — Eppure quell' infelice non mangia, non bee; sicuramente è ammalato. È questo il momento d' abbandonarlo? l' ultimo mio viglietto era aspro: avrà contribuito ad affliggerlo. Forse, ad onta dei nostri diversi modi di sentire, ei non avrebbe mai disciolta la nostra amicizia. Il mio viglietto gli sarà sembrato più malevolo che non era; ei l' avrà preso per un assoluto sprezzante congedo.

CAPO XLI.

Scrissi così:

— Sento che non istate bene, e me ne duole vivamente. Vorrei di tutto cuore esservi vicino, e prestarvi tutti gli uffici d' amico. Spero che la vostra poco buona salute sarà stata l' unico motivo del vostro silenzio, da tre giorni in qua. Non vi sareste già offeso del mio viglietto dell' altro dì? Lo scrissi, v' assicuro, senza la minima malevolenza, e col solo scopo di trarvi a più serii soggetti di ragionamento. Se lo scrivere vi fa male, mandatemi soltanto nuove esatte della vostra salute: io vi scriverò ogni giorno qualcosetta per distrarvi, e perchè vi sovvenga che vi voglio bene. —

Non mi sarei mai aspettato la lettera ch' ei mi rispose. Cominciava così: — Ti disdico l' amicizia: se non sai che fare della mia, io non so che fare della tua. Non sono uomo che perdoni offese; non sono uomo che, rigettato una volta, ritorni. Perchè mi sai infermo, ti riaccosti ipocritamente a me, sperando che la malattia indebolisca il mio spirito, e mi tragga ad ascoltare le tue prediche.... E andava innanzi di questo modo, vituperandomi con violenza, schernendomi, ponendo in caricatura tutto ciò ch' io gli avea detto di religione e di morale, protestando di vivere e di morire sempre lo stesso, cioè col più grand' odio e col più gran disprezzo contro tutte le filosofie diverse dalla sua.

Restai sbalordito!

— Le belle conversioni ch' io fo! dicev' io con dolore ed inorridendo. — Dio m' è testimonio se le mie intenzioni non erano pure! — No, queste ingiurie non le ho meritate! — Ebbene, pazienza; è un disinganno di più. Tal sia di colui, se s' immagina offese, per aver la voluttà di non perdonarle! Più di quel che ho fatto non sono obbligato di fare.

Tuttavia, dopo alcuni giorni, il mio sdegno si mitigò, e pensai che una lettera frenetica poteva essere stata frutto d' un esaltamento non durevole. — Forse ei già se ne vergogna, diceva io, ma è troppo altero da confessare il suo torto. Non sarebbe opera generosa, or ch' egli ha avuto tempo di calmarsi, lo scrivergli ancora?

Mi costava assai far tanto sacrifizio d' amor proprio, ma lo feci. Chi si umilia senza bassi fini non si degrada, qualunque ingiusto spregio gliene torni.

Ebbi per risposta una lettera meno violenta, ma non meno insultante. L' implacato mi diceva ch' egli ammirava la mia evangelica moderazione.

— Or dunque ripigliamo pure, proseguiva egli, la nostra corrispondenza; ma parliamo chiaro. Noi non ci amiamo.

Ci scriveremo per trastullare ciascuno se stesso, mettendo sulla carta liberamente tutto ciò che ci viene in capo: voi le vostre immaginazioni serafiche, ed io le mie bestemmie; voi le vostre estasi sulla dignità dell' uomo e della donna, io l' ingenuo racconto delle mie profanazioni; sperando io di convertir voi, e voi di convertir me. Rispondetemi, se vi piaccia il patto: —

Risposi: — Il vostro non è un patto, ma uno scherno. Abbondai in buon volere con voi. La coscienza non mi obbliga più ad altro, che ad augurarvi tutte le felicità per questa e per l' altra vita. —

Così finì la mia clandestina relazione con quell' uomo — chi sa? — forse più inasprito dalla sventura e delirante per disperazione, che malvagio.

CAPO XLII.

Benedissi un' altra volta davvero la solitudine, ed i miei giorni passarono di nuovo per alcun tempo senza vicende.

Finì la state; nell' ultima metà di settembre, il caldo scemava. Ottobre venne; io m' allegrava allora d' avere una stanza che nel verno doveva esser buona. Ecco una mattina il custode che mi dice, avere ordine di mutarmi di carcere.

— E dove si va?

— A pochi passi, in una camera più fresca.

— E perchè non pensarci quand' io moriva dal caldo, e l' aria era tutta zanzare ed il letto era tutto cimici?

— Il comando non è venuto prima.

— Pazienza, andiamo. —

Bench' io avessi assai patito in quel carcere, mi dolse di lasciarlo; non soltanto perchè nella fredda stagione doveva essere ottimo, ma per tanti perchè. Io v' avea quelle formiche, ch' io amava e nutriva con sollecitudine, se non fosse espressione ridicola, direi quasi paterna. Da pochi giorni, quel caro ragno di cui parlai, era, non so per qual motivo, emigrato; ma io diceva: — Chi sa che non si ricordi di me e non ritorni? — Ed or che me ne vado, ritornerà forse e troverà la prigione vuota, o se vi sarà qualch' altro ospite, potrebb' essere un nemico de' ragni, e raschiar giù colla pantofola quella bella tela, e schiacciare la povera bestia! Inoltre quella trista prigione non m' era stata abbellita dalla pietà della Zanze? A quella finestra s' appoggiava sì spesso, e lasciava cadere generosamente i bricioli de' *buzzolai* alle mie formiche. Lì solea sedere; qui mi fece il tal racconto; qui

il tal altro; là s'inchinava sul mio tavolino e le sue lagrime vi grondarono! —

Il luogo ove mi posero era pur sotto i piombi, ma a tramontana e ponente, con due finestre, una di qua, l'altra di là; soggiorno di perpetui raffreddori, e d'orribile ghiaccio ne' mesi rigidi.

La finestra a ponente era grandissima; quella a tramontanta era piccola ed alta, al di sopra del mio letto.

M'affacciai prima a quella, e vidi che metteva verso il palazzo del patriarca. Altre prigioni erano presso la mia, in un'ala di poca estensione a destra, ed in uno sporgimento di fabbricato che mi stava dirimpetto. In quello sporgimento stavano due carceri, una sull'altra. La inferiore aveva un finestrone enorme, pel quale io vedea dentro passeggiare un uomo signorilmente vestito. Era il signor Caporali di Cesena. Questi mi vide, mi fece qualche segno, e ci dicemmo i nostri nomi.

Volli quindi esaminare dove guardasse l'altra mia finestra. Posi il tavolino sul letto e sul tavolino una sedia, mi arrampicai sopra, e vidi essere a livello d'una parte del tetto del palazzo. Al di là del palazzo appariva un bel tratto della città e della laguna.

Mi fermai a considerare quella bella veduta, e udendo che s'apriva la porta, non mi mossi. Era il custode, il quale scorgendomi lassù arrampicato, dimenticò ch'io non poteva passare come un sorcio attraverso le sbarre, pensò ch'io tentassi di fuggire, e nel rapido istante del suo turbamento saltò sul letto, ad onta d'una sciatica che lo tormentava, e m'afferrò per le gambe, gridando come un'aquila.

— Ma non vedete, gli dissi, o smemorato, che non si può fuggire per causa di queste sbarre? Non capite che salii per sola curiosità?

— *Vedo, sior, vedo, capisco; ma la cali giù, le digo, la cali: queste le son tantazion de scappar.* —

E mi convenne discendere, e ridere.

CAPO XLIII.

Alle finestre delle prigioni laterali conobbi sei altri detenuti per cose politiche.

Ecco dunque che, mentre io mi disponeva ad una solitudine maggiore che in passato, io mi trovo in una specie di mondo. A principio m'increbbe, sia che il lungo vivere

romito avesse già fatta alquanto insocievole l' indole mia, sia che il dispiacente esito della mia conoscenza con Giuliano mi rendesse diffidente.

Nondimeno quel poco di conversazione che prendemmo a fare, parte a voce e parte a segni, parvemi in breve un beneficio, se non come stimolo ad allegrezza, almeno come divagamento. Della mia relazione con Giuliano non feci motto con alcuno. C' eravamo egli ed io dato parola d' onore, che il secreto resterebbe sepolto in noi. Se ne favello in queste carte, egli è perchè, sotto gli occhi di chiunque andassero, gli sarebbe impossibile indovinare chi, di tanti che giacevano in quelle carceri, fosse Giuliano.

Alle nuove mentovate conoscenze di concaptivi s' aggiunse un' altra che mi fu pure dolcissima.

Dalla finestra grande io vedeva, oltre lo sporgimento di carceri che mi stava in faccia, una estensione di tetti, ornata di cammini, d' altane, di campanili, di cupole, la quale andava a perdersi colla prospettiva del mare e del cielo. Nella casa più vicina a me, ch' era un' ala del patriarcato, abitava una buona famiglia, che acquistò diritti alla mia riconoscenza, mostrandomi coi suoi saluti la pietà ch' io le ispirava. Un saluto, una parola d' amore agl' infelici, è una gran carità!

Cominciò colà, da una finestra, ad alzare le sue manine verso me un ragazzetto di nove o dieci anni, e l' intesi gridare:

— Mamma, mamma, han posto qualcheduno lassù nei Piombi. O povero prigioniero, chi sei?

— Io sono Silvio Pellico, — risposi.

Un altro ragazzo più grandicello corse anch' egli alla finestra, e gridò:

— Tu sei Silvio Pellico?

— Sì, e voi, cari fanciulli?

— Io mi chiamo Antonio S.... e mio fratello, Giuseppe. —

Poi si voltava indietro, e diceva: — Che cos' altro debbo dimandargli?

Ed una donna, che suppongo essere stata lor madre, e stava mezzo nascosta, suggeriva parole gentili a que' cari figliuoli, ed essi le diceano, ed io ne li ringraziava colla più viva tenerezza.

Quelle conversazioni erano piccola cosa, e non bisognava abusarne, per non far gridare il custode; ma ogni giorno ripetevansi con mia grande consolazione, all' alba, a mezzodì e a sera. Quando accendevano il lume, quella donna chiudea la finestra, i fanciulli gridavano: «Buona notte, Silvio!«

ed ella, fatta coraggiosa dall' oscurità, ripetea con voce commossa: — Buona notte, Silvio! coraggio! —

Quando que' fanciulli faceano colazione o merenda, mi diceano: — Oh se potessimo darti del nostro caffè e latte! Oh se potessimo darti de' nostri *buzzolai!* Il giorno che andrai in libertà sovvengati di venirci a vedere! Ti daremo dei *buzzolai* belli e caldi, e tanti baci!

CAPO XLIV.

Il mese d' ottobre era la ricorrenza del più brutto de' miei anniversarii: io era stato arrestato il 13 di esso mese, dell' anno antecedente. Parecchie tristi memorie mi ricorrevano inoltre in quel mese. Due anni prima, in ottobre, s' era per funesto accidente annegato nel Ticino un valentuomo ch' io molto onorava. Tre anni prima, in ottobre, s' era involontariamente ucciso con uno schioppo Odoardo Briche, giovinetto ch' io amava quasi fosse stato mio figlio. A' tempi della mia prima gioventù, in ottobre, un' altra grave afflizione m' avea colpito.

Bench' io non sia superstizioso, il rincontrarsi fatalmente in quel mese ricordanze così infelici, mi rendea tristissimo.

Favellando dalla finestra con que' fanciulli e co' miei concaptivi, io mi fingea lieto, ma appena rientrato nel mio antro, un peso inenarrabile di dolore mi piombava sull' anima.

Prendea la penna per comporre qualche verso o per attendere ad altra cosa letteraria, ed una forza irresistibile parea costringermi a scrivere tutt' altro. Che? lunghe lettere ch' io non poteva mandare; lunghe lettere alla mia cara famiglia, nelle quali io versava tutto il mio cuore. Io le scriveva sul tavolino, e poi le raschiava. Erano calde espressioni di tenerezza, e rimembranze della felicità ch' io aveva goduto presso genitori, fratelli e sorelle così indulgenti, così amanti. Il desiderio ch' io sentiva di loro m' inspirava un' infinità di cose appassionate. Dopo avere scritto ore ed ore, mi restavano sempre altri sentimenti a svolgere.

Questo era, sotto una nuova forma, un ripetermi la mia biografia, ed illudermi ridipingendo il passato; un forzarmi a tener gli occhi sul tempo felice che non era più. Ma, oh Dio! quante volte, dopo aver rappresentato con animatissimo quadro un tratto della mia più bella vita, dopo avere inebbriata la fantasia fino a parermi ch' io fossi colle persone a cui parlava, mi ricordava repentinamente del presente, e mi cadea la penna ed inorridiva! Momenti veramente spaventosi

eran quelli! Aveali già provati altre volte, ma non mai con convulsioni pari a quelle che or m' assalivano.

Io attribuiva tali convulsioni e tali orribili angosce al troppo eccitamento degli affetti, a cagione della forma epistolare ch' io dava a quegli scritti, e del dirigerli a persone sì care.

Volli far altro, e non potea; volli abbandonare almeno la forma epistolare, e non potea. Presa la penna, e messomi a scrivere, ciò che ne risultava era sempre una lettera piena di tenerezza e di dolore.

— Non son io più libero del mio volere? andava dicendo. Questa necessità di fare ciò che non vorrei fare, è dessa uno stravolgimento del mio cervello? Ciò per l' addietro non m' accadeva. Sarebbe stata cosa spiegabile ne' primi tempi della mia detenzione; ma ora che sono naturato alla vita carceraria, ora che la fantasia dovrebbe essersi calmata su tutto, ora che mi son cotanto nutrito di riflessioni filosofiche e religiose, come divento io schiavo delle cieche brame del cuore, e pargoleggio così? Applichiamoci ad altro. —

Cercava allora di pregare, o d' opprimermi collo studio della lingua tedesca. Vano sforzo! Io m' accorgeva di tornar a scrivere un' altra lettera.

CAPO XLV.

Simile stato era una vera malattia; non so se debba dire, una specie di sonnambulismo. Era senza dubbio effetto d' una grande stanchezza, operata dal pensare e dal vegliare.

Andò più oltre. Le mie notti divennero costantemente insonni e per lo più febbrili. Indarno cessai di prendere caffè la sera; l' insonnia era la stessa.

Mi pareva che in me fossero due uomini, uno che voleva sempre scriver lettere, e l' altro che voleva far altro. Ebbene, diceva io, transigiamo, scrivi pur lettere, ma scrivile in tedesco; così impareremo quella lingua.

Quindi in poi scrivea tutto in un cattivo tedesco. Per tal modo almeno feci qualche progresso in quello studio.

Il mattino, dopo lunga veglia, il cervello spossato cadeva in qualche sopore. Allora sognava, o piuttosto delirava, di vedere il padre, la madre o altro mio caro disperarsi sul mio destino. Udiva di loro i più miserandi singhiozzi, e tosto mi destava singhiozzando e spaventato.

Talvolta in que' brevissimi sogni sembravami d' udire la madre consolare gli altri, entrando con essi nel mio carcere,

e volgermi le più sante parole sul dovere della rassegnazione; e, quand' io più mi rallegrava del suo coraggio e del coraggio degli altri, ella prorompeva improvvisamente in lagrime, e tutti piangevano. Niuno può dire quali strazi fossero allora quelli all' anima mia.

Per uscire di tanta miseria, provai di non andare più affatto a letto. Teneva acceso il lume l' intera notte, e stava al tavolino a leggere e scrivere. Ma che? Veniva il momento ch' io leggeva, destissimo, ma senza capir nulla, e che assolutamente la testa più non mi reggeva a comporre pensieri. Allora io copiava qualche cosa, ma copiava ruminando tutt' altro che ciò ch' io scriveva, ruminando le mie afflizioni.

Eppure s' io andava a letto, era peggio. Niuna posizione m' era tollerabile, giacendo: m' agitava convulso, e conveniva alzarmi. Ovvero se alquanto dormiva, que' disperanti sogni mi faceano più male del vegliare.

Le mie preci erano aride, e nondimeno io le ripeteva sovente; non con lungo orare di parole, ma invocando Dio! Dio unito all' uomo ed esperto degli umani dolori!

In quelle orrende notti, l' immaginativa mi s' esaltava talora in guisa, che pareami, sebbene svegliato, or d' udir gemiti nel mio carcere, or d' udir risa soffocate. Dall' infanzia in poi, non era mai stato credulo a streghe e folletti, ed or quelle risa e que' gemiti mi atterrivano, e non sapea come spiegar ciò, ed era costretto a dubitare s' io non fossi ludibrio d' incognite maligne potenze.

Più volte presi tremando il lume, e guardai se v' era alcuno sotto il letto che mi beffasse. Più volte mi venne il dubbio, che m' avessero tolto dalla prima stanza e trasportato in questa, perchè ivi fosse qualche trabocchello, ovvero nelle pareti qualche secreta apertura, donde i miei sgherri spiassero tutto ciò ch' io faceva, e si divertissero crudelmente a spaventarmi.

Stando al tavolino, or pareami che alcuno mi tirasse pel vestito, or che fosse data una spinta ad un libro, il quale cadeva a terra, or che una persona dietro me soffiasse sul lume per ispegnerlo. Allora io balzava in piedi, guardava intorno, passeggiava con diffidenza, e chiedeva a me stesso s' io fossi impazzato od in senno. Non sapea più che cosa di ciò ch' io vedeva e sentiva, fosse realtà od illusione, e sclamava con angoscia:

«*Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?*»

CAPO XLVI.

Una volta, andato a letto alquanto prima dell' alba, mi parve d' avere la più gran certezza d' aver messo il fazzoletto sotto il capezzale. Dopo un momento di sopore, mi destai al solito, e mi sembrava che mi strangolassero. Sento d'avere il collo strettamente avvolto. Cosa strana! Era avvolto col mio fazzeletto, legato forte a più nodi. Avrei giurato di non aver fatto que' nodi, di non aver toccato il fazzoletto, dacchè l' avea messo sotto il capezzale. Convien ch' io avessi operato sognando o delirando, senza più serbarne alcuna memoria; ma non potea crederlo, e d' allora in poi stava in sospetto ogni notte d' essere strangolato.

Capisco quanto simili vaneggiamenti debbano essere ridicoli altrui; ma a me che li provai faceano tal male, che ne raccapriccio ancora.

Si dileguavano ogni mattino; e finchè durava la luce del dì, io mi sentiva l' animo così rinfrancato contro que' terrori che mi sembrava impossibile di doverli mai più patire. Ma al tramonto del sole io cominciava a rabbrividire, e ciascuna notte riconduceva le brutte stravaganze della precedente.

Quanto maggiore era la mia debolezza nelle tenebre, tanto maggiori erano i miei sforzi durante il giorno, per mostrarmi allegro ne' colloquii co' compagni, co' due ragazzi del patriarcato, e co' miei carcerieri. Nessuno, udendomi scherzare com' io faceva, si sarebbe immaginato la misera infermità ch' io soffriva. Sperava con quegli sforzi di rinvigorirmi; ed a nulla giovavano. Quelle apparenze notturne, che di giorno io chiamava sciocchezze, la sera tornavano ad essere per me realtà spaventevoli.

Se avessi ardito, avrei supplicato la Commissione di mutarmi di stanza, ma non seppi mai indurmivi, temendo di far ridere.

Essendo vani tutti i raziocinii, tutti i proponimenti, tutti gli studii, tutte le preghiere, l' orribile idea d' essere totalmente e per sempre abbandonato da Dio s' impadronì di me.

Tutti que' maligni sofismi contro la Provvidenza, che, in istato di ragione, poche settimane prima, m' apparivano sì stolti, or vennero a frullarmi nel capo bestialmente, e mi sembrarono attendibili. Lottai contro questa tentazione parecchi dì, poi mi vi abbandonai.

Sconobbi la bontà della religione; dissi, come aveva udito dire da rabbiosi atei, e come testè Giuliano scriveami: — La religione non vale ad altro che ad indebolire le menti. — M' arrogai di credere che rinunciando a Dio, la mente mi si rinforzerebbe. Forsennata fiducia! Io negava Dio, e non sa-

pea negare gl' invisibili malefici enti, che sembravano circondarmi e pascersi de' miei dolori.

Come qualificare quel martirio? Basta egli il dire ch' era una malattia? od era egli, nello stesso tempo, un castigo divino per abbattere il mio orgoglio, e farmi conoscere che senza un lume particolare, io potea divenire incredulo come Giuliano, e più insensato di lui?

Checchè ne sia, Dio mi liberò di tanto male, quando meno me l' aspettava.

Una mattina, preso il caffè, mi vennero vomiti violenti, e coliche. Pensai che m' avessero avvelenato. Dopo la fatica de' vomiti, era tutto in sudore, e stetti a letto. Verso mezzogiorno m' addormentai, e dormii placidamente fino a sera.

Mi svegliai, sorpreso di tanta quiete; e, parendomi di non aver più sonno, m' alzai. — Stando alzato, diss' io, sarò più forte contro i soliti terrori.

Ma i terrori non vennero. Giubilai, e nella piena della mia riconoscenza, tornando a sentire Iddio, mi gettai a terra ad adorarlo, e chiedergli perdono d' averlo per più giorni negato. Quell' effusione di gioia esaurì le mie forze, e fermatomi in ginocchio alquanto, appoggiato ad una sedia, fui ripigliato dal sonno, e m' addormentai in quella posizione.

Di lì non so se ad un' ora o più ore, mi desto a mezzo, ma appena ho tempo di buttarmi vestito sul letto, e ridormo sino all' aurora. Fui sonnolento ancor tutto il giorno; la sera mi coricai presto, e dormii l' intera notte. Qual crisi erasi operata in me? Lo ignoro, ma io era guarito.

CAPO XLVII.

Cessarono le nausee che pativa da lungo tempo il mio stomaco, cessarono i dolori di capo, e mi venne un appetito straordinario. Io digeriva eccellentemente, e cresceva in forze. Mirabile Provvidenza! ella m' avea tolto le forze per umiliarmi; ella me le rendea perchè appressavasi l' epoca delle sentenze, e volea ch' io non soccombessi al loro annunzio.

Addì 24 novembre, uno de' nostri compagni, il dottor Foresti, fu tolto dalle carceri de' Piombi, e trasportato non sapevam dove. Il custode, sua moglie ed i secondini erano atterriti; niuno di loro volea darmi luce su questo mistero.

— E che cosa vuol ella sapere, diceami Tremerello, se nulla v' è di buono a sapere? Le ho detto già troppo, le ho detto già troppo.

— Su via, che serve il tacere? gridai raccapricciando; non v' ho capito? Egli è dunque condannato a morte?

— Chi?.... egli?.... il dottor Foresti?.... —

Tremerello esitava; ma la voglia di chiacchierare non era l' infima delle sue virtù.

— Non dica poi che son ciarlone; io non volea proprio aprir bocca su queste cose. Si ricordi che m' ha costretto.

— Sì, sì, v' ho costretto; ma, anima! ditemi tutto. Che n' è del povero Foresti?

— Ah, signore! gli fecero passare il ponte de' Sospiri! egli è nelle carceri criminali! La sentenza di morte è stata letta a lui e a due altri.

— E si eseguirà? quando? Oh miseri! E chi sono gli altri due?

— Non so altro, non so altro. Le sentenze non sono ancora pubblicate. Si dice per Venezia che vi saranno parecchie commutazioni di pena. Dio volesse che la morte non s' eseguisse per nessuno di loro! Dio volesse che, se non son tutti salvi da morte, ella almeno lo fosse! Io ho messo a lei tale affezione.... perdoni la libertà.... come se fosse un mio fratello! —

E se ne andò comosso. Il lettore può pensare in quale agitazione io mi trovassi tutto quel dì, e la notte seguente, e tanti altri giorni, che nulla di più potei sapere.

Durò l' incertezza un mese: finalmente le sentenze relative al primo processo furono pubblicate. Colpivano molte persone, nove delle quali erano condannate a morte, e poi per grazia a carcere duro, quali per vent' anni, quali per quindici (e ne' due casi doveano scontar la pena nella fortezza di Spielberg, presso la città di Brünn in Moravia), quali per dieci anni o meno (ed allora andavano nella fortezza di Lubiana).

L' essere stata commutata la pena a tutti quelli del primo processo, era egli argomento che la morte dovesse risparmiarsi anche a quelli del secondo? Ovvero l' indulgenza sarebbesi usata ai soli primi, perchè arrestati prima delle notificazioni che si pubblicarono contro le società secrete, e tutto il rigore cadrebbe sui secondi?

— La soluzione del dubbio non può esser lontana, diss' io; sia ringraziato il Cielo, che ho tempo di prevedere la morte e d' apparecchiarmivi.

CAPO XLVIII.

Era mio unico pensiero il morire cristianamente e col debito coraggio. Ebbi la tentazione di sottrarmi al patibolo col suicidio, ma questa sgombrò. — Qual merito evvi a non lasciarsi ammazzare da un carnefice, ma rendersi invece carnefice di sè? Per salvar l' onore? E non è fanciullaggine il credere che siavi più onore nel fare una burla al carnefice, che nel non fargliela, quando pur sia forza morire? — Anche se non fossi stato cristiano, il suicidio, riflettendovi, mi sarebbe sembrato un piacere sciocco, una inutilità.

— Se il termine della mia vita è venuto, m' andava io dicendo, non sono io fortunato, che sia in guisa da lasciarmi tempo per raccogliermi e purificare la coscienza con desiderii e pentimenti degni d' un uomo? Volgarmente giudicando, l' andare al patibolo è la peggiore delle morti; giudicando da savio, non è dessa migliore delle tante morti che avvengono per la malattia, con grande indebolimento d' intelletto, che non lascia più luogo a rialzar l' anima da pensieri bassi?

La giustezza di tal ragionamento mi penetrò sì forte nello spirito, che l' orror della morte, e di quella specie di morte, si dileguava interamente da me. Meditai molto sui sacramenti che doveano invigorirmi al solenne passo, e mi parea d' essere in grado di riceverli con tali disposizioni da provarne l' efficacia. Quell' altezza d' animo ch' io credea d' avere, quella pace, quell' indulgente affezione verso coloro che m' odiavano, quella gioia di poter sacrificare la mia vita alla volontà di Dio, le avrei io serbate s' io fossi stato condotto al supplizio? Ahi! che l' uomo è pieno di contraddizioni, e quando sembra essere più gagliardo e più santo, può cadere fra un istante in debolezza ed in colpa! Se allora io sarei morto degnamente, Dio solo il sa. Non mi stimo abbastanza da affermarlo.

Intanto la verisimile vicinanza della morte fermava su quest' idea siffattamente la mia immaginazione, che il morire pareami non solo possibile, ma significato da infallibile presentimento. Niuna speranza d' evitare questo destino penetrava più nel mio cuore, e ad ogni suono di pedate e di chiavi, ad ogni aprirsi della mia porta, io mi dicea: — Coraggio! forse vengono a prendermi per udire la sentenza. Ascoltiamola con dignitosa tranquillità e benediciamo il Signore.

Meditai ciò ch' io dovea scrivere per l' ultima volta alla mia famiglia, e partitamente al padre, alla madre, a ciascun dei fratelli e a ciascuna delle sorelle; e volgendo in mente quelle espressioni d' affetti sì profondi e sì sacri, io m' inte-

neriva con molta dolcezza, e piangeva, e quel pianto non infiacchiva la mia rassegnata volontà.

Come non sarebbe ritornata l' insonnia? Ma quanto era diversa dalla prima! Non udiva nè gemiti, nè risa nella stanza; non vaneggiava nè di spiriti, nè d' uomini nascosti. La notte m' era più deliziosa del giorno, perch' io mi concentrava di più nella preghiera. Verso le quattr' ore, io solea mettermi a letto, e dormiva placidamente circa due ore. Svegliatomi, stava in letto fino a tardi per riposare. M' alzava verso le undici.

Una notte, io m' era coricato alquanto prima del solito, ed avea dormito appena un quarto d' ora, quando, ridesto, m' apparve un' immensa luce nella parete in faccia a me. Temetti d' esser ricaduto ne' passati delirii; ma ciò ch' io vedeva non era un' illusione. Quella luce veniva dal finestruolo a tramontana, sotto il quale io giaceva.

Balzo a terra, prendo il tavolino, lo metto sul letto, vi sovrappongo una sedia, ascendo, — e veggo uno de' più belli e terribili spettacoli di foco, ch' io potessi immaginarmi.

Era un grande incendio, a un tiro di schioppo dalle nostre carceri. Prese alla casa ov' erano i forni pubblici, e la consumò.

La notte era oscurissima, e tanto più spiccavano que' vasti globi di fiamme e di fumo, agitati com' erano da furioso vento. Volavano scintille da tutte le parti, e sembrava che il cielo le piovesse. La vicina laguna rifletteva l' incendio. Una moltitudine di gondole andava e veniva. Io m' immaginava lo spavento ed il pericolo di quelli che abitavano nella casa incendiata e nelle vicine, e li compiangeva. Udiva lontane voci d' uomini e donne che si chiamavano: — Tognina! Momolo! Beppo! Zanze! — Anche il nome di Zanze mi sonò all' orecchio! Ve ne sono migliaia a Venezia; eppure io temeva che potesse essere quell' una, la cui memoria m' era sì soave! Fosse mai là quella sciagurata? e circondata forse dalle fiamme? Oh potessi scagliarmi a liberarla!

Palpitando, raccapricciando, ammirando, stetti sino all' aurora a quella finestra; poi discesi oppresso da tristezza mortale, figurandomi molto più danno che non era avvenuto. Tremerello mi disse non essere arsi se non i forni e gli annessi magazzini, con grande quantità di sacchi di farina.

CAPO XLIX.

La mia fantasia era ancora vivamente colpita dall' aver veduto quell' incendio, allorchè, poche notti appresso (io non era ancora andato a letto, e stava al tavolino studiando, e tutto intirizzito dal freddo), ecco voci poco lontane: erano quelle del custode, di sua moglie, de' loro figli, de' secondini: — *Il fogo! il fogo! Oh beata Vergine! oh noi perdui!*

Il freddo mi cessò in un istante: balzai tutto sudato in piedi, e guardai intorno se già si vedevano fiamme. Non se ne vedevano.

L' incendio per altro era nel palazzo stesso, in alcune stanze d' uffizio vicine alle carceri.

Uno de' secondini gridava: — *Ma, sior paron, cossa faremo de sti siori ingabbiai, se el fogo s' avanza?* —

Il custode rispondeva: — *Mi no gh' ho cor de lassarli abbrustolar. Eppur no se po averzer le preson, senza el permesso de la Commission. Anemo, digo, corrè dunque a dimandar sto permesso.* — *Vado de botto, sior, ma la risposta no sarà miga in tempo, sala.* —

E dov' era quella eroica rassegnazione ch' io teneami così sicuro di possedere, pensando alla morte? Perchè l' idea di bruciar vivo mi mettea la febbre? Quasichè ci fosse maggior piacere a lasciarsi stringer la gola, che a bruciare! Pensai a ciò, e mi vergognai della mia paura; stava per gridare al custode, che per carità m' aprisse, ma mi frenai. Nondimeno io avea paura.

— Ecco, diss' io, qual sarà il mio coraggio, se scampato dal fuoco, verrò condotto a morte! Mi frenerò, nasconderò altrui la mia viltà, ma tremerò. Se non che.... non è egli pure coraggio l' operare come se non si sentissero tremiti, e sentirli? Non è egli generosità lo sforzarsi di dar volentieri ciò che rincresce di dare? Non è egli obbedienza l' obbedire ripugnando?

Il trambusto nella casa del custode era sì forte, che indicava un pericolo sempre crescente. Ed il secondino, ito a chiedere la permissione di trarci di que' luoghi, non ritornava! Finalmente sembrommi d' intendere la sua voce. Ascoltai, e non distinsi le sue parole. Aspetto, spero; indarno! nessun viene. Possibile che non siasi conceduto di traslocarci in salvo dal foco? E se non ci fosse più modo di scampare? E se il custode e la sua famiglia stentassero a mettere in salvo se medesimi, e nessuno più pensasse ai poveri *ingabbiai?*

— Tant' è, ripigliava io, questa non è filosofia, questa

non è religione! Non farei io meglio d' apparecchiarmi a veder le fiamme entrare nella mia stanza e divorarmi!

Intanti i romori scemavano. A poco a poco non udii più nulla. E questo prova esser cessato l' incendio? Ovvero tutti quelli che poterono sarann' essi fuggiti, e non rimangono più qui, se non le vittime abbandonate a sì crudel fine?

La continuazione del silenzio mi calmò: conobbi che il foco doveva essere spento.

Andai a letto, e mi rimproverai come viltà l' affanno sofferto; ed or che non si trattava più di bruciare, m' increbbe di non esser bruciato, piuttosto che avere fra pochi giorni ad essere ucciso dagli uomini.

La mattina seguente, intesi da Tremerello qual fosse stato l' incendio, e risi della paura ch' ei mi disse avere avuta; quasi che la mia non fosse stata eguale o maggiore della sua.

CAPO L.

Addì 11 gennaio (1822), verso le 9 del mattino, Tremerello coglie un' occasione per venire da me, e tutto agitato mi dice:

— Sa ella che nell' isola di San Michele di Murano, qui poco lontano da Venezia, v' è una prigione dove sono forse più di cento carbonari?

— Me l' avete già detto altre volte. Ebbene.... che volete dire?.... Su, parlate. Havvene forse di condannati?

— Appunto.

— Quali?

— Non so.

— Vi sarebbe mai il mio infelice Maroncelli?

— Ah signore! non so chi vi sia. —

Ed andossene turbato, e guardandomi con atti di compassione.

Poco appresso viene il custode, accompagnato da' secondini e da un uomo ch' io non avea mai veduto. Il custode parea confuso. L' uomo nuovo prese la parola:

— Signore, la Commissione ha ordinato ch' ella venga con me.

— Andiamo, dissi; e voi dunque chi siete?

— Sono il custode delle carceri di San Michele, dov' ella dev' essere tradotta. —

Il custode de' Piombi consegnò a questo i denari miei, che egli avea nelle mani. Dimandai, ed ottenni la permis-

sione di far qualche regalo a' secondini. Misi in ordine la mia roba, presi la Bibbia sotto il braccio, e partii. Scendendo quelle infinite scale, Tremerello mi strinse furtivamente la mano; parea voler dirmi: — Sciagurato! tu sei perduto.

Uscimmo da una porta che mettea sulla laguna; e quivi era una gondola con due secondini del nuovo custode.

Entrai in gondola, ed opposti sentimenti mi commoveano: — un certo rincrescimento d' abbandonare il soggiorno dei Piombi, ove molto avea patito, ma ove pure io m'era affezionato ad alcuno, ed alcuno erasi affezionato a me, — il piacere di trovarmi, dopo tanto tempo di reclusione all' aria aperta, di vedere il cielo e la città e le acque, senza l' infausta quadratura delle inferriate, — il ricordarmi la lieta gondola che in tempo tanto migliore mi portava per quella laguna medesima, e le gondole del lago di Como e quelle del lago Maggiore, e le barchette del Po, e quelle del Rodano e della Senna!.... Oh ridenti anni svaniti! E chi era stato al mondo felice al pari di me?

Nato da' più amorevoli parenti, in quella condizione che non è povertà, e che avvicinandoti quasi egualmente al povero ed al ricco, t' agevola il vero conoscimento de' due stati, — condizione ch' io reputo la più vantaggiosa per coltivare gli affetti, — io, dopo un' infanzia consolata da dolcissime cure domestiche, era passato a Lione presso un vecchio cugino materno, ricchissimo e degnissimo delle sue ricchezze, ove tutto ciò che può esservi d' incanto per un cuore bisognoso d' eleganza e d' amore avea deliziato il primo fervore della mia gioventù: di lì tornato in Italia, e domiciliato co' genitori a Milano, avea proseguito a studiare ed amare la società ed i libri, non trovando che amici egregi, e lusinghevole plauso. Monti e Foscolo, sebbene avversarii fra loro, m' erano benevoli egualmente. M' affezionai più a quest' ultimo; e siffatto iracondo uomo, che colle sue asprezze provocava tanti a disamarlo, era per me tutto dolcezza e cordialità, ed io lo riveriva teneramente. Gli altri letterati d' onore m' amavano anch' essi, com' io li riamava. Niuna invidia, niuna calunnia m' assalí mai, od almeno erano di gente sì screditata che non potea nuocere. Alla caduta del regno d' Italia, mio padre avea riportato il suo domicilio a Torino, col resto della famiglia, ed io, procrastinando di raggiungere sì care persone, avea finito per rimanermi a Milano, ove tanta felicità mi circondava, da non sapermi indurre ad abbandonarla.

Fra altri ottimi amici, tre, in Milano, predominavano sul mio cuore, D. Pietro Borsieri, Monsig. Lodovico di Breme, ed il conte Luigi Porro Lambertenghi. Vi s' aggiunse in appresso il conte Federigo Confalonieri. Fattomi educatore di

due bambini di Porro, io era a quelli come un padre, ed al lor padre come un fratello. In quella casa affluiva tutto ciò non solo che avea di più colto la città, ma copia di ragguardevoli viaggiatori. Ivi conobbi la Staël, Schlegel, Davis, Byron, Hobbhouse, Brougham, e molti altri illustri di varie parti d' Europa. Oh quanto rallegra, e quanto stimola ad ingentilirsi, la conoscenza degli uomini di merito! Sì, io era felice! io non avrei mutata la mia sorte con quella d' un principe! — E da sorte sì gioconda balzare tra sgherri, passare di carcere in carcere, e finire per essere strozzato, o perire nei ceppi!

CAPO LI.

Volgendo tai pensieri, giunsi a San Michele, e fui chiuso in una stanza che avea la vista d' un cortile, della laguna e della bella isola di Murano. Chiesi di Maroncelli al custode, alla moglie sua, a quattro secondini. Ma mi faceano visite brevi e piene di diffidenza, e non voleano dirmi niente.

Nondimeno dove son cinque o sei persone, egli è difficile che non se ne trovi una vogliosa di compatire e di parlare. Io trovai tal persona, e seppi quanto segue:

Maroncelli, dopo essere stato lungamente solo, era stato messo col conte Cammillo Laderchi: quest' ultimo era uscito di carcere, da pochi giorni, come innocente, ed il primo tornava ad esser solo. De' nostri compagni erano anche usciti, come innocenti, il professor Gian-Domenico Romagnosi, ed il conte Giovanni Arrivabene. Il capitano Rezia ed il signor Canova erano insieme. Il professor Ressi giacea moribondo in un carcere vicino a quello di questi due.

— Di quelli che non sono usciti, diss' io, le condanne son dunque venute. E che s' aspetta a palesarcele? Forse che il povero Ressi muoia, o sia in grado d' udire la sentenza, non è vero?

— Credo di sì. —

Tutti i giorni io dimandava dell' infelice.

— Ha perduto la parola; — l' ha racquistata, ma vaneggia e non capisce; — dà pochi segni di vita; — sputa sovente sangue, e vaneggia ancora; — sta peggio; — sta meglio; — è in agonia. —

Tali risposte mi si diedero per più settimane. Finalmente una mattina mi si disse: — È morto! —

Versai una lagrima per lui, e mi consolai pensando ch' egli aveva ignorata la sua condanna!

Il dì seguente, 21 febbraio (1822), il custode viene a prendermi: erano le dieci antimeridiane. Mi conduce nella sala della Commissione, e si ritira. Stavano seduti, e si alzarono, il presidente, l' inquisitore e i due giudici assistenti.

Il presidente, con atto di nobile commiserazione, mi disse che la sentenza era venuta, e che il giudizio era stato terribile, ma già l' Imperatore l' aveva mitigato.

L' inquisitore mi lesse la sentenza: — Condannato a morte. — Poi lesse il rescritto imperiale: — La pena è commutata in quindici anni di carcere duro, da scontarsi nella fortezza di Spielberg.

Risposi: — Sia fatta la volontà di Dio! —

E mia intenzione era veramente di ricevere da cristiano questo orrendo colpo, e non mostrare nè nutrire risentimento contro chicchessia.

Il presidente lodò la mia tranquillità, e mi consigliò a serbarla sempre, dicendomi che da questa tranquillità potea dipendere l' essere forse, fra due o tre anni, creduto meritevole di maggior grazia. (Invece di due o tre, furono poi molti di più.)

Anche gli altri giudici mi volsero parole di gentilezza e di speranza. Ma uno di loro che nel processo m' era ognora sembrato molto ostile, mi disse alcun che di cortese che pur pareami pungente; e quella cortesia giudicai che fosse smentita pegli sguardi, ne' quali avrei giurato essere un riso di gioia e d' insulto.

Or non giurerei più che fosse così: posso benissimo essermi ingannato. Ma il sangue allora mi si rimescolò, e stentai a non prorompere in furore. Dissimulai, e mentre ancora mi lodavano della mia cristiana pazienza, io già l'aveva in secreto perduta.

— Dimani, disse l' inquisitore, ci rincresce di doverle annunciare la sentenza in pubblico; ma è formalità impreteribile.

— Sia pure, dissi.

— Da quest' istante le concediamo, soggiunse, la compagnia del suo amico. —

E, chiamato il custode, mi consegnarono di nuovo a lui, dicendogli che fossi messo con Maroncelli.

CAPO LII.

Qual dolce istante fu per l' amico e per me il rivederci, dopo un anno e tre mesi di separazione e di tanti dolori! Le

gioie dell' amicizia ci fecero quasi dimenticare per alcuni istanti la condanna.

Mi strappai nondimeno tosto dalle sue braccia, per prendere la penna e scrivere a mio padre. Io bramava ardentemente che l' annuncio della mia trista sorte giungesse alla famiglia da me, piuttosto che da altri, affinchè lo strazio di quegli amati cuori venisse temperato dal mio linguaggio di pace e di religione. I giudici mi promisero di spedir subito quella lettera.

Dopo ciò, Maroncelli mi parlò del suo processo, ed io del mio; ci confidammo parecchie carcerarie peripezie, andammo alla finestra, salutammo tre altri amici ch' erano alle finestre loro: due erano Canova e Rezia, che trovavansi insieme, il primo condannato a sei anni di carcere duro, ed il secondo a tre; il terzo era il dottor Cesare Armari che, ne' mesi precedenti, era stato mio vicino ne' Piombi. Questi non aveva avuto alcuna condanna, ed uscì poi dichiarato innocente.

Il favellare cogli uni e cogli altri fu piacevole distrazione per tutto il dì e tutta la sera. Ma andati a letto, spento il lume e fatto silenzio, non mi fu possibile dormire, la testa ardevami, ed il cuore sanguinava, pensando a casa mia. — Reggerebbero i miei vecchi genitori a tanta sventura? Basterebbero gli altri lor figli a consolarli? Tutti erano amati quanto io, e valeano più di me; ma un padre ed una madre trovano essi mai, ne' figli che lor restano, un compenso per quello che perdono?

Avessi solo pensato a' congiunti ed a qualche altra diletta persona! La lor ricordanza m' affliggeva e m' inteneriva. Ma pensai anche al creduto riso di gioia e d' insulto di quel giudice, al processo, al perchè delle condanne, alle passioni politiche, alla sorte di tanti miei amici .... e non seppi più giudicare con indulgenza alcuno de' miei avversari. Iddio mi metteva in una gran prova! Mio debito sarebbe stato di sostenerle con virtù. Non potei! non volli! La voluttà dell' odio mi piacque più del perdono; passai una notte d' inferno.

Il mattino, non pregai. L' universo mi pareva opera d' una potenza nemica del bene. Altre volte era già stato così calunniatore di Dio; ma non avrei creduto di ridivenirlo, e ridivenirlo in poche ore! Giuliano ne' suoi massimi furori non poteva essere più empio di me. Ruminando pensieri d' odio, principalmente quand' uno è percosso da somma sventura, la quale dovrebbe renderlo vieppiù religioso, — foss' egli anche stato giusto, — diventa iniquo. Sì, foss' egli anche stato giusto; perocchè non si può odiare senza superbia. E chi sei tu, o misero mortale, per pretendere che niun

tuo simile ti giudichi severamente? per pretendere che niuno ti possa far male di buona fede, credendo d' operare con giustizia? per lagnarti, se Dio permette che tu patisca piuttosto in un modo che in un altro?

Io mi sentiva infelice di non poter pregare; ma ove regna superbia, non rinviensi altro Dio che se medesimo.

Avrei voluto raccommandare ad un Supremo Soccorritore i miei desolati parenti, e più in Lui non credeva.

CAPO LIII.

Alle 9 antimeridiane, Maroncelli ed io fummo fatti entrare in gondola, e ci condussero in città. Approdammo al palazzo del Doge, e salimmo alle carceri. Ci misero nella stanza, ove pochi giorni prima era il signor Caporali; ignoro ove questi fosse stato tradotto. Nove o dieci sbirri sedeano a farci guardia, e noi, passeggiando, aspettavamo l' istante d' esser tratti in piazza. L' aspettazione fu lunga. Comparve soltanto a mezzodì l' inquisitore ad annunciarci che bisognava andare. Il medico si presentò, suggerendoci di bere un bicchierino d' acqua di menta; accettammo, e fummo grati, non tanto di questa, quanto della profonda compassione che il buon vecchio ci dimostrava. Era il dottor Dosmo. S' avanzò quindi il capo-sbirro, e ci pose le manette. Seguimmo lui, accompagnati dagli altri sbirri.

Scendemmo la magnifica scala *de' giganti*, ci ricordammo del Doge Marin Faliero, ivi decapitato, entrammo nel gran portone che dal cortile del palazzo mette sulla piazzetta, e qui giunti voltammo a sinistra verso la laguna. A mezza della piazzetta era il palco ove dovemmo salire. Dalla scala *dei giganti* fino a quel palco stavano due file di soldati tedeschi; passammo in mezzo ad esse.

Montati là sopra, guardammo intorno, e vedemmo in quell' immenso popolo il terrore. Per varie parti, in lontananza, schieravansi altri armati. Ci fu detto, esservi i cannoni colle micce accese dappertutto.

Ed era quella piazzetta, ove nel settembre 1820, un mese prima del mio arresto, un mendico aveami detto: — Questo è luogo di disgrazia!

Sovvennemi di quel mendico, e pensai: — Chi sa, che in tante migliaia di spettatori non siavi anch' egli, e forse mi ravvisi? —

Il capitano tedesco gridò che ci volgessimo verso il palazzo e guardassimo in alto. Obbedimmo, e vedemmo sulla

loggia un curiale con una carta in mano: era la sentenza. La lesse con voce elevata.

Regnò profondo silenzio sino all' espressione: *condannati a morte.* Allora s' alzò un generale mormorio di compassione. Successe nuovo silenzio per udire il resto della lettura. Nuovo mormorio s' alzò all' espressione: *condannati a carcere duro, Maroncelli per vent' anni, e Pellico per quindici.*

Il capitano ci fe' cenno di scendere. Gettammo un' altra volta lo sguardo intorno, e scendemmo. Rientrammo nel cortile, risalimmo lo scalone, tornammo nella stanza donde eravamo stati tratti, ci tolsero le manette, indi fummo ricondotti a San Michele.

CAPO LIV.

Quelli ch' erano stati condannati avanti noi, erano già partiti per Lubiana o per lo Spielberg, accompagnati da un commissario di Polizia. Ora aspettavasi il ritorno del medesimo commissario, perchè conducesse noi al destino nostro. Questo intervallo durò un mese.

La mia vita era allora, di molto favellare ed udir favellare, per distrarmi. Inoltre Maroncelli mi leggeva le sue composizioni letterarie, ed io gli leggeva le mie. Una sera lessi dalla finestra l' *Ester d' Engaddi* a Canova, Rezia ed Armari; e la sera seguente: l' *Iginia d' Asti.*

Ma la notte io fremeva e piangeva, e dormiva poco o nulla.

Bramava, e paventava ad un tempo, di sapere come la notizia del mio infortunio fosse stata ricevuta da' miei parenti.

Finalmente venne una lettera di mio padre. Qual fu il mio dolore, vedendo che l' ultima da me indirittagli non gli era stata spedita subito, come io aveva tanto pregato l' inquisitore! L' infelice padre, lusingatosi sempre che sarei uscito senza condanna, presa un giorno la gazzetta di Milano, vi trovò la mia sentenza! Egli stesso mi narrava questo crudele fatto, e mi lasciava immaginare quanto l' anima sua ne rimanesse straziata.

Oh come, insieme all' immensa pietà che sentii di lui, della madre e di tutta la famiglia, arsi di sdegno, perchè la lettera mia non fosse stata sollecitamente spedita! Non vi sarà stata malizia in questo ritardo, ma io la supposi infernale; io credetti di scorgervi un raffinamento di barbarie, un

desiderio che il flagello avesse tutta la gravezza possibile anche per gl' innocenti miei congiunti. Avrei voluto poter versare un mare di sangue, per punire questa sognata inumanità.

Or che giudico pacatamente, non la trovo verisimile. Quel ritardo non nacque, senza dubbio, da altro che da non curanza.

Furibondo qual io era, fremetti udendo che i miei compagni si proponeano di far la Pasqua prima di partire, e sentii ch' io non dovea farla, stante la niuna mia volontà di perdonare. Avessi dato questo scandalo!

CAPO LV.

Il commissario giunse alfine di Germania, e venne a dirci che fra due giorni partiremmo.

— Ho il piacere, soggiunse, di poter dar loro una consolazione. Tornando dallo Spielberg, vidi a Vienna S. M. l' imperatore, la quale mi disse che i giorni di pena di lor signori vuol valutarli, non di 24 ore, ma di 12. Con questa espressione intende significare, che la pena è dimezzata. —

Questo dimezzamento non ci venne poi mai annunziato officialmente; ma non v' era alcuna probabilità che il commissario mentisse, tanto più che non ci diede già quella nuova in segreto, ma conscia la Commissione.

Io non seppi neppur rallegrarmene. Nella mia mente erano poco meno orribili sett' anni e mezzo di ferri, che quindici anni. Mi pareva impossibile di vivere sì lungamente.

La mia salute era di nuovo assai misera. Pativa dolori di petto gravi, con tosse, e credea lesi i polmoni. Mangiava poco, e quel poco nol digeriva.

La partenza fu nella notte tra il 25 ed il 26 marzo. Ci fu permesso d' abbracciare il dottor Cesare Armari nostro amico. Uno sbirro c'incatenò trasversalmente la mano destra ed il piede sinistro, affinchè ci fosse impossibile fuggire. Scendemmo in gondola, e le guardie remigarono verso Fusina.

Ivi giunti, trovammo allestiti due legni. Montarono Rezia e Canova nell' uno; Maroncelli ed io nell' altro. In uno de'legni era co' due prigioni il commissario, nell' altro un sottocommissario cogli altri due. Compivano il convoglio sei o sette guardie di polizia, armate di schioppo e sciabola, distribuite parte dentro i legni, parte sulla cassetta del vetturino.

Essere costretto da sventura ad abbandonar la patria è sempre doloroso, ma abbandonarla incatenato, condotto in

climi orrendi, destinato a languire per anni fra sgherri, è cosa sì straziante che non v' ha termini per accennarla!

Prima di varcare le Alpi, vieppiù mi si facea cara d' ora in ora la mia nazione, stante la pietà che dappertutto ci dimostravano quelli che incontravamo. In ogni città, in ogni villaggio, per ogni sparso casolare, la notizia della nostra condanna essendo già pubblica da qualche settimana, eravamo aspettati. In parecchi luoghi, i commissari e le guardie stentavano a dissipare la folla che ci circondava. Era mirabile il benevolo sentimento che veniva palesato a nostro riguardo.

In Udine ci accadde una commovente sorpresa. Giunti alla locanda, il commissario fece chiudere la porta del cortile e respingere il popolo. Ci assegnò una stanza, e disse ai camerieri che ci portassero da cena e l' occorrente per dormire. Ecco un istante appresso entrare tre uomini, con materassi sulle spalle. Qual è la nostra meraviglia, accorgendoci che solo uno di loro è al servizio della locanda, e che gli altri sono due nostri conoscenti! Fingemmo d' ajutarli a por giù i materassi, e toccammo loro furtivamente la mano. Le lagrime sgorgavano dal cuore ad essi ed a noi. Oh quanto ci fu penoso di non poterle versare tra le braccia gli uni degli altri!

I commissarii non s' avvidero di quella pietosa scena, ma dubitai che una delle guardie penetrasse il mistero, nell' atto che il buon Dario mi stringeva la mano. Quella guardia era un veneto. Mirò in volto Dario e me, impallidì, sembrò tentennare se dovesse alzar la voce, ma tacque, e pose gli occhi altrove, dissimulando. Se non indovinò che quelli erano amici nostri, pensò almeno che fossero camerieri di nostra conoscenza.

CAPO LVI.

Il mattino partivamo d' Udine, ed albeggiava appena: quell' affettuoso Dario era già nella strada, tutto mantellato: ci salutò ancora, e ci seguì lungo tempo. Vedemmo anche una carrozza venirci dietro per due o tre miglia. In essa qualcheduno facea sventolare un fazzoletto. Alfine retrocesse. Chi sarà stato? Lo supponemmo.

Oh Iddio benedica tutte le anime generose, che non s' adontano d' amare gli sventurati! Ah, tanto più le apprezzo, dacchè, negli anni della mia calamità, ne conobbi pur di codarde, che mi rinnegarono, e credettero vantaggiarsi,

ripetendo improperii contro me. Ma quest' ultime furono poche, ed il numero delle prime non fu scarso.

M' ingannava, stimando che quella compassione che trovavamo in Italia dovesse cessare, laddove fossimo in terra straniera. Ah il buono è sempre compatriota degl' infelici! Quando fummo in paesi illirici e tedeschi avveniva lo stesso che ne' nostri. Questo gemito era universale: *arme Herren!* (poveri signori!)

Talvolta entrando in qualche paese, le nostre carrozze erano obbligate di fermarsi, avanti di decidere dove s'andasse ad alloggiare. Allora la popolazione si serrava intorno a noi, ed udivamo parole di compianto che veramente prorompevano dal cuore. La bontà di quella gente mi commoveva più ancora di quella de' miei connazionali. Oh come io era riconoscente a tutti! Oh quanto è soave la pietà de' nostri simili! Quanto è soave l' amarli!

La consolazione ch'io indi traea diminuiva persino i miei sdegni contro coloro ch' io nomava miei nemici.

— Chi sa, pensava io, se vedessi da vicino i loro volti, e s' essi vedessero me, e se potessi leggere nelle anime loro, ed essi nella mia, chi sa ch' io non fossi costretto a confessare non esservi alcuna scelleratezza in loro; ed essi, non esservene alcuna in me! chi sa che non fossimo costretti a compatirci a vicenda e ad amarci!

Pur troppo sovente gli uomini s' abborrono, perchè reciprocamente non si conoscono; e se scambiassero insieme qualche parola, uno darebbe fiducialmente il braccio all' altro.

Ci fermammo un giorno a Lubiana, ove Canova e Rezia furono divisi da noi, e condotti nel castello: è facile immaginarsi quanto questa separazione fosse dolorosa per tutti quattro.

La sera del nostro arrivo a Lubiana ed il giorno seguente, venne a farci cortese compagnia un signore che ci dissero, se io bene intesi, essere un segretario municipale. Era molto umano, e parlava affettuosamente e dignitosamente di religione. Dubitai che fosse un prete: i preti in Germania sogliono vestire affatto come i secolari. Era di quelle facce sincere che ispirano stima: m' increbbe di non poter fare più lunga conoscenza con lui, e m' incresce d' avere avuto la storditezza di dimenticare il suo nome.

Quanto dolce mi sarebbe anche di sapere il tuo nome, o giovinetta, che in un villagio della Stiria ci seguisti in mezzo alla turba, e poi quando la nostra carrozza dovette fermarsi alcuni minuti, ci salutasti con ambe mani, indi partisti col fazzoletto agli occhi, appoggiata al braccio d' un garzone mesto, che alle chiome biondissime parea tedesco, ma che

forse era stato in Italia ed avea preso amore alla nostra infelice nazione!

Quanto dolce mi sarebbe di sapere il nome di ciascun di voi, o venerandi padri e madri di famiglia, che in diversi luoghi vi accostaste a noi per dimandarci se avevamo genitori, ed intendendo che sì, impallidivate esclamando: oh, restituiscavi presto Iddio a que' miseri vecchi!

CAPO LVII.

Arrivammo al luogo della nostra destinazione il 10 d'aprile.

La città di Brünn è capitale della Moravia, ed ivi risiede il governatore delle due province di Moravia e Slesia. È situata in una valle ridente, ed ha un certo aspetto di ricchezza. Molte manifatture di panni prosperavano ivi allora, le quali poscia decaddero; la popolazione era di circa 30 mila anime.

Accosto alle sue mura, a ponente, s'alza un monticello, e sovr' esso siede l'infausta rocca di Spielberg, altre volte reggia de' signori di Moravia, oggi il più severo ergastolo della monarchia austriaca. Era cittadella assai forte, ma i Francesi la bombardarono e presero, a' tempi della famosa battaglia d'Austerlitz (il villaggio d'Austerlitz è a poca distanza). Non fu più ristaurata da poter servire di fortezza, ma si rifece una parte della cinta, ch' era diroccata. Circa trecento condannati, per lo più ladri ed assassini, sono ivi custoditi, quali a carcere *duro*, quali a *durissimo*.

Il carcere *duro* significa essere obbligati al lavoro, portare la catena a' piedi, dormire su nudi tavolacci, e mangiare il più povero cibo immaginabile. Il *durissimo* significa essere incatenati più orribilmente, con una cerchia di ferro intorno a' fianchi, e la catena infitta nel muro, in guisa che appena si possa camminare rasente il tavolaccio che serve di letto: il cibo è lo stesso, quantunque la legge dica: *pane ed acqua*.

Noi prigionieri di Stato, eravamo condannati al carcere duro.

Salendo per l'erta di quel monticello, volgevamo gli occhi indietro per dire addio al mondo, incerti se il baratro che vivi c'ingojava si sarebbe più schiuso per noi. Io era pacato esteriormente, ma dentro di me ruggiva. Indarno volea ricorrere alla filosofia per acquetarmi; la filosofia non avea ragioni sufficienti per me.

Partito di Venezia in cattiva salute, il viaggio m'aveva

stancato miseramente. La testa e tutto il corpo mi dolevano: ardea dalla febbre. Il male fisico contribuiva a tenermi iracondo, e probabilmente l' ira aggravava il male fisico.

Fummo consegnati al soprintendente dello Spielberg, ed i nostri nomi vennero da questo inscritti fra i nomi de' ladroni. Il commissario imperiale ripartendo ci abbracciò, ed era intenerito: — Raccomando a lor signori particolarmente la docilità, diss'egli; la minima infrazione alla disciplina può venir punita dal signor soprintendente con pene severe.

Fatta la consegna, Maroncelli ed io fummo condotti in un corridoio sotterraneo, dove ci s'apersero due tenebrose stanze non contigue. Ciascun di noi fu chiuso nel suo covile.

CAPO LVIII.

Acerbissima cosa, dopo aver già detto addio a tanti oggetti, quanto non si è più che in due amici, egualmente sventurati, ah sì! acerbissima cosa è il dividersi! Maroncelli nel lasciarmi vedeami infermo, e compiangeva in me un uomo ch' ei probabilmente non vedrebbe mai più: io compiangeva in lui un fiore splendido di salute, rapito forse per sempre alla luce vitale del sole. E quel fiore infatti oh come appassì! Rivide un giorno la luce, ma oh in quale stato!

Allorchè mi trovai solo in quell' orrido antro, e intesi serrarsi i catenacci, e distinsi al barlume che discendeva da alto finestruolo il nudo pancone datomi per letto ed una enorme catena al muro, m' assisi fremente su quel letto, e, presa quella catena, ne misurai la lunghezza, pensando fosse destinata per me.

Mezz'ora dappoi, ecco stridere le chiavi; la porta s'apre: il capo-carceriere mi portava una brocca d' acqua.

— Questo è per bere, disse con voce burbera; e domattina porterò la pagnotta.

— Grazie, buon uomo.

— Non sono buono, riprese.

— Peggio per voi, gli dissi sdegnato. — E questa catena, soggiunsi, è forse per me?

— Sì signore, se mai ella non fosse quieta, se infuriasse, se dicesse insolenze. Ma se sarà ragionevole, non le porremo altro che una catena a' piedi. Il fabbro la sta apparecchiando.

Ei passeggiava lentamente su e giù, agitando quel villano mazzo di grosse chiavi, ed io con occhio irato mirava la sua gigantesca, magra, vecchia persona; e, ad onta de' lineamenti

non volgari del suo volto, tutto in lui mi sembrava l'espressione odiosissima d'un brutale rigore!

Oh come gli uomini sono ingiusti, giudicando dall'apparenza e secondo le loro superbe prevenzioni! Colui ch'io m'immaginava agitasse allegramente le chiavi, per farmi sentire la sua trista podestà, colui ch'io riputava impudente per lunga consuetudine d'incrudelire, volgea pensieri di compassione, e certamente non parlava a quel modo con accento burbero, se non per nascondere questo sentimento. Avrebbe voluto nasconderlo, a fine di non parer debole, e per timore ch'io ne fossi indegno; ma nello stesso tempo, supponendo che forse io era più infelice che iniquo, avrebbe desiderato di palesarmelo.

Noiato della sua presenza, e più della sua aria da padrone, stimai opportuno d'umiliarlo, dicendogli imperiosamente, quasi a servitore:

— Datemi da bere. —

Ei mi guardò, e parea significare: — Arrogante! qui bisogna divezzarsi dal comandare.

Ma tacque, chinò la sua lunga schiena, prese in terra la brocca, e me la porse. M'avvidi, pigliandola, ch'ei tremava, e attribuendo quel tremito alla sua vecchiezza, un misto di pietà e di reverenza temperò il mio orgoglio.

— Quanti anni avete? gli dissi con voce amorevole.

— Settantaquattro, signore: ho già veduto molte sventure e mie ed altrui. —

Questo cenno sulle sventure sue ed altrui fu accompagnato da nuovo tremito, nell'atto ch'ei ripigliava la brocca; e dubitai fosse effetto, non della sola età, ma d'un certo nobile perturbamento. Siffatto dubbio cancellò dall'anima mia l'odio che il suo primo aspetto m'avea impresso.

— Come vi chiamate? gli dissi.

— La fortuna, signore, si burlò di me, dandomi il nome d'un grand'uomo. Mi chiamo Schiller. —

Indi in poche parole mi narrò qual fosse il suo paese, quale l'origine, quali le guerre vedute, e le ferite riportate.

Era svizzero, di famiglia contadina: avea militato contro a' Turchi sotto il general Laudon a' tempi di Maria Teresa e di Giuseppe II, indi in tutte le guerre dell'Austria contro alla Francia, sino alla caduta di Napoleone.

CAPO LIX.

Quando d'un uomo, che giudicammo dapprima cattivo, concepiamo migliore opinione, allora, badando al suo viso, alla sua voce, a'suoi modi, ci pare di scoprire evidenti segni d'onestà. È questa scoperta una realtà? Io la sospetto illusione. Questo stesso viso, quella stessa voce, quegli stessi modi ci pareano, poc'anzi, evidenti segni di bricconeria. S'è mutato il nostro giudizio sulle qualità morali, e tosto mutano le conclusioni della nostra scienza fisionomica. Quante facce veneriamo, perchè sappiamo che appartennero a valentuomini, le quali non ci sembrerebbero punto atte ad ispirare venerazione, se fossero appartenute ad altri mortali! E così viceversa. Ho riso una volta d'una signora che vedendo un' immagine di Catilina, e confondendolo con Collatino, sognava di scorgervi il sublime dolore di Collatino per la morte di Lucrezia. Eppure siffatte illusioni sono comuni.

Non già che non vi sieno facce di buoni, le quali portano benissimo impresso il carattere di bontà, e non vi sieno facce di ribaldi che portano benissimo impresso quello di ribalderia; ma sostengo che molte havvene di dubbia espressione.

In somma, entratomi alquanto in grazia il vecchio Schiller, lo guardai più attentamente di prima, e non mi dispiacque più. A dir vero, nel suo favellare, in mezzo a certa rozzezza, eranvi anche tratti d'anima gentile.

— Caporale qual sono, diceva egli, m'è toccato per luogo di riposo il tristo ufficio di carceriere: e Dio sa, se non mi costa assai più rincrescimento che il rischiare la vita in battaglia. —

Mi pentii d'avergli testè dimandato con alterigia da bere. — Mio caro Schiller, gli dissi stringendogli la mano, voi lo negate indarno, io conosco che siete buono, e poichè sono caduto in questa avversità, ringrazio il Cielo di avermi dato voi per guardiano. —

Egli ascoltò le mie parole, scosse il capo, indi rispose, fregandosi la fronte, come uomo che ha un pensiero molesto:

— Io sono cattivo, o signore; mi fecero prestare un giuramento, a cui non mancherò mai. Sono obbligato a trattare tutti i prigionieri, senza riguardo alla loro condizione, senza indulgenza, senza concessione d'abusi, e tanto più i prigionieri di Stato. L'imperatore sa quello che fa; io debbo obbedirgli.

— Voi siete un brav' uomo, ed io rispetterò ciò che

riputate debito di coscienza. Chi opera per sincera coscienza può errare, ma è puro innanzi a Dio.

— Povero signore! abbia pazienza, e mi compatisca. Sarò ferreo ne' miei doveri, ma il cuore.... il cuore è pieno di rammarico di non poter sollevare gl' infelici. Questa è la cosa ch' io volea dirle. —

Ambi eravamo commossi. Mi supplicò d' essere quieto, di non andare in furore, come fanno spesso i condannati, di non costringerlo a trattarmi duramente.

Prese poscia un accento ruvido, quasi per celarmi una parte della sua pietà, e disse:

— Or bisogna ch' io me ne vada. —

Poi tornò indietro, chiedendomi da quanto tempo io tossissi così miseramente com' io faceva, e scagliò una grossa maledizione contro il medico, perchè non veniva in quella sera stessa a visitarmi.

— Ella ha una febbre da cavallo, soggiunse; io me ne intendo. Avrebbe d' uopo almeno d' un paglericcio ma finchè il medico non l' ha ordinato, non possiamo darglielo. —

Uscì, richiuse la porta, ed io mi sdrajai sulle dure tavole, febbricitante sì e con forte dolore di petto, ma meno fremente, meno nemico degli uomini, meno lontano da Dio.

CAPO LX.

A sera venne il soprintendente, accompagnato da Schiller, da un altro caporale e da due soldati, per fare una perquisizione.

Tre perquisizioni quotidiane erano prescritte: una a mattina, una a sera, una a mezzanotte. Visitavano ogni angolo della prigione, ogni minuzia; indi gl' inferiori uscivano, ed il soprintendente (che mattina e sera non mancava mai) si fermava a conversare alquanto con me.

La prima volta che vidi quel drappello, uno strano pensiero mi venne. Ignaro ancora di quei molesti usi, e delirante dalla febbre, immaginai che mi movessero contro per trucidarmi, e afferrai la lunga catena che mi stava vicino, per rompere la faccia al primo che mi s' appressasse.

— Che fa ella? disse il soprintendente. Non veniamo per farle alcun male. Questa è una visita di formalità a tutte le carceri, a fine di assicurarci che nulla siavi d' irregolare. —

Io esitava; ma quando vidi Schiller avanzarsi verso me e tendermi amicamente la mano, il suo aspetto paterno m'ispirò

fiducia: lasciai andare la catena, e presi quella mano fra le mie.

— Oh come arde! diss' egli al soprintendente. Si potesse almeno dargli un paglericcio! —

Pronunciò queste parole con espressione di sì vero, affettuoso cordoglio, che ne fui intenerito.

Il soprintendente mi tastò il polso, mi compianse: era uomo di gentili maniere, ma non osava prendersi alcun arbitrio.

— Qui tutto è rigore anche per me, diss' egli. Se non eseguisco alla lettera ciò ch' è prescritto, rischio d' essere sbalzato dal mio impiego. —

Schiller allungava le labbra, ed avrei scommesso ch' ei pensava tra sè: — S' io fossi soprintendente non porterei la paura fino a quel grado; nè il prendersi un arbitrio così giustificato dal bisogno, e così innocuo alla monarchia, potrebbe mai riputarsi gran fallo.

Quando fui solo, il mio cuore, da qualche tempo incapace di profondo sentimento religioso, s' intenerì e pregò. Era una preghiera di benedizioni sul capo di Schiller, ed io soggiungeva a Dio: — Fa ch' io discerna pure negli altri qualche dote che loro m' affezioni; io accetto tutti i tormenti del carcere, ma deh, ch' io ami! deh, liberami dal tormento d' odiare i miei simili!

A mezzanotte udii molti passi nel corridoio. Le chiavi stridono, la porta s' apre. È il caporale con due guardie, per la visita.

— Dov' è il mio vecchio Schiller? — diss' io con desiderio. Ei s' era fermato nel corridoio.

— Son qua, son qua, — rispose.

E venuto presso al tavolaccio, tornò a tastarmi il polso, chinandosi inquieto a guardarmi, come un padre sul letto del figliuolo infermo.

— Ed or che me ne ricordo, dimani è giovedì! borbottava egli; pur troppo giovedì!

— E che volete dire con ciò?

— Che il medico non suol venire, se non le mattine del lunedì, del mercoledì e del venerdì, e che dimani pur troppo non verrà.

— Non v' inquietate per ciò.

— Ch' io non m' inquieti, ch' io non m' inquieti! In tutta la città non si parla d' altro che dell' arrivo di lor signori: il medico non può ignorarlo. Perchè diavolo non ha fatto lo sforzo straordinario di venire una volta di più?

— Chi sa che non venga dimani, sebben sia giovedì? —

Il vecchio non disse altro, ma mi serrò la mano con forza bestiale, e quasi da storpiarmi. Benchè mi facesse male, n'ebbi

piacere. Simile al piacere che prova un innamorato, se avviene che la sua diletta, ballando, gli pesti un piede: griderebbe quasi dal dolore, ma invece le sorride e si stima beato.

CAPO LXI.

La mattina del giovedì, dopo una pessima notte, indebolito, rotte le ossa dalle tavole, fui preso da abbondante sudore. Venne la visita. Il soprintendente non v'era: siccome quell'ora gli era incomoda, ei veniva poi alquanto più tardi.

Dissi a Schiller: — Sentite come sono inzuppato di sudore; ma già mi si raffredda sulle carni; avrei bisogno subito di mutar camicia.

— Non si può! — gridò con voce brutale.

Ma fecemi secretamente cenno cogli occhi e colla mano. Usciti il caporale e le guardie, ei tornò a farmi un cenno nell'atto che chiudeva la porta.

Poco appresso ricomparve, portandomi una delle sue camicie, lunga due volte la mia persona.

— Per lei, diss' egli, è un po' lunga, ma or qui non ne ho altre.

— Vi ringrazio, amico, ma siccome ho portato allo Spielberg un baule pieno di biancheria, spero che non mi si ricuserà l'uso delle mie camicie: abbiate la gentilezza d'andare al soprintendente a chiedere una di quelle.

— Signore, non è permesso di lasciarle nulla della sua biancheria. Ogni sabbato le si darà una camicia della casa, come agli altri condannati.

— Onesto vecchio, dissi, voi vedete in che stato sono; è poco verisimile ch'io più esca vivo di qui: non potrò mai ricompensarvi di nulla.

— Vergogna, signore! sclamò, vergogna! Parlare di ricompensa a chi non può rendere servigi! a chi appena può imprestare furtivamente ad un infermo di che asciugarsi il corpo grondante di sudore! —

E gettatami sgarbatamente addosso la sua lunga camicia, se n'andò brontolando, e chiuse la porta con uno strepito da arrabbiato.

Circa due ore più tardi mi portò un tozzo di pan nero.

— Questa, disse, è la porzione per due giorni.

Poi si mise a camminare fremendo.

— Che avete? gli dissi. Siete in collera con me? Ho pure accettata la camicia che mi favoriste.

— Sono in collera col medico, il quale, benchè oggi sia giovedì, potrebbe pur degnarsi di venire!

— Pazienza! — dissi.

Io diceva «Pazienza!» ma non trovava modo di giacer così sulle tavole, senza neppure un guanciale: tutte le mie ossa doloravano.

Alle ore undici, mi fu portato il pranzo da un condannato, accompagnato da Schiller. Componevano il pranzo due pentolini di ferro, l'uno contenente una pessima minestra, l'altro legumi conditi con salsa tale, che il solo odore metteva schifo.

Provai d'ingojare qualche cucchiajo di minestra: non mi fu possibile.

Schiller mi ripeteva: — Si faccia animo; procuri d'avvezzarsi a questi cibi; altrimenti le accadrà, come è già accaduto ad altri, di non mangiucchiare se non un po' di pane, e di morir quindi di languore. —

Il venerdì mattina, venne finalmente il dottor Bayer. Mi trovò febbre, m'ordinò un paglericcio, ed insistè perch'io fossi tratto di quel sotterraneo e trasportato al piano superiore. Non si poteva, non v'era luogo. Ma fattone relazione al conte Mitrowsky, governatore delle due provincie, Moravia e Slesia, residente in Brünn, questi rispose che, stante la gravezza del mio male, l'intento del medico fosse eseguito.

Nella stanza che mi diedero penetrava alquanto di luce; ed arrampicandomi alle sbarre dell'angusto finestruolo, io vedeva la sottoposta valle, un pezzo della città di Brünn, un sobborgo con molti orticelli, il cimitero, il laghetto della Certosa, ed i selvosi colli che ci divideano da' famosi campi d'Austerlitz.

Quella vista m'incantava. Oh quanto sarei stato lieto, se avessi potuto dividerla con Maroncelli!

CAPO LXII.

Ci si facevano intanto i vestiti da prigioniero. Di lì a cinque giorni mi portarono il mio.

Consisteva in un paio di pantaloni di ruvido panno, a destra color grigio, e a sinistra color cappuccino; un giustacuore di due colori egualmente collocati, ed un giubbettino di simili due colori, ma collocati oppostamente, cioè il cappuccino a destra ed il grigio a sinistra. Le calze erano di grossa lana; la camicia, di tela di stoppa piena di pungenti

stecchi, — un vero cilicio: al collo una pezzuola di tela pari a quella della camicia. Gli stivaletti erano di cuoio non tinto, allacciati. Il cappello era bianco.

Compivano questa divisa i ferri a' piedi, cioè una catena da una gamba all' altra, i ceppi della quale furono fermati con chiodi che si ribadirono sopra un' incudine. Il fabbro che mi fece questa operazione disse ad una guardia, credendo ch' io non capissi il tedesco: — Malato com' egli è, si poteva risparmiargli questo giuoco; non passano due mesi, che l' angelo della morte viene a liberarlo.

— *Möchte es sein!* (fosse pure!) — gli diss' io, battendogli colla mano sulla spalla.

Il pover' uomo strabalzò e si confuse; poi disse:

— Spero che non sarò profeta, e desidero ch' ella sia liberata da tutt' altro angelo.

— Piuttosto che vivere così, non vi pare, gli risposi, che sia benvenuto anche quello della morte? —

Fece cenno di sì col capo, e se ne andò compassionandomi.

Io avrei veramente volentieri cessato di vivere, ma non era tentato di suicidio. Confidava che la mia debolezza di polmoni fosse già tanto rovinosa da sbrigarmi presto. Così non piacque a Dio. La fatica del viaggio m'avea fatto assai male: il riposo mi diede qualche giovamento.

Un istante dopo che il fabbro era uscito, intesi suonare il martello sull' incudine nel sotterraneo. Schiller era ancora nella mia stanza.

— Udite que' colpi, gli dissi. Certo, si mettono i ferri al povero Maroncelli. —

E ciò dicendo, mi si serrò talmente il cuore, che vacillai, e se il buon vecchio non m'avesse sostenuto, io cadeva. Stetti più di mezz' ora in uno stato che parea svenimento, eppur non era. Non potea parlare, i miei polsi battevano appena, un sudor freddo m' inondava da capo a piedi, e ciò non ostante intendeva tutte le parole di Schiller, ed avea vivissima la ricordanza del passato e la cognizione del presente.

Il comando del soprintendente e la vigilanza delle guardie avean tenuto fino allora tutte le vicine carceri in silenzio. Tre o quattro volte io avea inteso intonarsi qualche cantilena italiana, ma tosto era soppressa dalle grida delle sentinelle. Ne avevamo parecchie sul terrapieno sottoposto alle nostre finestre, ed una nel medesimo nostro corridoio, la quale andava continuamente orecchiando alle porte e guardando agli sportelli, per proibire i romori.

Un giorno, verso sera (ogni volta che ci penso mi si rinnovano i palpiti che allora mi si destarono) le sentinelle,

per felice caso, furono meno attente, ed intesi spiegarsi e proseguirsi, con voce alquanto sommessa ma chiara, una cantilena nella prigione contigua alla mia.

Oh qual gioia, qual commozione m'invase!

M'alzai dal paglericcio, tesi l'orecchio, e quando tacque proruppi in irresistibile pianto.

— Chi sei, sventurato? gridai, chi sei? Dimmi il tuo nome. Io sono Silvio Pellico.

— Oh Silvio! gridò il vicino, io non ti conosco di persona, ma t'amo da gran tempo. Accostati alla finestra, e parliamoci a dispetto degli sgherri. —

M'aggrappai alla finestra, egli mi disse il suo nome, e scambiammo qualche parola di tenerezza.

Era il conte Antonio Oroboni, nativo di Fratta presso Rovigo, giovine di ventinove anni.

Ahi, fummo tosto interrotti da minacciose urla delle sentinelle! Quella del corridoio picchiava forte col calcio dello schioppo, ora all' uscio d'Oroboni, ora al mio. Non volevamo, non potevamo obbedire; ma pure le maledizioni di quelle guardie erano tali, che cessammo, avvertendoci di ricominciare, quando le sentinelle fossero mutate.

CAPO LXIII.

Speravamo — e così infatti accade — che parlando più piano ci potremmo sentire, e che talvolta capiterebbero sentinelle pietose, le quali fingerebbero di non accorgersi del nostro cicaleccio. A forza d'esperimenti, imparammo un modo d'emettere la voce tanto dimesso, che bastava alle nostre orecchie, ed o sfuggiva alle altrui, o si prestava ad essere dissimulato. Bensì avveniva a quando a quando, che avessimo ascoltatori d'udito più fino, o che ci dimenticassimo d'essere discreti nella voce. Allora tornavano a toccarci urla e picchiamenti agli usci, e, ciò ch'era peggio, la collera del povero Schiller e del soprintendente.

A poco a poco perfezionammo tutte le cautele, cioè di parlare piuttosto in certi quarti d'ora che in altri, piuttosto quando v'erano le tali guardie che quando v'erano le tali altre, e sempre con voce moderatissima. Sia eccellenza della nostr' arte, sia in altrui un' abitudine di condiscendenza che s' andava formando, finimmo per potere ogni giorno conversare assai, senza che alcun superiore più avesse quasi mai a garrirci.

Ci legammo di tenera amicizia. Mi narrò la sua vita, gli narrai la mia; le angoscie e consolazioni dell' uno divenivano angosce e consolazioni dell' altro. Oh di quanto conforto ci eravamo a vicenda! Quante volte, dopo una notte insonne, ciascuno di noi andando il mattino alla finestra, e salutando l' amico, ed udendone le care parole, sentiva in cuore addolcirsi la mestizia e raddoppiarsi il coraggio! Uno era persuaso d' essere utile all' altro, e questa certezza destava una dolce gara d' amabilità ne' pensieri, e quel contento che ha l' uomo, anche nella miseria, quando può giovare al suo simile.

Ogni colloquio lasciava il bisogno di continuazione, di schiarimenti; era uno stimolo vitale, perenne all' intelligenza, alla memoria, alla fantasia, al cuore.

Al principio, ricordandomi di Giuliano, io diffidava della costanza di questo nuovo amico. Io pensava: — finora non ci è accaduto di trovarci discordi; da un giorno all' altro posso dispiacergli in alcuna cosa, ed ecco che mi manderà alla malora.

Questo sospetto ben presto cessò. Le nostre opinioni concordavano su tutti i punti essenziali. Se non che ad un' anima nobile, ardente di generosi sensi, indomita dalla sventura, egli univa la più candida e piena fede nel Cristianesimo, mentre questa in me da qualche tempo vacillava e talora pareami affatto estinta.

Ei combatteva i miei dubbi con giustissime riflessioni e con molto amore: io sentiva ch' egli avea ragione e gliela dava, ma i dubbi tornavano. Ciò avvenne a tutti quelli che non hanno il Vangelo nel cuore, a tutti quelli che odiano altrui, ed insuperbiscono di sè. La mente vede un istante il vero, ma siccome questo non le piace, lo discrede l' istante appresso, sforzandosi di guardare altrove.

Oroboni era valentissimo a volgere la mia attenzione sui motivi che l' uomo ha d' essere indulgente verso i nemici. Io non gli parlava di persona abborrita, ch' ei non prendesse destramente a difenderla, e non già solo colle parole, ma anche coll' esempio. Parecchi gli avean nociuto. Ei ne gemeva, ma perdonava a tutti, e se poteva narrarmi qualche lodevole tratto d'alcuno di loro, lo facea volentieri.

L' irritazione che mi dominava e mi rendea irreligioso dalla mia condanna in poi, durò ancora alcune settimane; indi cessò affatto. La virtù d'Oroboni m' aveva invaghito. Industriandomi di raggiungerla, mi misi almeno sulle sue tracce. Allorchè potei di nuovo pregare sinceramente per tutti e non più odiare nessuno, i dubbi sulla fede sgombrarono: *Ubi charitas et amor, Deus ibi est.*

CAPO LXIV.

Per dir vero, se la pena era severissima ed atta ad irritare, avevamo nello stesso tempo la rara sorte, che buoni fossero tutti coloro che vedevamo. Essi non potevano alleggerire la nostra condizione, se non con benevole e rispettose maniere; ma queste erano usate da tutti. Se v' era qualche ruvidezza nel vecchio Schiller, quanto non era compensata dalla nobiltà del suo cuore! Persino il miserabile Kunda (quel condannato che ci portava il pranzo, e tre volte al giorno l'acqua) voleva che ci accorgessimo che ci compativa. Ei ci spazzava la stanza due volte la settimana. Una mattina spazzando colse il momento che Schiller s' era allontanato due passi dalla porta, e m'offerse un pezzo di pan bianco. Non l'accettai, ma gli strinsi cordialmente la mano. Quella stretta di mano lo commosse. Ei mi disse in cattivo tedesco (era polacco): — Signore, le si dà ora così poco da mangiare, ch' ella sicuramente patisce la fame. —

Assicurai di no, ma io assicurava l'incredibile.

Il medico, vedendo che nessuno di noi potea mangiare quella qualità di cibi che ci aveano dato ne' primi giorni, ci mise tutti a quello che chiamano *quarto di porzione*, cioè al vitto dell' ospedale. Erano tre minestrine leggerissime al giorno, un pezzettino d'arrosto d'agnello da ingojarsi in un boccone, e forse tre once di pan bianco. Siccome la mia salute s' andava facendo migliore, l' appetito cresceva, e quel *quarto* era veramente troppo poco. Provai di tornare al cibo de' sani, ma non v' era guadagno a fare, giacchè disgustava tanto ch' io non potea mangiarlo. Convenne assolutamente ch' io m' attenessi al *quarto*. Per più d' un anno conobbi quanto sia il tormento della fame. E questo tormento lo patirono con veemenza anche maggiore alcuni de' miei compagni, che essendo più robusti di me, erano avvezzi a nutrirsi più abbondantemente. So d' alcuni di loro, che accettarono pane e da Schiller e dalle altre due guardie addette al nostro servizio, e perfino da quel buon uomo di Kunda.

— Per la città si dice che a lor signori si dà poco da mangiare, mi disse una volta il balbiere, un giovinotto praticante del nostro chirurgo.

— È verissimo, — risposi schiettamente.

Il seguente sabato (ei veniva ogni sabato) volle darmi di soppiatto una grossa pagnotta bianca. Schiller finse di non veder l' offerta. Io, se avessi ascoltato lo stomaco, l' avrei accettata, ma stetti saldo a rifiutare affinchè quel povero giovine non fosse tentato di ripetere il dono; il che alla lunga gli sarebbe stato gravoso.

Per la stessa ragione, io ricusava le offerte di Schiller. Più volte mi portò un pezzo di carne lessa, pregandomi che la mangiassi, e protestando che non gli costava niente, che gli era avanzata, che non sapea che farne, che l' avrebbe davvero data ad altri, s' io non la prendeva. Mi sarei gettato a divorarla, ma s' io la prendeva, non avrebb' egli avuto tutti i giorni il desiderio di darmi qualche cosa?

Solo due volte ch' ei mi recò un piatto di ciriege, e una volta alcune pere, la vista di quella frutta mi affascinò irresistibilmente. Fui pentito d' averla presa, appunto perchè d' allora in poi non cessava più d' offrirmene.

CAPO LXV.

Ne' primi giorni fu stabilito che ciascuno di noi avesse, due volte la settimana, un' ora di passeggio. In seguito, questo sollievo fu dato un giorno sì, un giorno no; e più tardi ogni giorno, tranne le feste.

Ciascuno era condotto a passeggio separatamente, fra due guardie aventi schioppo in ispalla. Io, che mi trovava alloggiato in capo del corridoio, passava, quando usciva, innanzi alle carceri di tutti i condannati di Stato italiani, eccetto Maroncèlli, il quale unico languiva dabbasso.

— Buon passeggio! mi susurravano tutti dallo sportello de' loro usci; ma non mi era permesso di fermarmi a salutare nessuno.

Si discendeva una scala, si traversava un ampio cortile, e s' andava sovra un terrapieno situato a mezzodì, donde vedeasi la città di Brünn e molto tratto di circostante paese.

Nel cortile suddetto erano sempre molti dei condannati comuni, che andavano o venivano dai lavori, o passeggiavano in frotta conversando. Fra essi erano parecchi ladri italiani, che mi salutavano con gran rispetto, e diceano tra loro: — Non è un birbone come noi, eppura la sua prigionia è più dura della nostra. —

Infatti essi aveano molto più libertà di me.

Io udiva queste ed altre espressioni, e li risalutava con cordialità. Uno di loro mi disse una volta: — Il suo saluto, o signore, mi fa bene. Ella forse vede sulla mia fisonomia qualche cosa che non è scelleratezza. Una passione infelice mi trasse a commettere un delitto; ma, o signore, no, non sono scellerato! —

E proruppe in lagrime. Gli porsi la mano, ma egli non

me la potè stringere. Le mie guardie, non per malignità, ma per le istruzioni che aveano, lo respinsero. Non doveano lasciarmi avvicinare da chicchessifosse. Le parole che quei condannati mi dirigevano, fingeano per lo più di dirsele tra loro, e se i miei due soldati s' accorgeano che fossero a me rivolte, intimavano silenzio.

Passavano anche per quel cortile uomini di varie condizioni estranei al castello, i quali venivano a visitare il soprintendente, o il cappellano, o il sergente, o alcuno de' caporali. — Ecco uno degl' Italiani, ecco uno degl' Italiani! diceano sottovoce. E si fermavano a guardarmi; e più volte li intesi dire in tedesco, credendo ch' io non li capissi: — Quel povero signore non invecchierà; ha la morte sul volto. —

Io infatti, dopo essere dapprima migliorato di salute, languiva per la scarsezza del nutrimento, e nuove febbri sovente m' assalivano. Stentava a strascinare la mia catena fino al luogo del passeggio, e là mi gettava sull' erba, e vi stava ordinariamente finchè fosse finita la mia ora.

Stavano in piedi, o sedeano vicino a me le guardie, e ciarlavamo. Una d' esse, per nome Kral, era un boemo, che, sebbene di famiglia contadina e povera, avea ricevuto una certa educazione, e se l' era perfezionata quanto più avea potuto, riflettendo con forte discernimento sulle cose del mondo e leggendo tutti i libri che gli capitavano alle mani. Avea cognizione di Klopstock, di Wieland, di Goethe, di Schiller e di molti altri buoni scrittori tedeschi. Ne sapea un' infinità di brani a memoria, e li dicea con intelligenza e con sentimento. L' altra guardia era un polacco, per nome Kubitzky, ignorante, ma rispettoso e cordiale. La loro compagnia mi era assai cara.

CAPO LXVI.

Ad un' estremità di quel terrapieno erano le stanze del soprintendente; all' altra estremità alloggiava un caporale con moglie ed un figliolino. Quand' io vedeva alcuno uscire di quelle abitazioni, io m' alzava e m' avvicinava alla persona o alle persone che ivi comparivano, ed era colmato di dimostrazioni di cortesia e di pietà.

La moglie del soprintendente era ammalata da lungo tempo, e deperiva lentamente. Si facea talvolta portare sopra un canapè all' aria aperta. È indicibile quanto si commovesse esprimendomi la compassione che provava per tutti noi. Il

suo sguardo era dolcissimo e timido, e quantunque timido s' attaccava di quando in quando con intensa interrogante fiducia allo sguardo di chi le parlava.

Io le dissi una volta, ridendo: — Sapete. signora, che somigliate alquanto a persona che mi fu cara? —

Arrossì, e rispose con seria ed amabile semplicità: — Non dimenticate dunque di me, quando sarò morta; pregate per la povera anima mia, e pei figliuolini che lascio sulla terra. —

Da quel giorno in poi, non potè più uscire del letto; non la vidi più. Languì ancora alcuni mesi, poi morì.

Ella avea tre figli, belli come amorini, ed uno ancor lattante. La sventurata abbracciavali spesso in mia presenza, e diceva: — Chi sa qual donna diventerà lor madre dopo di me! Chiunque sia dessa, il Signore le dia viscere di madre, anche pe' figli non nati da lei! — E piangeva.

Mille volte mi son ricordato di quel suo prego e di quelle lagrime.

Quand' ella non era più, io abbracciava talvolta que' fanciulli, e m' inteneriva, e ripeteva quel prego materno. E pensava alla madre mia, ed agli ardenti voti che il suo amantissimo cuore alzava senza dubbio per me, e con singhiozzi io sclamava: — O più felice quella madre che, morendo, abbandona figliuoli inadulti, di quella che, dopo averli allevati con infinite cure, se li vede rapire! —

Due buone vecchie solevano essere con quei fanciulli: una era la madre del soprintendente, l' altra la zia. Vollero sapere tutta la mia storia, ed io loro la raccontai in compendio.

— Quanto siamo infelici, diceano coll' espressione del più vero dolore, di non potervi giovare in nulla! Ma siate certo che pregheremo per voi, e che se un giorno viene la vostra grazia, sarà una festa per tutta la nostra famiglia. —

La prima di esse, ch' era quella ch' io vedea più sovente, possedeva una dolce, straordinaria eloquenza nel dar consolazioni. Io le ascoltava con filiale gratitudine, e mi si fermavano nel cuore.

Dicea cose ch' io sapea già, e mi colpivano come cose nuove: — Che la sventura non degrada l' uomo, s' ei non è dappoco, ma anzi lo sublima; — che, se potessimo entrare ne' giudizi di Dio, vedremmo essere, molte volte, più da compiangersi i vincitori che i vinti, gli esultanti che i mesti, i doviziosi che gli spogliati di tutto; — che l' amicizia particolare mostrata dall' Uomo-Dio per gli sventurati è un gran fatto: — che dobbiamo gloriarci della croce, dopo che fu portata da omeri divini.

Ebbene, quelle due buone vecchie, ch' io vedea tanto

volentieri, dovettero in breve, per ragioni di famiglia, partire dallo Spielberg; i figliolini cessarono anche di venire sul terrapieno. Quanto queste perdite m' afflissero!

CAPO LXVII

L' incomodo della catena a' piedi, togliendomi di dormire, contribuiva a rovinarmi la salute. Schiller voleva ch' io riclamassi, e pretendeva che il medico fosse in dovere di farmela levare.

Per un poco non l' ascoltai, poi cedetti al consiglio, e dissi al medico che, per riacquistare il beneficio del sonno, io lo pregava di farmi scatenare almeno per alcuni giorni.

Il medico disse, non giungere ancora a tal grado le mie febbri, ch' ei potesse appagarmi; ed essere necessario ch' io m' avvezzassi ai ferri.

La risposta mi sdegnò, ed ebbi rabbia d' aver fatto quell' inutile dimanda.

— Ecco ciò che guadagnai a seguire il vostro insistente consiglio, — dissi a Schiller.

Conviene che gli dicessi queste parole assai sgarbatamente: quel ruvido buon uomo se ne offese.

— A lei spiace, gridò, d' essere esposta ad un rifiuto, e a me spiace ch' ella sia meco superba! —

Poi continuò una lunga predica: — I superbi fanno consistere la loro grandezza in non esporsi a rifiuti, in non accettare offerte, in vergognare di mille inezie. *Alles Eseleien!* tutte asinate! vana grandezza! ignoranza della vera dignità! E la vera dignità sta, in gran parte, in vergognare soltanto delle male azioni! —

Disse, uscì, e fece un fracasso infernale colle chiavi.

Rimasi sbalordito. — Eppure quella rozza schiettezza, dissi, mi piace. Sgorga dal cuore come le sue offerte, come i suoi consigli, come il suo compianto. E non mi predicò egli il vero? A quante debolezze non do io il nome di dignità, mentre non sono altro che superbia? —

All' ora di pranzo, Schiller lasciò che il condannato Kunda portasse dentro i pentolini e l' acqua, e si fermò sulla porta. Lo chiamai.

— Non ho tempo, — rispose asciutto asciutto.

Discesi dal tavolaccio, venni a lui e gli dissi: — Se volete che il mangiare mi faccia buon pro, non mi fate quel brutto ceffo.

— E qual ceffo ho a fare? — dimandò, rasserenandosi.

— D' uomo allegro, d' amico, — risposi.

— Viva l' allegria! sclamò. E se, perchè il mangiare le faccia buon pro, vuole anche vedermi ballare, eccola servita. —

E misesi a sgambettare colle sue magre e lunghe pertiche sì piacevolmente, che scoppiai dalle risa. Io ridea, ed avea il cuore commosso.

CAPO LXVIII.

Una sera, Oroboni ed io stavamo alla finestra, e ci dolevamo a vicenda d' essere affamati. Alzammo alquanto la voce, e le sentinelle gridarono. Il soprintendente, che per mala ventura passava da quella parte, si credette in dovere di far chiamare Schiller e di rampognarlo fieramente, che non vigilasse meglio a tenerci in silenzio.

Schiller venne con grand' ira a lagnarsene da me, e m' intimò di non parlar più mai dalla finestra. Voleva ch' io glielo promettessi.

— No, risposi, non ve lo voglio promettere.

— Oh *der Teufel! der Teufel!* gridò, a me s' ha a dire: non voglio! a me che ricevo una maledetta strapazzata per causa di lei!

— M' incresce, caro Schiller, della strapazzata che avete ricevuta, me n' incresce davvero; ma non voglio promettere ciò che sento che non manterrei.

— E perchè non lo manterrebbe?

— Perchè non potrei; perchè la solitudine continua è tormento sì crudele per me, che non resisterò mai al bisogno di mettere qualche voce da' polmoni, d' invitare il mio vicino a rispondermi. E se il vicino tacesse, volgerei la parola alle sbarre della mia finestra, alle colline che mi stanno in faccia, agli uccelli che volano.

— *Der teufel!* e non mi vuol promettere?

— No, no, no! — sclamai.

Gettò a terra il romoroso mazzo delle chiavi, e ripetè: — *Der Teufel! der Teufel!* — Indi proruppe abbracciandomi:

— Ebbene, ho io a cessare d' esser uomo per quella canaglia di chiavi? Ella è un signore come va, ed ho gusto che non mi voglia promettere ciò che non manterrebbe. Farei lo stesso anch' io. —

Raccolsi le chiavi e gliele diedi.

— Queste chiavi, gli dissi, non son poi tanto *canaglia,*

poichè non possono, d' un onesto caporale qual siete, fare un malvagio sgherro.

— E se credessi che potessero far tanto, rispose, le porterei a' miei superiori, e direi: se non mi vogliono dare altro pane che quello del carnefice, andrò a dimandare l' elemosina. —

Trasse di tasca il fazzoletto; s' asciugò gli occhi, poi li tenne alzati, giugnendo le mani, in atto di preghiera. Io giunsi le mie, e pregai al pari di lui in silenzio. Ei capiva ch' io faceva voti per esso, com' io capiva ch' ei ne facea per me.

Andando via, mi disse sotto voce: — Quando ella conversa col conte Oroboni, parli sommesso più che può. Farà così due beni: uno di risparmiarmi le grida del signor soprintendente, l' altro di non far forse capire qualche discorso .... debbo dirlo? ... qualche discorso che, riferito, irritasse sempre più chi può punire. —

L' assicurai che dalle nostre labbra non usciva mai parola che, riferita a chicchessia, potesse offendere.

Non avevamo infatti d' uopo d' avvertimenti, per esser cauti. Due prigionieri che vengono a comunicazione tra loro, sanno benissimo crearsi un gergo, col quale dir tutto, senza essere capiti da qualsiasi ascoltatore.

CAPO LXIX.

Io tornava un mattino dal passeggio: era il 7 d' agosto. La porta del carcere d' Oroboni stava aperta, e dentro eravi Schiller, il quale non mi aveva inteso venire. Le mie guardie vogliono avanzare il passo, per chiudere quella porta. Io le prevengo, mi vi slancio, ed eccomi nelle braccia d' Oroboni.

Schiller fu sbalordito; disse — *Der Teufel! der Teufel!* — e alzò il dito per minacciarmi. Ma gli occhi gli s' empirono di lagrime, e gridò singhiozzando: — O mio Dio, fate misericordia a questi poveri giovani ed a me, ed a tutti gl' infelici, voi che foste anche tanto infelice sulla terra! —

Le due guardie piangevano pure. La sentinella del corridoio, ivi accorsa, piangeva anch' essa. Oroboni mi diceva: — Silvio, Silvio, quest' è uno de' più cari giorni della mia vita! — Io non so che gli dicessi: era fuor di me dalla gioia e dalla tenerezza.

Quando Schiller ci scongiurò di separarci, e fu forza obbedirgli, Oroboni proruppe in pianto dirottissimo, e disse:

Ci rivedremo noi mai più sulla terra? —

E non lo rividi mai più! Alcuni mesi dopo, la sua stanza era vôta, ed Oroboni giaceva in quel cimitero ch' io aveva dinanzi alla mia finestra!

Dacchè ci eravamo veduti quell' istante, pareva che ci amassimo anche più dolcemente, più fortemente di prima; pareva che ci fossimo a vicenda più necessari.

Egli era un bel giovane, di nobile aspetto, ma pallido e di misera salute. I soli occhi erano pieni di vita. Il mio affetto per lui veniva aumentato dalla pietà che la sua magrezza ed il suo pallore m' ispiravano. La stessa cosa provava egli per me. Ambi sentivamo quanto fosse verisimile che ad uno di noi toccasse d' essere presto superstite all' altro.

Fra pochi giorni egli ammalò. Io non faceva altro che gemere e pregare per lui. Dopo alcune febbri racquistò un poco di forza, e potè tornare ai colloqui amicali. Oh come l' udire di nuovo il suono della sua voce mi consolava!

— Non ingannarti, diceami egli: sarà per poco tempo. Abbi la virtù d' apparecchiarti alla mia perdita; ispirami coraggio col tuo coraggio. —

In que' giorni si volle dare il bianco alle pareti delle nostre carceri, e ci trasportarono frattanto ne' sotterranei. Disgraziatamente in quell' intervallo non fummo posti in luoghi vicini. Schiller mi diceva che Oroboni stava bene, ma io dubitava che non volesse dirmi il vero, e temeva che la salute già sì debole di questo deteriorasse in que' sotterranei.

Avessi almeno avuto la fortuna d' esser vicino in quell' occasione al mio caro Maroncelli! Udii per altro la voce di questo. Cantando ci salutammo, a dispetto de' garriti delle guardie.

Venne in quel tempo a vederci il protomedico di Brünn, mandato forse in conseguenza delle relazioni che il soprintendente faceva a Vienna, sull' estrema debolezza a cui tanta scarsità di cibo ci aveva tutti ridotti, ovvero perchè allora regnava nelle carceri uno scorbuto molto epidemico.

Non sapendo io il perchè di questa visita, m' immaginai che fosse per nuova malattia d' Oroboni. Il timore di perderlo mi dava un' inquietudine indicibile. Fui allora preso da forte melanconia e da desiderio di morire. Il pensiero del suicidio tornava a presentarmisi. Io lo combatteva; ma era come un viaggiatore spossato, che mentre dice a se stesso: — È mio dovere d' andar sino alla meta — si sente un bisogno prepotente di gettarsi a terra e riposare.

M' era stato detto che, non avea guari, in uno di quei tenebrosi covili, un vecchio boemo s' era ucciso, spaccandosi la testa alle pareti. Io non potea cacciare dalla fantasia la

tentazione d' imitarlo. Non so se il mio delirio non sarebbe giunto a quel segno, ove uno sbocco di sangue dal petto non m' avesse fatto credere vicina la mia morte. Ringraziai Dio di volermi esso uccidere in questo modo, risparmiandomi un atto di disperazione che il mio intelletto condannava.

Ma Dio invece volle conservarmi. Quello sbocco di sangue alleggerì i miei mali. Intanto fui riportato nel carcere superiore, e quella maggior luce, e la racquistata vicinanza d' Oroboni mi riaffezionarono alla vita.

CAPO LXX.

Gli confidai la tremenda melanconia ch' io avea provato, diviso da lui; ed egli mi disse aver dovuto egualmente combattere il pensiero del suicidio.

— Profittiamo, diceva egli, del poco tempo che di nuovo c' è dato, per confortarci a vicenda colla religione. Parliamo di Dio; eccitiamoci ad amarlo; ci sovvenga ch' egli è la giustizia, la sapienza, la bontà, la bellezza, ch' egli è tutto ciò che d' ottimo vagheggiammo sempre. Io ti dico davvero che la morte non è lontana da me. Ti sarò grato eternamente, se contribuirai a rendermi in questi ultimi giorni tanto religioso, quanto avrei dovuto essere tutta la vita. —

Ed i nostri discorsi non volgeano più sovr' altro che sulla filosofia cristiana, e su paragoni di questa colle meschinità della sensualistica. Ambi esultavamo di scorgere tanta consonanza tra il cristianesimo e la ragione; ambi nel confronto delle diverse communioni evangeliche vedevamo, essere la sola cattolica quella che può veramente resistere alla critica, e la dottrina della comunione cattolica consistere in dogmi purissimi ed in purissima morale, e non in miseri sovrappiù prodotti dall' umana ignoranza.

— E se, per accidente poco sperabile, ritornassimo nella società, diceva Oroboni, saremmo noi così pusillanimi da non confessare il Vangelo? da prenderci soggezione, se alcuno immaginerà che la prigione abbia indebolito i nostri animi, e che per imbecillità siamo divenuti più fermi nella credenza?

— Oroboni mio, gli dissi, la tua dimanda mi svela la tua risposta, e questa è anche la mia. La somma della viltà è d' essere schiavo de' giudizi altrui, quando hassi la persuasione che sono falsi. Non credo che tal viltà nè tu, nè io, l' avremmo mai. —

In quelle effusioni di cuore commisi una colpa. Io aveva

giurato a Giuliano di non confidar mai ad alcuno, palesando il suo vero nome, le relazioni ch' erano state fra noi. Le narrai ad Oroboni, dicendogli: — Nel mondo non mi sfuggirebbe mai dal labbro cosa simile, ma qui siamo nel sepolcro, e se anche tu ne uscissi, so che posso fidarmi di te.

Quell' onestissim' anima taceva.

— Perchè non mi rispondi? — gli dissi.

Alfine prese a biasimarmi seriamente della violazione del secreto. Il suo rimprovero era giusto. Niuna amicizia, per quanto intima ella sia, per quanto fortificata da virtù, non può autorizzare a tal violazione.

Ma poichè questa mia colpa era avvenuta, Oroboni me ne derivò un bene. Egli avea conosciuto Giuliano, e sapea parecchi tratti onorevoli della sua vita. Me li raccontò, e dicea: — Quell' uomo ha operato sì spesso da cristiano, che non può portare il suo furore anti-religioso fino alla tomba. Speriamo, speriamo così! E tu bada, Silvio, a perdonargli di cuore i suoi mali umori, e prega per lui! —

Le sue parole m' erano sacre!

CAPO LXXI.

Le conversazioni di cui parlo, quali con Oroboni, quali con Schiller o altri, occupavano tuttavia poca parte delle mie lunghe ventiquattr' ore della giornata, e non rade erano le volte, che niuna conversazione riusciva possibile col primo.

Che faceva io in tanta solitudine?

Ecco tutta quanta la mia vita in que' giorni. Io m' alzava sempre all' alba, e, salito in capo del tavolaccio, m' aggrappava alle sbarre della finestra, e diceva le orazioni, Oroboni già era alla sua finestra, o non tardava di venirvi. Ci salutavamo; e l' uno e l' altro continuava tacitamente i suoi pensieri a Dio. Quanto erano orribili i nostri covili, altrettanto era bello lo spettacolo esterno per noi. Quel cielo, quella campagna, quel lontano moversi di creature nella valle, quelle voci delle villanelle, quelle risa, que' canti ci esilaravano, ci faceano più caramente sentire la presenza di Colui ch' è sì magnifico nella sua bontà, e del quale avevamo tanto di bisogno.

Veniva la visita mattutina delle guardie. Queste davano un' occhiata alla stanza per vedere se tutto era in ordine, ed osservavano la mia catena, anello per anello, a fine d' assicurarsi che qualche accidente o qualche malizia non l' avesse

spezzata; o piuttosto (dachè spezzar la catena era impossibile) faceasi questa ispezione per obbedire fedelmente alle prescrizioni di disciplina. S' era giorno che venisse il medico, Schiller dimandava se si voleva parlargli, e prendea nota.

Finito il giro delle nostre carceri, tornava Schiller ed accompagnava Kunda, il quale aveva l' ufficio di pulire ciascuna stanza.

Un breve intervallo, e ci portavano la colazione. Questa era un mezzo pentolino di broda rossiccia, con tre sottilissime fettine di pane; io mangiava quel pane e non bevea la broda.

Dopo ciò mi poneva a studiare. Maroncelli avea portato d' Italia molti libri, e tutti i nostri compagni ne aveano pure portati, chi più, chi meno. Tutto insieme formava una buona bibliotechina. Speravamo inoltre di poterla aumentare, coll' uso de' nostri denari. Non era ancor venuta alcuna risposta dell' Imperatore sul permesso che dimandavamo di leggere i nostri libri ed acquistarne altri; ma intanto il governatore di Brünn ci concedeva *provvisoriamente* di tener ciascun di noi due libri presso di sè, da cangiarsi ogni volta che volessimo. Verso le nove, veniva il soprintendente, e se il medico era stato chiesto, ei l' accompagnava.

Un altro tratto di tempo restavami quindi per lo studio, fino alle undici, ch' era l' ora del pranzo.

Fino al tramonto non avea più visite, e tornava a studiare. Allora Schiller e Kunda venivano per mutarmi l' acqua, ed un istante appresso, veniva il soprintendente con alcune guardie, per l' ispezione vespertina a tutta la stanza ed ai miei ferri.

In una delle ore della giornata, or avanti, or dopo il pranzo, a beneplacito delle guardie, eravi il passeggio.

Terminata la suddetta visita vespertina, Oroboni ed io ci mettevamo a conversare, e quelli solevano essere i colloqui più lunghi. Gli straordinari avvenivano di mattina, od appena pranzato, ma per lo più brevissimi.

Qualche volta le sentinelle erano così pietose, che ci diceano: — Un po' più piano, signori, altrimenti il castigo cadrà su noi. —

Altre volte fingeano di non accorgersi che parlassimo, poi, vedendo spuntare il sergente, ci pregavano di tacere finchè questi fosse partito; ed appena partito esso, diceano: — Signori patroni, adesso potere, ma piano più che star possibile. —

Talora alcuni di que' soldati si fecero arditi, sino a dialogare con noi, soddisfare alle nostre dimande, e darci qualche notizia d' Italia.

A certi discorsi non rispondevamo se non pregandoli di tacere. Era naturale che dubitassimo, se fossero tutte espansioni di cuori schietti, ovvero artifici, a fine di scrutare i nostri animi. Nondimeno inclino molto più a credere che quella gente parlasse con sincerità.

CAPO LXXII.

Una sera avevamo sentinelle benignissime, e quindi Oroboni ed io non ci davamo la pena di comprimere la voce. Maroncelli nel suo sotterraneo, arrampicatosi alla finestra, ci udì e distinse la voce mia. Non potè frenarsi; mi salutò cantando. Mi chiedea come io stava, e m' esprimea colle più tenere parole il suo rincrescimento di non avere ancora ottenuto che fossimo messi insieme. Questa grazia l' aveva io pure dimandata, ma nè il soprintendente di Spielberg, nè il governatore di Brünn, non aveano l' arbitrio di concederla. La nostra vicendevole brama era stata significata all' imperatore, e niuna risposta erane fin' allora venuta.

Oltre quella volta che ci salutammo cantando ne' sotterranei, io aveva inteso parecchie volte dal piano superiore le sue cantilene, ma senza capire le parole, ed appena pochi istanti, perchè non lasciavano proseguire.

Ora alzò molto più la voce, non fu così presto interrotto, e capii tutto. Non v' ha termini per dire l' emozione che provai.

Gli risposi, e continuammo il dialogo circa un quarto d' ora. Finalmente si mutarono le sentinelle sul terrapieno, e quelle che vennero non furono compiacenti. Ben ci disponevamo a ripigliare il canto, ma furiose grida s' alzarono a maledirci, e convenne rispettarle.

Io mi rappresentava Maroncelli giacente da sì lungo tempo in quel carcere tanto peggiore del mio; m' immaginava la tristezza che ivi dovea sovente opprimerlo ed il danno che la sua salute ne patirebbe, e profonda angoscia m' opprimeva.

Potei alfine piangere, ma il pianto non mi sollevò. Mi prese un grave dolor di capo, con febbre violenta. Non mi reggeva in piedi, mi buttai sul paglericcio. La convulsione crebbe; il petto doleami con orribile spasimo. Credetti quella notte morire.

Il dì seguente la febbre era cessata, e del petto stava meglio, ma pareami d' aver fuoco nel cervello, e appena potea muovere il capo, senza che vi si destassero atroci dolori.

Dissi ad Oroboni il mio stato. Egli pure si sentiva più male del solito.

— Amico, diss' egli, non è lontano il giorno, che uno di noi due non potrà più venire alla finestra. Ogni volta che ci salutiamo può essere l' ultima. Teniamoci dunque pronti l' uno e l' altro sì a morire, sì a sopravvivere all' amico. —

La sua voce era intenerita; io non potea rispondergli. Stemmo un istante in silenzio, indi ei riprese:

— Te beato, che sai il tedesco! Potrai almeno confessarti! Io ho dimandato un prete che sappia l' italiano: mi dissero che non v' è. Ma Dio vede il mio desiderio, e dacchè mi sono confessato a Venezia, in verità mi pare di non aver più nulla che m' aggravi la coscienza.

— Io invece, a Venezia, mi confessai, gli dissi, con animo pieno di rancore, e feci peggio che se avessi ricusato i sacramenti. Ma se ora mi si concede un prete, t' assicuro che mi confesserò di cuore e perdonando a tutti.

— Il Cielo ti benedica! sclamò; tu mi dai una grande consolazione. Facciamo, sì, facciame il possibile entrambi, per essere eternamente uniti nella felicità, come lo fummo in questi giorni di sventura! —

Il giorno appresso l' aspettai alla finestra e non venne. Seppi da Schiller ch' egli era ammalato gravemente.

Otto o dieci giorni dopo, egli stava meglio, e tornò a salutarmi. Io dolorava, ma mi sostenea. Parecchi mesi passarono, sì per lui che per me, in queste alternative di meglio e di peggio.

CAPO LXXIII.

Potei reggere sino al giorno undici di gennaio 1823. La mattina m' alzai con mal di capo non forte, ma con disposizione al deliquio. Mi tremavano le gambe, e stentava a trarre il fiato.

Anche Oroboni, da due o tre giorni, stava male, e non s' alzava.

Mi portano la minestra, ne gusto appena un cucchiaio, poi cado privo di sensi. Qualche tempo dopo, la sentinella del corridoio guardò per accidente dallo sportello, e vedendomi giacente a terra, col pentolino rovesciato accanto a me, mi credette morto, e chiamò Schiller.

Venne anche il soprintendente, fu chiamato subito il medico, mi misero a letto. Rinvenni a stento.

Il medico disse ch' io era in pericolo, e mi fece levare i

ferri. Mi ordinò non so qual cordiale, ma lo stomaco non poteva ritener nulla. Il dolor di capo cresceva terribilmente.

Fu fatta immediata relazione al governatore, il quale spedì un corriere a Vienna per sapere come io dovessi essere trattato. Si rispose che non mi ponessero nell' infermeria, ma che mi servissero nel carcere colla stessa diligenza che se fossi nell' infermeria. Di più, autorizzavasi il soprintendente a fornirmi brodi e minestre della sua cucina, finchè durava la gravezza del male.

Quest' ultimo provvedimento mi fu a principio inutile: niun cibo, niuna bevanda mi passava. Peggiorai per tutta una settimana, e delirava giorno e notte.

Kral e Kubitzky mi furono dati per infermieri; ambi mi servivano con amore.

Ogni volta ch' io era alquanto in senno, Kral mi ripeteva:

— Abbia fiducia in Dio; Dio solo è buono.

— Pregate per me, dicevagli io, non che mi risani, ma che accetti le mie sventure e la mia morte in espiazione dei miei peccati. —

Mi suggerì di chiedere i sacramenti.

— Se non li chiesi, risposi, attribuitelo alla debolezza della mia testa; ma sarà per me gran conforto il riceverli. —

Kral riferì le mie parole al soprintendente, e fu fatto venire il cappellano delle carceri.

Mi confessai, comunicai, e presi l' olio santo. Fui contento di quel sacerdote. Si chiamava Sturm. Le riflessioni che mi fece sulla giustizia di Dio, sull' ingiustizia degli uomini, sul dovere del perdono, sulla vanità di tutte le cose del mondo, non erano trivialità: aveano l' impronta d' un intelletto elevato e colto, e d' un sentimento caldo di vero amore di Dio e del prossimo.

CAPO LXXIV.

Lo sforzo d' attenzione che feci per ricevere i sacramenti sembrò esaurire la mia vitalità, ma invece giovommi gettandomi in un letargo di parecchie ore che mi riposò.

Mi destai alquanto sollevato, e vedendo Schiller e Kral vicini a me, presi le lor mani e li ringraziai delle loro cure

Schiller mi disse: — L' occhio mio è esercitato a veder malati: scommetterei ch' ella non muore.

— Non parvi di farmi un cattivo pronostico? — diss' io.

— No, rispose; le miserie della vita sono grandi, è vero;

ma chi le sopporta con nobiltà d' animo e con umiltà, ci guadagna sempre vivendo. —

Poi soggiunse: — S' ella vive, spero che avrà fra qualche giorno una gran consolazione. Ella ha dimandato di vedere il signor Maroncelli?

— Tante volte ho ciò dimandato, ed invano; non ardisco più sperarlo.

— Speri, speri, signore! e ripeta la dimanda. —

La ripetei infatti quel giorno. Il soprintendente disse parimente ch' io dovea sperare, e soggiunse essere verisimile, che non solo Maroncelli potesse vedermi, ma che mi fosse dato per infermiere, ed in appresso per indivisibile compagno.

Siccome, quanti eravamo prigionieri di Stato, avevamo più o meno tutti la salute rovinata, il governatore avea chiesto a Vienna che potessimo esser messi tutti a due a due, affinchè uno servisse d' ajuto all' altro.

Io aveva anche dimandato la grazia di scrivere un ultimo addio alla mia famiglia.

Verso la fine della seconda settimana, la mia malattia ebbe una crisi, ed il pericolo si dileguò.

Cominciava ad alzarmi, quando un mattino s' apre la porta, e vedo entrar festosi il soprintendente, Schiller ed il medico. Il primo corre a me, e mi dice: — Abbiamo il permesso di darle per compagno Maroncelli, e di lasciarle scrivere una lettera a' parenti.

La gioia mi tolse il respiro, ed il povero soprintendente che, per impeto di buon cuore, avea mancato di prudenza, mi credette perduto.

Quando racquistai i sensi, e mi sovvenne dell' annuncio udito, pregai che non mi si ritardasse un tanto bene. Il medico consentì, e Maroncelli fu condotto nelle mie braccia.

Oh qual momento fu quello! — Tu vivi? sclamavamo a vicenda. Oh amico! oh fratello! che giorno felice c' è ancor toccato di vedere! Dio ne sia benedetto! —

Ma la nostra gioia ch' era immensa, congiungeasi ad una immensa compassione. Maroncelli doveva esser meno colpito di me, trovandomi così deperito com' io era: ei sapea qual grave malattia avessi fatto. Ma io, anche pensando che avesse patito, non me lo immaginava così diverso da quel di prima. Egli era appena riconoscibile. Quelle sembianze, già sì belle, sì floride, erano consumate dal dolore, dalla fame, dall' aria cattiva del tenebroso suo carcere!

Tuttavia il vederci, l' udirci, l' essere finalmente indivisi ci confortava. Oh quante cose avemmo a comunicarci, a ricordare, a ripeterci! Quanta soavità nel compianto! quanta armonia in tutte le idee! Qual contentezza di trovarci d' ac-

cordo in fatto di religione, d' odiare bensì l' uno e l' altro l' ignoranza e la barbarie, ma di non odiare alcun uomo e di commiserare gli ignoranti ed i barbari, e pregare per loro.

CAPO LXXV.

Mi fu portato un foglio di carta ed il calamaio, affinch' io scrivessi a' parenti.

Siccome propriamente la permissione erasi data ad un moribondo, che intendea di volgere alla famiglia l' ultimo addio, io temeva che la mia lettera, essendo ora d' altro tenore, più non venisse spedita. Mi limitai a pregare colla più grande tenerezza genitori, fratelli e sorelle, che si rassegnassero alla mia sorte, protestando loro d' esser rassegnato.

Quella lettera fu nondimeno spedita, come poi seppi allorchè dopo tanti anni rividi il tetto paterno. L' unica fu dessa che in sì lungo tempo della mia captività, i cari parenti potessero avere da me. Io da loro non n' ebbi mai alcuna: quelle che mi scrivevano furono sempre tenute a Vienna. Egualmente privati d' ogni relazione colle famiglie erano gli altri compagni di sventura.

Dimandammo infinite volte la grazia d' avere almeno carta e calamaio per istudiare, e quella di far uso de' nostri denari per comprar libri. Non fummo esauditi mai.

Il governatore continuava frattanto a permettere che leggessimo i libri nostri.

Avemmo anche, per bontà di lui, qualche miglioramento di cibo, ma ahi! non fu durevole. Egli avea consentito che invece d' essere provveduti dalla cucina del *trattore* delle carceri, il fossimo da quella del soprintendente. Qualche fondo di più era da lui stato assegnato a tal uso. La conferma di queste disposizioni non venne; ma intante che durò il beneficio, io ne provai molto giovamento. Anche Maroncelli racquistò un po' di vigore. Per l' infelice Oroboni era troppo tardi!

Quest' ultimo era stato accompagnato, prima coll' avvocato Solera, indi col sacerdote D. Fortini.

Quando fummo appajati in tutte le carceri, il divieto di parlare alle finestre ci fu rinnovato, con minaccia a chi contravvenisse d' essere riposto in solitudine. Violammo a dir vero qualche volta il divieto, per salutarci, ma lunghe conversazioni più non si fecero.

L' indole di Maroncelli e la mia armonizzavano perfetta-

mente. Il coraggio dell' uno sosteneva il coraggio dell' altro. Se un di noi era preso da mestizia o da fremiti d' ira contro i rigori della nostra condizione, l' altro l' esilarava con qualche scherzo o con opportuni raziocinii. Un dolce sorriso temperava quasi sempre i nostri affanni.

Finchè avemmo libri, benchè omai tanto riletti da saperli a memoria, eran dolce pascolo alla mente, perchè occasione di sempre nuovi esami, confronti, giudizi, rettificazioni, ec. Leggevamo, ovvero meditavamo gran parte della giornata in silenzio, e davamo al cicaleccio il tempo del pranzo, quella del passeggio e tutta la sera.

Maroncelli nel suo sotterraneo avea composti molti versi d' una gran bellezza. Me li andava recitando, e ne componeva altri. Io pure ne componeva e li recitava. E la nostra memoria esercitavasi a ritenere tutto ciò. Mirabile fu la capacità che acquistammo di poetare lunghe produzioni a memoria, limarle e tornarle a limare infinite volte, e ridurle a quel segno medesimo di possibile finitezza che avremmo ottenuto scrivendole. Maroncelli compose così, a poco a poco, e ritenne in mente parecchie migliaia di versi lirici ed epici. Io feci la tragedia di *Leoniero da Dertona* e varie altre cose.

CAPO LXXVI.

Oroboni, dopo aver molto dolorato nell' inverno e nella primavera, si trovò assai peggio la state. Sputò sangue, e andò in idropisia.

Lascio pensare qual fosse la nostra afflizione, quand' ei si stava estinguendo sì presso di noi, senza che potessimo rompere quella crudele parete che c' impediva di vederlo e di prestargli i nostri amichevoli servigi!

Schiller ci portava le sue nuove. L' infelice giovane patì atrocemente, ma l' animo suo non si avvilì mai. Ebbe i soccorsi spirituali dal cappellano (il quale, per buona sorte, sapeva il francese).

Morì nel suo dì onomastico, il 13 giugno 1823. Qualche ora prima di spirare, parlò dell' ottogenario suo padre, s' intenerì e pianse. Poi si riprese, dicendo: — Ma perchè piango il più fortunato de' miei cari, poich' egli è alla vigilia di raggiungermi all' eterna pace? —

Le sue ultime parole furono: — Io perdono di cuore ai miei nemici. —

Gli chiuse gli occhi D. Fortini, suo amico dall' infanzia, uomo tutto religione e carità.

Povero Oroboni! qual gelo ci corse per le vene, quando ci fu detto ch' ei non era più! — Ed udimmo le voci ed i passi di chi venne a prendere il cadavere! — E vedemmo dalla finestra il carro in cui veniva portato al cimitero! Traevano quel carro due condannati comuni; lo seguivano quattro guardie. Accompagnammo cogli occhi il tristo convoglio fino al cimitero. Entrò nella cinta. Si fermò in un angolo: là era la fossa.

Pochi istanti dopo, il carro, i condannati e le guardie tornarono indietro. Una di queste era Kubitzky. Mi disse (gentile pensiero, sorprendente in un uomo rozzo): — Ho segnato con precisione il luogo della sepoltura, affinchè, se qualche parente od amico potesse un giorno ottenere di prendere quelle ossa e portarle al suo paese, si sappia dove giaciono. —

Quante volte Oroboni m' avea detto, guardando dalla finestra il cimitero: — Bisogna ch' io m' avvezzi all' idea d' andare a marcire là entro: eppur confesso che quest' idea mi fa ribrezzo. Mi pare che non si debba star così bene, sepolto in questi paesi, come nella nostra cara penisola. —

Poi ridea e sclamava: — Fanciullaggini! Quando un vestito è logoro e bisogna deporlo, che importa dovunque sia gettato? —

Altre volte diceva: — Mi vado preparando alla morte, ma mi sarei rassegnato più volentieri ad una condizione: rientrare appena nel tetto paterno, abbracciare le ginocchia di mio padre, intendere una parola di benedizione, e morire! —

Sospirava e soggiungeva: — Se questo calice non può allontanarsi, o mio Dio, sia fatta la tua volontà! —

E l' ultima mattina della sua vita, disse ancora, baciando un crocifisso che Kral gli porgea:

— Tu ch' eri divino, avevi pure orrore della morte, e dicevi: *Si possibile est, transeat a me calix iste!* Perdona, se lo dico anch' io. Ma ripeto anche le altre tue parole: *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu!*

CAPO LXXVII.

Dopo la morte d' Oroboni, ammalai di nuovo. Credeva di raggiungere presto l' estinto amico; e ciò bramava. Se non che, mi sarei io separato senza rincrescimento da Maroncelli?

Più volte, mentr' ei, sedendo sul paglericcio, leggeva o poetava, o forse fingeva al pari di me di distrarsi con tali studi e meditava sulle nostre sventure, io lo guardava con affanno e pensava: — Quanto più trista non sarà la tua vita, quando il soffio della morte m' avrà tocco, quando mi vedrai portar via di questa stanza, quando mirando il cimitero, dirai: — Anche Silvio è là! — E m' inteneriva su quel povero superstite, e faceva voti che gli dessero un altro compagno, capace d' apprezzarlo come lo apprezzava io, — overo che il Signore prolungasse i miei martirii, e mi lasciasse il dolce uffizio di temperare quelli di quest' infelice, dividendoli.

Io non noto quante volte le mie malattie sgombrarono e ricomparvero. L' assistenza che in esse faceami Maroncelli era quella del più tenero fratello. Ei s' accorgea quando il parlare non mi convenisse, ed allora stava in silenzio; ei s' accorgea quando i suoi detti potessero sollevarmi, ed allora trovava sempre soggetti confacentisi alla disposizione del mio animo, talor secondandola, talor mirando grado grado a mutarla. Spiriti più nobili del suo, io non ne avea mai conosciuti; pari al suo, pochi. Un grande amore per la giustizia, una grande tolleranza, una gran fiducia nella virtù umana e negli aiuti della Provvidenza, un sentimento vivissimo del bello in tutte le arti, una fantasia ricca di poesia, tutte le più amabili doti di mente e di cuore si univano per rendermelo caro.

Io non dimenticava Oroboni, ed ogni dì gemea della sua morte, ma gioivami spesso il cuore immaginando che quel diletto, libero di tutti i mali ed in seno alla Divinità, dovesse pure annoverare fra le sue contentezze quella di vedermi con un amico non meno affettuoso di lui.

Una voce pareva assicurarmi nell' anima, che Oroboni non fosse più in luogo di espiazione; nondimeno io pregava sempre per lui. Molte volte sognai di vederlo, che pregasse per me; e que' sogni io amava di persuadermi che non fossero accidentali, ma bensì vere manifestazioni sue, permesse da Dio per consolarmi. Sarebbe cosa ridicola s' io riferissi la vivezza di tali sogni, e la soavità che realmente in me lasciavano per intere giornate.

Ma i sentimenti religiosi e l' amicizia mia per Maroncelli alleggerivano sempre più le mie afflizioni. L' unica idea che mi spaventasse era la possibilità che questo infelice, di salute già assai rovinata, sebbene meno minacciante della mia, mi precedesse nel sepolcro. Ogni volta ch' egli ammalava io tremava; ogni volta che vedealo star meglio, era una festa per me.

Queste paure di perderlo davano al mio affetto per lui

una forza sempre maggiore; ed in lui la paura di perder me, operava lo stesso effetto.

Ah! v' è pur molta dolcezza in quelle alternazioni d' affanni e di speranze per una persona che è l' unica che ti rimanga! La nostra sorte era sicuramente una delle più misere che si dieno sulla terra; eppure lo stimarci e l' amarci così pienamente formava in mezzo a' nostri dolori una specie di felicità; e davvero la sentivamo.

CAPO LXXVIII.

Avrei bramato che il cappellano (del quale io era stato così contento al tempo della mia prima malattia) ci fosse stato conceduto per confessore, e che potessimo vederlo a quando a quando, anche senza trovarci gravemente infermi. Invece di dare questo incarico a lui, il governatore ci destinò un agostiniano, per nome P. Battista, intantochè venisse da Vienna o la conferma di questo, o la nomina d' un altro.

Io temea di perderci nel cambio; m' ingannava. Il P. Battista era un angiolo di carità; i suoi modi erano educatissimi ed anzi eleganti; ragionava profondamente de' doveri dell' uomo.

Lo pregammo di visitarci spesso. Veniva ogni mese, e più frequentemente, se poteva. Ci portava anche, col permesso del governatore, qualche libro, e ci diceva, a nome del suo abate, che tutta la biblioteca del convento stava a nostra disposizione. Sarebbe stato un gran guadagno questo per noi se fosse durato. Tuttavia ne profittammo per parecchi mesi.

Dopo la confessione, ei si fermava lungamente a conversare, e da tutti i suoi discorsi appariva un' anima retta, dignitosa, innamorata della grandezza e della sanità dell' uomo. Avemmo la fortuna di godere circa un anno de' suoi lumi e della sua affezione, e non si smentì mai. Non mai una sillaba, che potesse far sospettare intenzioni di servire, non al suo ministero, ma alla politica. Non mai una mancanza di qualsiasi delicato riguardo.

Al principio, per dir vero, io diffidava di lui, io m' aspettava di vederlo volgere la finezza del suo ingegno ad indagini sconvenienti. In un prigioniero di Stato, simile diffidenza è pur troppo naturale; ma oh quanto si resta sollevato allorchè svanisce, allorchè si scopre nell' interprete di Dio niun altro zelo che quello della causa di Dio e dell' umanità!

Egli aveva un modo a lui particolare ed efficacissimo di

dar consolazioni. Io m' accusava, per esempio, di fremiti d' ira pei rigori della nostra carceraria disciplina. Ei moralizzava alquanto sulla virtù di soffrire con serenità e perdonando; poi passava a dipingere con vivissima rappresentazione le miserie di condizioni diverse della mia. Avea molto vissuto in città ed in campagna, conosciuto grandi e piccoli, e meditato sulle umane ingiustizie; sapea descrivere bene le passioni ed i costumi delle varie classi sociali. Dappertutto ei mi mostrava forti e deboli, calpestanti e calpestati; dappertutto la necessità o d' odiare i nostri simili, o d' amarli per generosa indulgenza e per compassione. I casi ch' ei raccontava per rammemorarmi l' universalità della sventura. ed i buoni effetti che si possono trarre da questa, nulla aveano di singolare; erano anzi affatto ovvii; ma diceali con parole così giuste, così potenti, che mi faceano fortemente sentire le deduzioni da ricavarne.

Ah sì! ogni volta ch' io aveva udito quegli amorevoli rimproveri e que' nobili consigli, io ardeva d' amore della virtù. io non abborriva più alcuno, io avrei data la vita pel minimo de' miei simili, io benediceva Dio d' avermi fatto uomo.

Ah! infelice chi ignora la sublimità della confessione! infelice chi, per non parer volgare, si crede obbligato di guardarla con ischerno! Non è vero che, ognuno sapendo già che bisogna esser buono, sia inutile di sentirselo a dire; che bastino le proprie riflessioni ed opportune letture; no! la favella viva d' un uomo ha una possanza, che nè le letture nè le proprie riflessioni non hanno! L' anima n' è più scossa: le impressioni che vi si fanno sono più profonde. Nel fratello che parla v' è una vita ed un' opportunità che sovente indarno si cercherebbero ne' libri e ne' nostri proprii pensieri.

CAPO LXXIX.

Nel principio del 1824, il soprintendente, il quale aveva la sua cancelleria ad uno de' capi del nostro corridoio, trasportossi altrove, e le stanze di cancelleria con altre annesse furono ridotte a carceri. Ah! capimmo che nuovi prigionieri di Stato doveano aspettarsi d' Italia.

Giunsero infatti in breve quelli d' un terzo processo; tutti amici e conoscenti miei! Oh, quando seppi i loro nomi qual fu la mia tristezza! Borsieri era uno de' più antichi miei amici! A Confalonieri io era affezionato da men lungo tempo, ma pur con tutto il cuore! Se avessi potuto, passando al car-

cere *durissimo* od a qualunque immaginabile tormento, scontare la loro pena e liberarli, Dio sa se non l' avrei fatto! Non dico solo, dar la vita per essi: ah, che cos' è il dar la vita? soffrire è ben più!

Avrei avuto allora tanto d' uopo delle consolazioni del P. Battista; non gli permisero più di venire.

Nuovi ordini vennero pel mantenimento della più severa disciplina. Quel terrapieno che ci serviva di passeggio fu dapprima cinto di steccato, sicchè nessuno, nemmeno in lontananza con telescopii, potesse più vederci; e così noi perdemmo lo spettacalo bellissimo delle circostanti colline e della sottoposta città. Ciò non bastò. Per andare a quel terrapieno, conveniva attraversare, come dissi, il cortile, ed in questo molti aveano campo di scorgerci. A fine di occultarci a tutti gli sguardi, ci fu tolto quel luogo di passeggio, e ce ne venne assegnato uno piccolissimo, situato contiguamente al nostro corridoio, ed a pretta tramontana, come le nostre stanze.

Non posso esprimere quanto questo cambiamento di passeggio ci affliggesse. Non ho notato tutti i conforti che avevamo nel luogo che ci veniva tolto. La vista de' figliuoli del soprintendente, i loro cari amplessi dove avevamo veduta inferma ne' suoi ultimi giorni la loro madre; qualche chiacchiera col fabbro, che aveva pur ivi il suo alloggio; le liete canzoncine e le armonie d' un caporale che suonava la chitarra; e per ultimo un innocente amore — un amore non mio, nè del mio compagno, ma d' una buona caporalina ungherese, venditrice di frutta. Ella erasi invaghita di Maroncelli.

Già prima che fosse posto con me, esso e la donna vedendosi ivi quasi ogni giorno, aveano fatto un poco d' amicizia. Egli era anima sì onesta, sì dignitosa, sì semplice nelle sue viste, che ignorava affatto d' avere innamorato la pietosa creatura. Ne lo feci accorto io. Esitò di prestarmi fede, e nel dubbio solo che avessi ragione, impose a sè stesso di mostrarsi più freddo con essa. La maggior riserva di lui, invece di spegnere l' amore della donna, pareva aumentarlo.

Siccome la finestra della stanza di lei era alta appena un braccio dal suolo del terrapieno, ella balzava dal nostro lato, per l' apparente motivo di stendere al sole qualche pannolino, o fare alcun' altra faccenduola, e stava lì a guardarci; e se poteva, attaccava discorso.

Le povere nostre guardie, sempre stanche di aver poco o niente dormito la notte, coglievano volentieri l' occasione d' essere in quell' angolo dove senz' essere vedute da' superiori poteano sedere sull' erba, e sonnecchiare. Maroncelli era allora in un grande imbarazzo, tanto appariva l' amore di

quella sciagurata. Maggiore era l' imbarazzo mio. Nondimeno simili scene che sarebbero state assai risibili, se la donna ci avesse ispirato poco rispetto, erano per noi serie, e potrei dire patetiche. L' infelice ungherese aveva una di quelle fisionomie, le quali annunciano indubitabilmente l' abitudine della virtù ed il bisogno di stima. Non era bella, ma dotata di tale espressione di gentilezza, che i contorni alquanto irregolari del suo volto sembravano abbellirsi ad ogni sorriso, ad ogni moto de' muscoli.

Se fosse mio proposito di scrivere d' amore, mi resterebbero non brevi cose a dire di quella misera e virtuosa donna, — or morta. Ma basti l' avere accennato uno de' pochi avvenimenti del nostro carcere.

CAPO LXXX.

I cresciuti rigori rendevano sempre più monotona la nostra vita. Tutto il 1824, tutto il 25, tutto il 26, tutto il 27, in che si passarono per noi? Ci fu tolto quell' uso de' nostri libri che per *interim* ci era stato conceduto dal governatore. Il carcere divenneci una vera tomba, nella quale neppure la tranquillità della tomba c' era lasciata. Ogni mese veniva, in giorno indeterminato, a farvi una diligente perquisizione il direttore di polizia, accompagnato d' un luogotenente e di guardie. Ci spogliavano nudi, esaminavano tutte le cuciture de' vestiti, nel dubbio che vi si tenesse celata qualche carta o altro, si scucivano i paglericci per frugarvi dentro. Benchè nulla di clandestino potessero trovarci, questa visita ostile e di sorpresa, ripetuta senza fine, aveva non so che, che m' irritava e che ogni volta metteami la febbre.

Gli anni precedenti m' erano sembrati sì infelici, ed ora io pensava ad essi con desiderio, come ad un tempo di care dolcezze. Dov' erano le ore ch' io m' ingolfava nello studio della Bibbia, o d' Omero? A forza di leggere Omero nel testo, quella poca cognizione di greco ch' io aveva, si era aumentata, ed erami appassionato per quella lingua. Quanto increscеami di non poterne continuare lo studio! Dante, Petrarca, Shakespeare, Byron, Walter Scott, Schiller, Goethe, ec. quanti amici m' erano involati! Fra siffatti io annoverava pure alcuni libri di cristiana sapienza, come il Bourdaloue, il Pascal, l' Imitazione di Gesù Cristo, la Filotea, ec., libri che se si leggono con critica ristretta ed illiberale, esultando ad ogni reperibile difetto di gusto, ad ogni pensiero non valido, si gettano là e non si ripigliano; ma che, letti senza

malignare e senza scandalezzarsi dei lati deboli, scoprono una filosofia alta e vigorosamente nutritiva pel cuore e per l'intelletto.

Alcuni di siffatti libri di religione ci furono poscia mandati in dono dall' Imperatore, ma con esclusione assoluta di libri d' altra specie, servienti a studio letterario.

Questo dono d' opere ascetiche venneci impetrato nel 1825 da un confessore dalmata, inviatoci da Vienna, il P. Stefano Paulowich, fatto, due anni appresso, vescovo di Cattaro. A lui fummo pur debitori d' aver finalmente la messa, che prima ci si era sempre negata, dicendoci che non poteano condurci in chiesa, e tenerci separati a due a due, siccome era prescritto.

Tanta separazione non potendo mantenersi, andavamo alla messa divisi in tre gruppi; un gruppo sulla tribuna dell' organo, un altro sotto la tribuna, in guisa da non esser veduto, ed il terzo in un oratorietto guardante in chiesa per mezzo d' una grata.

Maroncelli ed io avevamo allora per compagni, ma con divieto che una coppia parlasse coll' altra, sei condannati, di sentenza anteriore alla nostra. Due di essi erano stati miei vicini nei *Piombi* di Venezia. Eravamo condotti da guardie al posto assegnato, e ricondotti, dopo la messa, ciascuna coppia nel suo carcere. Veniva a dirci la messa un cappuccino. Questo buon uomo finiva sempre il suo rito con un *Oremus* implorante la nostra liberazione dai vincoli, e la sua voce si commovea. Quando veniva via dall' altare, dava una pietosa occhiata a ciascuno de' tre gruppi, ed inchinava mestamente il capo pregando.

CAPO LXXXI.

Nel 1825 Schiller fu riputato omai troppo indebolito dagli acciacchi della vecchiaia, e gli diedero la custodia d' altri condannati, pei quali sembrasse non richiedersi tanta vigilanza. O quanto c' increbbe ch' ei si allontanasse da noi, ed a lui pure increbbe di lasciarci!

Per successore ebb' egli dapprima Kral, uomo non inferiore a lui in bontà. Ma anche a questo venne data in breve un' altra destinazione, e ce ne capitò uno, non cattivo, ma burbero ed estraneo ad ogni dimostrazione d' affetto.

Questi mutamenti m' affliggevano profondamente. Schiller, Kral e Kubitzky, ma in particolar modo i due primi ci avevano assistiti nelle nostre malattie come un padre ed un fra-

tello avrebbero potuto fare. Incapaci di mancare al loro dovere, sapeano eseguirlo senza durezza di cuore. Se v' era un po' di durezza nelle forme, era quasi sempre involontaria, e riscattavanla pienamente i tratti amorevoli che ci usavano. M' adirai talvolta contr' essi, ma, oh come mi perdonavano cordialmente! come anelavano di persuaderci che non erano senza affezione per noi, e come gioivano vedendo che n' eravamo persuasi, e li stimavamo uomini dabbene!

Dacchè fu lontano da noi, più volte Schiller s' ammalò, e si riebbe. Dimandavamo contezza di lui con ansietà filiale. Quand' egli era convalescente veniva talvolta a passeggiare sotto le nostre finestre. Noi tossivamo per salutarlo, ed egli guardava in su con sorriso melanconico, e diceva alla sentinella, in guisa che udissimo: — *Da sind meine Söhne!* (là sono i miei figli!)

Povero vecchio! che pena mi mettea il vederti strascinare stentatamente l' egro fianco, e non poterti sostenere col mio braccio!

Talvolta ei sedeva lì sull' erba, e leggea. Erano libri ch' ei m' avea prestati. Ed affinchè io li riconoscessi, ei ne diceva il titolo alla sentinella, o ne ripeteva qualche squarcio. Per lo più tai libri erano novelle da calendari, od altri romanzi di poco valore letterario, ma morali.

Dopo varie ricadute d' apoplessia, si fece portare all' ospedale dei militari. Era già in pessimo stato, e colà in breve morì. Possedeva alcune centinaia di fiorini, frutto de' suoi lunghi risparmi: queste erano da lui state date in prestito ad alcuni suoi commilitoni. Allorchè si vide presso il suo fine, appellò a sè quegli amici, e disse: — Non ho più congiunti; ciascuno di voi si tenga ciò che ha nelle mani. Vi domando solo di pregare per me. —

Uno di tali amici aveva una figlia di diciotto anni, la quale era figlioccia di Schiller. Poche ore prima di morire, il buon vecchio la mandò a chiamare. Ei non potea più proferire parole distinte; si cavò di dito un anello d' argento, ultima sua ricchezza, e lo mise in dito a lei. Poi la baciò, e pianse baciandola. La fanciulla urlava, e lo inondava di lagrime. Ei gliele asciugava col fazzoletto. Prese le mani di lei e se le pose su gli occhi. — Quegli occhi erano chiusi per sempre.

CAPO LXXXII.

Le consolazioni umane ci andavano mancando una dopo l' altra; gli affanni erano sempre maggiori. Io mi rassegnava al voler di Dio, ma mi rassegnava gemendo; e l' anima mia, invece d' indurirsi al male, sembrava sentirlo sempre più dolorosamente.

Una volta mi fu clandestinamente recato un foglio della gazzetta d' Augsburgo, nel quale spacciavasi stranissima cosa di me, a proposito della monacazione d' una delle mie sorelle.

Diceva: — La signora Maria Angiola Pellico, figlia ec. ec., prese addì ec. il velo nel monastero della Visitazione in Torino ec. È dessa sorella dell' autore della *Francesca di Rimini*, Silvio Pellico, il quale uscì recentemente dalla fortezza di Spielberg, graziato da S. M. l' Imperatore; tratto di clemenza degnissimo di sì magnanimo Sovrano, e che rallegrò tutta Italia, stantechè ec. ec. —

E qui seguivano le mie lodi.

La frottola della grazia non sapeva immaginarmi perchè fosse stata inventata. Un puro divertimento del giornalista non parea verisimile; era forse qualche astuzia delle polizie tedesche? Chi lo sa? Ma i nomi di Maria Angiola erano precisamente quelli di mia sorella minore. Doveano, senza dubbio, esser passati dalla gazzetta di Torino ad altre gazzette. Dunque quell' ottima fanciulla s' era veramente fatta monaca? Ah, forse ella prese quello stato, perchè ha perduto i genitori! Povero fanciulla! non ha voluto ch' io solo patissi le angustie del carcere: anch' ella ha voluto recludersi! Il Signore le dia, più che non dà a me, le virtù della pazienza e della abnegazione! Quante volte, nella sua cella, quell' angiolo penserà a me! quanto spesso farà dure penitenze per ottener da Dio che alleggerisca i mali del fratello!

Questi pensieri m' intenerivano, mi straziavano il cuore. Pur troppo le mie sventure potevano avere influito ad abbreviare i giorni del padre o della madre, o d' entrambi! Più ci pensava, e più mi pareva impossibile che senza siffatta perdita la mia Marietta avesse abbandonato il tetto paterno. Questa idea mi opprimeva quasi certezza, ed io caddi quindi nel più angoscioso lutto.

Maroncelli n' era commosso non meno di me. Qualche giorno appresso ei diedesi a comporre un lamento poetico sulla sorella del prigioniero. Riuscì un bellissimo poemetto spirante melanconia e compianto. Quando l' ebbe terminato me lo recitò. Oh come gli fui grato della sua gentilezza! Fra tanti milioni di versi che fino allora si erano fatti per mona-

che, probabilmente quelli erano i soli che si componessero in carcere, pel fratello della monaca, da un compagno di ferri. Qual concorso d' idee patetiche e religiose!

Così l' amicizia addolciva i miei dolori. Ah! da quel tempo non volse più giorno ch' io non m' aggirassi lungamente col pensiero in un convento di vergini; che fra quelle vergini io non ne considerassi con più tenera pietà una; ch' io non pregassi ardentemente il Cielo d' abbelelirle la solitudine, e di non lasciare che la fantasia le dipingesse troppo orrendamente la mia prigione!

CAPO LXXXIII.

L' essermi venuta clandestinamente quella gazzetta non faccia immaginare al lettore che frequenti fossero le notizie del mondo, ch' io riuscissi a procurarmi. No: tutti erano buoni intorno a me, ma tutti legati da somma paura. Se avenne qualche lieve clandestinità, non fu se non quando il pericolo potea veramente parer nullo. Ed era difficile cosa che potesse parer nullo in mezzo a tante perquisizioni ordinarie e straordinarie.

Non mi fu mai dato d' avere nascosamente notizie de' miei cari lontani, tranne il surriferito cenno relativo a mia sorella.

Il timore ch' io aveva che i miei genitori non fossero più in vita, venne di lì a qualche tempo piuttosto aumentato che diminuito, dal modo con cui una volta il direttore di polizia venne ad annunciarmi che a casa mia stavano bene.

— S. M. l' Imperatore comanda, diss' egli, che io le partecipi buone nuove di que' congiunti ch' ella ha a Torino. —

Trabalzai dal piacere e dalla sorpresa a questa non mai prima avvenuta partecipazione, e chiesi maggiori particolarità.

— Lasciai, gli diss' io, genitori, fratelli e sorella a Torino. Vivono tutti? Deh, s' ella ha una lettera d' alcun di loro, la supplico di mostrarmela!

— Non posso mostrar niente. Ella deve contentarsi di ciò. È sempre una prova di benignità dell' Imperatore il farle dire queste consolanti parole. Ciò non s' è ancor fatto a nessuno.

— Concedo esser prova di benignità dell' Imperatore; ma ella sentirà che m' è impossibile trarre consolazione da parole così indeterminate. Quali sono que' miei congiunti che stanno bene? Non ne ho io perduto alcuno?

— Signore, mi rincresce di non poterle dire di più di quel che m' è stato imposto. —

E così se ne andò.

L' intenzione era certamente stata di recarmi un sollievo con quella notizia. Ma io mi persuasi che, nello stesso tempo che l' Imperatore avea voluto cedere alle istanze di qualche mio congiunto, e consentire che mi fosse portato quel cenno, ei non volea che mi si mostrasse alcuna lettera, affinch' io non vedessi quali de' miei cari mi fossero mancati.

Indi a parecchi mesi, un annuncio simile al suddetto mi fu recato. Niuna lettera, niuna spiegazione di più.

Videro ch' io non mi contentava di tanto, e che rimaneane vieppiù afflitto, e nulla mai più mi dissero della mia famiglia.

L' immaginarmi che i genitori fossero morti, che il fossero fors' anco i fratelli, e Giuseppina altra mia amatissima sorella; che forse Marietta unica superstite s' estinguerebbe presto nell' angoscia della solitudine e negli stenti della penitenza, mi distaccava sempre più dalla vita.

Alcune volte, assalito fortemente dalle solite infermità, o da infermità nuove, come coliche orrende con sintomi dolorosissimi e simili a quelli del *morbo-colera*, io sperai di morire. Sì; l' espressione è esatta: *sperai*.

E nondimeno, oh contraddizioni dell' uomo! dando un' occhiata al languente mio compagno, mi si straziava il cuore al pensiero di lasciarlo solo, e desiderava di nuovo la vita!

CAPO LXXXIV.

Tre volte vennero di Vienna personaggi d' alto grado a visitare le nostre carceri, per assicurarsi che non ci fossero abusi di disciplina. La prima fu del barone von Münch, e questi, impietosito della poca luce che avevamo, disse che avrebbe implorato di poter prolungare la nostra giornata, facendoci mettere per qualche ora della sera una lanterna alla parte esteriore dello sportello. La sua visita fu nel 1825. Un anno dopo fu eseguito il suo pio intento. E così a quel lume sepolcrale potevamo indi in poi vedere le pareti, e non romperci il capo passeggiando.

La seconda visita fu del Barone von Vogel. Egli mi trovò in pessimo stato di salute, ed udendo che, sebbene il medico riputasse a me giovevole il caffè, non s' attentava d' ordinarmelo perchè oggetto di lusso, disse una parola di consenso a mio favore; ed il caffè mi venne ordinato.

La terza visita fu di non so qual altro signore della Corte, uomo tra i cinquanta ed i sessanta, che ci dimostrò co' modi e colle parole la più nobile compassione. Non potea far nulla per noi, ma l' espressione soave della sua bontà era un beneficio, e gli fummo grati.

Oh qual brama ha il prigioniero di veder creature della sua specie! la religione cristiana, che è sì ricca d' umanità, non ha dimenticato di annoverare fra le opere di misericordia il *visitare i carcerati*. L' aspetto degli uomini cui duole della tua sventura, quand' anche non abbiano modo di sollevartene più efficacemente, te l' addolcisce.

La somma solitudine può tornar vantaggiosa all' ammendamento d' alcune anime; ma credo che in generale lo sia assai più, se non ispinta all' estremo, è mescolata di qualche contatto colla società. Io almeno son così fatto. Se non vedo i miei simili, concentro il mio amore su troppo picciolo numero di essi, e disamo gli altri; se posso vederne, non dirò molti, ma un numero discreto, amo con tenerezza tutto il genere umano.

Mille volte mi son trovato col cuore sì unicamente amante di pochissimi, e pieno d' odio per gli altri, ch' io me ne spaventava. Allora andava alla finestra sospirando di vedere qualche faccia nuova, e m' estimava felice se la sentinella non passeggiava troppo rasente il muro; se si scostava sì che potessi vederla; se alzava il capo, udendomi tossire; se la sua fisionomia era buona. Quando mi parea scorgervi sensi di pietà, un dolce palpito prendeami, come se quello sconosciuto soldato fosse un intimo amico. S' ei s' allontanava, io aspettava con innamorata inquietudine ch' ei ritornasse, e s' ei ritornava guardandomi, io ne gioiva come d' una grande carità. Se non passava più in guisa ch' io lo vedessi, io restava mortificato come uomo che ama, e conosce che altri nol cura.

CAPO LXXXV.

Nel carcere contiguo, già d' Oroboni, stavano ora D. Marco Fortini ed il signor Antonio Villa. Quest' ultimo, altre volte robusto come un Ercole, patì molto la fame il primo anno, e quando ebbe più cibo si trovò senza forze per digerire. Languì lungamente, e poi, ridotto quasi all' estremità, ottenne che gli dessero un carcere più arioso. L' atmosfera mefitica d' un angusto sepolcro gli era, senza dubbio, nocivissima, siccome lo era a tutti gli altri. Ma il rimedio

da lui invocato non fu sufficiente. In quella stanza grande, campò qualche mese ancora, poi dopo varii sbocchi di sangue morì.

Fu assistito dal concaptivo D. Fortini, e dall' abate Paulowich, venuto in fretta di Vienna, quando si seppe ch' era moribondo.

Bench' io non mi fossi vincolato con lui così strettamente come con Oroboni, pur la sua morte mi afflisse molto. Io sapeva ch' egli era amato colla più viva tenerezza da' genitori e da una sposa! Per lui, era più da invidiarsi che da compiangersi; ma que' superstiti!...

Egli era anche stato mio vicino sotto i *Piombi!* Tremerello m' avea portato parecchi versi di lui, e gli avea portati de' miei. Talvolta regnava in que' suoi versi un profondo sentimento.

Dopo la sua morte mi parve d' essergli più affezionato che in vita, udendo dalle guardie quanto miseramente avesse patito. L' infelice non poteva rassegnarsi a morire, sebbene religiosissimo. Provò al più alto grado l' orrore di quel terribile passo, benedicendo però sempre il Signore, e gridandogli con lagrime: — Non so conformare la mia volontà alla tua, eppur voglio conformarla; opera tu in me questo miracolo! —

Ei non aveva il coraggio d' Oroboni, ma lo imitò, protestando di perdonare a' nemici.

Alla fine di quell' anno (era il 1826) udimmo una sera nel corridoio il rumore mal compresso di parecchi camminanti. I nostri orecchi erano divenuti sapientissimi a discernere mille generi di rumore. Una porta viene aperta; conosciamo essere quella ov' era l' avvocato Solera. Se n' apre un' altra: è quella di Fortini. Fra alcune voci dimesse distinguiamo quella del direttore di polizia. — Che sarà? Una perquisizione ad ora sì tarda? E perchè?

Ma in breve escono di nuovo nel corridoio. Quand' ecco la cara voce del buon Fortini: — *Oh povereto mi! la scusi, sala; ho desmentegà un tomo del breviaro.*

E lesto lesto ei correva indietro a prendersi quel tomo, poi raggiungeva il drappello. La porta della scala s' aperse, intendemmo i loro passi fino al fondo: capimmo che i due felici aveano ricevuto la grazia; e sebbene c' increscesse di non seguirli, ne esultammo.

CAPO LXXXVI.

Era la liberazione di que' due compagni, senza alcuna conseguenza per noi? Come uscivano essi, i quali erano stati condannati al pari di noi, uno a 20 anni, l' altro a 15, e su noi e su molt' altri non risplendeva grazia?

Contro i non liberati esistevano dunque prevenzioni più ostili? Ovvero sarebbevi la disposizione di graziarci tutti, ma a brevi intervalli di distanza, due alla volta? forse ogni mese? forse ogni due o tre mesi?

Così per alcun tempo dubbiammo. E più di tre mesi volsero, nè altra liberazione faceasi. Verso la fine del 1827, pensammo che il dicembre potesse essere determinato per anniversario delle grazie. Ma il dicembre passò e nulla accadde.

Protraemmo l' aspettativa sino alla state del 1828, terminando allora per me i sett' anni e mezzo di pena, equivalenti, secondo il detto dell' Imperatore, ai quindici, ove pure la pena si volesse contare dall' arresto. Che se non voleasi comprendere il tempo del processo (e questa supposizione era la più verisimile), ma bensì cominciare dalla pubblicazione della condanna, i sett' anni e mezzo non sarebbero finiti che nel 1829.

Tutti i termini calcolabili passarono, e grazia non rifulse. Intanto, già prima dell' uscita di Solera e Fortini, era venuto al mio povero Maroncelli un tumore al ginocchio sinistro. In principio il dolore era mite, e lo costringea soltanto a zoppicare. Poi stentava a trascinare i ferri, e di rado usciva a passeggio. Un mattino d' autunno, gli piacque d' uscir meco per respirare un poco d' aria: v' era già neve; ed in un fatale momento ch' io nol sosteneva, inciampò e cadde. La percossa fece immantinente divenire acuto il dolore del ginocchio. Lo portammo sul suo letto; ei non era più in grado di reggersi. Quando il medico lo vide, si decise finalmente a fargli levare i ferri. Il tumore peggiorò di giorno in giorno, e divenne enorme e sempre più doloroso. Tali erano i martirii del povero infermo, che non potea aver requie nè in letto, nè fuor di letto.

Quando gli era necessità muoversi, alzarsi, porsi a giacere, io dovea prendere colla maggior delicatezza possibile la gamba malata, e trasportarla lentissimamente nella guisa che occorreva. Talvolta, per fare il più picciolo passaggio da una posizione all' altra, ci volevano quarti d' ora di spasimo.

Sanguisughe, fontanelle, pietre caustiche, fomenti ora asciutti, or umidi, tutto fu tentato dal medico. Erano accrescimenti di strazio, e niente più. Dopo i bruciamenti colle

pietre si formava la suppurazione. Quel tumore era tutto piaghe; ma non mai diminuiva, non mai lo sfogo delle piaghe recava alcun lenimento al dolore.

Maroncelli era mille volte più infelice di me; nondimeno, oh quanto io pativa con lui! Le cure d' infermiere m' erano dolci, perchè usate a sì degno amico. Ma vederlo così deperire, fra sì lunghi atroci tormenti, e non potergli recar salute! e presagire che quel ginocchio non sarebbe mai più risanato! e scorgere che l' infermo tenea più verisimile la morte che la guarigione! e doverlo continuamente ammirare pel suo coraggio e per la sua serenità! ah, ciò m' angosciava in modo indicibile!

CAPO LXXXVII.

In quel deplorabile stato, ei poetava ancora, ei cantava, discorreva; ei tutto facea per illudermi, per nascondermi una parte de' suoi mali. Non potea più digerire, nè dormire; dimagrava spaventosamente; andava frequentemente in deliquio; e tuttavia, in alcuni istanti, raccoglieva la sua vitalità e faceva animo a me.

Ciò ch' egli patì per nove lunghi mesi non è descrivibile. Finalmente fu conceduto che si tenesse un consulto. Venne il protomedico, approvò tutto quello che il medico avea tentato, e senza pronunciare la sua opinione sull' infermità e su ciò che restasse a fare, se n' andò.

Un momento appresso, viene il sottintendente, e dice a Maroncelli: — Il protomedico non s' è avventurato di spiegarsi qui in sua presenza; temeva ch' ella non avesse la forza d' udirsi annunziare una dura necessità. Io l' ho assicurato che a lei non manca il coraggio.

— Spero, disse Maroncelli, d' averne dato qualche prova, in soffrire senza urli questi strazi. Mi si proporrebbe mai? . . .

— Sì, signore, l' amputazione. Se non che il protomedico, vedendo un corpo così emunto, esita a consigliarla. In tanta debolezza, si sentirà ella capace di sostenere l' amputazione? Vuol ella esporsi al pericolo? . . .

— Di morire? E non morrei in breve egualmente, se non si mette termine a questo male?

— Dunque faremo subito relazione a Vienna d' ogni cosa, ed appena venuto il permesso di amputarla. . .

— Che? ci vuole un permesso?

— Sì signore. —

Di lì ad otto giorni, l' aspettato consentimento giunse.

Il malato fu portato in una stanza più grande; ei dimandò ch' io lo seguissi.

— Potrei spirare sotto l' operazione, diss' egli; che io mi trovi almeno fra le braccia dell' amico. —

La mia compagnia gli fu conceduta.

L' abate Wrba, nostro confessore (succeduto a Paulowich) venne ad amministrare i sacramenti all' infelice. Adempiuto questo atto di religione, aspettavamo i chirurgi, e non comparivano. Maroncelli si mise ancora a cantare un inno.

I chirurgi vennero alfine: erano due. Uno, quello ordinario della casa, cioè il nostro barbiere, ed egli, quando occorrevano operazioni, aveva il diritto di farle di sua mano e non volea cederne l' onore ad altri. L' altro, era un giovane chirurgo, allievo della scuola di Vienna, e già godente fama di molta abilità. Questi, mandato dal governatore per assistere all' operazione e dirigerla, avrebbe voluto farla egli stesso, ma gli convenne contentarsi di vegliare all' esecuzione.

Il malato fu seduto sulla sponda del letto colle gambe giù: io lo tenea fra le mie braccia. Al di sopra del ginocchio, dove la coscia cominciava ad esser sana, fu stretto un legaccio, segno del giro che dovea fare il coltello. Il vecchio chirurgo tagliò tutto intorno, la profondità d' un dito; poi tirò in su la pelle tagliata, continuò il taglio sui muscoli scorticati. Il sangue fluiva a torrenti dalle arterie, ma queste vennero tosto legate con filo di seta. Per ultimo si segò l' osso.

Maroncelli non mise un grido. Quando vide che gli portavano via la gamba tagliata, le diede un' occhiata di compassione, poi, voltosi al chirurgo operatore, gli disse:

— Ella m'ha liberato d' un nemico, e non ho modo di rimunerarla. —

V' era in un bicchiere sopra la finestra una rosa.

— Ti prego di portarmi quella rosa, — mi disse.

Gliela portai. Ed ei l' offerse al vecchio chirurgo, dicendogli: — Non ho altro a presentarle in testimonianza della mia gratitudine. —

Quegli prese la rosa e pianse.

CAPO LXXXVIII.

I chirurgi aveano creduto che l' infermeria di Spielberg provvedesse tutto l' occorrente, eccetto i ferri ch' essi porta-

rono. Ma, fatta l' amputazione, s' accorsero che mancavano diverse cose necessarie; tela incerata, ghiaccio, bende, ec.

Il misero mutilato dovette aspettare due ore, che tutto questo fosse portato dalla città. Finalmente potè stendersi sul letto; ed il ghiaccio gli fu posto sul tronco.

Il dì seguente, liberarono il tronco dai grumi di sangue formativisi, lo lavarono, tirarono in giù la pelle e fasciarono.

Per parecchi giorni non si diede al malato, se non qualche mezza chicchera di brodo con torlo d' ovo sbattuto. E quando fu passato il pericolo della febbre vulneraria, cominciarono gradatamente a ristorarlo con cibo più nutritivo. L'Imperatore aveva ordinato che, finchè le forze fossero ristabilite, gli si desse buon cibo, della cucina del soprintendente.

La guarigione si operò in quaranta giorni, dopo i quali fummo ricondotti nel nostro carcere; questo per altro ci venne ampliato, facendo cioè un' apertura al muro ed unendo la nostra antica tana a quella già abitata da Oroboni e poi da Villa.

Io trasportai il mio letto al luogo medesimo, ov' era stato quello d'Oroboni, ov' egli era morto. Quest' identità di luogo m' era cara; pareami di essermi avvicinato a lui. Sognava spesso a lui, e pareami che il suo spirito veramente mi visitasse e mi rasserenasse con celesti consolazioni.

Lo spettacolo orribile di tanti tormenti sofferti da Maroncelli e prima del taglio della gamba, e durante quell' operazione, e dappoi, mi fortificò l' animo. Iddio che m' avea dato sufficiente salute nel tempo della malattia di quello, perchè le mie cure gli erano necessarie, me la tolse allorch' egli potè reggersi sulle grucce.

Ebbi parecchi tumori glandulari dolorosissimi. Ne risanai, ed a questi successero affanni di petto, già provati altre volte, ma ora più soffocanti che mai, vertigini e dissenterie spasmodiche.

È venuta la mia volta, diceva tra me. Sarò io meno paziente del mio compagno? —

M' applicai quindi ad imitare, quant' io sapea, la sua virtù.

Non v' è dubbio, che ogni condizione umana ha i suoi doveri. Quelli d' un infermo sono la pazienza, il coraggio, e tutti gli sforzi per non essere inamabile a coloro che gli sono vicini.

Maroncelli, sulle sue povere grucce, non avea più l' agilità d' altre volte, e rincresceagli, temendo di servirmi meno bene. Ei temeva inoltre che, per risparmiargli i movimenti e la fatica, io non mi prevalessi de' suoi servigi quanto m' abbisognava.

E questo verámente talora accadeva, ma io procacciava che non se n' accorgesse.

Quantunque egli avesse ripigliato forza, non era però senza incommodi. Ei pativa, come tutti gli amputati, sensazioni dolorose ne' nervi, quasichè la parte tagliata vivesse ancora. Gli doleano il piede, la gamba ed il ginocchio ch' ei più non aveva. Aggiugneasi che l' osso era stato mal segato, e sporgeva nelle nuove carni, e facea frequenti piaghe. Soltanto dopo circa un anno, il tronco fu abbastanza indurito e più non s' aperse.

CAPO LXXXIX.

Ma nuovi mali assalirono l' infelice, e quasi senza intervallo. Dapprima una artritide, che cominciò per le giunture delle mani, e poi gli martirò più mesi tutta la persona; indi lo scorbuto. Questo gli coperse in breve il corpo di macchie livide, e mettea spavento.

Io cercava di consolarmi, pensando tra me: — Poichè convien morire qua dentro, è meglio che sia venuto ad uno de' due lo scorbuto; egli è male attaccaticcio, e ne condurrà nella tomba, se non insieme, almeno a poca distanza di tempo. —

Ci preparavamo entrambi alla morte, ed eravamo tranquilli. Nove anni di prigione e di gravi patimenti ci aveano finalmente addomesticati coll' idea del totale disfacimento di due corpi così rovinati e bisognosi di pace. E le anime fidavano nella bontà di Dio, e credeano di riunirsi entrambe in luogo ove tutte le ire degli uomini cessano, ed ove pregavamo che a noi si riunissero anche, un giorno, placati, coloro che non ci amavano.

Lo scorbuto, negli anni precedenti, aveva fatto molta strage in quelle prigioni. Il governo, quando seppe che Maroncelli era affetto da quel terribile male, paventò nuova epidemía scorbutica, e consentì all' inchiesta del medico, il quale diceva non esservi rimedio efficace per Maroncelli se non l' aria aperta, e consigliava di tenerlo il meno possibile entro la stanza.

Io, come contubernale di questo, ed anche infermo di discresía, godetti lo stesso vantaggio.

In tutte quelle ore che il passeggio non era occupato da altri, cioè, da mezz' ora avanti l' alba per un paio d' ore, poi durante il pranzo, se così ci piaceva, indi per tre ore della sera sin dopo il tramonto, stavamo fuori. Ciò pei giorni

feriali. Ne' festivi, non essendovi il passeggio consueto degli altri, stavamo fuori da mattina a sera, eccettuato il pranzo.

Un altro infelice, di salute danneggiatissima, e di circa 70 anni, fu aggregato a noi, reputandosi che l' ossigeno potessegli pur giovare. Era il signor Costantino Munari, amabile vecchio, dilettante di studii letterari e filosofici, e la cui società ci fu assai piacevole.

Volendo computare la mia pena, non dall' epoca dell' arresto, ma da quella della condanna, i sette anni e mezzo finivano nel 1829 ai primi di luglio, secondo la firma imperiale della sentenza, ovvero ai 22 d' agosto, secondo la pubblicazione.

Ma anche questo termine passò, e morì ogni speranza.

Fino allora Maroncelli, Munari ed io facevamo talvolta la supposizione di rivedere ancora il mondo, la nostra Italia, i nostri congiunti; e ciò era materia di ragionamenti pieni di desiderio, di pietà e d' amore.

Passato l' agosto e poi il settembre, e poi tutto quell' anno, ci avvezzammo a non isperar più nulla sopra la terra, tranne l' inalterabile continuazione della reciproca nostra amicizia, e l' assistenza di Dio, per consumare degnamente il resto del nostro lungo sacrificio.

Ah! l' amicizia e la religione sono due beni inestimabili! Abbeliscono anche le ore de' prigionieri, a cui più non risplende verisimiglianza di grazia! Dio è veramente cogli sventurati, — cogli sventurati che amano!

CAPO XC.

Dopo la morte di Villa, all' abate Paulowich, che fu fatto vescovo, seguì per nostro confessore l' abate Wrba, moravo, professore di Testamento Nuovo a Brünn, valente allievo dell' *Istituto Sublime* di Vienna.

Quest' istituto è una congregazione fondata dal celebre Frint, allora parroco di corte. I membri di tal congregazione sono tutti sacerdoti, i quali, già laureati in teologia, proseguono ivi sotto severa disciplina i loro studii, per giungere al possesso del massimo sapere conseguibile. L' intento del fondatore è stato egregio; quello cioè, di produrre un perenne disseminamento di vera e forte scienza nel clero cattolico di Germania. E simile intento viene, in generale, adempiuto.

Wrba, stando a Brünn, potea darci molta più parte del suo tempo che Paulowich. Ei divenne per noi ciò ch' era il P. Battista, tranne che non gli era lecito di prestarci alcun libro. Facevamo spesso insieme lunghe conferenze; e la mia religiosità ne traeva grande profitto; o, se questo è dir troppo, a me pareva di trarnelo, e sommo era il conforto che indi sentiva.

Nell' anno 1829 ammalò, poi dovendo assumere altri impegni, non potè più venire da noi. Ce ne spiacque altamente; ma avemmo la buona sorte che a lui seguisse altro dotto ed egregio uomo, l' abate Ziak, vicecurato.

Di que' parecchi sacerdoti *tedeschi* che ci furono destinati, non capitarne uno cattivo! non uno che scoprissimo volersi fare stromento della politica (e questo è sì facile a scoprirsi!), non uno, anzi, che non avesse i riuniti meriti di molta dottrina, di dichiaratissima fede cattolica e di filosofia profonda! Oh quanto ministri della Chiesa siffatti sono rispettabili!

Que' pochi ch' io conobbi mi fecero concepire un' opinione assai vantaggiosa del clero cattolico tedesco.

Anche l' abate Ziak teneva lunghe conferenze con noi. Egli pure mi serviva d' esempio per sopportare con serenità i miei dolori. Incessanti flussioni ai denti, alla gola, agli orecchi lo tormentavano, ed era nondimeno sempre sorridente.

Intanto la molt' aria aperta fece scomparire a poco a poco le macchie scorbutiche di Maroncelli; e parimente Munari ed io stavamo meglio.

CAPO XCI.

Spuntò il 1° d' agosto del 1830. Volgeano dieci anni, ch' io avea perduto la libertà; ott' anni e mezzo che' io scontava il carcere duro.

Era giorno di domenica. Andammo, come le altre feste, nel solito recinto. Guardammo ancora dal muricciuolo la sottoposta valle ed il cimitero, ove giaceano Oroboni e Villa; parlammo ancora del riposo, che un dì v' avrebbero le nostre ossa. Ci assidemmo ancora sulla solita panca ad aspettare che le povere condannate venissero alla messa, che si diceva prima della nostra. Queste erano condotte nel medesimo oratorietto, dove per la messa seguente andavamo noi. Esso era contiguo al passeggio.

È uso in tutta Germania che, durante la messa, il popolo canti inni in lingua viva. Siccome l' impero d' Austria è paese

misto di tedeschi e di slavi, e nelle prigioni di Spielberg il maggior numero de' condannati communi appartiene all' uno o all' altro di que' popoli, gl' inni vi si cantano, una festa in tedesco e l' altra in islavo. Così, ogni festa si fanno due prediche, e s' alternano le due lingue. Dolcissimo piacere era per noi l' udire que' canti e l' organo che li accompagnava.

Fra le donne ve n' avea, la cui voce andava al cuore. Infelici! Alcune erano giovanissime. Un amore, una gelosia, un mal esempio le avea strascinate al delitto! — Mi suona ancora nell' anima il loro religiosissimo canto del *Sanctus: heilig! heilig! heilig!* Versai ancora una lagrima udendolo.

Alle ore dieci le donne si ritirarono, e andammo alla messa noi. Vidi ancora quelli de' miei compagni di sventura che udivano la messa sulla tribuna dell' organo, da' quali una sola grata ci separava, tutti pallidi, smunti, traenti con fatica i loro ferri!

Dopo la messa tornammo ne' nostri covili. Un quarto d' ora dopo, ci portarono il pranzo. Apparechiavamo la nostra tavola, il che consisteva nel mettere un' assicella sul tavolaccio e prendere i nostri cucchiai di legno, quando il signor Wegrath, sottintendente, entrò nel carcere.

— M' incresce di disturbare il loro pranzo, disse, ma si compiacciano di seguirmi; v' è di là il signor direttore di polizia. —

Siccome questi solea venire per cose moleste, come perquisizioni od inquisizioni, seguimmo assai di mal umore il buon sottintendente fino alla camera d' udienza.

Là trovammo il direttore di polizia ed il soprintendente; ed il primo ci fece un inchino, gentile più del consueto.

Prese una carta in mano, e disse con voci tronche, forse temendo di produrci troppo forte sorpresa se si esprimeva più nettamente:

— Signori .... ho il piacere .... ho l' onore .... di significar loro .... che S. M. l' Imperatore ha fatto ancora .... una grazia.... —

Ed esitava a dirci qual grazia fosse. Noi pensavamo che fosse qualche minoramento di pena, come d' essere esenti dalla noia del lavoro, d' aver qualche libro di più, d' avere alimenti men disgustosi.

— Ma non capiscono? — disse.

— No, signore. Abbia la bontà di spiegarci quale specie di grazia sia questa.

— È la libertà per loro due, e per un terzo che fra poco abbracceranno. —

Parrebbe che quest' annuncio avesse dovuto farci prorompere in giubilo. Il nostro pensiero corse subito ai pa-

renti, de' quali da tanto tempo non avevamo notizia, ed il dubbio che forse non li avremmo più trovati sulla terra ci accorò tanto, che annullò il piacere suscitabile dall' annuncio della libertà.

— Ammutoliscono? disse il direttere di polizia. Io m' aspettava di vederli esultanti.

— La prego, risposi, di far nota all' Imperatore la nostra gratitudine; ma, se non abbiamo notizia delle nostre famiglie, non ci è possibile di non paventare che a noi sieno mancate persone carissime. Questa incertezza ci opprime, anche in un istante che dovrebbe esser quello della massima gioia. —

Diede allora a Maroncelli una lettera di suo fratello, che lo consolò. A me disse che nulla c' era della mia famiglia; e ciò mi fece vieppiù temere che qualche disgrazia fosse in essa avvenuta.

— Vadano, proseguì, nella loro stanza; e fra poco manderò loro quel terzo, che pure è stato graziato. —

Andammo ed aspettavamo con ansietà quel terzo. Avremmo voluto che fossero tutti, eppure non poteva essere che uno. — Fosse il povero vecchio Munari! fosse quello! fosse quell' altro! — Niuno era per cui non facessimo voti.

Finalmente la porta s' apre, e vediamo quel compagno essere il signor Andrea Tonelli, da Brescia.

Ci abbracciammo. Non potevamo più pranzare.

Favellammo sino a sera, compiangendo gli amici che restavano.

Al tramonto ritornò il direttore di polizia per trarci di quello sciagurato soggiorno. I nostri cuori gemevano, passando innanzi alle carceri de' tanti amati, e non potendo condurli con noi! Chi sa quanto tempo vi languirebbero ancora! chi sa quanti di essi doveano quivi esser preda lenta di morte!

Fu messo a ciascuno di noi un tabarro da soldato sulle spalle ed un berretto in capo, e così, coi medesimi vestiti da galeotto, ma scatenati, scendemmo il funesto monte, e fummo condotti in città, nelle carceri della polizia.

Era un bellissimo lume di luna. Le strade, le case, la gente che incontravamo, tutto mi parea sì gradevole e sì strano, dopo tanti anni che non avea più veduto simile spettacolo!

— —

CAPO XCII.

Aspettammo nelle carceri di polizia un commissario imperiale che dovea venire da Vienna per accompagnarci sino ai confini. Intanto, siccome i nostri bauli erano stati venduti, ci provedemmo di biancheria e vestiti, e deponemmo la divisa carceraria.

Dopo cinque giorni il commissario arrivò, ed il direttore di polizia ci consegnò a lui, rimettendogli nello stesso tempo il denaro che avevamo portato sullo Spielberg, e quello che si era ricavato dalla vendita de' bauli e de' libri; denaro che poi ci venne a' confini restituito.

La spesa del nostro viaggio fu fatta dall' Imperatore, e senza risparmio.

Il commissario era il signor Von Noe, gentiluomo impiegato nella segreteria del ministro della polizia. Non poteva esserci destinata persona di più compita educazione. Ci trattò sempre con tutti i riguardi.

Ma io partii da Brünn con una difficoltà di respiro penosissima, ed il moto della carrozza tanto crebbe il male che a sera ansava in guisa spaventosa, e temeasi da un istante all' altro ch' io restassi soffocato. Ebbi inoltre ardente febbre tutta notte, ed il commissario era incerto il mattino seguente, s' io potessi continuare il viaggio sino a Vienna. Dissi di sì; partimmo: la violenza dell' affanno era estrema; non potea nè mangiare, nè bere, nè parlare.

Giunsi a Vienna semivivo. Ci diedero un buon alloggio nella direzione generale di polizia. Mi posero a letto: si chiamò un medico; questi mi ordinò una cavata di sangue, e ne sentii giovamento. Perfetta dieta e molta digitale fu per otto giorni la mia cura, e risanai. Il medico era il signor Singer; m' usò attenzioni veramente amichevoli.

Io aveva la più grande ansietà di partire, tanto più ch' era a noi penetrata la notizia delle *tre giornate* di Parigi.

Nello stesso giorno che scoppiava quella rivoluzione, l' Imperatore avea firmato il decreto della nostra libertà! Certo, non l' avrebbe ora rivocato. Ma era pur cosa non inverisimile, che i tempi tornando ad essere critici per tutta Europa, si temessero movimenti popolari anche in Italia, e non si volesse dall' Austria, in quel momento, lasciarci ripatriare. Eravamo ben persuasi di non ritornare sullo Spielberg; ma paventavamo che alcuno soggerisse all' Imperatore di deportarci in qualche città dell' impero lungi dalla penisola.

Mi mostrai anche più risanato che non era, e pregai che si sollecitasse la partenza. Intanto era mio desiderio arden-

tissimo di presentarmi a S. E. il signor Conte di Pralormo, inviato della Corte di Torino alla Corte Austriaca, alla bontà del quale io sapeva di quanto andassi debitore. Egli erasi adoperato colla più generosa e costante premura ad ottenere la mia liberazione. Ma il divieto ch' io non vedessi chi che si fosse non ammise eccezione.

Appena fu convalescente, ci si fece la gentilezza di mandarci per qualche giorno la carrozza, perchè girassimo un poco per Vienna. Il commissario avea obbligo d' accompagnarci e di non lasciarci parlare con nessuno. Vedemmo la bella chiesa di santo Stefano, i deliziosi passeggi della città, la vicina villa Lichtenstein, e per ultimo la villa imperiale di Schönbrunn.

Mentre eravamo ne' magnifici viali di Schönbrunn, passò l' Imperatore, ed il commissario ci fece ritirare, perchè la vista delle nostre sparute persone non l' attristasse.

CAPO XCIII.

Partimmo finalmente da Vienna, e potei reggere fino a Bruck. Ivi l' asma tornava ad essere violento. Chiamammo il medico: era un certo signor Jüdmann, uomo di molto garbo. Mi fece cavar sangue, star a letto, e continuare la digitale. Dopo due giorni feci istanza perchè il viaggio fosse proseguito.

Traversammo l' Austria e la Stiria, ed entrammo in Carintia senza novità; ma, giunti ad un villaggio per nome Feldkirchen poco distante da Klagenfurth, ecco giungere un contr' ordine. Dovevamo ivi fermarci sino a nuovo avviso.

Lascio immaginare quanto spiacevole ci fosse quest' evento. Io inoltre aveva il rammarico di esser quello che portava tanto danno a' miei due compagni: s' essi non poteano ripatriare, la mia fatal malattia n' era cagione.

Stemmo cinque giorni a Feldkirchen, ed ivi pure il commissario fece il possibile per ricrearci. V' era un teatrino di commedianti, e vi ci condusse. Ci diede un giorno il divertimento d' una caccia. Il nostro oste e parecchi giovani del paese, col proprietario d' una bella foresta, erano i cacciatori; e noi, collocati in posizione opportuna, godevamo lo spettacolo.

Finalmente venne un corriere da Vienna, con ordine al commissario che ci conducesse pure al nostro destino. Esultai co' miei compagni di questa felice notizia, ma nello stesso

tempo tremava che s' avvicinasse per me il giorno d' una scoperta fatale; ch' io non avessi più nè padre, nè madre, nè chi sa quali altri de' miei cari!

E la mia mestizia cresceva a misura che c' inoltravamo verso Italia.

Da quella parte l' entrata in Italia non è dilettosa all' occhio, ed anzi si scende da bellissime montagne del paese tedesco a pianura itala, per lungo tratto sterile ed inamena; cosicchè i viaggiatori che non conoscono ancora la nostra penisola ed ivi passano, ridono della magnifica idea che se n' erano fatta, e sospettano d' essere stati burlati da coloro onde l' intesero tanto vantare.

La bruttezza di quel suolo contribuiva a rendermi più tristo. Il rivedere il nostro cielo, l' incontrare facce umane di forma non settentrionale, l' udire da ogni labbro voci del nostro idioma, m' inteneriva; ma era un' emozione che m' invitava più al pianto che alla gioia. Quante volte in carrozza mi copriva colle mani il viso, fingendo di dormire, e piangeva! Quante volte la notte non chiudeva occhio, e ardea di febbre, or dando con tutta l' anima le più calde benedizioni alla mia dolce Italia, e ringraziando il Cielo d' essere a lei renduto; or tormentandomi di non aver notizie di casa, o fantasticando sciagure; or pensando che fra poco sarebbe stato forza separarmi, e forse per sempre, da un amico che tanto avea meco patito, e tante prove di affetto fraterno aveami dato!

Ah! sì lunghi anni di sepoltura non avevano spenta l' energia del mio sentire! ma questa energia era sì poca per la gioia, e tanta pel dolore!

Come avrei voluto rivedere Udine e quella locanda, ove que' due generosi aveano finto di essere camerieri, e ci aveano stretto furtivamente la mano!

Lasciammo quella città a nostra sinistra, e oltrepassammo.

CAPO XCIV.

Pordenone, Conegliano, Ospedaletto, Vicenza, Verona, Mantova mi ricordavano tante cose! Del primo luogo era nativo un valente giovane, statomi amico, e perito nelle stragi di Russia: Conegliano era il paese, ove i secondini de' *Piombi* m' aveano detto essere stata condotta la Zanze: in Ospedaletto era stata maritata, ma or non viveavi più, una creatura angelica ed infelice, ch' io aveva già tempo venerato e ch' io

venerava ancora. In tutti que' luoghi insomma mi sorgeano rimembranze più o meno care; ed in Mantova più che in niun'altra città. Mi parea jeri che io v'era venuto con Lodovico nel 1815! mi parea jeri che io v'era venuto con Porro nel 1820! — Le stesse strade, le stesse piazze, gli stessi palazzi, e tante differenze sociali! Tanti miei conoscenti involati da morte! tanti esuli! una generazione d'adulti i quali io aveva veduti nell'infanzia! E non poter correre a questa, o quella casa! non poter parlare del tale, o del tal altro con alcuno!

E per colmo d'affanno, Mantova era il punto di separazione per Maroncelli e per me. Vi pernottammo tristissimi entrambi. Io era agitato come un uomo alla vigilia d'udire la sua condanna.

La mattina mi lavai la faccia, e guardai nello specchio se si conoscesse ancora ch'io avessi pianto. Presi, quanto meglio potei, l'aria tranquilla e sorridente; dissi a Dio una picciola preghiera, ma per verità molto distratto; ed udendo che già Maroncelli movea le sue grucce e parlava col cameriere, andai ad abbracciarlo. Tutti due sembravamo pieni di coraggio per questa separazione; ci parlavamo un po' commossi, ma con voce forte. L'uffiziale di gendarmeria che dee condurlo a' confini di Romagna è giunto; bisogna partire: non sappiamo quasi che dirci; un amplesso, un bacio, un amplesso ancora. — Montò in carrozza, disparve; io restai come annichilato.

Tornai nella mia stanza, mi gettai in ginocchio, e pregai per quel misero mutilato, diviso dal suo amico, e proruppi in lagrime ed in singhiozzi.

Conobbi molti uomini egregi, ma nessuno più affettuosamente socievole di Maroncelli, nessuno più educato a tutti i riguardi della gentilezza, più esente da accessi di selvaticume, più constantemente memore, che la virtù si compone di continui esercizi di tolleranza, di generosità e di senno. Oh mio socio di tanti anni di dolore, il Cielo ti benedica ovunque tu respiri, e ti dia amici che m'agguaglino in amore e mi superino in bontà!

CAPO XCV.

Partimmo la stessa mattina da Mantova per Brescia. Qui fu lasciato libero l'altro concaptivo, Andrea Tonelli. Quest'infelice seppe ivi d'aver perduta la madre, e le desolate sue lacrime mi straziarono il cuore.

Benchè angosciatissimo qual io m' era, per tante cagioni, il seguente caso mi fece alquanto ridere.

Sopra una tavola della locanda v' era un annuncio teatrale. Prendo, e leggo: — *Francesca da Rimini, opera per musica ec.*

— Di chi è quest' opera? — dico al cameriere.

— Chi l' abbia messa in versi e chi in musica, nol so, risponde. Ma in somma è sempre quella *Francesca da Rimini*, che tutti conoscono.

— Tutti! V' ingannate. Io che vengo di Germania, che cosa ho da sapere delle vostre Francesche? —

Il cameriere (era un giovinotto di faccia sdegnosetta, veramente bresciana) mi guardò con disprezzante pietà.

— Che cosa ha da sapere? Signore, non si tratta di Francesche. Si tratta d' una *Francesca da Rimini* unica. Voglio dire la tragedia del signor Silvio Pellico. Qui l' hanno messa in opera, guastandola un pochino, ma tutt' uno, è sempre quella.

— Ah! Silvio Pellico? Mi pare d' aver inteso a nominarlo. Non è quel cattivo mobile che fu condannato a morte e poi a carcere duro, otto o nove anni sono?

Non avessi mai detto questo scherzo! Si guardò intorno, poi guardò me, digrignò trentadue bellissimi denti, e se non avesse udito rumore, credo che m' accoppava.

Se n' andò borbottando: — Cattivo mobile? — Ma prima ch' io partissi, scoperse chi mi fossi. Ei non sapea più nè interrogare, nè rispondere, nè servire, nè camminare. Non sapea più altro, che pormi gli occhi addosso, fregarsi le mani, e dire a tutti, senza proposito: — *Sior sì, sior sì!* che parea che sternutasse.

Due giorni dopo, addì 9 settembre, giunsi col commissario a Milano. All' avvicinarmi a questa città, al rivedere la cupola del duomo, al ripassare in quel viale di Loreto già mia passeggiata sì frequente e sì cara, al rientrare per Porta Orientale, e ritrovarmi al corso, e rivedere quelle case, quei templi, quelle vie, provai i più dolci ed i più tormentosi sentimenti: uno smanioso desiderio di fermarmi alcun tempo in Milano e riabbracciarvi quegli amici ch' io v' avrei rinvenuti ancora: un infinito rincrescimento pensando a quelli ch' io aveva lasciato sullo Spielberg, a quelli che ramingavano in terre straniere, a quelli ch' erano morti: una viva gratitudine rammentando l' amore che m' avevano dimostrato in generale i Milanesi: qualche fremito di sdegno contro alcuni che mi avevano calunniato, mentre erano sempre stati l' oggetto della mia benevolenza e della mia stima.

Andammo ad alloggiare alla *Bella Venezia.*

Qui io era stato tante volte a lieti amicali conviti: qui

avea visitato tanti degni forestieri: qui una rispettabile attempata signora mi sollecitava, ed indarno, a seguirla in Toscana, prevedendo, s'io restava a Milano, le sventure che m'accaddero. Oh commoventi memorie! Oh passato sì cosparso di piaceri e di dolori, e sì rapidamente fuggito!

I camerieri dell'albergo scopersero subito chi foss'io. La voce si diffuse, e verso sera vidi molti fermarsi sulla piazza e guardare alle finestre. Uno (ignoro chi foss'egli) parve riconoscermi, e mi salutò alzando ambe le braccia.

Ah, dov'erano i figli di Porro, i miei figli? Perchè non li vid'io?

CAPO XCVI.

Il commissario mi condusse alla polizia, per presentarmi al direttore. Qual sensazione nel rivedere quella casa, mio primo carcere! Quanti affanni mi ricorsero alla mente! Ah! mi sovvenne con tenerezza di te, o Melchiorre Gioja, e dei passi precipitati ch'io ti vedea muovere su e giù fra quelle strette pareti, e delle ore che stavi immobile al tavolino scrivendo i tuoi nobili pensieri, e dei cenni che mi facevi col fazzoletto, e della mestizia con cui mi guardavi, quando il farmi cenni ti fu vietato! Ed immaginai la tua tomba, forse ignorata dal maggior numero di coloro che t'amarono, siccom'era ignorata da me! — ed implorai pace al tuo spirito!

Mi sovvenne anche del mutolino, della patetica voce di Maddalena, de' miei palpiti di compassione per essa, de' ladri miei vicini, del preteso Luigi XVII, del povero condannato che si lasciò cogliere il viglietto e sembrommi avere urlato sotto il bastone.

Tutte queste ed altre memorie m'opprimeano come un sogno angoscioso, ma più m'opprimea quella delle due visite fattemi ivi dal mio povero padre, dieci anni addietro. Come il buon vecchio s'illudeva, sperando ch'io presto potessi raggiungerlo a Torino! Avvrebb'egli sostenuto l'idea di dieci anni di prigionia ad un figlio, e di tal prigionia? Ma quando le sue illusioni svanirono, avrà egli, avrà la madre avuto forza di reggere a sì lacerante cordoglio? Erami dato ancora di rivederli entrambi? o forse uno solo dei due? e quale?

Oh dubbio tormentosissimo e sempre rinascente! Io era, per così dire, alle porte di casa, e non sapeva ancora se i genitori fossero in vita; se fosse in vita pur uno della mia famiglia.

Il direttore della polizia m' accolse gentilmente, e permise ch' io mi fermassi alla *Bella Venezia* col commissario imperiale, invece di farmi custodire altrove. Non mi si concesse per altro di mostrarmi ad alcuno, ed io quindi mi determinai a partire il mattino seguente. Ottenni soltanto di veder il Console Piemontese, per chiedergli contezza de' miei congiunti. Sarei andato da lui, ma essendo preso da febbre e dovendo pormi in letto, lo feci pregare di venire da me.

Ebbe la compiacenza di non farsi aspettare, ed oh quanto gliene fui grato!

Ei mi diede buone nuove di mio padre e di mio fratello primogenito. Circa la madre, l' altro fratello e le due sorelle, rimasi in crudele incertezza.

In parte confortato, ma non abbastanza, avrei voluto, per sollevare l' anima mia, prolungare molto la conversazione col signor Console. Ei non fu scarso della sua gentilezza, ma dovette pure lasciarmi.

Restato solo, avrei avuto bisogno di lagrime, e non ne avea. Perchè talvolta mi fa il dolore prorompere in pianto, ed altre volte, anzi il più spesso, quando parmi che il piangere mi sarebbe sì dolce ristoro, lo invoco inutilmente? Questa impossibiltà di sfogare la mia afflizione accresceami la febbre: il capo doleami forte.

Chiesi da bere a Stundberger. Questo buon uomo era un sergente della polizia di Vienna, facente funzione di cameriere del commissario. Non era vecchio, ma diedesi il caso che mi porse da bere con mano tremante. Quel tremito mi ricordò Schiller, il mio amato Schiller, quando, il primo giorno del mio arrivo a Spielberg, gli dimandai con imperioso orgoglio la brocca dell' acqua, e me la porse.

Cosa strana! Tal rimembranza, aggiunta alle altre, ruppe la selce del mio cuore, e le lagrime scaturirono.

CAPO XCVII.

La mattina del 10 settembre abbracciai il mio eccellente commissario, e partii. Ci conoscevamo solamente da un mese, e mi pareva un amico di molti anni. L' anima sua, piena di sentimento del bello e dell' onesto, non era investigatrice, non era artifiziosa; non perchè non potesse avere l' ingegno di esserlo, ma per quell' amore di nobile semplicità ch' è negli uomini retti.

Taluno, durante il viaggio, in un luogo dove c' eravamo fermati, mi disse ascosamente: — Guardatevi di quell' *angelo custode;* se non fosse di quei neri, non ve l' avrebbero dato

— Eppur v' ingannate, gli dissi; ho la più intima persuasione che v' ingannate.

— I più astuti, riprese quegli, son coloro che appaiono più semplici.

— Se così fosse, non bisognerebbe mai credere alla virtù d' alcuno.

— Vi son certi posti sociali, ove può esservi molta elevata educazione per le maniere, ma non virtù! non virtù! non virtù! —

Non potei rispondergli altro, se non che:

— Esagerazione! signor mio, esagerazione!

— Io sono conseguente, — insistè colui.

Ma fummo interrotti. E mi sovvenne il *Cave a consequentiariis* di Leibnizio.

Pur troppo la più parte degli uomini ragiona con questa false e terribile logica: — Io seguo lo stendardo *A*, che son certo essere quello della giustizia; colui segue lo stendardo *B*, che son certo essere quello dell' ingiustizia: dunque egli è un malvagio. —

A no, o logici furibondi! di qualunque stendardo voi siate, non ragionate così disumanamente! Pensate che partendo da un dato svantaggioso qualunque (e dov' è una società od un individuo che non abbiane di tali?) e procedendo con rabbioso rigore di conseguenza in conseguenza, è facile a chicchessia il giungere a questa conclusione: «Fuori di noi quattro, tutti i mortali meritano d' essere arsi vivi.» E se si fa più sagace scrutinio, ciascun de' quattro dirà: «Tutti i mortali meritano d' essere arsi vivi fuori di me.»

Questo volgare rigorismo è sommamente antifilosofico. Una diffidenza moderata può esser savia: una diffidenza oltrespinta, non mai.

Dopo il cenno che m' era stato fatto su quell' *angelo custode,* io posi più mente di prima a studiarlo, ed ogni giorno più mi convinsi della innocua e generosa sua natura.

Quando v' è un ordine di società stabilito, molto e poco buono ch' ei sia, tutti i posti sociali, che non vengono per universale coscienza riconosciuti infami; tutti i posti sociali che promettono di cooperare nobilmente al ben pubblico, e le cui promesse son credute da gran numero di gente; tutti i posti sociali, in cui è assurdo negare che vi sieno stati uomini onesti, possono sempre da uomini onesti essere occupati.

Lessi d' un quacchero, che aveva orrore dei soldati. Vide una volta un soldato gettarsi nel Tamigi, e salvare un infelice che s' annegava; ei disse: «Sarò sempre quacchero, ma anche i soldati son buone creature.»

CAPO XCVIII.

Stundberger m' accompagnò sino alla vettura, ove montai col brigadiere di gendarmeria, al quale io era stato affidato. Pioveva, e spirava aria fredda.

— S' avvolga bene nel mantello, diceami Stundberger; si copra meglio il capo, procuri di non arrivare a casa ammalato; ci vuol così poco per lei a raffreddarsi! Quanto m' incresce di non poterle prestare i miei servigi fino a Torino! —

E tutto ciò diceami egli sì cordialmente e con voce commossa!

— D' or innanzi, ella non avrà forse più mai alcun tedesco vicino a sè, soggiuns' egli; non udirà forse più mai parlare questa lingua, che gl' Italiani trovano sì dura. E poco le importerà probabilmente. Fra i Tedeschi ebbe tante sventure a patire, che non avrà troppa voglia di ricordarsi di noi. E nondimeno io, di cui ella dimenticherà presto il nome, io, signore, pregherò sempre per lei.

— Ed io per te, — gli dissi, toccandogli l' ultima volta la mano.

Il pover' uomo gridò ancora: *Guten Morgen! gute Reise! leben Sie wohl!* (buon giorno! buon viaggio! stia bene!) Furono le ultime parole tedesche che udii pronunciare, e mi sonarono care, come se fossero state della mia lingua.

Io amo appassionatamente la mia patria, ma non odio alcun' altra nazione. La civiltà, la ricchezza, la potenza, la gloria sono diverse nelle diverse nazioni; ma in tutte havvi anime obbedienti alla gran vocazione dell' uomo, di amare e compiangere e giovare.

Il brigadiere che m' accompagnava mi raccontò essere stato uno di quelli che arrestarono il mio infelicissimo Confalonieri. Mi disse, come questi avea tentato di fuggire, come il colpo gli era fallito, come, strappato dalle braccia di sua sposa, Confalonieri ed essa fossero inteneriti e sostenessero con dignità quella sventura.

Io ardeva di febbre udendo questa misera storia, ed una mano di ferro parea stringermi il cuore.

Il narratore, uomo alla buona, e conversante per fiduciale socievolezza, non s' accorgeva che, sebbene io non avessi nulla contra di lui, pur non poteva a meno di raccapricciare guardando quelle mani che s' erano scagliate sul mio amico.

A Buffalora ei fece colazione: io era troppo angosciato, non presi niente.

Una volta, in anni già lontani, quando villeggiava in Arluno co' figli del conte Porro, veniva talora a passeggiare a Buffalora lungo il Ticino.

Esultai di vedere terminato il bel ponte, i cui materiali io aveva veduti sparsi sulla riva lombarda, con opinione allora comune che tal lavoro non si facesse più. Esultai di ritraversare quel fiume, e di ritoccare la terra piemontese. Ah! bench' io ami tutte le nazioni, Dio sa quanto io predilega l' Italia; e bench' io sia così invaghito dell' Italia, Dio sa quanto più dolce d' ogni altro nome d' italico paese mi sia il nome del Piemonte, del paese de' miei padri!

CAPO XCIX.

Dirimpetto a Buffalora è San Martino. Qui il brigadiere lombardo parlò a' carabinieri piemontesi, indi mi salutò e ripassò il ponte.

— Andiamo a Novara, — dissi al vetturino.

— Abbia la bontà d' aspettare un momento, — disse un carabiniere.

Vidi ch' io non era ancora libero, e me n' afflissi, temendo che avesse ad esser ritardato il mio arrivo alla casa paterna.

Dopo più d' un quarto d' ora comparve un signore, che mi chiese il permesso di venire a Novara con me. Un' altra occasione gli era mancata: ora non v' era altro legno che il mio; egli era ben felice ch' io gli concedessi di profittarne, ec. ec.

Questo carabiniere travestito era d' amabile umore, e mi tenne buona compagnia sino a Novara. Giunti in questa città, fingendo di voler che smontassimo ad un albergo, fece andare il legno nella caserma dei carabinieri, e qui mi fu detto, esservi un letto per me nella camera di un brigadiere, e dover aspettare gli ordini superiori.

Io pensava di poter partire il dì seguente; mi posi a letto, e dopo aver chiacchierato alquanto coll' ospite brigadiere, m' addormentai profondamente. Da lungo tempo non avea più dormito così bene.

Mi svegliai verso il mattino, m' alzai presto, e le prime ore mi sembrarono lunghe. Feci colazione, chiacchierai, passeggiai in istanza e sulla loggia, diedi un' occhiata ai libri dell' ospite; finalmente mi si annuncia una visita.

Un gentile uffiziale mi viene a dar nuove di mio padre, e a dirmi esservi di esso in Novara una lettera, la quale mi sarà in breve portata. Gli fui sommamente tenuto di quest' amabile cortesia.

Volsero alcune ore che pur mi sembrarono eterne, e la lettera alfin comparve.

Oh qual gioia nel rivedere quegli amati caratteri! qual gioia nell'intendere che mia madre, l'ottima mia madre viveva! e vivevano i miei due fratelli, e la sorella maggiore! Ahi! la minore, quella Marietta fattasi monaca della Visitazione, e della quale erami clandestinamente giunto notizia nel carcere, avea cessato di vivere nove mesi prima!

M'è dolce credere, essere debitore della mia libertà a tutti coloro che m'amavano e che intercedevano incessantemente presso Dio per me, ed in particolar guisa ad una sorella che morì con indizi di somma pietà. Dio la compensi di tutte le angosce che il suo cuore sofferse a cagione delle mie sventure!

I giorni passavano, e la permissione di partire di Novara non veniva. Alla mattina del 16 settembre, questa permissione finalmente mi fu data, e ogni tutela di carabinieri cessò. Oh da quanti anni non m'era più avvenuto d'andare ove mi piaceva senza accompagnamento di guardie!

Riscossi qualche danaro, ricevetti le gentilezze di persona conoscente di mio padre, e partii verso le tre pomeridiane. Avea per compagni di viaggio una signora, un negoziante, un incisore, e due giovani pittori, uno de' quali era sordo e muto. Questi pittori venivano da Roma; e mi fece piacere l'intendere che conoscessero la famiglia di Maroncelli. È sì soave cosa il poter parlare di coloro che amiamo con alcuno che non siavi indifferente!

Pernottammo a Vercelli. Il felice giorno 17 di settembre spuntò. Si proseguì il viaggio. Oh come le vetture sono lente! non si giunse a Torino, che a sera.

Chi mai, chi mai potrebbe descrivere la consolazione del mio cuore e de' cuori a me diletti, quando rividi e riabbracciai padre, madre, fratelli?... Non v'era la mia cara sorella Giuseppina, che il dover suo teneva a Chieri; ma, udita la mia felicità, s'affrettò a venire per alcuni giorni in famiglia. Renduto a que' cinque carissimi oggetti della mia tenerezza, io era, io sono il più invidiabile de' mortali!

Ah! delle passate sciagure e della contentezza presente, come di tutto il bene ed il male che mi sarà serbato, sia benedetta la Provvidenza, della quale gli uomini e le cose, si voglia o non si voglia, sono mirabili stromenti ch'ella sa adoprare a fini degni di sè.

CAPITOLI AGGIUNTI

ALLE MIE PRIGIONI.

———

[illegible] a in francese dal [illegible] duzione delle *Mic* [illegible] lui all' ottavo di [illegible], dice: « sia per- [illegible] oppo lusinghiera [illegible] mere che questi [illegible] *viti*, non mai pub- [illegible] ove li crediamo [illegible] me, come meglio [illegible] lomettere, e pen- [illegible] pre importante di [illegible] ia autenticità per [illegible]

[illegible] *des hommes: traduc-* [illegible] arpentier, 1843, in-8.

CAPITOLO I.

La prima notte dopo il mio ritorno in famiglia non fu che un succedersi d'ore febbrili, piene di sentimenti contrari, tumultuosi, inspirati ora dal dolore, ora dalla contentezza. Mi fu impossibile chiudere occhio fino al mattino. Avrei voluto dar tregua a' miei pensieri, fermandoli su Dio con parole di gratitudine e amore; ma ad ogni momento mi divagava pensando di nuovo agli anni della mia prigionia, ai tempi che la precedettero, agli amici ch'io aveva lasciati in catene, a quelli dei quali lamentava l'assenza o la morte, alle illusioni svanite, a tutte le riflessioni che la sventura m'avea suggerito, alla fede di cui erami stata concessa la grazia, alla sorte ottenuta di uscire dal carcere, di rivedere la patria, di ritrovare i genitori e i fratelli. Tutte queste distrazioni mi commoveano troppo vivamente, e per riacquistare un poco di tranquillità io tornava a rivolgermi a Dio, invocava tutti i suoi Santi, e principalmente la Vergine Maria, di cui pareami avere più che mai sentito la protezione materna nei momenti più ardui del mio recente viaggio. Ma quella folla di rimembranze non cessava di assediarmi, e di trasportare la mia immaginazione più spesso in mezzo ai dolori, che dal lato delle consolazioni. All'angoscia di siffatto irresistibile agitarsi della mente si aggiungeva un fierissimo dolore di capo, e una tale oppressione che mi toglieva il respiro. Pareami al tutto naturale che il mio corpo così affranto non potesse resistere più lungamente, e che quella notte per me fosse l'ultima. Ringraziai Dio d'avermi ricondotto vivo nella casa di mio padre, e di concedermi di morirvi, se era la sua volontà ch'io morissi. Non pertanto il pensiero della morte mi conturbava, e dominavami il desiderio di vivere ancora, e godere le ineffabili dolcezze della famiglia, e riuscire un durevole e saldo sostegno per la vecchiezza de' miei genitori.

Sul far del giorno respirai meglio, e potei leggermente assopirmi: il sonno fu breve, ma pur n'ebbi un gran giovamento. Essendomi svegliato libero dal dolore di capo, saltai dal letto, malgrado la mia stanchezza, provando una gioia

indicibile ad accertarmi che quello non era un sogno, che io era veramente in casa mia. Impiegai appena il tempo necessario a vestirmi, e passai nella camera vicina, ove mi gettai inginocchione per pregare piangendo. Pareami di non potere essere mai abbastanza grato al Signore, la cui bontà aveva spezzato i miei ceppi, e voleva ch'io vedessi sorgere ancora giorni così avventurosi.

Quella fervida adorazione, e quelle lagrime di gioia mi ravvivarono. Mi alzai sentendo i passi di mia madre, che veniva con amorosa sollecitudine a vedere se io era desto, e ad accertarsi che non fossi malato. Le corsi incontro col cuore palpitante d'amore, e mi slanciai tra le sue braccia. Alle sue domande inquiete risposi; ma le tacqui la mia veglia, e l'agitazione nella quale aveva passata tutta la notte; finsi avere assai più forza di quella che in fatto avessi; e le parlai della grande misericordia del Signore verso di me. — Amalo dunque, — ella esclamò, — amalo sempre per le grazie ch'egli ti ha compartito, e per quelle di che ha ricolma la tua povera madre! —

Ella profferiva queste parole singhiozzando e sorridendo ad un tempo. Avresti detto che fosse ancora oppressa dalla memoria delle angoscie sofferte, nel punto stesso in cui rallegravasi perchè le era reso il suo figlio.

CAPITOLO II.

Le gioie soavi di quella mattina crebbero vie più, quando rividi il mio carissimo padre e i miei buoni fratelli. Ci abbracciammo ancora; considerammo quanta consolazione ne era stata serbata, e discorremmo a lungo di mille cose che avevamo da dirci. Le loro parole, l'espressione dei loro volti, mi esaltavano, m'inebriavano; ed io sentiami felice scorgendo in loro un'esaltazione pari alla mia.

Dato sì libero sfogo ai nostri cuori, rimasi più che mai convinto della loro benevolenza sincera verso tutti, e conobbi che un affetto sì generoso era maggiore d'ogni bene ch'io potessi desiderare sulla terra. Ci separammo per rivederci in breve ora. Io scesi alla vicina chiesa di San Francesco, e ascoltai la messa con un vivo sentimento di amore e di gratitudine, promettendo a Dio di non mai dimenticare ch'egli avea rotto le mie catene, e che avevami reso alla casa paterna.

Per la vivacità di quelle emozioni pareami già di star meglio; ma un'estrema debolezza succedè ad un tratto a quel

momentaneo vigore. A stento potei trascinarmi fino a casa, e più d'una volta mi sentii presso a cadere per via, e su per le scale.

Mia madre restò spaventata al vedermi sì spossato e sì pallido; pure mi riuscì di rassicurarla dissimulando il mio male. Presi poche goccie di elisire, e mi trattenni parecchie ore con lei per riposarmi, e per conversare, non seco soltanto, ma ancora con mio padre e co' miei fratelli, che di continuo andavano e venivano. Non ci potevamo saziare di vederci e parlarci, nè ci stancavamo di domande e risposte per riempiere in qualche modo il vuoto immenso di dieci lunghi anni ch'io aveva passati lontano da loro.

Tutto inteso a raccontare i particolari della mia storia dolorosa a quelle anime sensibili, e a farmi raccontare la storia non meno melanconica di tutte le angoscie che aveano provato per me, io ebbi ancora per tutto quel giorno, nella commozione di tali racconti, una forza apparente; il mio polso però batteva coll' agitazione della febbre, e il capo dolevami forte. Nascosi il mio male; ma quando fui in letto sentii indescrivibili stiramenti nei nervi del cranio, nel cervello, e in tutta la persona. A questi sintomi tenne dietro un languore da me creduto mortale, con sudori, brividi, e una grande oppressione. Tutto questo si risolvè in una specie di sonno letargico, che mi opprimeva, e ch'io cercava di scuotere, credendolo il principio dell' agonia. Poche notti ho passato cotanto orribili, a vicenda delirando e riacquistando la memoria e la ragione, tentato di chiamare per soccorso, e rattenuto dal timore di spaventare i miei poveri genitori.

Sul mattino mi sentii un poco meglio; ma durai molta fatica ad alzarmi. Non feci parola di quella orrida nottata, e m' ingegnai nuovamente di vincere le gravi inquietudini de' miei cari genitori per la mia salute. Tuttavia si accorsero ch'io aveva una grande difficoltà di respiro, e mia madre mi raccomandò un rigoroso silenzio; ubbidii, persuaso che il riposo sarebbe stato sufficiente a guarirmi; ma per molti giorni e per molte notti gli spasimi e i languori mi travagliarono miseramente, e non era il minore de' miei tormenti lo sforzo continuo ch'io faceva per rassicurare mio padre e mia madre, e apparire tranquillo.

CAPITOLO III.

Questo stato durò più di quattro mesi, cioè sino al fine di gennaio 1831; ma a poco a poco le notti divennero meno angosciose, e taluna anche ne passai delle buone. Se non che allo spuntare del giorno, la rimembranza del mio arresto, del mio processo, della mia sentenza di morte, e dei dieci anni della mia prigionia, produceami costantemente un sogno spaventoso, analogo alle circostanze le cui impressioni mi si ridestavano nell'anima. Ma ogni giorno del pari, svegliandomi, mi era serbata la dolce sorpresa di passare dalle angoscie del carcere o dai terrori del supplizio imminente alla gioia di trovarmi in seno della mia famiglia. Io provo ancora ogni mattina questa cara sorpresa, e tutti i miei sogni ritornano a quegli anni di amare afflizioni.

Al termine di quattro mesi, la mia salute migliorò notevolmente; poi si alterò di nuovo più volte durante due anni; ma la guarigione tenea tosto dietro alla recidiva. Finalmente i miei nervi e i miei polmoni presero sufficiente consistenza e vigore, e non si risentirono più se non leggermente al mutare delle stagioni.

Ma se dure prove afflissero il corpo, ben altre ebbe a sopportarne il mio cuore. Ahimè! Quante persone amatissime aveva io perduto in quei dieci anni! Quante altre erano cadute in un abisso di sciagure! Quanti nuovi errori agitavano le menti! Quanti odii! Quante calunnie! Quante folli speranze seducevano sotto i miei occhi una moltitudine di persone, e le trascinavano alla propria rovina! Dai nuovi sconvolgimenti di Francia io non mi prometteva già resultati favorevoli all' Italia; io scorgeva in essi all' opposto una sorgente di pericoli, di irritazioni, di violenze. Nel giro delle mie relazioni conosceva alcuni giovani generosi, ma indocili, e ammaliati dalle circostanze, che esponevano sè stessi, e ne traevano altri al precipizio. Inoltre io sentiva che i moti furiosi di quell' epoca avrebbero avuto deplorabili conseguenze per quelli fra i miei cari compagni che gemevano ancora nelle carceri dello Spielberg. Era evidente che non si sarebbe pensato a far loro grazia finchè durasse il fermento delle rivoluzioni. Compiangeva la sorte di tutti quei poveri prigionieri, ma due ve n' erano a me più diletti. Uno di essi fino dalla mia gioventù erami unito coi vincoli di un' amicizia fraterna, Pietro Borsieri, uomo d' ingegno svegliato e coltissimo, appartenente a una famiglia nella quale io non conosceva che nobili cuori, e non contava che amici. Stringevami all' altro un'amicizia meno antica, ma intima, intensa, ed io mi sentiva legato a lui per le tante prove di particolare affezione

che n'avea ricevuto; era il conte Federigo Confalonieri, pel quale avrei sacrificato la mia vita, tante erano le ragioni che mi rendevano preziosa la sua!

Seppi con gioia la liberazione di Alessandro Andryane, ch'io stimava ed amava; pure, mentre mi rallegrava per lui, io mi affliggeva pensando quanto dolore dovea recare a Confalonieri il perdere un tale amico, e il restar solo fra quelle orribili mura.

CAPITOLO IV.

Fra i motivi che mi faceano condannare le ultime rivoluzioni compiute o tentate, certamente è necessario annoverare la mia piena adesione ai principii dell'Evangelo, il quale non permette siffatte imprese della violenza. Non già che fossi divenuto fautore della servitù, e nemico dei lumi; ma io era convinto che i lumi non debbono diffondersi se non con mezzi legittimi e giusti, mai coll' abbattere un potere costituito, e coll'inalzare la bandiera della guerra civile. Dal punto in cui cessarono i miei dubbi intorno alla religione, e credei fermamente alla verità della fede cattolica, non potei più ammettere che l'amor della patria possa derivare altronde le sue inspirazioni che dal cristianesimo, che vuol dire odio profondo contro l'ingiustizia congiunto all'amore del bene pubblico, ma colla ferma risoluzione di non commettere il male per la speranza di un bene. Un governo è cattivo? non v'è altro compenso che l'andarsene, o restare soggetto alle sue leggi senza aver parte ne' suoi errori, e perseverare nella pratica d'ogni virtù, non escluso il sacrifizio della vita se occorra, anzichè rendersi complice di qualsiasi iniquità.

Del resto, se nella mia gioventù i miei principii politici erano più esaltati, io non gli aveva mai spinti fino alla demagogia e al disprezzo di tutte le antiche leggi. Gli adepti del giacobinismo mi erano odiosi. L'ardente amore della mia patria non eccedeva in me il desiderio di un governo nazionale, e della cacciata dello straniero che vi fa da padrone.

L'età, maturando le mie opinioni, le ha modificate senza mutarle nella sostanza. Nondimeno, la mia aperta riprovazione d'ogni intrigo e delle guerre civili in generale destò ira e stupore, dopo la mia scarcerazione, in una moltitudine di sedicenti liberali. Parecchi di loro aveano la pretensione di regolare tutte le mie azioni; e ne sentiva pietà. Altri cercarono di offendermi nell'onore, rappresentandomi qual

uomo avvilito dalla superstizione. I più stolidi mi diressero lettere anonime piene d'insulti.

Fatto singolare! Alcuni di questi frenetici mi perseguitavano in un senso; altri, in conseguenza di prevenzioni opposte, si arrogavano il diritto d'essermi ostili, qualificandomi *carbonaro*, e il mio amore dell'ordine e della Chiesa non era agli occhi loro se non pretta ipocrisia. Ebbi prove non poco violente del mal talento di queste due fazioni estreme, e Dio senza dubbio volle così, perchè ogni giorno più compreso d'orrore per ogni eccesso io perseverassi a mantenermi nella moderazione, e a sottrarmi ad ogni influenza degli altrui giudizi.

Presi il partito di lasciarmi accusare e lacerare, fosse a voce o nei giornali, senza darmi pensiero per disingannare o calmare chicchessia. Temo però che questa apparente mansuetudine movesse piuttosto da orgoglio e da sdegno, che da virtù. E anc' oggi, quando penso all' odio cupo e codardo di certe persone, io sento di perdonare loro quest' odio, ma il mio perdono non è scevro affatto da risentimento.

CAPITOLO V.

In famiglia però le consolazioni erano sempre le stesse. La mia presenza avea rasserenato tutti quei volti. Per sì lunghi anni io era stato il desiderio unico dei loro cuori! Ed ora che questo desiderio era appagato, ei mi mostravano apertamente d'esser felici.

Delle quattro amate persone fra le quali scorrea la mia vita, cioè mio padre, mia madre, ed i miei due fratelli Luigi e Francesco, non saprei dire quale ricambiasse più generosamente il mio affetto per loro; credo piuttosto che fosse in tutti un' egual tenerezza. Ma il cuore d'una madre è sempre più espansivo, più bramoso di dolci ed intime rivelazioni; e a mia madre io presi a confidare i più segreti pensieri, i più reconditi miei sentimenti.

Altra volta, negli anni trascorsi, avea regnato fra noi due una più stretta e più intima dimestichezza. Nulladimeno, in quel tempo della mia bollente gioventù, molte delle mie opinioni, ed anche delle mie convinzioni religiose, divergevano dalle sue. Adesso l'unione delle nostre intelligenze era perfetta, e ne derivava ad entrambi una sodisfazione più viva. Le idee religiose divennero il subietto più frequente dei nostri colloqui.

Mia madre non era una donna istruita, ma dotata di un intelletto infaticabilmente operoso, e di un discernimento penetrantissimo e retto. Nudrita di un piccol numero di ottimi libri, abituata a porre d'accordo l'Evangelo col raziocinio, ella possedea inoltre in un grado meraviglioso la memoria dei fatti che avea veduto o udito narrare. Non avea eloquenza feconda e fiorita; ma il suo dire era energico, grave più che vivace, non pertanto condito alla occasione d'una grazia arguta, e sempre profondamente simpatico a quanti la conoscevano. A chi mai la sua parola poteva riuscire simpatica più che a me, il quale, rimastone privo sì lungamente, ne godeva ora con una nuova tenerezza, con un rispetto nuovo, e come si gode di una rara benedizione del Signore che si credeva perduta, e si rinviene ad un tratto!

Disposta per carattere e per una lunga abitudine ai sublimi slanci della carità e ai più duri sacrifizi, mia madre era divotissima; ma nulla di meschino, nulla di superstizioso mischiavasi alla sua divozione.

CAPITOLO VI.

Negli ultimi anni della mia prigionia, una delle mie più grandi consolazioni era stata l'avere per direttore di coscienza un sacerdote di molto merito. Desiderava ardentemente trovarne a Torino uno simile, e lo trovai. Fu questi un venerabile ottuagenario, l'abate Giordano, curato della mia parrocchia, uomo di grande dottrina e santità. La scelta di un padre spirituale è per un cattolico di suprema importanza; e, quanto a me, non saprei dire tutto il bene che reca all'anima mia un amico vero di Dio, il quale di Dio mi parli con autorità, con amore, senza pedanteria.

Quel santo vecchio avendomi udito a mano a mano raccontare per minuto tutto quello ch'io aveva sofferto nelle prigioni di Milano, di Venezia e dello Spielberg, mi consigliò a scriverne la narrazione e a pubblicarla. Dapprima non fui del suo parere. Mi sembravano tuttora troppo ardenti in Italia e in tutta Europa le passioni politiche, tuttora troppo comune il furore di calunniarsi a vicenda. — Le mie intenzioni saranno mal giudicate, — io diceva; — le cose che avrò raccontate con scrupolosa esattezza saranno rappresentate da' miei nemici come prette esagerazioni, e ogni riposo sarà perduto per me. —

— Due sorte di riposo vi sono, — rispondeami il degno sacerdote; — il riposo delle anime forti, e quello dei pusil-

lanimi; quest'ultimo è indegno di voi, è indegno d'un cristiano. Nel libro che vi ho consigliato di scrivere, voi renderete alta testimonianza alla immensa carità del Signore verso gl'infelici che ricorrono alla sua grazia; mostrerete quanto il Deismo e la filosofia sieno impotenti, a fronte della religione cattolica. Molti giovani, letto il vostro libro, scuoteranno il giogo della incredulità, o almeno saranno più disposti a rispettare la religione e a studiarla. E che importa, se mentre voi farete un poco di bene sorgerà qualche nemico a calunniare le vostre intenzioni? —

L'ottimo don Giordano aveva una maschia e generosa eloquenza, efficacissima sul mio spirito. — Il riposo dei pusillanimi non ha alcun valore! — ripetevami spesso. — Pensateci bene, se Dio vi concedè di acquistarvi nome in letteratura, fu per animarvi a scrivere qualche libro salutare pel prossimo. —

Queste ragioni non mi aveano indotto ancora a promettere formalmente di ubbidire, e chiesi tempo a riflettere; ma ogni volta ch'io incontrava il buon vecchio, ei stringevami la mano come per trasfondere in me la sua energia; poi alzava due dita ripetendo: — vi sono due sorte di riposo; scegliete. —

Parlai di quel progetto a mia madre. — Vi scorgo un pericolo, — ella dissemi, — e questo mi fa tremare. La preghiera c'illumini! —

Pochi giorni dopo, ella mi chiese, se io aveva pregato Dio con questa intenzione. — Sì, — le risposi, — credo che un tal libro possa essere utile, e ch'io debba scriverlo. —

— Alla prova dunque! — risposemi; — io pure ho pregato, e ora mi sento tranquilla.

CAPITOLO VII.

Scrissi con effusione di cuore i primi capitoli delle *Mie Prigioni;* e un giorno ch'io era in campagna, a Villa-Nova-Solera, dalla contessa di Masino, lessi segretamente quei capitoli a un vecchio di mia relazione che erami affezionatissimo. Ma questi ne rimase spaventato per amore di me, e mi supplicò di non pensare altrimenti a scrivere tali memorie. — Non è tempo ancora, — dicevami: — restano tuttora nella società troppi germi di malevolenza; lasciate che passino dieci o quindici anni; e frattanto scrivete altre tragedie, e nuove poesie, per accrescere la vostra fama. —

L'opinione di quest' uomo mi fece una viva impressione. Tornato a Torino, ne feci la confidenza a due altre persone,

e le trovai pienamente contrarie al libro proposto, lo che lasciommi in un grande scoraggiamento. Fui quasi tentato di abbandonarne il pensiero, e di non parlarne più con nessuno. Ma essendo andato a passare due o tre giorni a Camerano, dal conte Cesare Balbo, volli sentire il parere di lui e della moglie sua intorno a quei pochi capitoli e alla convenienza di continuare, o no, quelle memorie. La loro approvazione fu piena. La contessa Balbo era un angelo di virtù. Quanto ella dissemi del bene che il mio libro poteva produrre troncò tutti i miei dubbi; ripresi la penna, nè più la deposi che al fine dell' ultimo capitolo.

In materia di pubblicazioni io sono stato sempre assai timido; e non so per quale fatalità, terminando ora l'uno ora l'altro de' miei scritti, trovai sempre persone che mi consigliarono di non darli alla stampa. Certo è che molti più ne avrei pubblicati senza la debolezza ch'io aveva ad ogni occasione di consultare i miei amici. È sempre la minorità quella che dà corraggio; i più inclinano invece a disanimare, a biasimare, a richiedere che tutt' altro si faccia tranne ciò che si è fatto.

Allorchè seppesi che io aveva scritte le *Mie Prigioni*, e che proponeami di darle alla luce, non si può credere quanto si affaticarono alcuni per impedire ch'io mi arrischiassi di pubblicare quel libro. Gli uni mi avvertirono caritatevolmente che mi sarei tirata addosso l'inimicizia della fazione A; gli altri, ch'io poteva incorrere nell' odio della fazione B.

Io era quasi determinato a lasciar dormire per dieci o quindici anni il mio manoscritto, e questo era secondo i più il partito migliore: mia madre non consentì ch'io persistessi in questa determinazione, la quale più che altro era il frutto del tedio e della incertezza. — Tutto dee farsi, — ella dissemi, — per obbedire alla propria coscienza; e nulla pei rispetti umani. —

CAPITOLO VIII.

Nelle due settimane che succederono alla pubblicazione delle *Mie Prigioni*, non pochi mi considerarono come colpevole o di un delitto o di una grande scempiaggine. Alcuni dissero ch'io avea composto un libro da far vergogna in questo secolo di lumi, e che la mia reputazione era perduta; altri mi scrissero che omai qualunque tragedia io facessi rappresentare in Italia sarebbe fischiata senza pietà dai veri seguaci della filosofia. Più d'uno de' miei sedicenti amici

volse il capo, incontrandomi, per evitare di salutarmi. Diceano a voce alta, che quel capo d'opera di bacchettoneria avrebbe dovunque fatto porre in ridicolo il suo autore. E mentre questi falsi filosofi davano nelle furie contro di me per la testimonianza ch'io rendeva alla religione, molti altri, di opposto colore, vociferavano che la mia divozione non era che una commedia.

Questi clamori diversi presto cessarono, e molti de' miei avversari, vedendo che il mio libro era bene accolto dall'universale, si ridussero a farmi una guerra segreta, e cercarono di perdermi nell'opinione di stimabili persone, che mi onoravano della loro indulgenza. Il buon successo del libro crebbe rapidamente nella penisola. A Parigi, uno scrittore francese, il signor De Latour, lo tradusse nella sua lingua; le edizioni e le traduzioni si moltiplicarono ben oltre al merito del mio libro. Mi fu perdonata l'estrema semplicità dello stile, e l'assoluta mancanza di ornamenti, in grazia dell'incontestabile carattere di verità che n'emergeva a ogni pagina.

Un successo tanto maggiore della mia espettativa mi fu di grande sodisfazione. Esso era una prova per me, che il secolo non era avverso alla religione quant'io la aveva fino allora creduto; il cinismo dunque e lo scherno non erano più alla moda; quei disgraziati increduli che mi scriveano lettere ingiuriose erano l'ultimo avanzo d'una scuola agonizzante. A compensarmi di tali lettere, n'ebbi molte altre onorevolissime da compatrioti e da estranei. Fra le persone che ebbero la premura di scrivermi parole di approvazione, devo nominare la marchesa Giulietta Colbert di Barolo, che non mi conosceva, e fu questo dalla parte di lei e del marchese, suo marito, il primo segno di una stima che in breve tempo si convertì nella più generosa amicizia. Io già li venerava per l'immenso bene che fanno al nostro paese; allorchè li conobbi da vicino, mi affezionai loro con tutte le potenze dell'anima.

Il mio vecchio curato dicevami: — L'amicizia che vi professa la casa di Barolo è una prova che Dio vi benedice a confusione di quelli che vi maledicono. —

Mia madre ancora me lo diceva, e soggiungea: — Dio voglia però, che tu sappia rendertene degno.

CAPITOLO IX.

I vantaggi che mi derivarono dal libro delle *Mie Prigioni* non poterono essermi perdonati dalla malevolenza: ma io giunsi a non più affliggermi di queste ignobili inimicizie. Diverse cose concorsero ancora a recarmi dispiacere, e furono tra queste le Addizioni che fece alle *Mie Prigioni* l'infelice Piero Maroncelli, amico mio, che era allora a Parigi. Egli certamente non può avere avuto l'intenzione di nuocermi, e d'offendermi pur lievemente, chè n'era incapace; pure nelle sue *Addizioni* gli sfuggirono alcune sentenze che provocarono contro il suo libro la censura ecclesiastica, e questo libro fu posto all'indice. I miei nemici ne trassero un grande argomento per infierire contro di me. Molti avrebbero allora voluto ch'io prendessi la penna a mia difesa. Credei che nel silenzio fosse per me maggior merito, e confido di non essermi ingannato.

Fra coloro che severamente mi biasimarono per avere scritto le *Mie Prigioni*, rinvenni un uomo leale, che mi spiacque assai meno degli altri. Era uno straniero sinceramente devoto al Governo Austriaco. Ei si presentò con franchezza alla mia porta per ragionare con me, come un padre farebbe col proprio figlio.

— Riconoscete per vostra quest' opera? — mi domandò presentandomi la traduzione pubblicata dal signor De Latour.

— Sono l'autore del testo, — risposi.

— Il testo non lo conosco, — ei soggiunse; — ma so che i traduttori in Francia hanno l'abitudine di prendersi qualunque licenza, e sperava che voi foste per dirmi: questo traduttore ha falsato il senso dell'originale. —

Rimasi attonito, e gli chiesi perchè mi facesse una tale interpellazione.

— Perchè, — mi rispose, — io debbo pur dichiararvi, che a parer mio e a giudizio di molte oneste persone il vostro libro è detestabile. Voi l'avete scritto, — esclamò, — per vendicarvi di chi vi ha fatto soffrire! —

— Perdonatemi, — gli dissi, — ma siffatta supposizione è indegna di un uomo rispettabile quale voi mi sembrate. —

— Io sono un sincero protestante, — ei replicò, — ma un protestante dell' antica stampa, nemico delle temerarie opinioni del nostro secolo. Amo l'ordine e la verità, e, con mio gran dolore, la verità e l'ordine appunto sono attaccati nel vostro libro. Ma, voi altri cattolici, avete la coscienza larga, e trovate sempre preti indulgenti che di tutto vi assolvono. Ritenete per altro che Dio non conferma un perdono

il quale vi è sì facilmente accordato da questi ministri di Baal. —

Ascoltai la predica che non fu breve, e replicai con tutta moderazione. La mia calma destò maraviglia nel mio avversario, e quando mi lasciò, credei d'accorgermi ch'egli più non avesse di me un'idea sì sfavorevole.

Nè questi è il solo protestante che mi abbia parlato del mio libro così duramente, e che abbia tentato di indurmi a un cristianesimo meno cattolico. Debbo dire però che altri mi aprirono la loro casa, e mi offrirono cordialmente la loro amicizia, rispettando le mie credenze. Io prego per loro con tutta l'anima mia, e colla speranza che non tutti morranno nemici alla Chiesa.

CAPITOLO X.

Sì, parecchi protestanti mi confessarono che le cose scritte da me gli aveano disposti a studiare più seriamente la religione cattolica. Due di essi vennero a confidarmi che si sentivano attirati verso la nostra fede, e ch'erano cattolici in cuore. Aggiunsero che forse in breve si risolverebbero di abiurare, ma finora non mi hanno dato questa consolazione.

Mi era invece serbata una viva gioia per la conversione del signor Woigt, uno dei più abili artisti della Baviera: ed ebbi la sorte che il mio libro non fosse senza influenza in quella conversione.

Pochi anni innanzi, il signor Woigt, ancor giovanissimo, era stato a Roma, portatovi dall'amore delle belle arti; egli è incisore. Avendo contratta relazione in quella città con alcuni cattolici, ebbe opportunità di reflettere un poco sulla nostra religione, e gli parve che i dissidenti male la conoscessero. Non per questo ei volle abbracciarla, e nudrì lungamente l'inclinazione che sentiva per essa, ma combattuto da mille dubbi. Poi sposò una cattolica, senza potere ancora determinarsi all'abiura. Tal matrimonio, affidato da tenerezza scambievole, era felice; ma una pungentissima spina affliggeva pur sempre il cuore della pia consorte. Il signor Woigt amava pressocchè tutto nella nostra dottrina, ma il sacramento della penitenza spaventava sì forte la sua immaginazione, ch'egli scorgeva in questo un ostacolo quasi invincibile. Vengono in luce le *Mie Prigioni;* curiosità lo muove ad aprire questo libro, e alcune delle mie parole hanno virtù di colpirlo; queste principalmente:

«Ah! infelice chi ignora la sublimità della confessione!

Infelice chi, per non parer volgare, si crede obbligato di guardarla con ischerno! Non è vero che, ognuno sapendo già che bisogna esser buono, sia inutile di sentirselo dire; che bastino le proprie riflessioni ed opportune letture; no! la favella viva d'un uomo ha una possanza, che nè le letture nè le proprie riflessioni non hanno! ec.»

Il desiderio d'una più seria istruzione ridestossi allora nel signor Woigt. Il suo convincimento fu in breve completo; e nelle feste di Pasqua dell' anno 1834, per la grazia del Signore, la Chiesa acquistò in lui un nuovo figlio.

Seppi tutto ciò solamente dopo qualche tempo, quando giunse a Torino il cavaliere Manfredo di Sambuy. Scrissi al signor Woigt per congratularmi, ed egli mi rispose subito con una lettera commoventissima, nella quale narravami tutte le circostanze della sua conversione.

CAPITOLO XI.

Il mio buon curato godeva al pari di me del prospero successo del libro, di cui egli stesso avevami suggerito l'idea. Ei dicevami allora: — Or dovreste giovarvi del favore che il pubblico vi dimostra per dargli un trattatello di morale, di cui la sostanza esser dovrebbe tutta evangelica. —

— Oh! — gli risposi, — trattare direttamente la morale, non è piccolo assunto, e omai tanti grandi maestri ci hanno preceduto! —

— Che importa? — risposemi: — vi sono molti ottimi libri che pur non si leggono, perchè manca loro il pungolo della novità. Ove si possa scriverne dei nuovi, è debito il farlo per glorificare il Signore e rendersi utili al prossimo. Scrivete un Discorso alla gioventù, risvegliando in essa tutti i nobili sentimenti, e vi predico che non vi mancheranno lettori. —

Riferii a mia madre queste parole del degno curato; vidi che il pensiero di lui non le dispiaceva, e di buon animo mi accinsi all'opera. Soltanto mia madre mi disse: — Questo libretto non dee spirare se non benevolenza; bada che non vi si mescoli dramma di quella tinta satirica che si genera così facilmente nei moralisti. —

Tale fu l'origine del mio Discorso sui *Doveri degli uomini*, che ebbe tosto un successo simile a quello delle *Mie Prigioni*. Alcuni giornali lo lacerarono; e, fedele alla mia abitudine, io tacqui. Era pazienza e virtù? No: ma qualun-

que apologia parevami opra perduta con avversari sì tenacemente impegnati a farmi apparire un uomo cattivo.

CAPITOLO XII.

La guerra che da ogni lato cercavano di farmi i raggiri delle due opposte fazioni, alle quali io non era aggregato, certo mi riusciva alquanto molesta, ma non poteva dirsi una grande disgrazia, ed io non me ne accorava già fino al segno di non aver la mente assai libera per esercitarmi spesso a comporre sì in versi che in prosa.

Dopo avere scritto dodici tragedie, otto delle quali soltanto son pubblicate, ho cessato di comporre pel teatro, sentendo di non avere un fondo abbastanza ricco per delineare caratteri. Nella mia gioventù m'era follemente lusingato di potere un giorno occupare un seggio non molto lungi da Alfieri; ma coll'andare del tempo mi sono ricreduto di questa illusione, non ostanti gli applausi che talvolta mi toccarono in sorte. Oggi non mi compiaccio che nel genere lirico e nel racconto epico; nei quali pure io non mi sollevo a grande altezza: ma questa poesia ha per me una grande attrattiva; io amo di espandere in essa tutti i miei sentimenti, e particolarmente i miei affetti religiosi.

Sento spesso il bisogno di fare dei versi per pregare; e così nascono ora un'ode, ora una elegia, nelle quali io sfogo il mio cuore innanzi a Dio; e ciò basta a rasserenarmi. Vorrei veder sorgere poeti migliori di me, affinchè accrescessero il numero di questi sacri componimenti, diffondessero l'amore di Dio e della virtù, e nobilitassero il loro intelletto e quello dei loro simili col santo accordo dei forti pensieri e della religione. Abbiamo alcuni di tali poeti, ma in picciol numero; e troppo spesso la più divina delle arti si consacra ad argomenti frivoli, o, quel che è peggio, spregevoli.

Ho pure atteso alcun tempo ad un romanzo storico, poi ad un altro; ma non era ancora alla metà dell'opera, che il mio ardore venne meno, considerando a quale immensa distanza io mi rimanessi pur sempre dai capi d'opera che in questo genere possediamo, specialmente dai *Promessi Sposi* dell'inimitabile Manzoni. Tanto vale il non fare alcun libro, che lo scriverne dei mediocri; e forse io ho già scritto anche troppo.

Dopo il Discorso sui *Doveri degli uomini*, ho abbozzato, interrottamente, un piccolo trattato sui *Doveri delle donne*; ma i primi saggi non mi hanno appagato. Ho trovato in

questo campo immense difficoltà: e sono portato a credere che solo una donna sarebbe in grado di comporre un tal libro con quella perfezione che in esso vorrei.

Insomma, io molto scrivo; ma raro avviene che termini alcuno de'miei lavori; e scrivo piuttosto per sodisfare a me stesso, che colla fiducia di poter produrre un libro di pregio. Talvolta prendo la penna, e, non sapendo fare altro, scrivo la mia povera vita....

ADDIZIONI

DI PIERO MARONCELLI

ALLE MIE PRIGIONI.

LE PRIGIONI DI SANTA MARGHERITA.

Santa Margherita in antico fu chiostro di monache nel centro della città di Milano, fra il teatro della Scala e la piazza de' Mercanti. Abolite le monache, ivi risiede ora la Direzione generale di Polizia, la quale riunisce nel medesimo locale una lunga serie di carceri di diverse categorie: carceri per gl' imputati di trasgressione o di colpa, carceri per le imputate irregolarmente di meretricio, carceri per gl' indiziati o anche solo sospetti di taccia politica. Per quest' ultima categoria, nel 1820, non essendo sufficienti quelle che già esistevano, se ne costruirono di nuove a pian terreno; — umide, per cui la più parte de' prigionieri di Stato perdevano i capelli; — buie, per cui ivi si soffrirono pericolose oftalmie; — sinistre, fetide, tormentanti, per cui ricevettero il doppio battesimo di bolge dantesche e di cloache, — e la pessima di tutte, ove giaceva il conte Federigo Confalonieri, fu detta *cloaca massima*.

Questi nomi formano parte del gergo che i prigionieri di Stato crearono tra loro, onde evitare, allorchè conversavano, il pericolo di ascoltatori importuni.

In un libro che ha per titolo — *Le Prigioni*, — e in una circostanza in cui si costruirono prigioni apposite, — prigioni di Stato, — non è forse del tutto inutile il descrivere com' erano materialmente fatte; in che differivano dalle precedenti; e indi istituir paragone tra la gelosia di Stato de' secoli barbari, e la gelosia di Stato de' secoli umani. E si vedrà come la face del progresso, caduta nelle mani de' cattivi, ha dovuto illuminare trovati cattivi: fatalità a cui è soggetta ogni più santa e più buona cosa quaggiù, dacchè l' uomo, che può o nobilitar tutto o profanar tutto, ne fa strumento a' suoi fini.

Le più famigerate prigioni della repubblica di Venezia, i Pozzi e i Piombi, o le buiose del Ponte de' Sospiri, sono conosciute da ogni viaggiatore, — e noi le abbiamo abitate

quasi tutte! Sempre così: all'interno una porta, — all'esterno una contro-porta, talora di doppie tavole di quercia, talora di doppie lastre di ferro. In più d'una, il buco che metteva nell'ambiente si sarà elevato da terra appena tre piedi, talchè per entrare bisognava curvarsi affatto della persona. Pareti di macigni, ognuno de' quali avrà avuto tre o quattro piedi quadrati; quindi i muri, intorno e al di fuori, aveano questa profondità. Non ne' soli Pozzi (ove non siamo stati), ma anche nelle altre prigioni, siccome le descrivo, la circuente laguna veniva a far compagnia al captivo, penetrando o surgendo da tutte le parti. — *Ivi, ogni, sozzura d'insetti!!!*

La finestra che si protendeva per il lungo lungo marmo che ho detto, aveva tre o quattro file di grossissime sbarre incrociate; eppure attraverso ad esse il recluso vedeva il cielo, vedeva il sole; e (non sotto a sè, ma lungi da sè) vedeva e case e piazze e uomini e altre cose, — o vive o almeno moventisi. Retro, la porta, l'immobile, la taciturna porta, era pur la sola che sembrava proteggere al captivo una reliquia d'indipendenza. — «Posso far quel che voglio: — riderò, piangerò, se voglio; benedirò, maledirò; il mio pensiero resterà mio, nè sarà preda d'un delatore che vada ad accusarmi di fellonia; — infine posso correr contro o le sbarre o il macigno o la porta, e spezzarmi il cranio; e allora, addio processo, addio tortura fisica e morale! non sono ancora captivo del tutto, sono una potenza in lotta, e questa lotta sta in me il vincerla o il lasciar ch'ella mi vinca.»

Tali erano le prigioni dell'antica gelosia di Stato. Vediamo quali ha saputo costruirle la nuova. Finestra sbarrata, come nelle precedenti; — ma dopo le sbarre, *non* aria libera! *non* vista e di cielo e di sole e d'uomini e di cose; — ma un infausto cassone di legno che chiudeva ermeticamente i due lati e tutto il dinanzi, nè lasciava altra apertura che al di sopra, onde scendeva poca e falsa luce, ed aria peggiore. La porta, non era più l'immobile, la taciturna porta che pur sembrava proteggere un'ultima reliquia d'indipendenza al captivo; — era un telaio di legno, tutto fornito di cristalli, e noi eravamo là entro come diamanti legati a giorno. Al di là dei cristalli una persiana, e sulla persiana appoggiavasi il naso di un gendarme onde spiare tutto che si faceva.

Così la costruzione delle nuove prigioni di Stato, nel locale di Santa Margherita in Milano, l'anno 1821, regnante Francesco I imperator d'Austria.

ADDIZIONI ALLE MIE PRIGIONI.

Nota 1, *pag.* 31. — *Un nuovo maestro che fosse eguale nell' amarli.*

E non sono io testimonio delle lacrime che tante volte hai versate per que' cari fanciulli e pel loro genitore? E non son io testimonio che nella tua terribile malattia, giunto a prossimità di morte, tu sospiravi ad essi, tu pregavi per essi? E appena risanato, avevi ancora sul labbro il loro nome; e quando, due anni dopo, i condannati milanesi vennero sullo Spielberg, il primo desiderio che ti struggeva era sapere quali di tua famiglia vivessero, e tua famiglia erano padre, madre, fratelli, sorelle, il conte Porro, e i due cari bambini Mimino e Giulio! Questi ultimi tu sai come erano divenuti cari anche a me! Li conobbi solo alcuni mesi prima del nostro arresto, e m'avevano già posto tanto amore! Caro Mimino, caro Giulio, mi vedeste sì poco, che forse non serbate più memoria del concaptivo del vostro Silvio; — eravate nell'età in cui le immagini delle cose, ed i sentimenti che in noi ridestano, si cancellano facilmente, per il rapido succedersi degli uni e delle altre, e l'anima novella ha troppo a fare per attendere alla non fuggevole comprensione di tutte.

Io ricordo invece che ad ogni mio venire nella casa vostra per trovar Silvio, scappavate cheti cheti nel giardino o nella stufa, e accostando insieme uno o due gambi d' erba ed un fiorellino, chiedevate alla vecchia Angiola un filo di seta per legarli; poi, venivate nel padiglione ove eravamo, tenendo celato dietro del dorso il gentile dono; indi, giuntimi a lato me lo porgevate: «A lei; questo per sè, e questo per la persona che più ama.» Ora siete uomini, e sono certo non riderete di questa infantile rimembranza. — Nè il vostro egregio precettore v' esca mai della mente: egli ha sposato una causa santa, e non le è stato adultero anche in mezzo a' più lunghi, a' più

atroci martirii. È il più bel testamento morale che Silvio, il vostro secondo padre, potesse legare ai suoi figliuoli d'adozione: — *l' Esempio!*

Nota 2, *pag.* 34. — *Melchiorre Gioja.*

Melchiorre Gioja, il più robusto pensatore che le scienze economiche s'abbiano avuto a questi giorni in Italia, e forse fuori; — ed oltre ciò, uomo d' erudizione enciclopedica. Le *Tavole statistiche,* il trattato *Del Merito e delle Ricompense,* il colossale *Prospetto di tutte le scienze economiche,* una *Logica per i giovinetti,* un *Galateo,* una *Filosofia della Statistica*, e forse venti altre opere o più, sono un monumento non perituro ch' egli ha innalzato alla gloria d'Italia e di sè.

Una gentile giovinetta, Bianca Milesi, prodigò cure veramente filiali al venerabile vecchio, per tutta la sua prigionia; ed egli, riconoscente, compì in carcere il trattato *Dell' Ingiuria*, e lo pubblicò appena uscito, con dedica all' egregia fanciulla che aveva potentemente contribuito alla sua liberazione. Gioia era della società del *Conciliatore.* Fu in cattività nove mesi: morì nel gennaio del 1829.

Nota 3, *pag.* 35. — *Maddalena.*

Maddalena, chi sei tu? ti conosco io? ben mi pare che sì. La sola buona fra tutte l'altre. Io pure ho udito i tuoi canti e le tue litanie, ed aveva sempre ignorato il tuo nome. Fuori del corridoio in cui si trovava Silvio, al di là del voltone, propriamente a un de' fianchi del cortile delle inferme, erano la mia camera al numero undici, e quella di Maddalena al numero nove; e due volte la settimana si dava permesso a tutte le abitatrici del nove, d'uscire nel corridoio a prender aria per quindici o venti minuti. Questo corridoio essendo meno esposto agli altrui sguardi che quello di Silvio, il secondino non era obbligato a custodia tanto rigida, e l'innominata cantatrice delle litanie una volta s'accostò alla mia finestra e chetamente mi disse: — «Buona sera.» — Io leggeva: alzo gli occhi, e veggo una giovine che mi parve bella, e che mostrava attendere risposta al pietoso saluto. Aveva il capo inclinato sopra una spalla, pallidetta, occhi espressivi, malinconici. . . . Risposi, con un dolore che mi faceva piacere: — «Oh buona sera!» — e il tuono della mia voce volle dirle, e sono certo le disse: — «E come, gentile creatura, fosti inspirata di venirmi a far dono della tua visita? la visita della donna! della donna bella, compassionante!» — Ella disse: — Chi siete? Povero giovane!

— Son qui per cosa politica.
— Carboneria?
— Sì.

— Oh Dio! —

E sospirò profondamente, quasi volesse predirmi tutta l'iliade di mali che susseguirono.

— Avete bisogno di qualche servigio? Ho più libertà di voi; — mi capite, è vero?

— Oh sì, capisco, e vorrei pregare....

— Dite, dite pure, farò con piacere, se posso. —

Era lì lì per pronunciare la parola: «*Portami una matita.*» — Mi ritenni. Non dirò che mi paresse indiscretezza la mia; non dirò che diffidassi di quella simpatica faccia; ma stimai imprudenza esporre forse lei e me ed altri. Non aveva risposta da Silvio, il vecchio non compariva più, e, malgrado che io nulla sapessi dell'accaduto all' uno e all'altro, sospettai qualche malanno, e volli evitare la possibilità che ciò si ripetesse. Voltai discorso.

— Ebbene, volevate chiedermi qualche cosa: diffidate, o mi credete così da nulla?....

— Poverina, no, no, sull'onor mio! —

A sì dolce rimprovero sentii tanto rimorso d'aver destato in lei que'dubbi, che mi credetti in obbligo di farne riparazione; e, sporgendo dalle sbarre la destra, gliela offersi, ed ella strinsela; e mi sentii meglio.

— Voi cantate spesso, diss'ella, e le canzoni che dite mi paiono sì belle! — quanto le imparerei volentieri!

— Hanno due gran pecche, io dissi: sono troppo lunghe e troppo serie. Per me stan bene, perchè ho bisogno di abituarmi a lungo dolore: non uscirò più.

— Più davverò?

— Dentro! dentro! — gridò uno de'secondini; ed ella conoscendo la brutalità a cui talora s'abbandonavano quando non vedevano obbedienza pronta, non ebbe spazio che di darmi appena uno sguardo; fu tutto di tristezza e di pensiero.

Non potrei dire quanto quella apparizione femminina mi fece bene e male ad un tempo. Mi vennero alla mente mia madre, le mie sorelle, e quante altre egregie donne avea conosciute, e presentiva di staccarmi da loro per sempre. Stetti in queste immaginazioni due ore (erano le otto), quando sentii una voce chiamare:

— Numero undici!

Non rispondo; e si ripete:

— Undici! undici!

— Chi mi chiama?

— Sono la donna del nove, che augura la buona notte all' undici.

— Ve la ritorno di cuore, buona donna del nove. Iddio vi benedica.

— Oh! ci benedica tutti! —

Non la vidi più, perchè quel tenue favore di prender aria per quindici o venti minuti costava cinque soldi per volta: forse la poverina non potea pagarli, ma da quella sera in poi, alle otto, ella chiamava costantemente *l'undici* per augurargli salute, pazienza e buon sonno.

Nota 4, *pag.* 41.

Impareggiabile amico! in quella momentanea apparizione la tua mente vide in me molte qualità che la tua benevolenza magnificava in mio vantaggio; vide tutte le angosce che provava questo cuore, non per me, — oh non per me! — ma per te, pe' miei congiunti e pe' tuoi! nè potesti aver pace, che dopo aver pregato su me e sulla mia casa quella divina assistenza che tu pregavi sulla tua. Impareggiabile amico! Non vedesti tu i preghi che il mio cuore innalzava per te, e per tutti i tuoi cari? e la mia inconsolabile smania d'essere inefficace a procurarti libertà? e ben più, d'essere involontariamente causa della tua detenzione? Ah tu sai tutto ciò, perchè tutto ciò ho deposto mille volte nel tuo seno, e quando coabitammo insieme a Venezia, e quando insieme coabitammo allo Spielberg, e nel dì che fummo liberati, ed in quello che ci separammo. Ebbene, consenti d'udirlo anch'oggi, e pubblicamente, su queste carte che tu hai rendute semplici e vere come il Vangelo. Questa mia protesta sta bene qui, perchè la religione del mio cuore verso il tuo è anche semplice e vera come il Vangelo.

Nota 5, *pag.* 42. — *Eccidio di Prina.* — *Uomini del* Conciliatore. — *Cor-mentalismo.*

I.

Il Conte Luigi Porro Lambertenghi di Como, signore di nobilissimi sensi, passionatamente amico del sua paese, lontano da ogni ambizione, e pronto sempre a tutto sacrificare per la causa della sua patria, e sua patria non era Lombardia, — era Italia. — Ne'giorni da operare, egli era uomo da mostrarsi e dire apertamente: — «*Opero anch'io;* — *chi vuol operare con me?*» — e tutta Lombardia avrebbe operato, col conte Porro alla testa, — tanta era l'opinione di probità e di disinteresse ch'egli unanimente godea!

Il primo fatto che mi si presenta alla mente ha ottenuto troppo storica celebrità, perchè io non sia giustificato se, per restituire la fama d'onorate persone, mi dilungo più che non conviene all' ordinario corso di queste note.

Eugenio Beauharnais era a Mantova, ed attendeva che il senato milanese lo proclamasse re. Erano ragioni pro, ragioni contro; e certamente quest'ultime potevano essere un fatale

errore per la causa italiana (como lo furono); ma anzichè muovere da antinazionalismo, cioè da volontà d'evocare i Tedeschi, veniva da lassitudine che si aveva d'ogni nome straniero. La nobiltà milanese perciò credette di poter creare un governo indipendente, che, a guisa della generosa Lega Lombarda antica, di cui fu gloriosissimo capitano institutore il pontefice Alessandro III, fosse poi nucleo e antemurale a tutta la italica libertà. Pensiero sublime, ma che le armi austriache avrebbero soffocato in culla; — e non mancarono di soffocarlo!!!

Intanto il conte Ghislieri, consigliere aulico di Francesco I, era venuto a Milano, e si teneva celato presso una illustre famiglia, bene affetta agli Austriaci. Colà ei vedeva gli antichi fedeloni dell' *Alta Casa*, e colà fu statuito il massacro di Prina, nel giorno in cui il senato, ripulsando il principe Eugenio, avrebbe nominato sovrano sè stesso. I congiurati (tutti ricchi proprietari lombardi), per ottenere l'intento, assunsero di chiamare i contadini delle rispettive loro campagne, i quali sarebbero entrati in città, senz' armi, e per varie porte, come se fossero venuti al mercato, — e poscia nel palazzo NN....si sarebbero muniti di bastoni, sassi, e anche di qualche arme. Quando il senato sarebbe stato unito, questa ciurma irromperebbe e chiederebbe a grandi urla il ministro Prina, onde consacrarlo alla universale vendetta, come autore o consigliere della troppa gravezza delle gabelle.

Lo scopo de' congiurati era di eccitare una sommossa popolare, per impedire l'impaurito senato *d'andare a partito*, perocchè quando non fosse stato nominato Eugenio, quando il senato stesso non si fosse creato Reggenza indipendente, i fedeloni dell' Alta Casa avrebbero gridato *Francesco!* e la conquista lombarda sarebbe stata (se non più facile) almeno più pronta.

Questa scelleratezza dovea manifestarsi alla luce del giorno pe'suoi effetti, ma chi l'avea macchinata adoperò ogni sforzo perchè se ne ignorassero gli autori: al bisogno se ne sarebbe versata l'imputazione su chi tenea la parte dell'indipendenza italiana. Calunnia atroce, poscia accreditata con sì felice ipocrisia, che scrittori anche egregi l'accolsero qual dimostrata verità. Il dì venne, le montagne del Comasco, quelle che circondavano il Lago Maggiore, le pianure della parte opposta, vomitarono a torrenti i littorani e terrieri loro, truci, minacciosi, e forse chiedentisi l'un l'altro: — «*Qual è il delitto che si vuol comperare da noi?*»

L'appunto era nel palazzo NN.... ove avea incognita residenza il conte Ghislieri; e da lui stesso ebbero il *santo* e la spinta.

La perversa genía correa rovinosamente le strade e le

piazze, finchè giunse al senato. Prina non v'era: insensata e dibaccante tornò allora a dilagarsi per la città, finchè giunse a San Fedele. Là era il palazzo di Prina, e là fu preso. Un istante prima, persona amica corse a lui, e gli disse: — «Fuggite;» — l'infelice rispose: — «*I saria nen Piemonteis!*» (non sarei Piemontese.)

Il popolo assassino smantellò la casa, si lanciò sulla cassa forte del ministro, — e i tesori di Creso, che, spremendo il sangue de'poveri ei dovea avere ammucchiati, consistevano in 90 franchi in danaro, qualche nota di debito, e nissuna proprietà!

Grecia e Roma ne'loro tempi più belli contano anime grandi d'illibatezza eguale, ma non maggiore!

Intanto i buoni vedevano e gemevano: soli il conde Federigo Confalonieri e il conte Luigi Porro montarono a cavallo e gridavano; — «Che delirio vi prende? Cessate; è infamia quella che assumete. Chi vi sfrena, v'inganna; non vedete il laccio che v'è preparato? Dovreste attendere a non essere Francesi, a non essere Austriaci: ad esser VOI! Vedete là, il vostro senato sta per farvi liberi, indipendenti; sta per decretare che il vostro danaro non esca più d'Italia, che il vostro sangue non sia più sparso che per mantenere la sovranità vostra; e voi, in momento così solenne, lordate la povera Milano e tutto il nome lombardo del delitto d'assassinio! Siete ubbriachi d'ira? versatela contro i segni del despotismo cessato, ed esponete generosamente e con dignità le vostre vite ad impedire che un altro ne sopravvenga, — che sopravvenga lo straniero!» — Invano. Confalonieri e Porro corsero al general Pino, pregandolo di unire la poca forza militare ed opporla a quel popolo maniaco, per contenerlo, non per offenderlo: Pino temeva compromettere il credito dello sperato governo, temea che un primo atto di vigore potesse parer violenza, e volea blandire quel popolo, il cui assenso egli stimava troppo necessario in tal frangente, affinchè la Reggenza milanese fosse debitamente riconosciuta sovrana.

Ei risparmiò quindi la forza militare, e montato a cavallo si spargeva con dolci parole tra la moltitudine: il che, presso, chi era ignaro della difficilissima parte ch'ei sosteneva, valse a quell' onesto la taccia di connivente. I tre cavalieri, non riuscendo a ridurre a pace quell'idra inammansabile, per ultimo espediente ricorsero al parroco di San Fedele, pregandolo perchè uscisse processionalmente col Santissimo. La presenza venerabile d'un sacerdote che porta levata in alto *l' ostia di pace* avrebbe operato su quella ondante rabbia come la presenza d'Israello sulle acque del Mar Rosso; il popolo, dividendosi come in due muraglie, sarebbe rimasto immobile, e sotto l'ala di Dio il ministro del cielo e quello

della terra sarebbero passati incolumi. Ma il parroco fu di poco animo, non sentì la sua missione e rifiutò. L'eccidio di Prina fu consumato.

V'ha chi presume che Pino volea essere chiamato re d'Italia: non è difficile che taluno lo abbia voluto, e che Pino stesso lo abbia sperato. Certo, il vecchio vice-presidente Melzi, quella veneranda reliquia della Repubblica Cisalpina, il Washington italiano, allorchè la nomina *Regale* fu recata a lui, mostrò le grucce su cui appoggiava l'infermo suo corpo, e disse quelle belle parole: — «Un presidente non cangia il suo titolo con un altro: voi avete bisogno di re giovine che vi conduca a combattere: — eleggete Pino.»

V'ha pure chi presume che Eugenio avesse personalmente offeso il conte Federigo Confalonieri; non v'è di vero se non che Eugenio avea voluta innalzare più volte Confalonieri a cariche eminenti, e non v'è di vero se non che Confalonieri rifiutò sempre.

Sul conte Porro non sono presunzioni; e ciascuno, — anche nemici, — gli consentono condotta immacolata nel fatto di Prina. Consentirla a lui è consentirla agli altri due, perocchè Porro fu prima, ed era allora intimamente legato con Pino e Confalonieri. Seguì poscia ad esserlo con quest'ultimo in ogni sua cosa privata e pubblica: non così col general Pino, perchè si ritrasse al tutto in una campagna, ove, affranto più da calunnie che da infermità, chiuse una vita onorata e cara.

Ma due fatti rendono più bello ogni testimonio di giustizia tribuito all' intemerato nome di Federigo Confalonieri. Uno: la contessa Calderara, compatriotta ed intima dell'estinto Prina, la quale innanzi non erasi avvicinata mai a Federigo, desiderò poscia legarsi in nobile amicizia con lui, riconoscendo quanto egli avea adoperato per la salute di quell'illustre sventurato. Il fratello di lei, inquilino in casa Porro, settimanalmente sedeva ivi a convito col recente generoso amico della sorella e suo. Altro fatto è una apologia di sè che lo stesso Confalonieri pubblicò a stampa, e dove era sì patente che il popolo assassino fu spinto da quella mano che inalberò la prima le insegne dell' *Alta Casa* in Milano, che questa, appena divenuta occupatrice delle provincie italiane, a cui le piace dar nome di Regno Lombardo-Veneto, comandò al conte Confalonieri di espatriare per alcuni mesi, in espiazione dell' altero scritto. Del resto, — giustizia a tutti: — non è nuovo incontrare nella storia ministri imprudenti che spingono lo zelo fino a commettere colpe le più atroci, le quali da' loro padroni nè furono sapute prima, nè approvate poi.

Io credo fermamente Casa d'Austria innocente del delitto

di Prina, con che Ghislieri, per una sua sete omicida, inaugurava gl'incunabuli dell' anti-italiano Regno Lombardo-Veneto.

La credo innocente, perchè in generale, scelleratezze gratuite e individuali si commettono da odii o da egoismi individuali, — non da governi; e Prina non avea promosso l'ira di Casa d'Austria; laddove Ghislieri, adulato dal suo egoismo, sperò cavar premio dalla prodizione.

La credo innocente, perchè non premiò Ghislieri di questo nè di consimile misfatto.

Ghislieri ebbe mano principale nel processo per cui furono condannati il celebre medico Rasori, il generale Domeester, i colonnelli Gasparinetti, Moretti, Ollini ed altri. Casa d'Austria alla fine di questa secreta inquisizione disgraziò Ghislieri; ed egli abbandonato da chi credeva servito, precipitò da quell' atmosfera di cortigianismo che persino abbacina il senso morale dell' onesto e del disonesto: ed allorchè risensando vide il male commesso, parvegli esserne ricoperto dal capo alle piante, quasi da satanico mantello che inchiodatoglisi sulle spalle non potesse più deporre. Si squarciò le vesti secolari, come per ispogliarsene, — e indarno; — vestì l'abito di San Francesco, come per occultarlo, — e indarno; ei vedeva sempre intricata in esso tutta la persona. Tra siffatti deliranti rimorsi, da indi a pochi mesi, spirò.

Noi che non abbiamo odio contro alcuno, e siamo in guerra col male, non siamo in guerra co'penitenti: il cilicio del pentimento è candido quanto la stola dell'innocenza, e l'uno e l'altra si maritano virginalmente in Dio. Questi conceda la pace all' anima di quell' infelice!

Ho nominato un parroco di San Fedele, e ho detto che fu di poco animo. Per evitare equivoco, aggiungo che il vero rispettabile parroco di San Fedele era da più anni apopletico, e veniva sostituito da un collega che forse nella Cura sua sarebbe stato un Leon di Giuda, e là, dovendo render conto ad altri, dubitò, tremò, s'insassì come Niobe. Io vidi l'egregio parroco apopletico ed ottuagenario, quattro anni dopo l'accaduto, e mi stringeva la mano e piangeva dicendomi: — «S' io fossi stato nel mio seggio parrocchiale, e il conte Porro e il conte Confalonieri, antiche mie pecorelle, fossero venuti a domandarmi di salvar Prina, presentandomi col Santissimo, — oh certo non mi sarei fatto aspettare! oh l'avrei ben fatto senza che me l'avessero chiesto!»

II.

Il senato, avversando Francesi e paventando Austriaci, si disciolse, e una reggenza fu nominata. Non una reggenza

che rappresentasse il Regno Italico, siccome lo compose Napoleone, ma una reggenza solamente lombarda. Primo atto di essa fu la scelta di tre commissari per essere spediti all'estero. Commissari furono il conte Federigo Confalonieri, il conte Luigi Porro, il baron Trecchi. Confalonieri andò a Parigi, ove allora era congresso; Trecchi a Genova presso lord Bentink; Porro al campo austriaco al di là del Ticino, presso il general Bellegarde. Lord Bentink accolse bene il baron Trecchi, e promise quel che poteva promettere, — nulla a nome del suo governo, tutto dal lato del suo buon volere. Il generale Bellegarde non rispettando nel conte Porro il diritto delle genti, la missione sacra d'ambasciatore, rispose facendolo prigioniero, levando il campo, e mettendolo in moto sotto a' suoi occhi, per discendere in Lombardia. Porro sfuggì alle mani del nemico, e tornò alla reggenza recando le triste nuove.

Confalonieri si presentò in Parigi a Francesco I, che stupì come gli antichi suoi sudditi di Lombardia dopo venti anni d'occupazione francese potessero nudrire il rebelle pensiero di farsi indipendenti. — «Andate, e dite loro che a diritti vecchi ne aggiungo nuovi; le mie armi, ora che parlo, gli hanno riconquistati, e sono doppiamente cosa mia.» — E nel vero, si vide abbattuta la reggenza, e Bellegarde piantare un governo provvisorio, sotto il quale accadde la cospirazione di Rasori e il processo che Ghislieri auspicò. Ma non furono trovati tra' cospiratori il conte Porro e il conte Confalonieri: così è; li incontreremo ancora; ma sempre con faccia scoperta: quando il giorno d'un periglio ch'essi non provocarono li ha chiamati; quando ogni cittadino dee pensare che ha una patria, e che il non pensarlo è delitto, e sempre usando i mezzi a loro necessariamente offerti dalle circostanze, non mai violentandoli.

III.

Dopo quel guasto italico che si è chiamato Restaurazione, Porro andò a Napoli, e conobbe dai preparativi di Murat, — aperti e non aperti, — la sua voglia di dilatarsi. Al suo ritorno, visitò Pio settimo, che lo abbracciò, prima ch'ei facesse mostra d'inginocchiarsi; e dimandatogli delle cose di Napoli, Porro disse quali ei le scorgeva prepararsi. Pio settimo ripigliò: — «Nè sono avverso all'impresa di Murat, nè ai mezzi secreti pei quali si conduce: i carbonari hanno senso italiano, ed ella è Italiano, conte Porro, — e lo sono anch'io!» — Chiunque ha conosciuto Pio settimo, sa che niuno fu più insofferente del giogo austriaco, e che queste sue non erano vane frasi, ma sentimenti che quel buon vecchio

romagnuolo avea nel cuore. Il cardinale Spina, suo intimissimo, professava eguali principii, e finchè fu legato a Bologna salvò dalla richiesta austriaca i carbonari di colà.

Non si può dire altrettanto di tutti i cardinali delle Legazioni.

Ma l'impresa di Murat andò fallita.

IV.

Il conte Porro era tornato a Milano; il governo provvisorio austriaco era divenuto governo senza remissione; dunque non restava più agli onesti cittadini che attendere, ed intanto, attraverso ai fremiti di quella falsa pace, proteggere nobilmente ogni industria, ogni commercio, ogni coltura, ogni arte. Ed ecco ancora uniti Confalonieri e Porro, i quali dissero: — «Rieduchiamo il nostro paese, rieduchiamolo tutto da capo.» — E lettere, arti, scuole, manifatture, tutto fu chiamato a contribuire a questo nuovo piano d'educazione italiana.

Si diè principio instituendo in casa Porro il celebre giornale del *Conciliatore*, di cui era segretario Silvio Pellico. Con questo mezzo intesero a dare nuova direzione letteraria agli spiriti, o, in altri termini, a chiamare le lettere al puro e primigenio loro scopo, cioè,

Condurre al vero per mezzo del bello.

Vollero abbattere i termini d'una critica gretta, esclusiva, intollerante, meglio apprezzare le ricchezze di casa propria, profittar meglio delle altrui, incoraggiare scrittori che abbandonnassero i dogmi d'una natura convenzionale e contraffatta, per istudiare lei una e multiforme, ma pur sempre vitale e schietta.

Così le tragedie ch'io chiamo psicologiche di Silvio Pellico; le istoriche di Alessandro Manzoni; gl'inni sublimi di questo; le cantiche venturose e tenere di quello; l'*Ildegonda* e i *Crociati* di Grossi; i *Promessi Sposi*; infine quanto di più bello ha prodotto la patria letteratura dal 1819 in qua, è anch'oggi dovuto alla salutare ed illuminata impulsione che fu data allora.

Poichè adunque agli uomini d'una letteratura snervata, garrula, vuota, era susseguito Alfieri, il quale a guisa di portentoso Sansone sta unico contro due secoli interi, e li stringe e li scrolla e li atterra, schiacciando un popolo di profani filistei; — poichè all'immane rovina, due soli camparono, scaldati alla sacra fiamma del Dio d'Israello, il Canzonista delle cristiane vittorie su' Turchi, [1] e il prepotente

1 Vincenzo Filicaia, il più sublime tra tutti i Lirici italiani che siano comparsi in quattrocento anni, da Petrarca a Manzoni.

personificatore de' simboli delle umane origini, [1] il VICO de' poeti, sublime, barbaro, ignorato come lui, inspiratore delle grandi immaginazioni di Milton, come VICO delle profonde verità che oggi invadono ogni scuola filosofica; — poichè d'intorno all'alfieriano colosso corse una ridente e casta corona di multiformi fabri di squisito stile; — poichè non pochi tra questi intesero già felicemente a fini morali, come Foscolo, l'indemonte, Parini; — poichè altri con l'ala di Shakespeare, di Calderon e di Schiller, avea volato al di là della prescritta drammatica arena, che mal si dice aristotelica; [2] — era omai

---

1 Andreini, autore della maravigliosa tragedia l'*Adamo*, in cui prendono parte e cielo e terra e inferno. La immaginazione gigante e gli ardimenti felici che offre la sua scena, scena la quale, seconda la vera natura della poesia drammatica (che vale poesia d'azione), non è raccontativa, ma operante, innalzano Andreini alla sfera de' più forti inventori. Si rappresentò a Milano la sua tragedia, che fu accolta con entusiasmo inenarrabile. Milton la vide, e fu compreso da trasporti di dolcezza e di spavento: e come è vero che vuolsi e un Dio e un grande poeta per creare un altro poeta, Milton trovò tanto poeta e tanto Dio in Andreini, che valse a suscitare in lui un celeste incendio; e questo arse ed arse, fino a che nella sacra fucina ebbe cardinato i fati della libertà degli angioli e degli uomini: a quel modo che nell'ardente roveto di Mosè si cardinarono i fati della libertà d'Israello.

Andreini, colla compagnia drammatica ch'ei dirigeva, fu chiamato da Maria de' Medici alla corte di Francia, ove lo attendevano onorificenze a que' tempi straordinarie. Un' edizione dell'*Adamo* con rami, veramente magnifica, fu fatta a Milano, prima della partenza dell'Andreini per Parigi (porta la data del 1617); da indi in poi Andreini andò in oblio; o se taluno lo dissotterrò, fu per ischernirlo. È vero che Andreini scrisse in tempo di cattivo stile; ma una scuola di corrotto stile dovea giungere fino a calpestare la sostanza di quel sublime concepimento? È facile capire che prima di andare in possesso di *buone parole e buone cose*, avendo pel naturale progresso dello spirito umano (che va lento, graduato, e non a salti) dovuto passare pel regno delle sole *buone parole*, queste divennero tiranne, e dichiararono ribelli le *buone cose*. Quindi, ciò che in un secolo di nullità avvenne all'Andreini era da aspettarsi: ma del pari oggi è da aspettarsi, che giustizia ed onore si rendano a quel massimo poeta d'immaginazioni e di pensieri, pur confessando il suo lato debole. Io mi reputerò contento, se sarò stato causa che i miei concittadini rivendichino dalla morte dell'oblio una gloria italiana che aumenterà il credito delle nostre lettere in patria e fuori, e specialmente presso gl'Inglesi, i quali debbono ad Andreini il *Paradiso perduto*. Non tacerò che il primo pensiero poetico di Milton, fu di seguire dappresso il suo inspiratore Andreini e fare com'esso una tragedia: ma dopo alcune scene trasportò il suo pennello creatore sopra tela più vasta.

2 Carlo Gozzi, che esteri hanno in onoranza, e Italiani a schifo; dico gl'Italiani del secolo delle nullità, e quindi del regno delle sole buone parole. È inutile ricordare che i seguaci del dramma (largamente preso), tengono Carlo Gozzi tra i più valenti creatori del genere, e come vero genio originale. Anch'esso attende con Andreini la patria ospitalità che gli è negata, e sta a noi, esuli politici, stringerci d'intorno a questi nostri illustri che hanno sofferto l'ostracismo letterario, e con essi attendere che l'ora suoni in cui unione, libertà e indipendenza sieno retaggio che l'uomo d'Italia lasci a' figli suoi. Allora, poichè per legge psicologica una libertà non istà senza l'altra, destineremo in Campidoglio i piedistalli che dovranno sopportare le loro statue, e il culto che ne seguirà, sarà giusto risarcimento della ingratitudine antiqua.

tempo che una nuova letteratura surgesse, nudrita di grandi pensieri e grandi sentimenti, insegnante grandi verità, e spingente a grandi fatti.

Monti, quel fortunato patriarca del buon gusto, che non avea del suo che splendide e magnifiche parole, era stupendo a vestire italicamente una letteratura che' ei non creava. Parlò meditazioni innamorate co' pensieri del *Werther* di Goethe, parlò epopea con Omero e Virgilio, parlò tragedie ed inni con l' anime de' migliori tragedi e lirici che lo precessero. Quando parlò solo, l' opera sua maggiore, — miracolo di stile, — fu ad un tempo una miseria, un furto (o una congerie di furti), e un delitto. Italia intera sentiva necessità di lavarsi dalla macchia della *Basvilliana*, come se Monti con quella l' avesse compromessa in solido. E l' altra piaga dell' imitare ci avea prostrati in una abiezione universale, da cui non fummo rialzati che allo spuntare della nuova aurora che ci apportava il *Conciliatore*. Del resto, Monti e gli uomini del nuovo giornale erano i veri rappresentanti d' Italia, in fasi morali molto differenti.

Italia serva ebbe Monti che si curvò trenta volte, non a trenta diverse opinioni, ma a trenta diversi padroni; perocchè l' anima sua nè era per libertà, nè per assolutismo, nè per alcuna cosa in sè; era anima feudale, cioè devota a persone, non a principii. Ei non cantava per lo stato monarchico o democratico, ma per Napoleone imperatore e per Buonaparte console, e le due persone erano tutt' uno per lui. Occorrendo, scambiava indifferentemente Napoleone con Washington, Buonaparte console con Francesco I d' Austria, Lafayette con Pio sesto. Parecchi tra' suoi poemi hanno infatto portato successivamente tutti questi nomi.

Uno schiavo è mezz' uomo, dice Omero; parrebbe che la condizione antilibera in cui nacquero Monti e i suoi coetanei non ponesse in lui che mezz' anima che lo rendea capace di sentire il bello, non di crearlo.

Famosa era la sua bile contro quella, ch' ei chiamava libidine di creare: al suo dire, bastava *imitare*, o anche solo *produrre di nuovo il già prodotto*.

Ma *Italia serva* avea pure qualch' anima irrequieta che non potea durare la comune schiavitù: questa frazione che sosteneva un antagonismo a cui la patria nostra dovrà un giorno la salute sua, era la favilla del fuoco sacro, che impedì la morte d' Italia, e fu transizione fra servili e liberi. Questa transizione fu rappresentata da Foscolo.

Certo, Foscolo era civicamente liberissimo; ma io parlo di libertà civica e artistica, del pari che di servilità artistica e civica. Italia adunque volente farsi libera ebbe gli uomini del *Conciliatore:* tanto è vero che nel regno morale, come nel

regno estetico, ogni cosa si collega e concorda; e l'arte diviene l'espressione dello stato civile, politico e religioso in cui trovasi un popolo. Molte volte, per mancanza di svolgere un principio in tutte le sue conseguenze, taluno si rimane a mezza via, mentre tal altro tocca la meta: il secondo è buon logico, il primo è in contradizione con sè stesso. Abbiamo in Italia celebri uomini e maestri miei, i quali professano libertà civica e servitù letteraria unilaterale, come Foscolo; e non s' accorgono che l'ufficio di transizione fu consumato da quest' ultimo, e fu generosità, fu progresso; ma che ora, essendosi innegabilmente passato ad altro stadio, essi sono retrogradi, sono un impaccio, una *illiberalità*.

Premea bene enucleare il germe morale del *Conciliatore*, per intendere la somma importanza della sua creazione. Era una scuola logica di libertà. Il governo Austriaco la chiamò congiura, ed è verissimo che in un certo senso ogni onesto sforzo di miglioramento sociale è congiura. Congiura dei buoni contro i cattivi, congiura che il Vangelo indisse a tutti errori, a tutti pregiudizi, a tutte iniquità.

Due professori a Bologna, ambo venerati maestri miei, sostennero, l'uno il principio libero solamente civico, di Foscolo, l'altro il principio libero sì civico che estetico. Il primo è l'onorando Paolo Costa, a cui, anche dissentendo, protesto animo grato; il secondo è nome europeo, Francesco Orioli, che ha sbalordita Parigi, prima professando antichità etrusche, poi filosofia psicologica. Può dirsi ch' ei fondò in Bologna una colonia confessante la doppia libertà del *Conciliatore*, e che, di più, sentiva la bellezza morale ed estetica del principio religioso, nè lo credè inconciliabile col vero patriottismo.

Come la biblica pianta di Nabucco avea prodotto in un notte fiori e frutta, e tutte le gregge del campo venivano a pascere sotto gli ampli suoi rami, così il *Conciliatore* in un baleno avea veduto due sommi Tragedi, che tolsero a risolvere due grandi problemi umani. Pellico, *scrutans corda et renes*, elesse l'individuo, ed ebbe innanzi a sè un universo affatto spirituale. Manzoni elesse l'uomo collettivo, il popolo ne' suoi differenti gradi di barbarie e civiltà; quindi ebbe innanzi a sè un universo plastico, che come l'adamitica creta egli animò con soffio divino. Quindi ogni *esteriorità*, che in Pellico, per iscopo propostosi, è accessoria, diviene, per altro scopo propostosi, necessità capitale in Manzoni. Mentre Pellico e Manzoni compivano quietamente la missione d'insegnare i presenti, ritraendo, ciascuno alla sua guisa, passioni e caratteri, virtù e vizi, oppressioni e bisogni d'ogni tempo; — Berchet, vero italico Tirteo, creava per oggi, per le provincie più soggiogate, una poesia che dà il mal del

paese ai poveri esuli, e la febbre d'indipendenza a chi respira le aure della nostra bella e adorata Penisola.

Dicasi pure: — «*è poesia di parte, non è italica, non mondiale, non passerà.*» — Sarà vero: Berchet avrà fatto poco per l'arte, ma moltissimo per il suo paese. Sappiamogli grado di ciò, veneriamolo per ciò, giacchè, avendo potuto altro, ha sacrificato una parte di posterità del suo nome al supremo bene quaggiù, — la libertà del suo nido natio.

Collaboravano al *Conciliatore* anche altri sommi Italiani che erano fuori della patria, Pellegrino Rossi e Sismondi, ambo residenti in Ginevra. Nelle scienze politiche eranvi Gioia, Romagnosi, Ressi, Pecchio, il marchese Hermes Visconti, il conte dal Pozzo, il conte Giovanni Arrivabene. Nelle mediche, quel sommo colosso Rasori. Nelle esatte, gli astronomi Plana, Carlini, Mossotti. Nelle lettere, oltre i ricordati, il barone Cammillo Ugoni, primo esempio italiano di critica elegante, Giovita Scalvini, monsignor Lodovico de' marchesi di Breme, don Pietro Borsieri.

La nuova dottrina estetica del *Conciliatore* ebbe i suoi critici che la sostennero, anche indipendentemente dall'opera stessa del giornale.

Primo Berchet pubblicò un volume di conversazioni con un suo zio canonico, a cui traduceva e dichiarava l'*Eleonora di Bürger*. Fu esempio pratico di un bello possibile, fuori delle carraie nelle quali i retori ci dicevano essere solo permesso di correre; obliando essi, o ciecamente o ingratamente, che da Guido Guinizzelli (*proavo poetico* di Dante e *primo parente* dell'italica letteratura) fino a Carlo Gozzi le sublimi glorie della nostra musa nacquero e moltiplicarono fuori appunto di quelle carraie; — quindi, al tutto primigenie e originali. Ma tant'è, i retori aveano prevalso; Dante, Petrarca e tutta la scuola che surse per propria forza creatrice, e non per imitazione, era stata nefandamente rinnegata. Lo stesso Monti che l'avea posta a sacco da lato delle parole, o meglio, da ogni lato estrinseco, rimproveravasi di non essere stato talvolta più *omerista;* e pensava che la bellissima sua versione dell'*Iliade* (la quale provava, come ho detto sopra, quanto ei sapesse italicamente vestire una letteratura, da lui non creata, — e nulla più!) avrebbe servito appo i retori a perdonargli le forme *non legitime* del *Bardo* ed altro, fino a che fosse poi venuta la *Feroniade* a proclamarlo completamente ortodosso.

Tutta Italia adunque tornava ad avere nelle mani la *Divina Commedia* ed il Canzoniere di Laura: spettacolo bugiardo, simile alle aurore boreali, che mentono la luce vera del giorno ed il calor vitale del benefico sole. Tutta Italia ignorava qual nascosto tesoro si contenesse in que' libri; vo' dire

qual germe ella potea tirare da loro, se avesse voluto e saputo guardarli con occhi vergini, originali e liberi, come l'anima *non prostituta* e *non ischiava* de' sommi poeti cittadini che li dettarono. Oibò! Dante e Petrarca non erano allora per Italia che due rinnovati dizionari o manuali di voci e frasi, molto più felici di quelle di Frugoni e Bettinelli; e si menava gran grido d' aver saputo abbattere il regno di quei due vanitosi e insulsi parolai; ma ciò che Dante e Petrarca essenzialmente fossero, giaceva nelle tenebre d'una notte densissima. Gasparo Gozzi, anima onesta e di delicato sentire, buon osservatore in morale ma timidissimo critico, da una parte trascinato dal prepotente genio del fratello Carlo, e devoto dall' altra a' miseri precetti de' pigmei Boileau italiani, tolse a conciliare due contrarietà estreme e rifuggenti. In una sedicente apologia della *Divina Commedia* pretese mostrare che la modula, ossia lo stampo epico con macchine e congegni obligati, si trovavano in pratica per eccellenza presso l'Alighieri. Fu vero scandalo dell'arte, ma che attestò in Gasparo il buon volere di salvare (più per sentimento instintivo del bello, che per estetica chiaroveggenza) il più grande poeta di tutte le nazioni e di tutte le età. Gasparo Gozzi fece un bene; fu causa che Dante fosse accolto, ma accolto come omerista; la qual cosa anzichè schiarire le tenebre che avvolgeano il sublime e misterioso spirito dell' antica nostra letteratura, e indi preparare il giorno alla nuova, lo addensò di più; cioè, la prima ignoranza non si tolse, e ci fu per giunta un inganno.

Perciò, a cattivare attenzione, Berchet adoperò accorgimento finissimo, facendosi innanzi con esempi di letteratura non nazionale: senza ciò avrebbe avuto due difficoltà a vincere, quella di far passare il nuovo principio, e quella di far vedere, che desso nuovo, era pur antico ed originale nostro principio. Ciascuno avea il suo Dante per le dita: e come non ne comprenderebbe i più celati misteri? Queste nuove intenzioni che si pretendevano scoprire in lui, avrebbero avuto faccia di sogni; e l'*amor proprio* sarebbe stato duro ostacolo alle convinzioni anche meno restíe; pari a ciò ch'è avvenuto all' egregio mio Gabriele Rossetti, malgrado l'evidenza maravigliosa di prove senza replica, che *confortano* l' assunto di lui. E si sono veduti ieri celebri professori riparlare di Dante a nazioni straniere, tutte attonite alla sola proferta di tanto nome, ed essi camminare allegramente la trita e miserrima via che sconosce l'*opera* di quel massimo riordinatore di popoli liberi. Ben traluce anche agli altri che Dante è grandissima cosa; ma duolmi che cotesta grandissima cosa non si sveli in che consista. Era più nobile la condotta del dottissimo Gravina, in qual diceva: — Veggo in

Dante un immenso mistero; io non ne ho la chiave, ma presento da lungi il dì che si avrà, e che l'opera sua sarà guardata da più sublime orizzonte. — E nonostante questa confessata ignoranza, Gravina chiamava Dante co' magnifici titoli di poeta legislatore ed altro ed altro; giacchè, anche nella sua ignoranza, ciò non mancava pur d'apparirgli. Ora invece, i critici, che da un lato non hanno fatto un solo passo di più del Gravina, da un altro sono retrogradi; perocchè ripetendo quanto di positivo egli ha detto, dissimulano (ciò ch' ei non dissimulava) che altro vi sia a scoprire. Pazienza, se paura di compromettersi non li fa pronunciare aderentemente al Rossetti; ma non abbian vergogna di dire francamente, esservi chi tentò rivelare l'immenso mistero, senza che assumano responsabilità dell' ingente tentativo.

Se il cenno incidente e fuggevole che io ne fo in queste carte potesse ristorare in qualche minima parte il silenzio pusillanime (non dirò mai invido) che si è serbato finora dai professori danteschi, citerei bellissimi nomi tra gli annuenti al Rossetti Cammillo Ugoni, quell' autore elegante d' un periodo della nostra storia letteraria; e quel penetrantissimo Francesco Orioli già sopra ricordato, e a petto del quale ogni lode è minore del vero. Avrei potuto aggiungere Salfi; ma egli dopo avere assentito si ritrattò, per reverenza a sapienti che gli dicevano: — *Dunque voi e noi avremo studiato il nostro Dante vent' anni, senza capirlo?* Così Berchet che avea bisogno di semplificare la quistione, non di complicarla, lasciò da parte le cose note, e si presentò con le ignote. Nessuno, tra noi, avea pronunciato sovr' esse; nessuno trovò quindi difficoltà a collocarle nella nuova scuola ch' ei facea presentire.

Monsignore Lodovico de' marchesi di Breme, forte ingegno e altissimo core, vedeva bene che non si rifà una letteratura senza un grande e fecondo principio, e che quello stesso della rigenerazione politica non può essere che figliolanza d' un altro su cui s' innesti come su tronco, e dal quale poscia proceda.

Altrimenti ricadrebbesi nell' egoismo individuale, salvi gli onesti, i dissinteressati, i Lafayette d' ogni paese; ma questi sono sì pochi, che bene è singolare la nazione e l' età che vantino il loro. Vuolsi fede in qualche cosa: invece la filosofia che regnava allora in Italia, era capace di distruggere ogni fede, non di crearla; era *filosofia sperimentale*, al tutto arida di sentimento. Ma l' animo religioso dell' ottimo Lodovico di Breme, l' amico intimo di Silvio Pellico, può dirsi che ne piantò una sovra base molto migliore dell' empirismo. Poi, la veniva enucleando con un' eloquenza mansueta, con una logica irresistibile, con un incanto che innamorava tutti gli ascoltatori: — era la filosofia del VERBO.

Prepotenza del vero! Breme e Manzoni, i soli che avessero il Vangelo nell'intelletto e nel cuore, erano circondati d'amici prediletti, che non potevano accoglierlo per raziocinio nè per sentimento: grandissima vittoria il trovar fra essi un *deista!* A poco a poco, meditazioni serie sopra la necessità irresistibile d'un ricomponimento sociale; studi diretti e spogli o di prevenzioni o di giudizi prestabiliti; buone conclusioni, vo' dire, sincere conseguenze di principii ineccepibili, ineluttabili, vinsero, quando questa, quando quella rôcca d'anticristianismo, e que' restii confessarono essere il principio cristiano il solo principio per cui le società (anche non cristiane) stanno, il solo principio per cui gl'individui (anche non cristiani) si tollerano, si rispettano, si amano: che cristianismo È da che sono uomini, perchè non è *umano trovato*, ma *umana natura;* e quindi, più o meno, invadere tutte scuole, tutte filosofie, tutte religioni, secondo che più o meno esse tendono ad umanizzare o disumanizzare i figli d'Adamo. Problema risoluto (e per essi filosoficamente dimostrato ad evidenza di assioma) essere questo: — *Ogni umanità è cristianismo, ogni non cristianismo è antropofagia.*

Breme avea ordinato nella sua bella mente un libro, ch'ei chiamava le *Armonie della Natura:* era la filosofia dell'amore, era un inno a Dio, era il Vangelo scientificato, ossia ridotto a logica, che facea forza a tutte coscienze schiette e leali, — o per rientrare nell'immenso cerchio della creazione, amandosi, — o per uscirne, confessandosi missionario satanico, ente disgradantesi, destruttore, disamorato. Nascita d'ogni diritto e suo esercizio; nascita d'ogni equità, d'ogni morale, d'ogni liberalismo; nascita d'amicizia, di fratellanza, d'uguaglianza, scaturire irrecusabilmente dal cerchio di creazione a cui l'umanità intera ha missione di dare complemento. In equità, in moralità, usurpazione, assolutismo, casta, antropofagia, esserne fuori, e rinnovare la nefanda lotta di Lucifero. Per isventura, Breme morì senza dare in luce il suo libro, e, quel ch'è peggio, senza aver forse lasciato materiali scritti, ond'altri potesse giovarsene.

Dettò due drammi, l'uno *Ida*, e l'altro *Ernestina*. Non furono stampati, ma si rappresentarono a Milano e a Mantova dalla compagnia Marchionni, ed erano formicolanti di bellezze cardinali e primigenie.

Il marchese Hermes Visconti tolse a dare un rendiconto della *Ragion Poetica* del *Conciliatore*, seguendo l'oltramontana denominazione di *classicismo* e *romanticismo*, che cagionò tante dispute, tanti errori tra sè cozzanti. Non era ancora tempo di rivelare a quel pubblico, che si volea far uscire di civica e letteraria schiavitù, le alte teoriche che avrebbe esposte il

libro di Breme: bisognava condurre allo spiritualismo, ma gradamente. Anzi, allargare dapprima il solo campo delle tenzoni, come sarebbe ammettere la storia de' mezzi-tempi qual sorgente poetica, a concorrenza con le antiche greca e romana; ammettere costumanze e credenze analoghe (cavalleria, vassallaggio e monoteismo), a concorrenza ed anche a preferenza di costumanze e credenze d' altro ordine sociale (patriziato, plebe e politeismo), non era uscire da alcune materialità, era solo scambiare una plastica usata con altra più giovine, più fresca, più vergine. Che quella plastica usata, per distinzione convenzionale si chiamasse *classica* (dal latino e dal greco, divenuti classici e parlati dagli uomini che fiorirono nell' età di quelle lingue), stia pure; e che la plastica nuova si chiamasse *romantica* (dai popoli che avendo cessato gli antichi latino e greco, parlano lingue che, derivando da' Romani, si dissero romanze, romantiche), stia pure. O in altri termini, che per le duplici ragioni sopraddette il tema di storia antica desse battesimo di *classico* al componimento, ed il tema di storia moderna gli desse battesimo di *romantico,* — tutto è convenzione e sta. Ma pur si vede che questo mutamento da una plastica ad un' altra non è mutamento d'*essenza*, bensì di *materia;* e quindi non può essere che una *transizione*, per giungere in seguito a mutamento *essenziale.* La pòetica di questa *transizione* è appunto il libro d' Hermes Visconti.

Come ho detto, Breme morì, e non lasciò traccia del suo libro, che senza dubbio dovea dare complemento all' opera futura del *Conciliatore,* già cominciata con la transizione viscontiana. E che il *Conciliatore* in principio non potesse essere che una transizione, lo dice lo stesso suo titolo, il quale con la voce *conciliazione* esprime una mira *ecclettica,* e non una mira *originale, fissa, organica.* Io non avea conosciuto Breme nè le sue dottrine di spiritualismo, verbalmente esposte a' suoi amici: mi furono poi partecipate sullo Spielberg da Silvio Pellico. Ma prima, cioè quando m' era in carcere a Venezia coll' egregio conte Giovanni Arrivabene, ei mi propose questo problema: — «Quale delle due letterature *classica* e *romantica* ha più onorato co' suoi prodotti lo spirito umano?» —

Invitato a sciogliere, presi ad esame tempi passati e presenti: nazioni orientali, occidentali, meridionali e nordiche: ravvisai in ogni produzione caratteri duplicemente essenziali, e non legati ad ère o climi o favelle, ma a condizioni sociali, intendo a condizioni e morali e politiche e religiose che sono proprie d' ogni singolo periodo di letteratura, oltre quelle in cui ogni rispettivo individuo si è particolarmente trovato. Le massime antichità, indiana, persiana e de' credenti in Brama,

Wisnou, Siva, Budda, Oromaze e Arimano, degli Egizi, de' Fenici e degli Ebrei; — quelle de' popoli greco-latini, de' soggetti alla teocrazia druidica, degli educati nelle tradizioni nordiche o tartariche, ec.; — quelle di Grecia e di Roma; — il medio e l'infimo evo; — e per l'ultimo le civiltà moderne, me ne presentarono tutte promiscuamente abbondevoli esempi. Infatti, si danno scrittori che rinnegano la buona condizione in cui i tempi storici gli hanno posti, e vanno indietro. Sono figli d'errore, ministri di tenebre, sono il MALE, condizione d'ogni cosa finita, e da cui neppure andò esente il paradiso. Si danno altri, invece, che secondano lo spirito de' tempi (se è buono), e lo migliorano e lo spingon oltre, e sono profeti e maestri di più avanzato ordine di civiltà. Tra questi due estremi, — gradazioni infinite.

Se dunque, per iscoprire ciò che furono le arti e le lettere, bisogna sapere ciò che furono gli uomini e le respettive loro società, io domanderò prima in generale: — «Che cosa è uomo? — che cosa è società? — che fu paganismo? — e ch'è venuta a fare la virtù nuova del Messia?» — Rimontando ad elevazione veramente filosofica, si vedrà che l'uomo è onde sia società, — e non ond'ei resti *solipso;* [1] ed è impossibile che sia società senza carità. Carità è sola legge sociale, sola legge d'avvenire, sola legge di progresso. Paganismo è *solipsia* e *sensualità.* Con paganismo accordasi ogni impero di forza, di ricchezza, ogni brutalità, ogni materialità; tutti logici corollari del principio *solipsico* e *sensuale* ond'ei s'informa. Nulla importa che paganismo non li abbia sempre tutti conseguiti fino all'apice: potea conseguirli; su ciò cale esser d'accordo, per vedere la base pagana in contraddizione non solo con ogni qualsiasi aggregazione d'uomini, ma altresì con lo stato di famiglia.

Ciò preposto (e ciò innegabile), invito il mio lettore ad essere strettamente conseguente. Voglio esaminare (per esempio) la letteratura biblica, e trovo nell'ordine religioso a cui appartiene un elemento comune con l'ordine religioso de' tempi cristiani, — il MONOTEISMO: ma trovo altresì la dura cervice (sempre volta a terra) de' Giudei, in opposizione diretta con lo spiritualismo evangelico. Cristo beatificando *povertà di spirito,* uccide con una sola parola, da un lato sensualità e solipsia pagana, da un altro lato plastica giudaica. Passo in silenzio la interpretazione arlecchinesca di Voltaire, che credeva (o voleva far credere) che qui si benedicesse *povertà*

1 *Solipso,* dal latino *solus ipse,* invece d'*egoista,* dacchè questa parola è adoperata ora da' filosofi per indicare i seguaci d'una particolare dottrina dell'IO, detta perciò *egoismo.*

di spirito degli stolti, e non il distacco cormentale dell'IO, da ciò che tocca e circonda la nostra parte materiale.

Ora domando:

I° Le letterature di Grecia pagana e di Roma pagana, che doveano essere? — La risposta sarà certa: doveano essere *sensuali, solipsiche, plastiche*; in generale poi *tutte profilari*,[1] giacchè mancava il principio serio, che divenendo generatore le improntasse di cormentalismo. So bene che si possono dare eccezioni; ma gli uomini delle eccezioni distruggono, sì in bene che in male, lo stato reale dell'universalità; a quel modo che il gran Socrate col suo monoteismo non fu rappresentante, ma destruttore della teogonia vigente. Se avesse fatto versi, la sua poesia avrebbe avuto i caratteri della ebraica.

II° Proseguo a domandare: — E che sono le letterature bibliche antiche? — Appunto l'opposito delle *sensuali, solipsiche* e *profilari* del paganismo: ma possono essere *plastiche* come quelle.

III° E che sono le letterature cristiane? — Dante è la sintesi la più perfetta d' una letteratura cristiana: perciò Dante è poeta incomparabilmente superiore a tutti. Come le bibliche, — le letterature cristiane non sono *sensuali*, non *solipsiche*, non *profilari*. Come nelle bibliche, — trovasi in esse *il principio plastico;* ma con questa differenza, che nelle prime è dominante e solo, nelle seconde è subordinato interamente al principio spirituale; unito ad esso, ma informato sempre da esso, come l'*Io pensante*, regge, governa, informa il corpo umano. Ecco tutto intero il principio dell' arte presso i cristiani, il quale bisogna cominciare a discernerlo anche presso que' popoli che non furono cristiani, per la ragione detta più volte, che cristianismo è umana natura: quindi se ne può, anzi se ne deve trovar traccia più o meno profonda anche prima che il Vangelo ne facesse accorte le genti (e così è presso tutti i popoli monoteisti Indói, Ebrei, come più tardi presso i Maomettani); semprechè appunto non sia là dove un principio contrario a quello di carità erasi introdotto, — il principio anti-umano, antropofago, solipsico. E tale è incontrastabilmente il caso delle nazioni pagane; e chi in esse teoricamente o praticamente elevasi, opponendo, fa opposizione destruttrice. In teorica dicemmo averlo fatto Socrate; e il fecero Platone, la scuola d'Alessandria e gli Stoici fino ad Epitteto e Marc' Aurelio. In pratica il fecero tutte le parziali carità di patria onde furono piene le repub-

---

1 Vedi più sotto (pag. 210) la spiegazione di questo vocabolo, che è l' antitesi di *cormentale*.

bliche greca e romana; contradizione flagrante con certe altre discipline di morale cattedratica le più in voga, e prova sempre più grande che cristianismo è natura umana, e che sboccia anche in mezzo ai triboli e alle spine che talvolta più vorrebbero soffocarlo.

Da ciò si vegga quale e quanta è l'allucinazione d'alcuni critici i quali pretendono:

— «Che il cristianismo ha distrutte le arti, perchè ha cessato di spiritualizzarle come facevano i Greci.»

Primo errore. — Il principio di spiritualizzazione regna tutto intero nel cristianismo, e forma anzi l'essenza prima di esso e di quanto ei tocca, penetra, influenza. Secondo errore. — I Greci non ebbero mai in mente che il concetto plastico, non solo nelle arti dello spazio, ma anche in quelle del tempo. Aprite Omero, Sofocle, Pindaro, — è tutta poesia plastica.

E donde veniva questo principio esclusivamente plastico di tutte le arti pagane? Eccolo. Relativamente ad altri uomini, il pagano è uomo che si dissocia, s'insolipsa, pone SÈ qual centro finale a cui tutti i raggi della periferia del creato debbono cospirare. Relativamente al creato, questo è per lui una suppellettile, più o meno splendida nelle diverse sue parti, ch' egli, secondo volontà e scienza, può adoperare a suo comodo. E come egli è finito, e tutto riporta a sè finito, non ha del creato e sul creato che mire finite.

È cosa ben bassa questo CREATO pagano. Ma la conseguenza immediata per l'arte, — qual è? È l'*espressione* di questa suppellettille, con iscelta o senza (secondo che vuolsi), giacchè ciò non è che pura differenza di scuola; *espressione* che l'arte esegue co' mezzi particolari che sono a lei destinati; sia se adopera nello spazio, ed allora nascono pittura, scultura, architettura, e tutto ciò che è *estensione;* sia se adopera nel tempo, ed allora nascono poesia, musica, e tutto ciò che è *successione.* Siffatta *espressione* è ciò che sempre si chiamò IMITARE; e di là, tutta la genesi delle arti pagane; cioè:

IMITAZIONE, origine dell' arte.

REALTÀ, effetto dell' arte.

DILETTO, scopo dell' arte.

Imitazione; — ma finita, bassa, imitandosi (con iscelta o senza) alla *espressione* di quanto apparisce, il quale non è che materia a diletto.

Realtà; — ogni espediente dell' arte e dell' artista è al suo colmo se, dipinta l'uva, gli uccelli vanno a beccarla; se, velata la donna, l'Ateniese esige per vederla che sia tratta la tenda. Miracolose puerilità, sconosciuta importanza della

sublime e spirituale aspirazione artistica. Realtà volle uccidere il dramma, allorche indisse che la durata dell'azione non oltrepassasse il tempo della esecuzione scenica, e per grazia l'estese poi a un giorno, a un giorno e mezzo. Realtà poeticata è fondo dell'arte; — realtà nuda è assenza dell'arte. Quest'ultima realtà ha annichilata Manzoni, nella preziosa sua Poetica drammatica.

Diletto; — ecco tutto rivelato; — comodo soliptico e niuna elevazione.

Ma l'arte cristiana, ossia l'arte che sola conviene all'uomo che non si snatura, e che anzi vuol conseguire lo scopo della creazione, è questa.

Ei pensa: se sono nato, non per essere individuo ma conmembro d'un corpo più grande, — la società, — il principio conservatore di tutti i conmembri sarà armonia, amore, *Charis;* sarà eguaglianza, fratellanza; sarà abnegazione della parzialità, della frazione, per il bene dell'intero. Ogni mia *operazione* dovrà essere *cooperazione.* Tutto ciò adunque che potrò escogitare nella mia mente, tutto ciò che potrò concretare fuori d'essa, sia nelle estensione dello spazio, sia nella successione del tempo, dee *cooperare.* Se seguo la via della morale teorica (come l'insegnamento); se seguo la via della morale pratica (come gli uffici politici o militari), so a quai fini debbo coordinarli. Se seguo la via delle scienze, queste pure debbono *cooperare;* la *cooperazione* di queste due categorie ad un ordinamento sociale qualunque è di facile comprensione. Se seguo la via delle arti, so che questa categoria non meno delle due precedenti dee entrare nel grande anello del creato, — *amore, armonia, cooperazione,* sopra discorse.

Inoltre, dacchè società è condizione indispensabile d'umana esistenza; dacchè il sacrificio del diletto, del comodo individuale, è ordinato, a moralità cioè a utile, a progresso, a nobilitamento dell'umanità intera, questa nobilitantesi unità umana, quando nell pienezza de'tempi abbia conseguita l'apice suo, dee trovare a sè riservati ALTRI DESTINI. Ecco avvenire, ecco necessità d'un dispensatore provvidente di siffato avvenire, ecco Dio. Riconoscere *carità* per unica *legge sociale,* e nonriconoscere che a posteriori (o per analisi) da *società* e *carità* si risale appunto a Dio, come a priori da Dio procedono *carità* e *società,* È ASSURDO SOLENNE.

E allora all'uomo sociale, o sinonimicamente al cristiano (dacchè cristianismo, e legge o possibilità d'associazione è fatto identico) che cosa è Dio, umanità, individuo, creato? Ed eccoci di nuova alla domanda già espressa a carte 203. ed a cui qui solo, dopo le precedenze, poteasi completamente rispondere.

DIO è autore del tutto, tutto è in LUI, nulla è fuor di

LUI; da LUI procede tutto; in LUI ritorna tutto. Umanità, individuo, creato, è manifestazione di LUI, immagine di LUI, sembianza di LUI. Dio è SOSTANZA, perchè è l'unico che da sè STA; creato è FORMA d'essa sostanza. Dio è BENE, è VERO, è POESIA; — creato è BELLO, è ARTE, è SPECCHIO che riflette il bene, il vero, la poesia, che sono essenza divina. SOSTANZA e FORMA non sono separate, ma costituite in UNITÀ: FORMA è condizione di spazio e di tempo; SOSTANZA è incondizionata.

Dunque il tipo dell'arte, che per il pagano sta nella espressione di natura finita tal quale ci appare, per il cristiano sta nella espressione dell'infinito, ch'è al di là di natura, e di cui natura non è che *manifestazione*, *forma*, *riflesso*. L'arte cristiana cerca Dio per mezzo della *forma:* Dio è termine; *forma* è veicolo. L'arte pagana cerca l'uomo, e nemmeno l'UOMO UMANITÀ, ma l'UOMO SÈ; e lo cerca per un veicolo che ha identità con quello dell'arte cristiana, ma che è ben lungi dal prestare a lei ciò che presta a quest'ultima. Perchè? perchè le manca il *verbo*, al proferire del quale i cancelli si spezzano, e l'interrogante è introdotto nel SANTO. Ciò è d'evidenza logica. Sotto l'arte cristiana, *natura finita*, essendo obbligata a ritrarre l'*infinito*, s'eleva e quasi INFINITIZZA sè stessa: sotto l'arte pagana s'abbassa, si disgrada, perocchè essendo ella pur sempre MANIFESTAZIONE, FORMA, RIFLESSO di Dio infinito, invece d'essere ricondotta al suo SOLE, alla sua SOSTANZA, al suo ARCANO, si discentra e serve a comodo dell'uomo finito.

Dopo avere discorso, secondo la diversa loro natura, le due arti pagana e cristiana, quest'ultima dice che il suo modello, essendo più alto che natura, non lo imita ma lo presenta, lo indovina, aspira ad esso, e per ricambio è inspirata da esso: *afflatur a numine*. Perciò:

INSPIRAZIONE, origine dell'arte;
BELLO, mezzo dell'arte;
BENE, scopo dell'arte: cioè scopo dell'arte è sempre una *carità*, un *amore*, un'*armonia sociale* che conduce a Dio, che è BENE, VERO e POESIA. Sia quindi che chiaminsi arti *inspirate*, arti *belle*, arti *buone*, è sempre giusto; e l'una denominazione non esclude e non disimpegna dalla condizione delle altre qualità; solo vuolsi avvertire che piuttosto saranno dette o dalla *origine* o dal *mezzo* o dallo *scopo*. Ma tutto ciò che È dee avere origine e mezzo e scopo.

L'artista pagano sale l'ultime cime dell'Antille, e chiude il cielo con una vôlta d'adamante, la quale (salve le proporzioni) è per lui come la vôlta del suo studio, limitata d'ogni parte: di là, guardando la terra, questa è per lui l'universo,

e siffatto preteso universo la tavolezza che gli fornisce colori per dipingere.... CHE? .... SÈ!!!

L'artista cristiano sentesi disciolto non solo da terra, ma da tutto il creato ch'ei domina; e raccoltolo nella palma, spicca un volo per avvicinarlo al SOGGETTO di cui è FORMA, e là nell'Ente universale unificarsi, riposarsi, indiársi entrambi.

Questa, e non altra, è la genesi estetica nelle arti cristiane. Chi, essendo nato ne' tempi cristiani, non vi si conforma, è un Socrate satanico che distrugge il principio buono, siccome il Socrate d'Atene distruggeva il principio cattivo. Chi non essendo nato ne' tempi cristiani vi si conforma, obbedisce alla legge finale dell'universo. Non v'ha scampo.

Prima sono le cose, poi è la scienza delle cose; ciò non è dubbio. Ma talora questa scienza è falsa indovina delle cose, il cui spirito non le fu rivelato, ed ella tuttavia imprende a rivelarlo. Schlegel, l'illustre Wilhelm Schlegel, trovasi in questo caso. Rinnega lo scopo, il che vuol dire rinnegare tutta l'essenza dell'arte cristiana, che, come abbiam detto, è unica essenza finale dell'arte.

Neppure è da tacere che non si chiama conseguir l'arte (quale testè l'ho spiegata), perchè taluno si proponga per iscopo il *bene*. Un sermone, il Vangelo, sarebbero le più cospicue produzioni artistiche: e quantunque da un lato non manchino del *fondo* per divenirlo, sempre mancherà loro il *mezzo* ond'essere costituite propriamente tali; — e questo mezzo abbiam detto essere il *bello*. Le epistole d'Orazio non saranno mai altro che nuda filosofia in versi ottimi; — sarà filosofia cristiana o no, sociale o no, buona o cattiva, ma non mai POESIA filosofica, non mai POESIA sociale; appunto perchè a que' versi non manca filosofia, ma il POEMA.

Filosofia vuol essere compenetrata, non separata del poema; cioè, vuol nascere dalla natura, dalle viscere del soggetto, il quale in tutte sue parti dee parlare lo scopo, anche quando le parole non sono direttamente un insegnamento. Eccovi un inno, una narranza: tutto il poema non vi rivela o un fatto, o un carattere cormentale, o che si coordini per intima sua natura a qualche amore o armonia sociale che conduce a Dio; ma invece il poeta (o alcun personaggio del componimento) farà una allocuzione splendidamente zeppa di egregi sensi. Non nego che per essa non siasi utile a' lettori; venero l'intento del galantuomo; ma non dice che, per conseguire quell'opera buona, ei siasi servito di mezzi artistici: ei rientra nella classe del filosofo che insegna dalla cattedra, senza poesia; se non che l'uno parla in versi, l'altro no.

Insomma, bisogna che lo scopo (*il bene*) siasi trasfuso o in epica, o in lirica, o in drammatica, — esclusa ogni forma

didascalica. Sostenere che *l'arte è scopo a sè stessa*, come lo ha detto Wilhelm Schlegel e lo ripete ora Victor Hugo: indi aggiungere che l'arte e l'artista debbono ammaestrare per via, eccitare al BENE, svelare il VERO e farlo amare, è circolo vizioso; — e nel fondo, la giustezza dell'espressione sta per me. Schlegel ed Hugo, ch' io venero principalmente come scrittori sommi (se non sempre e in ogni cosa, come sommi artisti), lo dico con l'arditezza che dà una coscienza leale, parmi che abbiano torto.

Ordinate tutte queste riflessioni nella mia mente, onde accingermi alla soluzione del problema da Arrivabene propostomi, subito m'occorse abbattere la denominazione *classico* e *romantico*, che (non dall'essenza, ma dalla materia) erasi proferita nello stadio transitorio di sopra accennato. E poichè i resultati caratteristici da me notati a traverso le letterature di ogni nazione ed età, ora portavano il marchio d'una profondità di pensiero o di sentimento, ora portavano il marchio d'una superficialità dell'uno e dell'altro; — poichè la nomenclatura di *classicismo* e *romanticismo*, scoperta transitoria, falsa, esprimente uno scambio di materia e non d'essenza, m'era caduta a terra e frantumatasi; — fui obbligato a sostituirne una che rispondesse veracemente all'uopo. Volli evitare il molteplice significato della voce *spiritualismo*, e non piacquemi limitarlo con parziale definizione, perchè ciò non è potente ad evitare errori: prova appunto le mille accettazioni di *classico* e *romantico* su cui i critici non si sono intesi mai, perchè in sè stesse quelle voci non dicono la cosa. La poesia profonda, sia di pensiero o d'immaginazione o di sentimento, io credei determinarla da due parole: una comprende *pensiero* ed *immaginazione*, — è la parola *mente;* l'altra comprende *sentimento*, — è la parola *core:* nè dubitai formare da quelle i composti *cormentalismo, cormentale, cormentalista.* La parola *mente* è per additare ogni creazione, propriamente detta *intellettiva*: del pari che la parola *core* è per additare ogni creazione passionata, dall'affetto sfumatamente più delicato, alla commozione più contrita. Dall'intelletto, quasi madre, esce l'*idea* d'un carattere nuovo; dal core, quasi balio, viene accolta, indi prodotta ad adolescenza e virilità.

La poesia che pensa, immagina e sente con levità, strisciando fuggevolmente su tutto, e nulla approfondendo, non per vizio ma per *carattere* (e che forma quindi un genere proprio, e *buono* anch'esso ma *opposto* all'altro), potrebb'essere determinata dalle parole *superficialismo* e *superficiale*, se non avessero perduto l'originario e virgineo loro significato, ed acquistatone uno di faccia ostile. Evitiamo inutili occasioni di giudizi equivoci. Le parole *schizzo* e *profilo*

sono accettate nelle arti sì del tempo che dello spazio, e l'una o l'altra designerebbe a maraviglia quel genere che tocca e non s'interna, che disegna e non incarna: eleggendo la seconda, perchè più determinata, potrebbe derivarsene *profilismo*, *profilare*, *profilista*.

Così, non legato a tempi o nazioni, dirò che quasi tutta la letteratura biblica è letteratura *cormentale*, e le letterature greca e romana quasi interamente letterature *profilari*. Virgilio, poeta che *presente* il cristianismo, è transizione dalla poesia *profilare paganica* alla poesia *cormentale cristiana*; carattere che dee riconoscersi nel modo cormentale con cui tratteggia il sentimento. Ovidio s'addentra talora nella passione, e non in guisa solamente *profilare*. Tacito è scrittore al tutto cormentale. Dante, Petrarca, Ariosto, Tasso, Guarino, sono poeti cormentali. Dante, per la profondità di pensiero, d'immaginazione e di sentimento; Petrarca, più per quest'ultima che per le due precedenti; Ariosto, per quella parte d'immaginazione che si chiama *meccanica* o *plastica*, e si stende più in largo che in alto, ed è ben diversa da un'altra immaginazione che si chiama *spirituale*. Del resto poi, Ariosto è al tutto ignaro della creazione de' caratteri, i quali s'ingenerano in solido, parte da intelletto (o propriamente da immaginazione spirituale), e parte da core, cioè da sentimento e passione.

Tasso è poeta cormentale, principalmente per quella immaginazione di spirito e di core che ha escogitata dipingendo caratteri; e sono i primi che s'incontrino nella nuova letteratura. Questo è il vero merito originale (e pure quasi non ricordato) di quel poema, a cui tante e tante cose mancano per attingere lo scopo che dovea proporsi un cantore di crociate contro Saracini in Terra Santa. Ma rari s'incontrano i poeti che sieno altra cosa che i tempi in cui vivono. La nobile demenza delle crociate non potea essere giustificata che da doppia prepotenza di sentimento: prepotente sentimento di religione in pericolo, prepotente sentimento di civiltà in pericolo. Il primo sentimento dovea esser figlio dell' anima cristiana del poeta; il secondo, dell'anima sua cittadina. Tasso è cristiano pallidissimo (come lo si dovea essere all' epoca critica in cui la vecchia unità cattolica venne spezzata dalla protesta di Lutero); la sua religione non è inspirata, e l'eremita Piero è ultima figura nel quadro epico della *Gerusalemme liberata*. Tasso non è cittadino, perchè le anime generose d'allora non aveano campo di esserlo: un'antica educazione di servitù snervava l'intelletto; e se l'ingenita gentilezza s'arrovellava indomitamente in esse, versavasi poi al di fuori per indebite vie: era un bisogno, una sacra Minerva che la rea condizione de' tempi facea uscir cieca del santuario dell' *Io*,

e che molte volte, per cecità, cadeva in trivi contaminati. Il dì che questa sacra Minerva uscirà al tutto illuminata, andrà dritta al suo scopo, generando sulla terra la duplice franchigia dell'individuo e delle masse. Non sarà a questo apogeo che allorquando impugnerà due faci: la face religiosa nella destra, che accenda ed alimenti la face politica nella sinistra.

Guarino, il gran Guarino, è poeta cormentale, per la immaginazione spirituale ed il core che pone nella creazione de'caratteri, e per l'immaginazione meccanica che gli ha fatto trovare una nuova forma drammatica, forma anteriore a quella di Shakespeare, e che Shakespeare conobbe ed adottò. E tutti, tutti i grandi poeti inglesi che fondarono la patria loro letteratura (del pari che i susseguenti), conobbero i padri della nostra, e da quelli succhiarono il generoso latte che li crebbe Ercoli. Guarino ha un'altra cormentalità (oltre quella de'*caratteri* e della *forma*), la commozione: prima di lui niun poeta drammatico moderno avea raggiunto in essa grado sì alto.

Ho parlato de'cormentali Andreini, Filicaia ed Alfieri, ma sotto altro aspetto, e so di non avere ancora caratterizzata la loro poesia. Nè è intento mio caratterizzarla qui più specificatamente, sia per essi, sia per quelli di cui ho fatto dianzi troppo fuggevole cenno, sia per quelli che non ancora ho nominati. Ottimi, Poliziano, Lorenzo dei Medici, Sannazzaro, Giambattista Giraldi-Cintio; due Buonarotti, Vittoria Colonna e Macchiavello: ecco i soli poeti originali di questo periodo; poeti, il dico arditamente, ancora sconosciuti a'nostri critici, che li hanno pur tanto magnificati: essi formano un'età nuova nella poesia creatrice italica, l'età seconda, dopo quella di Dante. Chi ha caratterizzata questa età seconda? ancora niuno. Ma ben più: chi ha caratterizzata la stessa età prima? ancora niuno, se si vuole escludere lo squarciatore di densi veli Gabriele Rossetti: (tutti gli altri cinquecentisti, a noi dati da'nostri maestri come poeti massimi, non sono poeti). Marini (nè in tutto condannabile, nè in tutto assolvibile) sarebbe stato cento volte più grande d'Ariosto, se avesse avuto lo stile di lui. E solamente lo stile? o non vi è vizio organico nella sua testa creatrice? lo credo.

Metastasio non fa drammi cormentali; e le sue accozzate scene sono da meno ancora che da profilista; sono programmi od armature di drammi, qua e là gemmate di bellissime odicine, talora solo filosofiche, talora anche cormentali.

Savioli, profilista (ma ottimo profilista!), è ultimo cigno di Grecia. Si sa che i cigni morivano cantando, per risorgere, come la fenice, di secolo in secolo: e in una di queste beate riapparizioni, Savioli toccò in sorte a Italia. Tutta la voluttà, tutti i profumi della scuola ellenica, conservano appo lui la freschezza delle rose di primavera; — e sono rose originali!

Che dire di Chiabrera e di Guidi? Entrambo senza testa e senza core, come potevano essere poeti? Guidi piombò sopra un libro d'omelie papali, e le tradusse in versi che chiamò odi. Chiabrera saccheggiava una sentenza qua, un'altra colà, vuoi da Pindaro, vuoi da Isaia, e quelle gli bastavano per aggiugnere liriche su liriche all'infinito; — e tutte vuote. Inventò metri, quanto volle, e, a mio parere, con ineguale felicità: diè norma il primo ai composti alla greca, e così fe' dono all' idioma di nuove forme. È differenza tra Guidi e Chiabrera: quest'ultimo non sapea parlare che attraverso a locuzioni intricate, oscure, antigrammaticali; pessimo stile, per vestire o un bel nulla, o qualche cosa non sua; laddove Guidi corresse alla sua favella i vizi secentistici, e le parole furono per lui magnifico arredo pontificale con cui illustrò l'omelista Clemente: — furono altresì tutta la sua poesia.

La scuola di Bologna cominciava a piantare un buon seme, e furono egregi cultori Zanotti, Manfredi, Fabri, Ghedini, ma non ebbero un poeta. Gasparo Gozzi era giunto a ringentilire affatto il terreno.....quando Frugoni e Bettinelli vennero e passarono: fu la tempesta che spazzò con ali immani i campi circostanti. Per fortuna, questi danni si ripararono, ed ora non ci ricorda più.

Il conte Terenzio Mamiani della Rovere ha pubblicato in Parigi l'anno scorso (1833) un opuscolo d'Inni sacri. Per quanto l'eleganza e la lindura dello stile a me sembrino aggiungere pregio alle lettere italiane, altrettanto stento a trovare in quegl'inni il poema. Vi sono espressi anche sentimenti degnissimi, ma non nascono della cosa. Il poeta, ch'è sul bello dell' età, potrà risarcirne di questa mancanza in altre produzioni; ed ei permetta ch'io gli abbia data pubblicamente lode da un lato ed eccitamento dall'altro, perchè la prima è debito, il secondo io spero sia causa d'un dono di più, col quale egli è capacissimo di aumentare le patrie ricchezze.

Dovremmo dire che in quest'opera il bello ingegno di Mamiani è stato vittima d'una critica erronea? L'*Europa letteraria* accenna particolarmente l'erroneità da me dubitata, la quale, del resto, parmi una confessione spontanea ad ingenua dell' autore medesimo. — «*Ei s'è sforzato* (ivi dicesi) *di vestire all'omerica il pensiero cristiano.*» —

Lo avesse pur fatto! non siamo schiavi della forma, sebbene dessa è più sublime cosa, e move da più spirituale principio che non si crede. Tutte le forme sono buone, in quanto che ciascuna è atta a produrre l'effetto che le è proprio; — ma non si pensi mai essere cosa indifferente lo scambiare una forma con un'altra, e che gli effetti restino gli stessi. La forma tragica d'Alfieri s'accorda per eccellenza

col pensiero ignudo ch' egli ha posto sulla scena. L'uomo d'Alfieri non appartiene ad alcuna patria, ad alcun clima, ad alcun tempo. Non è la storia d'un popolo o de' popoli ch'ei drammatizza, è la lotta indefinita, — metafisica, — astratta, tra *libertà politica* e *schiavitù*: ovvero, se qualche rara volta cangia tema, è per passare da un concetto morale ad un altro. *Mirra*, la divina *Mirra*, è l'incesto. La dolcissima *Alceste seconda* è l'amor coniugale e l'amicizia. Il solo *Saulle* cessa d'essere un *IO* non circondato di carne, nervi ed ossa, come i personaggi precedenti; ma prende umana figura nel tempo e nello spazio, e si modella, si concreta alle condizioni reali dell'epoca, del popolo, delle costumanze e della credenza in cui è rappresentato. L'*Abele* è del pari concepito in questo nuovo ordine concreto, ed allora Alfieri è stato forzato a spezzare la forma che seguì prima. Si noti bene (ne prego il mio lettore) come la forma presso i grandi poeti è *necessità*, *sine qua non*, dello scopo propostosi: quindi non occorre mai dire: *questa forma è migliore di quest'altra*. La nuova forma che trovò Guarino, ed elaborata poi, con fisonomia particolare d'individuo e di popolo, in Inghilterra da Shakespeare in un modo; in Ispagna da Lope, Cervantes, Calderon in tre altri; in Germania da Schiller, Goethe e Kotzebue in tre altri; in Italia da Andreini, Carlo Gozzi, Manzoni e Alfieri (nell'*Abele*), in quattro altri, è forma ottima per la tragedia storica, per la tragedia il cui concetto è drammatizzare le circostanze estrinseche di loco, tempo ed altro; sarebbe pessima per la tragedia psicologica d'Alfieri e di Pellico, il cui concetto è drammatizzare le *vicende intime* dell' IO. Quali delle due è più sublime? Ambo capaci di prestarsi ad ogni possibile sublimità (nel diverso loro genere); ma il poeta può mancare il suo scopo, per deficienza propria non della forma, quando pure egli abbia saputo sceglierla non in contradizione con lo scopo. Alfieri non è punto vero che abbia la forma aristotelica: ardisco dire, contro lo Schlegel, che la forma greca è imperfetta e inettissima sì alla drammatizzazione dell'*uomo interno* che a quella dell'*uomo esterno*; giacchè i Greci non hanno ritratto che di profilo (*e non cormentalmente*) l'uno e l'altro. L'imperfezione della loro forma è perciò conseguenza logica. È poi anche assai meno vero che Alfieri avesse la forma convenzionale e barocca de' teatri di Luigi XIV e di Luigi XV. — Alfieri è il primo poeta, sì tra gli antichi che tra' moderni, che abbia eseguita la drammatizzazione dell' *IO*, cioè dell' *uomo interno*. La forma che ha scelta, e quindi la conseguenza escogitata, immeditata, necessarissima del suo concetto; è forma sua, è originale, è logica. Volle poi drammatizzare altro che l'*IO*, volle drammatizzarre l'uomo *nel tempo e nello spazio*, e prese altra

forma: questa non la inventò, perchè Guarino in siffatto modo di drammatizzazione esterna lo avea precesso, ed ei non fece che imprimerle un carattere a lui speciale, come, senza uscire del genere, abbiamo veduto essere variamente avvenuto in Inghilterra, Spagna, Germania, secondo nazioni, tempi, costumi ed individui. Alfieri (ch'io mi sappia) non fu mai giudicato così; sofferse quindi biasimi atroci da nazionali ed esteri:

1° Per non essersi analiticamente renduti conto del concetto di rigenerazione morale a cui volle condurre i suoi compatriotti, e pel quale solo Italia libera dovrà innalzargli un tempio;

2° Per non essersi analiticamente renduti conto come il suo concetto estetico fu maravigliosamente concorde con lo scopo propostosi. Il che costituisce — secondo la critica ch'io professo — l'artista per eccellenza.

Pellico, invece, che vide condivisa con tanti suoi coevi l'opera rigeneratrice politica che Alfieri sostenne solo, potè non condensare da un lato unico la pittura intima dell'*Io*, e tratteggiarla in fasi più variate, non ancor tocche e quindi originalissime. Infatti *Francesca da Rimini* è quadro di delicatissimo amore, e non quadro politico. *Eufemio di Messina*, sconosciuto, maltrattato, per miseria di critica, è cosa anche assai più grande di *Francesca;* è un'altra fase di passione, non delicata come quella, ma divorante, brutale: amore è ivi un immenso colosso che rovinando sfracella in pezzi e cagiona un tremuoto terribile che inghiotte ogni cosa intorno a sè. *Erodiade* è la più sublime creazione di carattere che vanti la scena cormentale, e supera lo stesso *Saulle* d'Alfieri e l'*Hamlet* di Shakespeare, con cui quel carattere ha comune il genere. *Gismonda, Leoniero di Dertona, Ester d'Engaddi, Iginia d'Asti*, accettano la pittura esterna molto più che non Alfieri, ma nondimeno è pur sempre ivi come incidente. *Guido antipapa* e il *Colombo* (inedite) l'accettano in modo principale, e quindi hanno la forma del Guarino, del Shakespeare, ec. — Sempre ogni cosa a suo luogo, sempre *forma* concorde a *scopo*, e non già credere che *forma* per sè sola possa fare una letteratura, e dirsi quindi: ecco forme classiche, ecco romantiche. Forme sono una suppellettile di cui tutte le letterature possono valersi più o meno bene, più o meno attamente all' uopo; giacchè ogni forma è particolarmente destinata al suo *quid*, e fuori di là è una sconcezza, un abito mendace, un impaccio.

Da ciò discende logicamente che il conte Mamiani avrebbe potuto benissimo vestire anche con la forma omerica il pensiero cristiano. Ma è appunto il pensiero di quegl' inni che non è cristiano in alcun modo. Il pensiero cristiano avrebbe dovuto portar seco spiritualizzazione, ossia cormentalismo; —

e questo manca affatto: avrebbe dovuto guidare ad un scopo o psicologico o sociale; e questo manca affatto, in quanto che (se pur v'ha) non s'immedesima nell' essenza del poema, ma rimane nell'estrinseco di esso. Non resta dunque di cristiano che il *fatto*, cioè Raffaele invece di Mercurio, Geltrude invece di Diana. Di sopra ho chiamato ciò scambio d'una plastica vecchia in una plastica giovine; ma l'anima di questa giovine plastica è per sempre pagana. Per istima che fo quindi delle forze dell' autore, gli dico che l'intenzione sua (se è quella espressa nell' *Europa letteraria*, 27 maggio, corrente anno, 1834) non è conseguita.

Nella scorsa sulla filosofia italiana poi, che l'autore fa in quello stesso giornale, ei non mi sembra tener conto d'un elemento importantissimo, anzi dell'unico principio delle arti italiane. Desso è il principio *platonico-alessandrino*, a noi trasmesso ne'tempi barbari pel canale de'santi Padri, il quale informò le lettere e le arti nostre dal loro nascere con Guido Guinizzelli fino a Poliziano. Da Poliziano in qua, il principio delle arti, continuando ad essere platonico, lo vedemmo, sotto altra fase, procedere non più dalla trasmissione de' santi Padri, ma dalla scuola medicea cui presiedeva Marsilio Ficino. Cosicchè l'antagonismo, che nelle epoche critiche ha salvato fin ab antico (e salva ora) popoli ed arti, fu platonico nella prima età della nostra coltura letteraria, e gli artisti platonici trovaronsi in guerra con le scuole filosofiche. Nel secondo periodo, l'antagonismo platonico non fu solamente nell'arte, fu anche nella scuola; e dee contarsi come tempo d'abbassamento morale, politico ed estetico, quello in cui in Italia ebbe il di sopra il principio opposto. Ed è principio che scongrega invece d'unire, e mena in ultimo a completa disassociazione, a solipsia.[1]

---

1 Scrivea queste cose, allorchè (come si fa tra persone che si onorano) ne feci lettura allo stesso conte Mamiani. Ei rispose: «Avete messo il dito sulla piaga: frescamente pieno della lettura d'Omero, m'invaghii di fare una corsa ne' suoi dominii. Ma come farmi leggere? Prendendo le storie del suo tempo? impossibile. Presi quelle del mio, e le poeticai con pensieri pagani e forme pagane. Feci, come voi dite, uno scambio di plastica, e nulla più. Solo reclamo per l' Inno de' Patriarchi, ove un' altra intenzione mi guidò.

Quanto alla preterizione che voi notate avere io fatta ne' cenni sulla filosofia in Italia, è pur vera. Filosofia italiana, filosofia d'un paese qualunque, non è solamente quella che si detta cattedre, è quella altresì che si pratica; ed in Italia fu l'antagonismo che dite. Le scuole *parlavano* Aristotele, le arti *facevano* Platone. Ciò fino alla caduta di Costantinopoli: indi, anche le scuole, parte furono platoniche, parte aristoteliche. S'io non ne parlai, fu perchè i limiti concessi al mio lavoro essendo per sè ristrettissimi, appena potei seguire il filo della filosofia propriamente detta, ed avvertitamente dovetti tralasciare quella delle arti, de' costumi, ec. ec.»

Non era mestieri di grande acume perchè il critico rilevasse ciò ch'io rilevato avea su que' due sopracitati lavori del conte Mamiani; ma voleasi

Questo è il principio della scuola di Costa, il quale con egregie mire, per allucinazione di sistema, produce effetti contrari. Molti giovani di nobile cuore, non meno del loro maestro, si sono con esso inariditi: nulla producono (solipsia è infeconda), e tutto disprezzano. Così si è estinto ora in Bologna un giovine generoso, una bella speranza d'Italia, l'avvocato Tognetti, a cui mille volte ho detto: «Ma non vedi tu, buono, la tua filosofia, che ti sembra il trionfo della ragione, essere un' empietà, e che ognuna delle tue molte virtù è in contradizione con essa?» — Due generazioni intere sono state rovinate così: ove il soffio di quella scuola ha toccato, — ivi desolazione totale.

Resterebbero ancora non pochi altri nomi, come quelli de'due onorandi miei amici, Giambattista Niccolini di Firenze e Carlo Pepoli di Bologna. Questi, caro per le sue delicate rime, immagine fedelissima dell'anima dell'autore, temperata ad ogni più gentile sentimento, ad ogni più nobile virtù. Quegli, dettatore di parecchie tragedie, *Nabucco, Polissena, Antonio Foscarini, Giovanni da Procida.* Niccolini è pensatore profondissimo, Niccolini ha verso bello, dizione lusingantissima; delle quali due cose ei si vale per vestire o ardite massime, o magnanime aspirazioni patriottiche, o infine sensi morali della più alta, della più nobile filosofia, — di una filosofia che ha fede in qualche cosa, d'una filosofia sociale e quindi cristiana. Egli, senza aver lavorato al *Conciliatore*, amicava a quel giornale.

Ma dal lato estetico io veggio l'amico mio molto deficiente. La sua tragedia non è psicologica, non è istorica, — non è poema in alcun modo: meno ancora poema dramatico, ove *azione* (dramma vuol dire *azione*), *nodo e caratteri* sono indispensabili. E azione, nodo e caratteri non sono nelle tragedie di Niccolini.

Perticari, si sa, appartenne alla scuola di Monti. È molto più consolante il parlare del delicato autore dell'ode in morte della Sauli, la più squisita lirica nel colorito petrarchesco, che, dal suo inventore a lui, fosse comparsa in Italia. Questi è il conte Alessandro Marchetti. Tommaséo ha battuta una via critica di rigenerazione che entra al tutto nelle intenzioni

---

candore non comune perchè l'autore ne convenisse così senza riserva alcuna. Onore al conte Mamiani, e giustizia sia renduta all' Inno sui Patriarchi. Un concetto filosofico regna nel componimento. Non più (come negl' inni precedenti) nomi cristiani, poesia pagana; qui nomi ebraici, poesia ebraica. E pittura fedelissima di società infante, società nomade, e sulla fine respirasi un' aura affatto foriera di cristianismo. Il che conferma quanto più sopra ho espresso, cioè, che questo poeta, ora salutato in Italia pe' suoi Inni come il fabro più abile di versi sciolti, può darci ben maggior cosa di sè, purch' ei consenta a divenir poeta del suo tempo; e noi l'invochiamo da lui in nome della patria comune.

del *Conciliatore*. Infine, a provare che l'impulsione di questo egregio giornale ha sempre durato e dura, malgrado il sonnecchiare di molt' anni, e l'antemurale COSTIANO, sorge ora un ardito giovine, bello d'ogni bella virtù, il marchese Massimo d'Azeglio, genero di Manzoni, e pubblica un romanzo istorico. Ha per titolo *Ettore Fieramosca*, e tutto ivi è puro, fresco, originale; nessuna imitazione del gran maestro, e tuttavia la sua scuola, — perchè è scuola di verità. L'opera di Azeglio non è solo letteraria, v'è un' intenzione patriottica, e intenzione santa. Onore ad Azeglio! a lui non ricorderà forse d'avermi veduto a Roma, nel tempo della mia prima captività; — io non ho mai dimenticato che sin d'allora m'empì il core di nobili speranze ch'egli ha sì bene verificate.

Ma un poeta, un vero e grande poeta, non dee, come l'autore della *Gerusalemme*, essere solamente ciò che sono i suoi tempi. Molto meno poi dee andare indietro. Questo è rimprovero che potrebbe farsi a Savioli, se non fosse che lo scopo da lui propostosi non è *sociale*, come quello di Petrarca, ma una pura *individualità;* non una educazione, ma una ricreazione. Un vero poeta dee inspirarsi dalle buone o male circostanze dell' età in cui vive, e attaccati al suo carro i contemporanei, dee trascinarli ad ordine più elevato di civiltà. Volendo misurare il merito poetico su questa scala, Dante, Petrarca e Alfieri ne occupano i primi gradini: furono veri *Liberi-Muratori* che nell' edificio della italica libertà posero la pietra angolare, — *et ultra*. Ad Ariosto, confinato nella sua folleggiante amabilità senza pari, nella sua cormentale immaginazione solamente meccanica, ma pure straordinaria, converrà disdire seggio tra' poeti sommi, tra'poeti che hanno missione di rifare i popoli. I popoli grideranno al piaggiatore della fedeltà coniugale di Lucrezia Borgia:

« *Tu, Lodovico, l'anima smorali!* »

e tal sia di te, se vai escluso!!!

Se non è intento mio percorrere con giudizi l'italica letteratura in tutte sue fasi, molto meno lo è di percorrere le straniere. Tuttavia non mi riterrò d'accennare rapidissimamente, come in una divisione ch'è tratta da natura e non da convenzioni gratuite, tutto va spontaneamente a collocarsi a suo luogo. Shakespeare e Milton, non può caderne dubbio, sono cormentali; similmente tutti i grandi poeti inglesi moderni; similmente Klopstock, Schiller, Goethe; similmente el Cancionero del Cid, el Romancero, Boscan, Garcilasso, Lope de Vega, Cervantes, Calderon, Vasco de Gama.

Tra gli antichi greci, il massimo Aristofane. Tra' latini,

ho parlato di Virgilio, d'Ovidio, di Tacito. La letteratura trobadorica non fu mai bene designata. La letteratura gallica non ha che narratori e satirici in versi, e niuno tra questi è poeta. La letteratura francese potrà sempre reclamare che si renda giustizia alla cormentalità di pensieri di Corneille, ed a quella amplissima di Racine, il più grande, anzi l'unico lirico francese fino agl'innovatori Lamartine ed Hugo. A questa cormentalità d'*immaginazione* Racine aggiunge quella carissima di *sentimento* nella divina *Fedra* ed in altri drammi.

Invece, nella arbitrarissima divisione di classicismo e romanticismo, dicevasi: classici sono (tra'moderni) Boscan, Garcilasso, Tasso, Vasco de Gama, Cervantes, Milton, Klopstock, Alfieri; romantici sono Dante, Petrarca, Ariosto, Shakespeare, Schiller, Lope, Calderon, el Cancionero del Cid, el Romancero ec. ec. — Chi ha solamente l'ombra del senso critico scorge subito qual confusione nasce da tal gratuita fabbricazione di categorie. E qui basti. Non paia ch'io parli in oracolo. Si faccia applicazione dal noto all'ignoto: partendo dai dati già esposti, il lettore ha come riempire i vuoti da sè. S'io nol fo ora, è perchè qui non è mio istituto; parlo per incidente, e mi sono dilungato anche troppo.

Il lavoro ch'io feci abbraccia tutte le arti del bello, sì nello spazio, sì nel tempo, ed è propriamente una nuova poetica generale, non fatta per uno stato di transizione, come dovea necessariamente e logicamente essere quella d'Hermes Visconti, ma *stabile* e *progredente* ad un' ora. E questa *stabilità* è coordinata in guisa che la sua maggiore conferma viene appunto ad essere statuita dal *progresso* perenne della condizione morale, politica e religiosa dell'età presente, *et ultra*, fino al massimo incremento onde saranno capaci le future.

Ed ecco resumersi questo sunto storico ne'seguenti elementi. Berchet fu la prima squilla che svegliò il cervello de'dormenti e li avvertì della possibilità di trovare una nuova poesia; Hermes Visconti ne disegnò i modesti incunabuli, siccome conveniva in quell' inizio; Breme incarnò *l'idea intera*, ma le sue lucubrazioni non ci furono trasmesse; infine venne il *cormentalismo*, che, lasciati da parte i saggi transitorii, ricostruì l'edificio critico al tutto da capo, e lo portò a meta definitiva. Può dirsi con giustizia che il *Conciliatore* elevò il Prodomo del cormentalismo. Auspice al primo il conte Luigi Porro Lambertenghi, in libertà, e circondato da corona di sommi itali ingegni; causa occasionale al secondo il conte Giovanni Arrivabene, in carcere, al fianco d'un amico. Le molte carte a cui furono confidati questi pensieri, ed altre non poche le quali contenevano poemi e prose di vario argo-

mento, mi seguirono sullo Spielberg ove le consegnai al direttore della fortezza. Così fece anche Silvio di tutte le sue, pur contenenti poemi e prose: così femmo entrambi de' molti libri che trasportammo in due enormi casse. Ci fu fatto scrivere doppia nota di tutto, ed avemmo solenne promessa di restituzione nel giorno della libertà, quando che fosse. Questo giorno venne, e nulla ci fu restituito. Pazienza della perdita de' libri; pazienza della perdita delle carte mie.... benchè queste e quelli fossero l'unica proprietà che tanti anni di sventura m'aveano lasciata!!!... Ma la non restituzione delle carte di Silvio defrauda irreparabilmente uomini e lettere.[1]

---

1 Una parte del mio lavoro critico sulle arti del bello, cioè la parte che concerne la musica, ha cominciato a comparire nell' *Esule*, giornale di letteratura italiana antica e moderna che esce una volta al mese in Parigi. Alcuni hanno pensato ch'io mi servissi di dottrine, o anche solo di nomenclature tedesche, per dichiarare i principii musicali ch'ivi mi sono proposto d' enucleare. — «Si vede (dicono) che è al tutto educato alla scuola germanica.» — Mi fanno onore, e ardirei dire giustizia, quelli che leggendo un mio lavoro critico, credono riconoscere in esso un andamento alemanno, a quel modo che si onorano il pittore ed il musico d'oltramonti, a cui si dica: «Il vostro quadro pare italiano, vuoi della scuola di Venezia o di Firenze o di Roma; — e le vostre note si direbbero dettate a Napoli.» — Il giudiziosissimo Camillo Ugoni, nell' opera sua ricordata, esprime arditamente un vero che non dee umiliarci, ma pórci sul buon cammino: ei dice che gl'Italiani non sanno che sia estetica, cioè la filosofia che giudica e fa sentire altrui il bello. Noi FACCIAMO il bello: nessuno anch'oggi ci supera nelle arti dello spazio; e circa quelle del tempo, il signor Artaud ha detto che Manzoni è il più grande poeta vivente d'Europa. Ma questo bello non abbiamo saputo finora scientificarlo. Cesarotti e Manzoni fanno eccezione nelle diverse specialità a cui si dettero. Cesarotti attese alla critica ovvero filosofia delle lingue; Manzoni trattò un ramo di versificazione storica, e tutta intera la *logica unità* del dramma. E non solo si levarono entrambi tant'alto da mostrare che non v' ha incapacità italica (come s' è creduto da vari stranieri) nell'applicazione de' nostri ingegni a studi siffatti; ma que' tre lavori sono e resteranno sempre il più bel modello da cui e Francesi e Inglesi e gli stessi maestri universali di critica, i Tedeschi, dovranno venire a prendere esempio. E Goethe lo sentì, e schiettamente pubblicò, anche da questo lato, la gloria dell' amico all' Europa intera.

Ma questi massimi sono nella critica italiana come due grandi SOLI, di tanto prepotente splendore, che hanno spazzato il cielo come un deserto: non più astri minori, non più stelle fisse, — un'immensa vôlta azzurra non mai interrotta. — Attendo con impazienza i lavori drammaturgici del mio rispettabile amico ed antico precettore Bozzelli, i quali spero accresceranno gloria all' illustre autore, alla patria comune, ed a questa lunga e dolorosa emigrazione, che è sbattuta e tempestata da tutte parti, con accanimento ed insicurezza indicibili.

Dirò dunque ben alto, che mi pregio d'essermi interamente educato agli studi estetici nelle scuole di Winckelmann, Mengs, Lessing, Schlegel, Bouterweck (e se si vuole anche della Staël) e d'altri. Ma che le mie dottrine sieno tedesche, è un equivoco: apertamisi la mente dacchè ebbi famigliari siffatti autori, mi parve vedere altra cosa che essi. Ch'io vegga bene o ch'io vegga male, sarà da giudicarsi poi; ma tutto quello che ho dianzi esposto intorno alla nuova poetica generale da me fondata su natura e non su convenzioni (e quindi invariabile, eterna), nulla ha che fare con le dottrine di questi sommi che mi precessero. Non s'ha che a instituire un' analisi de' loro principii e de' miei, e si vedrà subito; prendiamo il

Intanto ben si penserà che nel mondo de' vivi la benemerita impresa del *Conciliatore* fosse interrotta. Monti, veramente destinato sino alla fine a nulla mai capire dell'andamento progressivo de' popoli che pure accadeva sotto a' suoi occhi, allorchè già la transizione del *Conciliatore* era consumata, ed altra salute letteraria non restava a Italia che abbracciare una creazione estetica al tutto organica (quale per es. è il cormentalismo), propose un avvicinamento tra classici e romantici; cioè propose l'ecclettismo, quando l'ecclettismo cadeva, e non s'accôrse che nella bocca degli stessi conciliatoristi era una menzogna, una simulazione di cui ebbero ne-

---

più antico e il più moderno. Winckelmann nega che vi sia poesia, se non è plastica come quella d'Omero; — quindi Dante Shakespeare, Milton, per lui non sono poeti, e tutta la potenza di spirito di questi sublimi è nulla, o almeno antiartistica. Schlegel, il caposcuola de' spiritualisti germanici, ho già detto e qui e in altro lavoro, come sia lontano dal principio sociale ch'io pongo: egli, a mio credere, distrugge appunto l'arte *cristiana* e *spirituale* che vuol edificare.

Quanto al dire ch'io mi serva di nomenclature tedesche, è un altro equivoco. *Plastico* (voce che mi cade spesso in acconcio) non appartiene più a questa che a quella scuola, ma all' arte: e poichè ella ha produzioni che sono spirituali, ed altre che nol sono, questa antitesi. sia che si chiami o *fisica*, o *corporea*, o *plastica*, sarà sempre lo stesso. Ma poi quest' ultima parola è triplicemente italiana: deriva dal greco, ed è stata accolta dal latino; ed inoltre essendo già ricevuta in questa significazione, sarebbe stoltezza se ci rifiutassimo di riprendere cosa che è nostra, per la sola ragione che le hanno accordata ospitalità anche gli estranei. E infine, spogliamoci di passione, — e giustizia sia renduta a tutti. Se noi siamo nulli in critica; se i Francesi sono peggio di noi (perchè tra miseria e nulla, questo è ancor preferibile a quella), non dovremo accettare il sapere ove si trova? Bel liberalismo! E se altre nazioni avessero fatto così verso Italia, a che ne sarebbe la civiltà europea? Conveniamo che questo è falso orgoglio, e che certi liberalismi puzzano assai d'antichi pregiudizi, e non conducono alla fraternità universale delle nazioni. Risentiamoci allorchè ci si vuol rubare cosa nostra, ma rendiamo ad altrui ciò ch'è d'altrui. Dunque *plastico*, come parola, è anzi italiana che tedesca; e come nomenclatura appartiene all' arte, che per sua natura ha molte *spiritualità*, e molte *corporeità*.

Quanto a *cormentale* e *profilare*, sono voci di genesi affatto italica, nè si dica che servono a nomenclature straniere: son io il primo che le ha formate, per segnare una divisione che (quantunque posata su natura) lo spirito umano non avea ancora distinta nelle produzioni del bello.

Così il giudizio ch'io do su Mozart è ben certamente molto diverso da quello che conoscevamo de' critici alemanni nel Lessico della conversazione e altrove. In questa sola occasione, parlando di Tedesco e opponendomi a giudizi tedeschi, mi son servito della nomenclatura di Kant — *qualità e quantità*, — che in Germania applicasi a filosofia ed arti; e ciò ho fatto ond' essere capito colà.

È poi molta soddisfazione per me che in una biografia di Beethoven, pubblicata un mese dopo il mio lavoro, nella *Revue des deux Mondes*, 1er *mai* 1833, il valentissimo autore, che mostra una straordinaria potenza di critica, abbia ripetuto su Mozart il mio stesso giudizio, ed assicuri che tale era anche l'opinione di quel sublime genio di Beethoven

In questa biografia, firmata Hans Werner (che a giusto titolo è stata chiamata guanto di sfida contro il materialismo), s'accoglie completamente la spiritualizzazione del *cormentalismo* da me cominciata ad esporre un mese prima, nel sopraddetto giornale francese-italiano, l'*Esule*.

Poichè per sentimento di giustizia abbiamo parlato della nullità italica e della miseria francese in fatto di critica; e poichè abbiamo conso-

cessità per il momento, onde ottener passaporto che li guidasse più avanti. Ma un senso di nazionale rettitudine impedì di dare ascolto a Monti, e questi fu lasciato nel suo Olimpo terra-terra, ch'ei pretese aver rivendicato per sempre agl'Iddii pagani.

Invece un uomo de' nostri era rimasto, che, *solo*, fu colpito a mezzo; — MONTANI, — il quale, se il *Conciliatore* durava, era stato destinato a sostituire Pellico nella sua qualità di secretario, onde lasciare all' autore d'*Eufemio* e di *Francesca* tutto agio di continuare più speditamente la sua missione poetica. Montani, che avea abitato la casa Porro, fu pregato di lasciare

---

lata quella nullità italica co' nomi sublimi ed europei di Cesarotti e Manzoni, un altro sentimento di giustizia ci fa dire che quella miseria francese parve dover cessare all' apparire del giornale che chiameremo *Vecchio Globo*, per distinguerlo dall' altro *Globo* sansimoniano che susseguì. Dico parve dover cessare, ma non cessò: perchè quel buon giornale prese piuttosto una larga tendenza di riforma sociale che letteraria. Cosicchè i primi veramente che in Francia levarono lo stendardo contro le grettezze della critica antica furono appunto i sansimoniani. Sentirono il bisogno d' una via nuova, ed ebbero il merito di far sentire ad altri il loro bisogno; ma nè essi la trovarono, nè seppero indicare mezzi onde pervenirvi. Ecco quanto fecero. Barrault, *exploitant*, facendo suo pro d'un articolo del *Produttore* (che aveo scritto l'amico mio Buchez, e ch' egli ora rifiuta), distese con magnifiche parole una teorica sulle arti, che sarebbe bella quanto alla forma, se non fosse falsa quanto alla sostanza. Un altro sansimoniano, Duveyrier, fece due pubblici corsi di sedicenti belle arti nella sala Taitbout; ma a me parve ch'ei neppure giugnesse ove giugneva Barrault. Eppure se Duveyrier fosse stato su miglior via, ha core da sentir l'arte.

Invece ho conosciuto un ardente giovine, Robert, discepolo della scienza nuova. Questa scuola d'alta filosofia, che così si intitola dal massimo Vico, è diretta dall' egregio mio Buchez che ora ha pubblicata l'introduzione alla Storia dell' Umanità. Robert, come tutti gli altri galantuomini della *sciensa nuova* (Boulland, Roux, de Bois-le-Comte e Curmer), era amico mio, e so che avea meditato profondamente e con grandi viste sociali sulle arti. Io non avea mai voluto esplorare il suo pensiero, onde lasciargli integra l'esposizione ch'ei ne avrebbe fatta, quando i suoi lavori fossero stati completi. Mi sarebbe sembrato essere causa d'un aborto l'obbligarlo a farmene anticipazione alcuna. Un dì ricevo una lettera funeraria: era invito per le esequie di Robert. Corro a Santa Genevieffa, come insensato ed incredulo. L'amico non era più! ne accompagnai la salma a Vaugirard; Buchez era sì affetto (oh Dio! come lo eravamo tutti!) che non potè proferire che due parole: — «Bisogna affrettarvi (ci disse), altrimenti la morte sopravviene e vi rapisce, senza rispetto alle opere buone che fareste in futuro. Vedete quanto avvenire ella ci ruba in questo giovine!» — Ora una pubblica promessa di Buchez ci avverte che saremo ristorati della perdita del lavoro di Robert sulle arti. Sia, e sia presto! Un altro Francese che professa l'arte, ed è eccellente critico di quella (come noi l'intendiamo). è l'amico mio, lo scultore Bras, anch'esso della *sciensa nuova*. Ciascuno penserà che questa scuola si leghi coi principii d'una gran mente ammiratrice di Vico, la mente del mio rispettabile amico Ballanche, e che per la parte estetica combaci con le mire di Sainte-Beuve.

I discepoli della *sciensa nuova* pensano andar più avanti di quel filosofo i di quel critico, il primo de' quali, se ben l'intendono, dicono che non presenti avvenire. Essi profetano di poter compire in Francia la missione che il *Conciliatore* aveva assunta in Milano, — e senza ostacoli, e sino alla fine. L'*Europeo*, giornale di scienze e lettere, ora cessato per ricomparire sott' altra forma, è prodotto dalla *sciensa nuova*.

il cielo lombardo: andò a Firenze ov' ei fu tollerato, e tollerata un'altra generosa impresa che il nobile animo d'un Francese, Gianpietro Vieusseux, felicemente condusse per vari anni. Non era più il *Conciliatore*, che (per servirmi della frase dei discepoli della scienza nuova) con uno spirito organico ricomponeva l'ordine sociale; era l'*Antologia*, che non creava *libertà*, la difendeva; od anche, non potendo altro, erale almeno permesso di piangerla. Spento in Milano l'Ettore dell' itala Troia, e trascinato nella polve con ogni più vile contumelia, l'*Antologia*, a lui sorella, era una rediviva Cassandra, non mai vestita a festa, e profetante, dai dignitosi suoi lutti, avveniri di dolori a molti popoli, a molti uomini, a molte cose: ma quando il calice della tremenda prova sarà vuotato fino all' ultima feccia, gli scardinati e precipiti cieli chi schiacceranno? Sugli acciecati e sugli stolti noi preghiamo

Mite vendetta dal braccio di Dio!

La bocca di quella casta Cassandra è stata chiusa ieri. Dal suo labbro udivamo la parola di Montani e d'altri egregi, a cui forse il nostro plauso procaccerebbe nota di proscrizione: non nominiamoli adunque. Ma tu, Montani mio, cessasti di vivere la vigilia, forse portando nella tomba speranza di veder risorgere da quel sacro palladio, che tu custodivi (con tanta gelosia di silenzio, e gravida d'italo pensiero), l'antica insubre gagliardia; e forse dicevi: — «Presento oramai la reddita dell' ettòrea voce; essa mi canterà l'inno lunebre; e da oggi in poi, questa trilustre Cassandra rallegrerà fe sue gramaglie, ed avrà un riso e una parola da predir fortune.» — Non fu così: — pace all' onesto!

Questo fece il *Conciliatore* per la poesia: ecco la storia, quella per cui principalmente i popoli si rigenerano. Fu nobile pensiero di Silvio Pellico che una società di contribuenti fornisse un congruo fondo per rimeritare la fatica, se non l'ingegno, del sublime dettatore della guerra americana, al quale indi incomberebbe ufficio di comporre in uno le moltiplici storie italiane. Pellico scrisse a Carlo Botta; l'alto incarico fu accettato, e Confalonieri e Porro si fecero primi azionisti e centro degli altri.

Un secondo modo di grande educazione popolare, e che avrebbe dato nuovi scrittori al teatro, fu da essi proposto; — stabilire una compagnia comica permanente in Milano. — Il governo austriaco non consentì.

L'infanzia avea meritato in guisa particolare le cure di Confalonieri. Andò a Londra, a Parigi, e studiò co' più rispettabili istitutori la teorica e la pratica del mutuo insegnamento. Indi di ritorno in patria, se ne piantarono scuole a

Milano in casa Porro e in altri locali; poi il generoso conte Giovanni Arrivabene di Mantova accorse ad abbracciare l'impresa; poi a Brescia fece altrettanto l'eletta anima di Mompiani, la cui grazia e mansuetudine si disegnavano con sì armonica amicizia nella sua bella faccia, che Italiani e stranieri dicevano: *Ei pare Gesù Cristo in mezzo a' pusilli.* Poi di là si derivarono per tutta Italia. In Lombardia durarono alcuni anni, ma poscia il governo le abolì: fu un pianto universale di quel piccolo popolo e di un altro più grande, — i parenti, — che cominciavano a presentire che era educazione cittadina quella che si riceveva nelle scuole di mutuo insegnamento.

Per il commercio interno e limitrofo fu fatto costruire da Porro, da Confalonieri e dal marchese Alessandro Visconti, un vascello a vapore, che partiva di Pavia e toccava il Piemontese e il Parmigiano. Era il primo che si vedeva nel regno. Porro fu anche il primo che facesse venire in Italia macchine per l'illuminazione a gaz; Confalonieri le comandò a Londra per l'amico, ed un artefice inglese trapassò la Manica e le Alpi per sorvegliarne l'erezione. I tubi per i condotti furono fatti costruire alla fonderia di Lecco (sul lago di questo nome), che è la migliore d'Italia. Non riuscirono: si ripetè, e di nuovo non riuscirono; bisognò farli venir di Londra. Porro fu contento di scoprire questa deficienza, perchè fu causa che i fonditori di Lecco, vedendo il lavoro inglese, s'illuminassero e divenissero indi capaci di fornire opere perfette.

Non s'ignora di quale importanza sia per gl' Italiani il prodotto di lini e canape, e quindi quale immenso beneficio sarebbe il trovato d'una macchina per filarli. In Inghilterra, framezzo a molte tentate, una s'avvicinava più allo scopo, senza tuttavia aggiungerlo; Confalonieri, non guardando alla forte spesa, ne fece acquisto; confidando per una sua patria carità, che in alcun italo ingegno quella vista sveglierebbe pensieri inventivi che avrebbero potuto guidare all' intento.

Importante quanto lini e canape di Crema e Romagna, è, per le vallate di Brescia e di Bergamo, il prodotto della seta. Molti filatoi sono stati instituiti con metodi che intendevano ad ottenere semplicità, prontezza, meno spesa e superlativa qualità di filato. Fu riconosciuto che gli sforzi di Porro ottenevano la palma, e la sua grandiosa filanda di seta non ammise per lungo tempo concorrenza alcuna. Egli stesso poi inventò una macchina semplicissima per macerare la canape e fu coronata dall' Istituto di Milano.

A vantaggio dell' industria, Confalonieri e Porro vollero aprire un Bazar: — il governo negò.

Quanto a belle arti, i migliori ingegni hanno fornito capi-

lavori per Confalonieri e Porro. Questi possedea i più bei cartoni del celebre Bossi, venerato amico di Canova, che fu scolpito da lui in un busto che desta la meraviglia di tutti i guardanti. Nel giardino della sua casa, si vedea l'unica opera di Thorwaldsen che allora fosse in Milano, — un monumento con tre bassirilievi innalzato al caro e lacrimato ricordo della contessa Porro.

Così fino al 1820. In quest' anno il Governo avea obbligato il *Conciliatore* a cessare a forza di tali esorbitanti censure che non lasciavano più negli articoli che il titolo e la firma; a un dipresso come fece la commissione con la lettera che il sig. Onorato Pellico scriveva a suo figlio: — tutto era cancellato, eccetto che in principio: *Carissimo figlio*, e in fine: *sono il tuo affezionatissimo padre.*

Pochi mesi erano passati, e i costituzionali di Napoli si levarono nell' estate: nel settembre il Conte Porro, il Conte Confalonieri, Pellico, il poeta Vincenzo Monti, due Inglesi, Williams e Caregham, ed altri, aveano fatto un viaggio sul vascello a vapore da Pavia a Venezia. Un momento prima che montassero in vettura a Milano, ci trovammo tutti in casa Porro; ed io dissi a Monti:

— «Questi signori vanno alla conquista del vello d' oro. Essi, Argonauti, — voi, Orfeo.» Montani aggiunse: — «Chi sa che un giorno non cantiate questo evento!» — Monti rispose: — «Molto volentieri.» — Son certo che il povero poeta non capì affatto di qual vello d'oro intendevamo parlare Montani ed io.

Al ritorno di Venezia, Porro, Pellico ed i figli passarono a Mantova, e furono ospitati dal Conte Giovanni Arrivabene, alla sua campagna la Guaita. La polizia, che poscia mise la mano su quegli Argonauti, non trascurò chi ne era stato ospitatore. Così, a diversi intervalli, Pellico, Confalonieri ed Arrivabene furono presi. Mentre Porro era ad una sua villa, a Balbianino sul lago di Como, il conte Bolza ed accoliti suoi vollero prenderlo; si presentarono ad una porta, e Porro s'evase da un' altra. Iddio protesse la sua fuga.

Arrivabene fu colto alla Guaita; ci trovammo insieme a Venezia sull' isoletta di San Michele, e sarò sempre memore d'avere acquistato in esso un egregio amico. Quella captività era dolce, dacchè ci lasciava almeno leggere e scrivere: egli era testimonio di tutti i miei studi, io de'suoi, e fu causa ch'io ne imprendessi di nuovi. Difficilmente s'incontrano sulla terra anime più pure, più innamorate del bene, più abneganti sè stesse, di quella di Giovanni Arrivabene: tale è il giudizio di Pellico, di Porro, di Confalonieri, e tale è il mio. Agricoltura ed economia politica erano soggetto speciale delle sue meditazioni, onde pervenire a modi pratici che tornassero

ad utilità de' più poveri. Per questi avea già instituita a sue spese (come ho detto sopra) una scuola di mutuo insegnamento che era figlia della madre-scuola che piantò Confalonieri. Dichiarato innocente, uscì in libertà; ma un tratto dell'animo suo che lo rivela educato ad ogni più squisito sentimento, e rivela la delicata voluttà che' ei provava se poteva chiamare anche solo un sorriso sulle labbra d'un infelice, è il seguente. Gli fu letta la sentenza di libertà, se non erro, il dì 17 dicembre 1821 a due ore dopo mezzodì. V'era ben tempo per chiudere il suo baule, andar a pranzo alle cinque, indi spandersi nella società ed al teatro, due cose di cui il suo conversevole animo dovea patire sete immensa. No; gli parve di passar ivi la notte: parlava già di notte a due ore pomeridiane. Il seguente giorno partì; le prime famiglie nobili di Venezia, con cui era imparentato, la principessa Gonzaga, l'egregio presidente conte Cardani di Mantova che lo avea assolto, lo invitarono a pranzo, supplicandonelo come d'una grazia. Ei fu riconoscente a tutti, ma disse al presidente Cardani, suo compatriotta:

— Ella piuttosto faccia a me un'ultima grazia.

— Subito; e quale? Nulla posso negarle.

— Mi conceda di rientrare nella mia prigione, per poter dare le consolazioni dell'uomo libero a chi resta ancora nella sciagura. Andrò a pranzo all'isola di San Michele. —

Quel gentile sentì quale e quanta era la brama di quell'animo cavalleresco, — e concesse. Con quali lacrime vi fosse accolto lo sa il mio cuore che le versa anche in questo momento; lo sa il suo, cui certo non isfugge ogni più sfumato cenno di grato sentire. Ripatriò: ma dopo alcun tempo s'accôrse che il governo austriaco ripentivasi d'averlo lasciato libero. Un bel dì, col massimo silenzio esce della città; poco dopo, traversa Brescia e batte alle case di Camillo Ugoni e di Giovita Scalvini, suoi antichi e svisceratissimi amici.

— Ebbene; io mi salvo dal Governo che mi vuole di nuovo in arresto: voi non siete più sicuri di me: venite; il mio legno vi accoglie entrambi, finchè n'è tempo. — Gli amici non esitarono; ma bisognava pure dar sesto a molte cose; e soprattutto partire senz'esser visti. Erano allora le quattro dopo mezzodì, e fu risoluto di attendere fino all'alba veniente. Scalvini accolse Arrivabene presso di sè, lo fece dormire nel letto di sua madre, e questa buona vecchia, che dovea ignorare siffatta vicenda, fu opportunamente allontanata, in modo tuttavia che senza saperlo avrebbe potuto dare avviso al figlio e all'amico, in caso di qualche ricerca di polizia.

Alle tre del mattino del 10 aprile 1822, i tre fuggenti e

un servitore di Arrivabene lasciarono Brescia; e preso il cammino delle Valli, dopo ben pochi passi, rimandarono il legno e seguirono il viaggio a cavallo. Tre giorni e tre notti durarono ne' torti giri e rigiri delle diverse vallate; sempre condotti da nuove guide; ed ospitati per tutto con amore, con una religione che rifà i tempi omerici e biblici, e ci popola il cuore di gioie innocenti quanto i loro costumi. Generoso popolo delle Valli, quanto sei degno d' esser beato! E tu l' eri allora, ruminando il forte pensiero di farti libero!

Giungono a Edolo, villaggio sull'Adda, a distanza di dodici ore da Tirano. Entrano nell' albergo, e veggono appesi dinanza alla vampa d' un gran caminetto uniformi di gendarmi, al tutto zuppi d' acqua.

— Che è questo?

— Zitti, che dormono! Povera gente, è peccato destarla!

I gendarmi cercavano tre fuggiaschi: la molta acqua ed il lungo galoppare gli aveva infranti, ed ora riposavano lì sopra. I tre fuggiaschi, che aveano carità, non vollero sturbare i dormenti dal loro sonno, e apponendo il dosso della mano sovr'una delle giberne, dissero: — *Qui forse sta il comando del nostro arresto; animo, animo, cavalli a vista, e si lasci la caverna pria che ruggisca il leone.* —

Ottima volontà fu adoperata da ogni parte, ma non si poterono requirire che due sole bestie da trasporto. Il servitore andò a piedi; Camillo Ugoni montò uno dei cavalli, e Arrivabene e Scalvini si tennero ambo sulla sella dell' altro. Era scritto che la bontà di questi tre egregi non avea bisogno d' essere messa a prova, nè di servire d' esempio, soffrendo il martirio: i gendarmi che dormivano seguitarono a dormire. All' alba i fuggiaschi passarono i *sapei della briga*, che sono grandi scaglioni del monte: là è una casa di gendarmi; ma quell' angiolo che aveva addormentati in Edolo gli occhi altrui, li addormentò qui pure: passarono inveduti.

Tuttavia il punto più difficile, il confine, non era ancora superato. Fecero precedere voce d' esser mercanti di buoi, che andavano alla fiera; quindi chetamente traversarono una fila di presentini austriaci, che per rispetto si cavarono il berretto, credendo ad ogni modo venerar bovari, e non conti e baroni. Essi risposero alle onorate accoglienze, del pari scoprendosi, e appena varcata la pietra terminale si lasciarono cader a terra, stanchi, e rimasero ivi senza moto e senza lena.

Non è descrivibile l' antitesi di questi due stati d' animo: due passi di là dal termine, i presentini blasfemanti, minaccianti, frementi, perchè s' accorgevano di aver dato adito a profughi e non a bovari; due passi di qua del termine, questi egregi esultanti, che abbandonando patria, sostanze, amici, e

ogni cosa più caramente diletta, pure benedicevano con gioia tranquilla, semplice e dignitosa, il cielo che gli aveva salvi, e neppure ponevano mente agl' improperii che a gola sfasciata erano loro lanciati contro. Se in Edolo, nuovi Danieli, entrarono nell' antro dei lioni dormenti e ne camparono per impensata fortuna, ora sereni come *i fanciulli nella fornace*, la fiamma li circondava, — non li offendeva.

Per onore dell' umanità bisogna dire che più d' uno trovandosi anch' oggi nel caso dell' oste, ragiona così: — «S' io fossi Austriaco, non commetterei giammai alle mani della forza un liberale che in cerca d' asilo avesse toccata la soglia della mia porta; del pari essendo liberale, non commetterei mai alle mani de' nostri un nemico, anche Austriaco, allorchè avesse scelto il mio tetto.» Questi principii vengono a loro da più alto che la parte politica ch' essi tengono; sono principii pe' quali Europa è venuta a civiltà, distruggendo l' antropofago paganesimo, e facendo strada all' impero della carità. Ma bisogna far sonare molt' alto all' orecchio e alla coscienza de' sovrani (i quali da Cristo si chiamano cattolici, apostolici e altro), che l' individuo, la famiglia, l' uomo privato, hanno bensì accolta la rigenerazione del vangelo, ma che la ragione di stato è rimasta antropofaga e pagana. Ed ecco la sorgente perenne della lotta tra popoli e governi. Non uno, non un solo pubblico reggimento è basato sul principio cristiano. E s' ha a vedere morale privata, diritto privato, distare come antipodi da morale pubblica, da diritto pubblico. Spogliare un individuo dell' avere e della capacità di rappresentare sì questo che la propria dignità, è misfatto, è sopraffazione; spogliarne un popolo dee chiamarsi virtù, gloria, diritto o di legittimità o di conquista! Come potè mai cadere nello spirito umano, e mantenervisi per tanti secoli, d' innestare la ragione della forza sul codice sacrosanto del Vangelo, che è venuto per far la guerra ai forti e proteggere i deboli, per sostituire all' impero materiale l' impero dello spirito; che ha detto anatema alla forza *sola* e alla richezza *sola*, ed ha imposto alle creazioni del sentimento e della immaginazione di spiritualizzarsi?

Ma tornando al povero oste, a cui forse era persino ignoto che i tre signori erano in fuga, ei fu lungamente in carcere e compulsato da terribile inquisizione di stato. L' infelice sua moglie, a cui si fece temere che il marito sarebbe condannato alla forca, ne morì di dolore e di spavento.

Intanto Ugoni, Arrivabene e Scalvini furono salvi. Oh, come dissimile la sorte del povero Confalonieri! Alzato appena di letto, dopo una terribile malattia che lo avea lungamente tenuto sull' orlo del sepolcro, un alto personaggio venne a far visita alla contessa, facendosi annunciare esclusivamente

a lei e non al consorte, mentre ei sapeva pure ch' ell' era presso di esso; e vedendo il conte mostrò restare attonito.

— Come voi in Milano? Avea sognato questa notte che eravate partito. Credete a me, aria nuova gioverà molto alla vostra salute. Confalonieri, com' era ben naturale, capì, e tuttavia restò. La notte seguente, una dama molto bene affetta alla contessa apprese straordinariamente che il comando d' arresto era sottoscritto, e che tra pochi momenti sarebbesi eseguito. Balzò di letto, e più svestita che vestita volò a Teresa, e scongiurolla di persuadere il marito alla fuga. Costò molto al cuore di lui il sembrare o ingrato o incredulo o imprudente o stolto: ma ei non potea e non dovea evadersi se prima non si andava a cercarlo. Venuto il momento, i gendarmi erano già nella sua camera che prendevano in consegna molti fasci di carte; la contessa si presenta e gli dice: — Che pensi fare?

— Quel che sempre ho pensato.

— Fállo presto.

Confalonieri balza in un gabinetto e lo chiude dopo sè; indi monta per una scaletta all' *abbaino*, del quale ei solo avea la chiave. Tenta aprirlo ..... invano, invano, invano. Pochi giorni prima, il maestro di casa avendo fatto acconciare il tetto, mutò innocentemente la serratura di quell' *abbaino*: Confalonieri fu prigioniero.

Nota 6, *pag.* 44. — *Francesca da Rimini.*

Della tragedia di Pellico, *Francesca da Rimini*, è parlato nella introduzione.

Pag. 45. — *Bodoni.*

Il cavaliere Giovanni Bodoni, il più celebre TIPOTURGO (trovatore di tipi) che presenti tutta intera la storia dell'arte. Anche qual TIPOGRAFO è salito più alto di tutti i moderni. Studiò in Roma lingue orientali; viaggiò, vide, — e quanto vide fu germe su cui si venne inalberando magnifica pianta. Morì nel 1813, direttore della reale stamperia di Parma. Il *Pater noster* poliglotto, l'*Iliade* in greco, l'*Epithalamia exoticis* ed il *Manuale* dell' arte sua, saranno sempre veri miracoli di *tipoturgia* e di *tipografia.*

Nota 7, *pag.* 45. — *Luigi XVII.*

A Bologna ho conosciuto una giovinetta ch' ebbe cura di lui nella sua malattia, ed alla quale ei confidò d' esser Luigi XVII. Seppi ciò qualche tempo prima del mio arresto, mentre io studiava ancora alla Università. Avrei mai creduto che di là a poco saremmo stati incarcerati insieme sotto

l'Austria? Mi parlarono lungamente di lui i prigionieri di stato milanesi che successero a noi nelle carceri di Santa Margherita: ei s' è trovato in contatto con tutti. Mi ricorda sempre che il signor Angiolino, reduce dalle conversazioni reali, veniva poi a dirmi: — «Spero almeno che quando ei sia re, mi faccia suo gran guarda-portone: anzi io ho avuto la franchezza di domandarglielo, esso la bontà di promettermelo.»

Nota 8, *pag.* 49. — *Conte Bolza.*

Il conte Bolza, nativo di Menaggio sul lago di Como; uno degli attuari della polizia. (*Nominazione tolta da una nota dell' edizione di Londra.*)

Nota 9, *pag.* 87. — *Prima condanna pronunciata a Venezia.*

Tre o quasi quattro anni prima di noi, erano state arrestate quaranta o cinquanta persone, parte a Ferrara, parte nel Polesine di Rovigo, sotto titolo di carbonarismo.

Cecchetti di Fratta,
Dottor Caravieri di Crispino,
Rinaldi di Bologna,
Marchese Canonici di Ferrara, e nove altri furono condannati a morte, indi graziati, chi a dieci e chi a sei anni di carcere duro nel castello di Leibach.

I seguenti furono condannati a morte, indi graziati, chi a venti e chi a quindici anni di carcere duro sullo Spielberg:

Avvocato Felice Foresti, pretore a Crispino nel Polesine,
Avvocato Antonio Solèra, pretore sul lago Isèo.
Costantino Munari di Calto,
Giovanni Bachiega dalle Gambarare,
Sacerdote don Marco Fortini,
Antonio Villa,
Conte Antonio Oroboni: questi tre, della Fratta nel Polesine.

Foresti, Munari e Solèra furono i soli a cui si disse che la sentenza di morte dovea eseguirsi in loro. Un senatore venne a bella posta di Verona a Venezia, il signor M...., e recò questa nuova a ciascuno degl' individui in particolare. E dopo averli lasciati alcun tempo in tale angustia, estrasse un bigliettino autografo dell' imperatore, che cominciava con l' amorevole frase.

«Caro Peltnitz.»

Peltnitz era presidente del senato, e l' imperatore gli diceva di sospendere la pena di morte ai tre condannati, nel

solo caso che si fossero determinati a fare rivelazioni importanti.

La proposizione fu loro fatta, — e tutti e tre risposero: «Bisognerà bene che subiamo la pena di morte, poichè non abbiamo che rivelare.»

— Ebbene, sia così, — ripigliò il senatore; ma l'avvocato Solèra si mise a ridere.

— Perchè ride ella?

— Perchè non lo credo.

— Non crede a me? Non crede al chirografo imperiale? Questo poco rispetto per sì venerande cose è indegno di lei.

— Non è punto mancanza di rispetto, bensì di convenzione. Io non so persuadermi che l'imperatore, che ambisce tanto d'essere giusto, ci voglia condannare da senno, mentre sa la nostra innocenza, e mentre la legge che punisce ogni pertinenza a società segrete è stata fatta solo dopo il nostro arresto. La scena ch'ella ora mi fa, è quindi una tortura morale, uno estremo colpo di riserva, onde tentare di scoprire se in processo abbiamo taciuto qualche cosa. Per mia parte nulla ho a dire. —

Il senatore andò sulle furie, e separati Solèra, Foresti e Munari, fece loro incatenare piedi, mani e schiene, serrandoli per tal modo contro il muro, che non potevano fare il minimo moto.

Allora il povero Costantino Munari, rispettabile vecchio di settant'anni, gli disse:

— «Signor senatore, ella mi vede con le lacrime agli occhi, ma è il dolor fisico che me le spreme. La prego di cessare da una inutile crudeltà; guardi i miei polsi, sono rossi e gonfi, il sangue sta per uscirne, il mio corpo indebolito non regge più; — ma nulla posso aggiungere alle mie deposizioni.» —

Il senatore fece allentare un poco le manette, e durò così a torturarli per molti giorni.

Munari e l'avvocato Foresti credettero veramente che nulla avendo a rivelare, le parole precisissime dell'imperatore non ammettessero alcuna modificazione alla sentenza di morte: quindi il vecchio soffrì uno stringimento pericolosissimo alla vescica, e sparse sangue in abbondanza; il giovine volea sottrarsi al rabbrividente genere di supplizio che lo attendeva — la forca — (sotto l'Austria i soli nobili hanno grazia di morire decapitati), e giunto nel suo carcere spezzò una grossa bottiglia di cristallo, e l'ingoiò tutta a piccoli pezzetti.

Sorvegliati come eravamo, una guardia se ne avvide, corse ad avvertire, e il senatore stesso venne a sollecitare soccorsi.

— «Abbiam voluto spaventarli (diss' egli), col buono intento di scuoprire il male e tagliarlo sino alla radice; ma

nulla avendo veramente a rivelare, io spero, che siccome clemenza ha già parlato condizionalmente al cuore dell' imperatore, ora gli riparlerà senza condizioni.» —

A capo d' un mese venne la commutazione della loro pena, — venti anni di carcere duro sullo Spielberg.

Nota 10, *pag.* 88. — *Del Suicidio.*

Pellico dice: «*Il suicidio mi sarebbe sembrato un piacere sciocco, una inutilità.*» Anche Foresti (che vidi poi sullo Spielberg) mi diceva che non era già intenzione di suicidio che lo avea fatto operare così; — e nemmeno intenzione di sottrarsi a pubblico esempio.

«La fune, il laccio, il pendere, mi cagionavano ribrezzo invincibile (sono sue parole). Ora capisco che questo ribrezzo è puerilità, e sono dolentissimo di quanto tentai.»

Ma allorchè il fuoco s' appiccò ai Forni di Venezia, e Silvio dai suoi Piombi vedea quell' incendio, e credea che un dì non camperebbe da pubblica morte, «*Mi increbbe* (ei dice) *di non essere bruciato, piuttosto che avere fra pochi giorni ad essere ucciso dagli uomini.*»

Sì, se con tanta rassegnazione quanta n' era in Silvio, simile brama non era attutata nel suo cuore, penso che neppure lo fosse in quello del povero Foresti. Umana ma perdonabile concausa del suo tentativo, e dee aggiugnersi alla sopracitata.

Nota 11, *pag.* 93 e 94.

Per le persone e le cose nominate in questo Capitolo vedi le Addizioni al Capitolo XVII (pag. 188).

Nota 12, *pag.* 93. — *Conte Camillo Laderchi.* — *Professori Romagnosi e Ressi.* — *Capitano Rezia.* — *Signor Canova.*

Camillo Laderchi, di cospicua famiglia faentina. Suo padre fu vice-prefetto a Camerino, indi ad Ascoli, nel tempo del regno italiano.

Il professore Gian Domenico Romagnosi, nativo di Piacenza, insegnò per alcuni anni diritto criminale in Pavia. Indi, il governo italiano avendo instituito un' alta scuola legale per i giovani che aveano finito gli studi universitari, ne nominò professori:

1° Il degnissimo Salfi, che dianzi è spirato a Passy, presso Parigi, lasciando nel lutto gli amici d' Italia e suoi. Ei fu institutore anche del conde Federigo Confalonieri; e quest' in-

felice ignora certamente la morte del suo maestro ch' ei ricordava con tanto amore.

2° L' avvocato Anelli.

3° Il summenzionato Romagnosi. Questo nome suona in Italia come quello del più sapiente ingegno del secolo XIX. Opera sua principale è la *Genesi del diritto penale;* ma molti altri scritti filosofici e letterari sono usciti dall' immortale sua penna. Nè posso tacere la molta sua cooperazione nel creare il Codice di Procedura criminale del regno italiano. Questo venerando ebbe a disputare passo passo le pochissime vittorie che riuscì a riportare su quel sinedrio d' irosi e crudeli. Molte volte gettando a terra i suoi scritti (che venivano ripulsati come troppo benigni), gridava verso que' tronfi *legulei,* tutti cavalieri della Corona di ferro:

«Per dio! la storia dirà che la croce che avete in petto è la testa di Medusa che v' insassisce il cuore.» —

Al nome di Romagnosi s' adunano gl' Italiani come d' intorno ad una grande colonna monumentale di questa età: perocchè qual è il letterato che non abbia sorbito verbalmente o per iscritto le dottrine che in tanti diversi rami dello scibile sono state trattate da lui?

Non credo indiscretezza il riferire un detto che suona frequentissimo sulle labbra di questo ottagenario cosmopolita: — «Confidate, confidate; ad ogni modo i *filadelfi* invadono la terra.» — Allude così alla fede ch' egli ha nella vittoria della buona causa.

Nella scuola suindicata, egli ebbe a discepolo il tirolese Salvotti, di Trento, che fu indi suo e nostro giudice inquirente. Giustizia a tutti; e a nemici prima che ad amici. Una nota dell' edizione di Londra dice che le persecuzioni contro Romagnosi vennero *dietro le accuse d' un ingrato tirolese ch' esso ammaestrò.* Evidentemente qui vuolsi indicare Salvotti; ma noi assicuriamo l' onorando annotatore ch' ei non è stato bene istruito. Il buon vecchio sapea chi lo avea accusato, e non vide in ciò calunnia nè malvagità; era solito dire senza punto adirarsi: — «Sono qui per una leggerezza giovenile, per un discorso imprudente.» —

Infatti un giovinetto era stato da lui per cose di studio: la parola cadde sulla carboneria, ma al tutto teoricamente, cioè come nuovo elemento sociale che dovea essere considerato nella storia, al pari delle altre grandi associazione, onde misurare la sua influenza sulla piega degli eventi. Questo giovinetto, indi arrestato e condotto a Venezia, fu richiesto: — «*con chi avesse parlato di carboneria?*» — Rispose: — «Co' miei professori di scienze politiche, Romagnosi e Ressi.» — Si concluse: — «Dunque Romagnosi e Ressi sono rei d' alto tradimento, perchè non sono venuti ad accusare il loro

discepolo parlante di carboneria e perciò carbonaro.» — Per buona fortuna, Pellico potè attestare che il discorso tra il discepolo e Romagnosi (a cui egli era presente) fu ad occasione del mutamento di governo in Napoli, allora seguito per impulso del carbonarismo; e che questo discorso non uscì dei limiti d' una disquisizione speculativa. A ciò dee la sua salvezza Romagnosi. Pellico fu inabile a prestare eguale testimonianza a pro del buon Ressi, perchè non potè provare la sua presenza; e il professore, per questa semplice *audizione*, fu condannato a morte, e per grazia imperiale a cinque anni di carcere duro a Leibach. Spirò il dì prima che si leggese la sentenza.

Non si permise alla sua signora (che era venuto di Milano a Venezia per vedere il marito) di assisterlo nell' estrema sua malattia. Morì tra sbirri ch' ei ripulsava da sè con visibile ripugnanza. Molte ore prima ch' ei spirasse era caduto in letargo, ed il cappellano credendo che fosse divenuto sordo, si mise irremissibilmente ad urlare le preci della raccomandazione dell' anima, per tutte quelle interminabili ore di terribile agonia (dall' imbrunire fino alle tre dopo mezzanotte). Quella voce urlante e rimbombante sotto le vaste vôlte del convento di San Michele, veniva rotolata per lunghi lunghi corridori fino alle respettive porte di ciascuno di noi. Talora un versetto latino *Miserere mei, Deus;* — talora uno stomachevole squarcio veneziano; *La diga ben su, si nò colla bocca, col còr. Beata Verzene, verzè le braza e mostreme la vostra bela faza.* — Siffatto misto di santo e d' insanto; l' indiscreta plebeità di tale incessante urlatore, e, per ultimo, il passo cupo del soldato che passeggiava i nostri usci, mi piombavano trucemente sull' anima, quasi fosse sentinella infernale che venuta in *treggenda* intimasse *irredimibile discesa* a tutti i prigionieri di Stato. M' empii di costernazione!!!

Avea sempre il povero Ressi innanzi agli occhi, in uno de' suoi momenti più belli; ed il contrasto col momento presente accresceva la profonda mestizia di siffatta catastrofe. Un anno prima che io fossi arrestato, l' ultima sera che mio fratello medico stava a Milano, andammo con altri amici (il dottor Butti e il dottor Utili, che pure partivano con lui per Romagna) a visitare il professore. Si lagnavano essi che certi danari che attendevano per comperare le costosissime tavole anatomiche ed altro, non fossero giunti; infine erano risoluti di partire senza il sospirato tesoro, e si congedarono a mezzanotte. Appena giunti a casa, viene un messo che reca i denari; ed appena ricevuti, si presenta il buon Ressi (malgrado l' ora tarda, il freddo, e l' esser egli un poco ammalato), ed offre ai tre medici amici cinquanta zecchini d' oro.

— Servitevi.

— Oh professore! oh amico! grazie; mille, mille volte grazie! — e gli mostrarono i danari già ricevuti. Lo stringemmo tutti al nostro seno con la più dolce emozione, indi lo accompagnammo a casa. Mio fratello, Bucci et Utili nol videro più!

Professò per vari anni alla università di Pavia, ove dette in luce un' opera in quattro volumi, col titolo: *Economia della specie umana.* Si chiamò conte Adeodato Ressi, nativo di Cervia in Romagna, ed ebbe in moglie una nipote di quel Moscati che morì nonagenario presidente dell' Istituto italiano.

Ressi! venerato amico! ovunque il tuo spirito s' aggiri, io ti saluto e ti rivelo un secreto che ti consolerà lo strazio di aver trovato davanti al tribunale secreto il tuo discepolo che ti sedeva in faccia come accusatore. Io vidi le lacrime di lui, e le credo sincere. Fu infelice e non malvagio: perdona. Tutti dobbiam perdonare, perchè tutti abbiam bisogno d' essere perdonati.

Del conte Giovanni Arrivabene è lungamente parlato nelle Addizioni al capitolo XVII. Qui aggiungo, come questo egregio ha onorato l' esiglio italiano dell' età nostra, pubblicando con isquisito filantropico criterio un' opera che fa migliore chi la legge, e lo eccita a vantaggiare il prossimo. S' intitola: *Delle Società e Istituzioni di pubblica beneficenza in Londra*; volumi due in-12. Lugano, presso Gius. Ruggia e C.

Quanto al signor Canova di Torino, egli è stato direttore delle rappresentazioni sceniche di parecchi grandi teatri in Italia.

Finalmente il capitano Alfredo Rezia è nativo di Bellagio sul lago di Como. Fu esimio ufficiale d' artiglieria dell' esercito italiano, e molto amico del vice-presidente Melzi, il quale abitando la sua villa, restava nella massima prossimità di Bellagio.

Il padre del capitano Rezia fu anatomico distinto, e si veggono sue bellissime preparazioni nel museo animale di Pavia.

Pag. 94. — *Salvotti ..... mi disse alcun che di cortese, che pur pareami pungente.*

Il dì appresso lo ripetè in mia presenza, cioè: «Io credeva ch' ella fosse condannata a più, e Maroncelli a meno.»

Nota 13, *pag.* 95. — *Cesare Armari.*

A tempo e loco parlerò lungamente di questo valoroso giovine. Ei fu liberato (mentre noi eravamo già partiti per

lo Spielberg) con processo aperto; la commissione si contentò dire: «Non consta abbastanza, — ed intanto sia interdetta la sua dimora negli Stati austriaci.» — Il qual bando è stato di danno enorme a' suoi interessi, come possessore ch' egli è nel regno Lombardo-Veneto.

Nota 14, *pag.* 99. — *Chi sarà stato? Lo supponemmo.*

Oh sì, anime generose, consentite ch' io pure con grato animo chiami su voi tutte le benedizioni del cielo e della terra!

Nota 15, *pag* 100. — *Segretario municipale a Leibach.*

Io lo avea segnato sul mio portafoglio, che sperava ricuperare allorchè venni in libertà. Ivi erano notati molti altri contrassegni della altrui nobile compartecipazione a' nostri mali: tutto perduto. Di libri e carte che portammo allo Spielberg, e di cui avevamo fatta duplice consegna al direttore ed al governatore della provincia, — nulla ci fu restituito. Ma già l' ho detto sopra.

Nota 16, *pag.* 100. — *Signorina a Schott-Wien.*

Io rammento pur sempre una carissima signorina che vidi il giorno di Pasqua a Schott-Wien. Se legge queste carte, ella ricorderà di qual gentile pietà io le sia grato.

Rammento pure quelle signore che attendevanci alla barriera di Vienna, ad ora ben tarda della notte, e che appressandosi alla mia vettura, mi domandarono:

— In qual legno è il padre, in quale il figlio?

— In questo è Piero Maroncelli, nel susseguente è Silvio Pellico, ambo intimi amici, ma non padre e figlio.

— Qual condanna?

— A me di vent' anni, all' amico di quindici; ma egli è sì infermo, ch' io torrei volentieri ad aggiungere la sua condanna alla mia, onde quel caro infelice fosse libero.

— Oh! cari signori, confidino, confidino nel nostro imperatore; è sì buono che non li lascerà lungamente sullo Spielberg! Noi siamo certe che il nostro *Franz* farà così. Senza dubbio egli ignora che viaggino sì stranamente incatenati.

Le guardie non ardivano impedire questa conversazione, pensando che fossero dame di altissimo ordine; e finchè i legni restarono, seguitammo a parlare, e ne restai tutto consolato.

Nota 17, *pag.* 101. — *Confalonieri a carcere duro.*

Permetta l' annotatore londinese ch' io rettifichi un errore.

Errore è dire che *Confalonieri è condannato a carcere durissimo;* — è condannato in vita a carcere duro.

Nota 18, *pag.* 109. — *Incatenazione.*

Allorchè il general Lafayette fu arrestato nella sua fuga, otto leghe di là da Olmütz, il capitano del circolo lo sopraggiunse il dì appresso, e prima di farlo salire in legno per ricondurlo in carcere gli disse:

— *Je vous prie de passer dans l'autre pièce, où le serrurier vous attend.*

— *Et pourquoi le serrurier?* (disse Lafayette.)

— *Pour vous mettre les fers, général.*

— *Ah!* (disse Lafayette) *voilà une étrange proposition. Si votre empereur en était instruit, vous verriez comme il vous traiterait pour en avoir eu la pensée.* —

Lafayette, dalla cui bocca, a proposito de' ferri che noi portavamo allo Spielberg, ho udito tante e tante volte questo aneddoto, è usato di dire:

— *Cette plaisanterie, faite d'un ton menaçant, déconcerta le capitaine, qui renonça à son projet.* —

Per religione verso il mio venerabile amico, ho riferito le sue parole nella lingua in cui le ha originalmente pronunciate.

Nota 19, *pag.* 112. — *Quel buon uomo di Kunda.*

O sì, noi dobbiamo moltissimo a quell' onesto galeotto. Non fu servigio, che dipendendo dalle minime sue forze non lo prestasse volontariamente a noi tutti. Un dì recò non visto (o si finse di non vedere) una pagnotta di pan nero al nostro concaptivo Antonio Villa. Era grande come una ruota. Kunda susurrò: — «La tenga celata sotto la coperta, e servirà a sfamarla per tutta la settimana; poi ne avrà un'altra.» — Lo rammento anch' oggi con spavento; — dopo due ore la pagnotta nera e colossale era distrutta. Villa, che con battesimo carcerario veniva chiamato Elefante, era veramente di statura elefantina, ed avea assoluta necessità di pasto fortissimo: non è esagerazione il dire che la sua malattia è venuta da fame, e che è morto di fame. Erano meno infelici quelli che per costruzione fisica potevano nudrirsi con pasto più parco. Ma ad ogni modo fame abbiamo sofferta tutti, ed Antonio Villa non ne fu vittima sola: questa terribile nemica uccise anche il povero Oroboni.

Nota 20, *pag.* 113. — *Ciriege.*

Quelle ciriege io le avea ricevute in dono dal povero Kral, che mi fece quasi violenza perchè le accettassi. E tant' è,

non seppi risolvermi ad appressare alla bocca quella squisita cosa senza prima averne serbata metà per te, mio Silvio, ed avere ottenuto da Schiller che te le recasse: ei promise, ed io credeva alle promesse di Schiller! — ma soggiunse: — Non posso dire chi è l'inviante; le darò come cosa mia: ciò posso.

— Ebbene, ciò sia; ma certo il mio Silvio le aggradirebbe molto più, se potesse associare a questa cara sorpresa il nome dell'amico, e la sicurezza che anch'esso ne ha partecipato. — Indi, le prelibai ad una ad una ben lentamente, e posso dire senza esagerazione che quel piccolo pasto fu per me una lunga Odissea. Mi pareva essere in Italia, le cupe mura del mio sotterraneo sparivano, — direi quasi sorridevano, s'illuminavano; — io non avea più ferri, io passeggiava sotto le ficaie e gli aranceti di Napoli, ov' era trascorsa la mia più bella gioventù!!!

Nota 21, *pag.* 114. — *Kral e Kubitzky.*

Due onesti uomini che non dimenticheremo giammai. Non tradirono il loro dovere, e tuttavia quanta mitezza adopravano nell'adempierlo! — Anche allorquando ci colpiva più duramente, perdeva l'asprezza sua, perchè Kral avea sempre una parola, un gesto, anche un solo chinar d'occhi, che dicevano: — «Mi duole il farlo, ma lo debbo.» — E Kubitzky, che avea grande rispetto per Kral, prendea norma da esso. Salute e benedizione dovunque siate, e la disgrazia sia lungi dalle vostre case; — dico lungi da voi che avete tanto addolcito la sorte di sommi sventurati!

Nota 22, *pag.* 115. — *La direttrice defunta.*

Vidi anch'io la pallida signora che stesa senza forze sopra un materasso, era circondata da Odoardo, da Filippo e da Maria, suoi carissimi fanciulli. Ella sentiva la sua distruzione; eppure quando vedeva quegli angioletti, perdeva fede alla morte, e sembravale che un soffio di vita l'avrebbe conservata eternamente quaggiù.

Nota 23, *pag.* 115.

Sarei ingrato se non parlassi della madre e della zia del sopraintendente. Poverine! aveano anzi una predilezione per me che molto ha consolato la mia miseria. L'ultimo giorno che stettero sullo Spielberg, mi mandarono a dire che partivano, ma che non credessi di essere obbliato mai; — che ci ritroveremmo quotidianamente in Dio, fino al dì che saremmo saliti a riposarci in lui.

Nota 24, *pag.* 116. — *Brenn-zuppe.*

Quella broda si chiama propriamente in tedesco *brenn-zuppe.* Due volte all' anno il trattore dello Spielberg faceva soffriggere farina con lardo; e quando era giunta a cottura la riponeva in grandi olle che la conservavano di sei in sei mesi. Quindi ogni mattina attingeva con larghi romaiuoli; e versando nell' acqua bollente, attendeva che la farina si diluisse. Questa è la *brenn-zuppe* tedesca, che forse in origine non è cattiva, ma allo Spielberg era stomachevole. Quando altrove si è voluto farmene gustare, la mia immaginazione credo che abbia troppo operato sulle papille nervee del palato; — l' ho pur sempre trovata pessima ed anti-europea. Mi ricordo che Silvio estraeva da questa nefanda broda le poche fette di pane di segala che dentro vi erano; le deponeva sopra uno scacco di carta enforetica (di cui ci servivamo come di tovaglioli e d' asciugamani), ed all' ora del pranzo le aggiungea nel vaso della scarsissima zuppa.

Nota 25, *pag.* 127. — *Oroboni con Solèra.*

Mentre egli era col primo, un dì che Silvio per indisposizione non era venuto a passeggio con me, trovai aperta al mio ritorno la camera sua: con un salto vi fui dentro, e me gli buttai al collo, intanto che Schiller e Solèra (essendo sabato) riscontravano la biancheria. Fu l' unica volta che vidi ed accostai quel gentile. Io lo amava e lo apprezzava per tutto che Silvio me ne aveva raccontata.

Nota 26, *pag.* 129. — *Morte d' Oroboni.*

Solleciti che quei cari resti andassero sotterra meno empiamente che fosse possibile, ci raccommandammo a Kral. E questi ci assicurò che avea chiusi egli stesso gli occhi all' estinto; che assistette, anzi diresse le altre cure che si danno alla salma; che avea deposto sul seno di lui un mazzo di fiori, e che avea dato un proprio lenzuolo onde vi fosse avvolta la persona, — il che non si accorda agli altri galeotti. L' animo gentile di Kral non è stato certamente spinto a questi uffici per ricompense che abbia sperate da' parenti; — non sono più: lo ricompenserà il Padre universale.

Ciascuno di noi compose un epitaffio all' estinto concaptivo, nel dolce delirio che un giorno l' ultimo di noi che avesse abbandonata la terra morava potesse ottenere di erigere almeno una pietra, un ceppo, nel loco ove han riposo quelle travagliate ossa. Tra gli epitaffi fu scelto il mio. Delirio qual è, lo espongo qui come seplice testimonio del pio volere che rimarrà senza effetto, fino a che non volgano tempi più miti.

CEPPO MONUMENTALE D'OROBONI.

Supposto che il ceppo avesse quattro lati, sul primo (cioè su quello di faccia) figurerebbe un campo inseminato, desolato, e nel mezzo un verde bozzolo di rosa non ancora dischiuso.

SIMBOLO: — speranza che surge dal seno stesso di sventura, vita che s' eleva da morte.

ALLUSIONE: — risorgimento d' Italia, immortalità dell' anima.

Al di sotto dovea leggersi il fatto storico. Eccolo:

Primo lato.

ANTONIO OROBONI
D' ITALA TERRA
UNICO FIGLIO GIOVINETTO DI PADRE OTTAGENARIO.
NEL 1821 IN VENEZIA
DA COMMISSIONE DI STATO
— SECRETA —
— FUOR DI LEGGE —
— AUSTRIACA IN SUOLO ITALIANO —
CONDANNATO A MORTE
COME
CARBONARO
E PER GRAZIA DI FRANCESCO PRIMO IMPERATORE
A SOLI QUINDICI ANNI DI CARCERE DURO
SULLO SPIELBERG
IN BRÜNN DI MORAVIA.

Homo natus de muliere,
Brevi vivens tempore,
Repletur multis miseriis.
JOB.

L' uom (nato dalla donna!)
Breve sortia la vita;
E di miserie molte ell' ò fornita!

Secondo lato.

FAME LENTAMENTE IL CONSUNSE DUE ANNI.
IL MATTINO XIII° DI GIUGNO 1823
PIANSE SUO PADRE E ITALIA,
PERDONÒ A' NEMICI
E SPIRÒ.
VENTINOVE TRAVAGLIATI ANNI E SPERANZE DELUSE
FURONO LA SUA VITA.

Vox audita est in Rama!
Ploratus et ululatus multum!
Rachel plorans filios suos,
Et noluit consolari, quia non sunt.
JEREMIA.

Voce dalla montagna udita fu!
Pianto e ululato molto!
Rachele è che de' suoi figli si duole,
E punto consolata esser non vuole,
Perch' ei non sono più!

Terzo lato.

L' ULTIMO DE' SUOI CONCAPTIVI,
RIEDENDO ALLA CARA PATRIA,
LASCIAVA IN NOME DI TUTTI
LE LORO LAGRIME E QUESTA MEMORIA
IL DÌ ... 18...

Præcisa velut a texente vita mea:
Dum adhuc ordirer
Succidit me.
EZECHIA.

Un' antica speranza a LUI sorrise,
È il filo della vita a lei s' attenne;
Ma la cesoia del testor sorvenne,
E nel bel dell' ordire Ei lo recise.

Quarto lato.

STRANIERI!
LE OSSA RECLAMANO LA PATRIA.
E VOI NE AVRETE UNA
IL DÌ CHE RENDERETE A QUESTE MIE LA LORO.

Scio quod Redemptor meus vivit,
Et in novissimo die de terra surrecturus sum,
Et rursus circumdabor pelle mea,
Et in carne mea videbo Deum salvatorem meum,
Quem visurus sum ego ipse,
Et oculi mei conspecturi sunt, et non alius.
Reposita est hæc spes mea in sinu mea.
JOB.

Io CREDO, Io so che il Redentor mio vive,
E che al dì estremo verrà sulla terra
A solver l'ossa che giacean captive.
E vestirò la carne allevïata,
Ed Io, QUEST' Io, nell' umanato verbo,
Fisserò la pupilla insaziata.
Questa è speranza che gelosa io serbo!

Nota 27, *pag.* 131. — *PP. Sturm, Battista, Wrba, Ziack, ottimi confessori.*

Io che condivido pienamente l' opinione dell' amico mio sulla potente efficacia qui discorsa, attesto che dessa era eminentemente posseduta dall' egregio padre Battista, e che la sua carità ed il suo sapere mi fecero un bene che ha lasciate orme, spero, durature in me fin che avrò vita. Per una combinazione curiosa, fui primo tra' prigionieri di Stato a colloquire col padre Battista; primo, con quell' anima a lui tanto somigliante del padre Wrba; primo, col padre Paolowich, ora vescovo di Cattaro. E il giudizio che portai sul loro rispettivo carattere (dopo quella prima conferenza) è rimasto tale per me e per tutti gli altri concaptivi. Previdi anche premio molto differente alle cure dei tre; dissi: — «Se questi, per variamento di occupazioni, saranno mutati, due di loro resteranno quel che sono; — il Dalmata Paolowich avrà mitra e pastorale.»

L' ultimo che ci è stato accordato è il padre Vincenzo Ziack, che abbiamo esperimentato degnissimo successore de' tre

altri egregi sacerdoti *tedeschi*, Sturm, Wrba e padre Battista, nel profondo sapere, nella più conveniente riserva d'indagini, negli esempi di carità, infine nella sempre preveniente compiacenza di soddisfare alla nostra sete d'acquistar cognizioni.

Nota 28, *pag.* 134. — *Libri tolti.*

Anche ai prigionieri di Olmütz furono tolti, ma almeno condizionatamente; cioè il comando imperiale escludeva dai pochi libri che portarono seco, que' soli ch' erano stati stampati dopo l' 89, e quelli in cui era la parola *repubblica.*

— «*A-t-on peur* (disse Lafayette al generale governatore d' Olmütz) *que j'apprenne la déclaration des droits? C'est moi qui l'ai faite.*» —

Lo stesso Lafayette continua a dire: — «*On nous confisqua un volume d'introduction du Voyage d'Anacharsis, parce qu'on y rencontrait le mot* république.

Nota 29, *pag.* 134. — *Le visite.*

L'animo mio rifugge dal narrare le particolari sevizie che occorrevano ogni volta all' occasione di questa tormentosa visita. Dopo le genuine dichiarazioni che abbiamo fatte d'aver trovato per ogni dove uomini discreti e compassionevoli, non sarà forse credibile se dico che ogni rispetto, a cui s' avea pur diritto come uomini, era violato, e che il procedere de' visitatori giungeva fino a brutalità. Eppure è così; e lo è per lo stesso motivo che ha fatto sinora considerare il popolo austriaco, da tutti gli storici, come il problema, o piuttosto l'enigma della razza umana. L'Austriaco è buono, — e vi commette una crudeltà, una sevizia, con vera e sentita religiosità d'animo!

«*Es gilt des Kaisers Dienst*» (*si tratta di servire l'imperatore!*): sono parole che il gran Schiller mette nella bocca d' Ottavio Piccolomini, nell' atto che commette un delitto che le leggi puniscono col taglio del braccio; — e queste parole dipingono per eccellenza il carattere austriaco. L'Austriaco non ha per sua coscienza un tipo di giustizia o d'ingiustizia assoluta: egli non vede giustizia e ingiustizia che attraverso la volontà imperiale. Il più abbietto ufficio, se è fatto per servire l'imperatore, nobilita; il più rivoltante, per la stessa condizione, è eseguito con abnegazione, con entusiasmo, quasi fosse atto eroico, di cui, con molta buona fede, ognuno si fa altero. Ciò fa che la nobile nazione alemanna ripudia da sè gli Austriaci, e non vuole a niun patto che si chiamino Tedeschi. Questo non solo è orgoglio germanico, ma altresì orgoglio boemo, orgoglio ungarese. Verrà tempo in cui

l'Austriaco possa riscattare la sua propia dignità, e rientrando nel corpo teutonico comprenda che alla domestica bontà di cuore puossi aggiungere fedeltà allo Stato senza servilità. Prenderà esempio in casa sua dal *popolo-tipo*, dal popolo di Würtemberg; e questo e il Sassone e l'Annoverese e il Badese e il Bavaro, allora saluteranno fratello anche lui.

Al presente, bisognerà convenire che niuno onorando impiegato di questi differenti Stati tedeschi avrebbe accettato ciò che governatori generali di polizia, e senatori, e consiglieri aulici e di Stato, praticarono con noi nelle prigioni di Spielberg.

Vediamolo.

Il signor direttore generale di polizia, *und Staatsrath* (e consigliere di governo), venne a farci la prima visita inquisitoria il giorno 17 marzo 1825. Era con lui certo Pancraz. suo aiutante, che noi chiamavamo Draghignazzo, solamente per molta simiglianza che avea col diavolo di questo nome che Dante ha descritto nel suo Inferno, e non per cattiveria che abbiamo durata da lui. Era un *buon diavolo*, in verità di termini, — e tale anche il signor direttore di polizia. La prima camera inquisita fu la nostra: erano sette camere; si cominciò alle sette del mattino coi lumi, e si finì alle sette della sera coi lumi. Se si pensa che i nostri mobili erano — due sacchi di paglia, due coperte, due brocche per l'acqua e due cucchiai di legno, — non si sa capire che cosa vi fosse da inquirere per dodici ore: ma ciò provi la gelosa minuzia che vi si metteva. I due sacchi di paglia furono trasportati fuori sul terrapieno, onde Draghignazzo ne cavasse tutta la paglia e guardasse bene se tra quella v'era qualche cosa nascosta. Le coperte si scossero, le brocche si versarono, i cucchiai non aveano secreti. Poscia fummo entrambi spogliati ignudi, tolta la camicia, rimessa, e lasciati così: allora il signor direttore generale di polizia trasse di tasca un coltello, e cominciò a scucire tutte le costure de' pantaloni e del giubbetto. A simile rassegna passarono anche le scarpe: se non che io la interruppi, essendo montato in una indignazione che non provai più eguale. Mi pareva sì indecoroso. sì basso ciò che si faceva e chi lo faceva, ch'io mi sentia avvilito di trovarmi innanzi ad un verme d'umana sembianza, fregiato di decorazioni, e trascinante così nella polve la dignità imperiale, nel cui nome operava. Dall' altro lato io avea il povero Pellico che batteva i denti dal freddo e dalla febbre; Pellico. da tre quarti d'ora in camicia, attendendo che la nefanda scucitura del signor consigliere fosse finita. Io non ne potea più, e serrando i pugni, gl'intimai con voce tremante, e mal reprimente l'immenso disprezzo ch'ei mi svegliava, di dare una coperta all'amico mio: *Donnez une couverture à mon ami*

— *Je ne puis pas, il faut qu'auparavant je découse tout cela.*

— *Donnez la couverture! rien n'empêche que vous ne décousiez après, autant que bon vous semble.*

— *Nein ich....* (No, io....)

— *Gib eine Decke, sage ich dir* (Ti dico di dare una coperta). E credo nel mio cieco furore avrei avuto forza bastante per istaccare la grossa e lunga catena infissa al muro, e sbattergliela sulla testa. Per fortuna il buon Kral prevenne la mia brutalità, e prendendo una coperta disse al signor direttore: — *Dass, dass.* — *Ach? eine Kotze!* — rispose egli tutto attonito. — Io non capiva che sotto il nome di *couverture*, e di *Decke*, intendeste *eine Kotze. Je croyais que vous demandiez de couvrir* (*oder decken*) *votre ami avec les habits que je suis en train de découdre. Voilà eine Kotze!* — e la diede, e fu il solo riparo che si potè ottenere per quel povero infermo. Ciò gli costò una grave malattia di polmoni.

Io era alterato, e non poeta rispondere urbanamente. Draghignazzo rimosse un certo vaso immondo, quando il signor direttore gli disse di lasciare, perchè Schiller avrebbe fatto. Ma Schiller con una visibile ripugnanza, tolto il coperchio, tosto ricopriva

— Aspettate, aspettate; — e vôlto a me disse: — Là quella boccetta che contiene? — Rispondo sgarbatamente: — Un resto di medicina.

— Schiller, prendetela. — Schiller indugiò un poco, indi pose lentamente le mani in tasca, ne cavò il fazzoletto, e fattone schermo alla mano, estrasse tremando la boccetta, e più tremando ancora disse al signor direttore, con certa solennità e quasi sillabando, la parola *mé-de-ci-ne!* (Me l'aveva portata egli un'ora prima.)

— *Wahrlich*? (Vero?) replicò il direttore. Ed io, digrignando i denti un po' più lungi, già borbottava: *Kosten....* ma non terminai quella impertinente frase, e il signor direttore fu assai padrone di sè per far mostra di non capirla. Debbo ricordare al lettore che la nobile ripugnanza e quasi indignazione del buon Schiller, viene dacchè ei non era Austriaco ma Svizzero.

INVENZIONE PRIMA.

Occhiali e forchette di legno.

Il dì dopo, fummo chiamati a processo, per render conto degli oggetti che nella visita ci erano stati sequestrati.

A Pellico un paio d'occhiali, a me un occhialino.

A Pellico una forchetta di legno, a me pure una forchetta di legno.

Chiamato Silvio, il signor direttore di polizia dimandò: — Chi le ha dato il permesso di tenere questi occhiali?

— Tutti e niuno; da tre anni che sono sullo Spielberg, hanno sempre riposato sul mio naso, — dalla notte in fuori. Così era anche in libertà. Il governatore signor conte Mitrowsky, il sopraintendente della casa, ella stessa me li ha sempre veduti e sempre lasciati.

— Non li ho mai visti... non mi ricordo... è cosa irregolare... non posso restituirli. —

È incredibile il dolore che questa privazione cagionò al povero Silvio. Ei disse: — Signore, ella fa più che l'imperatore: questi mi ha condannato a quindici anni di carcere duro, ma non m'ha tolto il senso della vista. Ella invece m'acceca. Oh Dio! una delle mie più grandi consolazioni era di vedere il sole... Allora mi parea d'essere in Italia... ora non lo vedrò più! — Il direttore si strinse nelle spalle, e passò ad altra richiesta.

— Una forchetta di legno! ma sa ella che è una gran violazione di disciplina una forchetta di legno? —

Silvio era buono, paziente, ma non potea tollerare certe stupide esigenze, se si volevano colorire come necessarie al buon ordine. Pareva a lui che il buon ordine non si turbasse punto, se ci si lasciava una forchetta di legno. Inutile: non si potea far entrare nella loro testa (certo più lignea della forchetta) l'innocenza di quella concessione. Quindi era divenuto intercalare il ripetersi da noi, in questa e in mille altre occasioni, la frase proverbiale che corre per tutta Italia, e che è essenzialmente caratteristica del buon popolo austriaco: — *Indietro ti e muro.* — In sì fatti frangenti, Silvio non si riteneva, e con un accento ignoto a tutti i prigionieri che fino allora aveano vestito l'abito infamante de' galeotti, tuonava: — Crolla forse la monarchia austriaca, se invece di mangiare sudiciamente con le dita, lo fo con un pezzo di legno? —

L'eccellente signor conte Mitrowsky, ora gran cancelliere ministro di Stato, ed allora governatore generale delle due provincie di Moravia e Slesia, egli che ci avea usati sempre i più grandi riguardi, venne a trovarci, e compassionò molto la nostra sorte, ma più ancora l'impotenza in cui era non solo di migliorarla, ma neppure di restituirci le due forchette di legno e gli occhiali. Diceva:

— Se il direttore di polizia non avesse poste queste miserie sotto sequestro, — *à la bonne heure;* avendo ciò fatto, non posso darvele, *causa pendente.*

— E dove pende questa gran causa delle forchette di legno?

— A Vienna, amici miei, a Vienna, e innanzi allo stesso imperatore.

— La negazione delle forchette è più ridicola che crudele, ma V. E. converrà che non siamo stati condannati a *cecità*, bensì a solo *carcere duro*.

— Oh sì, sì (ripigliò commosso). — Ei pure avea gli occhiali che non deponeva mai: portò involontariamente sovr' essi la mano, se li tolse, e, quasi spaventato della specie di notte in cui restava, sentì tutto il dolore di Silvio, e fece un moto che volea dire: *accettateli, e mi farete beneficio*: al che fu risposto con una cordiale stretta di mano che, ringraziando, rifiutava e non offendeva. Quest' ottimo signore ci lasciò tutto conturbato, e Silvio il dì appresso ebbe gli occhiali, io l'occhialino che erano stati sequestrati.

Fu arbitrio e decisione imperiale? non so; ma so che per le forchette venne decreto negativo.

Qui farò una confessione. Tre anni dopo, cioè nel 1828, allorchè il conte Mitrowsky era stato promosso a Vienna, e che il sopraintendente della casa fu sostituito da un altro, ripetemmo la domanda, dissimulando che la volontà imperiale avea già pronunciato *no*. Il nostro argomento era forte. Dicevamo: ci danno cinque lunghi e grossi aghi di legno per far calze, di modo che, se vogliamo, è in nostro potere di legarli in fascio e farne una sorta di forchetta artificiale: che si oppone dunque a darcene una di sole due o tre branche? Il nuovo sopraintendente capì e rispose: — Ciò non parmi al di sopra delle mie facoltà; lo accordo, e me ne rendo io responsabile: solo *pro forma* ne farò avvisato il secretario del governatore. —

Anche Lafayette ne' cinque anni e mezzo che fu captivo a Olmütz non potè mai ottenere forchetta di legno per sè nè per la sua famiglia. Un dì il comandante, trovandosi presente al suo povero pranzo, gli disse se non gli parea nuovo il mangiar con le dita: — *Pas tout-à-fait* (rispose Lafayette); *car en Amérique j'ai vu les Iroquois manger de la sorte.*

Ho descritto qual era il sistema delle visite che una volta al mese ci faceva il signor direttore di polizia; ma, prima di questa, il sopraintendente della casa ne eseguiva un'altra per suo proprio conto. Non basta. Come il direttore di polizia era controllore del sopraintendente, così un consigliere aulico o senatore, o anche ministro di Stato, era controllore del direttore di polizia. A quest' uopo, d' anno in anno l'imperatore mandava siffatto personaggio espressamente da Vienna, e ci cadeva addosso all' improvviso, senza alcuna prevenienza,

neppure al governatore della provincia. Il primo di questi alto-ministeriali visitatori fu il barone *Münch von Bellinghausen;* il secondo fu il conte o barone *von Vogel;* il terzo un innominato, a cui davano il titolo di consigliere di Stato.

I due primi portavano principalmente querella sulla pretesa comunicazione che si diceva che noi avevamo con le persone di fuori. Ciò era falsissimo; ma, per acquetare sopra siffatti dubbi l'imperatore, si fece disegnare il piano del corridoio ove erano le nostre tane; la comunicazione da queste al terrapieno che serviva al passeggio; e la diretta immissione pel terrapieno al coretto della chiesa. Porte, finistre, aperture d'ogni sorta erano state murate, cosicchè neppure i galeotti (non che gli esteri) poteano vederci ne' nostri differenti transiti. A questo piano andava congiunto un orario, dal quale l'imperatore vedeva che le tane ad un'ora ricevevano l'acqua, ad un'altra il pane, ad un'altra il pranzo, ad un'altra le visite: che la tana n° 1 passeggiava ad ora tale, la tana n° 2 ad altrettale, o così via via. Dimodochè Sua Maestà, sedendo nel suo gabinetto, poteva regolare con certezza migliore di quella del vecchio Schiller: — «ora debbono mangiare, ora bere, ora passeggiare, ora stare immoti.» — Le visite poi che mensilmente facevansi l'avvertivano se tutto era in *statu quo*, o altrimenti. A siffatt' uopo, rapporto apposito era disteso, e nel decorso degli anni le seguenti invenzioni furono chiamate col nome d'irregolarità.

INVENZIONE SECONDA.

Guanti di lana.

(Menzione di tre sorte di lavoro forzato: segar legna, far filacce, e far calzette.)

Il barone Münch von Bellinghausen vide sul tavolaccio di Foresti un paio di guanti a maglia, di lana greggia: uscito fuori della tana, disse al governatore conte Mitrowsky:

— Come? Anche guanti? —

Il governatore ne appellò al sopraintendente ed ai secondini: tutti attestarono che le EE. LL. non avevano che a scendere nelle casematte per vedere i galeotti indistintamente nell'arbitrio di portare (o no) simili guanti di lana a maglia; — che erano comandati dal medico; — che erano indispensabili per il freddo. Irremissibilmente nel dì appresso ci si levarono i guanti, indi fummo chiamati a processo.

Il direttore di polizia: — Chi ha dati questi guanti, e chi li ha concessi?

— Concedente ella. — Datori noi.

— Concedente io? Non è vero.

— È vero. Le ricordi che allorquando è giunto l'inverno,

dacchè dovevamo per lavoro forzato fornir calze di lana, abbiamo a lei dimandato il permesso di ripararci le mani contro la rigidezza della stagione, facendo con lana ed aghi per le calze i guanti siccome tutti i galeotti portano.

— *Tricoter des bas* è volontà imperiale, e quindi loro dovere imprescrittibile, sacro: ma con quella lana e quegli aghi *tricoter aussi des gants, cela dépasse....* —

Ed ecco di nuovo quella buona gente esporsi a udire insolenza da noi, che certo avremmo fatto meglio a non pronunciare; ma il nostro patire era troppo oltre spinto da mille altre parti, perchè talora un' occasione anche sì frivola non fosse più che sufficiente a versar fuori un dolore tanto più acre, quanto più questa maniera di *cavillare* pareva imbecillità accattata e non vera. Ciò era per noi cocentissimo insulto. E forse andavamo ingannati, e nel nostro inganno dicevamo: — «Obbligarci a lavori materiali, — pazienza! obbligarci per lungo tempo a segar legna, — pazienza! ma dopo la legna ci hanno fatto supplicare per una occupazione di spirito, ed ora che ci accordano? A ciechi, *faire de la charpie*, perchè avendo voluto promovere rivoluzioni per sentimento filantropico, continuino ad esercitarsi in opere pie. A non ciechi, *tricoter*, perchè oltre ad essere filantropi, essendo anche uomini cólti, trovino (nel congegnare *ad uno scopo* una maglia dopo l'altra) un lavoro mentale.» — A noi pare che SCHERNO e CRUDELTÀ non potessero congiungersi a più accorto e più squisito trovato. E come in una commedia (che è una specie di *Burbero benefico*) di Kotzebue, l'autore consiglia per rimedio al protagonista *il far calzette*, andavamo in gran collera contra lui, e pensavamo: — «Onde nulla manchi a questo apostato scrittore per servire di manuale a'despoti, dovea appunto essere suo suggerimento il far calzette a chi ha l'uggia, e i consiglieri imperiali doveano badarvi!» — Questo è certissimo: uomini che sapeano sopportare ogni privazione di cosa diletta, e dolore fisico e morale con animo rassegnatissimo, ho veduti montare in furore, divenire idrofobi, per il tormento di far calzetta. Non era l'umiliazione di vederci convertiti in femmine: questa, e l'altra (a lei sorella) di vestirci infamate lane, non ricadean forse su' loro autori? Debbo dirlo a testimonio di verità, ciascuno de'prigionieri di Stato dello Spielberg era più grande delle sue catene, della sua galeottica assisa e de' suoi aghi da calzetta.

Quand' io segava la legna, quando facea filacce, la mano sola era schiava; il pensiero volava a suo grado: ma per far calzetta, la mente e l'occhio e la mano doveano essere incatenati lì, lì alla maglia, ferocemente lì, e non potea pensare. Doppia schiavitù; e questa seconda, mille volte più

intollerabile della prima. Non pensare alla madre, alle sorelle, agli amici! non pensare AL MIO DOLORE! era ben ciò che di più santificante avesse lo Spielberg!!! Ed anche fisicamente, era cosa stomachevole e mal sana; e per quanti reclami siensi fatti, non si sono mai voluti capire, o piuttosto accettare. Ci veniva dato un grossissimo gomitolo di lana putente (putente perchè era imbevuta d'olio o d'assogna impurissima): la tana n'era subito appestata, ed un invincibile dolor di capo era l'effetto primo di quella fetida esalazione, che rimanea con noi in pianta stabile. Dopo ciò, quel sopraintendente, che avea ben intesa la sevizia di negarci le forchette di legno (e quindi ce le accordò), non fu mai capace d'intendere la sevizia di questo lavoro. Non ci rifiutavamo a'lavori forzati, solo non potevamo far quello. Inutile: ha adoperato sgarberie e minaccie d'ogni specie. Non è esagerazione, — *minaccie brutali!!!* Ho veduto il povero Munari, canuto di settanta e più anni, antico elettore alla famosa Consulta di Lione, indi più volte primo magistrato a Bologna, a Ferrara, a Modena, — rispettabile per carattere e sapere, essere impassibile a'mali fisici ond' è continuamente travagliato, e piangere come fanciullo per l'obbligo di far calzetta, e di consegnarne almeno un paio la settimana. A chi non lo adempiva, le minaccie erano, privazione di cibo e di passeggio, la bastonata, *e rapporti a Vienna.* — (La prima e la seconda restaron minaccie.) —

— Anch'io farò rapporto a Vienna! — risposi una volta al sopraintendente.

— Crede ella che un uomo a cui dopo l'amputazione della gamba la circolazione del sangue è impedita, e che non può star seduto a lungo senza essere soggetto a dolorosi granchi (ne soffrii atrocemente per due anni), l'imperatore niegherà l'esenzione dal lavoro, e da sì stolto lavoro?

— Inoltre l'artritide m'ha invasa tutta la persona (pur ora in libertà non ne sono senza) — e deponendomisi particolarmente alle mani, mi vieta di stringere gli aghi. —

— Silvio aggiunse: — Se l'amico mio scrive all' imperatore, dirà tali e tante cose, ch'ei ne rabbrividirà, e sarà esente non egli solo, ma tutti. È tempo che si cessi da una persecuzione così umiliante, così atroce, possiam dire così contraria alla volontà imperiale. Tutti i gran personaggi che vennero di Vienna, ed ai quali ricorremmo contra il lavoro, unanimemente risposero che il lavoro era stato accordato da Sua Maestà per sollievo. Ora ella converte il sollievo in obbligo? e minaccia torture fisiche e morali, che tuttavia non ardirebbe mettere ad esecuzione? — Sarà ella il castigato per tanto ardire! —

Eravamo a ciò: l'ultima di queste ommissioni avvenne

appunto l'ultimo dì della nostra dimora sullo Spielberg; e quando fummo chiamati in cancelleria per udire la nuova della liberazione, abbiamo subito creduto che fosse l'annunzio d'un castigo, per non aver consegnato quella mattina il dovuto paio di calze domenicali.

A me poi l'artritide era venuta in gran parte per i guanti ritoltici, dopo la visita del signor barone Münch von Bellinghausen.

INVENZIONE TERZA.

Cuscino della contessa Confalonieri a suo marito.

Il secondo personaggio ministeriale che venne a visitarci, il signor conte o barone von Vogel, chiamò irregolarità un cuscinetto che vide sul tavolaccio di Confalonieri. Eccone la storia:

La contessa era venuta a Vienna per ottenere la grazia di suo marito. Il dì fatale della decisione, a mezzanotte, il corriere era partito colla sentenza di morte. L'animo buono della imperatrice spedì un ciambellano alla contessa perchè recasse con dignitoso silenzio il dolore dell'angelica sua sovrana di non aver potuto ottenere salvezza. Teresa Confalonieri, malgrado l'ora tarda, volò in legno a Palazzo: l'imperatrice, già ritirata, non potè ricusar di riceverla; pianse, piansero, e lo strazio fu sì irresistibile, che l'imperatrice, scapigliata, corse nella camera del consorte, e dopo alcun tempo (che secolo di strazio dovett'essere per Teresa!) venne con la grazia della vita! — Presto, presto, bisognava arrivare il corriere, oltrepassarlo, — ei portava la sentenza di morte! Teresa si getta in legno, e senza aver mai posa, e pagando quattro e sei volte di più i postiglioni, e sorbendo qualche liquido per tutto cibo, giunse in tempo a Milano, e Federigo campò dal patibolo. Durante il viaggio ella avea riposato il capo sopra un cuscinetto che inzuppò di lagrime; — lagrime, ora d'ansia mortale di non giungere a tempo, ora di speranza, ora d'amor coniugale. Questo confidente del più solenne, del più tragico momento della vita de' due sposi, fu consegnato a' giudici di Federigo che lo aveano condannato a morte: — essi religiosamente lo rimisero al salvato marito. Venne con quello allo Spielberg. Là, spogliato di tutti gli abiti suoi, incatenato, giacente sulla paglia, privo d'ogni comodo, non si separò dal cuscinetto; tutti i sopraintendenti, i governatori, lo stesso Münch von Bellinghausen lo aveano rispettato. Il barone o conte von Vogel lo trovò irregolarità, — e glielo tolse!!!

Comparando questo fatto con quello del ragno dimestico di Pellisson, troverassi di gran lunga il primo più barbaro del secondo; perchè infine il cuscinetto era una sacra reliquia.

INVENZIONE QUARTA.

Passero a Bachiega.

(Menzione della parrucca di Villa.)

Un dì avvenne che l'ex-tenente Bachiega, tornando dal piccolo terrapieno su cui andavamo ogni giorno a prender aria, portò nel suo carcere un *passero di nido*, ch'ei (non veduto dalle guardie) avea trovato in un buco della muraglia. Il passero fu suo fedele compagno fino al dì della visita mensile; ma giunta questa, nello scompiglio della paglia che ogni volta si facea, l'uccelletto scappò di sotto al tavolaccio ov'era sempre stato nascosto fino allora. Il signor direttore di polizia fece dimettere le guardie, come non vigili abbastanza; s'impadronì del passero; e il povero prigioniero fu privo della distrazione, del conforto che unici gli restavano nella sua separazione da ogni cosa vivente. Minacciato indi di far rapporto all'imperatore di questa sua *indisciplina*, Bachiega protestò contra siffatta qualificazione, e volle che nel rapporto s'aggiugnesse, ch'egli allevando un passero non credeva aver contrafatto alle regole dello Stato, e che anzi dimandava formalmente il permesso di averne uno.

Allora il povero Villa disse al direttore di polizia: — Poichè ella stende rapporto speciale a Sua Maestà per ottenere un passero, le piaccia far menzione altresì d'una parrucca onde provvedere alla mia calvizie, giacchè il medico e il sopraintendente della casa dicono non essere autorizzati a questa spesa straordinaria. — Il direttore non potea rifiutarsi di trasmettere le nostre dimande; il fece: dopo due mesi Sua Maestà scrisse al governatore perchè consultasse il sopraintendente circa l'uso che si praticava co'galeotti in caso di calvizie.

Il sopraintendente rispose che si dava un beretto di lana.

L'imperatore, dopo altri due mesi, rispose al governatore, che circa la calvizie non si facesse eccezione alcuna tra i galeotti e Villa; ma questi non accettò la concessione imperiale, perchè il berretto di lana gli affocava troppo la testa. Terza reclamazione fu indi fatta, ed egualmente dopo due mesi (n'erano passati sei dalla prima dimanda) un chirografo imperiale decretò che si accordasse un passero a Bachiega, per suo sollievo, ed una parrucca a Villa. Ignoro se Sua Maestà abbia scritto di suo proprio pugno che quest' ultima (per economia) non fosse di capelli umani, ma so bene che l'esecutore di questa sovrana disposizione credè uniformarvisi, presentando a Villa (invece d'una parrucca come d'uso) un cattivo tessuto di peli di cane.

Ultimo visitatore fu un innominato, che ci dissero essere

consigliere di Stato. Contegno nobile, esemplare: si vedea la commozione che gli destava la vista di tanta miseria; ma non potendo alleviarla, non parlò con alcuno, — eccetto che con me, a cui domandò qualche cosa sulla passata mia malattia. Sola visita che non aggiunse danno o privazione a danni e privazioni precedenti.

A chiunque ha detto o dirà che altri visitatori, fino a tutto il luglio del 1830, sono venuti a vederci sullo Spielberg, assicuro qui pubblicamente essere stato ingannato. Ci annunciarono bensì più volte la visita di qualcuno della stessa famiglia imperiale, come il secondogenito arciduca Carlo Francesco. Ed infatti ei venne allo Spielberg; ma non consentì salire a' prigionieri di Stato. Noi interpretammo il suo rifiuto come pudore, — e ci piacque questo sentimento nel giovine principe.

Invece s'è sparsa voce che l'arciduca Rodolfo, arcivescovo d'Olmütz, con non so chi della famiglia del duca di Modena ed altri ufficiali di séguito, sieno stati introdotti nelle nostre tane per contrassegno di distinzione. È falso. S'è aggiunto che — «Confalonieri, — il superbo, l'indisciplinato Confalonieri, durante la visita, tenne le spalle voltate a questi principi, nè si scoprì il capo: cosicchè il custode accostatosi a lui, gli tolse il berretto galeottico e glielo gettò a terra.»

È falso; — è calunnia; — è vergognosa calunnia che dovrebbe empire di rimorso chi ha potuto commettere la scelleratezza d'apporla a quell' anima onesta, a quell' anima grande di Confalonieri, che non solo onora Italia e il suo secolo, ma i secoli che passarono e quei che verranno. Bassezza! Confalonieri capace d'una indecenza? ei rispetta troppo sè stesso per commetterne pure co' secondini. È vero che dinanzi a' gran personaggi (che ho detto essere venuti a visitarci) noi sembravamo i giudici, — essi i rei criminali. — Ma che colpa era in noi, se il sentimento della nobile causa della nostra prigionia ci dava dignità, e se un sentimento opposto curvava i signori baroni Vogel e Bellinghausen? Perchè dunque (ripieno com' era di tanta pietà nel volto) quel terzo onesto innominato non dava vestigio di curvamento alcuno? Sarebbe che i primi aveano avuta una missione servile, e, consumandola, ne arrossivano in faccia a chi, anche tra catene, non era servile? — mentre l'altro, dacchè non poteva rifiutare di essere testimonio della nostra miseria, non volle accrescerla siccome que' due? E questa calunnia dovea venire a Confalonieri da quella corte del duca di Modena, ove una donna che fu poscia imperatrice (vero angiolo di bontà) era stata sorella di latte di quel magnanimo infelice!!!

Sua Altezza il duca, nella sentenza di morte contra il di-

letto amico mio Ciro Menotti, ha calunniato anche me. A lui risponderò un dì: ai calunniatori di Confalonieri ho già risposto.

S'è aggiunto che — «le nostre camere erano decenti; modesti, ma convenienti i mobili; niuna apparenza di captività, se non l'uniforme e il beretto da galeotti, — quel famoso berretto che debb' essere stato gettato a terra per rispettare la presenza d'un figlio di Modena.» Si noti appunto che l'assisa galeottica non ammette berretto alcuno. Ho poi detto sopra, e qui il ripeto, quali erano i nostri mobili: il tavolaccio (i Francesi dicono *lit-de-camp*, gli Austriaci *Pritsche*); il vaso che mosse Draghignazzo; due brocche per l'acqua, due cucchiai di legno, un fetido gomitolo di lana greggia, e cinque aghi di legno per far calzetta.

Per dar corso a tutte le indecorose asserzioni sul conto di tant' uomo, dirò che non s'è mancato d'imputargli anche molte ingiustizie dal lato della religione. S'è detto ch'egli UNICO avea rifiutato i soccorsi di essa, e che ciò gli avea attirato maggiori strettezze di quelle in cui sono suoi compagni. È falso. Ecco come stanno le cose. Il confessore dalmata, padre Stefano Paulowich, venne allo Spielberg con una sedicente scomunica papale, pretendendo che noi vi eravamo compresi, e ci offeriva i mezzi di rientrare nel grembo della Chiesa.

Fu risposto con calma e dignità, che quella scomunica non potea riguardarci in alcun modo, giacchè ivi erano dipinti i carbonari come autori, PER ISTITUTO, d'ogni più atroci scelleratezza; mentre chi tra noi era carbonaro avea professato carboneria appunto per avere un mezzo forte, compatto, attivo. onde esercitare le più nobili e più difficili virtù che comanda il Cristianismo. Cristo essere stato *libero muratore e carbonaro* per eccellenza; qual *libero muratore* aver *abbattuto e fabbricato; abbattute* idolatria e schiavitù, — *fabbricato* l'edificio sociale tutto intero. Qual *carbonaro* aver lanciato in quella nuova e da lui creata società la sacra fiamma dell'amore. il *carbone acceso* della CARITÀ, che dee consumare solipsía, e far avvampare per tutto i lumi della scienza e lo zelo di praticare il bene. Nostra congiura (che sarà anche opera *muratoria* o *carbonarica*, se vuolsi, ma sempre CRISTIANA) essere stato il CONCILIATORE: [1]) congiura sotto la faccia del sole, e basata su principii ed eseguita con mezzi che erano consentiti da giustizia eterna; principii e mezzi che doveano fare alteri i confessori di essi, i quali si prostituirebbero lasciandosi applicare una scomunica che non

1) Questo nome serva per indicare ogni altr' opera morale o letteraria che avesse il medesimo spirito, cioè: suo fondo, *scuola logica di libertà;* — suoi mezzi, *una continua carità applicata.*

era che una nefanda e calunniosa imputazione di tutti i più neri delitti che l'inferno abbia mai vomitati sulla terra. Fu finita questa protesta col dichiarare altresì che noi eravamo i primi ad invocare le benefiche consolazioni della religione, — ma non mai a prezzo dell' infamia.

Allora il padre Stefano Paulowich disse: — «Credo bene che lor signori non sieno rei d'alcuno dei delitti catalogati nella scomunica papale; — come pure mi rimetto interamente in loro, circa i fini onestissimi ed altamente morali delle associazioni fulminate da Roma. Non posso anzi tacere, ch'io, destinato a dirigere le loro coscienze, nel conversare con essi, ho trovato sempre istruzione nuova, profonda e congiunta ad esempi di carità pratica che mi hanno edificato e fatto arrossire, riconoscendomi assai meno buono di loro.

«Li accolgo dunque tutti nel grembo della Chiesa, e li sciolgo da ogni interdetto (ove mai lo avessero incorso), con la sola condizione di rivelare se conoscono alcuno che abbia voluto rovesciare il governo austriaco, od ogni altro qualunque.»

Noi credemmo che nè Paulowich nè alcun vero sacerdote di Dio avesse diritto d'imporre cotali PATTI, i quali, per sentimento universale di rettitudine, sono chiamati INFAMI. Solo un ministro di Stato, un ministro degli uomini, usando (o ABUSANDO) della sua forza, può renderli condizione d'un atto di giustizia, di una riparazione, d'una equità. E tale era quella di riammetterci alla Chiesa. Quindi, senza accettare questa riammissione sotto clausula veruna, di nostra libera e spontanea volontà, abbiamo dichiarato «*che non avevamo rivelazioni a fare.*»

Così tutti avemmo *accessit*, e Confalonieri non meno d' ogni altro. Dopo, cangiarono le cose: la rivoluzione di Russia scoppiò alla morte d'Alessandro, e Paulowich venne a tormentare i prigionieri politici, pretendendo che avvessero attestato il falso, allorchè dissero di non *aver rivelazioni a fare*; e che se le avessero fatte, gli eventi di Russia non avrebbero sortito effetto. Quasi dovessimo essere responsabili noi di tutti i fremiti di libertà a cui gli oppressi popoli d'Europa avessero sentito bisogno d'abbandonarsi!!! Le pretese di Paulowich non trovarono risposta, ed egli lanciò INTERDETTO ora su questo, ora su quello.

Ov'è qui insubordinazione dal canto nostro? questa è superbia? Almeno almeno non mutate i termini alle cose, soprattutto per valervene a calunnia della innocenza!!!

In generale, miei cari lettori (compatriotti e stranieri), siate facili a credere il bene delle persone assenti, — non mai il male; — perchè se altri le accusa falsamente, elle non possono difendersi, e quel male si accredita a gran danno della verità, dell' individuo, talvolta d'una nazione, talvolta

dell' umanità intera, ritardando forse in tal guisa la causa d'un progresso sociale che UNO avrebbe avuto la forza di produrre, e che molti altri, ancora per lungo tempo, non produrranno.

Signor Carlo Uboldi, e voi tutti, congiunti, amici e conoscenti di Confalonieri (che non occorre ch'io nomini partitamente), non v'affliggete credendo che ei sia inquieto, torbido, insofferente di disciplina. Nel vocabolario di Silvio, dei suoi compagni di Spielberg e di chiunque non è ABBIETTO, RASSEGNAZIONE CRISTIANA vale SCIENZA DI SOFFRIRE CON DIGNITÀ; e Confalonieri è RASSEGNATO come un altro, e più d'un altro, perchè la sua saviezza e la sua virtù vale saviezza e virtù di molt' altri.

Pag. 134. — *Su Thomas a Kempis, opinione di Melzi.*

Di parole e giudizi d'uomini che s'elevano dal comune, importa moltissimo tener conto; perocchè o sono pregevoli o nol sono. Se il sono, ecco una nuova suppelletti le d'istruzione o di edificazione per gli altri; se nol sono, ecco un argomento da rintuzzare il nostro orgoglio, e farci pensare che l'uomo è debole, e che una e anche molte buone azioni o discernimenti non gli danno mai prerogativa d'infallibiltà: — e questa pure è istruzione non meno utile della prima.

A proposito adunque de' libri che a noi furono involati per decisione espressa dell' imperatore, e che Pellico chiama amici suoi (ed erano anche amici miei), — Dante, Petrarca, Shakespeare, Byron, Walter Scott, Schiller, Goethe, ed alcuni altri di cristiana sapienza, come il Pascal e Thomas a Kempis, — ho udito su quest' ultimo dalla propria bocca di Confalonieri queste parole ch'egli avea raccolte da Melzi, vicepresidente della Repubblica italiana; da quel Melzi che più sopra vedemmo aver rifiutata la nomina di re d'Italia, perchè diceva: «*che un presidente non cangia il suo titolo con un altro.*»

Melzi abitava sul lago di Como una deliziosissima villa, e nella stagione autunnale molti signori lombardi vanno pure a villeggiare nei contorni. Un mattino, Confalonieri andò a trovare il venerando Melzi che era ancora in letto; ed osservando che un libriccino molto ben legato era rovescio sulla tavola di notte, dopo le prime domande e risposte di cuore e d'uso, fu curioso di sapere che fosse. Lo prende in mano e legge: «THOMAS A KEMPIS.»

Melzi, ignorando l'impressione che ciò farebbe sull' animo di Confalonieri, volle prevenirne una cattiva, e subito disse: — «Voi, nella bella forza dell' età, avendo una carriera tutta integra a percorrere, e molto bene a fare, avete bisogno d'essere stimolato a vita attiva. Io vi ci consiglio, col volere im-

macolato e sempre giovine che mi lega d'amore inestinguibile alla nostra cara patria; e vi ci spingo con le mie vecchie mani che incallirono nel governare — forse non indegnamente — il timone della cosa pubblica. Ma altresì ricordivi che quando età e malanni abbiano posto fine alla corsa che in essa farete, attendevi un'altra sfera di bontà e d'amore; ed il codice pratico di questa nuova carità, lo troverete nel disprezzato ma santo libretto di THOMAS A KEMPIS. — E allora pensate a me.»

Confalonieri accettò le venerate parole del vecchio amico, e le depose nell' animo suo ricordevole, per proprio profitto e d'altrui.

Nota 30, *pag.* 136. — *Figlioccia di Schiller.*

Noi l'avevamo veduta nel primo anno della nostra captività, quando andavamo a passeggiare sulla terrazza grande, la quale ci fu tolta all' arrivo dei Milanesi. Avea appena dodici o tredici anni, e saltellava intorno all' interminabile Schiller con tanta grazia ed ingenuità che non è così facile a descrivere, se si pensa che una fanciulla tedesca di tredici anni (malgrado un certo sviluppo fisico) ha l'animo molto più fanciullo d'una francese o d'una italiana di pari età.

Prima di partire dallo Spielberg sapemmo che la figlioccia del nostro buon Schiller si era maritata.

Nota 31, *pag.* 137. — *Monacazione di Marietta Pellico. — Poemetto.*

Questo lavoro, che m'era sgorgato quasi improvvisando dal cuore, è de' molti di cui non ho potuto rammentarmi, ed ecco perchè. Avea presa l'abitudine, sino a quel giorno, di comporre bensì a memoria, ma di depositare indi i versi sul muro, incidendoli con una punta di vetro ch'io mi procurava spezzando qualche boccetta di medicina. Questa confidenza che avea nel muro mi facea sempre differire d'apprendere, dicendo: — «I versi non sono forse là? chi può rubarmeli?» ed intanto ruminava od eseguiva altri componimenti. Quando, un bel dì, fu ordinato il sistema delle visite regolari, siccome sopra ho descritte, e non volli esporre il povero Schiller a rimproveri, per non aver ritirate ogni volta le boccette. Grattai quindi fortemente la muraglia, e l'incisione non apparve più uno scritto leggibile.

Forse un giorno, se potrò avere un po' di pace (che sinora in tre anni non ho gustata!), se potrò avere provveduto alla cara esistenza d'oggetti sacri, senza che le mie grucce combattano da mattina a sera cogli affaticanti sassi di Parigi, e ritirato in me stesso richiami que' pensieri e quelle immagini che allora mi fecero dettare quel poemetto, non dispero di raccozzarne qualche frammento che attesti l'esaltamento

d'amore, a cui avea sollevato i miei spiriti il sacrificio della sorella a pro del fratello.

Nota 32, *pag.* 140. — *Don Marco Fortini.*

Eccellente sacerdote. Un dì alcuni amici lo condussero in una loro adunanza, e per voglia di piacevoleggiare lo sottomisero ad alcune formole cui dettero nome di iniziazione carbonica, e non lo era! Arrestato come vero carbonaro, e, come tale, condannato a quindici anni di carcere duro sullo Spielberg, il dì che gli fu letta la sentenza a Venezia andava domandando ai suoi amici: — «*Ma ditemi almeno che cos'è carbonaro!*»

Non uscì dello Spielberg che nel 1826, dopo nove anni di detenzione, sei dei quali furono di carcere duro.

Nota 33, *pag.* 144. — *Aspettavamo i chirurghi, e non comparivano. Maroncelli si mise ancora a cantare un inno.*

I chirurghi stavano nella camera contigua, da tre quarti d'ora, ordinando i preparativi della operazione. Dopo le speranze che mi erano fatte concepire in aprile e maggio, di racquistare l'uso della mia gamba, tutta la primavera era passata, ed ecco ove tutto andava a risolversi. Pieno di questo pensiero, e da una parte confidando poco che l'esito fosse buono, — dall'altra non molto temendolo, se cattivo, — cantai così. Ma questi versi erano destinati per mia madre e gli altri miei cari, quand'io non fossi più: doveano quindi portare sembianza di calma, onde fossero meno indegni de' nobili oggetti a cui erano destinati. Eccoli:

Primaverili aurette
Che Italia sorvolate,
Voi qui non mai spirate
Sull' egro prigionier.
Quanto d'aprile e maggio
Chiamata ho la reddita!
Venner... ma non han vita
Per l'egro prigionier.
Sotto moravo cielo
Bella natura langue,
Nè ricomporre il sangue
Può all' egro prigionier.
Quanto durai di spasimi!
Quanto a durarne ho ancora,
Sin che una dolce aurora
Disciolga il prigionier?
Surga! e che alfine io senta
Madre, fratello e suore
Sanar col loro amore
Lo sciolto prigionier.
Ahimè! — speranze tante
Vidi voltarsi in guai,
Ché più speranza omai
Non ride al prigionier.

Aggiungo la lettera con cui trasmisi questi versi all' egregio traduttore delle *Prigioni* di Pellico, signor A. de Latour, perchè in essa è detto lo scopo che ebbi dettandoli.

SIGNORE,

Le invio i poveri versi che improvvisai, canterellando, nel momento che si preparavano i ferri per amputarmi la gamba, — e quell' indugio pareami lungo! Ad essi allude Pellico nelle sue *Memorie* ch' ella sta traducendo con tanta grazia e soavità. Quando li feci, li destinava a mia madre, ed erano quasi un mio testamento ch' io confidava alla memoria dell' amico, onde fosse religiosamente trasmesso parola per parola a' MIEI CARI. Se questo testamento fosse stato in prosa, QUE' MIEI CARI avrebbero potuto dubitare della sua autenticità; ma un tal dubbio non può nascere su parole legate a ritmo. Ciò mi mosse; — e non voglia di far versi.

Le conseguenze dell' amputazione non mi uccisero. Uscii in libertà, dopo due anni, e mia madre non ha potuto abbracciare suo figlio, nè leggere quelle parole ch' io avea dettate per lei. Ben la mia vita è tessuta di sventure!

PIERO MARONCELLI.

Strana coincidenza di cose grandissime con altre piccolissime! la mia gamba fu segata il dì dell' infausta battaglia di Waterloo, 18 giugno.

Capo ultimo, pag. 160.

Silvio renduto a libertà. — Ode italica sulla sua creduta morte. — Programma di diversi componimenti da pubblicarsi, di Piero Maroncelli. — Lettere a' giornali *le Temps*, *le Courrier français*. — Rimembranze, carme su Giorgio Pallavicini. — Conclusione.

Silvio renduto a libertà.

La gioia, l' entusiasmo che il ritorno di sì caro Italiano dovea destare ne' suoi compatriotti, saranno meglio sentiti, leggendo con quanto dolore ei fu pianto, allorchè si credette che fosse morto sullo Spielberg. Un egregio poeta lirico ha pubblicato un' ode sublime, che la reità de' tempi e delle condizioni in cui gl' Italiani vivono in Italia non permisero di stampare? Circolò nondimeno per le mani di tutti, con plauso pari a quello che fu accordato all' ode di Manzoni, in morte di Napoleone. La penisola ne fu inondata, e ciò attesti a monsignor vescovo di Cattaro (padre Stefano Paulowich), antico nostro confessore, ch' ei s' ingannava a partito allorchè ci diceva sullo Spielberg:

«Vedele, care ele, l' imperador vorave ben meterle in libertà, anca parchè el loro mantegnimento costa un danaro orribile: s' el no 'l fa, xè per loro ben, parchè l' imperador xè tanto amà in Italia, ele le xè tanto odià, che s' el le me-

tesse in libertà, el popolo le lapidaría. El le tien proprio qua drento per sicurezza de ele, per salvarghe la vita.»

Nulla dico del ricevimento ch' io stesso ho ricevuto dovunque: era cosa ben opposta al desiderio di lapidare, desiderio che sarebbe una calunnia se uscisse dalla bocca d' un Italiano, il quale avrebbe dovuto sentir meglio l' onore della propria nazione. Ma il padre Paulowich essendo dalmata non è obligato, per ora, a discernere ciò ch' è sentimento ed onor nazionale. Un giorno i Dalmati saranno condotti a civiltà e fratellanza universale, come ogni altro popolo che obbedisce alla legge finale del Vangelo.

Sulla creduta morte di Silvio Pellico.

ODE ITALICA.

Luna, romito, aereo,
Tranquillo astro d' argento,
Come una vela candida
Navighi il firmamento;
Come una dolce amica,
In tua carriera antica
Siegui la terra in ciel.

La terra, a cui se il limpido
Tuo disco s' avvicina,
Ti sente, e con un palpito
Gonfia la sua marina:
Forse è gentile affetto,
Qual desta in uman petto
La vista d' un fedel.

Simile al fior di Clizia
(Fiso del sol nel raggio
L' occhio), il pensier del misero
Ti segue in tuo viaggio,
E la tua luce pura
Sembra su la sventura
Un raggio di pietà!

Ahi misero tra miseri,
Tolto al gioir del mondo
Geme afflitto Silvio
Dello Spielbergo in fondo!
Speme non ha d' aita;
Vive, ma d' una vita
Di chi doman morrà.

Batte il tuo raggio tremulo
Al rio castello, o luna,
E scintillando penetra
Sotto la vôlta bruna,
E trova il viso bianco
Del giovinetto stanco,
Il viso del dolor.

Sol quella faccia pallida
In campo nero appare
Come languente cereo
Sul mortuario altare,
O qual da mano cara
Sul panno della bara
Deposto un bianco fior.

Sol tra catene, — (libero
Nell' agonia cresciuto) —
Sovra la fronte squallida
Discende, e va perduto
Sull'affannoso petto,
Sul doloroso letto,
In mezzo all' ombra, il crin.
Scarso è 'l cangiar dell' aere
Che in petto egli respira,
Attorno al fianco un duplice
Cerchio di ferro il gira,
In ceppi è la sua mano,
Nè alcun consorzio umano
Lenisce il suo dolor.
Ma questa notte è l' ultima
Notte, per lui, di duolo;
Il travagliato spirito
Sta per levarsi a volo;
E in sì fatal momento,
In torbo avvolgimento
Nuotano i suoi pensier!
«— Quando l' innesorabile
Parola udii VENT' ANNI!
Non io credei sorvivere
A tanta ora d' affanni;
E il duol che m' ha consunto,
Il termine raggiunto
Del mio soffrire ha già.
«Ecco, redento ai palpiti
Del sen materno io sono!
Le nostre piaghe il balsamo
Asterga del perdono,
Or che la man pietosa
Soavemente posa
Qui del tuo figlio al sen.
«Tu mel dicevi — (trepida
Del mio volente ingegno),
Di chi è più forte, o Silvio,
Non provocar lo sdegno!
Ma bella e splendid' era
Come le nubi a sera
La mia speranza allor.
«Credetti un brando a Italia
Ridar, novello Bruto;
Tornare alla sua gloria
Credei l' angel caduto;
Svegliar la neghittosa
Che il capo in Alpe posa
E stende all' Etna il piè.
«Ma tu, chi sei, che barbaro
Insulti al mio dolore,
Ed osi il sogno irridere
Che mi mentia nel core?
Coprimi, o madre, il viso!
E quel superbo riso
Non veggasi per me.»
Pace, o morente! — agl' Itali
La tua memoria è pianto.
Caggia quel dì dai secoli,
Quel dì che Italia al santo
Cenere tuo non plori,
Nè la memoria onori
Di chi per lei morì.

Ma già la luna in candido
Mattin, lene si svolve;
E mentre lene il misero
Già in morte si dissolve,
Bella del suo martiro,
In placido deliro
L'alma del giusto uscì.

Vennero allor ... disciolsero
L'inanimata spoglia;
Del carcer la deposero
Sotto l'ignuda soglia;
Nefando monumento,
Della catena il lento
Nodo ... vi posa su.

E alcun nol seppe! — e Silvio
È d'ogni giorno e d'ogni
Orà il pensiero! ... — e Silvio
Son d'ogni notte i sogni! ...
E ancor s'attende il canto
Che piacque a Italia tanto! ...
Ma Silvio non è più!!!

Si è dimandato, se al momento della nostra liberazione ci fu imposto di tacere i particolari della captività subíta. No, niuna condizione è stata pronunciata; cosicchè, venuto io in Francia, e i giornali avendo cominciato a parlare (e talvolta con molta inesattazza od esagerazione, siccome avviene quando si riferiscono cose ridette), io publicai (nel *Temps*, 4 marzo 1831) una lettera che qui riproduco.

A Monsieur le rédacteur du Temps.

«Puisque je n'ai pu empêcher les journaux de s'occuper de moi, je me vois forcé, pour éviter toute inexactitude, d'écrire moi-même l'histoire des souffrances des prisonniers d'État du Spielberg.

«Vous êtes tombé dans une erreur en copiant l'article du *Courrier français* du 28 février, relatif à mon ami le comte Confalonieri: *ni lui ni aucun de nous n'avons jamais reçu la bastonade.*

«La vérité est le devoir de tout honnête homme; et la *vérité du Spielberg est si grande chose,* qu'elle doit être présentée toute nue.

«J'espère, Monsieur, de votre impartialité, que vous voudrez bien insérer ma réclamation dans votre prochain numéro.

«Agréez, etc.

«PIERO MARONCELLI.»

3 mars 1831.

A questa lettera susseguì la pubblicazione del programma di parecchie tra le mie cose, ed ecco quali avea promesse.

Programma di diversi componimenti da pubblicarsi, di Piero Maroncelli.

I. MIA PRIGIONIA DI SPIELBERG. Tratto istorico.
II. RIMEMBRANZE. Meditazione in prosa.
III. QUINDICI ROSE. Poemetti epico-lirici.
IV. TRADIZIONI ITALE.
V. CARMI LEVI, con musica nazionale a fianco.
VI. PSALTERIO ITALO.
VII. MELODIE SPIELBERGICHE.

I. — *Mia prigionia di Spielberg.*

Tratto istorico che dovea contenere fedelmente quanto avvenne all' autore in quel periodo d' otto anni e mezzo, e toccare altresì degli altri fratelli di sventura che vi giaceano ancora sepolti vivi.

II. — *Rimembranze.*

Il soggetto di questa meditazione in prosa è il marchese Giorgio Pallavicini, condannato a vent' anni di carcere duro sullo Spielberg, attinto da un erpete gutturale che minaccia di passare ai polmoni, e lo ha tratto più volte all' orlo del sepolcro. La parola di questo componimento è nella bocca dell' infelice captivo.

III. — *Quindici rose.*

Nulla, per la immaginazione e pel cuore, nulla di più poetico che l' ENTE-NOVO che il Cristianismo ci fornisce, — Maria di Nazareth, VERGINE-MADRE. I vari periodi di sua vita in cui dalla storia religiosa ci viene presentata, furono soggetto, a' più grandi scrittori d' ogni nazione, di componimenti che non morranno. Dante, Petrarca, Sannazzaro, Pope, Gaudenzi, Schiller, Racine, Manzoni, figurano principali in questo numero. L' autore delle *Quindici rose*, dividendo la vita di Maria in quindici principali stadi, dà loro il nome di ROSE, e sono poemetti epico-lirici che stanno ciascuno da sè, e tuttavia formano assieme corpo-uno.

IV. — *Tradizioni itale.*

Sono componimenti, parte epici, parte lirici. Il soggetto di esse rimonta *all' epoca* più gloriosa della storia moderna d' Italia, *all' epoca* delle repubbliche del medio evo, *all' epoca* che spiegò tante virtù cittadine contro il tiranno universale, — Federico Barbarossa.

Ed in chi trovò costui il più implacabile suo nemico, il più nobile sostenitore della libertà italiana? Nell' invitto ani-

mo del romano pontefice ALESSANDRO TERZO, che, intendendo religione come solamente può e debb' essere intesa, creò, con sapienza e coraggio indefinibili, la famosa Lega delle trenta città lombarde. La fondazione di *Alessandria della Paglia* in Piemonte è monumento ancor durevole della civica riconoscenza italiana ad onore del prode repubblicano che sedeva sulla cattedra di San Pietro, e spargeva il suo sangue per la *salute politica* dei suoi concittadini, — veramente suoi figli!

Le tradizioni per ora sono otto, e verranno divise come segue. Ad esse terrà dietro un saggio istorico in prosa, che giustificherà quanto ne' versi abbisogna di essere documentato.

Tradizione	prima.	*Vallo liviense.*
»	seconda.	*Vestizione.*
»	terza.	*Arpa trobadorica.*
»	quarta.	*Apertura del tribubunale d'Amore.*
»	quinta.	*Banchetto popolare.*
»	sesta.	*Intonse, ossia Ritorno di Brescia alla Lega Lombarda.*
»	settima.	*Incoronazione.*
»	ottava.	*Corduncula.*

V. — *Carmi levi.*

Sono brevi cose per musica, or liriche, or narrative; e sebbene questi carmi sieno leggieri, l' autore si propone in essi (del pari che nelle poesie di soggetto grave) uno scopo filosofico, quello di migliorare il prossimo, illuminando la sua mente, dirigendo le affezioni del suo cuore, promovendo le sue credenze buone, la sua pietà, anche quando meno v'attende, cioè ne' momenti senza riserva e di confidente ricreamento, momenti finora riusciti vuoti per gl' Italiani, perchè sotto musica divina leggono poesie che non hanno di poesie che il nome, ma veramente dovrebbero chiamarsi *non-sensi.* E tale guasto si dee allo sdegno de' letterati italiani verso le poesie leggiere, le quali vengono lasciate interamente nelle mani di chi non ha alcuna istruzione. Le eccezioni sono sì poche e sì parziali, che dalla nazione intera può dirsi non essere avvertite. Niuno mirerebbe alla gloria d'Anacreonte *italo*, come seppero mirare a quella di Anacreonte *anglo* e d'Anacreonte *gallico* Thomas Moore e Béranger. Bensì troverete chi si sforza per la *trentesima volta* a darci italicamente l'Anacreonte ellenico, che, onde sia meglio cantato da un popolo d' altri costumi, d' altra religione, d' altr' ordine di civiltà, si traduce in metri antimusicabili.

Ecco i titoli de' *carmi levi* dettati sullo Spielberg, il più delle volte sopra musica nazionale già impressa nella mente

e nel cuore d' ogni popolo italico; — bellissime cantilene bolognesi, napoletane, venete, romanesche, subalpine, che i forestieri ammirano, nè capiscono come non sieno ancora vestite di parole piene di pensiero e d' affetto. Tutte le istorie del medio evo e moderne ci aprono i loro tesori. Questi carmi saranno pubblicati colla rispettiva musica a fianco.

1. La Vergine carpita. Narranza.

Cantilena piemontese.

«Me castel
L' è bel,
La tantì rurì ruléna.
L' mé l' è ancor
Pi bel,
La tantì rurì rulà.»

2. Il Molino. — Narranza.

Cantilena bolognese.

«Caeri i mi sgnaori
Ch' i staeghn ascultaer
Un caes molt raer
Ch' i frà maraviaer.»

3. Rodolfo ed Ezzelina. — Narranza.

Cantilena.

Una incantevole tripla delle celebri tragedie mimiche di Viganò.

4. Pastorale. — Lirica.

Cantilena meridionale.

5. Rafaella, donna di Montefeltro. — Narranza.

Cantilena.

Dalla *Camilla* di Paër.

6. Emerenziana. — Narranza.

Due cantilene.

Prima. Dalla *Griselda* di Paër.
Seconda. *Ombra adorata, aspetta.* — Di Crescentini.

7. Il Solitario, signore dell'alpe di San Benedetto. — Narranza.

Barcarola veneta.

8. La Caduta. — Narranza.

Antica cantilena trobadorica.

9. La Puella del Lario. — Narranza-leggenda.

Cantilena piemonte e.

Paisan ven d' an Brutla
Cunt i papè
Pr' litighé
Cunt i papé.

10. I Morti di Nesso. — Narranza-leggenda.

Cantilena.

Da'l'*Agnese* di Paër.

11. Gabriella. — Lirica.

Cantilena dell'Autore.

12. Il Sogno. — Narranza.

Cantilena romanesca.

13. L' Etna. — Lirica.

Cantilena sicula.

Duettino.

14. L' Intagliatore bambocciaio. — Narranza.

Cantilena napoletana.

VI. — *Psalterio Italo. — Psalmi del Riscatto. Psalmi della Rigenerazione d'Italia.*

Se v' ha paese ove religione sia mal conosciuta, è incontrastabilmente Italia. O non v' ha, od è pessima. Un prete, che anche in mezzo a certo apparato d' erudizione doviziosissima non sia altramente ignorante della sua vera essenza; un prete che non iscambi la forma col fondo; un prete che non sia superstizioso, fanatico, intollerante, — è cosa singolare in Italia. Onore e reverenza a que' singoli! Il nominarli non li lascerebbe sicuri.

Ciò fa che nel nostro paese il cattolicismo sia disprezzato da una gran parte, e da un' altra gran parte sia rivolto a cose basse e indegne di lui. Ed ecco una religione che fu creata per far regnare il liberalismo nel mondo, — una religione che impone obbligo esclusivo a tutti i figli d'Adamo

d'essere liberali, — eccola convertita a sostegno del servilismo. Che mai non pervertono ignoranza e solipsia? — E poichè è demenza pensare che senza religione i popoli stieno — (demenza a un dipresso come pensare che il riso di cui Voltaire la cospargeva fosse filosofia), il Psalterio italo offre all'uomo in tutte le condizioni della vita e ne' principali eventi, — avversi o prosperi, — la soddisfazione de' bisogni del cuore, studiando coltivarne ogni nobile germe, eccitare alle più belle virtù e dilungare dal vizio. — È scopo che onora ogni onesto.

VII. — *Melodie spielbergiche.*

Sono venti lamentazioni liriche che hanno per soggetto la storia de' dolori morali e fisici di otto anni e mezzo di carcere duro.

Questo programma restò senza effetto: io ne sospesi la pubblicazione, ed ora sono decorsi due anni.

La lettera da me pubblicata il passato aprile 1833 nel *Courrier français* attesta che nulla era uscito pubblicamente della mia penna, fino a quel dì. Segue:

A M. le rédacteur du Courrier français.

Paris, 25 mars 1833.

«Monsieur,

Lors de mon arrivée à Paris, il y a deux ans, votre journal fut le premier qui parla de la captivité des prisonniers du Spielberg et de ses tristes conséquences. C'était l'accent d'une âme généreuse. Depuis, vous annonçâtes comme prochaine la publication de l'historique complet de cette même captivité, qui devait être rédigé par moi, afin d'obvier à plusieurs inexactitudes qui pouvaient nuire à ceux qui étaient encore reclus. Il était naturel que dès que j'annonçais mon intention de parler, les autres se tussent. Ainsi, si des récits remplis d'énergie pouvaient irriter ceux qui ont la main sur les verroux du Spielberg, c'était obtenir quelque chose que d'ôter ce prétexte à toute vexation ultérieure.

Bien plus: dans ce même but mon récit historique et plusieurs poèmes que j'avais composés par cœur dans la prison, et dont vous publiâtes les titres, ne parurent pas; je les réservais pour un moment plus propice. Un an s'écoula, et les cachots du Spielberg se rouvrirent pour en laisser échapper un citoyen français. Après, Silvio Pellico fit lui-même sur sa captivité et sur la mienne un livre admirable qui n'est pas un livre politique, moins encore un livre de parti, moins en-

core un livre de haine. Mais ce livre pouvait être complété sous deux points de vue très-différents: il pouvait l'être du côté dramatique aussi bien que du côté historique.

Ayant été pendant très longtemps séparés l'un de l'autre, ces mêmes personnages qui viennent en scène avec Silvio ont été en contact avec moi, avant ou après lui. Il aurait été difficile de faire un autre livre pour glaner par-ci par-là un mot, un fait qui ne sauraient trouver leur place qu'à la suite de ce que Pellico dit. Ceci n'est pas mettre un livre aux pieds d'un autre; c'est achever ce qui méritait de l'être, et qu'un autre ne pouvait achever. Ainsi, Pellico lui-même m'écrit de vouloir bien donner ce complément *dramatique* à son livre.

Quant aux notes *historiques*, elles ne changent pas non plus le caractère du livre. Si Pellico ne les a pas faites lui-même, il en avait de bonnes raisons. En Italie, où les *Mie Prigioni* ont paru, donner des notes historiques sur Porro et Confalonieri, ce serait la même chose qu'en France donner des notes historiques sur Lafayette et Laffitte. Grâce à Dieu, les Italiens n'ont pas oublié ce que sont ces deux grands citoyens. A l'étranger, il n'en est pas de même. En effet, dans l'édition qu'on vient de publier à Londres, on a senti ce besoin, et des notes ont été ajoutées, excellentes d'ailleurs, mais où l'on chercherait en vain des faits très-importants qui n'ont jamais été révélés.

J'accédai donc à la demande de Pellico; et lui destinant le produit de l'édition que j'allais faire, j'eus soin que les journaux avertissent le public qu'une traduction surveillée par moi allait paraître, précédée d'une intéressante biographie de l'auteur, et d'additions faites par son compagnon d'infortune, qui figurait en même temps comme un des auteurs principaux du drame historique tracé dans les mémoires *Le mie Prigioni*.

Il suffit d'avoir le désir de faire le bien pour que l'on ne manque pas de trouver de la sympathie de France. Un homme généreux, autant que littérateur distingué, M. de Latour, fit la traduction, et me chargea d'en offrir le manuscrit en cadeau à mon ami: nous avons été un peu en retard, à cause d'un portrait que nous désirions plus ressemblant que deux autres qui ont paru en Italie, et nous attendions de Pellico même un dessin fidèle, lorsque, sur ces entrefaites, une autre traduction a paru chez Vimont, libraire, passage Véro-Dotat.

Je n'ai rien à dire contre cela. Mais comme mes amis et ceux de Pellico attendaient de moi un livre *complet*, je choisis la voie des journaux pour les avertir que ce qui vient

de paraître n'est pas mon ouvrage, lequel sera prêt immanquablement dans huit jours.

Agréez, etc. PIERO MARONCELLI.»

(Extrait du *Courrier français*, du 6 avril 1833.)

So che a Vienna si sostenne in un crocchio di persone di Stato, ch' io avea pubblicata una relazione della prigionia di Spielberg, che conteneva una certa particolare manifesta falsità (non so quale). Alcuno del crocchio disse che bisognava rispondere a quella particolare falsità, ma Sua Altezza Serenissima il principe di Metternich ripigliò: — «*Non occorre;* siccome quella relazione è piena zeppa di falsità, — rispondendo ad una, bisognerebbe rispondere a tutte, — e ciò non ci fa comodo.»

Il nipote del signor conte Sorgo ha narrata questa conversazione all' onorando suo zio che ha domicilio qui in Parigi, ed esso mi ha autorizzato a valermene in queste note.

Permetta quindi Sua Altezza Serenissima ch' io mi valga della via pubblica per ismentire un' imputazione che, senza ciò, per essere uscita della sua bocca acquisterebbe autorità storica. Non dubito che Sua Altezza e consoci non abbiano parlato di qualche relazione, a loro tutti ben nota, che sarà corsa sotto il mio nome, forse per qualche soperchieria libraria; sebbene, certamente e in Francia e in Italia ciò non è stato, nè saprei come avrebbe potuto esserlo in Germania. Comunque ciò mi paia strano, lo ammetto: resta solo che se tal relazione esiste, è apocrifa. Dichiaro invece che quanto è esposto sì nelle *Prigioni* di Pellico che in queste mie *Addizioni* è istoria che *lascia bensì ancora molte e molte lacune*, ma ciò che parla è parola che sostiene la prova settupla del fuoco, come l' oro di carato.

Alla mia prigionia di Spielberg, perchè Pellico m' ha sì felicemente preceduto, io sostituirò altre Memorie che intitolerò *Gli anni del dolore*, e che avranno una estensione più ampla che non è il tempo di miseria decorso sullo Spielberg.

Pubblicherò quanto prima anche tutti gli altri componimenti, due anni fa annunciati: solo cedo ad un bisogno del cuore, pubblicando subito, e qui appresso, il carme delle *Rimembranze*, perchè riguarda il marchese Giorgio Pallavicini giovinetto egregio che la sventura ha tormentato mille *tanti* più di noi, a causa del suo vivacissimo carattere. L' infelice è impazzito, e dicesi che l' imperatore abbia comandato che sia tolto dallo Spielberg e recluso nel castello di Gradisca.

RIMEMBRANZE.

CARME.

Parla Giorgio Pallavicini in carcere.

1. Ridenti pensieri che coronavate il capo della mia infanzia, della mia adolescenza....

2. Madre, sorelle, perchè riedete in cuore che la sventura inaridiva?

3. Oggetti della mia più dolce tenerezza, v' ha momenti che so appena d' amarvi!

4. E sparirete mai dal santuario della fantasia, voi, gioie della culla?

5. E sparirete mai voi, gioie dell' aprile della vita, che vi feste conoscere guidando sorellevole corteo d' amabili virtù e speranze, ancora ignote all' anima novella?

6. Tutte cose intorno a me sono fiume che sperdesi nelle sabbie dell' irrevocabile passato!

7. Fiume, quanto questa anima stessa fa e pensa.

8. Chi m' assicura che nell' istante venturo, irrevocabilmente non isperdasi rimembranza che fui?

9. *Una* rimane; *una* non si distrugge; — certezza che sentendo, sono.

10. Non si distrugge? parola piena di scienza e d' ignoranza!

11. So io se nel tempo non si distruggerà?

12. E che è il tempo? che il sempre, il mai, l' essere, il nulla? e chi son io?

13. Ah ben io sono l' infelice cui Pascal chiamò empio!

14. E ancorchè tale, vidi un giorno sfasciarsi a poco a poco l' organata compagine di questo corpo.

15. Ed — «*io solo, io solo non mi distruggo,*» gridava — (o mi parea) — quel *non so che* ond' ho coscienza che *sono*.

16. E più e più faceasi inobumbrato, — agile, etereo.

17. E più e più pareami sentirlo immortale, quanto più vicine erano a cadermi la carne e l' ossa.

18. Perchè, perchè si raccendeva la pallida lampa? lontano al pari da vita vera e morte vera, giacciomi oppresso dal peggiore d' entrambe.

19. Perchè, perchè si raccendeva la pallida lampa? per far visibili le mie tenebre? per riallacciarmi a' miei dubbi? perch' io ripalpassi la mia ignoranza?

20. *Io* so che sono. *Io*, che penso, che amo, — e ciò vorrei per sempre!

21. Ma so io se altri mi riami, io che ignoro se altri è?

22. Vita non sarebbe adunque che una sognante veglia?

23. O aspide terribile che ti pascevi rodendo lo stame de' miei giorni! — un poco, ancora un poco....

24. Ed io leggiero e precipito più del pensiero, volando per l'infinito, cadea nel seno d'un angelo, d'Antonietta, della mia spenta sorella.

25. E al primo amplesso, al primo bacio che le sue labbra stampavano sulle mie labbra fraterne, — io m'era sapiente come un Dio!

26. Mia Antonietta! in que' dì, in que' dì, io sentiva che tu sei, e ch'io mi avvicinava a te.

27. Era sentire vero, tremendo, indestruttibile come coscienza che sono e che t'amo.

28. Mia Antonietta! io vedea nella memoria i giorni che tu vivesti: — *furono sì pochi!!!*

29. Io li vedea in sembianza di rosea ghirlanda, che terminava in negre viole: — *ebbero sì misero fine!!!*

30. E poi che morbo eguale, — ch'ambo redammo nel materno alvo, — tangea me pure, ne' miei dolori io dicea: — *Ecco i dolori della povera Antonietta!*

31. «*Erano i capei d'oro all'aura sparsi!*» Pudico il guardo come sogno primo d'innamorata vergine.

32. Gaia e ritrosa il volto come la speranza del prigioniero: angelica la forma e il portamento.

33. Negli occhi eran lagrime per ogni infelice; nel petto, amore per ogni virtù, genio per ogni bello.

34. Cura soave della madre e incanto mio crescea la casta.

35. Lei non mirava l'Insúbre con libro ciglio, o pe' clamorosi passeggi, o tra le splendide assemblee, o negli illuminati teatri.

36. Ma come *santa cosa* crescevi solitaria, Antonietta, cura soave della madre e incanto mio.

37. Studio degl' idiomi d'Europa meco partivi; — meco disegnate danze; — meco la fiaccola che illumina il buio delle rimote età.

38. Poi sedevi all'arpa. E l'anima mia bevea que' concenti di paradiso, non mai sazia del placido guizzo della tua mano, che a guisa di bianca colomba sorvolava le palpitanti corde.

39. Ma l'ora suona. Una bella sera d'autunno! Quante io n'avea passate sui festanti tuoi poggi, o Monsorì, contemplando con Antonietta i sublimi spettacoli di natura!

40. Gl'impazienti cavalli scalpitano sulla rispondente selce: un bacio, un bacio alla madre, alla sorelle....

41. E le nostre braccia têssero una catena, in cui certo gli spiriti si compenetrarono un istante.

42. Umano verbo non dirà mai ciò che fu sentito in quella

scena di silenzio; scena che avrebbe fatto amante Satan, creatura senza amore!

43. Irrompo dalle scale, balzo nel cocchio: — ei vola, vola, vola per la china del colle.

44. Giro la testa, e sullo sporgentesi verone scorgo divina fanciulla, che agitando niveo bisso (immagine del candore del suo cuore), augurava ancora salute sul diletto fratello.

45. Quell' ora .... quella catena (onde fu sprigionata sì unificante scintilla d' amore) .... quel bisso ....

46. Calma, calma alla piena d' affetti, che parea fervere del pari con le infocate ruote!

47. Ed abbassando i cristalli io sporgeami all' aere, invocando che attepidisse la bollente onda del seno.

48. Così calcava i campi de' miei padri, — e la lombarda metropoli mi stava omai nel cospetto.

49. Il fresco aere serale ed il violente moto, dapprima mi stupefacevano, — mano mano divennermi salutari.

50. La tensione s' allenta, il sangue circola mansueto, e le fibre tempransi a quella dolce melancolia che attribuisce parola e presagio a tutto che ci circonda.

51. Io pensava: anco il giorno dell' uomo va colla rapidità del cocchio.

52. Poi viene la sera della vita, scendiamo nel buio del sepolcro, — e che segue?

53. Raccapriccio m' assalse da' capelli alle piante.

54. E mentre cercava, deviommi dalla risposta la rugiada, che abbondando all' irrigato agro d' Insubria mi piovea dalla fronte.

55. «*Così piangesi là — al mio focolare,*» — io dissi con soffocato accento.

56. Ed io stesso mi sentia sulle gote due stille, non fredde come l' umido ond' era pregna l' atmosfera.

57. «*E alla sera della vita, che segue?*» — mi chiedea l'*Io* con insistenza.

58. Intanto gli occhi, a dritta e a manca, predavano altr' esche a meditazione: — ei, tutte rimbalzavale indietro.

59. Infine, gitto lo sguardo innanzi a me, ed apparmi nel sommo cielo

60. DONNA VESTITA DI SOLE, LA LUNA SOTTO A' SUOI PIEDI, E NEL CAPO CORONA DI DODICI STELLE.

61. L'astro diurno disgombra tutta la pianura, sotterraneo fumo surgeva a coprirla di bigia coltrice.

62. Ma un raggio estremo batteva ancora, qual rutila teda, sulla vergine di bronzo che preme l' obelisco altissimo, inalberato sulla cupola del milanese tempio.

63. Sono talora disposizioni tra natura interna ed esterna, collimanti ad un punto.

64. Gli occulti veri ch' indi emergono, mai non saranno attinti da ragione sola. Sia pace a' filosofi empirici!!!

65. Così ventilava tra me e me, e con voce che m' escia da' precordi proruppi: «*Dalla sera della vita scaturisce di che non tramonta.*»

66. E m' affisai con gaudio nell' avvivata statua, che regnava al di là dell' assopito mondo, quasi ella fossemi guarentigia di speranza non vana.

67. Il credente direbbe: — «*Certo ell' erane simbolo!*»

68. Entrai Milano. Non mi bastò l' animo di posare agli urbani miei lari.

69. Eppure, colà erano le sale che videro i trastulli dell' infante, e le aspirazioni ardite del giovinetto d' immaturo senno.

70. Immaturo era il senno, quando una notte con più indefesso studio io durava gli occhi sulle patrie istorie.

71. Fremetti di dolore e di rabbia, comparando la virtù antica e la viltà presente.

72. Cor *non servile* non lo forma età; così impastavalo natura, e pur nel grembo della balia ei si rivela altero.

73. Ed io sentia quanta è ignominia il giogo sempre; — ma più, e giogo e scherno di straniero!!!

74. Balzo, e con l' una mano il libro, con l' altra la parete toccando giurai:

75. «*Negatemi la domestica pace, voi pie muraglie, consapevoli delle sacre voluttà che in mezzo a voi provai, se non mi lancio tra le nazioni, in cerca di costumi, leggi, alleanze a pro d'Italia.*»

76. La mia lucerna era all' estremo: spensila, — ma sotto alle coltri io non trovava sonno.

77. Oh come l' ideante cuore, da quel dì, terre varcando e mari, risuscitava illustri ossa cittadine!

78. E nella lor creata compagnia il beavano intime armonie d' amistà .... — quasi d' eguaglianza!

79. Ecco là quelle muraglie; la biga le trapassa. Strade, piazze, bastíe ella trapassa; — io mi trovo di nuovo in aperta campagna.

80. Mesto, come chi lascia dopo sè patria infelice; solo co' miei virginei pensieri, come la vergine luna che allora percorreva un cielo senza stelle,

81. Toccai città e città, popoli e popoli. Qui stetti, là trascorsi, spesso distratto, sempre indagando, non contento mai.

82. Di meraviglia in meraviglia me rotolava la tergemina Babilonia, Roma — Londra — Parigi.

82. Ma qui, — silenzio! Io traversando Europa con mente

giovinetta, non ebbi occhio di giudice; — intesi ad apprendere.

84. Oh qual fermento di spiriti! Il gran colosso che fermava l'un piede sull'adusta Gade, — l'altro sull'agghiacciata Danzica, era crollato.

85. Nell'immane ruina gli edificii politici si scardinarono; — uop' era ricostruirli.

86. Una tuba, spargendo gran suono, volò per ogni estremo, invocando — congresso!!!

87. Esultarono i popoli, siccome esultava sulle rive d'Eufrate la piangente Israello allorchè udivà l'editto d'Artaserse Longimano.

88. I popoli, — capitanati da' loro Zorobabeli, la spada nella destra, la cazzuola nella sinistra, dissero: — «*Siamo presenti! surga la nuova Gerusalemme!*»

89. I re, attoniti, pallidi, tremanti, promisero tutti nel nome che fa tremare le stelle e gli abissi.

90. JÉHOVA! che abbatte i troni e li solleva; — JÉHOVA! che o spinge chi vi siede come despota all'ignominia del patibolo, o il precipita nella schernibile polve delle perdute isole dell'Oceano!

91. Gli ESEMPLI erano recenti, tremendi; — il MOMENTO, nuovo, unico sotto la faccia del cielo.

92. Tutti s'affittarono; tutti riedendo ai loro tetti, aspettavano, che gli angioli della PUBBLICA COSA calassero dall'Empireo la DIAFANA CITTÀ da cui doveano scaturire ammirabili acque.

93. Ma il Dio degli eserciti non è cogl'infingardi! — e già sognavano compartite quelle acque in rivi innumerabili.

94. Sognavano comparire ogni padre sul diletto sogliare, e tra feconde spose e vispi figlioletti attignere a bell'agio salute, rifluente per ville e contrade.

95. Ma il Dio degli eserciti non è cogl'infingardi! Or ponete nei principi affidanza!!!

96. Promisero tutti, mantennero pochissimi; — i più piantarono la pietra angolare d'ALTRA TORRE DI SENNAAR.

97. Nel primo piacolo si sovvertirono i PARLARI; nel secondo, GIUSTIZIA!!! Onore, onore ai pochissimi! — Vitupero, infamia ai più!!!

98. Non era questo il momento di concepire pensiero d'itala indipendenza? — Fu conceputo, ed io m'accostai a' buoni.

99. Allora, fu allora che Gabriele, il pronubo di Nazaret, soffiò sulla virginea zona d'Antonietta, — e fu disciolta.

100. Gabriele, ambrosia spirando dall'angelica bocca, e scotendo le leggiadrette sue ale d'argento, venivale additando

nel garzonetto di virtù il dolce compagno de' suoi giorni avvenire.

101. Poi, ristando, spiegava il suo manto di stelle sul talamo della bella vereconda, — ed era madre.

102. Sciagurato! fantasia del cuore compose immagini pie sul più caro degli umani vincoli, — e ciò parla letizia a tutte le anime oneste: — letizia, a me spavento!

103. Spavento! quali eculei non provò l'infelice sotto le coniugali piume? E nove mesi! — nove lunghi mesi!

104. L'involontario sorriso che brilla sul volto della madre allorch' ella ode vagire la prole de' suoi dolori, fu visto anche in Antonietta.

105. Ma un più incantevole sorriso, quando al pargoletto sulle inarticolanti labbra spunta il primo nome, ahi non fu visto! — Ei moria!

106. Tu stessa morivi indi a poco tra le braccia del reduce tuo pellegrino.

107. Memoria, memoria! tu non sai l'infanda miseria di quel giorno! con guardanti occhi io non vedea, — con ascoltanti orecchie io non udia.

108. Non una lagrima, non una voce; — immoto, freddo, come la pietra ov'ella fu deposta.

109. Quando, come rinvenni? che feci? che parlai? E Italia? che fu di lei? — passa breve sogno, — mi sveglio carcerato!

110. Solo trovo solcata nell' anima orma profonda d'orribile tragedia: — ruderi d'edificio, che, demolendosi, mi schiacciano; — vulcano estinto che fuma aere inrespirabile; — intorno....deserto di cenere!!!

CONCLUSIONE.

Corre voce che il libro *Le mie Prigioni* è causa che il sistema penitenziario de' prigionieri di Stato sullo Spielberg siasi addolcito. Oh fosse vero! Ecco tutto lo scopo dell'autore, e quello di chi ha scritte queste Addizioni. Ma se mai tal nuova fosse falsa, mi dirigo per questa pubblica via all'imperatore stesso, e gli domando ciò che domandai a Vienna con l'amico mio in una relazione ch'io stesi a nome d'entrambi e che firmammo entrambi, sul trattamento dello Spielberg. Ivi non solo indicammo il male, ma dicemmo che se era volere di S. M. che i prigionieri di Stato non perissero, noi, ammaestrati da lunga esperienza, suggerivamo mezzi ovrii, onde s'adoperassero miglioramenti efficaci. Non ci arsestammo a ciò; in Vienna tutto ci diceva che Paulowich, per vete d'episcopato (io credo per insipienza), avea dipinto tali ed altrettali prigionieri di Stato come anime perdute. Ad

onore d'equità noi raddrizzammo que'giudizi, — e, per ventura, non al tutto invano, giacchè uno de' più denigrati (e cittadino francese) oggi respira l'aura natia. Ma se ora l'esposizione spassionata che appare al pubblico in queste carte spiace all'imperatore, sarebbe deplorabile che intenzioni sì pure sortito avessero effetto sì avverso. Anzi noi sperammo per forza di verità e di giustizia di muoverlo a sentimenti miti, e questa speranza conserveremo sempre.

E come ammettere le crudeli insinuazioni d'alcuni importunissimi paurosi, i quali pretendeno che questa pubblicazione irriti l'animo imperiale contro quegl'infelici che già tanto soffrirono, e tanto soffrono ancora, e ne ritardi la liberazione? Ma s'insinua ben peggio! M'oda Francesco!

Uscito io dello Spielberg, venuto in Italia, e posto piede nella Legazione di Ferrara, per aver transito a Roma ove sedeva la mia famiglia (una vecchia madre, due sorelle ed un fratello), il cardinal d'Arezzo m'ingiunse di partire; a Bologna il cardinal Bernetti fece altrettanto; a Firenze, mentre il granduca m'accordava ospitalità, il conte Saurau, ministro d'Austria, (dopo aver verificato, ciò ch'ei non credea, che l'amputazione m'era stata fatta da chi dovette raderci la barba per otto anni e mezzo) impose a Toscana di mettermi fuori. Intanto il Governo pontificio esiliava mio fratello di Roma, onde non potesse raccorre al seno domestico il reduce captivo, dopo undici anni d'assenza e dolori.

Non avendo più in Italia un solo palmo di terreno che ardisse sostenermi, bisognò abbandonare di nuovo la cara patria. Venni in Francia, e trovai Francia dividersi in più *opinioni politiche*, — forse è più giusto chiamarle *parti*. Fui beneviso a tutte, ed una sera (5 marzo 1831), in una sala dell'*Hôtel-de-Ville*, appoggiandomi al braccio del vecchio Lafayette, scontrai per la prima volta il re, la regina e tutta la famiglia reale.

Il re offerendomi di contare sulla sua benevolenza, io risposi: — «Ne profitto subito, e prego perchè sia tutta rivolta a pro de' miei poveri compagni che ho lasciati sullo Spielberg; ve n'ha ancora nove, ed uno di essi è cittadino francese.»

Il re e la regina mostrarono la più viva sollecitudine di aderire alla mia dimanda, — ed è giustizia il dire che ogni mezzo è stato da loro adoperato all' uopo.

Questa conversazione fu fatta in francese, — quando il re, cambiando idioma, mi disse in ottimo italiano: — «Vi sarà più caro il parlare la vostra bella lingua; ditemi in essa in che posso aggradirvi.»

Non ascondendo quanto questa gentile insistenza mi commovesse, anch'io cambiai idioma, ma non cambiai domanda.

Solo, come corollario di essa, aggiunsi una specialità (non fu cosa a me personale, nè risguardante altri individui). La dirò nelle mie Memorie: per ora non abuserò di questa pubblica udienza che ho dimandata a Francesco.

S'insinua adunque che la mia domanda al re, saputasi a Vienna, fece danno agli infelici pe' quali io avea pregato. Se è vero, ne sono profondamente addolorato, nè mi consolerebbe (quantunque mi giustifichi) il pensare,

1° Che spesse volte su questa terra il Bene più sinceramente voluto ha prodotto Male; — (ma altresì quelli che hanno così pervertito intenzioni sante acquistarono fama di Mostri);

2° Ch'io pregando per altri miei concaptivi, avea plenaria annuenza da' loro parenti, i quali e allora e poi s' unirono meco per un anno intero, onde vincere l' intento.

Ma no: questo che s' appone all' imperatore è troppo grande misfatto perchè non sia calunnia; ed è perchè porto convinzione che sia tale, che ne ho fatto questo appello europeo, quasi riparazione a' calunniati. E dico, che qual pur sia l'illimitanza del potere che si condensa sotto la mano d'un solo, chi ha carne ed ossa e sangue, e porta la faccia levata verso il sole, non si disumana gratuitamente, — almeno non fosse che per un' abitudine d' ordine sociale. Or molto più Chi siede alla testa di siffatto ordine; Chi ha un nome da consegnare alla storia; e (mille volte più che ciò!!!) Chi sa che in questa compagine di sangue, carne ed ossa, è riposta una favilla che non si dissolve, — e che ritroveremo altrove!!!

FINE DELLE ADDIZIONI.

FRANCESCA DA RIMINI.

TRAGEDIA IN CINQUE ATTI.

Noi leggevamo un giorno per diletto,
  Di Lancillotto come amor lo strinse;
  Soli eravamo e senza alcun sospetto.
Per più fiate gli occhi ci sospinse
  Quella lettura e scolorocci il viso,
  Ma solo un punto fu quel che ci vinse.
Quando leggemmo il disiato riso
  Esser baciato da cotanto amante,
  Questi che mai da me non fia diviso,
La bocca mi baciò tutto tremante.

DANTE, Inf., V.

PERSONAGGI.

LANCIOTTO, signore di Rimini.
PAOLO, suo fratello.
GUIDO, signore di Ravenna.
FRANCESCA, sua figlia e moglie di Lanciotto.
Un paggio.
Guardie.

La scena è in Rimini nel palazzo signorile.

FRANCESCA DA RIMINI.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

Esce LANCIOTTO dalle sue stanze per andare all' incontro di GUIDO. il quale giunge. Si abbracciano affettuosamente.

GUIDO. Vedermi dunque ella chiedea? Ravenna
Tosto lasciai; men della figlia caro
Sariami il trono della terra.

LANCIOTTO. Oh Guido!
Come diverso tu rivedi questo
Palagio mio dal dì che sposo io fui!
Di Rimini le vie più non son liete
Di canti e danze; più non odi alcuno
Che di me dica: Non v'ha rege al mondo
Felice al pari di Lanciotto. Invidia
Avean di me tutti d'Italia i prenci;
Or degno son di lor pietà. Francesca
Soavemente commoveva a un tempo
Colla bellezza i cuori, e con quel tenue
Vel di malinconia che più celeste
Fea 'l suo sembiante. L' apponeva ognuno
All' abbandono delle patrie case
E al pudor di santissima fanciulla
Che ad imene ed al trono ed agli applausi
Ritrosa ha l' alma. — Il tempo ir diradando
Parve alfin quel dolor. Meno dimessi
Gli occhi Francesca al suo sposo volgea;
Più non cercava ognor d' esser solinga;
Pietosa cura in lei nascea d' udire
Degl' infelici le querele, e spesso

Me le recava, e mi diceva: Io t' amo
Perchè sei giusto e con clemenza regni.

GUIDO. Mi sforzi al pianto. — Pargoletta, ell' era
Tutta sorriso, tutta gioja; ai fiori
Parea in mezzo volar nel più felice
Sentiero della vita; il suo vivace
Sguardo in chi la mirava, infondea tutto
Il gajo spirto de' suoi giovani anni.
Chi presagir potealo? Ecco ad un tratto
Di tanta gioja estinto il raggio, estinto
Al primo assalto del dolor! La guerra,
Ahimè, un fratel teneramente amato
Rapíale!... Oh infausta rimembranza!... Il cielo
Con preghiere continue ella stancava
Pel guerreggiante suo caro fratello....

LANCIOTTO. Inconsolabil del fratel perduto
Vive, e n' abborre l' uccisor; quell' alma
Sì pia, sì dolce, mortalmente abborre!
Invan le dico: I nostri padri guerra
Moveansi; Paolo, il fratel mio, t' uccise
Un fratello, ma in guerra; assai dorragli
L' averlo ucciso; egli ha leggiadri, umani,
Di generoso cavaliero i sensi.
Di Paolo il nome la conturba. Io gemo,
Però che sento del fratel lontano
Tenero amore. Avviso ebbi ch' ei riede
In patria; il core men balzò di gioja;
Alla mia sposa supplicando il dissi,
Onde benigna l' accogliesse. Un grido
A tal annunzio mise. Egli ritorna!
Sclamò tremando, e semiviva cadde.
Dirtelo deggio? Ahi, l' ho creduta estinta,
E furente giurai che la sua morte
Io vendicato avrei....nel fratel mio!

GUIDO. Lasso! e potevi?...

LANCIOTTO. Il ciel disperda l' empio
Giuramento! L' udì ripeter ella,
Ed orror n' ebbe, e a me le man stendendo:
Giura, sclamò, giura d' amarlo: ei solo
Quand' io più non sarò, pietoso amico
Ti rimarrà.... Ch' io l' ami impone, e l' odia
La disumana! E andar chiede a Ravenna
Nel suo natio palagio, onde gli sguardi
Non sostener dell' uccisor del suo
Germano.

GUIDO. Appena ebbi il tuo scritto, inferma
Temei foss' ella. Ah, quanto io l' ami, il sai!

Che troppo io viva.... tu m'intendi.... io sempre
Tremo.

LANCIOTTO. Oh, non dirlo!.... Io pur, quando sopita
La guardo.... e chiuse le palpebre e il bianco
Volto segno non dan quasi di vita,
Con orrenda ansietà pongo il mio labbro
Sovra il suo labbro per sentir se spiri;
E del tremor tuo tremo. — In feste e giochi
Tenerla volli, e sen tediò; di gemme
Doviziosa e d'oro e di possanza
Farla, e fu grata ma non lieta. Al cielo
Devota è assai; novelle are costrussi.
Cento vergini e cento alzano ognora
Preci per lei, che le protegge ed ama.
Ella s'avvede ch'ogni studio adopro
Onde piacerle, e me lo dice, e piange. —
Talor mi sorge un reo pensier.... Avessi
Qualche rivale?.... Oh ciel! ma se da tutta
La sua persona le traluce il core
Candidissimo e puro!... Eccola.

SCENA II.

FRANCESCA E DETTI.

GUIDO. Figlia,
Abbracciami. Son io....

FRANCESCA. Padre.... ah, la destra
Ch'io ti copra di baci!

GUIDO. Al seno mio,
Qui....qui confondi i tuoi palpiti a' miei....
Vieni, prence. Ambidue siete miei figli;
Ambidue qui.... Vi benedica il cielo!
Così vi strinsi ambi quel dì che sposi
Vi nomaste.

FRANCESCA. Ah, quel dì!... fosti felice,
O padre.

LANCIOTTO. E che? forse dir vuoi che il padre
Felice, e te misera festi?

FRANCESCA. Io vero
Presagio avea, che male avrei lo sposo
Mio rimertato con perenne pianto.
E te lo dissi, o genitor: chiamata
Alle nozze io non era. Il vel ti chiesi;
Tu mi dicesti che felice il mio
Imen sol ti farebbe.... io t'obbedii.

GUIDO. Ingrata, il vel chieder potevi a un padre
A cui viva restavi unica prole?

Negar potevi a un genitor canuto
D' avere un dì sulle ginocchia un figlio
Della sua figlia?

FRANCESCA. Non per me mi pento.
Iddio m' ha posto un incredibil peso
D' angoscia sovra il core, e a sopportarlo
Rassegnata son io. Gli anni miei tutti
Di lagrime incessanti abbeverato
Avrei del pari in solitaria cella
Come nel mondo. Ma di me dolente
Niuno avrei fatto!....liberi dal seno
Sariano usciti i miei gemiti a Dio,
Onde guardasse con pietà la sua
Creatura infelice, e la togliesse
Da questa valle di dolor!...Non posso
Nè bramar pure di morir; te affliggo,
O generoso sposo mio, vivendo;
T' affliggerei più s'io morissi.

LANCIOTTO. O pia,
E in un crudele! Affliggimi, cospargi
Di velen tutte l' ore mie, ma vivi.

FRANCESCA. Troppo tu m' ami. E temo ognor che in odio
Cangiar tu debba l' amor tuo....punirmi....
Di colpa ch' io non ho....d' involontaria
Colpa almeno....

LANCIOTTO. Qual colpa?

FRANCESCA. Io....debolmente
Amor t' esprimo.

LANCIOTTO. E il senti? Ah, dirti cosa
Mai non volea ch' ora dal cor mi fugge!
Vorresti, e amarmi, oh ciel! nol puoi....

FRANCESCA. Che pensi?

LANCIOTTO. Rea non ti tengo....involontari sono
Spesso gli affetti....

FRANCESCA. Che?

LANCIOTTO. Perdona. Rea
Io non ti tengo, tel ridico, o donna;
Ma il tuo dolor....sarebbe mai....di forte
Alma in conflitto con biasmato....amore?

FRANCESCA. [1] Ah, padre! salva la mia fama. Digli,
E giuramento abbine tu, che giorni
Incolpabili io trassi al fianco tuo,
E che al suo fianco io non credea che un' ombra
Pur di sospetto mai data gli avessi.

---

1 Gettandosi nelle braccia di Guido.

LANCIOTTO. Perdona; amore è di sospetti fabbro. —
Io fra me spesso ben dicea: Se pure,
Fanciulla ancor, d'immacolato amore
Si fosse accesa, e or tacita serbasse
Il sovvenir d'un mio rival, cui certo
Ella antepone il suo dover, qual dritto
D'esacerbar la cruda piaga avrei
Indagando l'arcano? Eterno giaccia
Nel suo innocente cor, s'ella ha un arcano!
Ma dirlo deggio? Il dubbio mio s'accrebbe
Un dì che al fratel tuo lodi tessendo
Io m'accingeva a consolarti. Invasa
Da trasporto invincibile, sclamasti:
Dove, o segreto amico mio del cuore,
Dove n'andasti? Perchè mai non torni,
Sì che pria di morire io ti riveggia?
FRANCESCA. Io dissi?
LANCIOTTO. Nè a fratel vôlti que' detti
Parean.
FRANCESCA. Fin nel delirio, agl'infelici
Scrutar vuolsi il pensier? Sono infelici,
Nè basta; infami anch'esser denno. Ognuno
Contro l'afflitto spirto lor congiura;
Ognun....pietà di lor fingendo....gli odia;
Non pietà no, la tomba chieggon....Quando
Più sopportarmi non potrai, la tomba
Aprimi, sì; discenderovvi io lieta;
Lieta pur ch'io....da ogn'uom fugga!
GUIDO. Vaneggi?
Figlia....
LANCIOTTO. Quai su di me vibri tremendi
Sguardi! Che ti fec'io?
FRANCESCA. Di mie sciagure
La cagion non sei tu?.... Perchè strapparmi
Dal suol che le materne ossa racchiude?
Là calmato avria il tempo il dolor mio;
Qui tutto il desta, e lo rinnova ognora....
Passo non fo ch'io non rimembri.... — Oh insana!
Fuor di me son. Non creder, no.
LANCIOTTO. ....A Ravenna,
Francesca, sì, col genitor n'andrai.
GUIDO. Prence, t'arresta.
LANCIOTTO. Oh! a' dritti miei rinunzio.
Dalla tua patria non verrò a ritôrti;
Chi orror t'ispira, ed è tuo sposo, e t'ama
Pur tanto, più non rivedrai.... se forse
Pentita un giorno e a pietà mossa, al tuo

Misero sposo non ritorni.... E forse,
Dall' angosce cangiato, ah, ravvisarmi
Più non saprai! Ben io, ben io nel core
La tua presenza sentirò; al tuo seno
Volerò perdonandoti.

FRANCESCA. Lanciotto,
Tu piangi?

GUIDO. Ah figlia!

FRANCESCA. Padre mio! — Vedeste
Figlia più rea, più ingrata moglie? Iniqui
Detti mi sfuggon nel dolor, ma il labbro
Sol li pronuncia.

GUIDO. Ah, di tuo padre i giorni
Non accorciar, nè del marito vane
Far le virtù per cui degna e adorata
Consorte il ciel gli concedea! Più lieve
Sarà la terra sovra il mio sepolcro,
Se un dì, toccandol, giurerai che lieto
Di prole festi e del tuo amor lo sposo.

FRANCESCA. Io accorcerei del padre mio la vita?
No. Figlia e moglie esser vogl' io; men doni
La forza il ciel. Meco il pregate!

GUIDO. Rendi
A mia figlia la pace!

LANCIOTTO. ....Alla mia sposa!

SCENA III.

UN PAGGIO E DETTI.

PAGGIO. L' ingresso chiede un cavalier.

FRANCESCA.[1] Tu d' uopo
Hai di riposo; alle tue stanze, o padre,
Vieni.[2]

SCENA IV.

LANCIOTTO E IL PAGGIO.

LANCIOTTO. Il suo nome?

PAGGIO. Il nome suo tacea;
Supporlo io posso. Entrò negli atrii, e forte
Commozione l' agitò; con gioja
Guardava l' armi de' tuoi avi appese
Alle pareti; di tuo padre l' asta
E lo scudo conobbe.

---

1 A Guido. 2 Parte con Guido.

LANCIOTTO. Oh Paolo! Oh mio
Fratello!
PAGGIO. Ecco a te viene.

SCENA V.

PAOLO E LANCIOTTO SI CORRONO INCONTRO E RESTANO LUNGAMENTE ABBRACCIATI.

LANCIOTTO. Ah, tu sei desso,
Fratel!
PAOLO. Lanciotto! mio fratello! — Oh sfogo
Di dolcissime lagrime!
LANCIOTTO. L'amico,
L'unico amico de' miei teneri anni!
Da te diviso, oh, come a lungo io stetti!
PAOLO. Qui t'abbracciai l'ultima volta.... Teco
Un altr'uomo io abbracciava; ei pur piangea....
Più rivederlo io non doveva!
LANCIOTTO. Oh padre!
PAOLO. Tu gli chiudesti i moribondi lumi.
Nulla ti disse del suo Paolo?
LANCIOTTO. Il suo
Figliuol lontano egli moria chiamando.
PAOLO. Mi benedisse? — Egli dal ciel ci guarda,
Ci vede uniti e ne gioisce. Uniti
Sempre saremo d'or innanzi. Stanco
Son d'ogni vana ombra di gloria. Ho sparso
Di Bizanzio pel trono il sangue mio,
Debellando città ch'io non odiava,
E fama ebbi di grande, e d'onor colmo
Fui dal clemente imperador: dispetto
In me facean gli universali applausi.
Per chi di stragi si macchiò il mio brando?
Per lo straniero. E non ho patria forse
Cui sacro sia de' cittadini il sangue?
Per te, per te che cittadini hai prodi,
Italia mia, combatterò se oltraggio
Ti moverà la invidia. E il più gentile
Terren non sei di quanti scalda il sole?
D'ogni bell'arte non sei madre, o Italia?
Polve d'eroi non è la polve tua?
Agli avi miei tu valor desti e seggio,
E tutto quanto ho di più caro alberghi!
LANCIOTTO. Vederti, udirti, e non amarti....umana
Cosa non è. — Sien grazie al cielo; odiarti
Ella, no, non potrà.
PAOLO. Chi?

LANCIOTTO. Tu non sai:
Manca alla mia felicità qui un altro
Tenero pegno.
PAOLO. Ami tu forse?
LANCIOTTO. Oh se amo!
La più angelica donna amo.... e la donna
Più sventurata.
PAOLO. Io pur amo; a vicenda
Le nostre pene confidiamci.
LANCIOTTO. Il padre
Pria di morire un imeneo m'impose,
Onde stabile a noi pace venisse;
Il comando eseguii.
PAOLO. Sposa t'è dunque
La donna tua? nè lieto sei? Chi è dessa?
Non t'ama?
LANCIOTTO. Ingiusto accusator, non posso
Dir che non m'ami. Ella così te amasse!
Ma tu un fratello le uccidesti in guerra,
Orror le fai, vederti niega.
PAOLO. Parla,
Chi è dessa? chi?
LANCIOTTO. Tu la vedesti allora
Che alla corte di Guido....
PAOLO.[1] Essa....
LANCIOTTO. La figlia
Di Guido.
PAOLO. E t'ama? Ed è tua sposa? — È vero;
Un fratello.... le uccisi....
LANCIOTTO. Ed incessante
Duolo ne serba. Poichè udì che in patria
Tu ritornavi, desolata abborre
Questo tetto.
PAOLO.[2] Vedermi, anco vedermi
Niega? — Felice io mi credeva accanto
Al mio fratel... Ripartirò.... in eterno
Vivrò lontano dal mio patrio tetto.
LANCIOTTO. Fausto ad ambi egualmente il patrio tetto
Sarà. Non fia che tu mi lasci.
PAOLO. In pace
Vivi; a una sposa l'uom tutto pospone.
Amala.... — Ah, prendi questo brando, il tuo
Mi dona! rimembranza abbilo eterna

---

1 Reprimendo la sua orribile agitazione.
2 Reprimendosi sempre.

LANCIOTTO. Del tuo Paolo.[1])
Fratel....
PAOLO. Se un giorno mai
Ci rivedrem, s'io pur vivrò.... più freddo
Batterà allora il nostro cuore.... il tempo
Che tutto estingue,.... estinto avrà in Francesca
L'odio.... e fratel mi chiamerà.
LANCIOTTO Tu piangi.
PAOLO. Io pure amai! Fanciulla unica al mondo
Era quella al mio sguardo....ah, non m'odiava,
No, non m'odiava.
LANCIOTTO. E la perdesti?
PAOLO. Il cielo
Me l'ha rapita!
LANCIOTTO. D'un fratel l'amore
Ti sia conforto. Alla tua vista, a' modi
Tuoi generosi placherassi il core
Di Francesca medesma. Or vieni....
PAOLO. Dove?....
A lei dinanzi....non fia mai ch'io venga!

ATTO SECONDO.

SCENA I.

GUIDO. FRANCESCA.

FRANCESCA. Qui....più libera è l'aura.
GUIDO. Ove t'aggiri
Dubitando così?
FRANCESCA. Non ti parea
La voce udir....di....Paolo?
GUIDO. Timore
Or di vederlo non ti prenda. Innanzi
Non ti verrà, se tu nol brami.
FRANCESCA. Alcuno
Gli disse ch'io....l'abborro? glien duol orse?
GUIDO. Assai glien duol. Volea partir; Lanciotto
Ne lo trattenne.
FRANCESCA. Egli partir volea?
GUIDO. Or più queto hai lo spirto. Oggi Lanciotto
Spera che del fratel suo la presenza
Tu sosterrai.

---

1 Eseguisce con dolce violenz questo cambio.

FRANCESCA. Padre, mio padre! Ah, senti....
Questo arrivo....deh, senti, come forti
Palpiti desta nel mio sen! — Deserta
Rimini mi parea; muta, funèbre
Mi parea questa casa; ora.... — Deh, padre,
Mai non lasciarmi, deh, mai più! Sol teco
Giubilar oso e piangere; nemico
Tu non mi sei.... Pietà di me tu avresti,
Se....

GUIDO. Che?

FRANCESCA. Se tu sapessi.... — Oh, quanto amaro
M'è il vivere solingo! Ah, tu pietoso
Consolator mi sei!....Fuorchè te, o padre,
Non evvi alcun dinanzi a cui non tremi,
Dinanzi a cui tutti del core i moti
Io non debba reprimere.... Nascosto
Non tengo il cor; facil s'allegra e piange;
E mostrar mai nè l'allegria nè il pianto
Lecito m'è. Tradirmi posso; guai,
Guai se con altri un detto mi sfuggisse!....
Tu.... più benigno guarderesti i mali
Della tua figlia.... E se in periglio fosse....
Ne la trarresti con benigna mano.

GUIDO. No, il cor nascosto tu non tieni.... I tuoi
Pensier segreti....più non son segreti
Quando col tuo tenero padre stai.

FRANCESCA. Tutto....svelarti bramerei.... Che dico?
Ove mi celo? Oh terra, apriti, cela
La mia vergogna!

GUIDO. Parla. Il ciel t'ispira.
Abbi fiducia. Il fingere è supplizio
Per te....

FRANCESCA. Dovere è il fingere; dovere
Il tacer; colpa il dimandar conforto;
Colpa il narrar sì reo delitto a un padre,
Che il miglior degli sposi alla sua figlia
Diede....e felice non la fe'!

GUIDO. Me lasso!
Il carnefice tuo dunque son io?

FRANCESCA. Oh buon padre! nol sei.... — Vacillar sento
La mia debol virtù. — Tremendo sforzo,
Ma necessario! Salvami, sostiemmi!
Lunga battaglia fin ad ora io vinsi;
Ma questi di mia vita ultimi giorni
Tremar mi fanno.... Aita, o padre, ond'io
Santamente li chiuda. — Ah, sì! Lanciotto
Ben sospettò, ma rea non son! fedele

Moglie a lui son, fedel moglie esser chieggo!... —
Padre .. . sudar la tua fronte vegg' io....
Da me torci gli sguardi .... inorridisci....

GUIDO. Nulla, figlia ... raccontami....

FRANCESCA. Ti manca
Lo spirto. Oh ciel!

GUIDO. Nulla, mia figlia. — Un breve
Disordin qui.... qui nella mente.... — Ah, dolce
A vecchio padre è l' appoggiar le inferme
Membra su figli non ingrati!

FRANCESCA. Oh, è vero!
Giusta è la tua rampogna; ingrata figlia,
Ingrata io son! Puniscimi....

GUIDO. Qual empio
Di sacrilega fiamma il cor t' accese?

FRANCESCA. Empio ci non è; non sa, non sa ch' io l' amo;
Egli non m' ama.

GUIDO. Ov' è? Per rivederlo
Forse a Ravenna ritornar volevi?

FRANCESCA. Per fuggirlo, mio padre!

GUIDO. Ov' è colui?
Rispondi; ov' è?

FRANCESCA. Pietà mi promettesti;
Non adirarti. È in Rimini....

GUIDO. Chi giunge?

SCENA II.

LANCIOTTO E DETTI.

LANCIOTTO. Turbati siete? ... Eri placata or dianzi.

GUIDO. Diman, Francesca, partirem.

LANCIOTTO. Che dici?

GUIDO. Francesca il vuol.

FRANCESCA. Padre!

GUIDO. Oseresti? ... [1]

SCENA III.

LANCIOTTO, FRANCESCA.

FRANCESCA. Ahi, crudo
Più di tutti è mio padre!

LANCIOTTO. Abbandonarmi
Più non volevi; io ti credea commossa
Dal dolor mio. Per fuggir Paolo, d' uopo
Che tu parta non è; partir vuol egli.

1 Parte guardandola minacciosamente.

FRANCESCA. Partir?
LANCIOTTO. Funesta gli parria la vita
Ne' suoi penati, ove abborrito ei fosse.
FRANCESCA. Tanto gl' incresce?
LANCIOTTO. Invan distornel volli;
Di ripartir fe' giuramento.
FRANCESCA. Ei molto
T' ama....
LANCIOTTO. Soave e generoso ha il core.
Debole amor (pari m' è in ciò) non sente....
E pari a me, d' amor vittima ei vive!
FRANCESCA. D' amor vittima?
LANCIOTTO. Sì. Non reggerebbe
Il tuo medesmo cuor, se tu l' udissi....
FRANCESCA. Or perchè viene a queste piagge adunque?
Cred' ei ch' io m' abbia alcun altro fratello
Onde rapirmel? Per mio solo danno,
Certo, ei qui venne.
LANCIOTTO. Ingiusta donna! Ei prega,
Pria di partir, che un solo istante l' oda,
Che un solo istante tu lo veggia. — Ah, pensa
Ch' ei t' è cognato; che novelli imprende
Lunghi viaggi; che più forse mai
Nol rivedrem! Religion ti parli.
Se un nemico avess' io, che l' oceàno
In procinto a varcar, la destra in pria
A porgermi venisse .... io quella destra
Con tenerezza stringerei, sì dolce
È il perdonar!
FRANCESCA. Deh, cessa! ... Oh mia vergogna!
LANCIOTTO. Chi sa, direi, se quel vasto oceàno,
Fin che viviam, frapposto ognor non fia
Tra quel mortale e me? Sol dopo morte,
In cielo .... E tutti noi là ci vedremo....
Là non potremo esser divisi. Oh donna,
Il fratello abborrir là non potrai!
FRANCESCA. Sposo, deh, sappi .... Ah, mi perdona!....
LANCIOTTO. Vieni,
Fratello!
FRANCESCA. Oh Dio! [1]

SCENA IV.

PAOLO E DETTI.

PAOLO. — Francesca! ... Eccola .... dessa

1 Si getta nelle braccia di Lanciotto.

LANCIOTTO. Paolo, t' avanza.
PAOLO. E che dirò? — Tu dessa? —
Ma s' ella niega di vedermi, udirmi
Consentirà? Meglio è ch' io parta; in odio
Le sarò men. — Fratel, dille che al suo
Odio perdono, e che nol merto. Un caro
German le uccisi; io nol volea. Feroce,
Ei che perdenti avea le schiere, ei stesso
S' avventò sul mio brando; io di mia vita
Salvo a costo l' avria.
FRANCESCA.[1] Sposo, è partito?
Partito è Paolo?... Alcuno odo che piange;
Chi è?
PAOLO. Francesca, io piango; io de' mortali
Sono il più sventurato! Anche la pace
De' lari miei non m' è concessa. Il core
Assai non era lacerato? assai
Non era il perder .... l' adorata donna?
Anche il fratello, anche la patria io perdo!
FRANCESCA. Cagion mai non sarò ch' un fratel l' altro
Debba fuggir. Partir vogl' io; tu resta.
Uopo ha Lanciotto d' un amico.
PAOLO. Oh! l' ami?...
A ragion l' ami. Io pur l' amo.... E pugnando
In remote contrade .... e quando i vinti
E le spose e le vergini io salvava
Dal furor delle mie turbe vincenti,
E d' ogni parte m' acclamavan tutti
Fortissimo guerrier, ma guerrier pio....
Dolce memoria del fratello amato
Mi ricorreva, e mi parea che un giorno
Mi rivedrebbe con gentile orgoglio....
E tutta Italia e sue leggiadre donne
Avrian proferto amabilmente il nome
Dell' incolpabil cavaliero. — Ah, infausti
M' erano que' trionfi! il valor mio
Infausto m' era!
FRANCESCA. Dunque tu in remote
Contrade combattendo .... ai vinti usavi
Spesso pietà? Le vergini e le spose
Salvavi? Là colei forse vedesti
Che nell' anima tua regna. — Che parlo?
Oh insana! — Vanne. Io t' odio, sì!
PAOLO.[2] Lanciotto,

1 Sempre abbracciata al marito, senza osar di levar la faccia.
2 Risolutamente.

Addio. — Francesca!...

FRANCESCA. *(Udendo ch' egli parte, gli getta involontariamente uno sguardo.)*

PAOLO. *(Vorrebbe parlarle; è in una convulsione terribile, e temendo di tradirsi, fugge.)*

LANCIOTTO. Paolo, deh, ti ferma!

SCENA V.

LANCIOTTO, FRANCESCA.

FRANCESCA. Paolo!... Misera me!

LANCIOTTO. Pietà di lui
Senti, barbara, o fingi? A che ti stempri
In lagrime or, se noi tutti infelici
Render vuoi tu? Favella: io ragion chieggo
De' tuoi strani pensieri; alfin son stanco
Di sofferirli.

FRANCESCA. E sono pure io stanca
Di tue ingiuste rampogne; ed avrò pace
Sol quando fia ch' io più non veggia.... il mondo!

ATTO TERZO.

SCENA I.

PAOLO.

Vederla .... sì, l' ultima volta. Amore
Mi fa sordo al dover. Sacro dovere
Saria il partir, più non vederla mai!...
Nol posso. — Oh, come mi guardò! Più bella
La fa il dolor; più bella, sì, mi parve,
Più sovrumana! E la perdei? Lanciotto
Me l' ha rapita? oh rabbia! oh!... Il fratel mio
Non amo? Egli è felice .... ei lungamente
Lo sia.... Ma che? per farsi egli felice
Squarciar doveva ei d' un fratello il core?

SCENA II.

FRANCESCA S' AVANZA SENZA VEDER PAOLO.

FRANCESCA. Ov' è mio padre? Almen da lui sapessi
Se ancor qui alberga ... il mio ... cognato! — Io queste
Mura avrò care sempre... Ah, sì, lo spirto

Esalerò su questo sacro suolo
Ch' egli asperse di pianto!.... Empia, discaccia
Sì rei pensieri; io son moglie!...

PAOLO. — Favella
Seco medesma e geme.

FRANCESCA. Ah, questo loco
Lasciar io deggio; di lui pieno è troppo!
Al domestico altar ritrarmi io deggio....
E giorno e notte innanzi a Dio prostrata
Chieder mercè de' falli miei; che tutta
Non m' abbandoni, degli afflitti cuori
Refugio unico, Iddio. [1]

PAOLO. [2] Francesca....

FRANCESCA. Oh vista! —
Signor?.... che vuoi?

PAOLO. Parlarti ancor.

FRANCESCA. Parlarmi? —
Ahi, sola io son!... Sola mi lasci, o padre?
Padre, ove sei? la tua figlia soccorri! —
Di fuggir forza avrò.

PAOLO. Dove?

FRANCESCA. Signore....
Deh, non seguirmi! il voler mio rispetta.
Al domestico altar qui mi ritraggo;
Del cielo han d' uopo gl' infelici.

PAOLO. A' piedi
De' miei paterni altar teco verronne.
Chi di me più infelice? Ivi frammisti
I sospir nostri s' alzeranno. Oh donna!
Tu invocherai la morte mia, la morte
Dell' uom che abborri.... io pregherò che il cielo
Tuoi voti ascolti e all' odio tuo perdoni,
E letizia t' infonda, e lunga serbi
Giovinezza e beltà sul tuo sembiante,
E a te dia tutto che desiri!... tutto!...
Anche... l' amor del tuo consorte.... e figli
Da lui beati!

FRANCESCA. Paolo, deh! — Che dico? —
Deh, non pianger! La tua morte non chieggo.

PAOLO. Pur tu m' abborri....

FRANCESCA. E che ten cal, s' io deggio
Aborrirti?.... La tua vita non turbo.
Dimane io qui più non sarò. Pietosa
Al tuo germano compagnia farai.
Della perdita mia tu lo consola;

---

1 Per partire. 2 Avanzandosi.

Piangerà ei certo.... Ah, in Rimini, egli solo
Piangerà, quando gli fia noto!.... — Ascolta.
Per or, non dirgliel. Ma tu, sappi.... ch' io
Non tornerò più in Rimini; il cordoglio
M' ucciderà. Quando al mio sposo noto
Ciò fia, tu lo consola; e tu.... per lui....
Tu pur versa una lagrima.

PAOLO. Francesca,
Se tu m' abborri che mi cale? e il chiedi?
E l' odio tuo la mia vita non turba?
E questi tuoi detti funesti?.... — Bella
Come un angel, che Dio crea nel più ardente
Suo trasporto d' amor.... cara ad ognuno....
Sposa felice.... e osi parlar di morte?
A me s' aspetta, che per vani onori
Fui strascinato da mia patria lunge,
E perdei.... — Lasso! un genitor perdei.
Riabbracciarlo ognor sperava. Ei fatto
Non m' avrebbe infelice, ove il mio cuore
Discoperto gli avessi.... e colei data
M' avria.... colei, che per sempre ho perduta.

FRANCESCA. Che vuoi tu dir? Della tua donna parli....
E senza lei sì misero tu vivi?
Sì prepotente è nel tuo petto amore?
Unica fiamma esser non dee nel petto
Di valoroso cavaliero, amore.
Caro gli è il brando e la sua fama; egregi
Affetti son. Tu seguili; non fia
Che t' avvilisca amor.

PAOLO. Quai detti? Avresti
Di me pietà? Cessar d' odiarmi alquanto
Potresti se col brando io m' acquistassi
Fama maggior? Un tuo comando basta.
Prescrivi il lungo e gli anni. A' più remoti
Lidi mi recherò; quanto più gravi
E perigliose troverò le imprese,
Vie più dolci mi fien, poichè Francesca
Imposte me l' avrà. L' onore assai
E l' ardimento mi fan prode il braccio:
Più il farà prode il tuo adorato nome.
Contaminate non saran mie glorie
Da tirannico intento. Altra corona,
Fuorchè d' alloro, ma da te intrecciata,
Non bramerò; solo un tuo applauso, un detto,
Un sorriso, uno sguardo....

FRANCESCA. Eterno Iddio!
Che è questo mai?

PAOLO. T' amo, Francesca, t' amo,
E disperato è l' amor mio!
FRANCESCA. Che intendo?
Deliro io forse? che dicesti?
PAOLO. Io t' amo!
FRANCESCA. Che ardisci? Ah taci! Udir potrian.... Tu m' ami?
Sì repentina è la tua fiamma? Ignori
Che tua cognata io son? Porre in obblio
Sì tosto puoi la tua perduta amante?
Misera me!.... questa mia man, deh, lascia!
Delitto sono i baci tuoi!
PAOLO. Repente
Non è, non è la fiamma mia. Perduta
Ho una donna, e sei tu; di te parlava;
Di te piangea; te amava, te sempre amo;
Te amerò sino all' ultim' ora! e s' anco
Dell' empio amor soffrir dovessi eterno
Il castigo sotterra, eternamente
Più e più sempre t' amerò!
FRANCESCA. Fia vero?
M' amavi?
PAOLO. Il giorno che a Ravenna io giunsi
Ambasciator del padre mio, ti vidi
Varcare un atrio con feral corteggio
Di meste donne, ed arrestarti a' piedi
D' un recente sepolcro, e ossequïosa
Ivi prostrarti, e le man giunte al cielo
Alzar con muto ma dirotto pianto.
Chi è colei? dissi a talun. — La figlia
Di Guido, mi rispose. — E quel sepolcro?
Di sua madre il sepolcro. — Oh, quanta al core
Pietà sentii di quell' afflitta figlia!
Oh qual confuso palpitar!.... Velata
Eri, o Francesca; gli occhi tuoi non vidi
Quel giorno, ma t' amai fin da quel giorno.
FRANCESCA. Tu.... deh, cessa!.... m' amavi?
PAOLO. Io questa fiamma
Alcun tempo celai, ma un dì mi parve
Che tu nel cor letto m' avessi. Il piede
Dalle virginee tue stanze volgevi
Al secreto giardino. E presso al lago
In mezzo ai fior prosteso, io sospirando
Le tue stanze guardava; e al venir tuo
Tremando sorsi. — Sopra un libro attenti
Non mi vedeano gli occhi tuoi; sul libro
Ti cadeva una lagrima.... Commosso
Mi t' accostai. Perplessi eran miei detti,

Perplessi pure erano i tuoi. Quel libro
Mi porgesti e leggemmo. Insiem leggemmo
Di Lancilotto come amor lo strinse.
Soli eravamo e senza alcun sospetto....
Gli sguardi nostri s' incontraro .... il viso
Mio scolorossi .... tu tremavi .... e ratta
Ti dileguasti.

FRANCESCA. Oh giorno! A te quel libro
Restava.

PAOLO. Ei posa sul mio cuor. Felice
Nella mia lontananza egli mi fea.
Eccol; vedi le carte che leggemmo.
Ecco; vedi, la lagrima qui cadde
Dagli occhi tuoi quel dì.

FRANCESCA. Va, ti scongiuro,
Altra memoria conservar non debbo
Che del trafitto mio fratel.

PAOLO. Quel sangue
Ancor versato io non aveva. Oh patrie
Guerre funeste! Quel versato sangue
Ardir mi tolse. La tua man non chiesi;
E in Asia trassi a militar. Sperava
Rieder tosto e placata indi trovarti,
Ed ottenerti. Ah, d' ottenerti speme
Nutria, il confesso.

FRANCESCA. Oimè! ten prego, vanne;
Il dolor mio, la mia virtù rispetta. —
Chi mi dà forza, ond' io resista?

PAOLO. Ah, stretta
Hai la mia destra! Oh gioja! dimmi, stretta
Perchè hai la destra mia?

FRANCESCA. Paolo!

PAOLO. Non m' odii?
Non m' odii tu?

FRANCESCA. Convien ch' io t' odii.

PAOLO. E il puoi?

FRANCESCA. Nol posso.

PAOLO. Oh detto! ah, mel ripeti! Donna,
Non m' odii tu?

FRANCESCA. Troppo ti dissi. Ah crudo!
Non ti basta? Va, lasciami.

PAOLO. Finisci.
Non ti lascio se in pria tutto non dici.

FRANCESCA. E non tel dissi .... ch' io t' amo? — Ah, dal labbro
M' uscì l' empia parola! .... io t' amo, io muojo
D' amor per te .... Morir bramo innocente;
Abbi pietà!

PAOLO. Tu m'ami? tu?... L'orrendo
Mio affanno vedi. Disperato io sono;
Ma la gioja che in me scorre fra questo
Disperato furor, tale e sì grande
Gioja è, che dirla non poss'io. Fia vero
Che tu m'amassi?... E ti perdei!
FRANCESCA. Tu stesso
M'abbandonasti, o Paolo. Io da te amata
Creder non mi potea. — Vanne; sia questa
L'ultima volta....
PAOLO. Ch'io mai t'abbandoni
Possibile non è. Vederci almeno
Ogni giorno!...
FRANCESCA. E tradirci? e nel mio sposo
Destar sospetti ingiurïosi? e macchia
Al nome mio recar? Paolo, se m'ami,
Fuggimi.
PAOLO. O sorte irreparabil! Macchia
Al tuo nome io recar? No! — Sposa d'altri
Tu sei. Morir degg'io. La rimembranza
Di me scancella dal tuo seno; in pace
Vivi. Io turbai la pace tua; perdona. —
Deh, no, non pianger! non amarmi! — Ahi, lasso!
Che dico? Amami, sì; piangi sul mio
Precoce fato.... — Ode Lanciotto. Oh cielo,
Dammi tu forza! — [1] A me, fratel!

SCENA III.

LANCIOTTO, GUIDO E DETTI.

PAOLO. L'estremo
Amplesso or dammi.
LANCIOTTO. E invan....
PAOLO. Nè un detto solo
A' miei voleri oppor. Funesti augurj
Qui meco trassi; guai s'io!...
LANCIOTTO. Che favelli?
Sdegno ti sta sul ciglio?
PAOLO. — Ah! non di noi....
Del destino è la colpa. — Addio, Francesca.
FRANCESCA.[2] Paolo .... ferma!
LANCIOTTO. Qual voce!
GUIDO.[3] Oimè! le manca

1 Chiamando.
2 Quasi fuori di sè e con grido convulso.
3 Reggendo la figlia.

Il respiro.
PAOLO.[1] Francesca....
FRANCESCA. Ei parte .... io muojo![2]
PAOLO. Francesca .... oh vista! .... si soccorra.
GUIDO. Figlia....[3]

SCENA IV.

LANCIOTTO E PAOLO.

LANCIOTTO. Paolo .... Che intendo? .... Orrendo lampo scorre
Sugli occhi miei.
PAOLO. Barbaro! godi; è spenta....
Morir mi lascia; fuggimi.[4]

SCENA V.

LANCIOTTO.

Fia vero?
Essa amarlo! E fingea! .... No; dall' inferno
Questo pensier mi vien .... Pur.... — Dalla reggia
L' uscire a Paolo s' interdica; a forza
Gli s' interdica. — Oh truce vel! si squarci.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

LANCIOTTO, PAGGIO.

LANCIOTTO. Che? Guido affretta il suo partir? Vederla
Voglio, veder voglio Francesca. Innanzi
Anche colui mi venga .... Paolo.
PAGGIO. Il tuo
Fratello? ....
LANCIOTTO. Il mio .... fratello.

SCENA II.

LANCIOTTO.

— Il mio fratello!
Fratello m' è; più orribile è il delitto. —

---

1 In atto di partire.
2 Sviene nelle braccia di Guido.
3 Francesca è recata nelle sue stanze. 4 Parte.

Essa l'odiava! ah, menzognera! Io pure
A quell' odio credei. La lontananza
Di lui cagione di sue lagrime era.
A rieder forse in Rimini Francesca
Secretamente l' invitò. — Ti frena
O pensier mio; feroce mi consigli
La man di porre, ahi! su quest' elsa.... io tremo!

SCENA III.

GUIDO, LANCIOTTO.

LANCIOTTO. Fuggirmi forse è di tua figlia intento?
Senza ch' io 'l sappia spera ella fuggirmi?
E tu a sue brame....
GUIDO. È necessario!
LANCIOTTO. Ah, rea
Dunque è tua figlia!
GUIDO. No; tremendo fato
Noi tutti danna a interminabil pianto!
LANCIOTTO. Rea non la chiami, e d' esecrando foco
Arde?
GUIDO. Ma forte duol ne sente, e implora
Di fuggir da colui. — Ripigliò appena
I sensi, e pieno io di vergogna e d' ira
Dagli occhi tuoi la trassi; ed obblïando
Quasi d' esserle padre, a piè d' un santo
Simulacro prostratola, snudai
Sul suo capo l' acciaro, ahi, minacciando
Di trucidarla e in un di maledirla,
Se il ver taceva. Fra singhiozzi orrendi
Favellò l' infelice.
LANCIOTTO. E che ti disse?
GUIDO. M' affoga il pianto. Ella è mia figlia.... — Porse
La sua gola all' acciaro, e lagrimosi
Figgeva gli occhi negli asciutti miei. —
Sei tu colpevol? (le gridai) rispondi,
Sei tu colpevol?.... Pronunciar parola
Non poteva ella dall' angoscia.... A forza
Mi si commosse il cor. Per non vederla
Torsi gli sguardi, e mi sentii le piante
Abbracciare, e lei prono a terra il volto
Sclamar con voce moribonda: Padre
Sono innocente. — Giuralo. — Tel giuro!...
Ed io in silenzio m' asciugava il ciglio. —
Sono innocente, replicò tre volte....
Gettai l' acciar; l' alzai; la strinsi al seno....
Padre infelice e offeso son, ma padre.

LANCIOTTO. Oh rabbia! L'ama, ed innocenza vanta?
Lunge dagli occhi miei, più allegro amore
Con Paolo spera; ah, sen lusinga invano!
Di seguirla a Ravenna ei le promette....
Oh traditor!... Siete in mie mani ancora.
GUIDO. Queste canute mie chiome rispetta.
Salvarla io deggio .... tu, più non vederla. [1]

SCENA IV.

LANCIOTTO, PAOLO.

LANCIOTTO. Sciagurato, t'avanza.
PAOLO. Uso non sono
Ad ascoltar sì acerbi modi; in altri
Rintuzzarli saprei. Ma in te del padre
L'autorità con sofferenza onoro. —
Parli a fratello o a suddito?
LANCIOTTO. ....A fratello. —
Rispondi, Paolo. Se tua sposa fosse
Colei; se alcuno a te il suo cor rapisse;
E se quei fosse il tuo più dolce amico....
Un uom che, mentre ti tradía, stringevi
Come più che fratello al seno tuo....
Che faresti di lui? — Pénsavi.
PAOLO. ....Io sento
Quanto ti costa l'esser mite.
LANCIOTTO. Il senti?
Fratello, il senti quanto costa? — Il nostro
Padre nomasti. Ei mite era co' figli
Anche se rei credevali.
PAOLO. Tu solo
Succedergli mertavi. E che mai dirti?
Oh, come atterri la baldanza mia!
Anch'io talor magnanimo mi credo;
Al par di te nol son.
LANCIOTTO. Dì; se tua sposa
Fosse?
PAOLO. Francesca? A, d'un rival pur l'ombra
Non soffrirei!
LANCIOTTO. Se un tuo fratello amarla
Osasse?
PAOLO. Più non mi saria fratello.
Guai a colui che osasse amarla! Il giuro,
Guai a colui! Lo sbranerei col mio
Pugnal, chiunque il traditor si fosse.

---

1 Parte.

LANCIOTTO. Me pure assal questo desío feroce,
E trattengo la man che al brando corre,
Credilo, a stento la trattengo. Ed osi
Del tuo delitto convenir? Sedurre
La sposa altrui, del tuo fratel la sposa!

PAOLO. Meno crudel saresti or se col brando
Tu mi svenassi. Un vil non son. Sedurre
Io quel purissimo angiolo del cielo?
Non fôra mai. Chi di Francesca è amante
Un vil non è; lo foss' ei stato pria,
Più nol sarebbe amandola; sublime
Fassi ogni cor, dacchè v' è impressa quella
Sublime donna. Io, perchè l' amo, ambisco
D' esser uman, religïoso e prode;
E perch' io l' amo, assai più forse il sono
Ch' esser non usan nè guerrier, ne prenci.

LANCIOTTO. E inverecondo più d' ogn' uom tu sei.
Vantarmi ardisci l' amor tuo?

PAOLO. Se iniquo
Fosse il mio amor, tacer saprei; ma puro
È quanto immenso l' amor mio. Morire
Mille volte saprei pria che macchiarlo. —
Nondimen .... veggio di partir la forte
Necessità. — Per la tua donna al tuo
Fratel rinuncia .... ed in eterno!

LANCIOTTO. Iniquo
Non è il tuo amore? E misero in eterno
Tu non mi rendi?.... Obblierò ch' io m' ebbi
Un fratel caro; ma potrò dal core
Di Francesca strapparlo? E il cor di lei
Non porterai teco dovunque?.... Odiato
Vivrò al suo fianco. Nol dirà, pietosa,
Non mel dirà; ma ben il sento, ah, m' odia,
E tu, fellone, la cagion ne sei.

PAOLO. L' amo, il confesso.... Ma Francesca, oh ciclo!
Di lei non sospettar.

LANCIOTTO. Anco ingannarmi
Vorresti? Il pensier tuo scerno. Tu tremi
Che un giorno in lei mi vendichi, in Francesca,
Nelle tua amante; e or più desío men prende.
Che? d' immolarvi non ho dritto? Io regno;
Tradito sposo ed oltraggiato prence
Son io. Di me narri che vuol la fama;
Di voi dirà: Perfidi fur!

PAOLO. La fama
Dirà: Qual colpa avea, se giovinetto
Paolo a Ravenna fu mandato, ed arse

Pel più leggiadro de' terrestri spirti? —
E tu, quai dritti hai su di lei? Veduto
Mai non t' avea; sol per ragion di stato
La bramasti in isposa. Umani affetti
Non diè natura anco de' prenci ai figli?
Perchè il suo cor non indagasti pria
Di farla tua?

LANCIOTTO. Che ardisci? aggiungi insulto
A insulto ancor? No, più non reggo. [1]

SCENA V.

GUIDO, FRANCESCA E DETTI.

FRANCESCA. [2] Padre!
Stringer l' arme li veggio.

GUIDO. [3] Ferma. — Ah, pace,
O esacerbati spiriti fraterni!

PAOLO. Più della vita mi togliesti; poco
Del mio sangue mi cal, versalo.

FRANCESCA. Il mio
Sangue versate; io sol v' offesi.

GUIDO. Oh figlia!

LANCIOTTO. Il sacro aspetto di tuo padre, o iniqua,
Per tua ventura ti difende. Statti
Fra le sue braccia; guai s' ei t' abbandona!
Obblierò che regia fu tua culla;
Peggio di schiava tratterotti. Infame
È l' amor tuo; più d' una schiava è infame
Una moglie infedel.... Questa parola
Forsennato mi rende. Io tanto amarti,
Tanto adorarti, e tu spregiarmi?... Altero
Ho il cor; nol sai? tremendamente altero;
E oltraggi v' han, che perdonar non posso.
Onor mel vieta.... Onor? che dissi? noto
Questo nome t' è forse?

GUIDO. Arresta.

LANCIOTTO. Io intendo,
Io dell' onor l' onnipossente voce;
Nè, allor ch' ei parla, più altra voce intendo,
E vibro il ferro ovunque accenni.

FRANCESCA. Ah padre!
Ei non m' uccide; uccidimi tu, padre!

LANCIOTTO. Vaneggio?... Voi raccapricciate?... — Oh Guido!
Quando canute avrò le chiome anch' io,

---

1 Mette mano alla spada. 2 Prima d' uscire.
3 Vuol prima trattener Francesca; quindi si frappone tra Paolo e Lanciotto.

E vivrò nel passato, e freddamente
Guarderò i vizj e le virtù mie antiche....
Anche allor, rimembrando un' adorata
Sposa che mi tradía, tutta l' antica
Disperata ira sentirò nel petto,
Ed imprecando fuggirò col guardo
Verso il sepolcro, onde mie angosce asconda.
Ma non verrà quel dì. Verso il sepolcro
Mi precipita l' empia oggi; del mio
Vicin sepolcro già il pensier l' allegra;
Di calpestarlo essa godrà..... Seco altri
A calpestarlo verrà forse! —

FRANCESCA. Oh cielo!
Dammi tu forza, ond' io risponda. — Io sorda
Alle voci d' onor?.... Se Paolo amai,
Vil non era il mio foco. Italo prence,
Cavalier prode, altro ei per me non era,
Popoli e regi lo lodavan. Tua
Sposa io non era.... Ah, che favello? Giusto
È il tuo furor; dal petto mio non seppi
Scancellar mai quel primo amor! E il volli
Scancellar pur.... Con quell' arcano io morta
Sarei, se Paolo or non riedea, tel giuro.

PAOLO. Misera donna!

FRANCESCA. A lui solo perdona;
Non al mio amante, al fratel tuo perdona.

LANCIOTTO. Per Paolo preghi? Oh scellerata! Uscirne
Di questa mura ambi credete? Insieme
Di riunirvi concertaste. Al padre
Di rapirti fors' anco ei ti promise....

PAOLO. Oh vil pensier!

LANCIOTTO. Io vil? — Partirà l' empia,
Sì; ma più te mai non vedrà. — Di guardie
Si circondi costui. Passo ei non muova
Fuor della reggia.

PAOLO. Tanta ingiuria mai
Non soffrirò nel tetto mio paterno. [1]

LANCIOTTO. Tuo signor sono. Quel ribelle brando
Cedi.

PAOLO. [2] Fratel.... tu disarmarmi?.... Oh come
Cangiato sei!

FRANCESCA. Pietà! .... Paolo!

PAOLO. Francesca!

---

1 Vuol difendersi.
2 Oppresso dalle guardie.

LANCIOTTO. Donna....
GUIDO. Vieni; sottratti al furor suo.

ATTO QUINTO.

La sala è illuminata da una lampada.

SCENA I.

FRANCESCA E GUIDO.

FRANCESCA. Deh, lo placasti?
GUIDO. [1] Egli mi vide, e sorse
Spaventato dal letto. — Oh cielo! è giunta,
Sclamò, quest' alba sciagurata. Io debbo
Perder Francesca?.... Ogni consiglio or cangio;
Senza lei viver non poss' io. — Frattanto
Lagrime amare gli piovean sul volto;
E or te nomando infurïava, or pieno
D' amor ti compiangea. Fra le mie braccia
Lungamente lo tenni, e con lui piansi,
Libero freno al suo dolor lasciando.
L' acquetai poscia con soavi detti,
E il convinsi che meglio è che tu parta
Senza vederlo. Andiam.
FRANCESCA. Padre, non fia;
S' or nol riveggio, nol vedrò più mai.
Rancore ei serba contro me; secura
Del suo perdono esser vogl' io.
GUIDO. Ti calma.
Perdonato egli t' ha; perdonar Paolo
Pur mi promise.
FRANCESCA. O gioja! Mah, deh, in questo
Sacro momento, non nomar, ten prego,
Colui che appieno obliar deggio .... e il bramo!
Già meno forte egli nel cor mi parla;
Già mi riparla la virtù perduta,
E il pentimento e la memoria sola
Dello sposo fedel che tu mi desti,
E ch' io non seppi amar. — Parlargli chieggo
Anco una volta. Deh, non adirarti!
Questa grazia m' ottieni. I miei rimorsi
Per la passata ingratitudin tutti

---

1 Venendo dalle stanze di Lanciotto.

Mostrar gli vo', prostrarmi a' piedi suoi;
Di non sprezzarmi scongiurarlo. Vanne;
Digli che s' io non lo riveggio, ahi, parmi
Del perdono del ciel chiusa ogni speme.

GUIDO. A forza il vuoi? Qui il condurrò.

SCENA II.

FRANCESCA.

FRANCESCA — Per sempre
Dunque ti lascio, o Rimini diletta.
Addio, città fatale! Addio, voi mura
Infelici, ma care! Amata culla
Di....quei prenci....Che dico? — Eterno Iddio,
Per questa casa ultima prece io t'offro;
Bench' io sia rea, non chiuder, no, l' orecchio.
Nulla chieggo per me; per que' fratelli
Prego: tua destra onnipossente posi
Sul capo lor.... Chi veggio?

SCENA III.

FRANCESCA E PAOLO.

PAOLO.[1] Oh sovrumana
Gioja! Vederla ancor m' è dato. — Ah, ferma!
Se tu fuggi, io t' inseguo.

FRANCESCA. Audace! ahi lassa!
E come in armi?

PAOLO. Sgombre ho le mie guardie
Coll' oro.

FRANCESCA. Oh ciel! nuovi delitti....

PAOLO. Io vengo
I delitti a impedir. Paga non fôra
Contro me, credi, la gelosa rabbia
Del fratel mio; te immolar pensa. Orrendo
Spavento è quel ch' or qui mi tragge. — Al sonno
Chiusi dianzi le ciglia, ed oh qual truce
Visïone m' assalse! Immersa io vidi
Te nel tuo sangue e moribonda; a terra
Mi gettai per soccorrerti....il mio nome.
Proferivi, e spiravi! — Ahi disperato
Delirio! Invano mi svegliava; il fero
Sogno mi sta dinanzi agli occhi. Mira:
Sudor di morte da mie chiome gronda
Al rammentarlo.

---

1 Prerompendo forsennato con una spada nuda alla mano.

FRANCESCA. Calmati....
PAOLO. Furente
M' alzai; corruppi i vili sgherri: un brando
Strinsi.... Ahi, temea di più non rivederti!
Qui ti ritrovo; oh me felice!... Imponi:
Come del cor, del braccio mio reina
Tu sei; morir per te desio.
FRANCESCA. Rientra,
O insano; in te. Quell' uom che oltraggi, a noi
Già perdonava. Fuggimi. Che speri?
PAOLO. Se te col padre tuo salva non veggio
Fuor di queste pareti, abbandonarti
Non posso. Infausto, orribile presagio
Pe' giorni tuoi m' affanna. — Ah, tu non m' ami!
Tu rassegnata....
FRANCESCA. Esserlo è d' uopo.
PAOLO. Or dimmi:
Quando ove mai ci rivedrem?
FRANCESCA. Se in terra
Fine avrà ... l'empio nostro amor....
PAOLO. Non mai!...
Dunque non mai ci rivedrem! — Francesca,
Su questo cor poni la man. Talora
Tu questa mano ti porrai sul core
E de' palpiti miei ricorderatti:
Feroci sono; pochi fien!
FRANCESCA. Oh amore!
PAOLO. Adorata t' avrei; non fôra un giorno
Passato mai ch' io non cercato avessi
Di farti ognora più e più felice....
M' avresti reso (oh incantatrice idea!)
Padre di prole a te simíle; avrei
A' miei figli insegnato ad onorarti
Dopo Dio prima, e come io t' amo amarti!
FRANCESCA. Il solo udir questi tuoi detti è colpa.
PAOLO. Nè mia giammai?....
FRANCESCA. Che parli? Eternamente
Quant' io deggia al mio sposo e a' generosi
Suoi sacrifici sentirò. Solenne
Protesta or odi: — Se l' ingiusto fato
Lui seppelisse pria di me, perpetue
Conserverò le vedovili bende;
Nè coll' amarti mai, fuorchè in silenzio,
Offenderò la sua santa memoria.
PAOLO. Mal m' intendesti; augurj empj non formo;
Viva e m' uccida il fratel mio. Ma lungi
Dall' ira sua, tu pur, Francesca, ah, vivi;

Vivi, e in silenzio amami, sì!... Ne' mesti
Tuoi sogni spesso mi vedrai: beata
Ombra di e notte al fianco tuo starommi
Adorandoti ognor.

FRANCESCA. Paolo!...

PAOLO. Tiranni
Gli uomini e il cielo fur con noi.

FRANCESCA. T' acqueta.
Misera me! Noi ci perdiamo.... Ah, padre![1]

PAOLO. Più non ha dritti alla sua prole un padre
Che a sue voglie tiranniche l' immola.
Chi de' tuoi giovanili anni sepolto
Ha il fior nel pianto? Chi questa tremenda
Febbre in te mosse onde tutta ardi? All' orlo
Chi della tomba ti spingeva?.... Il padre!

FRANCESCA. Empio, che dici?... — Odo fragor.

PAOLO. Null' uomo
Potrà strapparti da mie braccia!

SCENA ULTIMA.

GUIDO, LANCIOTTO E DETTI.

LANCIOTTO. Oh vista!
Paolo?...Tradito da mie guardie sono....
Oh rabbia! e ad esser testimon di tanta
Infamia, o Guido, mi chiamasti? Ad arte
Ella a me ti mandò. Fuggire o farsi
Ribelli a me volean; muojano entrambi.[2]

FRANCESCA. Oh rio sospetto!

GUIDO. Scellerata figlia,
A maledirti mi costringi.

PAOLO. Tutti,
O Francesca, t' abborrono; me solo
Difensor hai.

FRANCESCA. Placatevi, o fratelli;
Fra i vostri ferri io mi porrò. La rea
Son io....

LANCIOTTO. Muori![3]

GUIDO. Me misero!

LANCIOTTO. E tu, vile,
Difenditi.

PAOLO. Trafiggimi.[4]

---

1 Chiamando.
2 Snuda il ferro, e combatte contro Paolo.
3 La trafigge.
4 Getta a terra la spada, e si lascia ferire.

GUIDO. Che festi?
LANCIOTTO. Oh ciel! qual sangue!
PAOLO. Deh.... Francesca...
FRANCESCA. Ah, padre!...
Padre....da te fui maledetta...
GUIDO. Figlia,
Ti perdono!
PAOLO. Francesca....ah!....mi perdona....
Io la cagion son di tua morte.
FRANCESCA.[1] Eterno....
Martir....sotterra....oimè....ci aspetta!....
PAOLO. Eterno
Fia il nostro amore....Ella è spirata....io muojo....
LANCIOTTO. Ella è spirata! — Oh Paolo! — Ahi, questo ferro
Tu mi donasti!....in me si torca.
GUIDO. Ferma,
Già è tuo quel sangue; e basta, onde tra poco
Inorridisca al suo ritorno il Sole.

---

1 Morendo.

TOMMASO MORO.

TRAGEDIA IN CINQUE ATTI.

Quand'io lavorava a questa tragedia, fu pubblicato in francese un romanzo storico della signora principessa di CRAON, sopra *Tommaso Moro*. Siccome lo trovai di molto pregio, e valse a darmi qualche ispirazione, mi fo dovere di tributarne lode e gratitudine alla valorosa autrice.

ALLA SIGNORA MARCHESA

GIULIETTA DI BAROLO

NATA COLBERT.

Ella mi chiese un giorno, signora Marchesa, se io riputassi tragediabile *la morte di Tommaso Moro. Non esitai a dire ch' io stimava di sì, stante l' eminente tirannia del re apostata e l' eminente rettitudine del fido cattolico suo oppositore. Il conte Cesare Balbo nostro amico avea un' ottima biografia inglese di Tommaso Moro; la lessi, e non solo mi confermai nell' opinione potersi indi cavare una tragedia, ma m' invogliai di tentarla. Me n' invogliai sì per la bellezza del soggetto, sì perchè parvemi felice augurio l' essere stato proposto da donna d' alto sentire e di cotante e sì amabili virtù. L' idea d' onorare nel miglior modo a me possibile un pensiero di Lei, mi diede lena e perseveranza fra le difficoltà di cui nell' esecuzione m' avvidi. Pavento di non averle superate, ma la prego di credere che il desiderio di far una buona tragedia non fu mai tanto nell' animo mio, quanto in trattare un tema accennato da Lei.*

Ho l' onore d' essere colla più particolare stima e reverenza

Di Lei, signora Marchesa,

Torino, 21 ottobre 1833.

L'umiliss. e devotiss. servitore

SILVIO PELLICO.

PERSONAGGI.

ARRIGO VIII, re d'Inghilterra.
ANNA BOLENA, da lui sposata, dopo il divorzio di esso con Caterina di Spagna.
TOMMASO MORO, già cancelliere del regno.
MARGHERITA, figlia di Moro.
CROMWELL, signore di corte.
ALFREDO, vecchio giudice.
UN UFFICIALE.
UN USCIERE.
FIGLI E FIGLIE di Moro in tenera età.
GIUDICI.
TESTIMONI.
CITTADINI.
SOLDATI.

La scena è in Londra, nel 1535.

TOMMASO MORO.

ATTO PRIMO.

Reggia.

SCENA I.

ANNA.

Con un detto potrei l'irato Arrigo
Spingere alfine a estinguere costui!
Il nemico de' miei, Tommaso Moro!
Il mio nemico! E pur.... l'immensa fama
D'uom così forte d'intelletto, e caro
Cotanto al regno, ed onorato in tutte
D'Europa le contrade, ahi m'atterrisce!
Lasciarlo vivo io non volea; non oso
Dar mossa al ferro, onde il bramava io spento.
Britanna pur io sono; e qual Britanna
Strugger tal uom m'incresce, a cui la patria
Di tanto lustro debitrice andava.
E s'io il salvassi? E s'amicarlo a mia
Causa potessi?

SCENA II.

ALFREDO E DETTA.

ANNA. Alfredo, tu?
ALFREDO. Regina,
Uop'è che porga a mie preghiere ascolto.
ANNA. Onde affannato?
ALFREDO. Alle mie antiche labbra
Spetta parlarti il vero. Anna Bolena,

Te tradiscono i più, te i più adulando
Vantano inimitabile nel senno
E nella gloria, perchè in trono alzata
Accanto a sè ti volle Arrigo ottavo.
Niun più di me del tuo splendor gioía;
Niun più di me che a' tuoi parenti amico
Sin da' miei giovenili anni ho vissuto;
Che te tra i figli miei crescer vedea;
Che te quasi mia figlia amo, e di tanta
Grazia del re, mio sir, vo debitore
All' amor tuo. Ma libera non posso
Da gravi rischi riputarti.

ANNA. Come?

ALFREDO. Deh! cauta sii. Provvedi onde abborrito.
Non venga il nome tuo per le soverchie
Stragi che il re commette, e che dal volgo
Apposte sono a' tuoi consigli.

ANNA. Il cielo
Sa che di stragi non son vaga.

ALFREDO. E pure
Non t' adopri a scemarle.

ANNA. Inevitata
Di fanatici molti era la morte,
Che al romano pontefice devoti,
Al divorzio del re maledicendo
E dell' anglica chiesa alla riforma,
Volean ripor la mia rival sul trono.

ALFREDO. Per sempre allontanata è Caterina;
Paventar non la dèi. Bensì paventa
Il biasmo universal: paventa il core
Mutevol del tuo sposo. Ei del versato
Sangue potrebbe inorridir: potrebbe
Teco sdegnarsi, degli eccidi causa....

ANNA. Quale ardito linguaggio!

ALFREDO. Anna!

ANNA. Prosegui,
Prosegui, sì, ten prego. Il sento anch' io:
Fidi consigli occorronmi. Fra teste
E plausi vivo, e nondimeno io spesso
Dell' abbagliante mia sorte diffido,
E felice non son.

ALFREDO. Farti felice
Potresti, il re volgendo a più clemenza,
Dritti acquistando in cor d' ogni Britanno
A stima e gratitudine.

ANNA. Ah! maggiore
Ch' ella non è, ti par la mia possanza

Sovra l'alma d'Arrigo. Oh, che non dissi
Per liberar dal rogo o dalla scure
Or questo or quel?

ALFREDO. Creder tel vo'; ma il volgo,
Ahimè, nol crede. Ei scellerata autrice
Di tai scempi ti noma. Ei raccapriccia
Che tu salvato in questi dì non abbia
Quella vergin di Kent che tanto avea
Di santità rinomo.

ANNA. Elisabetta!
La furibonda Elisabetta! io volli
Per la pietà del sesso mio salvarla.
Tu non sai: l'empia mi spregiò; negommi
Il titol di regina, e orrende cose
Mi profetò. L'abbandonai.

ALFREDO. La vidi,
La vidi trarre al rogo. Udii l'estreme
Parole sue. Ridirtele degg'io?

ANNA. Che!

ALFREDO. Ridirtele, certo, uom non ardiva
In questa di menzogne e di lusinghe
Ridente corte. Or sappile, o infelice,
E non prenderle a scherno.

ANNA. Oh ciel!

ALFREDO. Motori
Noi di riforma nella chiesa, indarno
Vorremmo annoverar tra' scellerati
Ogni nostro avversario, ogni seguace
Del roman culto. Ah no! v'ha tra coloro
Anime alte, piissime, dotate
Di tai doni da Dio, ch'averne è forza
Reverenza, terror. Quella fanciulla
Veramente parea da onnipossente
Impulso mossa.

ANNA. E che dicea morendo?
Noi maledisse?

ALFREDO. Perdonovvi, e Dio
Pregò per voi, per te.

ANNA. Misera!

ALFREDO. E sciolse
Nobil lamento sulla patria afflitta
Da sì lunghe discordie, e invocò grazia
Sul capo tuo, sì ch'a più degno calle
In avvenir t'avvii. Quindi ...

ANNA. T'arresti?
Non osi proseguir?

ALFREDO. Quindi proruppe:

«Ma guai d' Arrigo all' infelice amata,
Se persiste nel mal, se compier lascia
D' incolpati cattolici altro scempio!
Se immolar de' mortali il più innocente
Lascia!»

ANNA. Chi?

ALFREDO. Moro. E se immolato è Moro,
Pronosticò la profetante ad Anna
Il disamor d' Arrigo stesso.... e morte.

ANNA. E tu potresti dubitar?...

ALFREDO. Che avviso
Fosse del ciel? Tu incredula non sei:
Impallidir ti veggio.

ANNA. È ver: terrori
E non so qual presentimento infausto
M' affliggono talor. Forse è fiacchezza,
Ma vincerli non so. Mercè ti rendo
Di tua animosa confidenza. Io voglio,
Sì, le mie forze addoppiar voglio, Arrigo
A distor dalla ria carnificina
Cui lo sospingon altri. Arsi di sdegno
Contro Tommaso Moro, e pur non l' odio. —
Chi c' interrompe? —

SCENA III.

UN GENTILUOMO E DETTI.

GENTILUOMO. Maestà, concesso
Udïenza avevate a Margherita
Figlia di Moro.

ANNA. Dessa? qui? s' avanzi.
Vanne, Alfredo: a me inutile non fia
Del tuo zelo magnanimo l' avviso.

SCENA IV.

ANNA.

Tutti abbiam d' uopo di virtù! Pur io
Che da virtù m' allontanai cotanto,
La stimo, l' amo, la desio! — Quel fero
Profetar della vergine al solenne
Momento di sua morte mi conturba....
Stata davver fosse di Dio una voce
Per ritrarmi a virtù?...

SCENA V.

MARGHERITA E DETTA.

MARGHER. Donna....[1]
ANNA. Infelice,
Sorgi.
MARGHER. L'avermi alfin benignamente
Questa udïenza consentita, in core
Qualche speranza mi ripon.
ANNA. Doveri
Dolorosi, e che forse immaginarsi
Altri non sa, mi vietano alla figlia
D'un accusato così spesso ascolto
Dar quant'io bramerei.
MARGHER. Creder non posso
Che l'imposta corona interamente
Cangiasse Anna Bolena. Io vi conobbi
Mite, soave cogli afflitti. Ah quella,
Quella voi siete ancor! sebben da cure
Di regno e da lusinghe ora agitata,
Quella voi siete ancor. Nella pupilla
Vi leggo i sensi che nudrire un tempo
Vi degnavate di bontà, d'amore
Per la figlia di Moro.
ANNA. Ah! fortunato
Tempo era quello, in cui vantarti amica
Lecito m'era. Parla: in che potrei
Le tue angosce lenire?
MARGHER. Il padre mio
Perchè da un anno fra esecrande mura
Giace prigion? Non perchè a voi dispiacque?
Indulgente, deh, siategli! A rispetto
Vi mova il suo magnanimo sincero
Sentir; non date di delitto il nome
Ad opposizïon ch'ei lealmente,
Non per odio, vi fea. S'ei nell'ardore
Del suo zel trascorreva, il suo dissenso
Manifestando al vostro imen col sire,
Pensate che ingannarsi egli potea
Per amor di giustizia e della patria,
E di voi stessa. Ah sì, di voi! Nè solo
Fu il padre mio in temer che a fatale
Tornasse quest'imen. Più d'un amico
Dissuäderven già tentò. — Dispetto
Deh non vi rechin mie parole: udite...

1 S'inginocchia.

Poichè il temuto imene Iddio permise,
Or benedicalo ei! Ma benedirlo
Iddio mai non potrà, s' angiol di pace
Anna Bolena non divien; se i giusti
Per sua cagion periscon; se mio padre,
Infra i regii ministri il più fedele,
Qual traditore oppresso vien.

ANNA. M' accusa
Il volgo, il so, di queste stragi tutte
E del destino di tuo padre. Ah! credi
Ch' io non son così rea; credi ch' io bramo
E ardentemente cotai grazie imploro
Spesse volte dal re, ch' ei mi ricusa,
Sebben di me amantissimo. Intentata
Pel padre tuo non lascerò una via;
Salvarlo anelo io, sì. Ma secondati
Gl' intenti miei sieno da lui. L' altero
Spirito alquanto innanzi Arrigo ei pieghi.

MARGHER. Perchè l' altero spirto ei pieghi alquanto,
Deh! m' ottenete ch' io il rivegga. Indarno
Con sì orribile carcer, con sì fera
Solitudin, con barbare minacce,
Domar credete alma gagliarda e pura.
Molcer la può dolcezza; empi rigori
Altro non pòn, che più e più afforzarla.

ANNA. Che? di vedere i figli suoi gli è tolto?

MARGHER. Sì.

ANNA. Per cenno del re? Creder nol posso.
Sarà comando di zelanti audaci;
Sarà comando di Cromwell, che troppa
Autorità s' arroga, ed odïosa
Così fa spesso del suo re la possa. —
— Cromwell, sei tu? T' avanza. Odi.

SCENA VI.

CROMWELL E DETTA.

CROMWELL. Regina.

ANNA. Che sento! A Moro in carcere i suoi figli
Pur è tolto abbracciar? Questa barbarie
Il re non volle mai.

CROMWELL. Donna...

ANNA. All' illustre
Infelice conduci or questa pia,
Nè a' lor colloquio mai divieto v' abbia.

CROMWELL. Obbedirvi non posso.

ANNA. Audace! e dubbio

Potresti accòr che Arrigo al voler mio
Sì tenue grazia dinegasse?

CROMWELL. Il regno
Pieno è di trame, e ne' colloquii astuti
Del prigioniero e de' congiunti suoi
Temere è dritto perfidi concerti
Contro la nuova chiesa e contro Arrigo.

ANNA. Tu il vedi, Margherita: ogni mia brama
Legge stimavi; ahi, tal non è!

CROMWELL. S' inoltra
Lo stesso Arrigo.

SCENA VII.

ARRIGO E DETTI.

ANNA. Sposo.

ARRIGO. E chi è costei
Che a' piedi mi si getta?

MARGHER. Ah, sir!

ARRIGO. Tu dessa?
Tu? Di Moro la figlia entro mia reggia?
Chi t' introdusse? in questa guisa adunque
Son rispettati i miei divieti?

ANNA. Amato
Arrigo, deh, ti placa! Io....

ARRIGO. Tu, regina,
Esser devi la prima, i cenni miei
Fedelmente a osservar. Tommaso Moro
Sperar grazia non dee.

MARGHER. Truce parola!
Disdicila, o signor.

ARRIGO. Di queste mura
Costei si tragga, e più non v' entri mai!

MARGHER. Oh me misera!

ANNA. Sposo, io sono, io sono
Che parlare a lei volli. Io divisava
Per mezzo della figlia ancor di Moro
L' alma tentar; vincerla alfin.

ARRIGO. Tal alma
Niuna forza più vince; io la conosco.
Troppo alla mia, troppo alla mia somiglia.
In eterno doveano esser concordi,
O irreconciliabili in eterno!

MARGHER. Ahi! di qui vengo strascinata! Addoppia,
Anna, gli sforzi tuoi; mitiga l' ire
Terribile del sir! rendimi il padre!

SCENA VIII.

ARRIGO. ANNA.

ARRIGO. Imprudente, inegual sarai tu sempre,
O mia diletta? Or tuoi nemici abborri,
Or per essi intercedi. A te le gravi
Cure di stato non s' aspettan.
ANNA. Sempre
Mi s' aspettan del mio sposo le cure.
ARRIGO. In tempi io regno di tumulti e sangue;
In tempi in cui richiesto è dallo scettro
Formidabil vigor.
ANNA. Vigor che tutti
D' Europa i regi e i popoli stupía
Mostrasti, allor che anatemi affrontavi
E tradimenti e guerre, e me a regina
Di cesarei natali anteponevi.
Di tuo spirto il vigor not' è abbastanza:
Or tu palesa, ch' ogni dì adoprarlo
Per terror delle turbe non t' è d' uopo.
Rimanga a tua diletta Anna la gloria
D' ottener qualche volta a' rei clemenza.
Io fui da' miei nemici empia chiamata,
Perchè m' amasti ed io t' amai. Smentita
Deh sia l' accusa. Il mondo sappia ch' io
Covar non so durevol ira; ch' io
Nei primi impeti miei se talor chiesto
Ho da te sangue, pochi istanti appresso
Raccapricciai di mia ferocia; e pianto
Versai sugli infelici offensor miei,
E salvarli agognai.

SCENA IX.

CROMWELL E DETTI.

ARRIGO. Cromwell, che rechi?
CROMWELL. Una sentenza.
ANNA. Ohimè! Di chi? di Moro?
CROMWELL. No, giudicato ancor non è.
ARRIGO.[1] Dannato
È l' amico di Moro alla mannaja.
ANNA. Chi?
ARRIGO. L' arrogante vescovo, che noi
Dagli altari imprecava.
ANNA. Ingiurie atroci

1 Dopo letta la sentenza.

Dimenticar leve non m' è. Ten chiesi
Con lagrime vendetta; or che vendetta
Vicina sta, m' inorridisce, e chieggo,
Chieggo che a sua vecchiezza, al sacro manto,
Che sì lungh' anni gli omeri gli cinse,
All' avermi fanciulla un dì portata
Fra sue braccia tu miri, e gli perdoni.

ARRIGO. E non pensi che il vescovo implacato
Era di Moro l' anima? l' impulso
A biasmar le mie leggi? a rimanersi
Nel culto ch' io riprovo?

ANNA. Ah! la sentenza,
Te ne scongiuro, non soscriver. M' odi.
Neri presagi mi funestan: mai
Così atterrito il cor non ebbi. Un fine
Abbiano tanti eccidi. Al regno tuo
Vuoi tu fermezza dar? Moro costringi
A benedirti ancor; traggilo a forza
Fra i difensori tuoi; digli che grazia
Al suo amico tu fai dannato a morte,
Purch' ei gl' imposti giuri omai ti presti.

ARRIGO. Inutil prova! E pur....

ANNA. Sol questa volta
Deh! segui il mio consiglio. Oh, se sapessi
Come l' universale abborrimento
M' avvelena ogni gioja! E quando mesta
Anna tu vedi e il suo dolor ti crucia,
Sappi, o sir, che invincibile una forza
V' è nell' anima sua che la tormenta,
Dicendole: «Infelice! odiata sei,
Odiata sei da' popoli!» — O quant' io
Nel concetto di tutti ambirei fama
Di pacificatrice e di sincera
De' buoni amica! Da te stassi, Arrigo,
Che questa nobil fama Anna gioisca.
Il vuoi tu, signor mio? Sì; l' occhio tuo
Di tenerezza brilla; a me trionfo
Quegli sguardi promettono.

CROMWELL. Signore...

ARRIGO. Sentenza oggi di morte io non soscrivo.
La prova ch' Anna mi propon s' adempia.
Vanne, o Cromwello, a Moro. A lui palesa
Che pel vescovo reo pregar clemenza
La regina degnò. Digli che pronto
Sono a sottrar dalla mannaja il capo
Di quel fellon, solo ad un patto.

CROMWELL. Quale?
ARRIGO. Che Moro giuri alla riforma ossequio,
E il mio divorzio e le mie nozze approvi.
ANNA. Oh me felice! Amata io son da Arrigo. [1]
CROMWELL. Insensata! Che fia di lei, di noi,
Se un mortal qual è Moro in grazia torna? [2]

ATTO SECONDO.

Prigione.

SCENA I.

MORO.

Molto amavami il re; ch' egli m' abborra
Creder non posso. Oh giungess' io, col forte
Oppormi a sue ingiustizie, a far profonda
Sovra il suo core impronta di vergogna
E di spavento! Oh me felice s' egli,
Da cotanti applaudito ed ingannato,
In me, ch' oso biasmarlo, il vero amico
Riconoscesse! Non dispero. — E s' anco
I bugiardi plaudenti avesser palma,
E del troppo veridico obliati
Fosser tutti i servigi, ed obliata
L' incorrotta sua vita, ed obliata
La fama ch' ei (soverchia forse) gode?....
Se del troppo veridico la testa
Devota in breve dall' ingrato Arrigo
Al carnefice fosse?... Allontaniamo
Quest' orribil pensier! — No! in tal pensiero
Fermar mi debbo! — A questa giusta impresa
D' esser fedele a Dio, d' oppormi a tutte
Inique leggi, a tutte inique stragi,
Mossi io con leve cor? moss' io col patto
Di trionfar? — Tu il sai, Signor: vi mossi
Dopo fervide preci, e dopo esame
Lungo de' miei doveri e di mie forze:
E queste forze . . . le sentii! le sento!
Fermiam la mente in quel pensier: la morte!
— O sciagurati orfani figli miei!
Che diverranno? — Stolto dubbio! Figli
Diverran di Colui che a tutti è padre,
E più agli orfani! ai miseri! alla prole
Di chi a' malvagi non curvossi, e cadde!

---

1 Parte col re. 2 Parte.

SCENA II.

CROMWELL E DETTI.

MORO. Cromwello, tu?
CROMWELL. Mi manda il re.
MORO. A qual fine?
CROMWELL. Quale orrendo squallor! Tommaso Moro
In sì fero castigo! e già da un anno!
Infelice! Tu il vedi: io son commosso....
Da quel dì pria quanto diverso sei!
Pallido, smunto....
MORO. Infermo son, ma l' alma
Non infiacchisce per languir di membra.
A che vieni? A scrutar se m' atterrisco,
Considerando il deperir di questo
Misero fra l' di liete aure privato?
CROMWELL. Moro, avversario tuo sempre m' estimi,
E pungente favelli. Io t' avversai
Quand' eri in alta sede: or ti compiango
E il tuo ritorno nella regia grazia
A procacciar consacromi: tel giuro.
MORO. A moltiplici giuri uso è Cromwello.
CROMWELL. Tue maligne parole il mio disdegno
Meriterian.... Ma tua sventura è tanta,
Ch' emmi impossibil più teco adirarmi.
Salvarti anelo: credimi.
MORO. Sì lunghi
Anni ci conoscemmo, e ripetute
Da te fur tanto le codarde prove
Di bassa invidia contro a me, e di tema....
Ch' oggi me coscienza non rimorde,
Se ti giudico infinto. E poichè infinto
A giudicarti astretto son, tel dico.
CROMWELL. Pacatamente tollerar le ingiurie
Che ad oppresso infelice il duolo strappa,
E mal suo grado a lui giovar propongo.
MORO. Magnanimo è il proposto!
CROMWELL. A che mi guardi
Fiso così?
MORO. Sulla tua fronte cerco
S' orma io vedessi di sincero intento,
Di cangiate abitudini, di sacro
Anelito a virtù. Vorrei pentirmi
D' aver su te vibrato occhi sprezzanti:
Esser vorrei d' orgoglio e d' ingiustizia
Stato reo verso te; vorrei stimarti....
Dalle sembianze tue nulla discerno:

Parla, fa ch' io l' animo tuo conosca;
Fa ch' io debba discredermi. Il ciel legge
In questo cor. Se retto io ti scoprissi,
Senza esitar, mi getteria a' tuoi piedi,
Degli aspri detti miei perdon chiedendo.

CROMWELL. Di Rocester il misero vegliardo
È condannato a morte....

MORO. Oh ciel! fia vero!
Il più illibato de' viventi! il sommo
In virtude fra' vescovi britanni!
L' amico mio miglior! — E tu a cordoglio
T' atteggi indarno: in tua pupilla fulge
Mal celata esecrabile esultanza.

CROMWELL. Quell' infelice amico tuo potresti
Redimer....

MORO. Come?

CROMWELL. Di colui la vita
Offreti il re, se giuramento presti
Alla novella chiesa e alle sue leggi.

MORO. Parli tu il ver?

CROMWELL. Accetteresti?

MORO. Ansante
E con paura interroghi. Tu tremi
Che Moro il patto accetti.

CROMWELL. Io del mio sire
L' incarco adempio.

MORO. Tua paura acqueta.
Me ritornato nella regia grazia
A spaventarti, a smascherar tue frodi,
Siccome temi, non vedrai.

CROMWELL. (Respiro.)
E dell' amico tuo detti la morte?

MORO. Impedirla non posso!

CROMWELL. E lui perdendo,
Perdi te stesso. Oh d' ogni grazia indegno!
Oh il più ostinato de' mortali!

MORO. Il dubbio
Che mia costanza oggi crollasse e forse
Del re il favor racquistass' io, parole
Meco soavi suggeríati prima:
Or che perduto mi prevedi, il freno
Osi romper dell' ira.

CROMWELL. Alcun diritto
Ad indulgenza, o spirito superbo,
No, più non hai.

MORO. Da' pari tuoi bramato
In qual tempo ho indulgenza?

CROMWELL. Io fin ad ora
Distolto Arrigo avea dal sottoporti
Al parlamento. Or se a giudizio alfine
Tratto tu vieni, tua condanna è certa.
MORO. Se è ver, che sino ad or tu me sottrarre
Dal giudizio volevi, era speranza
Che il carcer m' avvilisse, e disprezzatta
Vita io, simile a te, quindi vivessi.
Non avrai tal trionfo.
CROMWELL. Avrommi quello
Di veder dal tuo busto alfin l' audace
Capo divelto e rotolante a terra.
MORO. Ma dirai «Non lo vinsi» e fremerai.
CROMWELL. Chi vien?

SCENA III.

MARGHERITA, UN UFFICIALE E DETTI.

MORO. Tu?
MARGHER. Padre!
MORO. Amata figlia!
CROMWELL. Come!
Divieto evvi del re. Non lice a Moro
Conforto alcun d' amico pianto aversi.
Chi tanto ardì? Vengan divisi.
UFFICIALE. Ferma.
Del re comando è questo.
CROMWELL. Oh rabbia! Donde?
Credere il posso?
MARGHER. Anna Bolena, o padre,
Intercede per noi: ch' io l' adorata
Tua fronte rivedessi, ella m' ottenne.
MORO. Il Signor la pietosa Anna rimerti,
E la ritragga dalla via di colpa
E di sventura, in che mal cauta mosse.
CROMWELL. Breve fia vostra gioja! [1]
MARGHER. Odi, Cromwello.
Deh, furibondo non partir! Fra i nostri
Nemici più non ti schierar; l' antiche
Dissensïoni tue col padre mio
Generoso dimentica. Abbastanza
Egli patì. Sia gloria tua le mire
Della regina secondar; con essa
Contribuir del padre mio allo scampo.

---

1 Per partire.

CROMWELL. Lasciami, o donna! lasciami! Qual sia,
Perfidi, ancora il poter mio vedrete! [1]

SCENA IV.

MORO, MARGHERITA.

MARGHER. Scellerato! — O buon padre, ah! tu con novi
Dispregi forse lo irritasti! Il mio
Dubbio tu affermi. Ah soffri ch' io ten volga
Amorevol rampogna! E come mai
Umil tu sempre con ogn' altro!....

MORO. Umile
Esser con tutti bramerei; ma forza
Maggior di me m' imbaldanzisce in faccia
A' manifesti ipocriti; un dovere
Sembrami allor dell' innocente oppresso
Non piegar la cervice innanzi a loro,
Lor fiducia atterrar col vilipendio.
Reliquia forse di superbia è questa:
Me la perdoni il Ciel. Ma il Ciel discerne
Ch' io que' medesmi ipocriti, que' bassi
D' Arrigo adulatori, a cui rinfaccio
I lor delitti, nel mio cor compiango,
E prego il Ciel che ridivengan giusti.

MARGHER. Amato genitor, fatto di tante
Virtudi specchio agli uomini ti sei;
Quest' una non ti manchi: i sensi tuoi
Più sovente dissimula a coloro
Che nocer vonno ed han fatal possanza.

MORO. I sensi miei dissimulai finora
Più che non credi, o figlia. Interrogato
Fui da più d' uno scruttatore astuto
Sulla supremazia ch' entro il britanno
Regno pretende nella chiesa Arrigo;
Interrogato fui sovra il divorzio,
Sovra leggi di sangue e di rapina.
Spesso risposi con ambagi; spesso
Parte velai de' miei pensieri, e indugio
A più rifletter dimandai. Prudenza
Quell' infinger pareami e senza colpa,
E speme di salute indi io traea.
Or Dio mi pone in cor di quelle ambagi
Disdegno irresistibile; e pavento
Causa non sian di scandalo; ed anelo,

---

1 Parte; l' Ufficiale pure si ritira.

Più apertamente che nol feci mai
Confessar tutto il sentir mio.

MARGHER. Che parli?
Misera me! No, padre. I tuoi nemici
Altro appunto non braman, fuorchè trarti
A tai palesi detti onde la legge
Oltraggiata si dica, e su te possa
Suoi fulmini lanciar.

MORO. Ciò che s' aspetti
A me dire o tacer, lascia che Dio
A me l' ispiri, o figlia. Or di tua madre
Deh! mi favella e de' fratelli tuoi
E delle suore tue. Perchè venuti
Tutti all' amplesso mio teco non sono?

MARGHER. Egra dal duol sempre è la madre, e spesso
Il senno le si turba, e miserande
A te volge parole, e ti scongiura
Di non volerla uccider, di serbarti
Per lei, pe' figli tuoi. Piangonle intorno
Le minori mie suore e i pargoletti;
E tutti il Ciel pel carcerato padre
Stancan di preci notte e dì. Famiglia
Più degna di pietà mai non fu vista!

MORO. Oh figli miei!

MARGHER. Di lacrime il tuo ciglio
S' empie, o misero padre. Ah sì! le versa
Su tanti strazïati ed innocènti
Cuori che t' aman! che di te han bisogno!
Che senza te viver non ponno! In tuo
Arbitrio stassi il consolar lor duolo,
Il dissipar quel nembo di sventura
Che spaventosamente or li ravvolge.
Placa l' ira del re. Modo ritrova,
Di non negargli i giuramenti imposti.

MORO. E se tal modo non vi fosse, o figlia,
Tranne di coscïenza soffocando
Le più solenni grida? — Impallidisci?

MARGHER. Se irremovibil sei, noi sciagurati!
Perderti dovrem dunque? A ciò non posso,
A ciò non posso rassegnarmi, o padre!
Pietà de' figli tuoi! Pietà del santo
Vescovo amico tuo, che poco lungo,
Qui in orribile carcere, prostrato
La morte aspetta a cui ria legge il danna,
E che salvar tu solo puoi! Concesso
Di vederti mi fu, perchè una volta
A più docili sensi io ti radduca.

Guai se ad Arrigo io ritornassi, e fermo
Te nel rifiuto dirgli anco dovessi!
Consentimi che a lui rechi parola....

MORO. D' ossequio, sì, d' amor....

MARGHER. D' obbedïenza....

MORO. In ciò soltanto che conforme io stimi
A verità, a religion!

MARGHER. Consenti....

MORO. Voce dunque autorevole di padre,
Dal lacerato cor, sulla mia figlia
Alzar dovrò? cessa, m' intendi? cessa
Di tentarmi a viltà. Sì basso ufficio
Alla figlia di Moro non s' aspetta.
Ignori tu, crudel, che i troppo cari
Accenti tuoi, tue lacrime, il dolente
Quadro di mia famiglia sconsolata,
L' orrenda idea d' una mannaja appesa
Sulla cervice del miglior mio amico,
Son tormento maggior delle mie forze?

MARGHER. Padre!

MORO. Non proseguir. Tergiamo entrambi
Pianto di noi non degno. Al re ritorna
Con raffermato onesto ardir. Ti mostra
Figlia di Moro. Digli ch' io nemico
Mai non gli fui, che nol sarò giammai,
Ma che obbedirgli dove egli comanda
Di mover guerra a' miei paterni altari,
D' abborrir molti egregi amici, e plauso
Alzar su lor esigli e su lor morti....
[1] Non posso!

MARGHER. Oh voce!

MORO. È inappellabil! — Figlia...
Ahi, tronco dall' angoscia è il tuo respiro!
Scuotiti; ascolta.... Oh! versa pur, qui versa
Su questo sen tue lacrime dirotte!
Con amor le raccolgo e teco piango.
Ma mentre sacro duolo effonde il core,
Salda la mente, intrepida rimanga!

MARGHER. Oh ciel! qui muove alcun. Già da te forse
Separarmi vorran.

SCENA V.

L' UFFICIALE E DETTI.

L' UFFICIALE. Vien la regina.

---

1 Elevando risolutamente la voce.

SCENA VI.

ANNA, GUARDIE E DETTI.

MARGHER. Anna!
MORO. Come! tu al carcere di Moro?
ANNA. Scendervi io stessa apportatrice volli
Di fausto annunzio. Indussi il re udïenza
Oggi a ridarti.
MORO. Oh sì gran tempo indarno
Da me invocata sorte! io rivedrollo!
Egli m' udrà! Non più creduta speme
Improvvisa m' inonda. Ei m' abborriva,
Perchè gli astuti cortigiani a lui
Mi nascondean. Sovra il fedel suo servo,
Sovra colui, ch' ei già nomava amico,
Riponendo lo sguardo, ah no! abborrirlo
Più non potrà! — Magnanima! in eterno
Memor sarò del beneficio tuo.
ANNA. Venni io medesma, ch' ansia troppo io m' era
Di consigliarti ponderato senno.
Guai se in questa udïenza il re tu offendi!
Saría l' estrema!
MARGHER. A noi soccorra il Cielo!
ANNA. Qual pur d'Arrigo opinïone od opra
Ti sembrasse dannevole, a biasmarla
Non affrettarti, o Moro. Il tempo darti
Potrà maggior vittoria. Io molto spero
Da tua virtù, dall' amistà che Arrigo
Ancor nutre per te. Sento, che dono
Alto a lui fo, alla patria mia, se ottengo
Che i degni vostri spirti ricongiunti
Al comun ben s' accordino una volta.
MORO. Dio tue speranze benedica!
ANNA. Andiamo.

ATTO TERZO.

Reggia.

SCENA I.

ARRIGO.

Rivederlo degg' io? — Questo colloquio
Bramo e pavento. Duo diversi spirti
Oggi invadermi sembrano: un, gridando
Che ad ogni costo io l' amistà racquisti

Di quel degno mortal; ch' io sovra tutti
Gli emoli suoi maligni oggi il rialzi:
L' altro, biasmando con ischerno questa
Tentazïon, questa fiacchezza; e rabbia
In me destando contro Moro, e contro
Me, che vilmente l' amo ancora, e sento
Che a sua virtù superba o farmi deggio
Misero schiavo.... o estinguerlo! — E potrei
Al partito d' estinguerlo appigliarmi?
Macchia non fôra eterna al regno mio?
Pure .... o domarlo, o estinguerlo! ho deciso.

SCENA II.

CROMWELL E DETTO.

CROMWELL. Signor....
ARRIGO. Cromwell, qual frettolosa cura
Te sì agitato a me sospinge?
CROMWELL. A vostra
Maestà favellar Cràmmer e il duca
Di Norfolk bramerían.
ARRIGO. Onde?
CROMWELL. Signore,
Udirli, deh, vi piaccia.... Alme non hanvi,
Che più di vero zelo ardan per voi.
ARRIGO. So il loro intento. Già da me poc' anzi
Li congedai. Son grato al loro zelo,
Ma il lor perenne insistere m' è grave,
Perch' io Moro non veggia. Il temon tanto?
CROMWELL. L' intera corte, o sir, teme l' audacia
Del campion de' Cattolici. Ei, già tempo,
Sul vostro regio core ebbe gran possa.
E perchè appunto conosciam l' augusta
Indol vostra benigna, e la scaltrezza
Di quel fautor di frodi e di rivolte,
Forz' è che inorriditi immaginiamo
Non impossibil la maggior di quante
Abbia Inghilterra a paventar sciagure:
Che al grande Arrigo il fascino s' appigli
Del troppo amato seduttor, che al grande
Arrigo indi la gloria oggi s' oscuri;
Che al grande Arrigo s' apra oggi un abisso
Impreveduto, ove la sua grandezza
Precipiti e si perda, e stupefatti
La cerchino i futuri, e dubitando
Dicano: «Ei forse non fu grande mai!»
ARRIGO. Temerario!

CROMWELL. Di sudditi fedeli
Debit' è, d' un monarca affrontar l' ira,
Per impedire il danno suo. Gagliarda
Nella chiesa britannica operaste
Riforma salutar, ma funestata
Da orrendo sangue. Se con ferma destra
La mantenete, se compirla osate,
Le stragi che costò s' oblïeranno,
E lode avrete d' assennato e pio:
Se nell' impresa vacillasse Arrigo,
Se, dando retta a perfidi consigli,
L' opera sua infiacchisse od annulasse,
Inclito frutto alcun di questo regno
Non resterebbe, e resterebbe fama
Obbrobrïosa degli eccidii suoi.

ARRIGO. Resterà fama che vigor bastante
Arrigo avea, da non voler la mente
Altrui seguir, ma sì la propria. Intendi?
Esci.

CROMWELL. Deh, sir, pensate....

ARRIGO. Esci!

SCENA III.

ANNA E DETTI.

ANNA. L' ingresso
Perchè a Tommaso Moro anco s' indugia?
Consenti, o sir, ch' addotto alfin qui venga.

ARRIGO. Cromwell, qui Moro traggi.

CROMWELL. (Ah son perduto!) [1]

SCENA IV.

ANNA ED ARRIGO.

ARRIGO. Anna, d' amore e d' indulgenza io prova
Alta ti do. Ma forza è ch' io t' imponga
Di serbar meglio d' or innanzi il tuo
Di regina decor.

ANNA. Crucciato parli?

ARRIGO. Forz' è che ad Anna, bench' io l' ami, or dica,
Ch' ella non mai presuma esser motrice
Al regnar mio. Se veder Moro assento,
Non perciò lodo tue soverchie cure
A favor del ribelle; e se ribelle
Mostrerammisi ancor....

1 Parte.

ANNA. Io....
ARRIGO. Tu nol salvi!
ANNA. (L' amo, e terror sovente egli mi desta!)
Ecco lo sventurato.
ARRIGO. Oh! come un anno
Di trista prigionía sovra quel volto
Lasciato ha impronte di dolor!

SCENA V.

MORO, CROMWELL E DETTI.

MORO. Signore....
ARRIGO. Moro .... aspettai gran tempo io che parola
Di scusa e pentimento a me mandassi.
MORO. Di scusa e pentimento avrei parola
A voi mandata, o sir, se coscïenza
Di fallo alcun mi rimordesse.
ARRIGO. Or cangia
Finalmente linguaggio. Odi. Rammenta
La reverenza che alla tua dottrina
Piacquemi professar; gli onori, ond' io
La segnalai; l' affetto che verace
Per te nutrii. Rammenta i dì che insieme
Della chiesa britannica gli abusi
Deploravam; che a migliorarla entrambi
Volgevamo il pensier. Questa riforma
Ardito assunsi, e tu m' abbandonasti.
MORO. Sire, io seguíto avríavi in tanta impresa,
Se zelator fanatici e bugiardi
Colà sospinta non l' avesser, dove
Scisma divenne e spogliamento e strage.
Riforma vera, innocua, e non contraria
A' cattolici dogmi io desïava!
Riforma di costumi! onesta guerra
A superstizïoni! insegnamento
Di salda sapïenza! — A tal riforma,
E non ad altra, ad aderir son pronto.
ARRIGO. D' uom veggente qual sei, d' uomo che lunga
Esperïenza ammaestrò, non degna
È la rampogna. I grandi scotimenti,
Mossi uno stato a migliorar, non ponno
Da parzïali danni ir mai disgiunti.
Meravigliarne al volgo lascia; al volgo
Impaurirne, e l' avvenir tu mira.
D' Arrigo ottavo al tempestoso regno
Succederà felice calma; ed opra
Di tal regno sarà. Dal roman giogo

Liberata Inghilterra, il suo robusto
Alto intelletto spiegherà con nova
Sorprendente possanza, e lume all' altre
Nazïoni farassi, e gloriosi
Secoli avrà di senno e di fortezza.
Tal nobile successo io mi proposi.

MORO. E successo dovea nobil proporsi
Arrigo ottavo. Ma fallito ha il modo.
Tanto in questa feconda isola è spirto
Di gagliardía e di libertà e di senno,
Che di discordie scellerate ad onta,
E di leggi tiranniche e d' eccidii,
Rialzerà forse tra breve, io spero,
L' alterissima testa. Ahi! ma con sua
Prosperità misti verranno indegni
Amari frutti del presente tempo.
Vita lo scisma, e collo scisma avranno
Civili odii, e calunnie, e smembramenti
Infiniti di culto, e prolungata
Disuguaglianza de' più sacri dritti,
E, chi sa? da tai germi, un dì, rovina!

ARRIGO. Pusillanimi accôrre uomo di stato
Non dee temenze.

MORO. Escludere non dee
Rilevanti temenze e ragionate.
Che s' elementi io veggo alla futura
D' Inghilterra grandezza, e presagirla
Possiam fin d' or, non però veggo come
Sien fra questi elementi ingiuste leggi,
Rie persecuzïoni, e novo culto
Predicato col ferro.

ARRIGO. Audace molto
Sempre favelli.

MORO. .... Schietto ognor favella
Al prence suo chi l' ama; e cangiar mai
Per terrore di carcere o di morte
Non potrei di linguaggio anzi ad Arrigo.
Menzognere lusinghe e sventurate
Passïoni v' acciecano. Riforma
Non è questa che oprate; ell' è implacata
Guerra a color che contraddirvi osaro
Quando a voi disgradò dell' infelice
Caterina l' amor; quando l' amore
D' Anna (ahi ben più infelice dell' espulsa!)
Troppo del vostro core ebbe trïonfo.

ARRIGO. Non proseguir. Così rimerti, ingrato,
D' Anna gli uffici generosi?

MORO. Onore
Alla pietà di questa donna! onor
All' amistà che conservar degnossi
A mia mesta famiglia! onore al suo
Di concordia desío! ma i pregi molti
Di quell' alma gentil non mi trarranno
Neppur seco ad infingere.

ANNA. Ahimè! vana
Stata non sia mia intenzïon di pace
Fra il re, mio sir, e un suddito che tante
Virtù illustraro. Questa pace è il voto
Di sì buon re, d' ogni Britanno, e il mio.
Deh! Moro, il voto tuo pur non sarebbe?

MORO. Sì, magnanima, sì. Mio voto ardente
È servire il mio re, la patria mia;
Ma tal servigio verità richiede;
E verità parlò il mio labbro ognora,
Ed or riparla verità. — Se dopo
Questo imprecato regno, un dì Inghilterra
Correggerà gl' ìniqui impulsi, e sete
Avrà di tolleranza e di giustizia,
Vostra la lode non saranne, o Arrigo.
Scritto con note orribili di sangue
Fia dalla storia il nome di colui
Che il novo culto sotto pene impose
Di ferri e di patiboli.

ARRIGO. A me ardisci
Vitupèro vibrar?

MORO. No, ma nunciando
Vitupèro infallibil nella storia
Ad ogni re che sia crudele, e oltraggio
Rechi alle coscïenze, io vi rammento
Che per voi sta, la pagina abborrita
Del biasmo eterno cancellar....

ARRIGO. Curvando
Forse mia regia fronte anzi superbo
Anacoreta! intendo. Anzi impostore,
Che impoverire il popolo m' intimi
Per espïar mie colpe!

MORO. Ad impostori
Siccom' io non mi curvo, e son cristiano,
E cattolico son, così a ministri
Degni di Dio curvarvi sol dovreste.
E, vostre colpe ad espïar, costoro
Non v' imporrían se non virtù. Lasciamo,
Lasciamo, o re, l' ignobil consueto
Travestimento delle cose ai soli

Abbietti ingegni proprio. Essi, giurando
Oggi per Inghilterra odio e dileggio
A' persev' ranti nel paterno culto,
Doppiano, in lor malediche pitture,
Gl' infamanti colori, e ciò ch' è luce
Negar osano affatto o copron d' ombra
Non noi così, non noi così, o signore!
Da' volgari giudizi independente
Esser dee quel de' forti e saggi spirti.

ARRIGO. La britannica chiesa....

MORO. Avea ministri
Non degni assai; degnissimi n' avea.
Turbe ell' avea d' ipocriti, ed avea
Cultori sincerissimi d' Iddio.
Questa chiesa purgare, illuminarla,
Non di sangue cospargerla si debbe.

ARRIGO. Agevol cosa a desiarsi, e scabra
Ad eseguir. Del giovenil tuo libro
Dell'*Utopia* ti mostrerai tu dunque
Sempre l' autor? Grigia hai la chioma, e visto
Hai dagli alti gradini del mio trono
Dell' inquïeta umanità gl' insani
Moti complicatissimi; e ancor sogni
Poter que' moti regolarsi ognora
Dal voler di chi regna? Eh via! concedi
Ch' arduo socïal bene oprare in guisa
Non vïolenta mal sì può. L' oprai
Questo ben periglioso; ed hammi cure
Molte costato, e molti errori forse,
E molta ne' miei sudditi maligna
Ingratitudin. Ma l' oprai! Volgari
Ragionamenti m' abbagliaron forse,
Ma non volgare è il mio coraggio, e tema
D' esser vil nella storia in me non cape.

MORO. Vil, no, non vi dirà, ma....

ARRIGO. Ti consiglio
Di far senno, e pensar, che qui mutarsi
Non già il tuo re, tu il déi. Volli rispetto
Del tuo ingegno portare alla grandezza,
A' tuoi lunghi servigi, alla tua fama,
Pace tra noi possibil desiando.
Oggi a me stesso, al mio regal decoro
Debitor son d' esigerla, o por fine
Con esemplar castigo alla tua audacia.
Vuoi tu?....

MORO Ingannarvi, o sir? Non vorrei mai.
Ingannar me medesimo, e innocenti

Fingermi l' opre d' un regno di sangue?
S' anco il volessi, non potrei....

ARRIGO. Tu pensi
In tua arroganza, che il tuo merto basti
Dalla scure a salvarti. Erri.

ANNA. Con ira
Questo colloquio non si sciolga. Il Cielo
Da tal colloquio fa dipender oggi
D' Inghilterra la sorte.

ARRIGO. I giuramenti
Che presta ogni Britanno, e Moro presti.

MORO. Fede al mio re giurai; fede gli tenni.

ARRIGO. Obbedïenza del tuo re alle leggi!

MORO. Quando a giustizia, a Dio non son contrarie.

ARRIGO. A Dio contrarie leggi io non impongo.

MORO. La libertà del credere è vietata
Con catene e supplizi: ella sia resa,
E più contrarie a Dio non saran leggi.

ARRIGO. La libertà che invochi era a mio danno,
A danno della patria astutamente
Da bugiardi cattolici adoprata.

MORO. Adoprata da' retti era a dar gloria
Alla patria ed al ver: io la riclamo
In nome d' ogni retto.

ARRIGO. O Moro ceda,
E rïasceso a' primi gradi il voglio
Della mia corte, o tremi. Il suo rifiuto
Di sancir mio divorzio e la riforma
A lui non sol morte sarà, ma a tutti
Suoi colpevoli amici.

MORO. Il so, dannato
Già di Rocester è il pastor! ripiene
Ahi d' innocenti vittime son tutte
Del regno le prigioni!... Inorridisco,
Ma quei capi carissimi non posso
Dalla scure sottrarre, al patto infame
D' apostasia.

ARRIGO. Morran!

MORO. Dio salveralli
Colà dove di forti odio non giunge!

ARRIGO. Più in là che a re non lice, io la mia grazia
Vèr te recai, superbo. Ora è tua colpa,
Se il nodo, ch' io scior non volea, è spezzato.

ANNA. Deh! ferma, sire.

ARRIGO. In carcer ricondotto
Venga costui; si convochi il giudizio

Per condannarlo, e lui preceda intanto
Alla mannaja il vescovo suo amico.[1]

SCENA VI.

MORO, ANNA, CROMWELL.

ANNA. Commosso sei. T'arrendi; ancor è tempo.
Il re ancor placherò.
MORO. Commosso io sono
Di pietà per gli amici.... e pe' miei figli....
E per la patria.... e per te stessa, a cui,
Se il truce re non fuggi, orrenda fine
Sovrastar veggo....
ANNA. Arrenditi.
MORO. A niun prezzo
Uomo ad infamia indur giammai non dèssi.
ANNA. Non perirà sì nobil petto: udrammi
Arrigo ancor.[2])

SCENA VII.

MORO, CROMWELL.

CROMWELL. Malgrado tuo, turbato
Ti veggio, o Moro. Se pentito fossi....
Niun più di me d'Arrigo volge il core;
Giovar ti posso. — Disprezzanti sguardi
Sovra me scagli, e non rispondi? — Olà.[3]

ATTO QUARTO.

Sala del giudizio.

SCENA I.

CROMWELL, MOLTI GIUDICI E FRA ESSI ALFREDO; TESTIMONI.

1° GIUDICE.[4] Perchè secretamente il rio Cromwello
Va a questo ed a quel giudice or parlando?
2° GIUDICE. Taci. Agl'intimi suoi l'orribil cenno
Comunica del re.
1° GIUDICE. Qual?

---

1 Parte. 2 Parte.
3 Vengono guardie; Cromwell accenna loro di ricondurre il prigioniero. Questi le segue e Cromwell parte da altro lato fremendo.
4 Sottovoce ad altro.

2° GIUDICE. Che di morte
Sia reo Tommaso Moro, e si condanni.
ALFREDO.[1] Ma di Tommaso Moro amico io fui
Ne' suoi giorni felici e gl' incolpati
Sensi di lui conosco....
CROMWELL.[2] I numerosi
Figli tuoi ti ricorda. Il favor regio
Per te perdendo, i figli avvolgeresti
Nella sventura.[3] — Ancor non viene il reo?
ALFREDO. Sai che lo sventurato, da' cancelli
Del carcer suo, condurre a morte vide
Il vescovo a lui caro. E l' un seduto
Sovra il plaustro feral, l' altro alle negre
Sbarre aggrappato, affettuosa e maschia
D' addio parola s' alternâr. Ma quando
Si mosse il plaustro e scomparì, ed i feri
Tocchi dell' agonía risonò il bronzo,
Dalle abbrancate sbarre ambe le mani
Del rinchiuso si sciolsero, ed a terra
Svenuto cadde.
CROMWELL. A sua prigion io scesi,
Or pochi instanti, e rinvenir da grave
Deliquio il vidi. Ma su me le ciglia
Non sì tosto affissò, surse dal letto
Con vigoroso atteggiamento, e disse
Nel maligno suo orgoglio: «A gioir vieni
Di mia fralezza forse? Il corpo solo
Vedrai languir, cader vedrai lui solo.»

SCENA II.

UN USCIERE E DETTI.

USCIERE. Tommaso Moro.
I GIUDICI. Desso!
CROMWELL. Eccolo.
ALFREDO.[4] — Il passo
Lentamente ei trascina. A quella vista
Chi frenar può le lacrime? Eccolo dunque
Il cancellier del regno! il più possente
Poc' anzi de' ministri, ed il più amato
Dal monarca e dal popolo!

1 Sottovoce a Cromwell.
2 Sottovoce ad Alfredo.
3 S' allontana da quello, e dice ad alta voce.
4 Vedendo da lontano venir Moro.

ALTRO GIUD.[1] Nascondi
La tua commozïon: Cromwell t' osserva.
ALFREDO. Moro su me tien la pupilla. Ei freme
Di veder tra' suoi giudici un de' tanti
Ch' egli beneficò! — Deh potess' egli
Leggermi in cor!... Ma pe' miei figli temo.

SCENA III.

MORO E DETTI.

MORO.[2] Qui dunque.... in queste mura, augusto seggio,
Un tempo, di giustizia, ora a cotanti
Innocenti la morte è pronunciata!
E di Rocester qui al pastor, al mio
Secondo padre, a tal che suoi dì tutti
A virtù consecrò, qui pronunciata
Dianzi pur fu la morte! — Emmi giocondo
Ove tuoi sacri passi, o dolce amico,
Testè ponevi tu, porre i miei passi.
Vederti parmi qui la nobil fronte
Alzare innanzi a' giudici, e i lor vili
Spirti confonder colla tua costanza.
CROMWELL. Qual tel figuri or tu, sì tracotante
L' amico tuo già più non è. Disprezzo
Ostentò alquanto, ma....
MORO. Quel tuo sorriso
Che significhería? Parla.
CROMWELL. Il canuto
Ipocrita fe' senno.
MORO. Oh ciel! che intendi?
CROMWELL. Giunto presso al supplicio, a quell' aspetto
Non resistè. Balbettò scuse, i detti
Andò temprando, lacrimò, pentissi
Di sua superbia; e confessò che santa
Della chiesa britannica ei dovea
La riforma appellar. Raccomandossi
Del re nostro signore alla clemenza,
Ed a clemenza il re per lui si mosse.
MORO. Impudente menzogna! Io veggo tutti
L' uno all' altro nel volto stupefatti
I giudici guardarsi.
CROMWELL. Attestan tutti
Il mio asserire.

1 Sottovoce ad Alfredo.
2 Appoggiato ad un bastone e pallidissimo s'avanza a lenti passi, ma con portamento altero.

ALFREDO.[1] E soffrirem?...
ALTRO GIUD.[2] Non vedi
Che volute da Arrigo arti son queste?
ALFREDO. Io....
IL. SUD. GIUD. Reprimi il tuo sdegno, o sei perduto.
MORO. Possibile non è. L' amico mio
Tu calunnii, Cromwello.
CROMWELL. Oblii qual loco
Venerando sia questo.
MORO. Il labbro mai
De' giudicanti non mentíavi un giorno;
E se mentito alcun v' avesse, a lui
Punitrice tremenda era la legge.
Ma più non son que' tempi. Ognun qui veggio
Dell' udita calunnia vergognarsi,
E niuno alzar la voce osa a smentirla.
E pure, in questo compro parlamento
Di cui Britannia arrossirà in futuro,
Siede più d' un, che a' giorni miei godea
D' integerrimo fama. Ahi, la paura
Cotanto dunque su' mortali puote?
CROMWELL. Scampato dal patibolo, il pentito
Vegliardo supplicò, ch' a te il suo esempio
Recato fosse, onde te pure alfine
Induca a obbedïenza.
MORO. Obbedïenza!
Quale? Tradire Iddio? Negar la voce
Che mi parla nel cor? No, da quel giusto
Sì reo consiglio a me non dassi. E s' anco
A' suoi lungh' anni di virtù inconcussa
Contraddetto avess' ei, certo non conscio
Egli era allor di sue parole; affanno
Di morte il dissennava. Ah, ch' io lo vegga,
S' è ver ch' ei vive!
CROMWELL. Per distorlo quindi
Dal pentimento suo? No; lo vedrai,
Se pria l' esempio ch'ei ti diede imiti.
Rispondi.
MORO. Già risposi.
CROMWELL. Empio! condanni
De' sudditi nel core obbedïenza?
Qual maggior prova il parlamento adunque
Aver può di tuo trame?
MORO. A' detti miei

---

1 Sottovoce. 2 Come sopra.

Malvagio senso dia chi vuol. Protesto
Che trame non ordii.

CROMWELL. Comparve audace
Per le valli di Kent una fanciulla
A false arti profetiche educata,
Tumulti predicando; e da te mossa.
Si confessò alla scellerata impresa.

MORO. Io la vergin di Kent reputai santa,
Tal la reputo ancor; nè creder posso
Autrice lei di sì esecranda accusa.
Costanza nella fede e non tumulti
Predicava la pia.

CROMWELL. Riconosciuto
Fu il delitto e l'iniqua al rogo trasse.
Tue invereconde lodi alla dannata
Te manifestan complice. Abbondanti
Testimonianze inoltre hanvi di rei
Venduti al Vaticano ed a straniere
Cattoliche potenze, macchinanti
D'Arrigo ottavo e d'Inghilterra il danno;
I quai, scoperti e da tormenti astretti,
Tutti deposer, Moro esser colui
Ch'idolo s'eran fatto, e li affidava.

MORO. E s'anco ciò attestato infra i tormenti
Taluno avesse, o molti, idolo farsi
Me non potean, malgrado mio? Sognarmi,
Perchè non volli apostatar, ribelle?
Protesto ch'io nol fui giammai! protesto
Che senza ribellar, reputo dritto
Il dissentir da scandali! da scismi!
Da persecuzïoni abbominande!

CROMWELL. Il divorzio del re, suo novo imene
Scandalo nomi?

MORO. In dubbio star potrei
Sovra questi atti; e non è colpa un dubbio.

CROMWELL. Supremazia nella britanna chiesa
Tu neghi al re?

MORO. Dell'ardüa questione
Giudice farsi ad altri spetta. Ignoro
Qual senso a tal supremazia dai mille
Nuovi dottori discordanti è dato.
Se innocente, l'accolgo, e se contrario
All'antica credenza, io lo rigetto.

CROMWELL. Risposte ambigue porgi.

MORO. Apertamente
Cattolico mi vanto ed inimico

Di tirannia. Più oltre dichiararmi
Qui dover non m' impon.

CROMWELL. Tirannia nomi
La potestà del tuo signor.

MORO. La vera
Sua potestà non mai.

CROMWELL. Degni d' ossequio
Solo i papisti per te sono.

MORO. I giusti.

CROMWELL. Del parlamento i membri ed il monarca
Reprobi estimi.

MORO. Tolga il Ciel. Li estimo
Tutti a virtude e tutti a Dio chiamati,
Ma al par di me fallibili, ma iniqui
Se a coscïenza mentono.

CROMWELL. I tuoi sensi
Del re e del parlamento a vitupero
Meglio spiegasti in altro tempo.

MORO. Quando?

CROMWELL. Volgono pochi giorni, a te movea
Riccardo Rich — or qui presente — e seco
Questi altri testimoni. Essi l' incarco
Avean dal re, per tuo maggior castigo,
Di ritorre al tuo carcere il conforto
De' libri e delle carte. E con furore
Proruppe allora il tuo imprecar. — Riccardo,
Conferma tu il mio dir.

UN TESTIMONIO. Tommaso Moro
Io compiangea; volev' indurlo a ossequio
Verso il clemente nostro re. S' accese
D' altissim' ira, ed empi il parlamento
E il re appellava; empi così, diss' egli,
Che omai gridano a Dio: «Tu non sei Dio!»

MORO. Alterate da te son mie parole.
Io sol dicea, che se gridare a Dio
Osasser «Non sei Dio!» la lor sentenza
Atta non fôra a struggere l' Eterno!

IL SUDDETTO TESTIMONIO.
Giuro che il parlamento ed il monarca
Empi chiamò, com' io vi dissi.

CROMWELL. Gli altri
Testimoni pur giurino.

ALTRO TESTIMONIO. Signore....
Attestare io vorrei.... ma giuramento
Prestar non posso....

CROMWELL. Come? E voi?...[1]
TERZO TESTIMONIO. Le carte
Ritiravamo al prigioniero e i libri,
Nè quai ben fosser gli sdegnati accenti
Dell' infelice ascoltavamo.
QUARTO TESTIMONIO. Io giuro
Come Riccardo.
ALFREDO. (Oh scellerato!)
MORO. Io giuro
Che se l' accusa di costoro è vera,
Se alterate non fur dal vil Riccardo
Le mie parole, io mai veder la faccia
Non vo' d' Iddio! — Sì orribil giuramento
Potuto uscir saria dalle mie labbra,
Nè ad acquistar pur l' universo intero?
CROMWELL. I non ribelli intendimenti tuoi
Or prova adunque. Provali, in Arrigo
Riconoscendo....
MORO. I suoi diritti tutti
A fedeltà ed ossequio, ove non lesa
Religïon da crude leggi venga.
CROMWELL. Il giuramento che ti chieggo, pensa
Quanti altri già prestàr. Bada: solenne
A te, in nome del re, risposta estrema
Or qui dimando. Il presterai?
MORO. Nol presto!
CROMWELL.[2] Giudici, allo scrutinio or si proceda.[3]
ALFREDO. Ferma, Cromwello. Il fulmin si sospenda
Sovra quel capo intemerato.
CROMWELL. Ardisci?
ALFREDO. Sì, dichiarare ardisco il sentir mio.
Tommaso Moro alla credenza antica
Troppo aderisce, ma il suo intento è puro.
Incolpevoli fur tutti i suoi giorni.
E s' egli è ver, ch' agl' innocenti errori
Dell' intelletto uom dar non può castigo,
Mortal giammai degno non fu com' esso,
Che di tanto la legge or si rammenti.
MORO. Tu che in sì tristi giorni a me pur serbi
Una reliquia d' amistà (in tal loco
Ove, per odio alcuni, altri per tema,
Nemici mi son tutti), abbiti vive
Grazie da me, o vegliardo. E nondimeno
Sparmia inutile sforzo, e volgi a sforzo
Più grande ancor tuoi non corrotti spirti.

1 Agli altri. 2 S'alza. 3 Tutti i giudici s'alzano.

Dichiara che, se indotto eri a consenso
Di furibonde leggi, adulatrici
Verso un monarca travïato, e false
In lor promessa di riforma, or gli occhi
Sei costretto ad aprir. Non ti sgomenti
La morte sovrastante a' generosi.

CROMWELL. Quai baldanzosi detti!

ALFREDO. Il suo linguaggio
Nè me rimove da' principii miei,
Nè voi debbe irritar. Sincero ei parla....

CROMWELL. Basta: con arti d' eloquenza il senno
De' giudici sviar non è concesso.

ALFREDO. Deh!

CROMWELL. Basta: raccogliamci allo scrutinio.[1]

SCENA IV.

MORO E L' USCIERE.

MORO.[2] La sentenza di morte è indubitata:
Aspettiamla con forza. —[3] Odi, ten prego....
Qui soli siamo.... È ver che il condannato
Vescovo amico mio, vicino a morte,
Siasi avvilito?... Non temer: siam soli.

USCIERE. Signor.... Non mi tradite... Il vostro amico
Intrepido morì.

MORO. Dio ti rimerti
Di questa nobil carità; più lieto
Trarrò alla tomba. — E tu, sublime spirto,
Che a me dal Ciel le care braccia stendi,
Perdona se un istante alla calunnia
Che ti colpía credetti, e mi turbai.
— Qual voce! — A questa volta una infelice
Urlando corre.

VOCE DI MARGHER. Rivederlo io voglio!
Riveder voglio il genitore!

SCENA V.

MARGHERITA, INVANO TRATTENUTA DA UNA GUARDIA, E DETTI.

MORO. O figlia!
Al sen del padre suo la derelitta
Sia lasciata un momento.

MARGHER. Io m' inoltrai
Non veduta negli atrii, e per secreta

---

1 Cromwell e gli altri giudici passano in altra sala.
2 Tra sè. 3 All'usciere.

Scalà salii. Felice me! Guidata
M'ha il Cielo in queste sale: io ti ritrovo.

MORO. Dove in mal punto, dove mai ti tragge
Il filiale amor? Questo funesto
Loco non sai qual sia. Vanne.

MARGHER. La stanza
È del giudizio, il so. Perchè seduti
Qui i giudici non veggo? Io tai portava
Qui disperate lagrime e tai preghi
Da intenerir qualsiasi petto.

MORO. Oh figlia;
Me le lagrime tue miseramente
Inteneriscon: sordo ogn' altro fôra
A' tuoi singhiozzi. Vanne.

MARGHER. Avvincolata
Così vo' stare al padre mio che niuno
A me il possa involar. Se tu sapessi
Quanto affannato ho per trovarti! Ingresso
Nuovamente aver prima entro la reggia
Cercai; m' intese la regina; a' piedi
Della pietosa mi gettai. Si mosse
Al dolor mio; ma più vedermi Arrigo
Non consentì. Respinta io dalla reggia,
Fuori di senno per le vie vagai,
Ed a questo palagio i passi volsi,
E le guardie delusi, e teco io sono!
E se t' uccidon, morir voglio io teco!

MORO. Oh troppo amante figlia! Oh tu colei
Che fra' miei cari io più d' ogn' altro amava!
Tu, discepola mia! tu, che a virili
Alti sensi cresciuta; eri il mio orgoglio,
Non farti oggi, ten prego, al padre tuo
Cagion di debolezza. Amami, e sia
Del tuo gentile amor prova gagliarda
Il rassegnarti dignitosa a quanto
Fia di me decretato; il conservarti
Per gli altri figli miei, per l' infelice
Madrigna tua....

MARGHER. Chi vien?

MORO. Gran Dio! Son dessi
I miei giudici!

SCENA VI.

CROMWELL, GLI ALTRI GIUDICI, E DETTI.

CROMWELL. Come! in braccio al reo
La figlia sua? Sien separati a forza!

MARGHER.[1] O padre!
MORO. Amata figlia! abbi costanza,
Siccome averla insino al fine io spero.

SCENA VII.

I PRECEDENTI, ECCETTUATA MARGHERITA.

ALFREDO. Oh spaventoso giorno!
MORO. A che mi guarda
Mutolo, interrorito ognun di voi?
ALFREDO. Io.... questa carta.... no.... legger non posso!
CROMWELL.[2] «Tommaso Moro è condannato a morte!»
MORO. Siccome il divo Paolo, un dì, fu visto
Con empia gioja assistere al supplizio
Del primo martire, e son ambo in Cielo;
Così possan miei giudici aver meco
Parte una volta nel perdon d'Iddio![3]

SCENA VIII.

ARRIGO, ANNA, UN UFFICIALE E DETTI.

UFFICIALE. Il re.
CROMWELL. Signor....
ARRIGO. Ebben?
CROMWELL. Dannato è a morte.
ARRIGO. Moro!...A che pronto sei? Parla.
MORO. A morire.[4]

SCENA IX.

ARRIGO, ANNA, CROMWELL, ALFREDO, L'UFFICIALE.

ARRIGO. Orgoglioso!...imperterrito!...sublime!
Io che l'uccido, fremo; ed egli è in pace!
Ah, null'uom tanto amo ed esecro!
ANNA. A' tuoi
Sensi generosissimi abbandona
L'imposto fren: malgrado suo quel grande
Salva.
ARRIGO. Grande egli è troppo. Essermi amico
Dovea: non volle. Ch'egli muoja è forza![5]
ANNA.[6] Ah no! Sposo!...
ALFREDO. Mio re!...Ferma....Egli fugge.

---

1 Vien separata dal padre.
2 Strappa di mano la carta ad Alfredo, e legge con voce ferma.
3 S'avvia per partire.
4 Parte, e gli altri l'accompagnano. 5 Parte. 6 Seguendolo.

SCENA X.

ALFREDO.

O che feci! — Oh rimorso! — All' assassinio
Sì debolmente resistei? — Niun frutto,
È ver, mia resistenza avuto avrebbe; —
Eppur voce segreta a me rinfaccia
Abbominevol codardía. Ammendarla
Voglio. Ad Arrigo corrasi. Destiamo
In lui rimorso tal, che il mio pareggi.

ATTO QUINTO.

Piazza.

SCENA I.

PARECCHI CITTADINI.

1° CITTAD. Detto vien ch' un de' giudici pentito
Andò a' piedi del re. — «Sire, gli disse,
Moro è innocente.»
2° CITTAD. E il re?
1° CITTAD. Da sè con ira
Il pentito cacciò.
2° CITTAD. La perfid' Anna
Così cangiò del buon Arrigo i sensi;
A stragi sempre ella il sospinge.
1° CITTAD. A torto
Odio su lei si scaglia universale,
Per iscusare il re. Causa innocente
De' delitti d'Arrigo è la infelice.
Chi dappresso la vede assevrar puote
Ch' ella molto con lagrime, ed invano,
A pro di Moro adoperossi.
2° CITTAD. Il Cielo
Deciderà dove maggior sia colpa.
Ma intanto Moro oggi perisce.
1° CITTAD. Il padre
Della patria! Colui che dopo i sommi
Di corte onori, a sua privata vita
Povero ritornò! Colui che l' oro
Altrui non guardò mai nè il nascimento,
Giustizia amministrando! Il sol che ardito
Parlasse il vero al popolo ed a' grandi!

2° CITTAD. Ah! la Inghilterra che una volta io vidi
Non è più questa! Non dirò d'Arrigo:
Egli è nostro signor: dobbiam suoi falli
Con ossequio compiangere, e tacerci.
Ma quel che parlamento anco si noma
Ch'altro è più in nostr'età, fuorchè vil gregge
D'esecutori d'ogni rio comando,
Cui se dicesse Arrigo: «Ite, l'incarco
Io vi do di carnefice,» la infame
Scure giocondi afferreríano tutti?

1° CITTAD. Taci, incauto. Non vedi intorno intorno
Satelliti aggirarsi?

2° CITTAD. E chi son quelli
Ch'escon delle prigioni?

1° CITTAD. Alcuni a smorta
Donna sostegno fansi.

2° CITTAD. Ohimè; la figlia
Di Moro è primogenita!

SCENA II.

MARGHERITA, ALTRI CITTADINI E DETTI.

MARGHER. Crudeli!
Ove mi strascinate? Al padre mio
Perchè svelta m'avete? Io sino al fine
Voglio vederlo! Io, dacchè vivo, i guardi
Insaziata su lui tenni sempre,
Ed abbastanza nol mirai! Raccorre
Tutte vogl'io le sue sacre parole!
Privar me figlia sua, me d'una pure
Di sue parole estreme, o scellerati,
È inaudita barbarie! Io son la prima
Delle figliuole sue, quella cui volse
Più lunghe cure! Alma non v'era al mondo
Che il conoscesse siccom'io; che tanto
Lo riverisse e amasse! Ed egli amava
La maggior figlia sua, come colei
Che più intendealo e più bisogno avea
D'esser con lui!

1° CITTAD. Chi mai di filïale
Amor con tanta tenerezza espresse
I sacri sensi?

MARGHER. Ah! voi con me piangete,
E inesorabilmente al padre mio
Mi volete involar! Qui vo' fermarmi,
Qui sulla via del suo fero supplizio

Il vo' aspettar! Vostra pietà è codardo
Ufficio ch' io disprezzo e maledico.
No! altrove più non mi trarrete. Io voglio
Rivederlo, o morir!

3° CITTAD.[1] Quando svenuta
Un istante ti vide, a noi commise
Il padre tuo di ricondurti al tetto
Della misera madre.

MARGHER. Il duro cenno
Di staccarmi da lui, no, non vi diede
Il padre mio. Qual di sua figlia amata
Siasi il coraggio ei sa, qual sia l' immenso
Uopo ch' ell' ha di stargli ancora a fianco.
Riedere a lui, deh! mi lasciate.

3° CITTAD. In questi
Ultimi sacri istanti suoi tuo padre
Ha di pace mestieri.

MARGHER. Ultimi istanti,
Ultimi dunque son? Ognuno il dice,
Il dico io stessa, e pur nol credo ancora!
Prodigi oprerà Iddio tal mostruoso
Avvenimento ad impedir: la morte,
E per man d' un carnefice! la morte
Del più retto degli uomini! Il re l' ama;
Il re ucciderlo finge: il re non vuole
Se non che spaventarlo. Oh sconsigliata
Finzïon disumana! E così poco,
O stolto rege, il padre mio conosci,
Da presumer che in lui possan catene
E terrori di morte? Ahimè! che parlo?
E a morte da parecchi anni non veggio
Trarre innocenti tuttodì? Mio padre
Uccider vonno! ucciderlo!

3° CITTAD. T' acqueta.

MARGHER. Ch' io m' acqueti, allorquando orfana fammi
L' iniquità d' un vil tiranno e vostra?
L' ingratissimo re sia maledetto
Da' presenti e da' posteri! e del pari
Maledetti, o pacifici codardi,
Siate in eterno voi, per la cui rea
Calma i giusti periscon! Me frementi
A che mirate? Io sono, io son la figlia
Di quel Tommaso Moro, a cui fur colpa
Le sue virtù. Non gli assomiglio in tutti
Gl' incliti pregi suoi, ma rea son pure

1 Uno dei due che la sostengono.

D' amar la patria e d' amar Dio! son re
D' esecrare i vigliacchi e negar fede
Al vantato valor d' empie riforme
Santificate da rapine e sangue.
Me pur, me pur date agli sgherri; io merto
Col mio padre morir, io morir voglio
Accanto a lui!

3° CITTAD. Quai detti! Intorno ferve
Tutta la turba. Ah! inutili tumulti
Non eccitiam!

MARGHER. Non paventar. Di rabbia
Ferve la turba contro me, che ardisco
Pusillanime dirla e innanzi a Dio
Mallevadrice d' assassinio tanto!
A nobil pazïenza avvezzi troppo
Oggi sono i Britanni. Alcuno un brando
Non alzerebbe ad impedir la morte
D' un innocente cittadin, che tutta
A magnanimo oprar volse la vita!
D' un cittadin che alla sua patria amata
Tanto lustro aggiungea! d' un cittadino
Che favorito fu d' un re, e parola
Adulatrice non drizzògli mai!

1° CITTAD. Dritto favelli. Chi mortal sì degno
Nega salvar, non è Britanno!

2° CITTAD. Viva
Tommaso Moro!

MOLTI. Viva! Egli è innocente!

3° CITTAD. Miseri noi! Che fia? Contro la plebe
Or si scaglian le guardie. Almen la figlia
Di Moro dal periglio or si sottragga![1]

MARGHER.[2] All' armi! all' armi! il padre mio salvate!

SCENA III.

ALCUNE GUARDIE PROROMPONO ED IL POPOLO S'ACQUETA; CROMWELL.

CROMWELL. Donde movean le ribellanti grida?

1° CITTAD. Grazia vogliam dal re.

MOLTI. Grazia vogliamo.

CROMWELL. Tacete, audaci. E quando mai si vide
Tanto lamento per un empio?

1° CITTAD. Un empio
Tommaso Moro?

---

1 Egli ed un altro conducono via Margherita. 2 Partendo.

2° CITTAD. Un innocente è Moro.
CROMWELL. Buoni Britanni, della patria amici,
Sedur non vi lasciate. Un traditore
Della patria fu Moro. Ei della chiesa
Non volea la riforma; ei ligi a Roma,
A idolatrico culto, ad ignoranza
In eterno voleane. Il sapïente
Nostro monarca, del Vangel fautore
E delle patrie glorie, ire impuniti
Non può, non dèe lasciare i traditori!
ALCUNI. È vero! è ver!
1° CITTAD. Qui di Vangel, di patria,
Parlasi ognora, e vïolenza regna!
CROMWELL. Atterrate il ribelle! E voi fedeli
Cittadini, in silenzio il doloroso
Spettacolo mirate. Al suo destino
Il reo Tommaso Moro ecco vien tratto.
2° CITTAD. Come serena il generoso innalza
All' usato la fronte, e amicamente
Alla pietà del popolo che il mira
Sorridendo risponde!

SCENA IV.

PARECCHI SOLDATI FANNO FAR LARGO. AVANZASI MORO LENTAMENTE FRA I SUOI CUSTODI.

MORO. Ah! ch' io un istante
Qui mi soffermi! — Ecco la via che adduce
Al già felice mio tetto paterno. —
Ch' io da lunge un istante ancor vagheggi
Quel caro tetto; d' or innanzi il tetto
Di derelitta vedova languente
E di figli che padre ahi! più non hanno!
Intenerirmi, no, non arrossisco:
I suoi dritti ha natura.
2° CITTAD. Oh sventurato!
L' albergo ei mira de' suoi figli, e piange.
MORO. Questo pianto tergiam. — Su quella casa
La man di Dio riposi, e intemerati
Serbi color che l' abitan, sì ch' uno
Non se ne perda, e li rivegga io in cielo!
Ah! la mano di Dio posi su tutta
Questa nativa mia terra diletta!
Protegga i buoni ond' ella abbonda, e sforzi
I malvagi a temerla e rïamarla!
Ponga fine agli alterni odii feroci

Che di religïone usurpan nome,
Ed a color che schietti erran, perdoni! —
Andiam. — Là sorge il feral palco. Oh santo
Di Rocester pastor! mia dolce guida
Per sì lungh' anni! tu quel palco dianzi
Coraggioso ascendesti, e tu sei quegli
Che, giunto in Ciel, tosto da Dio impetrasti
Ch' ivi l' amico tuo ti seguitasse!

VOCI LONTANE.
Un varco!

MORO. Che sarà?

VOCE DI MARGHE. Padre!

MORO. La voce
Di Margherita! Ohimè!

SCENA V.

MARGHERITA CON ALTRI FIGLI E FIGLIE DI MORO E DETTI.

MARGHER. Padre, i tuoi figli
L' ultima volta benedici! [1]

GLI ALTRI FIGLI. Oh padre!

MORO. Oh strazïante vista! Oh amati figli!
Ch' io tutti ancor vi stringa al sen! Con quanta
Dell' amor mio paterno è la possanza
Tutti, tutti del par vi benedico.

MARGHER. Noi non potè la madre a quest' addio
Ultimo accompagnar.

MORO. Pietoso a lei
Deh! siate ajuto, o figli amati, e Dio
Daravven guiderdon. — Con dignitosa
Forza portate e povertà e dolori.
Io ven diedi l' esempio. Altra ricchezza
Lasciarvi non poss' io; ma quest' esempio
Conforto recheravvi. — Oltre misura
Non mi piangete, o lacerati cuori;
Per me pregate, io pregherò per voi.
Ed insieme preghiam, io dagli eterni
Luoghi e voi sulla terra, o figli miei,
Per l' infelice nostro re, per tutti
Quei che a voi mi rapirono. E s' alcuno
Degli uccisori miei precipitato
Fosse un dì negli affanni, e fuggitivo
Si presentasse a vostra porta... asilo,
Per amor mio, soccorso a lui porgete,
Come a fratel: chè a tutti ho perdonato!

---

1 Corrono a lui e gli s'inginocchiano intorno.

2° CITTAD. Oh magnanimo spirto!
MARGHER. Oh padre mio!

SCENA VI.

ALFREDO E DETTI.

ALFREDO. Olà! in nome del re....
2° CITTAD. Viene di corte
Il vecchio Alfredo.
ALFREDO. Olà! fermate! — O Moro,
Odi: il re a te mi manda. Io sue ginocchia
Lagrimando abbracciai. Salvarti ancora
Egli consentirebbe. Un solo detto
Pronuncia, ed annullata è la condanna.
MARGHERITA E GLI ALTRI FIGLI.
Padre! pietà!
TUTTO IL POPOLO. Ti salva!
ALFREDO. Ossequio presta
All' oprata riforma.
MORO. È dover mio
Solennemente dichiarar morendo
Che la fede paterna, abbenchè tanto
Da' suoi nemici denigrata, è quella
Che veritiera a' guardi miei rifulge;
È dover mio giurar ch' empie riforme
Reputo quelle tutte, a cui suggello
Sono calunnie, e orrende stragi, e scherno
D' ogni dritto civil. Da vergognose
Sfrenate passïoni Arrigo ottavo
È traviato. Lo compiango, e giorni
Di pentimento gli auguro e di pace;
Ma obbedirgli non posso.
ALFREDO. E colla vista
Del palco innanzi a te ...
MORO. La regia grazia,
Pria di peccar contro il mio Dio, rigetto.
ALFREDO. Oh forte!
MARGHER. Amato padre, i figli tuoi
Ti piangon disperati, e d' esser figli
Vieppiù si glorian di tant' uom!
CROMWELL. La grazia
Ei rigettò: la morte sua s' adempia!
MORO. [1] Da valorosi separiamci. Addio!

1 Ai figli.

MARGHER. Padre! — Ahi, da me l'hanno strappato! Io manco.
MORO. — Cromwell, un detto.
CROMWELL. Che?
MORO. Tu esulti .... Trema!
Me su quel palco seguiranno in breve
La troppo sventurata Anna .... e Cromwello! [1]

SCENA ULTIMA.

I PRECEDENTI, ECCETTUATI I PARTITI.

CROMWELL. Il ciel disperda l' empio vaticinio!
Ma qual terrore ineluttabil mise
Nell' alma mia!
ALFREDO. Quell' innocente è giunto
Al fatal loco. — Egli la scala ascende. —
Oh rimorso! Ed io pur fra i giudicanti,
Che il condannâr, m' assisi! — Oh vista! Egli alza
Al ciel le mani, e supplicante accenna.
Intorno intorno la città: — egli prega
Pe' cari suoi, pe' suoi nemici. — Ei siede
Sorridendo, — la testa egli reclina, —
Ahi quello è il lampo della scure!
POPOLO. Oh colpo!
ALFREDO. Oh barbaro assassinio!
POPOLO. Un giusto egli era!

1 Parte fra guardie.

NOTA.

Ho serbato i caratteri di Moro e d'Arrigo quali sono dati dalla storia. — Rappresentando Anna Bolena, ho seguíto l' opinione di coloro che giudicarono con meno rigore quella colpevole infelice. — Moro al tempo di sua morte aveva per seconda moglie una donna onesta, ma d' animo volgare. Consolavalo Margherita, sua figliuola primogenita, donna di gran virtù, e che a' suoi giorni ebbe fama di letterata. — Cromwell (che ognun sa essere stato di stirpe diversissima da quella oscura, da cui sorse poscia Oliviero Cromwell) era fautore d'Anna, e servile consigliere d'Arrigo. Questo re, dopo avere ucciso Anna, fece decapitare pur lui. — Alfredo è personaggio d' invenzione, rappresentante quegli infiniti sciagurati, che vorrebbero seguire la virtù se non costasse sacrifici, e non la seguono per pusillanimità. — La vergine di Kent è personaggio storico: chiamavasi Elisabetta Barton. L' amico di Moro, condannato prima di lui, era Fischer, vescovo di Rochester. — È storica la falsa testimonianza portata contro Moro da Riccardo Rich. — Storica pure l' ammirabile risposta di Moro agl' iniqui che lo condannarono: «Siccome San Paolo ebbe parte all' uccisione di Stefano, e sono ambi in cielo, così possiamo, voi, miei giudici, ed io, essere egualmente salvati dalla misericordia del Signore!»

CANTICHE VARIE.

CANTICHE VARIE.

ROSILDE.

(Dove il trovadore componesse questa cantica non appare; soltanto vedesi ch' egli era fuori di patria ed infelice, nell' agitazioni in cui si trovavano a que' tempi le repubbliche lombarde, — presso le quali si ricava da' suoi poemi ch' egli peregrinò diverse volte: è probabile che ivi s' attraesse lo sdegno d' alcuna di esse o di Federigo.)

Canzoni de' miei padri, antiche istorie
Che a' felici d' infanzia anni imparai
Nel mio alpestre idïoma (inculta lingua
Ma d' affetti guerrieri e di mestizia
Gentilmente temprata e dolce al core!),
Riedete nel mio spirto: e col soave
Risovvenir delle pietose note
Illudetemi sì che a' miei dolori
E al carcere ov' espio vani ardimenti
Togliermi io creda, e a me ritornin l' ore
Di mie gioje infantili — o di Saluzzo
Nell' amato che prima aere spirai —
O sui fragranti colli onde di fiori
E limpid' acque Pinerolo è lieta —
O per gli Eridanini ameni poggi,
Ove la sera il Torinese ascolta
Della lontana villanella il metro
Che avventure d' eroi dice e d' amore.
Oh poetica terra! oh popolata
D' alte cavalleresche rimembranze
Or gaje or triste, commoventi sempre!
Tu la prima onda porgi [1] e le tue valli

1 Il Po scaturisce dal Monviso nel marchesato di Saluzzo. In questa apostrofe sembra comprendersi tutto ciò che or forma il Piemonte, o gran parte.

Il primo letto al giovin re de' fiumi
Ed ei ne' campi tuoi cresce educato
Come in orto di fiori! E di quell' orto
Mentre il voluttuoso aere m' inebbria
Veggio intorno — ove ch' io l' occhio sollevi —
Con fiero atto seder sovra le alture
Negre castella, e scemasi a tal vista,
Ma no, non cessa e sol natura cangia
La voluttà che mi ridea nel core
E più seria diventa e non men dolce;
E allora il pastoral flauto lasciando
Toccar desio la trobadoric' arpa.
Musa, o patria, a me sien le tue memorie:
Rosilde io canto. —
Bella era ed amata
E al suo sposo e signor tenera amante:
E — come a fiore un fiorellin s' appoggia —
Nelle braccia materne un pargoletto
Della madre al sorriso sorridea.
Se torna dalla caccia il cavaliero
Teodomiro, oh quanto gli par lunga
La salita al castel! non perchè il domi
Grave stanchezza, ma perchè alla sposa
Adorata il pensier vola ed al figlio.
Erge ei gli occhi alla torre, — e v' apparia
Lui desïando la venusta dama
Col leggiadro bambin, quasi dal cielo
Scesa fosse d' Iddio la Vergin Madre
A consolar d' un suo sguardo i mortali.
Ma improvviso precipita il dolore
Sui dì felici! Era un mattino, e in riva
Stava al Lemna [1] natio Teodomiro
Inseguendo il cignal. Vibra la freccia,
E tra questa e la belva, ahi, dal cavallo
Spinto è il giovin Denigi, e cade esangue!
Denigi il fratel d' arme, il fido amico
Dell' uccisore! (Vive ancor negli inni
Di tue vaghe fanciulle, o Pinerolo,
La beltà di Denigi e il suo corraggio.)
Oh rammarco! rammarco! E dacchè tinto
Del sangue dell' amico è il cavaliero,
Sfuma ogni gioja sua. Sovra il castello,
Così beato in pria, siede e vi spande
I negri vanni suoi l' angiol del male;
E dello spirto scellerato il riso
Fama è che molti udir di notte tempo

1 Lemina, o Lemna, un torrente presso Pinerolo.

Quando consunto da languor si spense
Di Rosilde il figliuolo, e del materno
Pianto ululâr le desolate sale.
Nè qui del mal le orribili minacce
Termine han pure. Ahi! di Rosilde istessa
Le giovanili guance scolorarsi
Vede lo sposo, e andarsi a poco a poco
Estinguendo in que' grandi occhi il bel raggio
Onde dianzi splendean con tanta vita:
E in segreto ei sospira, e mentre asconde
Con ridenti parole il suo timore,
Gli s' arriccian le chiome immaginando
Un' altra tomba — e in quella tomba chiusi,
Chiusi quegli adorati occhi per sempre!
Presso a morte ella venne. E allor proruppe
Nel già incredulo cor del cavaliero
Relïgion con tutta sua possanza:
E sceso a Pinerolo, al maggior tempio
Ricchi doni profonde, e con solenni
Riti espiar l' involontario cerca
Omicidio commesso, e (se mai peni)
Suffragar di Denigi il caro spirto,
Onde placato il ciel renda a Rosilde
Vita e gioja e di madre il dolce nome.
Ahi! nel sonno gli appar l' amico spettro,
E non irato è il volto suo, ma mesto,
Come d' un che pietoso asconder brami
Le proprie, e più d' altrui senta le pene,
Nè gli si doni il sollevarle; e porti
Una coppa amarissima, e non sia
Quella coppa un rimedio, e ber si debba! —
Deh, spiegati! dicea Teodomiro,
Spiegati! — Ed il fantasma una lontana
Strada additava, e in fondo a quella strada
Con eccelse basiliche sorgea
Una grande città: dir sembra — «Vanne,
Là Dio ti chiama!» e mentre ivi lo affretta,
Con una man si copre il volto e piange.
Atterrito si desta il cavaliero:
L' oscuro sogno medita; ispirato
Alfin si crede. «Ah! non v' ha dubbio, è Roma
Quella grande città: col pio vïaggio
Te, Denigi, da tue fiamme, e da morte
La cara donna liberar degg' io.» —
Dice, e ad uno temp a ciò s' astringe in voto.
Esultate, o colline! ad abbellirvi
Torna, col redivivo occhio Rosilde.

Di festive ghirlande olezzan tutte
Del castello le sale: eccheggian l' arpe
Stagion tornò di danze e di conviti:
L' angiol della sventura è dileguato.

Ma fido al voto suo prende il bordone
Teodomiro e seco uno scudiero
Nè che la sposa il segua egli consente,
Perocchè a lei vicino ardua non fòra
Più penitenza alcuna, e potria il cielo
Gravemente punirnelo. — «Addio, sempre,
Più sempre amata! i giorni tuoi mi serba
E l' amor tuo! qui fra due lune io riedo.»

Piangea Rosilde, e dalle care braccia
Strapparsi non potea: nè di Rosilde
Tutte eran quelle lagrime che il volto
Inondavano al sire. — Oh dolorose
Partenze, sì, ma di dolcezza miste,
Quando due cuori che batteano insieme
Breve tempo si staccano, ma l' ora,
La lieta ora si dicon del ritorno!
Ahimè che di partenze altre son conscio
Più dolorose! allorchè a forza svelti
Da geloso tiranno eran due cori,
Nè dirsi addio potean, nè lor rimase
Speme che di ritorno ora risplenda!

Compi una luna dacchè orando e cinta
D' umil cilicio, infra digiuni e il pianto,
Quasi pia vedovella, entro il solingo
Castel vivea la innamorata donna,
Di niun pensier curando altro che un solo,
Quando dal suo veron gli occhi volgendo
Giù sul pendio, salir vede un canuto
Che pare (ed è) il fedele Ugger, che il sire
Accompagnato ha in romeaggio. — «Ahi lassa!
Solo ritorna? Oh palpiti! oh funesti
Presentimenti!» — E indietro si ritrae:
Si riaffaccia indi al veron: prestigio
Creder vorria ciò ch' ella vede; e il santo
Segno si fa della salute, e sclama:
«No, mio Gesù, no, non sia ver! non sia!»

Ma giunto è il vecchio, e a' piè della signora
Singhiozzando si getta.
«O mio buon servo!
Tu mi rechi la morte, io già t' intendo;
Narra ov' ei cadde; ah, ch' io sovra la terra
Che lo ricopre, almen mi tragga e spiri!»

«O Donna, il fido Uggero a te dinanzi
Non torneria, se del suo sir la tomba
Veduto avesse.»
«Che dicesti? Ei vive?
Ah! sciagurata più non sono.»
«Ascolta,
Signora mia; non lusingarti; grave,
È grave assai questa sciagura: è incerto
Del mio sire il destino. Appena giunti
A quel varco eravam dove la terra
Al Piacentin del Po bagnano l' onde,
Allorchè un passegger, forte spronando
Il cavallo vêr noi: Fuggite, grida,
Fuggite, o pellegrini! un' orrenda oste
Invaso ha la contrada: il fero Otlusco
Co' suoi prodi vaganti Ungari [1] il fianco
Occupò di Piacenza, e impossessato
S' è d' un vicin castello, e in quel castello
Quanti più può, chiude prigioni, e immensi
Indi al riscatto vuol tesori, o il sangue
Versa degli infelici. — Il cavaliero
Che così ne parlava era un prigione
Al cui riscatto in teneri parenti
Tutto venduto avean, servi e poderi
E rôcche avite. E il giovin cavaliero
S' era con altri prodi a fratellanza
Religïosa consacrato, [2] e il voto
Di que' frati guerrieri è i pellegrini
Difendere e gli oppressi e la innocenza;
Ma nè il coraggio lor, nè tutti i brandi
Dell' afflitta città respinger ponno
Il fero Otlusco: sue terribili armi
Son gli stessi prigioni onde la strage
Minaccia se assalirlo osin le genti.—

1 Molte orde di Ungari scesero in Italia nel principio del secolo X: ciò fa congetturare che la storia di Rosilde appartenga a quel tempo. Esse furono prima respinte dall' imperatore Berengario, ma poi egli stesso le chiamò per far fronte a Rodolfo, re della Borgogna transjurana, e se ne pentì. Invece di obbedirgli, si sbandarono per tutta la Lombardia, devastando campagne e città; da queste orde allora Pavia fu saccheggiata e incendiata.

2 Nel medio evo il bisogno di difendersi contro gli abusi d' ogni specie fece sorgere molte confraternite benemerite della società. Gli aggregati rimanevano laici, e il loro ufficio non era che l' adempimento di qualche penoso dovere: proteggere i viaggiatori, assistere i feriti, gl' infermi ec. Così i vincoli della grande fratellanza umana stati spezzati dalla barbarie si andavano con vincoli parziali riannodando. Ma il fervore si cangiò ne' secoli seguenti in manìa: da tutte parti s' elevarono confraternite che invece di beneficare l' umanità l' infettavano di superstizioni; tali furono *i beghini, i fratelli e sorelle dello Spirito Santo, i flagellanti*, ec.

Mercè rendiamo al generoso, e in fretta
Ricalchiamo la via. Ma quando soli
Teodomiro ed io per una selva
Ci scostiam dal periglio, «aita! aita!»
Sentìam gridar da lunge: onor ci vieta
Negare aita a chi la implora: il ferro
Snuda Teodomiro: il seguo: a zuffa
Con gli Ungari veniamo. Avean rapita
Al suo sposo una dama. Ahi, che potero
Contro a sì forte stuol soli due brandi?
Mira sul petto mio le non ben salde
Ancor ferite, onde i nemici a terra
Mi lasciâr, mentre vinto e prigioniero
Strascinavano il sire. Allorchè appena
Riavermi e sorreggermi sull' egro
Fianco potei, mossi ad Otlusco e chiesi
Del mio signor divider la sciagura:
Ma il barbaro esultò, mi risospinse,
E appeso ad una croce un uman tronco
Mostrandomi: — «Al tuo sir, disse, egual sorte
Fra pochi dì sovrasta, ove quant' oro
Val sì nobile vita io non riceva.»
«E ch' è mai l' or? grida Rosilde: ah, tutto
Si sacrifichi tosto: assai di gemme
Erede io fui....»
«Deh, ciò bastasse, o donna!
Ma tal chiede riscatto il masnadiero,
Cui ben pavento non s' adegui alcuna
Di tue ricchezze. E il tempo incalza: i giorni
Numerati ha il crudel.»
— Quando la donna
L' enorme udì richiesta somma, il lume
D' ogni speranza a' guardi suoi s' estinse:
E come il Giusto [1] in Idumea, percosso
Dall' eccesso de' mali, osò il suo grido
Elevar verso Dio, ragion chiedendo
Del non mertato aspro flagel, — Rosilde
Così, nel colmo del suo affanno, obblia
Che col suo Creator dritto la polve
Di contender non ha: ma il Creatore
Come allor per quel Giusto, or si commove
Per la infelice delirante, e a' detti
Che nell' angoscia le sfuggian, perdona.
E che sai tu, cieco mortal, se Iddio
Non conduce le sorti e non ti scaglia

1 Giobbe.

Incontro alla sciagura, onde il tuo spirto
In più che umane lotte trionfando
Vieppiù a Lui s' assomigli? Al Sempiterno
Mancheran forse i modi e le delizie
Onde il lor guiderdone abbiano i forti?
Va, pia Rosilde, al tuo destin: che sono
Mai di Teodomiro e di te stessa
La pace e i giorni, ove allo scampo Iddio
D' una intera città voglia immolarli?
Scuotesi: amor le ridà forza, e nulla
D' intentato consente. — E drappi d' oro
E splendidi monili e vasi e perle,
Tutto che mobil sia d' alto valore
Sui giumenti si carca. In fretta e campi
Vendere e torri non poteansi: in pegno
Alla Badía li affida, e ne ritrae
Non piccolo tesoro.
«O mia signora,
Deh! non avventurarti,» invan ripete
Il prudente scudiero; «a me abbandona
Questo messaggio.»
«A tutto il barbaro Unno
Resister può, non d' una moglie al pianto,»
Sclama la dolorosa.
«Eppur, deh! pensa
Che non è fede ne' malvagi. E s' egli
I tesori rapisse, e te prigione,
Donna, tenesse?»
«Ah! del mio sposo al fianco
Andar carca di ferri, anzi che lunge
Aver tesori e libertà, ben chieggio.»
Dice, e comanda, e vuole. E sulla via
Col fido Ugger, co' pochi servi, assisa
Eccola sulla mula. — Ahi! così un tempo
Da' Francesi inseguito io colla madre
Pargoletto fuggía: si soffermava
Il vïandante attonito e chiedea
Da qual parte calato era il nemico.
Oh cavalieri improvidi, ch' a imbelli
Arti educate le fanciulle! Or d' uopo
Qui saría di valore! In mezzo all' armi
E all' arroganza ed all' insidie forse
Troverassi Rosilde, e le vien meno
Segretamente al sol pensarvi il core.
Dal palagio paterno uscita mai
Pria non era del giorno in che da Susa
Mosse al castel dello sposato amante:

E qualche volta appena ivi la faccia
D' alcun ospite vide, e tutto serba
Il pudor dell' infanzia e la paura.
E quel debole petto or notte e giorno
Per le selve cavalca! e ad ogni fischio
Trema di fronda, e gli urli della lupa
Ode, e vede la sera da lontano
I fochi, ove, chi sa? forse cenando
Novi omicidii medita un ladrone! —
«Per me non tremerei: ma se rapiti
Mi fossero que' carchi, onde salvezza
A te verría, Teodomiro, allora?»
Ed ei, Teodomir — dall' alte mura
Ove geme prigion, stassi alle doppie
Sbarre aggrappato della sua fenestra:
Ed ore ed ore immobilmente figge
Sovra l' ampio orizzon l' occhio bramoso:
Bramoso? e che mai spera? — Ah! nulla spera!
Estinto crede il fido Ugger: Rosilde
Saper di lui non può. — «Questo vil cibo,
Che invan mi si largisce, alfin dispendio
Parrà soverchio, e m' alzeran la croce;
Venga, venga quel dì!» — Tal è il febbrile
Suo frequente desio. Fero contrasto,
Bramar come riposo unico morte
E inorridir pensando al disperato
Lamento di chi t' ama, allorchè il grido
Udrà del tuo martirio! e nuovamente,
Quasi l' orribil vita che tu vivi
Bramar di proseguire, onde non giunga
Alle tue sale mai quel desolante
Indubitabil grido *Ei più non vive!* —
Da quelle sbarre guarda, e nulla spera
Teodomir: ma i dì passan talvolta,
Ed umana figura egli non vide, [1]
Perocchè a tergo della torre il campo
Giace degli Unni, e a questa parte è un vasto
Tratto deserto di palude e arena
Che ad un bosco confina, e solo a manca
Veggonsi dietro agli olmi i campanili
Della città, e se il vento agita i rami
Si scoprono gli spaldi.... Agita, o vento,
Agita quelle fronde! e il prigioniero
Veggia talor sovra gli spaldi il passo

1 Vedi l'Ecclesiaste che forse commisera particolarmente la prostrazione dello spirito: *Væ soli! quia cum ceciderit non habet sublevantem se!*

Di vivente persona! È un indistinto
Tormentoso bisogno al solitario
Il veder l' uomo — almen da lunge! un santo
Misterïoso amor lega i mortali,
Se distanza il scevra: ah! come a noja
Pòn da presso venirsi e farsi guerra?
Anco i nemici quasi ama, se ascolta
Lor selvaggia canzon Teodomiro,
Chè pur l' Ungaro canto è umana voce.
E se nel bosco alcuna volta udía
La percossa lontana della scure,
Pur frenava il respiro, e da que' colpi
Alcun piacer traea, perocchè all' occhio
Della mente pingeasi il buon villano
Che coll' ardua fatica alla diletta
Moglie porgeva e a' dolci figli il pane.
Ahimè, ben d' uopo è ch' uom giaccia all' estremo
D' ogni miseria onde gli sien ricchezza
Così povere gioje! — E se nel bosco
Tace la scure — e taccion gli Unni — e tace
Negli olmi il vento — e dalle torri il caro
A' meditanti suon della campana —
Chi allor molce, o prigion, tue tetre noje?
Oh! allor — quel ciglio ch' uom giammai non vide
Nel lutto inumidirsi, in mesta guisa
Abbassandosi a terra, a larghe stille
Versa il dolore!
«O mia Rosilde! io sono
L' autor di tua sciagura! Io da celeste
Credea ispirazione essere al pio
Viaggio mosso, e m' illudea il consiglio
Dello spirto a cui gioco è l' uman pianto!»
«A cavallo! a cavallo! ecco una preda!»
Così sclama, e già sprona, e già seguito
Da cento lance è Otlusco. Oh, qual fu l' alma
Della timida donna al furibondo
Proromper d' una squadra! oh spaventose
Urla che assordan l' aere, e men saccheggio
Sembran nunciar che rapido macello!
Discende dalla mula. Il cor le manca,
Ma invoca il suo buon Angiolo e confida
Nel suo soccorso, e pallida e smarrita —
Pur risoluta — avanzasi all' incontro
De' masnadieri, e con la mano accenna
Che raffrenino il corso ed ascoltarla
Vogliano per pietà. — V' è nell' aspetto
Dell' inerme e del debole un arcano

Che ispira reverenza anco al feroci:
E se il debole opprimono, è un comando
Che natura non fece, è un altro moto
Che senza sforzo non si compie, e il compie
Pensata voglia di trionfo o lucro.
Commovente spettacolo! Un istante,
E dalle scalpitanti ugne pestata
Esser potea la misera; — un istante,
E l' avventata squadra immobil sta:
Così Otlusco imperò.
Smonta, s' appressa
All' atterrita dama: e sopra il viso
Dell' assassin, colla insultante gioja
Della propria potenza e colle dure
Tracce di crudeltà, v' è come un fosco
Lume che quelle tracce e quella gioja
Addolcisce un momento, e sembra quasi
Raggio di cortesia. L' opra era forse
Di tua beltà, o Rosilde? o forse innanzi
Ch' atti inumani il trasformasser, grande
Fu dell' eroe lo spirito, e quel raggio
Di cortesia reliquia è di quel tempo?
Ma in alme dal delitto degradate
A' moti generosi un pentimento
Di sentirli succede, e — unica a loro
Nota virtù — della virtù il dispregio.
«Signor, la sposa io son d' un prigioniero
Di cui t' offro il riscatto. Ove regina
Nata foss' io, per quel riscatto un regno
Dato t' avrei: ma ciò ch' io m' ebbi or pongo
Tutto a' tuoi piedi, e supplice scongiuro
Che il mio Teodomir tu mi ridoni.»
«Donna, ravviso il tuo scudier. Recato
T' avrà il pregio in che tengo il signor tuo:
Nè mai per men del valor suo di tanto
Peregrino giojel fia che mi spoglie.»
«Deh! non macchiar tue forti gesta, o sire,
Schernendo gl' infelici: ecco non vile
Tesoro, e tu il gradisci: e fa che priva
Di quanto io possedea, tranne il consorte,
Di mia miseria non curante, io possa
Ogni dì benedirti.»
«Olà, mi segua
Quel convoglio al castel.»
Trema, e rimonta
Rosilde la sua mula, e a fianco a Otlusco
Dinanzi agli altri avviasi, e da lontano

Guarda con desiderio e con affanno
Quelle mura ove chiuso è il suo diletto.
Ma l' avaro ladron vede l' amore
E la bellezza della dama, e volge
Nell' astuto pensier nova perfidia.
Arrivano al castel: spiegansi i doni,
E Otlusco a sè venir fa il prigioniero.
Oh emozïon de' due teneri sposi
Nel rivedersi! Udì Teodomiro
Ciò che a salvarlo fea Rosilde, e gioja,
Stupore e gratitudine è in lui tanta
Che parole non trova. — Il sospettoso
Unno quel mutuo giubilar mirando,
«No,» sclama «non è ver, queste non sono
Vostre sole dovizie; in voi non fôra
Sì poco duol nel perderle: al riscatto
Ben pôn di te, o guerriero, esser bastanti,
Ma pari a questo quattro volte un dono
Vo' per la donna che prigion ritengo.»
Piansero, supplicâr. Barbaramente
Sono divisi, e dal castello a forza
Dagli Ungari cacciato è il cavaliero.
Che diverrà la misera? E ove mai
Teodomir ritroverà tant' oro
Qual dal perfido vuolsi? Il pio scudiero
Gli rammenta i congiunti. «Ah, i miei congiunti
Possenti son, ma antiche guerre e invidia
A me feali inimici, e non che aiuto,
Scherno n' attendo nella rea fortuna!
Vendere il mio retaggio? E lenta è l' opra;
Nè molto indi trarrei, poichè sì pingue
Già ne diè somma chi toglieali in pegno.»
Mentre varii nel cor volge pensieri,
E un furibondo più dell' altro, e tutti
Fausti a vendetta sì, ma inefficaci
A liberar la cara sposa — e mentre
Tenta indarno in agguato al masnadiero
Toglier la vita — e mentre indarno ai prodi
Frati guerrieri e all' armi piacentine
Recasi e prega e stimola, e, a gran rischio
Di cagionar d' ogni prigion la strage,
Pur li spinge a battaglia, e dieci volte
(Con finti attacchi) in lontananza spera
Trarre l' oste malvagia e della rôcca
Rapidamente impadronirsi, e sempre
La vigile degli Unni arte il delude, —
A investir la città pensa in segreto

Con audacia incredibile il ladrone.
Oh scellerata notte! Un tradimento
Forse ad Otlusco aprì le porte: il ferro
E il foco cinque giorni orribilmente
Scorre per ogni via, per ogni chiesa,
Per ogni ostello, e disperato sembra
Del popol vinto il più risorger mai.
Nè per l'amor sol della preda esulta
Di sue vittorie il barbaro: egli esulta
Perocchè quanto più temuto e forte,
Tanto più grande apparir crede al guardo
Dell'altera Rosilde. Il ferreo core,
Non si sa come, al pianto di Rosilde
S'era commosso, e in guisa ch'ei sul punto
Fu alcune volte d'asciugar quel ciglio,
Libera rimandandola al marito:
E se eseguia il magnanimo pensiero,
Non avrebbe sol lei, ma seco tutti
I suoi tesori rimandati. Un giorno
Alla stanza ei movea della dolente
Col nobile proposto; ahi! ma rivide
Quelle angeliche forme, intese il suono
Di quella voce, e gli morì sul labbro
La pensata parola, e generoso
Esser più non potè. Parlò d'amore,
E, ciò che mai sofferto ei non avea,
I dispregi sofferse; e quei dispregi
Eran pugnali all'alma del superbo,
Eppur chi li avventava era a lui caro.
Nè degli altri prigion pari alla sorte
Di Rosilde è la sorte. A lei l'uscita
Sol tolta è del castel, ma le si dona
E visitar gli altri infelici e alquanto
Allevïar lor pene, e dalla croce
Redimer chi dannato era, e taluni
Render senza riscatto a lor famiglie.
Con benefico intento e varia speme
Va serbando la vita, e all'esecrato
Ladron si finge meno irata, e volta
Tutta è a cercarsi occasïon di fuga.
Ma maggior di lor possa è il breve sforzo
Di gentilezza e di pudor nei vili;
Parer grandi vorriano — e oprar da grandi
Incominciato appena avean — nel basso
Sentiero ecco ricalcali natura,
O abitudin d'infamia, o delirante
De' sensi ebbrezza, o il giubilo del male.

Prudenza e preghi e dignità e disdegno
Più a Rosilde non val. Fra le volgari
Delle coppe esultanze, il masnadiero
Motti d'amor — ma temerari — vibra,
Ed orgogliosi. (Ah, il tuo bel nome, Amore,
Non merta il foco de' profani!)
«O stolta,
A che ostinarti contra il fato? E credi
Che, dacchè t'ha perduta, in vedovanza
Perenne stiasi il tuo primier compagno?
Ah, ch'ei ben già di tua mancanza in braccio
D'amante altra consolasi! A cercarti
Forse riedea? Ti vendica: lo nozze
D'Otlusco accetta. Splendida ben altra
Che non Teodomir t'offro ventura:
Invitte squadre io guido, un regno innalzo
Cui le più ardite signorie curvarsi
Dovran d'Italia: te possanza e pompa
E adoramenti faran lieta, e madre
Sarai di regi.» (E in così dir, con guardo
Inverecondo alla pudica un braccio
Osa afferrar.)
«Deh, signor mio! Te irrito
Se il passato rammento e i dì felici
Che da te lunge io trassi: a sgombrar l'ire
Dal ciglio tuo, quindi in silenzio io pongo
Il prisco ond'arsi immenso amor: ti basti
Questo silenzio. E se ostinata speme
Nutrir pur vuoi ch'amor novel me accenda,
Fa che d'atti tirannici e scortesi
Io mai capace non ti scorga, e al tempo
Lascia il mutarsi del cor mio.»
Tra umíle
E mäestosa così parla: e tenta
Allontanar pur quel terribil punto
Cui già da lungo con preghiere e pianto
S'è apparecchiata. — Mesi e mesi invano
Sperò in Teodomir: più non ritorna.
Nelle pugne sperò, ma invan: la palma
Sempre è dell'Unno. Invan sperò d'aprirsi
Qualche strada alla fuga: omai non resta
Scampo ad infamia, altro che un sol — la morte.
A timid'alma arduo dover, la morte. —
Ma non feroci tutte fur le donne
Di cui l'alto morir narran le istorie.
A talune, o pittor,[1] forse tra quelle

1 Questo cenno d'un pittore potrebbe sorprendere chi si ricorda d'aver

E maschi tratti e gigantesca posa
E spirito guerrier dar non dovevi:
E mite cor portavano, e formate
Eran solo ad amore, e d'una spada
Inorridiano al lampo; eppure (oh grande,
Oh ben più grande era virtù!) a dispetto
Della dolce indol femminile, il seno,
Anzi ch'a onore o amor farlo spergiuro,
Colla tremante man si laceravano! —
Ahi giunta è l'ora per Rosilde! Un varco
Era all'audacia del fellon, quel varco
Or più non è. Nè avvidesi ei che l'armi
Appese alla parete ella adocchiasse:
La parete adocchiava e già scagliata
Col volo d'un baleno erasi a un ferro
La generosa....allor che risonanti
Di spaventose grida ode le sale.
Due i momenti non furo: assaliti ode
Rosilde gli Unni, e un rapido pensiero
Non mai previsto or le risplende, e il ferro
Che in sè volger dovea, vibra al tiranno.
Cade — e su lei rovesciasi — e quel ferro
Dal seno Otlusco a sè strappando, il pianta
Ed il ripianta dieci volte e in viso
E nel fianco alla misera, e fra gli urli
E i colpi e il duolo e le bestemmie ei spira.
Tal nel castel la spaventevol scena
Presentavasi agli Ungari, allorquando
Prorompea l'oste. Impugnano le lance,
A far fronte s'accingon, ma l'orrenda
Morte del condottiero e la sorpresa
Sì gli atterría, che immemori son fatti

---

letto che Cimabue fu il primo, dopo la barbarie de'mezzi tempi, a ristabilire la pittura in Italia. Ma vedasi il Tiraboschi il quale prova con molti esempi che anche ne'secoli anteriori l'Italia non mancò mai di pittori: essi erano in gran parte Greci, ma molti pure nazionali. — Siccome il poeta non nomina il suo pittore, forse si trattava di uno o più quadri allora famosi, alla cognizione de'quali bastasse l'indicarli; o forse null'altro volle il trovatore che esprimere quel suo sentimento, non doversi dall'artista mai togliere alla donna — nè anche quando è tratta da dolore o virtù a qualche grande atto di coraggio — il bello ideale della donna che è la dolcezza. Pare che, per quanto il comportava il soggetto, ei non si sia dipartito da questo sentimento anche nel dipingere una amazone, una selvaggia, la *Tancreda:* in più d'un passo di quel poema cerca d'attenuare ciò che ha di forte il carattere della guerriera. Chi conosce il teatro sarà dell'opinione del trovatore: avrà veduto che un'attrice, per quanto sia valente, s'ella crede di dover dare alle eroine i tratti degli eroi, essa può far raccapricciare, ma non mai commuovere; se invece l'attrice non è che eroina, cioè *donna* nel suo più nobile significato, allora le sue lagrime ne strappano molte.

Dell' antica lor possa, e a vergognosa
Fuga si dan per la campagna. — I prodi
Esuli piacentini al forte fatto,
Duce Teodomiro, eransi spinti
Perir giurando o vincere: e mai fermo
Da moltitudin ciò non fu, che tutti,
Per quanto lunghi sien feri gl' inciampi,
Visti a crollar sotto ai suoi piè non li abbia.
Ma come or sì poco ardua è la vittoria?
Donde il terror de' barbari? Nè Otlusco
Fu veduto pugnar.
Parla un morente
Ungaro e accenna del suo sir la sorte:
«Femminea man lo trucidò!» Ai vincenti
Raddoppiasi la gioja. — Ov' è la santa,
La salvatrice della patria? — Schiuse
Son le carceri: mischiasi col grido
De' redentori il grido di cinquanta
Liberati prigioni.
«E tu, Rosilde,
Che non accorri? Dove sei? Rosilde!
Diletta sposa!»
Ardea fosco una lampa
Nella gran sala. Spaventato n' esce
Il vecchio Ugger: nel suo signor s' incontra,
Ritrarnel vuol. Ma già Teodomiro,
Tra rovesciate mense e armi, scoverto
Ha l' immane cadavere d' Otlusco:
Con gioja gli s' appresa — oh vista! un altro
Cadavere ei copria! Rosilde! —
E intanto
Che il più infelice de' mortali esclama
Miserandi lamenti (oh mescolanza
Che drizzar fa le chiome!) urla, di gaudio
Metteano, ignari, i suoi compagni ancora,
E con festa il chiamavano: «A te dèssi
Questa lieta vittoria! A' fuggitivi
Riposo non si dia! Guidane, o prode!
La città si racquisti!» —
A poco a poco
Cessa il giulivo dissonante strepito:
Il luttuoso caso odono: muti,
Reverenti s' affollano alla sala:
Tutti lor gioja oblian: l'egregia donna
Mirano — e oh che pietà! quel cavaliero
Dianzi sì dignitoso, or nella polve
E nel sangue si rotola ululando,

Nè più gli cal che forse altri il dispregi.
«Ite, o felici: agevol cosa è omai
Il ripigliar la città vostra. Otlusco
Da costei fu atterrato....oh, ma vedete
La generosa!»
E il sen tutto squarciato
Di Rosilde accennava, e quelle care,
Or deformi sembianze: ed oltraggiando
Il fido Ugger che il contenea, una spada
Afferrava, ma indarno, onde svenarsi.
Racquistò le sue mura il fortunato
Popolo piacentino. Ebber perenne
Del vedovo stranier cura i pietosi
Ospiti, ed a Rosilde a eterna gloria
In mezzo al fôro alzaro un monumento;[1]
E allorquando, tra pochi anni, recisa
Fu dal dolor la vita di quel prode,
Chiuse le sue infelici ossa nell' arca
Venner dov' eran di Rosilde l' ossa.
Ahi! quell' arca vedeasi a' tempi ancora
Della mia fanciullezza, e il padre mio
La visitò: ma quando pellegrino
Adulto mossi tra i Lombardi, e volli
A mia debol virtù porger conforto
Quelle sacre onorando ossa d' eroi,
Più non rinvenni che un' infranta pietra,[2]
E su quella sedea laide canzoni
Vil giullare cantando,[3] e gli fea cerchio
Con ghigni infami la plaudente plebe![4]

1 Ciò non regge colla chiusa. Ma il trovatore parlava dell'intenzione di chi eresse il monumento. Non è egli così di tutto ciò che si fa per la ricordanza de' posteri? Si suppone sempre l'infinità dei secoli: e un furore popolare, un terremoto, cento cause possono distruggere oggi ciò che jeri si credeva eterno.

2 Piacenza fu, tra le altre città lombarde, spesse volte desolata dalle accanite guerre tra nobili e popolo, e il partito vincente distruggeva non di rado ciò che era stato onorato dal vinto.

3 I trovadori di genere elevato chiamavano *giullari* i poeti vili e buffoni: e questi non erano già gli adulatori soltanto del volgo. Trattandosi qui d'una storia molto anteriore alla poesia a noi nota de'trovadori, parrebbe che la voce *giullare* fosse un anacronismo. Ma è certo che in tutti i tempi vi furono poeti, e particolarmente poeti vili e buffoni: nè a qualunque età questi appartengano, sconviene loro la voce *giullare*, che significa *giocoliere*, *ciarlatano*.

4 Questa pittura d'anime abbiette profananti un monumento eroico induce a credere che ciò fosse in un tempo d'anarchia.

ADELLO.

(Questa cantica è divisa in tre parti. La prima si riferisce ai tempi di Berengario I, negli ultimi anni del suo regno, e ai tempi del breve regno di Rudolfo in Italia: la seconda verte sulla prima impresa d'Adello, regnante Ugo di Provenza succeduto a Rudolfo: la terza scorre sovra alcuni tratti della vita di Adello, che possono riferirsi ai tempi di Ugo, e d'alcuni fra i successori di questo, cioè Lotario suo figlio, Berengario II marchese d'Ivrea, Ottone I ec.; giacchè è detto che Adello morì vecchio.)

I.

Quando oltre l'Alpi il giovinetto Adello
Dal povero movea tetto paterno,
Pria di varcarle, un guardo all'orizzonte
Natío rivolse e pianse: e rammentando
De' genitori la virtù e l'affetto,
Ripetè il pronunciato innanzi a loro
Fervido giuramento. —
«Ah, no, al tuo nome,
Patria degli avi miei, nè al vostro, o santi
Parenti, alcun disdor l'opre d'Adello
Non recheranno mai! Verrà in Italia
Il cortese straniero, e dirà: Pace,
O terra, di gentili alme nutrice!»
Poi la via proseguì. — Scudiero al vecchio
Suo consanguineo ei gía che, di possanza
Ricco e di fama, appo Lïon, sui colli
Della Sonna fioriti e sulla Rocca
Incisa dominava.[1] Al giovinetto
Accoglienza amorevole il canuto
Giorgio far si degnò. Molto gli parla
De' cari genitori, e si compiace
Perocchè del garzon commossa uscía
Dal cor la voce, e gli soggiunge: «Il cielo
Non prosperò del padre tuo i destini,
Ma un ospite leal diègli, un amico
Che a lui la destra, e a chi da lui ne venga
A stender pronto è ognor.»
Quell'onorata
Destra baciava Adello, e umile e fida
Servitù prometteva al suo signore.

---

1 V'è presso Lione, sulle rive della *Saône*, una rupe che ritiene il nome di *Pierre-Encise*.

Degli antichi scudieri e famigliari
Già l'ossequio acquistossi il verecondo
Italo garzoncello: e i cavalieri
Col sir congratulavansi e le dame
Per l'onestà del nuovo alunno: e lieto
Questi fra sè dicea: «Giungervi possa,
Autori de' miei dì, quanto il lontano
Vostro figliuol dagli stranieri è amato!»
Ma di Giorgio crescea la bionda figlia,
E di beltà un miracolo e d'amore
E di grazia era, e di virtù, Eloisa:
Ambían la mano sua molti di Francia
Illustri cavalieri, e al prode Arnaldo
Il padre la destina. Era negli occhi
Della fanciulla e sulle labbra un pronto
Di cortesia e candor nobil sorriso,
Ch'ove volgeasi consolava: e quando
Ella uscía del castel, gl'infimi servi
E il passeggier mendico avidamente
A mirarla si feano, e ognun tornava
Più sereno al suo ufficio e a' suoi dolori.
Ma quel tenue sorriso era qual pio
Raggio di luna che ricrea il ramingo,
Eppur misterïoso un sentimento
Move che non è gioja — e più soave
Della gioja fors'è, ma dolce ispira
Di meditar vaghezza e di silenzio:
Tal la sera in un tempio è melodia
Di giocondo ma augusto organo: ascolta
Delizïando l'anima pensosa.
Quella tinta lievissima, quell'aura
Che alla beltà del timido sembiante
Beltà diresti aggiunga, e par sia nube —
Non nube di dolor, ma di gentile
Malinconia e pietosa indole un cenno —
Quell'è l'incanto irresistibil donde
Sì affettuosi a lei volgonsi i guardi.
Nel tetto suo, dalle virginee stanze
Fuori di rado appar: ma degli aërei
Passi se il fievol suon per le echeggianti
Sale s'annunzia — o al genitor si rechi,
O a visitar famiglio infermo — e Adello
Sulla sua via si trovi, oppur da lungi
Trasvolar l'abbia vista, ei di sè ignaro
Palpita, e quasi un angiolo trascorso
Ivi fosse e beato abbia quell'aere,
Ei le sale ricalca ove Eloisa

Passò — e santificar sentesi il core.
Ai conviti paterni, infra le antiche
Sue dame e il padre assisa — o accanto ad essi
Passeggiando tra i fiori — o nella barca
Che a' giorni estivi a tarda ora per l'onde
Va qua e là gli zeffiri cercando,
Della donzella i saggi detti ammira
Il giovine scudier: ma pochi sempre
S'udían, nè quel silenzio era di spirto
O infecondo o superbo; era quel velo
Onde beltà pudica asconder crede
I suoi tesori, e più pregiati e certi
L'altrui commossa fantasia li adora.
No, all'intelletto uman, o esterno mondo,
Non sei bastante; esprimer tutto, indarno
Agogneresti, i sensi percotendo
Co' tuoi colori e suoni: egli in sè porta
Più grande un mondo — l'ineffabil regno
Di quel principio che in noi pensa e scerne
L'alta armonia delle create cose.
In quel regno mental l'uomo adorando
Contempla il bello, e più e più il vagheggia
Qui, perchè in tutto il suo fulgor qui splende!
Perciò di caste immagini è silenzio
Quell'arcana vaghezza, onde men cara
È talor la parola. — Oh, che mai sono
Le scritte bende, onde il pennel presunse
Della Madre di Dio dirti l'amore?
Non le ingegnose bende, il sacro volto
Dica al Figliuolo «Io t'amo:» ivi un indizio
L'immaginante spettatore, e tutta
Troverà in sè di quell'amor la istoria.
Ma quella possa, ohimè! c'hanno le menti
Di penetrarsi una nell'altra, ad onta
Che di mister si cingano, scoverto
Ad Eloisa e Adello ha la vicenda
Del lor misero affetto. Ambi più volte
Guardandosi arrossiro: e — inosservato —
Talora Adel della fanciulla il volto
Atteggiarsi a mestizia ed a profonda
Estasi vide, e impallidir se udia
Reduce dalla caccia il giovin prence
Ch'esser le dee consorte, e più se udia
Di costui rammentarsi i genitori
Che dal Reno s'aspettano, e allorquando
Giunti essi fien, si compieran le nozze.
Nè lieto ad Eloisa è più il festivo

Giorno del padre suo? l'inclito giorno
Sacro al Santo de' prodi, al generoso
Di Cappadocia cavaliero? [1] Ah! tutto
L' affettuosa adopra onde il sereno
Ritrovar de' passati anni, e compiuta
Far l' allegrezza del buon sir. — Gioiva
Questi alle danze e al canto de' vassalli,
Ma più d' ogni altro è a lui grato l' omaggio
Della tenera figlia e dell' amato
Italo suo scudiero.
Essa dell' armi
Le glorie ignora, e sol del padre canta
I pacifici giorni, e la clemenza
Verso i nemici, e il benedir concorde
De' felici suoi servi, e il dolce ospizio
Che appo il suo focolar trova l' illustre
Pellegrino e l' oscuro, ed il credente
E l' infedel — ed ogni strofa chiude
Intercalando un giubilo d' amore:
«Ah sì, tal d' Eloisa è il genitore!»
Ond' è che men degli altri anni gioconda
Comparía la donzella, e più diletto
Pur la sua voce trasfondea ne' cuori?
Ah, dovunque la tua fiamma s' apprende,
Ivi, o Amor, è una vita, ivi un incanto
Che tutte le gentili arti sublima!
Universal la lode era, e d' Adello
Non pur motto s' udia: ma il guardo a caso
Sovra lui pon la giovin dama, e il guardo
Innamorato incontra — e, oh, d' ogni lode
Ben più le parve!
Il mutuo turbamento,
Perocchè romoroso era l' applauso,
Null' uom vide o capì. — Si ricompone
Adel: sulla infiorata arpa coll' agili
Dita prelude, e l' armonia celeste
Gli versa in cor de' mali suoi l' obblio.
Son guerrieri i suoi carmi. Ei di San Giorgio
Dice l' eroico spirto — e della figlia
Di quel re dice il pianto e le sciagure
Che divorata esser dovea dal drago,
Quando il cappadocèo redentor venne
Della beltà e dell' innocenza. Ignuda
La vergine regale al drago esposta
Pinger non osa Adel: cinta d' un velo,

1 San Giorgio, principe di Cappadocia.

Il sembiante ei le dona d'Eloisa,
E il biondo crine ed il ceruleo sguardo
E sì amabil ne trae quadro pietoso,
Che a tutti molce gli ascoltanti il petto.
L'arrivo ei dice del campione e l'ira
Contro a' codardi cavalier che il brando
Non consacrano a' deboli, e a quel sesso
In che onorar dobbiam Maria: e descrive
La terribil battaglia; e la sconfitta
Del mostro immane; e il giubbilo e il trionfo
Che la turba apparecchia; e la modestia
Del vincitor che involasi, e a novelle
Per la terra trascorre inclite imprese.
Oh, allor d'Adel, nell'inno suo di foco,
Tutto il cavalleresco animo splende!
I bei fatti lo esaltano; una viva
Sete di gloria lo divora: in vago
Disordin, nella mente i grandi esempi
Gli si confondon del guerrier ch'è in cielo
E quelli del suo sir, e a entrambi aita
Chiede e virtù perchè lor orme ei prema.
Quell'affanno, quel nobile desio,
Più che le lodi avutene, commove
Il magnanimo vecchio:
«Eccoti, o figlio,
L'onorato mio ferro; i dì verranno
Ch'io giacerò cogli avi, e questo ferro
Mieterà ancor per mano tua gli allori!»
Al valente cantor doni gentili
Porgean le dame, e il sir dicea: «Tu sola,
Figlia, sconosci la virtù e le nieghi
L'amabil guiderdone?» — Alla paterna
Dolce rampogna ella sorride, e tosto,
Vergognando, discignesi dal petto
Candida sottil zona, e sovra l'arpa
Leggiadramente del cantor la pose.
Oh che son gli altri fregi? Il tempo forse
Potrà la rimembranza o scancellarne
Oh almen scemar; ma questa zona! —
«E il seno
D'Eloisa cingevi! e tu sentito
Hai di quel seno i palpiti! e sentito
Forse li hai raddoppiarsi (ahimè, pur troppo
Ell'è certezza!) allor che o la mia voce
Udía da lunge o i guardi miei trovava
E mie pene leggeavi!» Ah, da quell'ora
Così delira Adel!

Spesso un tintinno
D' arpa s' ode la notte entro il castello:
Egli è il misero amante che riposo
Sul letto non rinvenne, e con dimesso
Suon quelle melodie va ricordando
Che più son care ad Eloisa — e il bianco
Lin che dal musical legno discende
Sopra il volto gli ondeggia e sopra il core,
E reverenti baci egli v' imprime,
E gli parla e il ribacia, e talor forse
D' una lagrima il bagna.
Il destin move
Un dì la giovin dama a errar solinga
Tra le rose dell' orto, ed ivi il caro
De' suoi pensier segreti idolo incontra.
Ambi treman, ritrarsi ambi vorriano:
Ma, perch' egli era mesto, una soave
Parola essa gli volse: «Adello, udiste
Favellar d' uno spirto che ogni notte
Già da alcun tempo bea il castel di queti
Armonici sospir?»
«A quello spirto,
O cortese mia donna, era speranza
Che i suoi sommessi asconditi sospiri
Ignorati sarien: s' alcun li udiva,
Uopo è ben che nemico abbiasi il sonno: —
E a quello spirto assai dorría se il sonno
Mancasse ad altri come a lui.»
Nullo era
In sè quel dir; d' eluderlo v' avea
Pur mill' arti o troncarlo: ahimè, quell' arti
Ad Eloisa non sovvengon! Pochi
Confusi detti replicò, e que' detti
Molta pietà spiravano. Ah, d' ossequio
Sol parlò Adel, ma questa voce uscía
Sì tenera e tremante, che simile
Era alla voce «amore!» Ed ei soggiunse
Sì meste cose di quei dì in che privi
Saranno questi fiori e quel castello
Di chi li fea sinor giocondi — e, spesso
Interrotto, pur dice anco di fiore
A cui del Sol manca la luce, e a terra
Allor china la testa....e più non sorge!
«Oh Adel, t' intesi! il tuo proposto è orrendo:
Tu vagheggi la morte!»
«Oh donna! Il giorno
Che tanto audace io fui d' innalzar gli occhi

Sovra cosa divina, era decreta
La morte mia dal Ciel quel giorno.»
Il pianto
Sgorga a forza dagli occhi d'Eloisa;
Ma dignitosa ell'è tuttora, e gravi
I modi e le parole. Un lampo d'ira
Le balenò piangendo, e dir parea:
Così m'astringi ad avvilirmi? — Ei muto,
Angosciato abbassava le pupille
Più che mai reverenti, onde la donna,
Lagrimando non vista, il duro peso
Della vergogna non sentisse. E il pio
Riguardo ella scerneva, e in petto quindi
Pietà maggior la intenería. —
— Tal era
Di que' semplici eventi la catena
Che (impreveduta) avea le due inesperte
Alme condotto alla fidente e vana
Compassïon del vicendevol duolo.
Ma oh come quelle belle alme, incapaci
Pur d'un pensier che da virtù non tragga,
Accusansi ciascuna in sè medesma
Del biasmevol colloquio!
«È questa adunque,
Pensava Adel, la mercè ingrata è questa
Ch'io rendo al mio signore? a lui che tanti
Su me profuse beneficii e pegni
D'amistà nobilissima ed esempi
Alti d'onor? Così rammento i cenni
De' genitori miei, la veneranda
Storia de' lor martirii, e come in venti
Ben più gravi sciagure immolâr tutto,
Fuor che lor fede, a' cari prenci e al dritto?»
In chi di giusti nacque, è onnipossente
La rimembranza de' dettami austeri
Nell'infanzia bevuti e il sacro accento
Con che amando addolcíanli e padre e madre.[1]
Disonorar con vili atti egli teme

---

1 Tutta la cantica sembra avere per iscopo morale questa verità: — che uno de' più grandi stimoli alla virtù si è l'esempio di parenti irreprensibili, e quindi il desiderio di consolare con bei fatti la loro vecchiaja — che nelle passioni in lotta col dovere, quanto più il sacrificarle a questo è doloroso, tanto più l'uomo che compie questo sacrificio ha luogo in appresso di congratularsene, trovandosi nobilitato ai propri sguardi e più capace di grandi azioni — che finalmente, se sulla terra il premio della virtù è spesso l'ingratitudine degli uomini e la sventura, al giusto sono abbondante compenso la sua fama, il testimonio della buona coscienza, e la pace e le speranze con cui egli solo può scendere nella tomba.

L' immacolata lor canizie, e questo
Gentil timor, ne' gran cimenti — allora
Che virtù langue, — di virtù tien loco.
«Ahi, che feci, Eloisa? Ove trascorse
L' incauto labbro? Oh, un infelice obblia
Che ardì il tuo sdegno provocar! L' insania
Onde vittima gemo, ancor la voce
Del dover mio non soffocava appieno.
Che insano fui — non vil — tel dirà il pronto
Mio abbandonar questo adorato albergo
Onde più mai non rivederti. Un alto
Delitto le contrade itale afflisse
E vendetta domanda: io la grand' ombra
Di Berengario a vendicar mi reco,[1]
Cadrò nel campo dell' onore: udrai
Forse in breve il mio nome e dirai: «Basso
Fu il viver suo, ma egli moría da forte.»
Ma non men che in Adel s' avviva in petto
Ad Eloisa di virtù il bel raggio:
E ipocrisia sdegnando e vano orgoglio,
Qual sorella gli parla e con decoro
Quasi di madre e di regina — eppure
Sol favellar così potea un' amante.
Un celeste idïoma era, onde i pochi
Predestinati cuori han conoscenza
Che amaron come Adello, e un' Eloisa
Sulla terra trovarono, e una volta
Piansero insieme, e da quel dì migliori
Si sentîr — benchè forse, ahi, più infelici!
Ella accenna infrangibil l' imeneo
Che del suo padre la sagezza ha fermo,
E dice sacro quel dover che legge
A entrambi lor fa il separarsi e pace
Ricercar nell' assenza: e poi soggiunge
Con enfasi gentil quanto l' uom possa
Sublime farsi nel dolor, se invitto
Ai colpi di fortuna animo opponga,
E più, se nel dolore ei sempre aneli
A far sì, che ad un lito (ond' esul mosse)
Spesso la fama sua giunga, e tai fatti

---

1 Berengario I, dopo gl' infelici successi della sua guerra con Rudolfo, fu assassinato a Verona da alcuni congiurati, capo de' quali era Flamberto. Tre giorni dopo Milone guerriero fedele all' infelice imperatore ne fece la vendetta, vincendo i colpevoli e condannandoli al supplizio: così le cronache. Ma secondo questa cantica uno d' essi congiurati, Rasperto, riacquistò potere in Verona, ed ebbe in seguito il favore del re Ugo, che gli lasciò il governo di quella città.

Narri di lui, che ognun qui dire ambisca:
Io lo vidi, io 'l conobbi, ei mi fu caro!
Con più tenera voce indi Eloisa
Il rampogna che morte ei nelle prime
Pugne minacci d'incontrar: gl'intíma
Di viver. —
«Donna, ah da te lunge?» —
«Vivi
Alla patria, a' parenti....ed al conforto
Pur d'Eloisa?»
Questo detto ha fisso
Del futuro campion l'alto destino!

II.

«Ben t'avvenga, o stranier, che non disdegni
Del proscritto la stanza! Oh, il curïoso
Mio desir non t'offenda: avresti il suolo
Di Verona toccato? o nulla almeno
Dell'infelice mia patria t'è noto?»
«Verona tua, gran Valafrido, ancora
Non visitai, ma qui di Francia io movo
Per quella volta.»
Adel, così dicendo,
Una scritta porgeva: e con ossequio
(Mentre quei legge) osserva le sembianze
Dell'eroe cui per molte cicatrici
Beltà non scema: è in Valafrido un misto
Tal di guerriera cortesia e fierezza,
Che affetto ispira e in un tema e stupore.
«Che? Tu del sir di Rocca Incisa alunno,
Di lui ch'a Eligi mio chiuse le ciglia? —
E dal felice tetto del vegliardo
L'ardente febbre involati de' prodi,
Il bisogno di gloria? Oh, dritto ei parla,
Con paterna amarezza lamentando
Giorgio il tuo dipartir! *Ne' generosi*
V'è un impulso di Dio che li sospinge:
Uopo è onorarlo, anche se il cor ne pianga.»
Adel s'intenería rammemorando
Del suo signor l'affettuoso sdegno
Quando i suoi preghi a forza il combattuto
Congedo ottenner. Poi dalle ospitali
Accoglienze animato: «O Valafrido,
Guida mi sieno i tuoi consigli: acceso
Dall'alta istoria di tua eroica fede
Pel trucidato nostro italo Augusto,

Al sitibondo mio ferro ho la morte
Del traditor giurata.»
«O giovinetto,
Il cor mi brilla udendoti. Perduta
Tutta de' giusti ancor dunque la stirpe
Non è in Italia! I giusti — oh, ma son rare
Stille che pure cadono dal cielo
In torbido ocean, che inosservate
Nelle giganti sue schiume le ingoja!
T' arrida un giorno la fortuna: or tempo
È di sostar: te perderesti indarno
E del trafitto Cesare quel sacro
Unico avanzo su cui pendi il brando
Dell' assassin.»
«Ciò che a salvar la figlia
Di Berengario lungamente opravi
Noto m' è, o Valafrido....»
«E non t' è noto
Che al novo italo sire Ugo [1] negando
Chinar l' insegna mia se dalle mani
Dell' assassin Rasperto ei non togliea
La donzella regal, meco possente
Esercito ebbi che d' onore al sacro
Nome parea tutto avvampar? L' infido
Ugo mi trae ne' lacci suoi chiedendo
A me di pace il parlamento: i dritti
Son vïolati delle genti; in ferri
Tratto mi veggio. Ov' eran le promesse
Dell' esercito mio? dove la sete
Di giustizia e vendetta? Oh vitupero!
I creduti leoni eran conigli
Che un fischio sperde. Alla prigion m' involo,
A mie castella mi ricovro, ai servi
Do franchigia e virtù: la fede e il grato
Animo in prodi trasmutò gli abbietti:
Pugnâr, moriro al fianco mio. Ma invano
Sperai che gara in petti altri e gentile
Pudor si ridestasse. Il soverchiante
Numero mi sconfigge: Ugo e Rasperto
Al suol adeguan le mie rôcche, e a stento —
Ramingo, insidïato, egro — l' afflitta
Testa posar m' è in questi monti dato.»
«Signor, tu il sai, soccombe il retto, e vana

1 Rudolfo tenne poco tempo il regno d'Italia: ei dovette cederlo ad Ugo duca di Provenza, che segnalò il suo dominio con le crudeltà e la perfidia.

Però non è la sua caduta: è crollo
Che desta le sopite alme e del retto
A compir le sublimi opre le incalza.»
«Adel, m' ascolta: speme una accarezzo,
Sol una.»
«Qual?»
«La grande alma d' Ottone. [1]
Io in Lamagna trarrò, moverò l' ira
Del generoso: il vindice d' Italia
E del tradito imperador fia Ottone.»
Al quarto dì si separàr gli eroi:
Valafrido oltre l' Alpi, e Adello mosse
Alla città infelice ove vassallo
Del re malvagio domina nel sangue
Il feroce Rasperto. Avea costui
Folto stuol di satelliti, raccolti
Tutti d' infra le truci orde venute
Di stranie terre alla rapina. — Adello,
Onde vie meglio ascondere che in petto
Lombarde cure ei prema, avventuriero
Natío di Francia fingesi, cui sorte,
O errori giovanili, o irrequïeta
Brama d' eventi fuor di patria spinse.
Tacitamente a lungo ogni suo passo
Esplorato venía. Seco si stringe
Un burgundo guerrier: cieca fidanza
Mostragli Adel, sognati casi narra,
Forte invaghito del mestier dell' armi
Dicesi, e a poco a poco ode gli offerti
Patti, e ingaggiarsi appo Rasperto assente.
L' avvenenza d' Adel, la signorile
Sua destrezza nell' armi attirò in breve
Del tiranno gli sguardi, e di sua corte
Agli ufficii l' assunse.
Adel fremea
Nell' incurvar l' altera alma alle bieche
Non imparate ancor del debole arti:
Ma incurvarla era forza, o prorompendo
Mal augurata far l' impresa. È lieve,
Di Berengario sulla tomba il mostro
Strascinar per le chiome e trucidarlo;
Ma di Rasperto riman poscia il crudo
Nipote Euger, che in sua balía rinchiusa
Tien nella torre Sigismonda, e il sangue

1 Pare che debba essere Ottone di Sassonia, il quale, circa quattordici anni dopo quest' epoca, conquistò l' Italia.

Versar della infelice orfana puote.
Pria che vendetta dell' estinto, or vuolsi
Dell' oppressa innocenza oprar lo scampo.
Cauto osservar gli spiriti, una tela,
Se arride il tempo, ir preparando, e il cenno
Di Valafrido attendere — tal era
Lo spettante ad Adello inteso incarco.
Ma più lune trascorsero, e l' eroe
Da Lamagna non torna, e orrende nozze
(Onde agli ambizïosi emuli tronche
Sien le speranze) intimansi alla figlia
Di Berengario coll' infame Eugero.
Repente sulle piazze alla sommossa
Chiamar la turba? Ed a qual prò? Non altri
Tentaron questa via? Tosto immolati
Dalla viltà del volgo, — od a ritrarsi
Costretti si vedeano, onde il tiranno
Non estinguesse del lor re la figlia.
Dar l' assalto alla torre? e con quai brandi?
Ah, in molti petti è l' ira; è il desío in tutti
Della vendetta; la virtù — in nessuno!
O almeno Adel non la scoverse. — Un fido
Servo, che collattaneo era del vecchio
Padre d' Adello, e indivisibil sempre,
Fin dal natal del giovin sir, gli stette,
De' suoi segreti è il sol custode: oh, gli anni
La destra aggravan d' Almadeo! compagno
Fôra mal certo nel ferir!
«Buon padre,
Urge il tempo, ho deciso: ad ogni rischio
Sol rimango io, ma Sigismonda è salva.»
«Che dici, o mio signor?»
«Sotto l' ammanto
D' altra grave cagion, rapido cocchio
E destrieri apparecchiansi: al tramonto
Portator de' messaggi io di Rasperto
Al re m' invio — ciò crederassi; — il cocchio,
Tu guiderai; più prezïoso un pegno
In mio loco ivi fia. Non della corte
D' Ugo il cammin, ma di Vinegia prendi:
Sino al mar non ristarti: un agil legno
Senza indugio v' accolga, ed al suo illustre
Proscritto zio la vergine conduci.»
«Deh, l' arcano mi spiega!»
«Odi: tu sai
Che alla prigion della regal donzella,
Fuor ch' a entrambi i tiranni e alle lor guardie

Ad uom recarsi non è dato. Appena
Due antiche ancelle — e l' una a Sigismonda
Nutrice fu — ponno ogni dì all' afflitta
Di compianto e amistà porger ristoro.
Ad esse favellai. Della nutrice
Le spoglie io vesto, all' altra m' accompagno,
In carcer resto, e assuntesi le spoglie
Della nutrice, Sigismonda fugge.
Ir non può in fallo il colpo: occhio severo
Su queste donne non s' estende. Inferma
Da lungo è quella onde la vece io tolgo:
Muta suol ivi penetrar, ravvolta
In ampio velo: al scender della torre
Al lor umile tetto uom non le segue.
Buie or sone le notti: al destro lato
Del vicin tempio le fuggiasche trovi.
Salgano il carro immantinente: sferza
Senza posa i cavalli.»
«O signor mio,
Che fai? tua vita perdi; a' genitori
Pensa.»
«Agli esempi lor penso: la vita
Posposer sempre al maggior ben — l' onore!»
«Del finto personaggio a me la cura
Dona, e all' illustre zio tu stesso adduci
La salvata donzella.»
«Oh, ben da tanto
T' estimo io sì! nè a tue virtù, la gloria
Di morir per sì giusto atto, minore
Certo saria! Ma di soverchia mole
È, Almadeo, tua presenza: in guisa niuna
Dal travestir s' illuderían gli sgherri:
Me affida inoltre il valor mio: l' acciaro
Del padre d' Eloisa io sotto ai lini
Donneschi porto, e allor che s' avvedranno
(Dopo molte ore, deh, ciò sia!) le guardie
Dell' inganno sofferto, io d' atterrarle
E scampar non dispero; e piena l' opra
Forse eseguir che il morto re domanda.»
Resistenza e preghiere e ammonimenti
Ripetè invan l' antico. — I fatti egregi
Pensa anche il vil talvolta: il sol gagliardo
Li pensa e compie, — e tra il pensiero e il fatto
È una ferrea catena, e niuna scossa
Quella catena fa ondeggiar.
Le donne
Alla torre presentansi. Il guardiano —

«Dio ti ridoni la salute, o interma!»
E la sana risponde: «Oggi l' affanno
Più dell' usato la meschina opprime,
Nè a veglia quindi appo la dama a lungo
Starci forse potremo.» E ciò dicendo
Al saluto venal porgea cortese
Qualche mercede.
Inesplorate i neri
Avvolgimenti della torre ascendono,
E lor la trista cella si disserra
Di Sigismonda; indi il guardian sen parte.
Tutto in breve ode la fanciulla. Invasa
Da sorpresa e rossor, confusi, incerti
Detti favella. Il giovin cavaliero
E la vecchia fedel con premurose
Istanze le fan forza. Ah, d' involarsi
Dall' infame imeneo trattasi, i dubbi
Stolti, funesta ogni esitanza fôra!
Della nutrice a Sigismonda i veli
S' appongono. — L' inferma appo la dama
Lunga dimora far non può: al suo tetto
Già si ritira. In fondo era alla cella
Adel quando il guardian chiuse, e le donne
Fuor della torre addusse; ed osservatore
Perciò non venne.
Poich' è sol, del manto
Che il cingea si discioglie, e il suo guerriero
Aspetto ripigliando, avido tende
E inquïeto l' orecchio. Ei di sventura
Trema — non già per sè: sull' elsa ha il pugno:
I perigli ricorda in cui quel brando
Conquistò a Giorgio la vittoria: stretta
Si tien sul cor la zona d' Eloisa —
E sovrumana forza alla sua destra
Tal s' infonde, che intrepido i suoi giorni
Vendería e cari a folta schiera innanzi,
Ma alla fuggiasca pensa e per lei trema.
«Che direbbero Italia e Valafrido,
E i miei parenti e un dì Eloisa, ov' io
Con improvvida audacia a morte spinta
Avessi Sigismonda? Eppur la scelta
Di più partiti io non avea, e il peggiore
Era l' indugio. Strepito non odo:
O Cielo, arriso avresti? Ale ai corsieri
Presta, lor tracce agli inseguenti ascondi!
Propizi sovra il mar spira i tuoi venti!
In porto adduci l' innocente afflitta,

E ch' io pèra, se il vuoi, mà inglorïoso
Non sia il mio fato!»
Secoli son l' ore,
Ma pur segue una l' altra, ed ogni istante
Reca in Adel nova speranza e gioia.
Verso il mattin — prostrato era ei davanti
A un crocefisso, e per la patria orava,
E per tutti i mortali, e più pei cuori
Che sono al suo più strettamente avvinti. —
Quando un suono di passi e di parole
Pei rimbombanti angusti anditi giunge
Al prigioniero. Stridono le chiavi
E gli orrendi cancelli. In piedi ei balza:
Ascolta — e i ghigni scellerati scerne
Dell' impudente Euger. Venía il malvaglio
Ad annunciar, che irrevocabil cenno
Dell' empio sir, ferme ha in quel dì le nozze.
Ma la porta dischiudesi — oh sorpresa
Spaventevole al reo, d' imbelle donna
In loco, all' affacciarglisi improvviso
Incalzante guerrier! Pongon la mano
Alle spade i satelliti e il lor duce,
Urla mettono orrende, e orrendi colpi
Metton, ma invan: già steso è al suole Eugero,
Già spiccia il sangue da più petti: in cerca
D' aita e in fuga altri si volge: umana
Opra questa non credon, ma prodigio
Invincibil del cielo. Adel si slancia
Con volo irrefrenabile atterrando
Tutti gl' inciampi, e della torre è uscito.
Al popol corre, con possente voce
Incita a compier l' alta impresa: ei narra
Dell' involata all' esecrande nozze
Figlia di Berengario.
«Avventuriero,
Qual credeste, io non son, d' estrania terra!
De' saluzzesi monti, italo io sono,
Figlio del sire Adel, che antico servo
Fu dell' ucciso imperador! Vendetta
L' adirata onoranda ombra a me chiese,
A voi tutti la chiede. Oggi la taccia
Si lavi che (già omai volge il terz' anno)
Vi disonora, e dican le fraterne
Ed emule città — *Giacea nel fango*
Per rio destin, non per viltà, Verona!»
Il suo apparir maraviglioso, i caldi
Accenti del guerrier, la reverenza

E la pietà che spiran le ferite
Onde il volto gli gronda — e par ch' eï solo
Conscio non siane — un inatteso effetto
Producon nella turba. Al denso stuolo
Delle feroci mercenarie lance,
Che con Rasperto irrompono, non cede
Come altre volte il volgo: aspra battaglia
Le vie e le piazze insanguina: la opposta
Ira in eroi trasmuta anco i più vili.
Adel s' azzuffa col tiranno. Ivi era
Ivi a mirarsi spaventevol cosa
Il furor de' gagliardi, il mortal odio,
E di disperazion l' ultima prova!
Lunga è la lotta, dubbia è la vittoria:
Si soffermano il popolo e i guerrieri,
E alterno è il plauso ed il terror. Ma alfine
Precipita il tiranno: a quella vista
Sgomentati si sperdono gli sgherri:
Grida di gioia il popol manda — e Adello
Trïonfator, ma semivivo, cade
De' suoi compagni d' arme infra le braccia.
Dio quella vita ed altre angosce ed altre
Glorie serbava: ma all' esauste vene
Del campion di Verona a grave stento
Riedè salute.
Un dì, al suo letto ei vede
Inoltrarsi due duci. Uno ei ravvisa:
È Valafrido. Di Lamagna i prenci
Questi trovato avea sì nelle interne
Discordie avvolti, che niun d' essi cura
Prender potea dell' itale fortune.
Oh come Valafrido i dolci amplessi
Rende al ferito eroe! come gentile
Dal labbro suo suona la lode al forte
Fatto d' Adel! Nè men commosso e onesto
Favellando applaudía l' altro guerriero.
Il magnanimo zio di Sigismonda
Quegli è che ad onorar venne l' ignoto
Della nipote redentor. — Più giorni
Con delicata indagine il vegliardo
Spïò se in cor d' Adel fiamma d' amore,
Eccitatrice d' alte gesta, ardesse
Per l' augusta donzella, e dagli accordi
E amici detti un raggio tralucea,
Qual di disío che Adello osi a tai nozze
Elevar sue speranze.
Il perspicace

Garzon di quel linguaggio i sensi intende,
Ma cortesía vuol che li ignori, e aperto
Scansi rifiuto. Quindi uopo fingendo
D' amichevol conforto e di fidanza
A sollevar del mesto animo il pondo,
Con filïal candor narra al buon vecchio
L' umile istoria de' suoi giovani anni,
E il foco inestinguibile che inceso
Le virtù d' Eloisa e la bellezza
Han nel suo petto, e tutto dice — tranne
Che rïamato ei sia. — Ben gli era nota
La sfolgorante venustà e la dolce
Alma di Sigismonda, e come i prenci
Si contendan sua destra, e quella destra
Porti forse venture alte di regno;
Ma più che ogni tesoro e più che i troni
È a lui la sua Eloisa — oh doloroso
Sovvenir d' un bel sogno! inutil culto!
Inutil no, giacchè sublima il core!

III.

Nell' arduo calle della gloria i primi
Cantai passi d' Adello; or trasvolando
Sull' ali rapidissime del tempo,
Additerò sol come lampi i lunghi
Patimenti e le gesta onde l' eroe
Gli anni suoi segnalava.
Ugo, insultando
Delle città, de' vescovi e de' forti
Itali castellani a' privilegi,
E schernendo i trattati ed impunita
La libidin lasciando e la rapacia
De' suoi baroni, accesso avea nel regno
Di civil guerra la esecranda face.
Dal furor della plebe i regii messi
Lacerati venían: le inesorate
Lance del sire offeso alla vendetta
Trucemente scagliavansi. Ammucchiati
I cadaveri ingombrano le strade,
Nè v' ha chi li sotterri: il pellegrino
Riede al natío villaggio, e indizio appena
Del loco ov' ei sorgea songli i mezzi arsi
Rottami delle pietre e pochi teschi —
Forse del padre e dei fratelli i teschi!
Tal de' Lombardi era lo stato. Adello
De' depredati borghi e monasteri

In difesa accorrea: di lui, nemico
Più formidabil non avea il tiranno.

Ma in breve queste guerre han tratto all' imo
D' ogni miseria la contrada: il mese
Della messe venía, ma il Sol versata
La sua virtù feconda avea ne' semi
Dell' ortica e del cardo; e da lontano
Il fuggiasco villan piangea sul brando
Che a' dì più lieti gli falciava i campi.

Ride Burgundia. «Or tempo è di riporre
I nostri ferri agl' Itali divisi!»
E già possente esercito calava
A sicura vittoria. Allora Adello
Vede la gran rovina: ad impedirla
Non v' è che la concordia, e alla concordia
Città rivali stringer sol può un scettro.
Del nome suo l' autorità sopisce
Gli odii: ei radduce le cosparse insegne
Appo la regia insegna. Or la salute
Dell' itala corona oprisi, e il guardo
Sulle colpe ond' è tinta uom non sollevi.

L' impulso dell' eroe quasi un novello
Spirto ne' pria diversi animi ha infuso.
Ugo, con maraviglia, in sua difesa
Color vede morir cui dianzi ha raso
Le castella o i tuguri: il crudo petto
A forza inteneríasi: ambir la gloria
Parve di scancellar co' benefizi
E con la giusta signoria le cieche
Ire sue prime. Adello, e altri guerrieri
D' onesta fama, sedi ebbero somme
Nel consiglio del re — ma quando piena
Fu de' Burgundi la sconfitta e saldo
Novellamente il trono, ecco, al tiranno
Ombra fa il nome del suo prode, e al dritto
Favellar suo magnanimo la taccia
Dassi ben tosto di ribelle orgoglio.

Dicon vetuste cantiche il giudizio
Scellerato ch' espulso ha dalla patria
Chi la patria avea salva.
Andò il ramingo
Del veneto leone agli stendardi
E lor sacrò la spada sua. — I superbi
Isolani, già tempo, avean le spiagge
Di Dalmazia predate e con la frode

Tolto di là tal venerando oggetto [1]
Che da secoli e secoli a fraterno
Pellegrinaggio i Dalmati adunava
E fea d' un ricco monaster la gloria:
Era la lancia d' un antico eroe
Che dal giogo pagano in molte pugne
Sottratto avea le natíe valli. Il grido
Degli eccelsi miracoli, operati
Dalla reliquia di quel santo, al furto
I mal devoti Veneti sospinse
Ma intanto rotte più fïate, e sempre
Rinascenti nell' ira e più tremente,
Di padre in figlio le tribù selvagge
Con giuramento avvinconsi al racquisto
Dell' onorata lancia o a eterna guerra.
Un feroce lor capo, Adeoniro,
Col manto di pio zelo, infesta il mare
D' incessanti, audacissime, inaudite
Piraterie. Sui piccioli suoi legni,
Di ladroni invincibili una turba
Ei radunò che d' uom, fuorchè l' aspetto,
Null' altro serban: fama appo i lontani
Sparse ch' uomin non erano, ma mostri
Prodotti dai nefandi abbracciamenti
Delle dalmate streghe e de' demoni.
Niuna legge li stringe altra che un voto —
Pronunciato col rito abbominando
Di libare in un calice una stilla
Di caldo ancor veneto sangue — e il voto
È d' assalir qualsiasi veleggiante
Pin di San Marco, o scompagnato corra
O a torme, o debol sembri o poderoso,
E dalla pugna non ristar ch' o estinti
O vincitori. A queste anime atroci
Ogni pietà verso i nemici è ignota,
Ma tra loro mirabile è una gara
D' assistenza e giustizia e comunanza
Di beni e mali. Adeonir divide
Il bottin, nè maggior parte a sè dona
Che al più abbietto compagno. In gozzoviglie
E in limosine sprecan, non curanti
Tutti del pari, ogni tesor soverchio,
Quand' armi e barche e attrezzi hanno, ed ai figli

1 Leggasi la storia de' bassi tempi e si vedrà quanto fossero frequenti i furti delle reliquie. Un popolo credeva d' appropriarsi la prosperità dell' altro, togliendogli o il corpo o qualsiasi altra reliquia del santo protettore del luogo.

E alle donne e a' feriti han provveduto.
Tal delle imprese loro è la ventura
E con tali atti di barbarie han tinto
Di stragi l' onde, che il nocchier più ardito
Nell' adriaca laguna inoperose
Tien le sue sarte,[1] e unanime la voce
Dell' atterrito popolo s' innalza
Perchè il furto s' espii ch' a furor tratto
Ha de' Dalmati il Santo, e a' loro altari
Con doni la fatale asta si renda.
Il senato assentì: ma col ritorno
Della reliquia, pur mutar natura
Non potè l' indomato avido spirto
De' bugiardi pirati: e con più angoscia
Pianse Vinegia le nuove onte, e mosse
Con alte navi e prodi capitani
Ad estirpar di que' malnati il seme.
Ahimè, che de' suoi prodi il morir forte
Non giovò alla repubblica! In tai giorni
Di lutto universale, uno straniero
Sorge, e il linguaggio degli eroi parlando
Radduce nelle curve alme il coraggio.
Quello stranier pugnato avea sui pini
Della sconfitta armata, e al valor suo
De' pochi avanzi si dovea lo scampo.
Era Adello! Il magnanimo senato
Plaude all' ardir del cavaliero; un novo
Armamento decreta: Adel le prore
Capitanando, alla vittoria corre,
E sepolcro i pirati ebber nell' onde.
Favorita canzon del marinaro
Divenne questa istoria, e tutti i liti
D' Italia l' impararono, e ne' gioghi
Più segregati d' Appennino — allora
Che un sir bandisce all' ospite il festino —
Dice il suo vate: cantasi il bel nome
Del vincitor de' dalmati pirati.
Memoria non restò delle sciagure
O degli affronti, perchè Adel partissi
Dalle bandiere del leone. Amalfi
Diede ospizio e onoranza al capitano,
E per lui prosperò: la terra e l' acque,

1 Che un piccol numero di pirati sparga tanto spavento parrebbe un' esagerazione, se la storia non dicesse come nel secolo XVII i Filibustieri, ammasso di pochi audacissimi ladroni, divennero il terrore dei navigatori europei, a segno di tener talvolta interrotta la comunicazione della Spagna colle sue colonie americane.

Più d' una volta, del suo sangue intriso,
Ma invitto il vider sempre e più tremendo.
Tacerò quelle pugne e dirò il giorno
Che — tempo era di pace, e vincolato
D' Amalfi all' armi il brando ei non tenea —
Adel coll' oro suo recossi ai Mori
Che in Tunisi avean sede, e quanti schiavi
Potè redense. Il sacrificio ei compie
D' ogni suo aver, perocchè morti entrambi
Son gli adorati genitori, e il pio
Figlio all' anime lor schiudere il cielo
Spera con opre che al Signor sien grate.
Un dì, secondi egli aspettava i venti
Per la reddíta, ed ecco entra nel porto
Con festiva urla un predator; parecchie
Sbarca gementi vittime, e fra quelle —
Oh sorpresa! oh sciagura! — Adel ravvisa
Un cavalier troppo a lui noto: è desso,
D' Eloisa lo sposo!
Ai primi amplessi
(Ed oh quanti dolori in quegli amplessi
Squarcian d' Adello il nobil cor! qual misto
D' antica gelosia, di reverenza
Per le virtù del sir, di generosa
Compassïon, d' affanno immaginando
Le pene d' Eloisa in udir preda
Di scellerati masnadier lo sposo!),
Ai primi sfoghi di pietà, succede
L' interrogar sollecito dell' uno
E il racconto dell' altro.
«Oh Adel, compiuta
È la sventura mia! Tu vedi il figlio
Del felice Usignan, già di castella
Sì ricco e d' armi, cui possenti trame
Di perfidi congiunti han da sei lune
Rapito ogni dominio. I figli miei
E lor misera madre (ah, poich' al duolo
Il tuo signore e mio, Giorgio, soggiacque!)
In salvo a Nizza appo mia suora addussi.
Ivi una notte una masnada irrompe
Di Saracini. Io d' Eloisa, e quanti
Dolci pegni m' avanzano, la fuga
Combattendo proteggo: oh, almen per loro
M' arrise il ciel! Ma cinto, disarmato,
Carco di ferri io vengo. Anzi il mattino
Salpan le collegate arabe navi:
Quai di Spagna eran, quai del sardo e quali

Di quest' africo lito; a me la somma
Lontananza toccò!»
Frenava Arnaldo
Con viril forza il pianto: Adel, compreso
Da tanta folla d' infelici e cari
Pensieri, il volto si copría, e lasciava
Alle lagrime sue libero sfogo.
«E anche il mio antico sire è nel sepolcro!
Sì lunghi anni di gloria, e poi nel lutto
Morir miseramente! ecco, empia terra
Il guiderdon che alla virtù largisci! —
Ma no, delle onorate opre la meta
Non è il sorrider di mortal fortuna:
Amaro a' giusti è il vivere, e beato
Solo quel dì che al mondo vil li toglie!»
Così sclamava Adel, sazio de' giorni
Gloriosi, ma sterili di gioia
Ch' ei tratto avea, da quando allontanato
Erasi da Eloisa. E or par che tutta
Da mal estinte ceneri risorga
La giovenil sua fiamma: i detti, il volto
D' Arnaldo lo riportano ai remoti
Tempi del suo delirio. Ei vede i colli
Della Sonna fioriti, il santuario
Ove la pia fanciulla iva sovente
A lagrimar sulla materna tomba,
L' inghirlandata barca ove ella, assisa
Sulle ginocchia di suo padre, al canto
Talor sciogliea la voce; e talor l' inno
Era d' Adello; e allor della donzella
Più timido era il canto e più pietoso!
Che pensa, Adel, tua nobil alma? I campi
E le rôcche d' Arnaldo andrai col brando
A racquistar pe' figli suoi? ma in ceppi
Ei qui rimansi: squallido, languente
È il suo sembiante: il duol forse e la dura
Servitù in breve troncheranno il filo
Di quella vita.... Libera Eloisa?
Oh pensiero infernal! Ma nella mente
Anche de' giusti sfolgora i suoi foschi
Lampi l' inferno — e più son giusti appunto,
Perchè talvolta eguali a' rei son quasi,
Ed allor non soccombono, e con arduo
Sforzo sopra il mortal fango s' innalzano.
D' altri schiavi al riscatto ogni tesoro
Già avea consunto Adello: al predatore
D' Arnaldo in cambio egli offresi. Accettato

Venne il partito, perocch' egro il primo
Schiavo parea, e salute e forza spira
Del novel la persona. Il sir francese
Queste mosse ignorava, e i suoi voraci
Crucci addoppiava l' esser conscio, ahi troppo!
Degli affetti d' Adello. Alta è la stima
Che la virtù dell' Italo gli desta;
Ma pur già scorge nel futuro, accanto
Alla donna (e ancor bella era Eloisa)
Il rival cavaliero, e quella stessa
Virtù che in esso ammira è il suo spavento.
Ma oh come in sè medesmo ei si vergogna
Di sì bassi concetti, allor che tolte
Vede a sè le catene, ed alle braccia
Poste d' Adel!
«Che fia? Non mai! Sublime
Insania, Adel, ma insania è questa! infermi
Giorni redimer di chi tutte ha tronche
Le vie di rimertarti, e così all' imo
Cadde, che d' ogni grande atto la speme
Da fortuna gli è tolta — e invece i giorni
Preziosi immolar di chi seconde
Tutti ha le sorti e per la gloria vive!»
«Arnaldo, i pregi tuoi taccio che sommo
Ti fer sempre a' miei guardi; or sol rammento
Quanta importanza i giorni han di chi i sacri
Titoli vesta di marito e padre:
Appo tal, nulla è la deserta vita
Di chi solingo passeggia la terra
(E tal son io), di chi, s' allegri o gema,
Niun bea il suo riso e niun piange al suo pianto!»
Volea soggiunger l' altro. Adel, temendo
D' aver con triste voci intenerito
Il suo rivale e forse appalesato
Della stanca dolente alma il segreto,
Apre un gentil sorriso, e — «Va, gli dice,
A consolar la tua dolce famiglia;
Cura nostra primiera esser dè' questa:
Indi per me non t' affannar: lontane
Non son l' itale sponde, e ivi sì egregi
Cuori mi fean di loro amistà dono,
Che in me certezza è la lor gara al pronto
Riscatto mio.»
«So, generoso Adello,
Che in sue nuove tempeste Ugo invocava
Il braccio tuo; so che anelò Vinegia
Di ritorti ad Amalfi, e che in ciascuna

Itala signoria ferve la brama
Di possederti a suo campion: ma esporti
Di fortuna a' capricci, ah no, non posso!
Sol cederei, se in mia balía fosse indi
Il tuo pronto riscatto: oh, ma ti dissi
La mia piena miseria!»
Uopo ad Arnaldo
Il ceder fu. Partì sulla primiera
Cristiana prora: agl' Itali l' annunzio
Esso, con altri dall' eroe redenti,
Portâr di questo fatto. Onor parea
Stringer più d' una terra alla salvezza
Del guerriero in catena: il sir francese
Non osò dubitarne; Adello stesso
Benchè scevro d' orgoglio, aver sul grato
Animo altrui credea qualche diritto. —
Tutti oblïaro il misero! quattr' anni
Le afriche solitudini l' han visto
Con abbietti compagni ad opre abbiette
Sotto varii tiranni i suoi sudori
Spargere oscuramente — ed eroe ancora
Esser per gl' infelici, o allevïando,
Con gravarne sè stesso, i lor dolori,
O al rassegnato suo religïoso
Senso le svigorite alme estollendo.
Chi ai Saracini il tardo inaspettato
Prezzo portò del cavaliero? Un messo
Che dalle rôcche vien d' Arnaldo. Il sire
Fedeli colleganze e alto valore
Ricondotto hanno a' suoi dominii e a tutta
La paterna sua gloria.
Adello è asceso
Sull' ospital naviglio: al marsigliese
Porto ei veleggia. Oh come dir la gioja,
La gratitudin che il bel cuore inonda?
Come i diversi palpiti, approdando?
Poi, sul corsier veloce alle castella
Del suo benefattore e d' Eloisa
Senza posa traendo?
Ei giunge: incontro
Moveangli il sire ed Eloisa e i figli
(Figli di quell' imen; pur cari all' alma
Gentil d' Adello!). Mutui i commoventi
Detti suonano e i teneri singhiozzi
E la sincera nobil lode. Un riso
Del ciel parea per que' mortali eletti
Aver portato sulla terra il gaudio

Che dal suo trono Iddio raggia ai beati!
Ma quel foco di vita che nel ciglio
Brillava ad Eloisa, insolito era.
Da lungo tempo in essa è illanguidito
Il fior della salute. Adel s' accorse
Ch' ella reggeasi con fatica; e intende
Che nella notte in che da Nizza a fuga
Ella errava co' figli, un dardo colse
Leggermente un di questi: ahi, velenato
Fors' era il dardo! Il bambinel da orrenda
Crescente piaga si struggea: la madre
Quella piaga lambendo al figliuol suo
Credè render la vita, e, ohimè, s' illuse!
Sotterra è il pargoletto, e da quel tempo
A stento l' arte di Salerno [1] e i voti
Appesi sugli altari e i benedetti
Maravigliosi farmachi al dolente
Sen dell' eroica madre addur novello
Sembran vigor.
Ben tosto Adel conobbe
Che sol gli affetti subitanei un breve
Ponean rossor su quelle guance. Il dolce
Soggiorno alcuni mesi ei protraea
Appo gli ospiti amati, e con Arnaldo
Il timore alternava e la speranza
Per l' egra donna. — Ahi lasso! inferocisce
Rapidamente il morbo! — Adel sul letto
Di morte la mirò! Tutta obblïava
Ei sua virtù: chiedea ragione al cielo
Dei mali onde a gran fiotti il mondo inonda
Ch' egli ha creato, e in quegli orrendi fiotti
Indistinto sobbissa e il buono e il reo.
«Oh Adel (rispose la morente — e furo
Questi gli ultimi accenti), oh Adel, ritraggi
La insensata parola! È il duol cimento
Ove Dio prova degli umani il core.
Te a egregi fatti i lunghi sacrifici
Portaron: nè t' incresca! e' parver lunghi;
Ma, come stral per l' aer, fugge quest' ombra
Ch' uom vita appella e salda cosa estima!
Nè infelice è chi muor, ma chi morendo
Guarda gli anni volati ed alcun' orma
Da lui lasciata di virtù non trova!»
Voce a Eloisa allor mancò: sorrise,

1 Nel secolo X Salerno era già famosa per la sua scuola di medicina. (Vedi il Tiraboschi.)

Strinse al seno i figliuoli, all' onorato
Sposo si volse — e dir parea «Co' figli,
Adel ti raccomando» — e più non era.
Così passò la santa.
Incerte storie
Narrano d' un Adel ch' appo i Toscani,
Dopo quel tempo, gli Ungari sconfisse:
Fors' era il nostro eroe; forse in più gesta
Ancor brillò la gloria sua. Ma il vate
Che del sepolcro suo cantò, non dice
Se non che vecchio Adel morì e mendico,
Perdonando agl' ingrati, e ripetendo
Que' detti d' Eloisa: «È il duol cimento
Ove Dio prova degli umani il core;
Nè infelice è chi muor, ma chi morendo
Guarda gli anni volati ed alcun' orma
Da lui lasciata di virtù non trova!»

RAFAELLA.

Responsio mollis frangit iram, sermo durus suscitat furorem.
Prov., XV, 1.

La cantica di *Rafaella* doveva essere il principio d' un' azione più vasta, che non è quella presentemente qui disegnata. Fu il primo saggio ch' io abbia eseguito di componimenti, or sono molti anni; ma siffatto lavoro essendo andato perduto con altri scritti della mia gioventù, ho pigliato più tardi a ricomporlo con affezione, ma non più come episodio di poema esteso. Quel poema, nella guisa ideata dapprima, aveva per oggetto di far sentire quanta debba e possa essere sugli uomini l' efficacia delle virtù della donna. Io congegnava a tal uopo una serie di fatti, collocandoli in Italia a' tempi dell' imperatore Ottone II, e divisando con simili diversi quadri di mostrare altresì qual fosse l' Italia d' allora sì in bene sì in male, e quanti bei temi a poesia possa offerire la vita del medio evo. Foscolo bramava che ci dividessimo l' assunto di dipingere que' secoli, egli con una serie di tragedie della qualità della sua *Ricciarda*, ed io con poesie narrative. Sebbene fosse fautore caldissimo degli studi classici, amava egli pure i soggetti de' mezzi tempi, soltanto volendo che

si trattassero con gusto severo, e non con quelle soverchie licenze d' invenzione e di stile, che da taluni della scuola romantica s' andavano introducendo.

O bell' arte de' carmi! Onde l' amore
Il dolcissimo amor, che sin dagli anni
D' adolescenza io ti portava, e afflitto
Da lunghi disinganni anco ti porto?
Non per la melodía misterïosa
Sol de' söavi accenti, e non per l' aura
Degli applausi sonanti entro le sale
De' côlti ingegni, e non per la più cara
Delle lodi, — la lagrima e il sorriso
Delle donne gentili. Innamorato,
O bell' arte de' carmi, hai la mia mente
Colle nobili istorie. Il tuo incantesmo
È per me la parola alta e pittrice
De' secreti dell' anima, ed un misto
Di semplice e di grande e di pietoso,
Che nessun' altra bella arte con tanta
Efficacia produce. A te ne' veli,
Cui fantasía ti trae, tutte concede
Sue grazie il vero; e tu, se Poesia
Inclita sei, quelle ond' amante io vivo,
Tutte del ver serbi le grazie, e ornarle
Sai di delicatissimo splendore
Che non punto le offende e non le muta,
E pur le fa per molti occhi più dive,
Più affascinanti l' intelletto. Incede
Senza carmi e con leggi altre men gravi
Più scioltamente un narrator, siccome
Senza cinto la vergine; ma il cinto
Converte la vaghezza in eleganza.
Suoni sull' arpa mia, suoni la lode
Delli forti sull' uom dolci potenze,
Onde il femmineo cor va gloriöso;
E mia cantica dica oggi le pompe
Del Parlamento di Verona, e quale
D' un magnanimo vate il periglio,
E più il periglio d' un illustre oppresso,
Se vergin trovadrice alla crucciata
Alma d' un generoso imperadore
Pacificanti melodíe opportune
Dal mite e saggio cor non effondea.
Quando Italia ordinar, lacera in mille
Avversanti poteri, ebbe promesso
Il rege Ottone, e di Verona al circo
Chiamò l' alta adunanza, ove concorse

Ogni baron, d' elmo o di mitra ornato,
Ch' oltre o di qua dell' alpi avesse nome,
Inmensa moltitudin coronava
Sull' anfiteatrale ampia scalea
La vasta piazza, in mezzo a cui d' Augusto
La mäestà fulger vedeasi, e quella
De' reggenti minori. A gara e dritti
S' agitavano e accuse. Ora fremente
Rattenendo la giusta ira nel petto,
Or con dolche sorriso, il re supremo
Ascoltava e tacea dissimulando,
Però che pria di pronunciar sue leggi,
Gli altri indagava e maturava il senno.
Fra le orrende in que' dì scagliate accuse
Contro a veri o supposti empi, colpita
D' Insubre cavalier venne la fama,
La fama d' Ugonel. Gli s' apponea
Da un ribaldo, il qual retti avea vissuti,
A giudizio del popolo, molt' anni,
Atroce fatto di perfidia o sangue:
Una lunga covata inimicizia
Verso il prode Emerigo, e astute fila
Per ingannarlo sotto il sacro ammanto
Delle gioie amichevoli: ed in fine
La morte stessa d' Emerigo, oprata,
Per artifizi d' Ugonel, con feri
Di streghe incantamenti o con veleno.
Carissimo al regnante era Emerigo
Per assai merti in guerra e pace, e quando
Avenne del baron la crudel morte,
Fu visto nella reggia il coronato
Balzar dal soglio, e impallidire, e gli occhi
Empirglisi di lagrime, e le grandi
Rammemorar virtù del cavaliero,
Giurando alta vendetta.
Ora Ugonello
Vincolato ecco giace entro i profondi
Umidi cavi di vetusta torre;
E provata apparendo omai la nera
Trama ed i sortilegi e l' omicidio,
Gode l' accusator, gode una turba
D' invidïosi or satisfatta, e ognuno
Di que' nemici aspetta la imminente
Del prigionier condanna; e non pertanto
V' ha moltitudin pur d' illustri e d' imi,
Che reo stimar non san quel, già fra' sommi
Seguaci di virtude annoverato.

Le cure mille del Tedesco Impero
E del regale Italo serto, e il vivo
Desío di non fallir, tengon sospesa
L' alma d' Otton per varii giorni. Intanto
Veniva egli nel circo alle adunanze,
E più del consüeto era cruccioso,
E de' suoi fidi gl' intelliti ognora
Feansi industri con feste a serenarlo.
Misti alla densa spettatrice folla
Palpitavan due petti, usi coll' arpa
A ridir cose non del volgo: a loro
D' ogni grande spettacolo la vista
Era di grandi sensi inspiratrice.
Uno è il vecchio Romeo, guerrier de' monti
Onde scende Eridan; l' altro Aldigero,
Suo figliuolo e discepolo: Aldigero
Non noto sol per gl' inni suoi gagliardi,
Ma formidabil nelle patrie pugne,
E cor, cui sublimato ha degno amore
Per la vergin de' cantici lombardi,
Rafaella, a que' dì gloria d' Olona.
Fascino avea sull' anima d' entrambi
Que' bellicosi spiriti la luce
De' poetici studi. Il vïandante
Le valli attraversando in notti estive
Vïolarsi i dolcissimi silenzi
Da dilette armonie sui colli udiva;
Ed erano i due vati, ardenti spesso
Di quell' estro recondito e divino,
Che più tra il riso degli ameni campi
Che nel fragor delle città sfavilla.
Ma l' estro sempre non traean da' belli
Maravigliosi di natura aspetti.
Or contemplavan, bianchi di spavento,
Le tempeste che visitan la terra
Come i ladroni, e menan beffe al pianto
De' poveri, cui tutti han divorato;
Or lunge ramingavano, e sui laghi
E sui precipitevoli torrenti
E sulle oceanine onde le spume
Ivan solcando ne' perigli, all' urto
Più feroce de' venti, allor che il legno
E s' innalza e sprofondasi impazzato,
E qual degl' imbarcati urla, qual prega
Con pentimento e con secrete angosce,
Quale il nocchiero interroga, e il nocchiero
Non risponde, ma sibila convulso.

Oltre a tai casi di terrore, a cui
Aldigero e Romeo s' eran per lungo
Vario peregrinar dimesticati,
Da' lor nobili cuori assaporata
Era la voluttà delle battaglie
Nelle imprese santissime, e il terrore
Conoscean delle stragi, e l' alta febbre
Della sconfitta, e del trionfo i gaudii.
E sovente il canuto ad Aldigero
Avea parlato questi detti:
«A' vati
Uopo è molto veder, che terra e cielo
Offran lor di magnifico e tremendo,
E ciò che s' è veduto indi in solinghe
Ore volger nell' alma, conversando
Colla propria mestizia, e colle sacre
Memorie degli estinti, e col Signore.»

Eccoli ambi in Verona. Ivi li trasse
La fama dell' eccelso intendimento,
Che tanti spirti congrega da mille
Contrade lontanissime, e la fama
Delle regali portentose pompe.

Spalanca i bei cilestri occhi Aldigero
Nel vasto anfiteatro, inclito avanzo
Degli antichi Romani. Oh quanta folla
Sugli estesi gradini è brulicante!
Quanto splendor nel sottoposto foro,
Intorno al soglio di colui che Italia
Regge e Lamagna, e in Occidente è primo!
«Oh padre!» ei dice; «qual soggetto a carme
D' italo trovadore, e come il labbro
Di Rafaella, se in Verona or fosse,
L' alzerebbe sublime! Un gran monarca
Che di due nazïoni i sommi aduna
Per drizzar tutti i torti! E quel monarca
Giudice è tal, che può cotante sciorre
Inveterate liti, e le può sciorre
O com' angiol di Dio, disseminando
Sapïenza ed anelito di pace,
O com' angiol di Sátana, con ratto
Piglio i buoni strozzando od illudendo!»
«Figlio, taci per or; bevi a larg' onda
I robusti concetti, e le speranze,
E il paventar magnanimo. Indi cresce
Dell' ingegno l' acume, e in avvenire,
A fulminar le laide opre de' vili,

E a cingere di luce i generosi,
Ti detterà più invigoriti i canti.»
Terminò dell' augusto parlamento
L' affaccendato primo giorno, e allora
Fino al seguente dì venner le regie
Cure sospese, ed il pensoso Sire
Collo scettro i baroni accommiatava.
Gli applausi de' baroni Imperadore
L' acclamavan del mondo, e le caterve
Piene di maraviglia e di letizia
Ripetean l' alto grido.
Asceso Ottone
Sul candido destrier, per la più larga
Trapassa delle vie (dall' echeggiante
Arena al suo palagio), ampia corsía
Tutta sparsa di fiori e di tappeti
E d' ardenti profumi, entro le mura
Della città scorrendo. A tanti viva
Il festoso clangor si maritava
Di cento e cento trombe; ed a' guerrieri
Ed a' cavalli il cor battea sì lieto,
Qual batter suol della vittoria al suono.
Quel moversi de' popoli irruente
Verso le regie case, un mar parea
Che traripando inondi la campagna,
E le universe voci, ancor ch' allegre,
Rombavan sì moltiplici e sì ferme,
Che la tremenda ricordavan foga
Di città che o si scagli alla rivolta,
O per subiti incendii o per tremoto
Impetüosa dagli alberghi spanda
Uomini e donne, e per le vie cozzante
Strilli fuggendo la insensata turba.
Si discernea ch' ell' era gioja, e pure
Era una gioja che mettea spavento.
A quel mar traripato argine intorno
Incrollabil si feano estesi armenti
D' italici corsieri e di tedeschi,
Affrenati da prodi, irti di lance,
E le precipitose onde giganti
S' agitavan represse gorgogliando.
In tali urti di gente il buon Romeo
Da una parte fu spinto, e da altra parte
Spinto venne il suo figlio, e vanamente
Qua e là si cercan lungo tempo un l' altro,
E a chiamarsi a vicenda alzan la voce.
Il sole iva all' occaso, e detto avresti

Ch' ei discendesse in mezzo al gregge umano,
Tutto affollato sulla immensa terra.
Quella vista, e la splendida vaghezza
De' nugoletti occidentali, e il molle
Nell' aere della sera innominato
Religïoso incantamento, e in blandi
Fremiti omai converso il fracassío,
Ed a que' blandi fremiti commista
La grata dissonanza or de' nitriti
Che le briglie scotendo alza, presago
Della vicina stalla, il corridore;
Or di persone salutanti, o mosse
A subitanee risa, or d' allungato
Grido di chi da lunge appellar sembra
Con dolce affetto un qualche suo smarrito,
De' trovadori commovea lo spirto.
Alle soavi rimembranze è schiuso
Più in quella vespertina ora che in altre
Dell' intero suo giorno, il cor dell' uomo,
Perocchè il dileguarsi della lampa
Che a tutti è lieta, inchina ogni pensante
Ad affetti patetici, e al ricordo
Del dileguarsi della vita. Allora
Diciam la requie a' nostri pii, che insieme
Un dì con noi frangeano il pane, e al sacro
Ospital nappo s' estinguean la sete,
E che falce di morte indi ha mietuto;
E se remota è la natía convalle,
L' invochiam sospirando, e riportiamo
Alle cene domestiche e alla pace
Del proprio letto il desïoso sguardo.
E le vergini piangono a quell' ora
Più dolcemente o la perduta madre,
O l' amica, od il prode, a cui risposto
Avea già il cor, se non le labbra: «Io t' amo.»
Ed a quell' ora tutto ciò nell' alma
Sente un alto poeta, e più che mai
Con mistica armonia s' ordinan belle
D' egregi fatti istorie entro sua mente.
Tal ben era Aldigero, e in sè volgea
Fantasie nobilissime, e lui pure
Premeva uopo di carmi. E nondimeno
Sue fantasie turbava una tristezza,
La tristezza gentil de' generosi,
Nel dire entro il cor suo, che, mentre tanta
Qui la festa fervea, mentre brïaca
Di piaceri e spettacoli e conviti

Era pur la genía, carco di ferri,
In cupe volte di prigion, nel lezzo
E nel dolore un Ugonel giacesse
Senza conforto di parola amata,
Nè si soave illusïon, presago
Di quell' orrendo palco e di que' neri
Veli, e del manigoldo, e della scure!
E quell' oppresso era Ugonel! Colui,
Che il senno de' meglior dicea innocente!
Di loco in loco errò Aldiger lung' ora,
Indi all' ansante petto altra potenza
Tormentosa s' aggiunse. Udi levarsi
Dalle regi pareti una celeste
Musica d' inni e corde, e a quelle sedi
Egli tragge, vi giugne, e appena dice: —
«Son trovador,» si schiudono le cinte
Dell' amplissima sala, ove al fulgore
Di faci innumerevoli e di gemme,
Alla guisa d' un Dio, da innebrïante
Pompa sedea beato il re de' regi.
Cinquanta arpe sonavano, ed eletti
Trovadori ed elette trovadrici,
Bellissime di forma e verecondia,
Coralmente cantavano salute
Al formidato e caro sir. Fra quelle
Vergini illustri, chi s' affaccia al guardo
Maravigliato d' Aldigero? È dessa!
L' inimitabil Rafaèlla! Alcuna
Ei dianzi speme non nutría che addotta
Ivi da' consanguinei ella venisse.
Inenarrabil giubilo s' indonna
Dell' amante garzon; ma il foco ei cela,
E mira, e pensa, e ascolta, e più di prima
Vago di carmi ha il fervido intelletto.
Qual di lui fassi l' esultanza, quando
Onorevol romor da tutte parti
S' alza di gente che il ravvisa e dice:
«Non è quegli Aldiger? Certo, è Aldigero!
Il famoso Aldiger!» Lo stesso Ottone
Ode il pronto susurro, e poichè tanta
Dell' estro d' Aldigero è qui la fama,
Vuole che un' arpa a lui si porga e canti.
Penetrato era intanto ivi Romeo,
E testimon d' onor sì grande al figlio,
Di tenerezza lagrimò: tremava
Nondimeno il canuto, a cui più noto
Era che al figlio suo, quanta abbisogni

Innanzi ai re prudenza; egli tremava,
Conscio dell' arditissimo desío
Di verità che in Aldiger fervea.
Ed infatti Aldiger, poste le dita
Sull' auree corde, e dolcemente svolta
Ossequïosa melodía, la sacra
Mäestà benedisse, indi i sublimi
Doveri commendando de' regnanti,
Osò mischiar con reverenti encomii
Sentenze tai, ch' eran flagello al core
Di taluni fra i grandi, e l' infiammato
Inno rivolse a pingere l' uom giusto,
Che i maligni allontanano dal trono
Con atroci calunnie. E la pittura
Dell' improvvido vate apertamente
D' Ugonel presentava e le sembianze,
E le virtù, ed il carcere. In suo cieco
Zelo pel vero il trovador pregava
D' Augusto la giustizia a diffidenza
Contro orribili accuse, e predicea
Indi a lui gloria, ed agl' iniqui infamia.
Otton s' alzò sdegnato, e mise un cenno,
E l' inno s' interruppe, e dalle mani
D' uno scudier tolta al cantor fu l' arpa;
E la popolosissima assemblea
Alzò lungo susurro, in cui sommesso
Plauso verso Aldiger mostravan molti,
Ma plauso da rispetto e da paura
Alternamente soffocato. I cuori
Più ad Ugonello e ad Aldiger propensi
Nuocer temeano maggiormente ad ambi
Se quel plauso sciogliean.
Qui l' assennato
Imperador volle calmare il moto
Di quella moltitudine di menti,
Mostrando alma pacifica, e di novo
Sovra il trono s' assise, e chiese il canto
Delle arpatrici. Ognuno imitò il sire,
Dissimulando la imprudente scossa
Data ai pensieri dal gagliardo vate.
E dolcissima scese sugli spirti
Delle virginee voci insiem sonanti
La musica celeste. Ognun per altro,
Benchè temprato a palpiti più miti,
Volgendo la pupilla in sul monarca,
Contristar si sentía; chè nell' augusta
Faccia, atteggiata indarno alla quïete,

Balenava recondito corruccio,
E l' occhio suo fulmineo esser parea
D' imminente rigor nuncio tremendo.
I più avveduti spettatori scritta
La morte vi scorgean del pro' Ugonello.
Ad Aldiger s' approssimò Romeo
E «Che festi?» gli disse sotto voce;
«Che fia di te? Finta indulgenza è questa,
Che te impunito breve tempo lascia:
Libero uscirai tu di questa cinta?
E se pur libero esci, ove allo sdegno
Ti sottrarrei del rege? Oh potess' io
Trarti di qui!»
Pietosa a lor d' intorno
Volea la folla schiudersi allo scampo
Del perigliante vate. «Uso alla fuga
Non son,» disse Aldiger; «se traviommi
Nell' impeto dell' estro il buon desío,
Tal non è colpa che celarmi io debba,
E molta ho fè nel retto cor del sire.»
Sebbene irremovibil dal suo loco,
Pur mesto era Aldiger, tardi mirando
Assai sciagure sovrastanti, e prima
L' accelerato d' Ugonel supplizio,
E rimordeagli coscïenza. «Io reo,»
Secretamente a sè dicea, d' audace
Orgoglio fui; me ne punisce Iddio!»
Dopo il virgineo insiem sonante accordo
Palma Ottone degnò batter con palma,
E sorridendo già sorgea, bramoso
Di portar lunge da cotanti sguardi
Alfin l' arcana impazïenza. Il passo
Rafaella avanzò, novo tintinno
Assumendo sull' arpa, ed il cortese
Imperador si rifermò nel seggio,
Brevi credendo reverenti augurii
Dalla ispirata udir vergine illustre.
Rafaella tremanti avea le bianche
Mani sovra le corde, e uscía tremante
Dal dolce petto il modulato suono,
E le guance arrossíano e di pallore
Si ricopríano, e il grande occhio fulgente
Errava intimidito, e s' atterriva
Del re incontrando il formidato sguardo!
Quel gentil trepidar della fanciulla
Di tutte grazie adorna, intenería,
E maggiormente a lei tutti amicava.

Oh! prepotenza de' söavi incanti
Che la donna somigliano al bambino,
E pur la spargon di virtù nascosa
Che ratta vince ogni viril fortezza!
Oh! come l' uom, quell' apparente infanzia
Mirando in viso della donna, e in tutti
I morbidissimi atti di quell' ente,
Gli s' avvicina con fiducia, e ardisce
Dirsi maggiore, ed a quell' ente quindi
Che sì debol parea, tributi solve
Di reverenza, e a sè maggior lo estima!
Per quel poter che nelle forme regna
E nella voce della donna, e astringe
Le feroci virili alme ad ossequio,
Dato alla donna è svolger ne' suoi detti
Mirabili ardimenti; ed ardimenti
Non sembran quasi, ma sospiri e preghi.
Chi rivelato avea tal maestría
Alla vergin de' cantici? Addolcisce
A sua voglia e fortifica. Ispirava
Pietà col suo tremor; poi quella voce
Dianzi timida tanto e quell' aspetto
Sembran di cherubin conscio a sè stesso
Di grazia e d' autorevole potenza
Irresistibil. Ne stupisce Ottone,
Ma non puote adirarsene, e diletto
Anzi ne prova sommo. E Rafaella
Seppe scansar ne' generosi carmi
Quel periglioso indefinibil punto
Di baldanza per ottimi consigli,
Che irritar puote qual pungente biasmo;
E non pertanto ella assai disse a laude
Della giustizia ne' regnanti, e disse
Necessarii gl' indugi, ove affrettato
Da esortatori fremebondi venga
Di talun la caduta. Ogni pensiero
Della bella arpatrice era incalzante
A virtù, ma siccome i detti blandi
Di madre, che a virtù sprona e accarezza
L' indociletto garzoncello, o come
I detti d' una figlia a piè del padre.
Quell' umiltà, quella dolcissim' arte,
Que' prorotti dal cor supplici versi
Vinser l' alma del grande Imperadore,
E gl' intenti ei capì di Rafaella.
Battè le regie palme, e alla percossa
Unisona fur segno, onde gli astanti

Baroni il plauso prolungâr sì forte,
Che ne tremaro il suolo e le colonne.
Otton chiamò la vergine, le cinse
L' eburneo collo di splendenti gemme,
E dal suol rïalzandola, degnossi
Dirle: «Qual grazia chiederesti?» Ed ella:
«Se t' offese Aldiger, deh! gli perdona,
E mite sii nelle condanne, o sire!»
Cessò la festa, e pieno di sŏave
Commozïone era d' Otton lo spirto,
Ed all' intime stanze dei riposi
Ritraendosi, disse al più fidato
De' cancellieri suoi: «M' avea lo schietto
Ma severo Aldiger mosso a tal ira,
Ch' io divisava d' Ugonel la morte;
Pacato, or sono, e indugerò.»
Felice
Quel freno ai moti del rigor! felice
La sapïente vergine che a brame
Di verità togliea l' impeto scabro
Delle audaci parole, e ammorbidía
Con abbondante carità i consigli!
Il sospendersi i fulmini, die' loco
A gravi scoprimenti: entrò discordia
Fra gl' inimici d' Ugonel; le accuse
Si contraddisser; la menzogna apparve;
Del sassone Emerigo l' omicida
Fu manifesto e dato a morte; e colmo
Di gloria uscì del carcer suo Ugonello.
Fu grato all' Imperante il liberato
Ed alla vergin trovadrice; e vide
Ch' ella amava Aldigero, e che Aldigero
Per l' emula ne' carmi si struggea,
E fra i varii parenti accordo trasse,
E l' imen si compiè. Sorrise Ottone
Ai degni sposi, e a Rafaella disse:
«Temprato dal tuo pio genio celeste,
Il vigor d' Aldiger più non m' irrita.»
Nè da quel' dì Romeo gl' impeti incauti
Non temè del figliuol: fatto era questi
Prode leon che a gentil maga è ligio.

LA MORTE DI DANTE.

Lavamini, mundi estote!
Is. I.

Non ho mai capito in qual modo *Dante*, perch' egli fra i magnanimi suoi versi ne ha alcuni iratissimi di varii generi, sia potuto sembrare ai nemici della Chiesa Cattolica un loro corifeo; cioè un rabbioso filosofo, il quale o non credesse nulla, o professasse un cristianesimo diverso dal romano. Tutto il suo poema, a chi di buona fede lo legga, e non per impegno di sistema, attesta un pensatore, sì, ma sdegnoso di scismi e d' eresíe, e consonissimo a tutte le cattoliche dottrine. Giovani che sì giustamente ammirate quel sommo, studiatelo col vostro nativo candore, e scorgerete che non volle mai esservi maestro di furori e d' incredulità, ma bensì di virtù religiose o civili.

E perchè l' arpa mia — debol, ma vaga
Di ritrarre in devoti alti racconti,
A conforto degli altri e di me stesso,
Gioie e dolori di supremi spirti —
Perchè in sue melodíe qualche felice
O mesta ora de' sommi itali vati,
Qualche virtù del cor, qualche sublime
Effondimento de' lor sacri ingegni
Non ridirebbe? Oh quante volte ad essi
M' è grato alzar gli ossequïosi sguardi
Come figlio a parenti, investigando
Lor nobile natura, e divisando
Quasi funerea su ciascun di loro
Scior tal pietosa cantica di laude,
Che, senza nè adular que' generosi,
Nè tacer pur di colpe ov' ebber colpe,
Sia gentile tributo alle lor tombe!
Non avrai tu, per tragich' ira primo,
Possentissimo Alfieri, onde reliquia
Sì prezïosa a me largì Quirina, [1]
Tu che maestro all' arte mia più cara
Sì fortemente in giovinezza amai,
Tu che ad Italia ed a' nativi nostri
Pedemontani lidi onor sei tanto,
Non avrai tu dalle mie labbra un carme?
L' avrai. — Nè per Parini anco fia scevra
Di parola d' amor l' alma di Silvio;
Nè per Monti e per chiari altri intelletti

1 L' orologio d' Alfieri mandatomi in dono da Firenze nel 1833 dalla signora Quirina Magiotti.

Di non remoti dì. — Ma se più d' una
Cantica aspettan molte ombre di vati,
Più l' aspettan le antiche. — Oggi tu, Dante,
All' anima mi parli. I tuoi divini
Versi non seguo, nè dipingo i giorni
Del tuo esular: di te la morte io canto.
Splendeva all' Alighier l' ultima aurora,
E sulle coltri sue muto ed assorto
Ne' pensieri santissimi ei giacea,
Munito già del Dio che alle fedeli
Alme è quaggiù ineffabile alimento.
Umile fraticel presso gli stava,
O con brevi parole or collo sguardo
Le divine speranze rammentando:
E presso al letto, e qua e là per l' ampia
Sala, in pie di o sedenti, erano il vecchio
Guido sir di Ravenna e i figli suoi,
Ed assai cavalieri. Impallidite
Presso alla porta si vedean le facce
De' giovincelli paggi e delle guardie.
Dopo i riti adorabili, in silenzio
Stette gran tempo l' Alighier; ma gli occhi
Significavan prece e consolante
Vista di cose celestiali e amore.
Poi si riscosse, mirò intorno, e grato
Salutevole cenno ai circostanti
Volse, e coll' imperar della possente
Sua volontà rinvigorì lo spirto,
La voce, i guardi, e levò il capo, e disse:
«Sia benedetta la pietà di Guido
Ch'ospital posa al mio morir provvide!
Sia benedetto, o amici tutti, il dolce
Vostro compianto, e benedetto ognuno
Di que' che al tosco esule vate il tristo
Pellegrinaggio consolâr d' onore
E d' applausi magnanimi — e di pane!
Ma non però il mio benedir ti manchi,
Patria crudel che a me noverca fosti,
Ed io qual madre amava ed amo! Andate,
Le mie voci, a ridirle e il mio perdono,
E i miei consigli e il lagrimar di Dante
Sulle materne iniquità e sventure!»
Qui pianse e tacque. Indi il febbril tumulto
De' generosi suoi dolori il senso
Addoppiò della vita entro il suo petto,
E la parola gli tornò sul labbro
Non tremula, non fiacca. Ognun si stava

Rispettoso ed attonito, ascoltando
Di quel gran cor gli oracoli supremi.
«Dite a Fiorenza, e in un con essa a quante
Son dell' amata Italia mia le spiagge,
Che s' io censor severo e fremebondo
Ne' miei carmi di foco ira esalai,
Men da rabbia dettati eran que' carmi
Che da desío perenne e tormentoso
Di ritrarre e caduti e vacillanti
D' infra il sozzume lor di melma e sangue.
E se nell' ira mia sfolgorò vampa
D' orgoglio e d' odio, or ne' pensier di morte
La condanno e l' estinguo, e prego pace
A' miei nemici sì viventi ancora,
Sì nella notte dell' avel sepolti.»
Tacque di novo, e sollalzato meglio
L' infermo fianco, assisesi, ed eresse
La fronte, e colla palma la percosse,
E disse: «Io veggo l' avvenir!»
Nell' ossa
Degli uditori un gel di reverenza
Rapido corse e di spavento.
«Io veggo
In quel lezzo di fango e di macelli
Volversi le repubbliche di questa
Agitata penisola, e gli scettri
De' Visconti e Scaligeri, e le inique
Insegne vostre, o guelfi e ghibellini,
E bianchi e neri, e quanti siete, o falsi
Promettitori di virtù e di gloria!
Giù que' brandi sacrileghi e que' nomi
Di maledizione e di discordia!
E giù quelle speranze, ahi, da me pure
Nutrite un dì, nelle straniere spade!
Gloria non sorge da esecrande leghe,
E da trame e da perfidi pugnali
Innalzati col vanto inverecondo
Del patrio ben, nè da fraterne guerre.
Cessate i mutui di vittoria sogni
Per primeggiar sull' abborrita parte,
Chè vane son fuggevoli vittorie
Onde un nemico trae letizia e lucro,
E la patria dissanguasi e s' infama.
— Chi è quel grande che non par che curi
Nè la bassezza della propria stirpe,
Nè gli altrui ferri, nè i diritti altrui,
Nè il mobil genio delle stolte plebi,

E sale in Campidoglio, e de' Romani
S' intitola tribuno, e or par del santo
Seggio il forte campione, or l' irrisore?
Insano? Ei grida libertà e ritorno
D' itala imperïale onnipotenza
A rialzar per l' orbe ogni giustizia,
Ed ingiusto ei medesmo, irrita Iddio,
E le folgori scoppiano, e quell' alto
Simulacro d' eroe crolla, ed è polve!
— Chi son color che un idolo si fanno
Dell' angioina gallica burbanza
Da Carlo in trono appo il Vesevo assisa,
E la dicon sublime esca a future
Italiche armonie di leggi e forza
E civiltà! Strappatevi la benda:
Straniero è il Gallo! sua virtude è oltr' Alpe;
Qui pianta è che traligna, e non soave
Olezzo, ma fetor manda e veleno!
Qui tutela è bugiarda, e si converte
In laido furto ed in più laido oltraggio!
Qui farmachi alle piaghe offre, e vi sparge
Aceto e sale, e ficcavi gli artigli,
E de' ruggiti degl' infermi ride!
Onoriamolo oltr' Alpe, o quando inerme
Visita le latine illustri terre, ·
Non quando s' arma ed amistà ne giura!
Lui quasi imbelli pargoli maestro
Non invochiam; non invochiamlo padre:
Adulti siam se ci crediamo adulti!
E ad esser tai, non fremiti, non risse,
Non sommosse vi vogliono, ma senno,
E fede ai patti, ed indulgenza e amore!»
Tacque come spossato o intenerito
Un' altra volta l' Alighier. Poi lena
Ripigliando, sclamò: «Quanto sei bella,
Fiorenza mia! Quanto sei bella, o Italia,
In tutte le tue valli, ancorchè sparse
D' ossa infelici e crudeli istorie!
E che monta che in genti altre sfavilli
D' eccelsi troni maestà maggiore,
Mentre per varie signorie te reggi?
Chi può sfrondar della tua gloria il serto?
Chi a te delle gentili arti l' impero
Involar mai? Chi scancellar dal core
D' ogn' uom che bevve al nascer suo quest' aure
La gioia d' esser italo? la gioia
D' esser nepote dell' antica Roma

E figlio della nuova? Abbian fortune
Luminose altri popoli: in disdoro
Mai non cadrà la venerata terra
Che domò l' universo, e dove eretta
Dall' apostolo Pier fu la immortale
Face che tutti a salvamento chiama!
Ma bastan forse aviti pregi? Il grido
Non vi colpì de' miei robusti carmi?
E ch' altro, poetando io per lungh' anni,
Vi dissi, Itali, mai, fuorchè d' apporre
Nobiltà a nobiltà, virtù a virtude
Innanzi al mondo, e a voi medesmi, e a Dio?
Oh gioventù d' alte speranze, i gioghi
Del vizio esècra e non i santi gioghi!
Le gare tue sien di pietà le gare
E degli esimi studi, onde ammirato
Il vïator che d' oltremonte viene,
T' onori e dica: — Ben ne' figli brilla
De' prischi forti la mental potenza! —
Ahi! delle giovin' alme i novi errori
A che biasmate, o corrucciosi vecchi,
Maledicendo al secolo perverso?
Che opraste voi per migliorarlo, e prole
Ad Italia lasciar che alteramente
Foste sdegnosa di licenza e scismi,
E santamente amasse ara, scïenza,
Cavalleresca fede e patrio onore?
Provvedete a' crescenti! egregia scola
Sien le famiglie a' nati: egregia scola
Patrizi e dotti alla ignorante plebe;
Egregia scola per città e convalli
La sapïente carità de' cherci!
Ah sì! primiero, o sacerdoti, esempio
Siate tra voi di pace e bei costumi!
Non sia drappel ch' altro drappello imprechi!
Umiltà vi congiunga imi con sommi
Sotto l' imper benedicente e sacro
Dell' Apostol supremo! Ognun di voi
Decoro sia del tempio, e sparga incanto
D' innocenza e di grazia: allor null' uomo
Luce di verità cercherà altrove!»
D' Alighier le profetiche rampogne
E il supplice sospir profondamente
Commovean gli ascoltanti. E più commossi
Fur quando l' egro venerando vate,
Dopo quella versata onda robusta
D' autorevoli detti, e quell' ardente

Sguardo che nuncio ancor parea di vita,
Più languid' occhi intorno volse, e sparve
Il foco onde suffuse eran le gote,
E i fianchi più nol ressero, e la sacra
Testa cercò dell' origlier l' appoggio,
E la palpante man tremula corse
Al crocefisso, e lo portò alle labbra.
Presso all' infermo palpitâr concordi
Gl' impauriti cuori, e mal frenate
Voci s' udìr di pianto. Il vecchio Guido
Mirò i piangenti ed accennò silenzio;
Ma involontaria dal suo ciglio eruppe
Sovra Dante una lagrima, e il poeta
Sull' ospite magnanimo la grata
Pupilla alzando, gli serrò la destra.
Un de' figli di Guido al suol prostrossi
Presso al letto, sclamando: «Eterno Iddio,
Prendi l' inutil vita mia! conserva
Quella del re degl' itali intelletti!
Tutti gli accenti suoi son luce e scampo!
Tutta la vita sua fu impareggiato
Rimbrotto ai vili e sprone ai generosi!
Un uom divino egli è!»
«Giovine insano!
Disse con voce moribonda il vate:
Deh, sii miglior di me! Mia forza imita,
Non l' ire mie superbe.»
«O padre Dante,
Ripigliò quegli, se i miei dì non ponno
Invece de' tuoi dì farsi olocausto,
Consiglia, impera; dimmi: ov' è la insegna
Nel secol mio più santa? ov' è la insegna
Cui darà palma Iddio sovra gl' iniqui?
Ov' è la insegna destinata a cose
Sulla terra sublimi? Io vo' seguirla!»
E il vate a lui: «Non chieder tanto: il ferro
E la mente consacra al natio prence,
Al natio lido, e lascia a Dio l' arcana
Delle sorti bilancia: ogni stendardo
Che non sia traditor guida a virtude.»
Disse, e pose la man sovra la testa
Del fervido garzon. Questi aspettava,
Tutti aspettavan che parola ancora
Benedicendo da quel labbro uscisse:
Irrigidita era la man, gelata
Nelle fauci la lingua, estinto l' occhio.
L' alma di Dante era salita al cielo!

POESIE VARIE.

A DIO.

Et anima mea illi vivet
Ps. XXI.

D' uopo ho d' amarti, e d' uopo ho che tu m' ami,
O tu che per amar mi désti un cuore!
Son mal fermi quaggiù tutti i legami,
Tu sei solo immutabile, o Signore!
S' amo creati cuor, fa ch' io riami
In essi te che mi comandi amore:
Se d' altri il braccio mi sostiene alquanto,
Sostenga essi con me tuo braccio santo.
Ov' anco intorno a me sien petti cari,
No, mai bastar non ponno al mio conforto;
Spesso agitato da cordogli amari
Lo sguardo mio sui lor sembianti io porto;
Ma del mio mal tosto li bramo ignari,
E compongo a letizia il viso smorto,
E so che anch' essi per affetto eguale
Celan sovente del dolor lo strale.
E più volte ho provato in petti umani
D' espandere l' arcana angoscia mia,
E come a Giobbe i consiglier suoi vani,
In me quelli accrescean melanconia;
E chi i gemiti miei diceva insani,
Chi crollava la testa e non capía,
Chi fingea compatir, mentre in secreto
Io lo scorgea de' miei tormenti lieto.
Sì ch' or per la pietà che agli uni io deggio,
Perchè tenera brama han del mio bene,
Ora per non espormi al vil dileggio
Dell' alme giubilanti alle mie pene,
Poco agli uomini parlo, e poco alleggio

Tra loro il duol che in me dominio tiene;
Ma sfogar pur sospiro i lutti miei,
E tu, Signor, mio confidente sei!
Fa ch' io ti senta sempre a me vicino:
Troppo la solitudin m' addolora!
Posar vo' il cor sovra il tuo cor divino,
Voglio dirti i miei sensi a ciascun' ora!
Traggimi in qual pur sia fiero cammino,
Purchè teco io respiri, e teco io mora:
Tutti i dolori a te d' accanto accetto,
Di viverti discaro io sol rigetto.
Per aver l' amor tuo che far degg' io?
Pregar soltanto? Ah no, il pregar non basta!
Debbo immagine in terra esser di Dio,
Debbo luttar contro a natura guasta,
Debbo aver di giustizia alto desio,
Debbo non abborir chi mi contrasta,
Debbo amar tutti, anco i più rei nemici,
Ed, ove il possa, oprar che sien felici.
Donami quell' amor, ma il dona insieme
A chi meco vïaggia sulla terra:
Fra gl' inamanti cuori il cuor mio geme
E impicciolisce, e sua virtù s' atterra;
Fra i malignanti cuori il cuor mio freme,
E orgoglio oppone a orgoglio, e guerra a guerra.
Fra gli odii altrui l' anima mia è infeconda;
D' alti esempi d' amor, deh, la circonda!
Con te, Signor, con te stringo alleanza:
Perdonerò a' mortali, a me perdona;
Amerò tutti, perchè han tua sembianza,
Perch' io son tua fattura, amor mi dona;
Amerò tutti, ma con più esultanza
Chi fra le braccia tue più s' abbandona;
Amerò tutti; ma con più fervore
Chi più simile al tuo mi mostra il core!
Amar vogl' io di quell' amor che avvampa
In te e ne' tuoi più nobili viventi,
Di quell' amor che da' rei lacci scampa,
Di quell' amor che regge infra i tormenti,
Di quell' amor che all' universo è lampa
Nella chiesa infallibil de' redenti,
Di quell' amor sì pio, sì ver, sì forte,
Che abbella e vita, e gioie, e strazi, e morte!

L' UOMO.

Omnia possum in eo qui me confortat.
Philipp., IV, 13.

Capir non può l' umano spirto quale
Fosse dell' uom la prima, alta natura,
Pria che i suoi giorni avvelenasse il male.
Ma di natía grandezza un resto dura
Pur d'Adam nel nipote sventurato,
Che un Dio, piucchè una belva, in sè affigura!
Quel corrucciarsi del suo abbietto stato
È ad un tempo alterigia e sentimento
Ch' ei pel fango terren non fu creato.
Giocondo del suo pascolo è l' armento,
E se rugge il leon, rugge per fame,
E quand' è sazio, anch' ei posa contento.
Solo il mortal, benchè ogni senso sbrame,
E si sforzi a letizia, ode una voce
Che in cor gli grida: — L' ore tue son grame!
Sempre muta pensier, sempre lo cuoce
Uopo sfrenato di scïenza o possa,
Sempre una spina a sue calcagna nuoce.
Solo fra gli animali ei pur dall' ossa
De' cari estinti aspetta vita, e crede
Sovrastar gioie e danni oltre alla fossa.
In ogni secol l' uom si vanta erede
D' avito senno e cresciutissime arti,
Ed egualmente sitibondo incede.
Ambisce ragunar tutti i cosparti
Lumi dell' universo, e farsi Iddio,
E rifuggongli quei da cento parti.
Agogna fama, e lo ravvolge obblio,
Sanità cerca, e infermità l' abbatte,
Sa di peccare, e vorebb' esser pio.
Contr' altri, contra sè freme e combatte,
Vuol parer dignitoso ed assennato,
E il premon fantasie luride e matte.
Egli è un astro smarrito ed oscurato
Che di sua prisca gloria un raggio serba,
E volge a rallumarsi ogni conato.
Egli è una cosa angelica e superba,
Egli è un Nabucodonosor del cielo,
Dannato co' giumenti a pascer l' erba.

Sull' intelletto suo s' è steso un velo,
  Ch' ei maledice ed agita, e attraverso
  Scorge il tesor perduto ond' è sì anelo.
Come offes' egli il Re dell' universo?
  Qual fu l' arbor vietata ch' egli ha tocca?
  Sin quando in mezzo a' vermi andrà disperso?
Basti che mentre di giustizia scocca
  L' ineluttabil folgore sull' uomo,
  Sull' uom misericordia anco trabocca.
Basti che sì da colpa ei non è domo,
  Che per mano di Dio non debba pure
  Frangere il giogo, e avere in ciel rinomo.
Basti ch' ei fra ignominie e fra sciagure
  Sta grande e conscio di virtù divine,
  E gli destan rossor vizi e lordure.
Ei molto ignora, ma le sue rovine
  Attestan quella origin ch' egli avea,
  E suda a restaurarle insino al fine;
E abborre l' angiol vil che il seducea,
  L' angiolo vil che invano ognor gli grida:
  «Nulla tu sei che argilla stolta e rea!»
Taci, bugiardo spirto! Iddio m' affida:
  Ei non m' ha tolto, come a te, l' amore:
  Uom si fe' perch' io 'l veda ed abbial guida.
Servo a lui son, ma sono a te signore;
  Mal cangi astutamente e viso e manto,
  Per trarmi fra tuoi schiavi al tuo dolore.
Mal di filosofia t' usurpi il vanto,
  Per insegnarmi il tuo esecrando scherno
  Sull' alte mire del tre volte Santo!
Io caddi al par di te dal regno eterno,
  Ma non sì basso; e se mi curvo al suolo,
  Non è per invocar fango ed inferno,
Bensì lui, che raddurmi al ciel può solo!

LE PASSIONI.

Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.
Ps. XXXIX, 9.

Dov' è mia gioventù? Dove i beati
  Anni d' amor, del Rodano appo l' onde?

Dove il ritorno a' miei dolci penati,
E mia stanza alle Insúbri aure gioconde?
Dove in Milano i gloriosi vati
Che mi cingean dell' apollinea fronde?
Dove mia gloria alle applaudite scene?
E poi dove il decennio infra catene?

Io di carcere usciva egro, e piangendo
Il mio buon Federico e gli altri cari,
Cui dato ancor da quel recinto orrendo
Rieder non era ai desïati lari:
Poscia esultava, Italia rivedendo,
Ed alfin temperando i giorni amari
Fra gli amplessi de' miei sacri canuti,
Per me sì lungamente in duol vissuti.

E omai da un lustro tutto ciò trascorse!
E nuovi plausi a me la patria diede,
E di nuovi Aristarchi ira mi morse,
E di nuovi propizi ebbi la fede,
E nuova infanzia a me d' intorno sorse,
E di morte vid' io novelle prede,
E «Vana cosa è questo mondo?» esclamo,
E separarmen voglio — ed ancor l' amo!

L' amo perch' alme vi trovai fraterne,
Che all' alma mia s' avvinser dolcemente,
E diviser mie gioie, e nell' alterne
Pene collacrimâr sinceramente:
E v' ha tali amistà che fièno eterne,
Benchè tessute in questa ombra fuggente,
Benchè tessute ov' ogni nobil core
S' apre appena a virtù, lampeggia e muore.

Degg' io, poss' io da tutte cose amate
Divellere una volta il mio pensiero?
Io, le cui sorti furono esaltate
Da tanto lutto e tanto gaudio vero!
Io, le cui rimembranze innamorate
Han su mia fantasia cotanto impero!
Io, cui balzar fa sin talora il petto
Vista di leve, inanimato oggetto!

Reduce a' lidi miei, dopo che giacqui
Sepolto vivo per sì cupe notti,
Agli affetti più teneri compiacqui
Che la sventura non avea interrotti;
Nè agli estinti carissimi pur tacqui
Culto di preci e di sospir dirotti;
Indi a rivisitar presi le antiche
Pagine ch' ebbi a dolce veglia amiche.

E sovente su libri polverosi
La man vo riponendo tremebonda,
Ed apro, e parmi a' giorni studïosi
Tornar di giovinezza, e il pianto gronda!
E trovo i segni che ne' libri io posi,
Ove con mente mi fermai profonda,
Ove ad alti pensier d'amato autore
Commento fei di verità o d'errore.
Pur con sensi diversi or vi rimiro,
O libri tanto amati a' dì primieri:
Vate son io, ma spento è in me il desiro
Di prostrarmi idolatra anzi agli Omeri.
Se volgendo lor carte ancor sospiro,
Magía non è de' grandi lor pensieri:
Più d'un libro m'è caro, e pure in esso
Di rado cerco lui; cerco me stesso.
E non sol me vi cerco: alla memoria
Del me passato aggiugnesi indivisa
Di palpiti d'amor soave istoria,
Quando un'egregia m'infiammava in guisa,
Ch'io per lei sola ambía pietate e gloria,
Ch'io sempre in lei tenea l'anima fisa,
Che d'un sorriso suo per farmi degno,
Sempre agognava ingentilir lo ingegno!
E se pio talor fui, pregio egli è stato
Di quella generosa animatrice:
Era ad essa straniero il forsennato
Foco d'amor che mi rendea infelice;
Ma compatía mie pene, ed elevato
Volea il mio spirto, e lo volea felice,
Ed allor che più insano io le parea,
S'affannava, e garrivami, e piangea.
Quella donna, onde il bel, nobile viso
Polvere è da molt'anni, e l'alma in Dio,
Non disamai, benchè da lei diviso,
E onorerolla tutto il viver mio:
Ma nuovi poscia affetti han me conquiso,
E quel primiero ardor s'intiepidío:
Quel ch'era in me un incendio, è una favilla
Che come lampa ad un sepolcro brilla.
Senza obblïar la già cotanto amata,
Altra ammirai ch'or dipartita è anch'essa;
E in me virtù credendo io sublimata
Per averla a sì bello angiol commessa,
L'anima mia da orgoglio inebbrïata
Vana si fea di lungo ben promessa:
Giorni d'alto dolor mi mosser guerra,

E a lei pur venni tolto, ed è sotterra
Sete d' amor, sete di studi, e sete
D' innalzar sopra il volgo il nome mio,
Gran tempo mi rapían sonno e quïete,
Nè scerno se ammendato oggi son io:
Tu che del cor le latebre secrete
Solo ravvisi e mondar puoi, gran Dio,
Pietà di me che tanto sempre amai,
E sino a te l' amor non sollevai!
Tante cose sfumarono al mio sguardo,
E tutto giorno sfumar altre io miro!
Valga d' esperïenza il raggio tardo,
In che sforzatamente oggi m' aggiro,
Ad oprar alfin sì che più gagliardo
A tua belleza s' erga il mio desiro,
E nulla tanto da' mortali io brami,
Quanto ch' ognun tuoi pregi scorga ed ami!
La legge tua non è d' irto rigore,
Sol le idolatre passïoni abborri:
Lunge che a te dispiaccia amante cuore,
Ad un cuor fatto gel più non accorri.
Tu vuoi che a' miei fratelli io con ardore
Così soccorra, come a me soccorri:
Tu vuoi che in forte guisa il bello io senta,
Tu vuoi che al giusto il plauso mio consenta.
Tu doni a' figli tuoi mente e parola,
Non perchè il dono tuo venga sepolto;
Tu non imprechi investigante scuola
Su non vietato ver fra l' ombre avvolto:
In odio a te l' indagin empia è sola
Che contra il cenno tuo l' ardire ha volto;
Tu gl' ignari del mal chiami felici,
Ma il veggente non reo pur benedici.
Tu che sei tutto amor, la sacra stampa
Della natura tua nell' uomo imprimi:
Gagliardo sprone e inestinguibil lampa
Tu sei di tutti aneliti sublimi.
Tu godi quindi se il mio spirto avvampa
Per que' tuoi fidi che in virtù son primi:
Tu godi se fra lor taluni eleggo,
E nel lor santo oprar meglio ti veggo.
A me tu dato hai queste fiamme ardenti,
Con cui desío de' petti amici il bene,
E con cui studïando i tuoi portenti
Traggo esultanza, e di capirti ho spene:
Così caldo sentir più non diventi
Esca giammai di vanità terrene:

Mie passïoni in guisa tal governa,
Che lode sieno a tua saggezza eterna.
Sempre le temo, e sempre sento ancora
Che in amar altre cose io troppo m' amo:
Cieca errò mia bollente alma sinora,
E presa fu di sua superbia all' amo.
Distruggi il suo sentire, o lei migliora;
O vil torpore, od amor santo io bramo:
Ah no, non vil torpor, dammi amor santo,
Tu che le tue fatture ami cotánto!

LODOVICO DE BREME.

Non obliviscaris amici tui in animo tuo.
Eccles., XXXVII, 6.

Dacchè miei ceppi hai franto, e il subalpino
Aere di novo, o sommo Iddio, respiro,
Piena d' incanti è al guardo mio Taurino;
Ma un caro ch' io v' avea cerco e sospiro.
Qui Lodovico nacque, e parte visse
De' diletti suoi giorni, e qui patío,
E presso a morte qui le ciglia affisse
L' ultima volta sul sembiante mio.
E m' indicò le vie dov' ei solea
Trar verso sera i solitarii passi,
E il loco della chiesa ov' ei porgea
Preci, me lunge, perchè a lui tornassi.
Sì ch' ogni giorno or qua or là lo veggio
Smorto ed infermo, e pien di lena sempre,
Ed in ispirto al fianco suo passeggio,
E parmi che sua voce il cor mi tempre.
Negli estremi suoi dì quanto, o Signore,
Altamente parlommi ei del Vangelo!
Come esclamò che il rimordeano l' ore
A gioie, a larve, e non sacrate al cielo!
Ah, que' detti m' affidano, e m' affida
La tua clemenza, e lui beato io spero!
Ma se ancor dolorasse, odi mie grida,
Aprigli i gaudii del tuo santo impero.
Debitor fui di molto a Lodovico:
Sprone agli studii miei si fea novello;

Ai dolci amici suoi mi volle amico,
E più al suo prediletto Emmanuello.[1]
Ma in ver di Lodovico io l'amicizia
Ingratamente troppo rimertai,
Fera in quegli anni m'opprimea mestizia,
Nè a lui la vita abbellir seppi io mai.
Con indulgenza infaticata il fondo
Ei reggea di mia trista alma inquïeta.
E spesse volte da dolor profondo
A sorriso traeami e ad alta meta.
Per forte impulso de' suoi cari accenti
Energia forse conseguii più bella:
Quell'energia perch'uomo infra i tormenti
Soffoca i lagni, e indomito s'appella.
La facondia, l'amor, la poesia
Perscrutante e gentil de' suoi pensieri
Luce nova sovente all'alma mia
Davan cercando i sempiterni veri.
Quante fïate a' gravi dubbi miei
Mosse amichevol, generosa guerra,
E me dai libri tracotanti e rei
Svelse di lor, cui senza Dio è la terra!
Se arditi di sua mente erano i voli
Quando la mente ei di Platon seguiva,
Pur temev'anco di ragione i doli,
Ed a' piè dell'altar si rifuggiva.
Te sorpreso di morte sì precoce,
Deh! amico, non avesse il fero artiglio!
Più fido mi vedresti ora alla Croce,
Più concorde or saría nostro consiglio.
E tu stesso maestri avendo gli inni,
Con più sicura man rigetteresti
Del secol nostro gli abbaglianti inganni,
E tutti i lumi tuoi fôran celesti.
Ma fu per te misericordia certo,
Che tu morissi pria dell'ora, in cui
Trassi prigione in bolge, ove deserto
In grandi strazi per due lustri io fui.
Le ambasce mie, le ambasce d'altri amici
Troppo avrian tua pietosa alma squarciata:
Chi vive sulla terra a' dì infelici,
Troppo ne' danni i soli danni guata.
Invece, assunto, come spero, al loco
Ove in tutte sue parti il ver risplende,

1 Il principe Emanuele della Cisterna.

Veduto avrai che di sventura il foco
Talor sana gli spirti a cui s' apprende.
Veduto avrai siccome io, debol tanto
Quando i miei dì fulgean più dilettosi,
Nel supremo dolor contenni il pianto,
E mia fiducia nell' Eterno posi.
Veduto avrai siccome, fatto io preda
Di lunghe dubitanze sciagurate,
Solo in carcer la diva afferrai teda,
Che mie maggiori tenebre ha sgombrate.
Veduto avrai, dentr' anime più pure,
Che non era la mia, nel duol costrette,
Stimol gagliardo farsi le sciagure
A volontà più fervide e più elette.
Commiserato avrai noi doloranti,
E reso grazie a Dio, tutti scernendo
Dell' oprar suo sublime i fini santi,
Pur quando sovra l' uom tuona tremendo.
Tu mel dicevi un giorno, ed io superbo
Crederlo non potea! Tu mel dicevi:
«Dio non si mostra a sua fattura acerbo,
Se non perchè l' amata a lui s' elevi.»
Non tutte sue fatture hann' uopo eguale
Di venir da procella aspra battute,
Ma tai ve n' ha che senza orrendo strale
In fiacca letargía sarian cadute.
Nondimen di mia forza ancor non posso,
No, gloriarmi, e spesse volte ancora
Son da tristezza e da pietà commosso,
E con suoi lumi Iddio non mi ristora.
In quell' ore fantastiche di pena
Godo passar dinanzi alle tue porte,
E il core allor secreto pianto sfrena,
Inconsolabil di tua infausta morte.
Ma poi le tue sentenze generose
Mi tornan nella mente, e il tuo sorriso;
E m' inondano il sen dolcezze ascose,
Ed anelo abbracciarti in Paradiso.
Prego che tu vi sia! prego che appresso
Al nostro Volta, ad ambiduo sì caro,
Con lui mi guardi, e m' impetriate accesso
Laddove col desio già mi riparo!
Dio, salvator di molti amici miei,
Ch' a te in vita e più in morte alzaro il core,
Di te indegno e di loro io mi rendei;
A farmi degno, ti domando amore!

SALUZZO.

Et sit splendor Domini Dei nostri super nos.
Ps., LXXXIX, 17.

Oh di Saluzzo antiche, amate mura!
Oh città, dove a riso apersi io prima
Il core e a lutto e a speme ed a paura!
Oh dolci colli! Oh maëstosa cima
Del monte Viso, cui da lunge ammira
La subalpina, immensa valle opima!
Oh come nuovamente or su te gira
Lieti sguardi, Saluzzo, il ciglio mio,
E sacri affetti l'aër tuo m'ispira!
Nelle sembianze del terren natío
V'è un potere indicibil che raccende
Ogni ricordo, ogni desir più pio.
So che spiagge, quai siansi, inclite rende
Più d'un merto soave a chi vi nacque,
E bella è patria pur fra balze orrende;
Ma nessuna di grazia armonia tacque,
O Saluzzo, in tue rocce e in tue colline,
E ne' tuoi campi e in tue purissim' acque.
Ogni spirto gentil, che peregrine
A piè di queste nostre Alpi, si sente
Letizïar da fantasie divine.
Sovra il tuo Carlo, e il dotto suo parente,[1]
Che pii vergaron le memorie avite,
Spanda grazia immortal l'Onnipossente!
Dolce è saper che di non pigre vite
Progenie siamo, e qui tenzone e regno
Fu d'alme da amor patrio ingentilite.
Più d'un estero suol di canti degno
Porse a mie luci attonite dolcezza,
E alti pensieri mi parlò all'ingegno:
Ma tu mi parli al cor con tenerezza,
Qual madre che portommi in fra sue braccia
E sul cui sen dormito ho in fanciullezza.
Ben è ver che stampata ho breve traccia
Teco, o Saluzzo, e il dì ch'io ti lasciai
A noi già lontanissimo s'affaccia.

---

1 Carlo Muletti e Delfino suo padre, storici di Saluzzo. — Io m'onoro dell'amicizia di Carlo, e parimente di quella del maggiore Felice, suo fratello.

Pargoletto ancor m' era, e mi strappai
  Non senza ambascia da tue dolci sponde,
  E, diviso da te, più t' apprezzai.
Perocchè più la lontananza asconde
  D' amata cosa i men leggiadri aspetti,
  E più forte magía sul bello infonde.
Felice terra a me parea d' eletti
  La terra di mio padre, e mi parea
  Altrove meno amanti essere i petti.
E mi sovvien ch' io mai non m' assidea
  Sui ginocchi paterni così pago,
  Come quando tuoi vanti ei mi dicea.
In me ingrandíasi ogni tua bella imago;
  Del nome saluzzeseio insuperbiva;
  Di portarlo con laude io crescea vago.
E degl' illustri ingegni tuoi gioiva,
  E numerarli mi piacea, pensando
  Che in me d' onor tu non andresti priva.
Vennemi quel pensiero accompagnando
  Oltre i giorni infantili, allor che trassi
  Al di là delle care Alpi angosciando.
Nè t' obbliai, Saluzzo, allor che i passi
  All' itale contrade io riportava,
  Benchè in tue mura il capo io non posassi.
Chè il bacio de' parenti m' aspettava
  Nella città ch' è in Lombardia regina,
  E colà con anelito io volava.
E colà vissi, e colsi la divina
  Fronde al suon di quel plauso generoso,
  Che premia, e inebbria, e suscita, e strascina.
Oh Saluzzo! al mio giubilo orgoglioso
  Pe' coronati miei tragici versi,
  Tua memoria aggiungea gaudio nascoso.
Oh quante volte allor che in me conversi
  Fulser gli occhi indulgenti del Lombardo,
  E spirti egregi ad onorarmi fersi,
Ridissi a me con palpito gagliardo
  La saluzzese cuna, e mi ridissi
  Che grata a me rivolto avresti il guardo!
E poi che in ogni itala riva udissi
  Mentovar la mia scena innamorata,
  Ed ai mesti Aristarchi io sopravvissi,
L' aura vana, che fama era nomata,
  Pareami gran tesor, ma vieppiù bello
  Perchè a te gioia ne saría tornata.
Mie mille ardenti vanità un flagello
  Orribile di Dio ratto deluse,

E negra carcer mi divenne ostello.
Non più sorriso d' immortali Muse!
Non più suono di plausi! e tutte vie
A crescente rinomo indi precluse!
Ma conforti reconditi alle mie
Tristezze pur il ciel mescolar volle,
E il cor balzommi a rimembranze pie.
Del captivo l' afflitta alma s' estolle
A vita di pensier, che in qualche guisa
Il compensa di quanto uomo gli tolle.
E quella vita di pensier, divisa
Fra le non molte più dilette cose,
Ora è tormento ed ora imparadisa.
Io fra tai mura tetre e dolorose
Pregava, e amava, e sentía desto il raggio
Del poetar, che il cielo entro me pose.
Miei carmi erano amor, prece e coraggio;
E fra le brame ch' esprimeano, v' era
Ch' essi alla cuna mia fossero omaggio.
Io alla rozza, ma buona alma straniera
Del carcerier pingea miei patrii monti,
E allor sua faccia apparía men severa.
E m' esultava il sen, quando con pronti
Impeti d' amistà quel torvo sgherro
Commosso si mostrava a' miei racconti.
Pace allo spirto suo, che in mezzo al ferro
Umanità serbava! Ah lui di certo
Debbo s' io vivo, e a' lidi miei m' atterro.
Morto o insanito io fôra in quel deserto,
Se confortato non m' avesse un core
Nato di donna, e a caritade aperto.
Scevra quasi or mia vita è di dolore,
Ad Italia renduto e a' natii poggi,
Ov' alte m' attendean prove d' amore.
Benedetti color, che dolci appoggi
Mi fur nell' infortunio, e benedetti
Color, che mia letizia addoppian oggi!
E benedetta l' ora in che sedetti,
Saluzzo mia, di novo entro tue sale,
E strinsi a me concittadini petti!
Non vana mai su te protenda l' ale
Quell' Angiol, cui tuo scampo Iddio commise,
Sì che nobil sia cosa in te il mortale!
L' alme de' figli tuoi non sien divise
Da fraterna discordia, e mai le pene
Dell' infelice qui non sien derise!
Le città circondanti ergan serene

Lor pupille su te, siccome a suora
Ch' orme incolpate a lor dinanzi tiene.
E le lontane madri amin che nuora
Vergin ne venga di Saluzzo, e questa
Abbian figliuola reverente ognora;
E la straniera vergin, che fu chiesta
Da garzon saluzzese, in cor sorrida
Come a lampo di grazia manifesta!
Pèra ogni spirto vil, se in te s' annida!
Vi regni indol pietosa ed elegante,
E magnanimo ardire, e amistà fida!
Mai non cessino in te fantasíe sante,
Che in dottrina gareggino, e sien luce
A chi del bello, a chi del vero è amante;
E del saver tra' figli tuoi sia duce
Non maligna arroganza, invereconda,
Ma quella fè che ad ogni bene induce;
Quella fede che agli uomini feconda
Le mentali potenze, o lor dicendo,
Ch' uom non solo è dappiù di belva immonda,
Ma può farsi divin, virtù seguendo!
Ma dee farsi divino, o di viltate
L' involve eterno sentimento orrendo!
Tai son le preci che per te innalzate
Da me son oggi, e sempre, o suol nativo:
Breve soggiorno or fo in tue mura amate,
Ma, dovunque io m' aggiri, appo te vivo!

SOSPIRO.

Tuus sum ego!
Ps. XCVIII, 94.

Amore è sospiro
D' un core gemente,
Che solo si sente,
Che brama pietà:
Dolore è sospiro
D' un cor senz' aita,
Per cui più la vita
Incanto non ha.

Speranza è sospiro
D' un core, se agogna,
Se mira, se sogna
Ridente balen:
Timore è sospiro
D' un core abbattuto,
Che forse ha perduto
Un' ombra di ben.
Timore, speranza,
Dolore ed amore
Del leve uman core
Son vario sospir:
Sospiro son breve
La gioia, il martiro;
Son breve sospiro
La vita, il morir.
E pure in sì breve
Sospiro, o mio Dio,
M' hai dato il desio
D' accoglierti in me!
M' hai dato una luce
Che diva si sente,
M' hai dato una mente
Ch' elevasi a te.

MESTIZIA.

In eo enim in quo passus est ipse et tentatus, potens est et eis qui tentantur auxiliari.
Ep. ad Hebr., II, 18.

Ah, nell' uom non v' è possa costante,
E quell' io che poc' anzi era forte,
Di repente in mestizia di morte
Sente l' alma di novo languir!
Grave incarco per me stesso
Portar so di giorni amari,
Ma pacato de' miei cari
Ricordar non so il martir.
Questa almen, questa grazia dimando
Nell' affanno che oppresso mi tiene,
Che del mio Federico alle pene

Talor possa conforto versar:
Ch' io talvolta ridir possa
A quel mesto amico mio,
Che per lui non cesso a Dio
Preci e gemiti alternar.

Ma nessuno a mia brama risponde!
Passan gli anni, e chi sa se frattanto
Quell' amato i suoi giorni di pianto
Sulla terra strascini tuttor?
Alto duol pensarlo estinto,
Alto duol pensarlo in vita!
Gronda sangue la ferita
Più profonda del mio cor.

A te volgo i miei lai, Divin Figlio,
Che, sospeso in patibolo atroce,
Una lagrima giù dalla croce
Sulla Madre lasciavi cader.
Pe' dolori tuoi mortali,
Di tua Madre pe' dolori,
Ah ti degna i nostri cuori
Nell' angoscia sostener!

Dalla croce una lagrima pure
Sull' eletto Giovanni spargevi:
Ogni dolce pietà conoscevi,
Benedetta è da te l' amistà.
Benedici ogni memoria
Che m' avvince a Federico:
Voti innalzo per l' amico,
Per me voti innalzerà!

E se avvien che il dovuto proposto
Di non mai querellarci obbliamo,
Ti sovvenga che debili siamo,
E che i forti anche ponno languir.
Ti sovvenga che tu pure
D' uman frale andasti cinto,
Che tristezza allor t' ha vinto,
Ch' eri stanco di patir.

VERITÀ E SOFISMO.

Resistite, fortes in fide.
Petri Epist. I, V, 9.

SOFISMO. Ov' è amistà? Chi cento volte e cento
Sotto le spoglie d' amistà non vide
Nei men turpi adulante approvamento,
Che merca dono o laude, e ascoso ride,
Negli altri la calunnia, il tradimento,
La nera ingratitudine che intride
La man nel sangue e i benefizi sprazza,
E non può cancellarli; e più ne impazza?
Ove son leggi d' equità? Il selvaggio
Che, simile a Caino, erra per balze,
Libero è appena: ogni città è servaggio,
Sia che regnante scure un solo innalze,
Sia che, brandita in man di molti, il raggio
Vieppiù vario ed orrendo intorno balze;
E chi succede ad atterrata possa,
Ladro è che l' arme d' altro ladro indossa.
Ov' è religïon? Di sangue umano
Fumar fu vista di più numi l' ara;
E veggio pur sotto mantel cristiano
Egoismo e viltà celarsi a gara.
L' uom per natura ha ingegno empio e profano,
Loda il Vangelo e da lui nulla impara;
Vuol carità, ma in altri sol la vuole,
E tesse a proprio lucro atti e parole.
VERITÀ. Non v' inganni, o mortali, un dispettoso
Filosofar che tutte cose annera:
Sdegno pur troppo ei sembra generoso
Alla infelice de' maligni schiera:
Giustificar così cercan l' ascoso
Senso d' iniquità che li dispera,
O pur malignan perchè infermi sono,
E mertan, non già plauso, ma perdono.
Ogni nobile petto ebbe un amico,
O più d' un n' ebbe, e alcun ne serba ancora,
E se perseguitato anco e mendico
Visse fra indegni e fra più indegni mora,
Ei si rammenta qualche amato antico,
E alle umane virtù crede e le onora,
E, morendo, ei consolasi al pensiero
Che in cielo ei rivedrà quel cor sincero.

Ogni nobile petto ha reverenza
Di giuste leggi, ed egualmente abborre
La non volgare e la volgare licenza,
Che dritto vanta, e ad ingiustizia corre:
Ei sa, che se perfetta sapïenza
Giammai non puossi a leggi umane imporre,
Pur son tal ordin, senza cui la terra
Saría di tigri sanguinosa guerra.
Ogni nobile petto ama, ed è amato:
Ogni nobile petto il giusto vede:
Ogni nobile petto un deturpato
Culto deplora, e al vero culto crede;
Dai lumi della grazia irradïato
Ragiona, e a sua ragion guida è la fede;
Sprezza le vanità, ma gli uomini ama,
E a sublime sentier seco li chiama.

SOFISMO. Che fate, o sciagurati, in sì ria valle,
Stima alterna sognando, e alterno amore?
Volgete ad ogni mira alta le spalle,
Scambiatevi dispregio, odio, livore:
Segua ognun della vita il mesto calle
Fin che sotto a' suoi piè cresce alcun fiore,
Poi, dacchè a tutti ei far non puossi boia,
Si squarci il seno, e disperato muoia!

VERITÀ. Che fate in questa valle, o sciagurati,
Necessario sognando alterno sdegno?
I mali suoi dall' uom sono addoppiati,
Se di superba intolleranza è pregno:
A dolor, sì, ma pure a gioia nati,
Da mutua avrete carità sostegno;
Forza non siede in vile ira feroce,
Ma in portar con serena alma la croce.
E forza siede in perdonar sovente
Alle stolide colpe de' fratelli;
In confessar che d' uom cieca la mente
Sempre inciampa, se in Dio non si puntelli;
In riedere ogni dì gagliardamente
Rischi ed affanni a sostener novelli;
In memorar, d' ogni fralezza ad onta,
Che nel mortal v' è del Signor l' impronta.

SOFISMO. Se tanto eccelsa, filosofich' ira
Non arde in voi da pugnalarvi il seno,
Vivete almen com' alto eroe che mira
Tutto con ciglio di minaccia pieno;
Dite che a voi sommo dispregio ispira
Chi non è pronto a usar brando o veleno;

Libri dettate in bile e sangue scritti,
Per insegnar a umanità suoi dritti.

E s' uomo studia e suscita incremento
Di lumi e di virtù senza pugnali;
S' ei non porge a plebee rabbie fomento,
Perchè s' alzino a dar leggi a' mortali;
S' ei non crede esser merto o tradimento
L' avere o non aver grandi natali;
S' egli ama il pio, sotto qual sia cappello,
Dite ch' ei degli stolti è nel drappello.

VERITÀ. Compiangete la stizza de' volgari,
Che cieca sempre qua e là si scaglia;
Filosofia seguite appo gli altari;
Di calunnie e d' ingiurie non vi caglia;
Sorridete ad ogn' uom che insegni e impari
Quanto amore e indulgenza al mondo vaglia;
De' frementi nè il plauso nè gli scherni
Norma non sian che il vostro oprar governi.

Libri dettate a sollevar gli umani
Dai lacci delle ignobili dottrine;
Siate pensanti, ma non irti e strani,
Non consiglier di scandali e rapine;
Ponete mente che gl' ingegni sani
Invocano edifizi e non ruine;
Bando al Sofismo! egli è quel genio truce,
Che al suo fango infernal l' alme conduce.

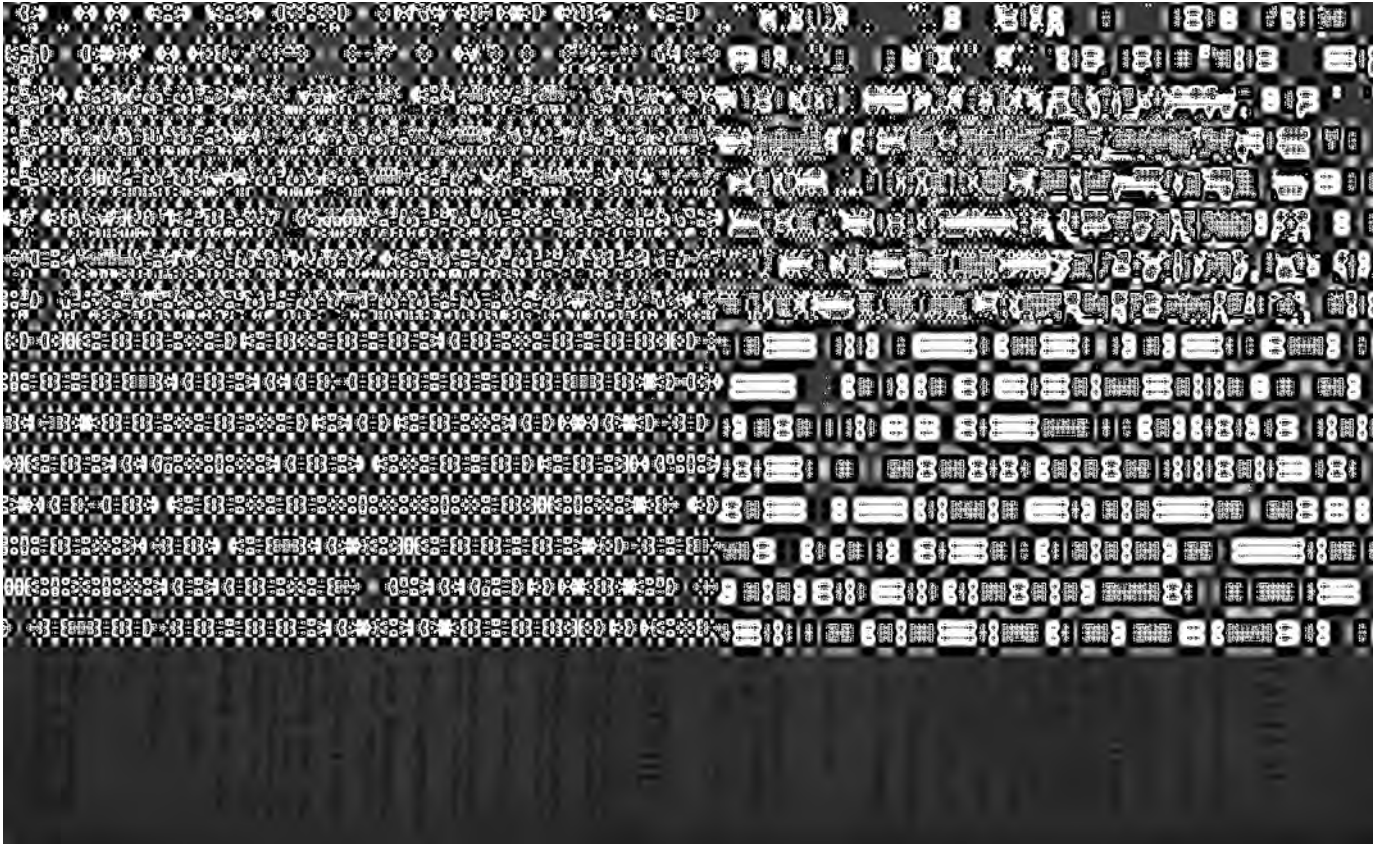
È desso, è desso l' avversario antico,
Che, d' angiol luminoso assunto il velo,
Sempre de' vizi s' ostentò nemico,
Vituperando umana razza e cielo;
Ei trasse Giuda al maladetto fico:
Esca egli fu del farisaico zelo;
Ei repubbliche e regni urta, dissolve,
Ed erge invece putridume e polve.

DIO E MARIA.

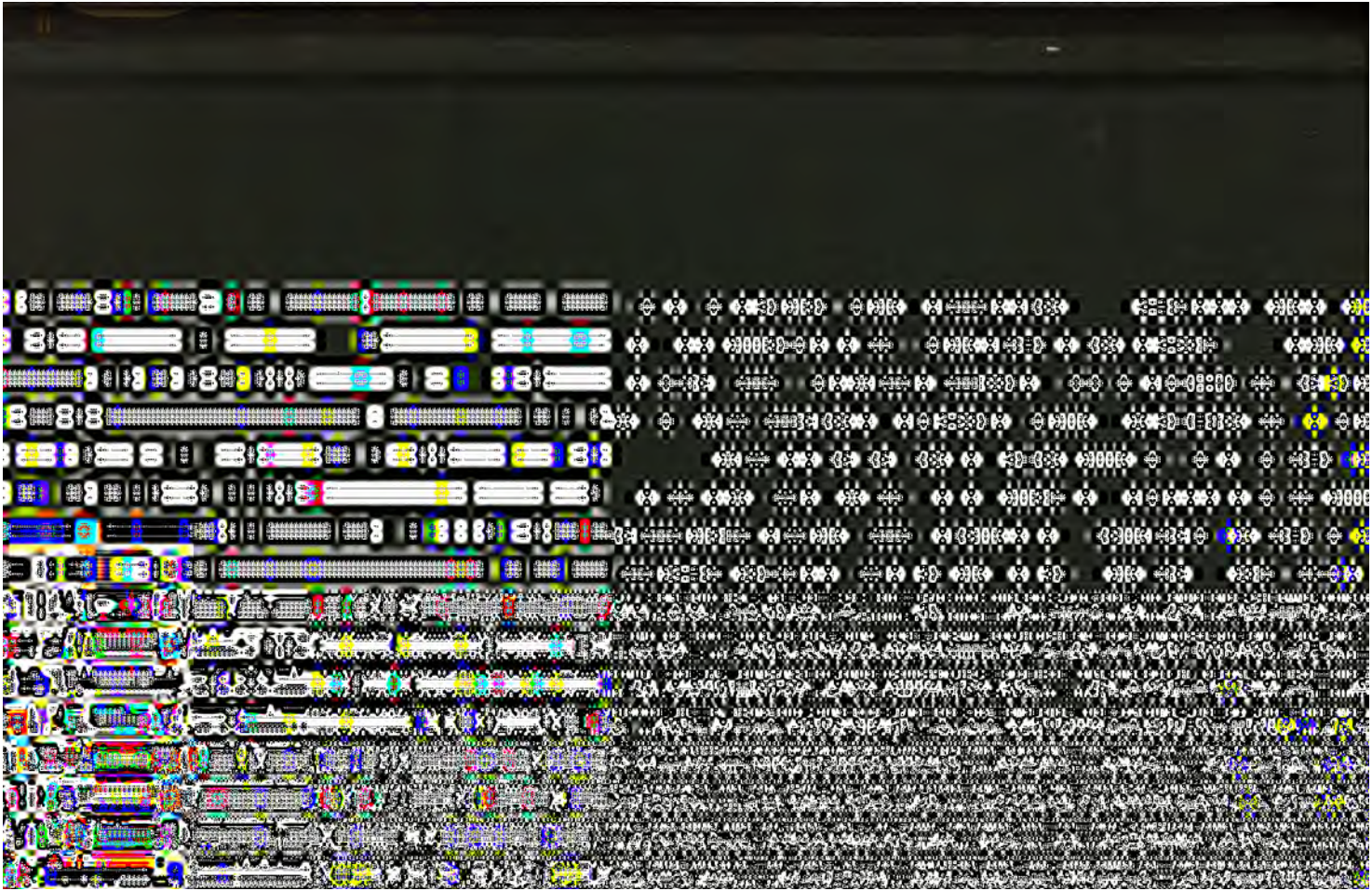
Astitit Regina a dextris tuis.
Ps. XLIV.

Umile sì, ma ardimentoso il core
Sorga dal fango e si sollevi a Dio;
Cinto d'argilla, ma di te, Signore,
Figlio son io!
Bella è la terra, e i favillanti strali
Del nobil astro che il suo sen feconda,
E il dì e la notte, e i fiori e gli animali,
E l'aere e l'onda.
Bello è l'imper dell'uom su gli elementi:
Ei gioia cerca, e gioia sogna o trova;
Ma sete sempre han suoi desiri ardenti
Di gioia nuova.
A me non bastan tue bellezze, o terra;
Le indagai tutte, le ammirai, le ammiro;
Ombre son vaghe, e morte a lor fa guerra:
Io il ver sospiro.
Ed in te solo è il vero, o impermutato
Bello ineffabil che allumasti il sole,
Ed a' tuoi figli nella polve hai dato
Vita e parole.
Chi sei? nol so. Chi son? nol so. Ma pure
Traluci a me, benchè ti copra un velo;
In mille voci annuncian tue fatture
Il Re del Cielo.
Ma delle tue fatture la più bella,
Quella che più di grazia è portatrice,
Quella che più ti rappresenta, quella
Che al cor più dice,
Ell'è Maria, la Vergine, la Figlia
Dell'Uomo, in Ciel fatta a' fratei reina,
La femminil pietà che s'assomiglia
Alla divina!

Leipzig, coi tipi di F. A. Brockhaus.



the

ped

by